

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS

DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824.

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES ET PORTRAITS.

TOME II.

A PARIS,

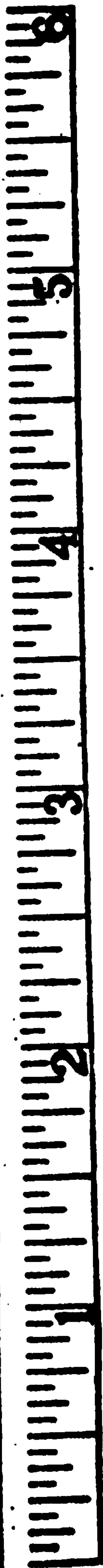
CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXIV.

08404424-128

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.


THE LIBRARY OF CONGRESS
PHOTODUPLICATION SERVICE
WASHINGTON, D. C. 20540



HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE.

HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ali, parvenu au comble des prospérités, aspire à l'indépendance. — Le sultan convoite ses trésors. — Conduite adroite de Pachô bey, établi à Constantinople. — Destitution de Véli pacha, relégué à Lépante. — Khalet effendi protége Pachô bey. — Nouvelle tentative d'assassinat contre lui. — Sicaires d'Ali arrêtés; — pendus. — Inquiétudes du sultan. — Ali déclaré fermanly; — admonesté; — cité à comparaître; — excommunié. — Il se rend à Parga; — y apprend sa proscription. — Ses alarmes; — redoublées par un passage du Koran. — Il est mis au ban de l'empire. — Armements dirigés contre lui. — Pachô bey nommé pacha de Janina. — Plan de campagne d'Ali. — Situation de l'Épire; — Il se réconcilie avec les armatolis. — Négociations et stratagèmes qu'il emploie pour détourner l'orage. — Mesures acerbes de police. — Suleyman nommé visir de Thessalie. — Intrigues de son grammatiste pour soulever

les Grecs, — qui prennent les armes. — Parti qu'aurait dû adopter Ali. — Il convoque les états de l'Épire. — Idée de cette assemblée. — Son discours d'ouverture. — Proclamation.

Gouverner, c'est tromper : cette maxime désastreuse pour les peuples était celle du visir Ali Tébélen, parvenu, à travers des flots de sang, à l'usurpation d'un pays égal en population aux royaumes unis de Suède et de Norvége. Le pouvoir n'était en effet à ses yeux, comme il l'est à ceux des parvenus nés dans la bassesse, qu'un moyen de faire sentir le poids de son autorité et d'assouvir ses passions. C'était à ces honteuses conditions qu'il chérissait son rang, et il ne répandait ses faveurs que sur l'espionnage et la fraude. Activité, intelligence, talents, tout aboutissait à son coupable égoïsme; et, en voyant un tel homme, Épictète se serait écrié : *Que son ame échauffait un cadavre dont le contact aurait souillé jusqu'[illegible].*

Comblé des faveurs d'une politique déloyale, l'occupation de Parga était loin, ainsi qu'il l'avait tant de fois répété, de combler ses vœux; la joie de sa possession était refroidie par le regret de n'avoir pu immoler à son ressentiment les Parguinotes, qui avaient fui sur une terre étrangère à sa domination. La conquête de la moyenne Albanie le faisait soupirer après celle de Scodra, où il soudoyait une faction qui réduisait le jeune Moustaï pacha à vivre dans de continuelles alarmes. Sa vengeance contre le mal-

heureux Ibrahim, visir de Bérat, qu'il tenait depuis sept ans dans les fers ainsi que son fils, était incomplète, tant qu'ils traînaient un reste de vie, que son intérêt l'obligeait de respecter, pour ne pas laisser enlever le sangiac du Musaché à Mouctar pacha (1). La Valachie, la Moldavie, la Thrace et la Macédoine étaient remplies de ses émissaires. Il était présent partout, au moyen de ses espions, et mêlé aux intrigues générales et particulières de l'empire. Rien n'était étranger à sa politique; mais il s'indignait surtout de voir le Romili vali-cy Khourchid pacha, établi depuis cinq ans à Monastir, et un dieu vengeur, en entretenant l'envie dévorante dans son sein, devait le pousser à sa perte.

La fortune, qui l'accablait de ses dons, allait bientôt l'avertir, comme Polycrate, qu'elle était prête à l'abandonner. Ses succès devaient le faire trembler, lorsqu'après avoir soldé aux agents de l'Angleterre le

(1) La Porte, qui ne voulait pas consacrer l'usurpation du sangiac de Bérat, s'était contentée de donner le titre de beglier-bey de ce drapeau à Mouctar, fils d'Ali. Chaque année elle adressait le firman d'investiture à Ibrahim pacha, que son oppresseur contraignait d'écrire au divan, qu'étant vieux et accablé d'infirmités, il suppliait Sa Hautesse de conférer la gérence de son gouvernement à son gendre Mouctar. Il joignait à cette requête, dictée par la force, l'assurance qu'il était traité chez Ali avec les plus grands égards. Cette comédie, dont personne n'était dupe, puisqu'on savait qu'Ibrahim pacha et son fils étaient renfermés dans un cachot, sauvait les apparences, qui sont la chose essentielle, quand les souverains n'ont pas la force de faire respecter leur autorité.

prix de la vente de Parga, il en fut tout à coup remboursé au quintuple, au moyen des dons forcés de ses vassaux, et par la valeur intrinsèque des biens-fonds des Parguinotes, qui étaient devenus sa propriété (1). Son palais de Tébélen venait d'être reconstruit plus vaste et plus brillant aux frais des communes. Janina s'embellissait d'édifices nouveaux; des pavillons chinois de la plus rare élégance bordaient les rives du lac, et le luxe d'Ali n'était comparable qu'à son crédit. Par le moyen de Khalet effendi, il venait de faire éloigner Khourchid de Bitolia ou Monastir. Ses fils, à l'exception de Veli, et ses petits-fils étaient pourvus d'emplois éminents. Il pouvait se croire égal aux souverains; car si le titre lui manquait, les flatteurs ne lui manquaient pas. L'adulation de quelques lâches écrivains, prompts à prodiguer leurs acclamations aux tyrans que l'audace fait sortir des rangs vulgaires, commençait à l'élever sur le pavois des usurpateurs heureux. On avait imprimé à Vienne un poëme en l'honneur d'Ali Tébélen; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason (2); on venait

(1) *Voy.* An estimate of the property abandoned by the Parguinotes, in refutation of the statements, in N° XIV of Quarterly Review. London, 1820.

(2) Ce blason, inventé par un habitant de Bergame, ville en possession de fournir de toute ancienneté des arbres généalogiques aux affranchis de l'Europe, qui veulent renier leurs aïeux, ou s'en donner de factices, représentait *sur un fond de gueule un lion embrassant trois lionceaux*, emblème de la dynastie tébélénienne.

de lui dédier une grammaire française et grecque, où les titres de *très-haut*, *très-puissant et très-clément* lui étaient prodigués (1). Déja il avait à Leucade un consul toléré par les Anglais, dans la personne du sieur Marino Lazaro, et on ne désespérait pas de le voir s'adresser au digne ambassadeur de Christophe, roi d'Haïti, pour agir en son nom à Londres. Il pouvait d'un moment à l'autre avoir ses comtes et ses barons : on se flattait de cette heureuse régénération, qui lui avait été suggérée par le prince de Trémiti, Passano, co-héritier de Joachim Murat, dont les trésors saisis par les Anglais, ne sont pas parvenus dans leur totalité à l'amirauté de Londres. Quant à la grande propriété, comme il possédait les neuf dixièmes des biens-fonds, les landes qui couvraient son pays en démontraient si clairement les bienfaits, qu'on n'avait pas besoin de l'engager à persévérer dans un système qui fait de l'homme créé à l'image de Dieu, un animal consacré au labourage, et avili dans son intelligence. Quoique dépourvu de gloire, un autre Cinéas pouvait lui dire plus justement qu'à Pyrrhus qu'il était temps enfin de se couronner de roses, et de se reposer au

---

(1) Cette grammaire est celle de Michel-Étienne Partzoulla de Cleisoura en Macédoine, imprimée à Vienne en 1815. La dédicace porte : ΤΩ ΥΨΗΛΟΤΑΤΩ ΓΑΛΗΝΟΤΑΤΩ, ΚΑΙ ΚΡΑΤΑΙΟΤΑΤΩ ΔΟΒΛΕΤΗ ΒΕΖΗΡ ΑΛΗ ΠΑΣΣΑ. Après ce beau début, l'auteur, en suppliante posture, s'écrie : *La terre, illustre seigneur, est remplie de la gloire de ton nom ; personne n'ignore la brillante et éclatante renommée de tes nobles vertus, etc., etc.*

sein des plaisirs; mais il n'aurait pas été compris de celui qui n'éprouvait que le besoin d'employer une effervescence humorale, uniquement consacrée à faire le mal. Pour tout dire, Ali était arrivé à cet excès de prospérité, dont le poids, supérieur à ses forces, ne pouvait plus que l'écraser.

Les Anglais avaient, dit-on, conçu l'idée de le pousser à se rendre prince héréditaire de la Grèce, sous la suzeraineté du sultan, dans l'intention d'opposer un contre-poids politique aux hospodars de Moldavie et de Valachie, qui n'étaient depuis vingt ans que des agents mitigés du cabinet de Pétersbourg. Cette idée était plus spécieuse que bien calculée. Quant au sultan, son divan, débonnaire en apparence, s'était laissé arracher toutes les concessions que le satrape avait demandées, en feignant d'ignorer sa perfidie et ses déportements. Il affectait même la plus grande sécurité, quoiqu'il eût par-devers lui les preuves des intelligences d'Ali avec les ennemis de l'état, qu'il avait spécialement favorisés pendant le cours de la dernière guerre. Il souffrait un mal passager, persuadé que le temps lui ferait bientôt justice du plus dangereux des visirs de l'empire, par sa position topographique et ses relations avec les étrangers. Il prévoyait qu'à la mort d'Ali, la division de ses fils, en les affaiblissant, replacerait sous le sceptre de Sa Hautesse la Grèce continentale, qui en était en quelque sorte séparée. Le grand âge du factieux permettait d'envisager comme prochain cet évènement, qu'on attendait avec une vive d'impatience, surtout en peu-

sant qu'il avait des sommes considérables dans ses coffres. On convoitait cet or, et cependant la foudre restait assoupie à côté du trône qu'Ali pacha avait baigné du sang généreux de Sélim III, lorsque ses intrigues excitèrent en 1808 une des plus épouvantables séditions dont Constantinople ait jamais été le théâtre.

Telles étaient les dispositions politiques du divan à l'égard du pacha de Janina, qui se serait éteint au sein du crime, pour retomber dans l'oubli avec sa coupable célébrité, sans la main invisible par laquelle il était conduit à sa perte. Le ciel devait et réservait aux hommes un exemple éclatant de ses vengeances, et ce fut par l'ambition qu'il voulut sans doute châtier celui que son ambition avait élevé à un rang voisin de la grandeur suprême.

Cette espèce de fureur hypocondriaque, l'ambition, qui est spécialement le partage des usurpateurs, était fomentée dans le cœur d'Ali pacha par les suggestions de quelques vagabonds nouvellement établis dans l'Épire. Je ne souillerai point ma plume, en publiant les noms de ces hommes échappés la plupart au glaive des lois, qui abondent dans le Levant, parce que l'historien doit taire la partie honteuse de son sujet. Il me suffit de dire que les plus ardents, et par conséquent les plus immoraux de ces êtres réprouvés de la société, saluaient depuis long-temps Ali pacha du titre de *Roi*, qu'il repoussait, comme aux jours des Lupercales, le modeste César refusait le diadème que lui présentait Antoine. Il avait également

dédaigné d'arborer, à l'instar des régences barbaresques, un pavillon particulier, afin de ne pas compromettre par des futilités les avantages réels qu'il possédait. En cela il était judicieux, et il l'était encore en répétant depuis long-temps que ses enfants le perdraient, parce qu'ils voulaient tous être visirs; l'instinct l'avertissant qu'un usupateur qui aspire à mourir dans son lit, ne doit point avoir d'héritiers à établir.

En laissant percer ces idées, Ali ménageait cependant ses fils ainsi que les novateurs, comme un corps d'élite qu'il pourrait employer aux jours du danger, en comptant néanmoins plus particulièrement sur les étrangers que sur sa famille, dont il faisait peu de cas. Voilà mes défenseurs, mes appuis, disait-il en montrant les Guègues, les assassins, les pirates, les faux monnayeurs et les renégats (Μαγαρισμένοι), qu'il tenait à sa solde. Cette idée de péril, ou plutôt de châtiment, apparaissait sans cesse à sa pensée. C'était son ver rongeur. *Un visir*, on lui a souvent entendu répéter cette maxime, *est un homme couvert de pelisses, assis sur un baril de poudre, qu'une étincelle peut faire sauter;* mais il était loin de prévoir d'où jaillirait le feu vengeur qui devait délivrer l'humanité d'un de ses plus lâches bourreaux. Celui qui devait rompre le charme était aussi éloigné de penser au rôle qu'il allait jouer; le sultan lui-même ne se doutait pas de la lutte prête à s'engager, dont les suites devaient ébranler son trône, et changer peut-être la face de l'Orient.

Un auteur moderne a dit que si Confucius revenait

au monde, il ne serait pas maintenant mandarin du neuvième ordre, parce que plus le despotisme vieillit, plus le mérite devient un moyen négatif de parvenir aux emplois. Pachô bey sentait cette vérité; et au lieu de présenter désormais des plans de réforme toujours désagréables dans un pays d'abus, il résolut de miner sourdement l'influence d'Ali pacha. Il s'établit en conséquence l'intermédiaire de ceux qui portaient leurs doléances au divan contre l'administration du satrape de Janina et de ses fils. Il dressait leurs *arzugals* ou requêtes, qu'il remettait aux ministres, charmés, comme le juge de la fable, de se trouver entre les plaignants, qu'ils rançonnaient, et le visir de l'Épire, duquel ils tiraient de fortes sommes d'argent, pour étouffer le cri de la vindicte publique. Mais ce manége ne pouvait avoir qu'un temps, et la voix de la justice outragée ayant retenti jusque sous le dais impérial du successeur des caliphes, le sultan, qui voulut entendre Ismaël Pachô bey, compâtit à ses infortunes, et le nomma l'un de ses capigi-bachis. Il donna en même temps entrée au conseil à un nommé Abdi effendi de Larisse, l'un des plus riches seigneurs de la Thessalie, qui avait été obligé de fuir la tyrannie de Véli pacha; et ces deux individus, ayant entraîné Khalet effendi dans leur parti, résolurent de se servir de son influence pour accomplir leurs projets de vengeance contre la famille de Tébélen.

La nouvelle de cette élévation de Pachô bey, qui s'introduisait ainsi à la cour du Padischa, fut pour le visir Ali un coup de foudre; et dès ce moment, il

ne goûta plus aucun repos. Ismaël, dérobé au stilet de ses sicaires, troublait ses pensées; il ne pouvait céler son chagrin; on ne l'abordait plus que pour l'entendre exhaler ses plaintes contre son ennemi. Il agrandissait son importance, en le croyant sans cesse occupé à traverser ses desseins, et il s'écriait par fois : *Si le ciel me rendait ma jeunesse passée!* et comme son enthousiasme n'était pas celui de Nestor pour la gloire, il ajoutait : *j'irais le poignarder au milieu même du divan.* Cette rage, et ces alarmes fondées sur l'idée du caractère de Pachô bey, élevé à l'école d'Ali, n'étaient pour lui que trop réelles, comme on ne tarda pas à le voir.

Depuis la révolte d'Euthyme Blacavas, la Thessalie, désolée par la guerre et la peste, était à peine débarrassée de ces fléaux, qu'elle tomba, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, sous le gouvernement de Véli pacha. Elle ne pouvait éprouver un plus grand malheur. Les prodigalités de ce visir, quoique frappé d'une disgrace apparente, surpassaient les ressources ordinaires du pays, les impôts étaient quintuplés pour satisfaire à son avidité et à celle de son père, qui s'en prétendait toujours *Vali;* et cette belle province, privée de sa physionomie opulente, était menacée de perdre sa population. Les Grecs émigraient en foule pour se rendre à Odessa, asyle qui leur rappellera à jamais les bienfaits de M. de Richelieu; les grandes familles turques refluaient vers Constantinople; elles se groupaient autour d'Abdi effendi et de Pachô bey, lorsque le sultan, informé par Khalet effendi de ce qui se passait, punit Véli

pacha en le reléguant au poste obscur de Lépante. Cette disgrace frappa le fils d'Ali au moment où il venait d'élever un palais à Rapchani, et on ne la connut dans le pays qu'en lui voyant prendre la route de la Livadie pour se rendre au lieu de son exil, avec une foule de saltimbanques qui composaient son entourage (1).

Les ennemis d'Ali Tébélen comprirent par le coup qui atteignait le plus puissant de ses fils, que toute espérance de salut n'était pas perdue pour eux. Les Grecs, et surtout l'Hétérie, qui craignaient de voir sa race se perpétuer dans l'Épire sous la protection de l'Angleterre, reprirent un nouveau courage, et les Moraïtes seuls furent consternés de voir leur ancien visir se rapprocher des rivages du Péloponèse. Ils avaient éprouvé l'année précédente, lorsque son père vint réchauffer ses sens engourdis par l'âge dans les bains des Thermopyles, combien le contact de cette famille était dangereux pour le Péloponèse, où il lâcha des bandes de voleurs, qui le désolèrent pendant plusieurs mois; ils redoutaient que Véli ne troublât leur tranquillité, et surtout de le voir un jour, par ses intrigues, parvenir à arborer encore une fois ses queues sur le château de Tripolitza.

Ali et son fils étaient bien éloignés alors de concevoir de tels projets, et de nourrir de pareilles es-

(1) Il traînait à sa suite une troupe de comédiens morlaques, de danseurs bohémiens, de meneurs d'ours, et une foule de prostituées.

pérances. Il fallait avant tout relever un crédit qui ne pouvait que décroître, tant qu'Ismaël Pachô bey aurait accès auprès du Grand-Seigneur. Ali avait mécontenté par une avidité irréfléchie les plénipotentiaires de Parga, en négligeant de récompenser pécuniairement Hamed bey. Il avait commis une faute plus grande en cessant de pensionner Khalet effendi, courtisan bouffon, qui avait le plus grand empire sur l'esprit du sultan. Enivré du poison de la prospérité, il s'était cru trop puissant, et il était trop tard pour s'adresser à la vénalité des ministres, qu'il avait négligés et même dédaignés. Il concevait ces difficultés; et il forma la résolution d'épouvanter le divan par un de ces coups d'audace qui lui avaient souvent valu des succès, que le bon droit même obtient rarement. Il résolut de se défaire de Pachô bey par un assassinat. Il ne lui fut pas difficile de trouver des hommes disposés à exécuter son projet; et trois Albanais, qu'il expédia à Constantinople pour remplir sa commission, parvinrent à joindre Pachô bey, et à l'attaquer à coups de pistolet, au moment où il se rendait à la mosquée de Ste-Sophie, à laquelle le sultan devait se porter dans ce jour, pour assister à la prière canonique du vendredi. Le hasard voulut que les balles qui atteignirent l'antagoniste du satrape ne lui fissent pas de blessures mortelles, et les coupables, saisis en flagrant délit, après avoir confessé qu'ils étaient des agents d'Ali pacha, furent pendus devant la porte du sérail impérial de Sa Hautesse.

Le supplice des assassins de Pachô bey, loin de

calmer les inquiétudes du sultan et de ses ministres, leur démontra qu'il n'y avait plus de sûreté publique dans la capitale, tant que le visir de Janina aurait des séides capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés. On se rappela qu'il avait réussi en 1807 à faire assassiner, dans le désert de Damas, Jousouf Lâla, kiaya de la sultane Validé, lorsque ce ministre revenait du pèlerinage de la Mecque. En récapitulant ces attentats, et en considérant que ses trésors faisaient sa principale force, sa perte fut arrêtée dans un conseil privé, et on prononça contre lui la sentence de *fermanly*, qui fut ratifiée par un fetfa. Elle portait : qu'Ali Tébélen, déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait *au seuil doré de la porte de félicité du monarque, dispensateur des couronnes aux princes qui règnent dans le monde*, dans le délai de quarante jours, pour s'y justifier.

Tel fut l'acte sommaire qui donna lieu aux évènements que nous allons rapporter; mais avant d'en commencer le récit, il convient de faire connaître le monarque et les hommes d'état prêts à entrer en scène dans l'insurrection qui allait embraser l'Orient.

Les sultans, qui ne sont depuis long-temps que la création du hasard, ne recevant aucune qualité des bienfaits de l'éducation, montent sur le trone, tels à peu près que la nature les a ébauchés. Le dernier des fils d'Abdoulhamid Mahmoud eut à peine ceint

le sabre d'Ottman, qu'on le connut bientôt pour un prince avide, cruel et opiniâtre. Comme tout souverain doit savoir une profession, il s'était adonné à la calligraphie, et on conçoit sans peine qu'il était le meilleur écrivain connu du monde. Infatué de la perfection de *ses pleins et de ses déliés*, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui seul pour tracer avec les plumes de roseau, ce qu'on appelle les kiat-chérifs ou commandements autographes, ainsi que le journal qui contenait le secret de ses pensées souveraines. Mais à qui confier le soin de tant de papiers qui s'accumulaient chaque jour sur son sopha? Il s'adressa à son barbier, qu'il constitua son archiviste, par la raison que ne sachant ni lire, ni écrire, il ne pouvait trouver un dépositaire plus discret de ses écrits. Cet homme lui était d'ailleurs connu dès l'enfance, et à la faveur de quelques tours de gibecière qu'il avait appris d'un Arménien, comme il rasait avec dextérité, il eut bientôt un double crédit sur la personne de son maître.

Les gens de la connaissance d'un favori en Turquie, où les parvenus ne se sont pas encore avisés de méconnaître leur extraction, sont des mortels heureux. Ainsi on vit, au temps du grand-visir Kior pacha, tous les marchands de riz ses confrères faire rapidement leur chemin, et Khalet effendi n'eût pas plutôt appris l'élévation du *berber-bachi*, qu'il se recommanda à son intérêt. Ils s'étaient connus dans les tavernes de Galata, et comme Khalet n'avait pas dédaigné son ami, lorsqu'il fut tiré de l'humble condition de secrétaire du Kassab bachi ou chef des bouche-

ries de Constantinople, pour être envoyé en qualité d'ambassadeur de Selim III à la cour de Napoléon en 1806, et qu'il avait rapporté quelques cadeaux de Paris à son camarade de tabagie, en revanche, dès que le *berber-bachi* fut parvenu à la fortune, celle de Khalet fut assurée. Le barbier impérial lui procura des emplois brillants; mais, quel que fût son pouvoir, il ne put jamais lui faire trouver grace auprès du mouphti Doury-zadé, qu'il sollicita pour le faire aggréger à l'oulema.

Les Turcs, qui n'ont point de caste privilégiée, ont cependant une espèce de noblesse de robe, plus répulsive que l'oligarchie même de Saint-Marc, en ce qu'elle ne forligne jamais, à l'exception de temps de peste, cas auquel elle se recrute parmi les stagiaires de la mosquée de la Solimanie, gens regardés comme des membres de la petite église, et les plus purs entre les vrais croyants. On savait que Khalet effendi était un enfant du siècle, qu'il buvait de la liqueur défendue, que son père avait été *gurgi*, ou marchand de foie, et lui conséquemment homme sans naissance. On pouvait faire de sa personne un amiral, un serasker, un ministre, tout, hormis un oulema. Ainsi mille fois éconduit avec hauteur, il s'en était vengé en faisant déposer Doury Zadé, et le pontife des musulmans avait été relégué à Brousse en Bithynie.

On avait depuis ce temps conféré l'emploi de mouphti à Hadgi Khalil effendi; c'était lui qui avait donné le fetfa contre Ali Tébélen, à la requête d'un nommé Ali, qui avait été visir de Morée en 1815, et

ensuite de Bithynie, avant d'être promu au visiriat suprême de l'empire. Ce nouveau moufti et le grand-visir étaient sages, hommes de bien, prudents; mais le désir de conserver leurs emplois les rendant dociles aux volontés de Khalet effendi, qui suivait l'impulsion de Pachô bey et d'Abdi effendi de Larisse, durent consentir à une guerre qu'ils regardaient comme aussi impolitique qu'elle était intempestive. Si elle était heureuse, Khalet, qui avait eu l'adresse de se tenir en dehors du ministère, en recevait par le moyen du *berber-bachi* tout l'honneur aux yeux de son maître; si elle était funeste, comme il était sans porte-feuille, et par conséquent sans responsabilité, il pouvait non-seulement en rejeter les fautes sur leur administration, mais se porter encore comme accusateur contre eux. Ils décidèrent donc de temporiser.

Les résolutions du cabinet ottoman, au début d'une guerre, sont toujours marquées du sceau de la violence. A peine le grand-pontife de Mahomet, infaillible dans la doctrine, a-t-il autorisé les vrais croyants à tirer l'épée contre une puissance, qu'on se précipite sur ses agents diplomatiques; ses marchands sont arrêtés dans leurs comptoirs; ses vaisseaux sont saisis dans les ports, et les sujets d'un prince déclaré *harb* (*en guerre*) sont traités en ennemis du trône et de l'autel. Malgré cette véhémence, compagne du fanatisme, on n'a jamais vu en Turquie, comme il arriva dans l'Europe chrétienne en 1754, les hostilités précéder le manifeste de guerre. Les mahométans ne sont point encore dépravés à un tel degré; et il était ré-

servé au Spartiate Lysandre, ainsi qu'à un ministre plus digne de siéger parmi les centumvirs de Carthage qu'au conseil d'un peuple vertueux, de soutenir sa perfidie, en proclamant que *l'équité était incompatible avec ses maximes d'état.* On vient de voir qu'on avait employé la voie juridique de *l'admonestation* contre un rebelle, avant que ses agents fussent mis aux fers.

Quelque temps après la sentence de comparution, à laquelle il se garda sagement de déférer, on eut connaissance à Janina de l'anathème religieux lancé contre Ali Tébélen par le mouphti Hadgi Khalil effendi. Elle commençait par ces paroles tirées du Koran : *Nos cœurs sont fermés à ta voix. Un poids bouche notre oreille. Une voix s'élève entre nous et toi : suis tes principes, nous suivrons les nôtres* (1). Comme on trouve tout ce qu'on veut dans le livre canonique du prophète, après avoir fait le procès au proscrit avec des versets de l'écriture, on finissait en lançant contre lui la grande imprécation : *Voici*, portait la bulle du cheïk islam, *un temps malheureux pour le méchant; nous ferons souffler contre lui un vent impétueux dans un jour fatal; nous ferons tomber les hommes comme des palmiers déracinés, parce que les Thémudéns ont tué le chameau de Salhé* (2). *Nous les avons maudits sur la terre, et*

(1) Koran, chapitre de L'explication, v. IV.

(2) Koran, ch. de la Lune. Salhé ou Saleh était un prophète plus ancien que Mahomet, qui était fort estimé parmi

au jour de la résurrection, ils seront abominables à tout le monde (1).

Ali pacha, qui se vantait dans son odieuse philosophie *de n'avoir jamais craint la divinité* (2), fut frappé d'épouvante à l'annonce d'une résolution qu'il aurait dû prévoir, s'il avait été susceptible de calculer les suites possibles de ses attentats. Il venait d'arriver à Parga, qu'il revoyait pour la troisième fois depuis qu'il en était possesseur, lorsque ses capi-tchoadars lui annoncèrent en termes énigmatiques *que la verge seule de Moïse* (3) *pouvait le dérober à la fureur*

---

les Perses et les Arabes. Étant allé aux Indes pour convertir les infidèles, ils lui demandèrent un miracle, et le prophète ressuscita un chameau qu'un nommé Chander avait tué. Ce chameau, disent les Orientaux, vit encore, et on entend parfois ses cris, quand les caravanes passent auprès de la caverne où il est enfermé; mais les voyageurs ont grand soin, lorsqu'ils approchent de cet endroit, de faire grand bruit, de peur que si leurs chameaux venaient à l'entendre, ils ne demeurassent immobiles, malheur réservé à ceux dont sa voix frappe les oreilles.

(1) Coran, ch. de l'Histoire, écrit à la Mecque.

(2) Ἐπεὶ τό γε λοιδορῆσαι θεοὺς ἐχθρὰ σοφία. Pindar. olymp. IX.

(3) Les Orientaux se servent souvent de cet emblème. Lorsque Moïse, raconte un de leurs écrivains, fut sur le point de quitter Jétro, le vieillard ordonna à sa fille de donner à son gendre la baguette avec laquelle il écartait les bêtes féroces de son troupeau. C'était la verge des prophètes; elle était faite de myrte du Paradis Terrestre. Adam l'avait possédée le premier: Moïse la reçut des mains de son épouse, avec les livres divins qu'il nous a légués, et que Jétro tenait de Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut. Voy. Gelaleddin.

de Pharaon et de ses ministres. C'était lui dire qu'il n'avait plus rien à espérer. Cependant, imbu des prestiges de sa fortune accoutumée, il persistait à espérer pouvoir s'excuser par des dénégations. Il était environné de trop de pompe et de flatteurs pour croire au malheur qui le menaçait. Parga ne lui avait jamais paru si enchanteur; le zéphir y murmurait avec tant de douceur, le chant des oiseaux y était si harmonieux, qu'il était séduit et ravi à ses plus pénibles pensées. Chaque jour il se rendait dès le lever du soleil sous les berceaux d'orangers, pour y donner audience à ses vassaux, et recevoir leurs hommages. Un sérail magnifique couronnait l'acropole des descendants de Thesprotus; la source de St-Triphon, conduite par un hydraulique, ouvrage des industrieux souterrazis de l'Argyrine, y versait ses eaux, qui se répandaient de là en cascades à travers les rues de la ville. Les femmes les plus belles de l'Orient ornaient un harem délicieux, qui avait succédé à l'église de de la Vierge protectrice de Parga; et le sanctuaire retentissait du chant des odalisques. C'était une alternative de profanations, de plaisirs et d'alarmes. Au milieu de ces désordres, le méchant expédiait chaque jour à Constantinople de nouvelles supplications, qui restaient sans réponse; mais ni ses prières, ni ses cazenets (1), ni ses tentatives pour rentrer en grace n'étaient plus reçus à la porte des sultans. Personne

(1) Cazenet, trésor; manière de s'exprimer en Turquie pour désigner une somme d'argent considérable, mais numériquement indéterminée.

même n'osait prononcer son nom, depuis que le grand-seigneur avait déclaré qu'il ferait trancher la tête de quiconque oserait lui parler d'Ali Tébélen.

Il vivait depuis une lune entière au milieu de ces inquiétudes, lorsqu'ouvrant au hasard le Coran (1), qu'il voulut consulter, sa baguette divinatoire tomba sur le verset 82 du chapitre 19, où il est dit : *Il se flatte vainement. Nous écrirons son ostentation, et nous aggraverons ses peines. Il paraîtra nu devant notre tribunal* (2). Il ferma le livre en crachant dans son sein par trois fois, et le lendemain un courrier, venant de la capitale, lui apprit que tout espoir de pardon était perdu pour lui..... Il ordonne aussitôt de préparer sa gondole ; il descend de l'acropole en jetant un regard de tristesse sur ces beaux jardins, où il recevait encore la veille les adorations de ses esclaves, heureux de se prosterner à ses pieds... Il dit adieu à ses femmes, en les prévenant qu'il sera bientôt de retour ; il en confirme l'annonce à ceux qui l'entourent ; il descend à la plage. Les rameurs le saluent par une triple acclamation. On dresse la voile : il a touché pour la dernière fois le rivage qu'il ne reverra plus ! La barque cingle vers Prévésa, où il se flattait d'avoir avec le lord haut-commissaire Maitland une entrevue qui n'eut pas lieu. Le temps de ses prospé-

(1) Cette manière d'interroger les sorts par le Coran est très-usitée en Turquie, soit à livre ouvert, soit en fixant la ligne d'une page, au moyen d'une baguette.

(2) C'est le fameux chapitre intitulé : Marie, *la paix soit avec elle*, donné à la Mecque, composé de 98 versets.

rités était passé, et les égards qu'on lui avait témoignés devaient cesser avec sa bonne fortune. Ainsi s'accomplirent les paroles prophétiques du consul de France, lorsqu'il lui disait *de redouter la possession de Parga.*

La détermination du grand-seigneur étant irrévocable, le divan décida d'équiper une escadre, qui se rendrait, après le Rhamazan, sur les côtes de l'Épire, avec des troupes de débarquement, qu'on devait recruter en partie dans le Magne, afin d'opposer des montagnards Laconiens aux Schypetars de la Iapygie. On donna en même temps ordre à Mouhamet Drama-Ali, nazir de la Thrace, dont Pachô bey venait de devenir le gendre, à Pehlévan Baba, pacha de Routchoud, ennemi personnel des fils d'Ali Tébélen, de réunir les contingents des vallées du Balkan et de la Macédoine trans-axienne, ainsi qu'à tous les chefs de la Romélie, de se tenir prêts à marcher au premier ordre, avec les spaïs et timariots de leurs gouvernements, contre le *fermanly* de l'Épire. De pareils commandements furent adressés au Romili vali-cy ainsi qu'à Moustaï, pacha de Scodra, et il fut décrété qu'Ismaël Pachô bey, désigné *vali* de Janina et de Delvino, au titre onéreux d'*arpalik* (1), aurait le commandement suprême de l'expédition dirigée contre Ali Tébélen, dont le nom fut rayé du tableau des visirs de l'empire ottoman.

---

(1) Arpalik, expression diplomatique dérivée du verbe ἁρπάζω, *rapio*, c'est-à-dire à charge de conquérir.

L'assassinat de Pachô bey avait eu lieu au commencement de février, et le mois de mars s'était écoulé, sans qu'on eût réuni sous la tente un seul soldat pour entrer en Albanie. Tout pouvait encore changer de face dans un gouvernement incapable de maîtriser les évènements; car la fin du Rhamazan ne tombait cette année qu'au dix juillet, jour de la nouvelle lune. Un homme qui aurait eu le génie des choses au lieu de l'esprit d'intrigue, aurait pu, dans cet intervalle, déjouer des projets vacillants, et peut-être porter un coup fatal à l'empire, en appelant à son secours l'Hétérie, et en se mettant franchement à la tête de la Grèce (1). Les Hydriotes avaient offert dès l'année 1808 à son fils Véli, alors visir de Morée, de le reconnaître pour prince, et de l'appuyer de tous leurs moyens, s'il voulait assurer l'indépendance des îles de l'Archipel, qu'ils le conjuraient de proclamer. Malgré l'aversion des Moraïtes, qui ne l'abhorraient que depuis son refus de les affranchir, le nom de liberté pouvait lui rendre leur affection. L'homme le plus influent de la presqu'île, Germanos (2), arche-

(1) On conçoit, sans que je sois obligé de m'expliquer maintenant, pourquoi je n'avais pas donné tous ces détails dans l'édition de mon Voyage.

(2) Germanos, archevêque de Patras, partit de cette ville en 1816 pour se rendre à Constantinople. Dans notre dernière entrevue, il me dit qu'il n'y reviendrait jamais, à moins d'être en mesure d'y jouer un rôle; et il me parla de la Russie de manière à me faire croire qu'il ne comptait pas sur son assistance, quoique Athanase Kanacaris et les primats grecs fissent

vêque de Patras, était son partisan; Sotiraki de Vostitza, les archontes de Calavryta, de Caritène et de Gastouni, et les moines de Mega Spiléon n'avaient point oublié sa tolérance, lorsqu'il leur permit de bâtir et de réédifier une foule d'églises nouvelles ou renversées à l'époque des troubles de 1770. D'un autre côté, le sultan voulait la guerre, mais sans rien débourser pour la soutenir, et il était par conséquent facile de corrompre une partie des grands vassaux obligés de marcher à leurs frais contre un homme qu'ils n'avaient pas également intérêt à accabler. Les moyens de séduction de ce genre étaient faciles à celui qui possédait des trésors considérables, et quoiqu'on se rappelât qu'il n'avait jamais soudoyé de partisans que pour leur arracher ses dons avec la vie, dès qu'il s'était trouvé en mesure de se passer de leurs services, l'attrait de l'or est si puissant en Turquie, qu'il y aurait trouvé des milliers de créatures. Cette idée ne frappa point Ali, ou plutôt le danger n'était pas assez imminent pour le décider à verser son argent dans des mains d'où il ne voyait pas le moyen de le retirer par quelque perfidie. Il comptait d'ailleurs sur les Anglais, qui convoitaient les îles de la Grèce, à titre de protection; projet facile à réaliser alors si le génie de lord Castlereagh eût pu s'élever à une pareille entreprise.

---

assidûment leur cour au consul russe Minciaki, qui marchait à la tête de ceux auxquels on attribuait le projet de révolutionner la Grèce.

Ali s'imaginant que ce qui lui avait réussi cent fois, lui réussirait toujours, s'abandonna aux conseils des intrigants qui se trouvaient auprès de lui. C'étaient, la plupart, des hommes hardis et entreprenants qui, marchant sur les plans donnés à une autre époque au satrape par des officiers anglais abusés sur ses ressources, voulaient l'engager à prendre une défensive indiquée par les lignes des montagnes de la Grèce. On lui conseillait, dans cette hypothèse, d'asseoir un camp du côté de Caravéria, d'occuper le Tempé et de s'emparer des Thermopyles, en confiant à ses trois fils le commandement des corps d'armée établis sur ces points. En cas de revers, ces divisions pouvaient se replier facilement sur l'Épire : l'une, en rétrogradant par le défilé de Milias; celle du Tempé, en y rentrant par la gorge de Gomphi appelée aujourd'hui Crionéro; et la troisième en remontant la vallée du Sperchius. Il suffisait de tenir une forte garnison à Bérat pour être tranquille du coté de la haute Albanie, et le visir devait, en conservant son quartier-général à Janina, être prêt à envoyer des troupes sur le littoral de l'Épire, afin de défendre les places fortes depuis Avlone jusqu'à Prévésa, qui étaient suffisantes pour résister à une attaque par mer. Mais Ali, qui voulait conserver aussi longtemps que possible les apparences de la soumission vis-à-vis du grand Seigneur, ne pouvait pas goûter entièrement ces mesures gigantesques et d'ailleurs disproportionnées avec ses moyens militaires.

Déclaré Fermanly, Ali n'était rebelle qu'en ce qu'il

ne voulait pas se rendre à Constantinople, où comparaître et mourir étaient pour lui une seule et même chose ; il se trouvait dans la position forcée de ceux qui, ne pouvant renverser le gouvernement, sont réduits à défendre leur existence contre son autorité. Déja même, il ne pouvait plus se fier qu'avec une extrême circonspection aux Mahométans, que leurs maximes religieuses attachaient à la cause de leur souverain. Il prévoyait que les Turcs de Larisse, qui n'étaient plus contenus par Véli pacha, étaient prêts à s'armer contre lui ; il ne devait pas même trop compter sur ceux de l'Épire, et il n'entrevit d'espérance de salut, qu'en recourant aux Chrétiens. Il pensa donc à appeler à son secours les Armatolis, dont il essaya de récomposer les bandes, en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Ce plan était, de tout ceux qu'on avait envisagés, le plus judicieux, le mieux adapté aux localités, et le plus conforme à la défense de l'Épire, où peu de troupes ne peuvent pas réussir, ni une grande armée subsister. Au moyen des bandes chrétiennes, Ali mettait les armes aux mains des ennemis de la Porte, et s'il compromettait son pouvoir, il avait la consolation d'entrevoir qu'il détruisait peut-être pour toujours celui du Sultan dans la Grèce. Il organisait enfin une guerre de partisans, d'autant plus active qu'elle aurait pour centre Janina, et le succès, soit qu'il lui fût ou non profitable, attentait aux destinées de l'empire Ottoman, car, depuis Spartacus jusqu'au chef des nègres Péthion, des esclaves armés ne rentrèrent ja-

mais sous le joug du servage ; ils triomphent, ou ils disparaissent dans la tombe.

L'Épire, depuis le temps de la conquête par Amurat, renferme trois nations, qui sont, les Turcs d'extraction Tartare, les Schypetars ou Albanais, devenus mahométans ou restés chrétiens ; et les Grecs, portion respectable de l'État, qu'elle vivifie du produit de son industrie, et qui, malgré l'inclémence du sort, sont destinés à renaître glorieux de leurs cendres. Ce fut particulièrement à ces derniers que le Satrape s'adressa, et les mânes des héros de la Hellade tressaillirent dans leurs tombeaux. Hydra et les Cyclades, quoique moins riches en vaisseaux qu'aux temps où les Grecs, conduits par Agamemnon, firent voile vers les rivages troyens (1), demeurèrent attentifs au signal prêt à partir du centre des montagnes de Dodone, et un silence, pareil à celui qui précède le choc des éléments, fit place aux bruits répandus depuis quelque temps parmi les descendants des fils de Phoronée, d'Inachus, et de Phaëton, fondateurs des colonies que le Thyamis abreuve de ses eaux toujours limpides. On parut s'être donné le mot pour tromper le tyran qui allait allumer l'incendie prêt à s'étendre sur toutes les parties de l'Orient, avec la rapidité des flammes que les Tartares allument dans les vastes steps de l'Asie.

(1) Suivant Homère, ils avaient dans cette expédition onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, portant, terme moyen, 85 hommes, et par conséquent une force de cent mille huit cent dix hommes. V. Iliad. v. 676 et suiv. pour les détails.

Depuis Dyrrachium jusqu'à l'embouchure de l'Axius, les diverses tribus de la Grèce septentrionale paraissaient plns dévouées que jamais à Ali Tebélen. Leurs langues, habiles à le tromper, ne se déliaient que pour lui souhaiter de longues années et des prospérités infinies. A la moindre expression de sa volonté, les archevêques, les evêques, les cadis, les aïans, les pâtres, les soldats, arrivaient à sa cour et tombaient à ses pieds. Tous, à l'annonce du danger qui le menaçait, parurent redoubler de dévouement pour sa personne, dans la crainte de voir encore une fois leurs espérances déçues. On se prononça avec un si grand zèle, que le perfide, tant la flatterie a d'empire sur les plus clairvoyants, eut la faiblesse de se croire aimé de *ses peuples*, expression qu'il avait substituée depuis quelque temps dans ses discours, à celle de vassaux, de raïas, et d'esclaves.

Malgré la bonne opinion qu'Ali avait de *ses peuples*, il désirait vivement se réconcilier avec son souverain. Il avait échappé à son courroux en 1813, par l'intervention de la légation britannique à Constantinople, et il n'avait pas perdu tout espoir dans la médiation de ses anciens amis. Il se rendit une seconde fois à Prévesa, où il avait demandé une entrevue à un des généraux anglais commandant aux Sept-Iles; mais les alliés *du vieillard vénérable de Saint-Jean-d'Acre* (1), Dgézar pacha, qui faisait

(1) Voy. Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du XVIII[e] siècle, t. II. p. 403. n. 1 de la traduction française.

sceller des hommes vivants dans les murs de son serrail, afin d'entendre leurs cris, ne se trouvaient plus dans les dispositions philanthropiques qui les animaient à cette époque. Ils avaient bien pu donner à Ali Tébélen des fusées à la Congrève, des parcs d'artillerie; on avait même pu lui sacrifier Parga (1), *nom qu'il doit suffire de prononcer, pour que les joues de tout Anglais se couvrent de la rougeur de la honte*, mais les circonstances n'étaient plus les mêmes. On consentit cependant à lui vendre des munitions de guerre et des armes pour se défendre contre son souverain, parce qu'il en est de certains négociateurs comme des Chinois, qui se croient hors de leur élément, quand ils ne trouvent pas à brocanter. On offrit ensuite au visir de garder ses trésors, de lui donner même asyle s'il ne voulait pas s'en séparer; mais on fut inflexible sur la demande d'une assistance armée, tout en lui promettant vaguement d'empêcher l'escadre turque d'entrer dans les eaux de la mer Ionienne.

Satisfait dans cette dernière partie de ses demandes, sur laquelle il avait compté d'après le traité de 1800, qu'il viola le premier, lorsqu'il croyait pouvoir tout oser impunément, Ali reprit la route de Janina, où il ne fut pas plutôt de retour qu'il s'occupa de la réorganisation des Armatolis, qui se levèrent en masse à son premier appel. Ravi de cet empressement, il ne fut pas moins flatté de voir accourir près de lui

(1) Voy. le révérend Smart Hughes, Voyage à Janina, t. II. p. 125 de la traduction française.

une foule de montagnards, qu'il distribua par compagnies, auxquelles il donna des capitaines qu'il croyait dignes de sa confiance. De ce nombre étaient Odyssée, fils d'Andriscos de Prévesa, compagnon d'armes du pirate Lambros, qui eût été un autre Thémistocle dans des temps plus heureux. Son fils, jeune guerrier, aussi léger à la course et non moins brave qu'Achille, regardé depuis long-temps comme le coryphée des Palicares, fut chargé par le satrape de défendre la Livadie. Tachos fut envoyé du côté des Thermopyles. Stournaris eut ordre de se mettre à la tête des bandes de l'Acheloüs ou Aspro-Potamos, nom moderne qui rappelle l'épithète donnée à ses ondes argentées par Dénis Periégete. Hyscos et son frère furent portés au commandement des braves d'Agrapha et de l'Étolie. L'acarnanien Jean Varnakiotis fut envoyé dans le Xéromeros, et le satrape se décida à regret à placer un nommé Zongos à la tête des Armatolis de l'Olympe et de la Macédoine. Il refusa de rendre ses bonnes graces à Zaphiris, fils du primat de Naoussa (1), qu'il renferma de nouveau

(1) Ali pacha avait fait prisonniers en 1806 ce jeune homme avec sa sœur. Après l'avoir tenu pendant quatre ans au cachot, il le mit en liberté sous la caution du sieur Marin-Oglou, négociant grec de Janina, chez lequel il resta pendant quatre autres années. Au bout de ce temps, le visir nomma Zaphiris *épistate*, ou intendant des Bohémiens, charge qui lui rapportait environ deux mille francs de notre monnaie; la fille fut renvoyée à sa mère. Se trouvant ainsi libéré, il s'enfuit; et après s'être caché dans un village du Zagori, il eut le

dans son château du lac, tandis que cet homme traité avec plus d'équité aurait pu armer en sa faveur toutes les campagnes voisines de Bitolia et de Salonique. Cette faute fut suivie de la défiance qu'il manifesta envers tous les chefs des Armatolis, auxquels il demanda des otages, et il fut sur le point de les voir abandonner sa cause.

Ce différend s'étant terminé à l'avantage des Armatolis, ils ne tardèrent pas à se rendre aux divers postes qui leur étaient assignés, et les dégats qu'ils commirent auraient suffi, dans d'autres temps, pour amener la Porte à composition. Répandus sur tous les chemins, les courriers étaient dévalisés, les caravanes interceptées, les impôts cessaient d'être payés, et la clameur publique, s'élevant du sein des provinces devastées, parvint jusqu'au Sultan. Mais vainement les primats des cantons, qui demandaient la répression du brigandage, disaient dans leurs doléances, qu'Ali seul était capable de les faire cesser; la ruse était surannée. On répondit aux plaignants que c'était à eux à s'opposer aux désordres, en engageant les *Clèftes* (voleurs) à tourner leurs armes contre Ali, qui n'avait plus rien à espérer de la clémence d'un souverain offensé jusqu'au sein de sa capitale, par le plus lâche des assassinats. Des circulaires, qu'on faisait répandre, prévenaient en même-

---

bonheur de se retirer près de son père à Naoussa, où nous le verrons plus tard jouer un rôle dans les affaires de la Macédoine.

temps les Épirotes de se séparer de la cause d'Ali, en leur insinuant d'aviser aux moyens de se débarrasser eux-mêmes d'un malheureux, qui allait attirer les calamités de la guerre sur leur pays.

Une pareille résolution pouvait seule preserver l'Épire de l'invasion dévorante des armées turques, mais les plans de la tyrannie étaient tellement compliqués, et son action si puissante, que cette province était destinée à épuiser la coupe des douleurs. Ali, qui avait prévu depuis long-temps les coups détournés qu'on tâcherait de lui porter, étendait sa surveillance non pas sur cette communication de la pensée qui se propage par les gazettes, puisqu'il n'en existe aucune dans la Turquie, mais sur le secret des lettres que tous les gouvernements respectent, comme on sait, quand ils n'ont pas intérêt à le violer. On excepta néanmoins de la régle générale, la correspondance des marchands, qu'on se contentait de décacheter à huis-clos, et dans laquelle on rayait les paragraphes qui pouvaient offrir quelque double entente. Mais comme on ne s'arrête pas en fait d'arbitraire, on devint insensiblement plus difficile; on crut découvrir des allusions dans les termes mercantiles, on en vint même à suspecter les factures, et celui qui allait bientôt parler de liberté à *ses peuples*, leur défendit toute communication avec Constantinople. Pour surcroit de précautions, il enjoignit aux gardiens des défilés de tuer sans rémission tout porteur de dépêches qui ne serait pas muni d'un ordre signé de sa main, et de faire escorter jusqu'à

Janina les voyageurs qui voudraient pénétrer dans l'Épire.

Cette mesure était motivée sur la présence de Suleyman pacha, qui avait succédé à Veli dans le gouvernement de la Thessalie, et que la Porte avait revêtu du titre de dervendgi ou grand prévot des routes, qu'elle avait retiré à Ali Tébélen. Ce nouveau gouverneur était destiné à s'illustrer, s'il n'eût pas attaché à sa chancellerie un Grec qui lui avait été recommandé par le pacha de Salonique. Cet individu, connu sous le nom générique d'Anagnoste, était né à Chatista, dans la Macédoine, d'où il s'était enfui avec sa famille, pour éviter les persécutions d'Ali, qui s'était emparé de la majeure partie de leurs biens. Recommandé par une maison de commerce de Serrès à des négociants grecs de Vienne, il avait passé sa jeunesse dans cette ville, d'où il partit, après y avoir fait de fortes études, dans l'intention de concourir à venger l'humanité, dès qu'il apprit qu'on se disposait à punir le vieux tyran de l'Épire; personne ne pouvait donc servir Suleyman pacha contre le proscrit avec plus de zèle, mais personne, en même temps, n'était plus contraire dans son cœur aux intérêts de la Porte Ottomane.

Nous venons de dire que le divan avait fait circuler des avis secrets, pour engager les Épirotes à se faire justice du criminel Ali pacha; et cette provocation à la vengeance privée, qui était une faute politique, de la part d'un gouvernement accoutumé à commander en termes absolus, fut suivie d'une faute

bien plus capitale. Anagnoste, informé de cette mesure, ne fut pas plus tôt arrivé à Larisse avec Suleyman pacha, qui était porteur d'un firman adressé à tous les cadis, annonçant qu'*Ali Tébélen était déclaré fermanly et mis au ban de l'empire*, que l'adroit secrétaire persuada à son maître de faire connaître cet acte suprême, appelé *ferman-bouïourdi, ou commandement d'ordre*, aux Grecs, auxquels on s'était déja adressé, disait-il, d'une manière détournée. Il ne fut pas difficile de déterminer Suleyman, qui laissa le soin au perfide Anagnoste, enfant de l'Hétérie, de traduire cette pièce en grec, d'en faire une multitude de copies, et de les repandre par tous les moyens possibles, dans les parties les plus reculées de la *Hellade*. Livré à la discrétion de cet intrigant, le firman traduit en grec, idiome que Suleyman ne comprenait pas, devint une sorte d'appel au peuple. On disait, à la vérité, que *Tébélen était fermanly*, mais embouchant la trompette guerrière, on s'adressait aux chrétiens qu'on apostrophait en ces termes : « C'est à vous, mes fidèles Raïas, que j'ai recours! « Levez-vous, armez vos bras trop long-temps engour- « dis; les jours de colère sont arrivés, marchez contre « la race impie des Arnaoutes, qui sont unis à la « cause sacrilége d'Ali Tébélen. Vengez des siècles « d'outrages, commis par cette espèce inhumaine et « parjure. Tombez sans pitié sur les infames qui, dans « tous les temps comme aujourd'hui, deshonorèrent « vos ancêtres, vos pères, vos femmes et vos enfants. « Votre nom outragé, vos biens ravis, le poids des

« impôts dont vous êtes grevés, les corvées auxquelles « vous êtes soumis ainsi que les plus stupides ani-« maux, tout vous crie de courir aux combats. Ar-« matolis, aux armes! Paysans, saisissez vos faux et « vos instruments aratoires! toute espèce de fer ai-« guisé par la vengeance, sera une arme terrible entre « vos mains. Femmes audacieuses d'Agrapha, à défaut « de fusils prenez les haches qui vous servent à cou-« per *l'asphaga* (la grande sauge) (1), dans les mon-« tagnes; que les adolescents tressent leurs frondes, « et que les quenouilles même des jeunes filles de-« viennent des instruments de mort contre l'ennemi « commun. Telle est la volonté du Padischa et de la « sublime Porte de félicité. »

A cette proclamation formidable de guerre, publiée par les archevêques, les évêques et les papas jusque dans les moindres villages, la Hellade entière se trouva dans un instant, et presque sans s'en douter, sous les armes. Des courriers à cheval et à pied, qui se croisaient en tout sens, rapportaient que les brigands mettaient tout au pillage, en mille endroits divers. Thaumaco, Pharsale, Tricala, Patradgick, étaient la proie des flammes, et la crainte de l'ennemi qu'on disait aux portes, quoiqu'il n'existât nulle part, ayant remué les esprits, on résolut de se tenir sur le pied de guerre, jusqu'à ce que les évènements dont on était

(1) C'est le travail ordinaire des montagnardes de recueillir l'*asphaga* ou grande sauge pour chauffer le four, et cuire le pain qui est pétri dans chaque maison.

menacé fussent éclaircis. Tel fut le premier mouvement insurrectionnel de la Grèce, arrivé au mois de mai 1820, dans les contrées qui s'étendent depuis le Pinde jusqu'aux Thermopyles, où le peuple resta armé pour sa sûreté, payant ses redevances à Suleyman pacha de Larisse, occupé quand il le fallait des travaux de l'agriculture, et s'abstenant de commettre aucune espèce d'hostilités contre les Mahométans, inquiets de son attitude belliqueuse.

A cette nouvelle, Ali Tébélen, qui ne pouvait guère se tromper sur la nature du mouvement de la Hellade, aurait dû adopter le seul parti sage qui lui restait à prendre, dans la position où il se trouvait; c'était de fuir en terre étrangère, tandis qu'il en était encore temps. Des trésors considérables qu'il pouvait emporter, un riche mobilier, en lui donnant en chrétienté l'éclat d'une haute illustration, auraient jeté un vernis trompeur sur les crimes de sa vie passée. Il aurait rencontré sans peine, au sein de notre Europe civilisée, des écrivains assez bénévoles pour le réhabiliter dans l'opinion d'un certain public, aux yeux duquel une grande fortune efface plus que des erreurs. Les massacres de Saint-Basile et de Cardiki, les noyades de dix-sept mères de famille, auraient été des peccadilles pour ceux qui traitent de bagatelles la vente de Parga. Mais indépendamment de ce que le tyran, qui jugeait autrui par lui-même, ne pouvait se persuader qu'on ne le ferait pas périr pour s'approprier ses trésors, les préjugés de son enfance s'opposaient à une pa-

reille résolution. Quitter son pays pour vivre au milieu des chrétiens, le Mahométan le plus relâché se révolte à cette seule idée; et s'il y a quelques exceptions à cet égard parmi eux, c'est une monstruosité religieuse chez ce peuple anti-chrétien.

Les factieux qui entouraient Ali n'étaient pas moins éloignés de lui donner le conseil de fuir. N'ayant à perdre que la vie et tout à gagner dans une crise révolutionnaire, ils lui persuadèrent facilement de compromettre *ses peuples* en les enveloppant dans sa félonie. « Le divan, lui dirent-ils, vous a proscrit; « levez franchement de votre côté l'étendard de la « révolte. La Hellade entière est sous les armes, et « n'attend qu'un chef; quoique vous soyez l'objet « de son animosité, ses sentiments peuvent changer. « Pour atteindre ce but, laissez croire aux Grecs, « qui se le persuaderont sans peine, que vous n'êtes « pas éloigné d'embrasser le christianisme; promettez « aux Turcs qui sont pauvres le partage des biens des « agas que vous avez confisqués; convoquez les chefs « de vos états, et faites-leur entendre le nom de « liberté. Ce scandale public étourdira le divan, et « si le succès couronne votre entreprise, vous reprendrez d'autant plus facilement votre pouvoir, que « vous semblerez plus volontiers en faire librement « le sacrifice. »

Il n'y avait pas de temps à perdre, car les circonstances s'aggravaient de jour en jour; ainsi Ali se hâta de rassembler ce qu'il nommait un grand divan, auquel il appela les chefs principaux des Turcs et

des chrétiens étonnés d'une pareille convocation. On vit dans cet étrange champ-de-mai, à côté du pieux Gabriel, archevêque de Janina, qu'on obligea de sortir d'un monastère, où il vivait retiré, le vieux Abas, chef de la police, qui avait présidé au supplice d'Euphrosine, nièce du prélat. Au-dessous de ces deux doyens d'âge, paraissaient le saint évêque de Velas, qui portait encore les stigmates des chaînes dont le tyran l'avait chargé; le vénérable pasteur de Drynopolis, qu'on avait arraché de sa métropole épiscopale; Chrisanthe, évêque de Paramythia, long-temps réduit à vivre du pain de l'aumône; et Porphyre, archevêque d'Arta, homme plus digne de porter le turban, que d'être le ministre des autels du Christ.

Honteux du rôle auquel il était réduit, et après avoir long-temps hésité, Ali prit la parole en s'adressant aux chrétiens qu'il apostropha en ces termes: « Si on examine sans prévention ma conduite, ô « Grecs, on y verra les preuves manifestes de la con« fiance, et de la considération que je vous accordai « dans tous les temps. Quel pacha vous traita jamais « comme je l'ai fait? Quel autre que moi environna « d'autant de respects vos prêtres et les objets de « votre croyance? Quel autre vous octroya les pri« viléges dont vous jouissez? car vous tenez rang « dans mes conseils, et la police ainsi que l'adminis« tration de mes états sont entre vos mains.

« Je suis cependant loin de prétendre dissimuler « les maux dont j'ai affligé les Grecs; mais hélas! ces « maux furent l'ouvrage de *l'inflexible nécessité*, et

« de mon obéissance aux ordres aussi perfides que
« cruels de la sublime Porte. C'est à ce cabinet qu'il
« faut les attribuer; car si l'on pèse mes actions, on
« verra que je n'ai jamais fait le mal par intérêt.
« Jetons un coup d'œil sur les évènements, ils parle-
« ront mieux qu'une apologie détaillée.

« Les coups dont j'accablai les Souliotes n'admet-
« taient pas de moyen terme; et dès que j'eus rompu
« avec eux, je fus reduit à la nécessité de les chas-
« ser de mon pays, ou de les exterminer. Je con-
« naissais trop bien la politique fallacieuse du cabinet
« ottoman pour ignorer le projet qu'il nourrissait
« de me faire, tôt ou tard, une guerre à laquelle il
« m'était impossible de résister, si, d'une part, j'avais
« à repouser son agression, et de l'autre à combattre
« les redoutables Souliotes.

« J'en puis dire autant des Parguinotes! vous le
« savez, leur ville était le repaire de mes ennemis,
« et chaque fois que je les invitais à changer de con-
« duite, vous n'ignorez pas avec quelle hauteur et
« quel orgueil ils me répondirent. Ils prêtèrent sans
« cesse secours aux Souliotes quand je leur faisais la
« guerre, et si Parga était encore au pouvoir de ses
« habitants, vous les verriez ouvrir l'entrée de l'Épire
« aux armées du sultan.

« Je sais que ma conduite est sévèrement critiquée
« par certains ennemis, que je compte au dehors de
« l'Albanie.... Et moi aussi, je la condamne, en
« déplorant les fautes dans lesquelles une fatale po-
« litique m'a entraîné. Fort de mon repentir, je n'ai

« donc pas hésité à m'adresser à ceux même que « j'avais le plus grièvement blessés. Ainsi j'ai rap- « pelé depuis long-temps à mon service plusieurs « Souliotes, et ceux qui se sont rendus à mon invi- « tation occupent des emplois avantageux. Enfin « pour combler la mesure de la réconciliation, je « viens de faire écrire à ceux qui se trouvent encore « à l'étranger de se rendre auprès de moi; et des avis « certains m'apprennent qu'ils sont prêts à se rapa- « trier. Réunis sous mes drapeaux, alors nous com- « battrons à outrance les Osmanlis nos communs en- « nemis.

« Quant à l'avidité dont on m'accuse, je peux la « justifier par la nécessité où je me trouvais de sa- « tisfaire à chaque instant l'insatiable cupidité du « ministère ottoman, duquel je devais racheter sans « cesse ma tranquillité. En cela je fus personnel, je « l'avoue, et je l'étais encore en accumulant des tré- « sors pour soutenir la guerre que le cruel divan « ose enfin me déclarer. »

Il garda un instant le silence, et ayant ordonné de verser un tonneau rempli de monnaie d'or au milieu de l'assemblée, il s'écria :

« Voilà une partie de ces trésors que j'ai conservés « avec tant de soin, et que j'ai particulièrement « arrachés aux Turcs nos communs ennemis; elle « est à vous.

« C'est à présent plus que jamais qu'il m'est agréable « d'être resté attaché aux Grecs. Leur bravoure me ré- « pond de la victoire, et dans peu nous relèverons

« leur empire, en chasssant la race ennemie des Osmanlis au-delà du Bosphore.

« Archevêques, et vous prêtres du prophète Issa, « bénissez les armes des chrétiens qui sont vos enfants. « Primats, je vous confie le soin de défendre vos « droits et de régir avec équité la brave nation que « j'associe à mes intérêts. Demain je vous communi« querai une résolution importante. »

Le discours d'Ali Tébélen, qui fit dans un même jour l'ouverture et la clôture de son bizarre parlement, ne fut point suivi des acclamations qui accompagnent les allocutions des princes chéris du peuple. Les archevêques et les ministres des autels ne lui répondirent qu'en levant au ciel des yeux baignés de larmes. Quelques primats ou archontes firent entendre un murmure d'adhésion, et on allait se retirer, lorsque le chef des Mirdites, Prink Léchi, parlant au nom des Schypétars latins, déclara au tyran que lui et les siens ne serviraient jamais contre la majesté du sultan. Sa voix fut étouffée par les vociférations de quelques chefs de voleurs et des aventuriers qui firent retentir la salle des cris de *Vive Ali pacha! Vive le restaurateur de la liberté!*

Le lendemain de la fameuse séance tenue au château du lac, parut la résolution importante annoncée par Ali dans son grand divan, qui était conçue dans les termes suivants (1):

(1) Le discours d'Ali, tel qu'on le donne ici, est tiré d'une circulaire adressée sous ce titre, par son secrétaire Mantho, aux Épirotes, portant la date du 26 mai 1820.

ALLÉGRESSE.

MOI, ALI TÉBÉLEN.

(1) « Chrétiens, mes frères, je vous salue. Je vous « fais savoir qu'ayant besoin de soldats, vous ayez à « me faire le plaisir d'en rassembler. » (Il spécifiait le nombre qu'il exigeait de chacun des chefs auxquels sa circulaire était adressée). « En conséquence, je vous « fais la remise des redevances que vous payez à ma « maison; expédiez vos contingents à Janina, afin « que je les emploie où besoin sera.

« Comptez-moi au nombre des vôtres. Salut. »

Janina, 24 *mai* 1820.

---

(1) ΓΑΙΡΕΤΙ.

Ἀδελφοί μου χριστιανοὶ σᾶς χαιρετάω· καὶ σᾶς φανερόνω ὅτι ἐπειδὴ ἔχω χρείαν ἀπὸ ἀνθρώπους, νὰ μοῦ κάμετε τὴν χάριν νὰ μοῦ συνάξετε (τόσους). Καὶ σᾶς ἀφίνω ὅλα τὰ χρέη ὁποῦ ἐπληρόνετε εἰς τὸ σπῆτί μου. Καὶ οἱ ἄνθρωποι ἂς ἔλθουν εἰς Ἰωάννινα, διὰ νὰ σταλθοῦν εἰς ἐκεῖνο τὸ μέρος ὁποῦ ἐγὼ τοὺς διορίσω. Καὶ νὰ μὲ νομίζετε ὡς ἕναν ἐδικόν σας.

Ὑγιαίνετε!

Ἰωάννινα. Μαΐου 24, 1820.



CHAPITRE II.

Prédications brûlantes du caloyer Théodore. — Coup d'œil sur l'état de la Turquie à l'ouverture de la campagne. — Suleyman, pacha de Thessalie, décapité. — Intrigues de son grammatiste. — Drama Ali lui succède. — Entrée de Pehlevan Baba pacha en Romélie. — Composition de ses bandes. — Anagnoste passe à son service. — Politique de Drama Ali. — Il ramène quelques Armatolis dans son parti. — Pehlevan pénètre dans la Hellade. — Il arrive à Livadie; — expédie Anagnoste vers les montagnards, — où il s'associe avec Théodore. — Véli pacha abandonne Lépante. — Alarmes des Patréens. — Marche de Pehlevan vers l'Étolie. — La Béotie est mise à feu et à sang. — Églises, fermes, villages pillés et incendiés. — Désolation générale. — Odyssée obligé de fuir; comment. — Escarmouches. — Affaire de Salone. — Arrivée de Véli et de Mouctar à Janina. — Rapports qu'ils font à leur père. — Ses moyens militaires. — Il relève les espérances de ses partisans; — parle de donner une charte. — Envoi de commissaires à Corfou. — But véritable de leur mission. — Sont pris par le *réala-bey*. — Insurrection des Chamides contre Ali. — Fait fusiller Chaïn bey, pourquoi; — est ravi des déportements de Pehlevan. — Changement de conduite de Drama Ali. — Ses vexations. — Insulte les Armatolis; — menace de brûler les églises. — Affliction générale des Grecs. — Entrée en campagne du sérasker Pachô bey. — Comment il encourage son armée. — Énumération des contingents qu'il reçoit. — Distribution des commandements faite par Ali. — Moment d'espérance.

Ce n'est point en se plaçant sur les hauteurs qu'on peut découvrir la marche des cabinets ombrageux de

l'Orient, qui ne déploient jamais plus d'activité que lorsqu'ils paraissent sommeiller. La Porte, qui avait éclaté avec fureur, semblait, à la lenteur de ses préparatifs, craindre de compromettre la sûreté de l'état, en entrant en lice contre celui qu'elle avait frappé de la proscription et de l'anathème.

L'histoire ne nous montre plus, depuis un siècle, l'empire ottoman que sous les traits d'un colosse frappé de vétusté, parce que les Turcs sont restés stationnaires au milieu de l'Europe régénérée par les sciences et les arts. Les Grecs sentaient depuis long-temps la faiblesse de leurs tyrans; lorsqu'un caloyer, neveu du martyr Démétrius, ambitionnant, comme le saint dont le sang coulait dans ses veines, les palmes de l'éternité, sortit des météores de la Thessalie, où il avait confiné sa jeunesse, pour annoncer aux fidèles que *les temps étaient accomplis!* Théodore était son nom, je puis le proclamer sans crainte; je l'avais vu en 1816 au monastère de Méga Spileon en Morée, et sa voix religieuse annonçait maintenant le règne de la croix. « *L'Éternel,* disait-il en s'adressant aux guerriers de l'Othryx et du Pinde, *l'Éternel qui appela les Turcs d'un coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres, afin de punir les prévarications de son peuple, les a délaissés. Le glaive dont il les arma s'est rouillé entre les mains des enfants du carnage; la valeur qu'il leur inspirait s'est évanouie, comme la fumée des sacrifices* (1).

(1) Isaïe, 5, 25. 25, 30. 10, 28. 34, 14. 4, 5.

« *Le Dieu qui traçait aux soldats de Sennachérib* « *et des successeurs des caliphes, leurs campe-* « *ments, en faisant marcher devant eux la terreur* « *et l'effroi, leur a mis un cercle au nez et un mors* « *dans la bouche* (1). »

En effet, les troubles, les séditions sont maintenant le partage de ceux qui firent trembler l'Europe chrétienne, et ainsi que les jours de triomphe, le temps est passé où le sultan se défaisait d'un sujet dangereux, en lui envoyant le cordon, qu'il recevait à genoux avant de livrer sa tête aux bourreaux chargés de l'étrangler. Le sens moral s'est réveillé chez les nations les plus abruties, et quoique façonnés à la servitude, on ne trouverait plus dans l'Orient d'esclaves assez lâchement résignés pour saluer un autre Claude: *Ave imperator, morituri te salutant*, comme les dix-neuf mille esclaves qui allaient s'égorger sur le lac Fucin pour le bon plaisir d'un stupide empereur. Il faut maintenant mettre des armées en campagne pour réduire un rebelle, et le succès, dans ce cas, atteint rarement le but qu'on s'était proposé.

La Servie n'était pas tranquille, et depuis quelque temps le divan se trouvait occupé à éluder l'exécution de l'article du traité de Bukarest, qui accordait aux Serviens un gouvernement pareil à celui de la Valachie. Les Russes, profitant de cette circonstance pour retenir les châteaux du Phase, ne se trouvaient point en pleine paix avec le sultan, duquel leurs

(1) 4. Reg. 19, 28.

ambassadeurs, MM. Italinski et Strogonoff, n'avaient pas reçu d'audience publique, et le satrape en tirait quelques inductions favorables à sa cause. Un génie inconnu répandait des alarmes et des espérances parmi les Grecs jugés depuis long-temps incapables de supporter ni une liberté, ni une servitude entières. Ali Tébélen était toujours le point de mire d'une puissance ennemie de la Russie, et on bâtissait des projets sans nombre sur sa réputation. Mille bruits divers avaient éveillé mille soupçons; et ainsi qu'il arrive à ceux qui séparent la politique de la justice, le cabinet ottoman, ayant mécontenté tout le monde, était inquiet sans savoir positivement ce qu'il avait à craindre.

Ali, qui connaissait le côté vulnérable de son gouvernement, essayait de négocier avec les guerriers de la Hellade, en promettant de les traiter à l'avenir comme ses plus fidèles sujets; mais *la servitude, à quelque haut prix qu'on la mette, ne pouvant plaire à des hommes libres* (1), ils restèrent inébranlables. Il envoyait sous main des émissaires aux Monténégrins et aux Serviens pour les engager à la révolte, tandis qu'il organisait une insurrection dans la Valachie, par l'entremise de Constantin Ducas, frère de son grammatiste Étienne, ainsi que dans la Moldavie et jusqu'à Constantinople, où nous allons bientôt voir entrer en secret ses agents mystérieux,

---

(1) Liberis pretium servitutis ingratum est.

QUINT.-CURT.

enfants de l'anarchie et du crime, qui réveillèrent, sans le vouloir, les passions les plus énergiques et les plus sublimes.

En attendant cette explosion, les Armatolis du satrape obtenaient quelques avantages sur le Vardar, et la guerre se serait allumée dans le sangiac de Bitolia, de manière à lier un plan insurrectionnel, depuis le Danube jusqu'aux rivages de la mer Ionienne, sans l'opposition de Zaphiris. Ce fils du primat, ou premier archonte de Naoussa, ayant appelé à son secours les Bulgares et les tribus Bardariotes, fit échouer un projet qui, s'il eût réussi, aurait épargné des flots de sang à cette contrée fidèle et malheureuse de la Macédoine; mais on n'était alors animé que du sentiment de la haine contre Ali Tébélen. Cet échec ne faisait cependant que changer les plans éloignés d'Ali, qui cherchait à nouer des intelligences avec Suleyman, pacha de Larisse, tendant à former une ligne d'opérations bien plus favorable à sa défense. Pour y parvenir il avait fallu lui rendre suspect Anagnoste, son secrétaire, qui dut pour sa sûreté se retirer en toute hâte à Constantinople, où il donna avis de ce qui se passait. On s'aperçut à peine de sa disparition à Larisse; et comme le temps s'écoulait sans que les vengeurs de la cause impériale se montrassent d'aucun côté, tandis que le nombre des soldats augmentait au contraire chaque jour à Janina, où des compagnies entières de Toxides, de Iapys ou Iapyges et de Chamides s'entassaient, le châtiment différé rehaussa les espérances du satrape, qui parut repren-

dre, avec un courage nouveau, l'énergie de sa jeunesse. Irrité de savoir qu'Ismaël Pachô bey s'était vanté *d'arriver en vue de Janina, sans brûler une amorce*, il osa dire, dans son aveuglement, *qu'il ne traiterait désormais avec la Porte que quand l'armée albanaise qu'il commandait serait campée à Daoud pacha*, bourgade éloignée de huit lieues de Constantinople.

Ali s'applaudissait secrètement d'avoir éloigné le fougueux Anagnoste, qui ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople, qu'on vit se manifester une dissidence dans le divan de Sa Hautesse. Le parti d'Ismaël Pachô bey et de son protecteur Drama Ali, soutenu par Khalet effendi, devenu l'ennemi du tyran depuis que celui-ci avait dédaigné de le pensionner, accusa le visir de Larisse, Suleyman, de dilapidations et d'intelligences coupables avec le proscrit. On lui prêtait tous les crimes dont on accuse un chef qu'on veut perdre, au moment où cet homme estimable, qui n'était entré en pourparlers avec Ali que pour le tromper, commençait avec succès la campagne contre ses partisans qu'il était parvenu à repousser jusqu'à Mezzovo dans le Pinde. Il se trouvait à Tricala, prêt à pénétrer dans l'Épire, lorsqu'un courrier du divan (Dévlèt Tatar) lui apporta la nouvelle officielle de son remplacement au sangiac de la Thessalie par Mouhamet Drama-Ali pacha, avec l'ordre de se rendre à Stambol pour y comparaître *à la barre de l'apostrophe impériale*. A cette sommation inattendue, Suleyman s'empressa de nommer un

mousselim pour gérer les affaires de la province, et prit la route de Constantinople, où l'on ne pouvait lui reprocher que l'abus de confiance d'Anagnoste, auquel on était d'autant plus éloigné de songer, qu'on regardait l'armement de la Hellade comme favorable à la cause du sultan. A son passage à Larisse et à Catherin, Suleyman fut reçu avec de grands égards; il se flattait de confondre ses ennemis; il voyageait avec la sécurité de l'innocence, lorsqu'en approchant de Salonique, un capigi-bâchi de Sa Hautesse, qui l'attendait au passage, le fit saisir et étrangler. Sa tête empaillée fut le premier trophée de cette guerre impie, qu'on vit figurer dans un bassin d'argent (1), à la porte du palais impérial des sultans.

Après avoir ainsi versé le sang d'un sujet fidèle, et de nombreuses hésitations, le divan, qui s'était

(1) Les têtes qu'on apporte à Constantinople empaillées ou salées, restent exposées pendant trois jours aux portes du sérail, avec un écriteau (yafta) qui fait connaître le crime des individus décapités. La tête d'un visir ou pacha à trois queues est posée dans un plat d'argent, sur une colonne de marbre, près de la seconde porte du sérail, appelée *Orta Capou*; celle d'un pacha à deux queues, d'un ministre, d'un général, est mise sur un plat de bois devant la porte appelée *Basch Capou couli*, sous la voûte de cette entrée. On jette à terre, devant cette même porte, celles des officiers subalternes. On distingue à la position que l'exécuteur donne aux cadavres, celui d'un mahométan, des restes d'un chrétien. Les premiers sont couchés sur le dos, avec la tête posée sous le bras, et les autres sont étendus à plat ventre, avec la tête placée sur le derrière.

engagé à regret contre Ali Tébélen, alléché par l'appât des trésors dont il était possesseur, sortit de son inaction. Mouhamet Drama Ali pacha reçut l'injonction de se rendre à Larisse, et Ismaël Pachô bey eut ordre de se tenir prêt à entrer en campagne. On accéléra en même temps l'équipement d'une escadre et on expédia des courriers aux chefs de la Romélie, pour les engager à réunir leurs contingents. Le pacha de la Macédoine transaxienne, qui était le premier en ligne, faisait pendant ce temps recrépir les remparts de Salonique, et reblanchir les quarante tours, qu'on voit encore telles qu'elles étaient dans le temps où les Vénitiens achetèrent cette place de l'empereur grec, Jean Paléologue, en 1423 (1). On croyait par cette démonstration en imposer aux cleftès (voleurs), au nom desquels le pacha tremblait, quoiqu'il eût grand soin de faire entasser des piles de boulets de marbre, à défaut de projectiles en fer, jusqu'au-dessus des créneaux, pour montrer de loin qu'il était en mesure de repousser l'agression de ces partisans d'Ali Tébélen.

Tandis que ces préludes grotesques d'une guerre qui allait bientôt prendre un autre caractère se passaient aux bords du golfe Thermaïque, l'infatigable Anagnoste, parti de Constantinople avec des lettres de recommandation pour Baba, pacha de Bulgarie, que la Porte, empressée de changer le mousselim laissé par Suleyman, invitait à se rendre prompte-

(1) V. Sanut. Vita de' Duchi; F. Foscari et Verdizzoti, Fatti veneti, lib. XVIII; cité par P. Daru, Hist. de Venise.

ment à Larisse; étant arrivé auprès de ce chef, ses services furent agréés. Comme celui-ci était toujours prêt à monter à cheval, on se mit incontinent en route, et les contrées situées à l'orient du Pinde semblèrent pacifiées, lorsque Pehlévan Baba pacha parut à l'entrée du Tempé. Ce Bulgare, parvenu du métier de lutteur public à celui de brigand, et du brigandage à l'une des hautes dignités de l'empire, puisqu'il venait d'être nommé pacha de Lépante, était un de ces ravageurs de provinces, insensibles à la gloire, avides de pillage, qui ont coutume de conduire leurs soldats par la faim à la victoire. La voix de sa renommée, pour nous servir d'une expression prophétique, *était un affreux rugissement qui porte avec soi la terreur et la consternation* (1). Il traînait à sa suite les Kersales ou Chrysalides, qu'il avait toujours opposés avec un avantage décidé aux Cosaques du Don. Ils étaient armés des lances et couverts des dépouilles qu'ils avaient enlevées à ces Tartares chrétiens, lorsque la guerre entre la Porte et la Russie ensanglantait les bords du Danube. Quoiqu'ils ne fussent pas en pays ennemi, les Barbares du mont Hémus, aussi braves qu'indisciplinés, après avoir laissé sur leurs pas des traces de désolation, n'entrèrent à Larisse que pour y commettre des excès innombrables. Grecs, Turcs, janissaires, tous étaient l'objet de leurs outrages, et particulièrement les derniers qu'ils accablaient de coups, en leur reprochant la lâcheté qu'ils avaient

(1) Ézéchiel, 19, 27.

montrée à Routchouk, à Lovcha et dans les différents combats contre les Moscovites. On tremblait, et peut-être la Thessalie se serait insurgée, si on n'avait pas espéré de voir bientôt paraître Mouhamet Drama Ali pacha.

Les courriers qu'on lui envoya, pour le prévenir de ce qui se passait, le trouvèrent campé dans les plaines de Philippes, où il grossissait son armée des troupes, des Spaïs et des Timariots du bey de Serrès, ainsi que des contingents des principaux Aïans de la Macédoine transaxienne. Les avis qu'il venait de recevoir l'engagèrent aussitôt à lever son camp, et après avoir reçu, en approchant du Vardar, les milices du pacha de Salonique, il fit, dans les derniers jours du mois de mai, son entrée à Larisse, où il fut reçu aux acclamations des habitants et des janissaires, qui crurent trouver en lui un libérateur. Il n'en était pas ainsi de Baba pacha, qui se faisait un plaisir de braver son autorité, en lui reprochant de n'avoir soif que des trésors d'Ali Tébélen, qu'il voulait harceler au lieu de l'attaquer en brave, et il lui demandait arrogamment pourquoi son gendre Pachô bey, *le fuyard de Routchouk* (1), ne paraissait pas pour en finir avec celui qu'il s'était vanté de *traquer comme un lièvre*. On était, d'après ces scandales, empressé de congédier un homme aussi turbulent, et il ne se fit pas prier pour prendre le

(1) Pachô bey avait fui avec Véli pacha à l'affaire de Routchouk.

chemin des Thermopyles, où il se flattait de rencontrer les Armatolis d'Odyssée, fils d'Andriscos.

Tranquille au sein de Larisse, Drama Ali-pacha, qui s'annonçait par des sentiments d'équité, ne tarda pas à recevoir la soumission de Zongos et des Armatolis qu'il commandait. Cette défection obligea aussitôt Ali Tébélen de songer à rappeler les avant-postes qu'il avait établis à Castoria, à Florina et à Chatista. Mais il était trop tard; déja les troupes qui tenaient garnison dans ces villes, entraînées par l'exemple de Zaphiris de Naoussa, et les Cauloniates, sur lesquels le tyran fondait de grandes espérances, s'étaient rangés sous les drapeaux du Romili Valy-cy. Il perdit ainsi, sans coup férir, la Macédoine cis-axienne et la Thessalie jusqu'au défilé de Gomphi (*Krio-Nero*), où le nouveau visir de Larisse s'arrêta, conformément au plan de campagne réglé dans le divan, pour attendre l'armée d'Ismaël Pachô bey.

Les rugissements du lion, qui retentissent dans les gorges du mont Atlas, n'inspirent pas plus d'effroi aux Maugrébins de ces solitudes, que les cris des Bulgares n'en causèrent aux paisibles Thessaliens qui cultivent les bords fertiles du vieil Apidane, dont le Pénée recueille les ondes limpides. Depuis Larisse jusqu'à Pharsale les paysans se sauvèrent dans l'Othryx, aux approches des bandes dévastatrices de Pehlévan Baba pacha; et les trente-quatre montagnes (1), maintenant privées de leurs noms poéti-

(1) Eustat. ad Iliad. lib. II.

ques, qui bordent en s'unissant le bassin de la Thessalie, devinrent l'asyle des chrétiens répandus dans les plaines. Pharsale, Thaumacos, étaient désertes lorsque le redoutable dévastateur y fit son entrée. Étonné lui-même de la frayeur qu'il occasionait, il en parla à son secrétaire Anagnoste, qui lui conseilla de rappeler les chrétiens, en le députant vers eux pour leur porter des paroles rassurantes. Jamais le fourbe Sinon n'adressa un discours plus persuasif aux chefs des Troyens pour les attirer dans un piége fatal, que le Macédonien au sérasker des Barbares, afin de le tromper. Il n'avait, disait-il, qu'à se plaindre d'Ali Tébélen, contre lequel il fallait soulever toutes les passions de l'opinion publique; et détacher les Grecs de sa cause, était ce qu'on pouvait entreprendre de plus favorable aux intérêts du sultan. Baba consentit donc à l'envoyer vers les peuplades belliqueuses de la Hellade, sans fixer le terme auquel il devait le rejoindre, et ce fut sur les bords du Sperchius que le Bulgare et son zélé mandataire se séparèrent pour agir dans des intérêts bien différents, quoique leur conduite opposée conduisit aux mêmes résultats.

Les habitants de Livadie, informés de la marche de Pehlévan Baba pacha, invitèrent aussitôt Odyssée, qui avait établi son quartier dans leur ville, à se retirer. Sur son refus, on prit les armes, on le chassa, et on députa l'archonte Jean Logothète, avec les principaux habitants, vers le sérasker bulgare, qu'ils trouvèrent occupé à rançonner les villages situés sur sa route. Ils lui apportaient l'hommage de leur soumission; et

son premier mot fut de leur demander de l'*argent*, sous peine d'être pendus à l'instant. Ils s'étaient heureusement précautionnés, et ils le calmèrent en lui offrant le cadeau de *bien venue*. On pouvait se croire rachetés à ce prix, mais à son arrivée à Livadie, le Barbare exigea de nouveau de l'*argent*, et il arracha encore de l'*argent* en quittant les paisibles Béotiens, que ses soldats mirent à contribution de la manière la plus inhumaine.

La Béotie était la première province que les habitants n'avaient pas abandonnée à l'approche des Bulgares, qui à peine sortis de Livadie, se répandirent dans tous les hameaux situés aux environs du Céphise et du lac Copaïs. La patrie de Plutarque, Cheronée, le territoire où Hésiode paissait les troupeaux, lorsque Apollon lui départit, avec l'étincelle poétique, le don sacré de la lyre; Platée, champ d'éternelle mémoire; Thespies, berceau de la séduisante Phryné, dont le territoire était consacré aux Muses, et tous les villages jusqu'au Triodos, témoin du meurtre de Laïus, devinrent le théâtre des excès criminels de la soldatesque de Baba pacha. Le bâton, *sceptre ensanglanté du despotisme* (1), accompagnait les moindres réquisitions. Chaque Kersale prétendait être traité comme un visir; les basses-cours étaient dépeuplées dans un clin d'œil; les troupeaux tombaient égorgés par hécatombes pour satisfaire leur voracité; l'huile et le beurre qu'on conserve dans des outres

(1) Herodot. Clio, c. LIX.

étaient jetés, afin d'augmenter leur activité, dans les brasiers ardents autour desquels on rôtissait des génisses et des béliers; on brûlait les ruches des abeilles après en avoir enlevé le miel; les celliers étaient inondés de vin dans lequel plusieurs Barbares se noyèrent après s'en être enivrés, et quand leurs chevaux étaient rassasiés, les meules de foin et de paille étaient livrées aux flammes. Repus de viande, gorgés de vin, les femmes, les jeunes filles et les adolescents devenaient l'objet de la luxure des infames et de leur chef. L'âge mûr, la vieillesse des ministres du seigneur, la décrépitude même, ne furent pas épargnés...... et le peuple épouvanté s'étant retiré dans les escarpements du Parnasse, comme au temps de l'invasion des Perses, les monstres (dignes du sort des enfants de Bélial écrasés sous les ruines de Gomorrhe), ne rougirent pas de se faire les rivaux de l'animal lascif de Mendès, et les étables devinrent pour eux des harems dignes de leur impudicité.

Tandis que ces scènes, impossibles à décrire, malgré ce que nous venons de rapporter, se passaient dans la fertile Livadie, Anagnoste, charmé de voir les paysans refoulés dans les montagnes, se portait de ville en ville pour propager le mécontentement. Ne parlant des Turcs qu'avec horreur, il disait et répétait aux archevêques, aux évêques, aux archimandrites et aux papas consolateurs des malheureux, d'espérer, et d'armer le peuple, pour tomber sur les Ismaëlites dès qu'il en serait temps. Il confiait sous le plus grand secret, aux chefs des Armatolis et aux

primats grecs, qu'une armée russe très-considérable se formait sur le Pruth (ce qui était véritable), et que la majesté de l'empereur orthodoxe n'attendait que la fin d'un grand congrès européen pour chasser les Turcs au-delà du Bosphore. Ces révélations, racontées avec des réticences, qui ne les rendaient que plus probables à des hommes exaspérés par des malheurs récents, ne leur permettaient pas de douter d'une délivrance prochaine, et les chants du Thessalien Riga retentirent bientôt dans les escarpements du mont Oëta. De toutes parts on s'exaltait, on s'enflammait, et le moine Théodore, qui enchérissait sur Anagnoste, prenant la parole au nom du Dieu des armées, appelait, comme un autre Saint-Bernard, les fidèles sous l'étendard de la croix.

« Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes « pour pleurer les malheurs de Jérusalem », s'écria-t-il au milieu des Grecs réunis à Castritza, Hypate, pour célébrer la fête des saints apôtres, « et mes larmes « couleront jour et nuit sur les tombeaux des enfants « d'Israël (1). Le juge invisible a prononcé l'arrêt fatal « des descendants d'Agar. Vous avez, dit-il, ravagé la « vigne. La dépouille du pauvre remplit vos palais. Vous « avez mis mon peuple sous le pressoir pour exprimer « le suc de ses os ; vous le broyez sous la meule pour « achever de le réduire en poudre. Vos rapines parais- « sent dans vos superbes ameublements (2). Vos palais

(1) Jerem. 9, 1.
(2) Isaias, 3, 13, 14.

« sont cimentés du sang des affligés. La pierre crie « contre vous du milieu de la muraille, et le bois qui lie « le bâtiment rend témoignage contre vos iniquités (1); « tout demande vengeance et l'obtiendra. » Et les pleurs, et les gémissements, et les cris de pitié, et les transports de fureur, qui succédaient à ces paroles prononcées avec un accent prophétique, élevaient désormais un mur de division entre les Grecs et leurs oppresseurs, pendant que Pehlévan Baba pacha, aussi peu inquiet des intrigues de son secrétaire que des sermons d'un homme dont il n'entendit jamais parler, poursuivait sa pointe du côté des pays occupés par les partisans d'Ali Tébélen.

Véli pacha, qui fut quelquefois brave, apprenant la marche de son successeur, ne jugea pas convenable de l'attendre dans les murs de Lépante, et il expédia aussitôt son harem avec ses meubles, par mer, à Prévésa. Ce convoi, composé de vaisseaux marchands, escortés de quelques chaloupes canonnières, ayant été refoulé par les courants vers la côte de Morée, les Patréens se crurent menacés d'une invasion. On poussa le cri de guerre; le vaivode fit distribuer des armes aux Turcs et aux Grecs, qui montrèrent autant d'intrépidité, en voyant s'éloigner la pacifique flotille, chargée de femmes, d'esclaves, d'eunuques et d'ustensiles de ménage, qu'ils avaient témoigné de frayeur à son apparition. Malgré cela, le prudent gouverneur expédia des courriers au visir de Tripolitza, qui parta-

(1) Habac. 2, 11, 12. Isaias. 3, 15.

geait ses terreurs, tant le nom de la famille d'Ali Tébélen était encore redouté, et bientôt Patras fut rempli des milices provinciales du Péloponnèse. Malgré cette augmentation de forces, et la disparution de l'escadrille, on croyait à tous moments voir paraître l'ennemi, et on ne fut rassuré qu'en recevant une lettre de Véli qui annonçait au chef tremblant des Achéens, Moustapha bey, le plus poltron des croyants au prophète, le départ du fils d'Ali de Lépante, où il laissa une garnison de quatre à cinq cents hommes. Comme on ne guérit pas de la peur, il fut résolu que, pour se mettre désormais à l'abri d'une surprise, on releverait les remparts de l'acropole de Patras, et les Grecs mirent avec empressement la main à l'œuvre pour réédifier ce château qui devait leur coûter tant de larmes et de sang.

Tandis que Pehlévan Baba pacha s'avançait à travers la Phocide, Odysséo, fils d'Andriscos, au lieu de s'embusquer dans le défilé d'Arachova, qu'il aurait pu défendre avec succès contre les Kersales, s'était retiré à Salone, qu'il fut forcé d'abandonner, comme il avait fait la Livadie. Il se jeta dans le canton de Malandrino, tandis que Baba pacha s'emparait de la riche vallée d'Amphise, et il battit en retraite du côté de Cravari, quand il le vit se mettre en marche pour traverser le pays montueux des Locriens Ozoles, où il pouvait l'arrêter à chaque défilé et l'anéantir; mais le génie militaire ne s'était pas encore développé dans sa tête. Il y eut cependant quelques escarmouches assez vives dans les gorges de Lidoriki, patrie des

antiques Doriens; et les Armatolis d'Odyssée parvinrent même, à la faveur d'une marche de nuit, à pénétrer jusqu'à Salone, où ils mirent le feu après avoir égorgé un poste de Kersales que Baba pacha y avait laissé; mais ce n'était là qu'un de ces succès d'avant-postes qui ne décident rien dans une cause générale.

Véli pacha, qu'on vient de voir évacuer Lépante, fit halte à Missolonghi pour y lever ce qu'il put de contributions, nomma un commandant à Vrachori, en remplacement d'Elmas bey, fils de Metché-Bono, chef distingué entre les Toxides mahométans, passa l'Achéloüs au gué de Stratos, vint se reposer à l'Arta, d'où il remonta quelques jours après à Janina. Le rapport qu'il fit à son père n'avait pour objet que des revers présents et des craintes pour l'avenir. Il ne lui dissimula point que les Turcs étaient chancelants dans leur fidélité à sa personne; et cette révélation détermina le satrape à désarmer ceux de Prévésa et d'Arta. Il exigea des otages de la plupart des beys, et ce qui restait d'agas du Chamouri fut mis en état de surveillance.

Mouctar pacha rentrait à Janina presqu'en même temps que son frère. Il venait de terminer une grande inspection dans le Musaché, province dont les habitants trouvent plus honnête de labourer et de garder les troupeaux que de vendre leurs services à l'étranger, comme le font les Schypetars des monts Candaviens. Il n'avait remarqué que des intentions bienveillantes dans ce pays de grande fertilité, où l'agri-

culteur, qui devrait faire partout l'objet de la sollicitude du prince, n'a pas cessé, depuis les Romains, d'être *écorché plutôt que tondu*, par tous les proconsuls qui s'y sont succédé. L'Acrocéraune, privé de ses défenseurs, lui avait offert le calme des tombeaux, et il avait pris l'attitude armée des Chaoniens pour un dévouement à sa cause, tant les anciens partisans de Moustapha pacha, qui lui avaient donné en otage ses deux derniers fils, avaient su lui cacher les ressentiments qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur. Malgré ces bonnes dispositions, Mouctar avait engagé sa tante Chaïnitza à quitter Liboôvo; mais cette femme implacable n'ayant voulu s'y déterminer qu'après avoir vu au préalable massacrer les Argyrocastrites, dont elle demandait l'extermination, on l'abandonna à son sort. Le temps était passé où l'on aurait pu lui offrir l'holocauste d'une ville, comme cela avait eu lieu pour Cardiki, et son neveu continua sa route pour se rendre auprès du vieil Ali, son père.

Les rapports opposés de Véli et de Mouctar servirent de texte pour diverger sur la règle de conduite qu'on devait tenir à l'égard des Mahométans. La division même éclata entre les deux frères; et, sous ce prétexte, ils déguisèrent l'objet réel qui les animait, je veux dire l'héritage de leur père, qu'ils ambitionnaient avec une égale cupidité. Ali avait fait transporter à Janina les trésors qu'il tenait entassés à Tébélen, et depuis ce temps, aucun de ses fils ne voulait plus s'éloigner d'un être si intéressant. Ce n'étaient qu'élans de tendresse *pour un aussi bon père*, et Véli n'avait, à

l'entendre, quitté Lépante que pour venir partager ses dangers. Sans le même motif, Mouctar avait de bien meilleures raisons encore pour rester à Bérat; mais qu'aurait-on pensé de lui dans des circonstances aussi graves? Puis on en revenait à dire, d'une part, qu'il fallait ménager les Turcs, et de l'autre qu'on devait s'en méfier. Et les jours fuyaient sans songer que le ciel réservait de cruelles douleurs à la vieillesse d'Ali, auquel les pensées secrètes de ses enfants n'étaient pas inconnues. Le grand coupable dévorait ces chagrins amers, lorsqu'un de ses canonniers ayant assassiné un domestique de Véli pacha, celui devant lequel tout était accoutumé à trembler, se trouva arrêté dans le châtiment qu'il voulait infliger au meurtrier, par la révolte entière du corps des artilleurs. Cet évènement lui révéla que l'autorité échappait de ses mains; et, pour sauver les apparences, il dut recourir au misérable subterfuge de se faire demander la grace de celui qu'il ne pouvait punir.

Il l'accorda en gémissant; et il dit, en faisant un retour pénible sur lui-même : « Salomon a été aussi « célèbre par ses erreurs que par sa sagesse; le temps « de la toute-puissance est passé, il faut revenir à mes « peuples; c'est dans leur sein que réside la force con- « servatrice de l'autorité. » Il feignit de souhaiter que ces paroles fussent divulguées. En effet, avec des troupes fidèles, dans un pays où tout homme est soldat, la position d'Ali Tébélen était loin d'être désespérée. Il avait ordonné de mettre sur le pied de guerre Ochrida, Avlone, Canina, Bérat, Cléisoura,

Prémiti, port Panorme, Santi-Quaranta, Buthrotum, Delvino, Argyro Castron, Tébélen, Parga, Prévésa, Souli, Paramythia, Arta, le poste des Cinq-Puits, Janina et ses châteaux. Le récensement de l'artillerie qui garnissait ces places murées, présentait un effectif de plus de quatre cent vingt canons, depuis le moindre calibre jusqu'à celui de trente-six, la plupart en bronze, montés sur affûts de siége, et de soixante-douze mortiers. Il possédait en outre, dans le château du lac, indépendamment de son artillerie de position, quarante canons de campagne, soixante pièces de montagne, et une certaine quantité de fusées à la Congrève, qui lui avaient été données par les Anglais. Ses munitions de guerre, déja considérables, avaient été augmentées au moyen d'achats faits à Corfou, par l'entremise de son drogman Colovos, que les Grecs surnommaient ironiquement *le lord Haut Commissaire*, en faisant allusion à un personnage devenu fameux par la vente de Parga. Enfin, on travaillait à établir une ligne de sémaphores, depuis Janina jusqu'à Prévésa, pour avoir rapidement des nouvelles de l'escadre ottomane qui devait paraître de ce côté.

Ceux qui prédisent des calamités aux princes aveuglés, et aux gouvernements endurcis par l'erreur, passent, en général, pour des esprits inquiets ou même dangereux; et si quelqu'un eût osé dire au satrape que ce qu'il faisait tournerait à sa confusion, il l'aurait puni comme un traître. Cependant ses ressources et les mesures de sûreté qu'il venait de prendre, loin de ramener les esprits en sa faveur, ainsi que

cela serait arrivé s'il n'avait pas perdu la confiance publique, ne firent qu'accélérer la vaste conspiration ourdie contre son existence particulière. Lui seul ignorait et devait ignorer la vérité qu'il n'était plus digne d'entendre. Chrétiens et Turcs, sans se concerter, sans se communiquer leurs pensées, donnaient un exemple remarquable de la dissimulation d'un peuple fatigué du poids de l'oppression, et Ali allait justifier cet adage antique, que *le monstre le plus ridicule est un tyran impuissant.* Chacun conspirait sourdement; et pour comble de dérision, plus les dangers du satrape augmentaient, et plus l'enthousiasme public se manifestait par tout ce que les protestations ont de plus démonstratif. Ali ne sortait plus de ses palais qu'au bruit des acclamations publiques, et les ouvriers, qu'il inspectait chaque jour au milieu de leurs travaux, rivalisaient d'efforts pour répondre à ses désirs. Tantôt porté sur un brancard, tantôt à cheval ou monté sur une calèche élevée en forme d'estrade, ses forces semblaient triompher des années, et il se multipliait en se trouvant à toute heure présent où il croyait à propos de se montrer. Assis sur les bastions, au milieu des batteries, il s'entretenait familièrement avec ceux qui l'entouraient. Il racontait aux uns les succès obtenus jadis par Cara Bazaklia, visir de Scodra, contre les armées du sultan, qui l'avait frappé du décret de *fermanly*. Il disait comment le rebelle, retranché dans sa citadelle avec *soixante-douze braves*, avait vu briser contre ce faible donjon les forces réunies des quinze grandes

satrapies de l'empire ottoman, commandées par vingt-deux visirs ou pachas. Il exaltait le courage des Guègues, qui firent main-basse sur cette armée, qu'un même jour vit exterminer, partout où les Osmanlis disséminés furent rencontrés. Il aimait à raconter aux autres, et c'était spécialement parce qu'elle était plus récente, la victoire éclatante de Passevend Oglou, qui est encore le sujet des chansons guerrières des Haïdouts ou brigands de la Romélie. Par ces souvenirs il réchauffait le courage des siens, et il crut abuser la confiance publique en annonçant qu'il était prêt à donner une charte aux Épirotes, sans réfléchir qu'il aurait fallu avant tout, pour renverser les institutions turques, appeler franchement à lui les chrétiens, qui étaient les plus nombreux, les plus riches, les plus habiles, les plus braves, et leur confier la défense de ses places fortes. . . . .

Donner à de pauvres barbares une charte? A ce nom auguste je vois sourire de pitié ceux qui savent la haute civilisation à laquelle un peuple doit être parvenu pour jouir d'un pareil bienfait. On avait suggéré au vieux satrape cette idée, qu'il ne comprenait pas plus qu'elle n'était comprise de ceux auxquels il promettait cette institution. *Une charte*, disaient tout bas les Mahométans; *n'avons-nous pas notre Koran! Hélas! le malheureux veut changer les saintes lois de nos pères!* Les Albanais se demandaient *si cela ferait augmenter leur paie?* Les Grecs riaient de pitié en criant : *Donnez-nous une charte.* ΝΟΜΙΚΟΣ ΚΑΝΩΝ. Ainsi, pour plaire particulière-

ment aux novateurs qui lui avaient fait tenir son champ-de-mai, on statua qu'un *sujet* donnerait une constitution à *des sujets*. Ali, qui avait en cela son but, promit tout, consentit à tout; et l'infortuné Colovos, qui n'avait jusqu'alors reçu de commission que pour brocanter avec les Anglais, fut envoyé à Corfou, afin de demander aux enfants d'Alcinoüs un décalogue politique à l'usage des Épirotes.

Cette ambassade fut celle des dupes; car Colovós avait bien d'autres projets en tête que ceux de son maître, duquel il reçut à son tour des instructions opposées à celles relatives à la rédaction d'une charte; et, comme si tout eût dû se compliquer, on adjoignit au négociateur un nommé Constantin Monovarda, marchand de Janina, homme de bien, et de tout temps étranger aux intrigues, qui gémissait de se trouver compromis dans une pareille légation; mais bon gré ou non il fallut partir, et les deux commissaires s'acheminèrent en prenant la route de Sayadèz. Tout était tranquille dans la Thesprotie, à la mi-juillet, lorsqu'ils traversèrent cette province, et leur arrivée à Corfou ne fit impression qu'auprès des désœuvrés. On feignit de chercher des avocats pour travailler au grand œuvre; et quoiqu'on n'en manque pas d'aussi affamés que M. Patelin, dans l'île des Phéaciens, personne ne voulut déférer à l'invitation des envoyés d'Ali; et Colovos, afin de remplir les ordres de son maître, ainsi que ses propres projets, continua de parler de l'objet qui l'avait amené à Corfou, pour donner le change sur ses véritables desseins.

Le principal était de faire rédiger une adresse aux Grecs, par laquelle on les appelait à la liberté, aux noms sacrés de la religion et de la patrie. Il ne manqua pas d'hommes énergiques, auxquels ces paroles magiques faisaient vibrer le cœur, qui s'empressèrent de composer cet appel; et tandis qu'on l'imprimait en grec, Colovos avisait aux moyens de remplir les vues particulières d'Ali, qui concourait sans le savoir au but de l'indépendance nationale. Il mit d'abord en lieu de sûreté une somme assez considérable d'argent que son maître lui avait confiée. J'ignore dans quelles mains ce dépôt fut confié, mais on a su depuis qu'il avait été adressé à une maison de Malte, et il importe peu à l'histoire de dire ce qu'il devint. Colovos fit partir ensuite, munis d'un coffre-fort, des émissaires pour Cataro, qui avaient ordre de se rendre auprès du vladika du Monténégro, avec lequel on avait un pacte secret, tendant à attaquer le visir de Scodra, dans le cas où il se déciderait à marcher contre Ali Tébélen. On envoya, par d'autres voies, des émissaires en Servie et même en Bosnie. On prévint ensuite Constantin, frère d'Étienne Ducas, secrétaire des commandements d'Ali, qui se trouvait alors en Moldavie, de remuer les Hétéristes établis à Jassy et à Bukarest, et on lui adressa, avec des lettres de change sur une maison de banque de Vienne, des milliers d'exemplaires de la proclamation qu'on s'est obstiné pendant long-temps à regarder comme un être chimérique. Enfin, les agents d'Ali, répandus à Salonique, à Smyrne, à

Ténos ou Tine, à Athènes et en Morée, où ils étaient peu nombreux, reçurent des avis pour se tenir prêts à agir quand il en serait temps. Le résultat de ces dispositions fut communiqué à M....., résident des Hétéristes à Constantinople, ainsi qu'à Nicolas Morousi, qui se trouvait alors en qualité de drogman impérial de la mer Blanche (1), sur la flotte du capitan pacha, qui est chargé de percevoir les tributs annuels des différentes îles de l'Archipel. Ces commissions, qui plaçaient les principaux foyers de l'insurrection dans la capitale et sous le pavillon même du grand-amiral de Sa Hautesse, étant remplies, on s'occupa, pour la forme, de déterrer une charte. Il était essentiel de prolonger l'illusion des étrangers accourus autour du satrape, et comme les îles Ioniennes ont eu une demi-douzaine de constitutions depuis 1800 jusqu'à l'an de grace 1818, où la Grande-Bretagne gratifia l'Heptarchie Corcyréenne d'une patente appropriée à ses vues, on acheta la première venue chez un pharmacien qui les tenait en rame pour son débit courant. Colovos, naturellement gai, se repaissait de l'idée d'amuser Ali de sa supercherie, lorsqu'on eut avis à Corfou de l'arrivée d'une division navale turque dans la mer Ionienne. C'était celle du capitana-bey. Son escadre était montée par des Hydriotes, qui s'étaient enrôlés avec enthousiasme sous ses ordres,

(1) Ak Déniz, mer Blanche ; c'est le nom que les Turcs donnent à la mer Égée, par opposition au Pont-Euxin qu'ils appellent Cara Déniz, ou mer Noire.

dans l'espoir de tirer vengeance d'Ali, auquel ils avaient à reprocher l'assassinat de leur compatriote Sahini.

Aussitôt les envoyés d'Ali s'empressèrent de traverser le canal pour rentrer en Épire, où ils furent saisis en débarquant par les Chamides, qui s'étaient révoltés contre lui, à la seule apparition de l'escadre ottomane. Traîné de Sayadèz à bord du *Réala-Bey* ou vice-amiral turc, Colovos, assez malheureux pour avoir sur lui quelques exemplaires de l'appel aux Grecs, et signalé d'ailleurs comme l'ame des conseils du tyran, fut aussitôt chargé de chaînes et bientôt mis à la torture. Quant à son compagnon Monovarda, on se contenta de le retenir prisonnier, sans lui faire éprouver un traitement aussi cruel, et il trouva même dans la suite le moyen de se sauver en Russie. Tel fut le premier acte de défection des Mahométans et des beys de la Thesprotie, qui en donnant un gage de leur fidélité au sultan, se trouvèrent, par le fait, en état d'hostilité contre Ali Tébélen.

Cette résolution inconsidérée aurait pu coûter cher aux Thesprotes Chamides, dans d'autres temps, car Ismaël Pacho bey venait à peine de quitter Constantinople, pour agir contre Ali Tébélen, qui aurait dû tirer de leur conduite une vengeance capable d'empêcher personne de les imiter. Sa politique exigeait de mettre à feu et à sang les villages de Vôla, de Mourtoux et Sayadèz; mais il ne s'occupa qu'à satisfaire sa vengeance particulière, en faisant fusiller, par les agas de la Chaonie, les deux fils de Moustapha pacha

de Delvino, dont le frère aîné, Chahin bey, désigné à ce sangiac par le sultan, s'avançait contre lui sous les drapeaux de l'armée impériale de Sa Hautesse. Il s'imagina, en compromettant ainsi les principaux habitants de Delvino, qu'il les retiendrait dans son parti, par la crainte des représailles que Chahin pourrait exercer contre eux; et il se contenta de faire mettre à mort, de la même manière, les otages que les Chamides lui avaient livrés.

La part de la vengeance étant faite, le tyran ravi d'apprendre les excès auxquels Pehlévan Baba pacha s'était livré, parce qu'ils ne pouvaient que lui rendre l'opinion publique favorable, ne jouissait pas avec moins de satisfaction de ce qui se passait en Thessalie, à Constantinople, et dans l'armée même de Pachô bey. Pareil au prince de l'Érèbe, il promenait sa pensée à travers l'empire du chaos, où la dissension, organisée par ses soins, était prête à opérer une conflagration générale, que le ciel ne fit éclater que lorsqu'elle ne pouvait plus concourir au salut de l'homicide.

L'arrivée de Mouhamet Drama Ali pacha à Larisse, qui avait été marquée par une apparence d'équité, avait attiré au pied de son tribunal les évêques, les primats, les gérontes et les chefs des Grecs, empressés de lui rendre hommage, et de le supplier, en sa qualité de dervendgi-pacha ou grand-prévôt des routes de la Hellade, de les couvrir de sa puissante protection. Ils lui représentèrent à quels excès Baba pacha s'était porté en traversant la fertile Livadie et

la Phocide. Chaque jour, accablés de logements de gens de guerre, de corvées, ils le conjuraient de s'interposer auprès du Romili vali-cy, afin d'obtenir quelque allégeance; et que, conformément à la teneur des firmans du sultan, les habitants des campagnes fussent payés des denrées qu'on leur enlevait, ainsi que des réquisitions extraordinaires dont ils étaient grevés. On répondit à ses plaintes par le fatal *bacalum, on verra;* terme indéfini de la justice frauduleuse des Turcs; et les chefs des peuplades chrétiennes reprirent tristement le chemin de leurs montagnes, le désespoir dans l'ame. Différents capitaines d'Armatolis, qui avaient fait de loin leur soumission, s'étant présentés au visir pour lui offrir leurs services contre Ali Tébélen, le fanatique Osmauli, indigné de voir les compagnies grecques aussi parfaitement armées et équipées qu'elles l'étaient, n'avait pu retenir sa colère : « *Comment avez-vous osé, raïas infidèles,* « *paraître en armes devant un prince mahométan? C'est le cercle d'osier au cou et le bonnet de* « *coton en tête, signes de l'esclavage perpétuel* « *de votre race de Cafres, que vous deviez arriver* « *au seuil redoutable de mon palais. Retirez-vous,* « *et n'y paraissez désormais que dans cette attitude!....* » Et les fils magnanimes des guerriers généreux de l'Olympe, du Pélion, de l'Othryx et des vallées du Sperchius, rentrèrent le cœur ulcéré de vengeance, dans les contrées que leur courage conserva toujours libres au milieu de l'asservissement de leur belle patrie. Mais le coup fatal était réservé aux ar-

chevêques et aux évêques, chefs et soutiens héroïques de l'église militante d'Orient, que le farouche visir admit devant lui, en leur donnant son pied gauche à baiser, et en les tenant agenouillés au bas de son sopha. « *Prêtres d'Issa, j'ai vu*, leur dit-il, *avec* « *une surprise extrême, en traversant les pays où la* « *clémence du Padischa vous tolère, des multitudes* « *d'églises et de monastères bâtis nouvellement ; ex-* « *hibez-moi les firmans qui vous ont autorisés à les* « *construire.* » — Et comme ils lui répondirent qu'*ils avaient élevé des temples au Seigneur, en vertu de boiourdis qui leur avaient été octroyés par Ali pacha*, il les interrompit en s'écriant : qu'*Ali Tébélen n'était ni caliphe, ni sultan, mais un Cafre comme eux, et que les lieux consacrés au culte chrétien seraient immédiatement détruits de fond en comble.* A cette sentence plus terrible que la mort, qui fut toujours le triomphe des enfants du Seigneur, les ministres de l'Agneau sans tache inclinèrent leurs fronts vénérables, et les janissaires, poussant des cris d'allégresse, les chassèrent impitoyablement de la salle du sélamlik.

Oh combien de larmes coulèrent alors, et de quelle consternation les chrétiens furent frappés à la nouvelle de la destruction prochaine des autels de l'Éternel ! Elle retentit dans Larisse, elle se répand dans les campagnes, et les primats, ainsi que les Armatolis, qui se retiraient agités par des sentiments divers, reviennent sur leurs pas. Leurs prélats, leurs églises, les monastères des enfants de saint Basile

sont en danger; le premier de tous les devoirs est de sauver des objets aussi précieux. Prosternés sur les rives du Pénée, ils députent vers le visir pour détourner sa colère; et ne connaissant d'autre moyen pour la fléchir que la puissance de l'or, ils épuisent leurs bourses pour obtenir la révocation de l'arrêt, qui leur fut accordé à ce prix, avec la liberté du clergé que le visir rendit à leur amour.

Ali Tébélen n'était pas moins attentif à ce qui se passait à Constantinople, où ses émissaires agissaient en silence. Il savait que l'état du trésor impérial était dans une telle détresse, que c'était aux frais des pachas mis en réquisition, que la cause du sultan devait être défendue. Ainsi, on pouvait prévoir d'avance que la guerre serait poussée avec tiédeur. Cependant l'appât du gain qu'on se proposait de faire à Janina vint animer les chefs et les soldats de l'armée dirigée contre Ali; on ne parlait que de la quantité d'or accumulé dans son palais; on se partageait d'avance ses femmes, ses esclaves, ses chevaux, ses armes et ses ameublements. Plusieurs fois des beys furent prêts d'en venir aux mains pour savoir qui aurait les gouvernements de Prévésa, ville que le rebelle avait embellie de palais splendides, et de Parga, qu'on comparait aux jardins des Hespérides. Tel qu'un autre Agamemnon, Pachô bey souriait aux chefs, en leur promettant des timars et des spaïliks; il payait les troupes avec l'argent du proscrit, qu'il ne possédait qu'en espérance; il assurait aux émigrés de l'Épire qu'ils seraient réintégrés dans leurs propriétés (qu'un ordre secret

lui prescrivait d'annexer au domaine de la couronne); aux proscrits qu'ils pourraient se venger; et, dans ses lettres au divan, il protestait que l'héritage d'Ali serait la proie des ministres, sans préjudice des têtes qu'il enverrait pour décorer le *Bab-Humayoum*, ou porte impériale du sérail de Sa Hautesse.

En se repaissant de ces illusions, on arriva sur le Vardar, vers la fin de juillet; et au cri de guerre, parti du camp d'Ismaël Pachô bey, les Guègues ainsi que les Toxides répondirent par le cri de vengeance contre le tyran de l'Épire. Moustaï pacha de Scodra, qui avait une cruelle injure à satisfaire, ne tarda pas à voir accourir sous ses drapeaux les hordes du Kraïna (1), composées de Pastrovichiens, de Dulcignotes, d'Antivariens, hommes agrestes et durs comme les rochers au milieu desquels ils habitent. A sa voix les Bardes (2), qui chantent encore les exploits de Scanderberg, unis aux Boukemirs, aux Léporosches et aux Grouémirs, quittèrent les *maisons blanches* (3) de leurs pères, situées aux bords du lac Zenta, pour répondre à l'appel fait à leur courage. Ils ne tardè-

---

(1) Kraïna, *frontière*, canton de la haute Albanie, ou Guégaria.

(2) Bardes, montagnards; c'étaient des ouvriers de cette tribu, établis à Cataro, qui fournissaient dès le douzième siècle aux Vénitiens les cordes de boyau pour les instruments de musique, qu'ils revendaient dans toute l'Italie, etc.

(3) *Maisons blanches*; cette figure est aussi souvent employée dans les poésies sclaves, que celle de *l'aurore aux doigts de rose*, dans les divines rapsodies d'Homère.

rent pas à être suivis des peuplades répandues au voisinage du lac Plava (1), et des Clementi, mission latine, qui compte parmi ses guerriers les Schypetars de Cruchévo (2), les Nicaci, les Vouglé et les Moritchi, dont les tribus paissent d'innombrables troupeaux au milieu des pâturages que la Sem baigne de ses eaux écumantes; enfin, les Grudiens (3), les Triébechi, les Chôti (4), les Mogouls (5), les Bogous (6), les Bratonési (7), et toutes les familles des Zadrimiotes, à l'exception des Uscoques, que les persécutions ont forcés de se retirer au Monténégro, rangés sous un même étendard, quoique commandés par différents Knèz (8), descendirent aux bords de la Boïana, fleuve poissonneux qui sort du lac Labéatis. Ces races vigoureuses d'hommes, qui tirent leur origine des Sclaves et des Gogs aux longues chevelures, car les montagnards du royaume de Gentius chérissent cet ornement de la nature, ne demandaient qu'un signal

(1) Plava, lac des nageurs.

(2) Cruchévo, pays des poiriers.

(3) Grudiens; gruda, boule de neige.

(4) Chôti, volontaires.

(5) Mogouls, puissants.

(6) Bogous, pauvres.

(7) Bratonési, frères.

(8) Knèz, *toparques*. Vid. Salut. ad epistol. pontif. apud Habertum et Goarum; ou *Princes*, suivant Diocleates, in hist. Dalmat.; ou *Ducs*, selon Sigismond. Herberstenius de Relat. Moscovit. « nomen ducis apud eos dicitur Knèz, et magni duces dicuntur Weliki Knesi ».

pour entrer en campagne.... Il ne se fit pas attendre; et dès que leurs chefs eurent assisté au grand *Kongiarion* (1) ou banquet d'usage, après lequel Moustaï pacha arbora ses queues au même donjon où son oncle avait déployé, trente ans auparavant, l'étendard de la révolte, l'armée entière passa le Drin au-dessus du village de Chosi.

Au premier campement, l'ordi (2) de Moustaï pacha fut grossi du contingent des Mirdites, composé de soldats autres que ceux qui avaient quitté le service d'Ali Tébélen; car, *ayant mangé le pain et le sel* à sa solde, ils devaient rester neutres dans la lutte prête à s'engager. Après eux parut la cavalerie des *Stratiots* Dibrans, qui brûlaient de venger la mort de leur chef Jousouf bey, assassiné au sein de sa famille par une machine infernale que le tyran trouva le moyen d'introduire dans son palais. On marcha immédiatement vers Durazzo, que les partisans d'Ali s'empressèrent d'évacuer, et au bout de quinze jours le Musaché fut délivré d'une foule d'agents du crime, qui le désolaient depuis que le vertueux Ibrahim avait cessé de gouverner cette opulente province..

En apprenant l'ébranlement de la haute Albanie, Ali, déja réduit à la défensive du côté de la Macédoine et de la Thessalie, se hâta d'envoyer son fils Mouctar,

---

(1) Vid. Chronic. Alexandrin., p. 276.

(2) Ordi ou hourti, horde, nom employé par les Turcs pour désigner le quartier-général d'une armée avouée par l'état; c'est peut-être de là que vient le nom d'*ost*.

beglier-bey du sangiac d'Avlone, prendre le commandement de Bérat. Il plaça sous ses ordres Salik pacha, qu'il chargea de la défense de Prémiti et du soin de couvrir les défilés de Pyrrhus jusqu'à Cleïsoura. Véli pacha eut en partage le gouvernement de Prévésa; son fils aîné, Méhémet pacha, fut nommé au poste de Parga; Hussein pacha, fils de Mouctar, à celui de Souli. Mahmoud bey, son frère, passa à Tébélen; Tahir Abas, à Paramythia; et ces dispositions, dictées par la nécessité, mirent fin aux dissensions domestiques de la famille du vieux satrape.

En distribuant ainsi les places fortes qu'il espérait défendre à toute outrance, Ali jugea convenable de rester à Janina, point central de ses opérations. Il se flattait qu'en cas de défection de son armée, des châteaux bien approvisionnés, confiés à ses enfants, qui étaient ses défenseurs naturels, seraient, sinon imprenables, au moins capables, par une longue résistance, de ruiner une armée, qu'on est sûr de voir se débander quand on peut faire traîner la guerre en longueur. Il s'arrangea lui-même de manière à fatiguer ses ennemis, persuadé qu'à force d'intrigues, d'argent, de constance et de temps, il parviendrait à ressaisir peut-être plus qu'il ne risquait de perdre par les évènements dont il était menacé, et au pis aller à sauver sa tête.

Rassuré par cette idée, et ne comptant pas entièrement sur ses troupes, Ali nomma pour général en chef de son armée, composée de quinze mille hommes, Omer Brionès, bey d'Avlone. Il donna à ce serasker

(coupable d'avoir autrefois trahi les beys d'Égypte et son bienfaiteur Ibrahim pacha) pour lieutenants ; Mantho, qu'il avait tiré de la charrue pour en faire son secrétaire des commandements, et Alexis Noutzat, qui n'avait jamais manié le fusil que pour tuer des lièvres. Toujours magnifique en promesses, il annonça ensuite de grandes récompenses, distribua le moins d'argent qu'il lui fut possible, en engageant chacun à faire son devoir, et il prévint les soldats ainsi que les chefs de se tenir prêts à occuper les défilés du Pinde, devenus la frontière de ses états.

Pendant que ces choses se passaient au centre de l'Épire, le jeune Moustaï pacha s'avançait vers le Genussus. Canina, Avlone et Bérat n'attendaient que son apparition pour lui ouvrir leurs portes, lorsque des courriers, partis de Scodra, lui apprirent l'entrée des Monténégrins dans la haute Albanie. Il comprit que cette diversion, qui mettait son gouvernement en danger, était l'ouvrage d'Ali Tébélen, et son intérêt principal étant avant tout de veiller à sa conservation, il songea à se retirer avec la majeure partie de ses troupes pour défendre le Zadrima. Sa politique lui commandait d'ailleurs cette démarche : elle lui conseillait l'affaiblissement d'Ali plutôt que sa destruction ; car la Porte, en recouvrant la plénitude de son autorité dans les Albanies, aurait pu lui contester certaines prérogatives contraires aux droits de l'empire, qu'il s'était arrogées ; on pensa même avec quelque apparence de raison qu'il n'était pas fâché de cet incident. Il rebroussa donc chemin vers Scodra,

en faisant part à Selim Salonikleu (1), alors Romili vali-cy, des embarras que l'ennemi commun venait de lui susciter, en l'invitant à pénétrer promptement dans le Musaché.

Mouctar pacha que nous avons vu expédié par son père à Bérat, y arrivait au moment où les Guègues quittaient les bords de l'Apsus pour rétrograder vers le Drin, et sa prudence ne lui permit pas d'inquiéter leur retraite, qui se fit sans dislocation jusqu'à Durazzo, où Moustaï pacha laissa garnison. Il fit également occuper Tyranna, Elbassan, Croie, et renvoya la cavalerie des Dibres au Romili vali-cy. Le fils d'Ali, qui dans d'autres temps aurait crié victoire, et qu'on aurait salué à son retour à Janina du titre de *gazi* (2), ainsi qu'il le fut en 1812, lorsque battu à Routchouk, à Lovcha, à Tournovo dans la Bulgarie, la ville entière eut ordre de sortir à sa rencontre pour le féliciter sur ses prouesses; Mouctar se contenta d'informer son père de la retraite de Moustaï pacha, qui était le premier succès de ses machinations politiques.

On fut dans l'allégresse à Janina d'un évènement qui permettait d'espérer qu'on pouvait conserver la moyenne Albanie, pays capable de procurer des vivres

(1) Selim Salonikleu, Selim de Thessalonique; les Turcs sont assez accoutumés à joindre à leur nom celui de leur pays natal.

(2) Gazi, Γάζης Στρατιωτικὸς, vainqueur, belliqueux, héros. Leunclav. in Onomastic. ad Histor. Turcic. et Not. ad Alex., p. 415. Dans l'acception que les Turcs lui donnent, il peut être comparé à l'*imperator* des Romains.

et des ressources, qu'on ne pouvait plus tirer de la Thessalie. L'orage parut s'éloigner ; Pachô bey, campé entre le Vardar et l'Haliacmon, n'avançait pas ; l'escadre qui s'était montrée dans la mer Ionienne avait cinglé vers la Morée : on respira.

CHAPITRE III.

Composition d'une armée turque, et de celle du Serasker. — Retraite d'Odyssée. — Entrée de Pehlévan à Lépante. — Ravage l'Étolie. — Retour d'Anagnosto auprès de lui. — S'empare de Vonitza. — Le capitana-bey soumet Port-Panorme, Canina, Avlone. — Ghéortcha se rend au Romili vali-cy. — Mouctar abandonne Bérat ; — se retire à Argyro-Castron. — Réflexion de ce Barbare. — Réduction de Parga. — Retour des Souliotes dans l'Épire. — Transports qu'ils éprouvent en revoyant leurs montagnes. — Prennent parti pour le sultan. — Pehlévan devant Prévésa. — Véli pacha confie ses douleurs à un ami. — Cause véritable de la mort de sa fille. — Marche de Pehlévan sur Arta. — Troupes d'Ali battues à Krio-Nero. — Arrivée d'un agent russe à Janina. — Le serasker Pachô bey passe le Pinde. — Défection générale des chefs et des troupes d'Ali. — Le cheïk Jousouf abandonne l'Épire. — Pachô bey retrouve sa femme et son fils. — Sacriléges et profanations de Pehlévan.

L'IDÉE la plus juste qu'on puisse se former d'une armée turque composée de contingents (je parle ici d'après ce que j'ai vu), serait de la comparer à ce

que disent nos vieilles chroniques, des bandes de pèlerins, moitié guerriers, moitié dévots, qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, *chantant des litanies, faisant rude guerre aux huguenots*, et pillant les villages situés sur leur route. Ici, les huguenots sont les chrétiens qui ont toujours tort, parce qu'ils sont les plus faibles quoique les plus nombreux, et d'une religion différente de celle du peuple conquérant. Au lieu de gens caparaçonnés de coquilles, des Kalenders, bigarrés et coiffés de bonnets pointus, montés sur des ânes en signe d'humilité, quoique l'orgueil soit partout compagnon de la besace, marchent en tête des files tumultueuses en vociférant : *Allah! Allah!* autant que les forces leur permettent de crier. Viennent ensuite les Délis (fous), ou cavaliers d'élite, qui battent l'estrade en pillant à plusieurs lieues à la ronde. Après eux marchent les Timariots, espèce de cavalerie nationale, affourchés sur des chevaux ou des mulets, la plupart volés, enharnachés de bâts (Σαμαρία), les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers, et les Spahis dont chaque soldat, monté à sa manière, n'offre plus la régularité que ce corps présentait autrefois dans les armées turques. On voit ensuite paraître l'infanterie, qui est regardée comme le dernier corps de la milice chez un peuple dont elle fut la gloire, aux siècles de sa splendeur militaire, où les intrépides enfants de Hadgi Bektadg firent trembler la chrétienté. Divisés par bairacs (bannières), les soldats, armés de fusils sans baïonnette et de calibres différents, chargés d'énormes pistolets, doubles

en longueur de ceux d'arçon, de larges poignards d'une égale dimension, avec des sabres attachés en sautoir, marchent, comme des trophées ambulants, dans le désordre des troupeaux pressés par leurs bergers, en élevant des nuages de poussière, d'où sort un bruit sourd semblable au mugissement d'un troupeau de taureaux. Après l'infanterie, paraissent les Topdgis (canonniers), qui font traîner leurs pièces d'artillerie par des bêtes à cornes ou des chrétiens qu'ils chassent à coups de fouet. Enfin, derrière ce mélange effroyable de barbares d'idiômes différents, dont les uns chantent à tue-tête, et les autres tirent en l'air des coups de fusil à balle pour s'amuser, s'avancent les seraskers richement vêtus, entourés d'un domestique insolent et nombreux, qui annonce l'importance de ses maîtres en distribuant des coups de bâton à quiconque n'a pas soin de se tenir à une distance respectueuse. Malgré leur brutalité, c'est sous le patronage de cette valetaille prétorienne que se placent les vivandiers grecs, les fripiers juifs qui, depuis le temps de la captivité jusqu'à nos jours, allégent en tout pays le poids de la monnaie du prince, et les Zingaris ou Bohémiens, faisant tour à tour le métier de forgerons, de musiciens, de nécromanciens, de voleurs de poules et de bourreaux publics.

On conçoit aisément l'embarras d'une pareille armée dans sa marche et à chaque campement, où elle serait dans le dénuement le plus absolu, sans le secours des enfants d'Israël, qui furent de toute antiquité

des hommes essentiels chez les rois de l'Orient, où plus d'un Joseph et d'un Tobie trouvent encore le moyen de faire le monopole pour le compte du souverain, sans oublier leur fortune particulière. C'est constamment quelque Juif qui est le directeur des subsistances militaires des armées ottomanes (charge sujette par toute terre à critique), quoiqu'elle roule sur un petit nombre d'articles; car c'est aux Spaïs et aux Timariots à se fournir d'orge pour leurs chevaux, et du pain nécessaire à leur propre nourriture, à moins qu'on ne soit obligé de camper longtemps au même endroit. La besogne des fournisseurs est donc très-simplifiée; et tandis que les valets dressent les tentes, les bazars s'ouvrent dans les différentes parties du camp.

C'est dans ces marchés que les partisans mettent en vente les bestiaux qu'ils ont enlevés aux paysans, et que les Bohémiens, qui ont dépeuplé les basses-cours, étalent des sacs de volailles à demi asphyxiées par la vapeur du soufre, qu'ils emploient pour les faire tomber des arbres, en les étourdissant. Les cantiniers grecs dressent leurs tabagies; les marchands de tabac, les vendeurs d'opium et de thériaque préparent leurs pilules enivrantes; les cafetiers turcs allument leurs fourneaux; les Israélites, armés de trébuchets, font le change des monnaies; les soldats chantent en s'accompagnant de leurs mandolines; le serasker donne audience; les grands se visitent; le camp retentit des cris des derviches, qui psalmodient des versets du Koran; et, sans établir ni

sentinelles, ni postes avancés, chacun s'endort ensuite à la garde de Dieu (1).

C'était avec une horde de cette espèce, forte de vingt mille hommes, commandée par six visirs et dix pachas à deux queues, qui marchaient à contre-cœur,

---

(1) Un camp ottoman, dit Mouradjea Dohsson, est embarrassé d'une foule d'employés civils, de prêtres, de derviches, de marchands, de valets, de bagages et de tentes. Des bandes de troupes irrégulières, des essaims d'aventuriers et de brigands font qu'on peut réunir, comme dans la campagne de 1769, quatre cent mille hommes. Les chefs, sans aucune idée de l'art militaire, ne font jamais d'entreprise sans avoir consulté les astrologues et les almanachs, pour choisir les jours heureux; on interroge aussi le Koran en l'ouvrant au hasard, et on se règle d'après le sens des premières paroles qui se présentent.

Le camp retentit, aux heures de la prière, du chant des prêtres, des derviches et des émirs, qui psalmodient des versets du Koran. Au moment d'une action, ils parcourent les rangs pour enflammer le courage des soldats, en criant: *La victoire ou le martyre, ya ghazi, ya schédid.* Ils jettent des poignées de terre contre l'ennemi, à l'exemple de ce que pratiqua Mahomet. Les chefs donnent le signal en vociférant Allah, allah, et en entonnant le verset de l'Écriture: *Il n'est point de victoire qui ne vienne de Dieu; combattez dans la voie du Seigneur.* On immole des moutons et des boucs, en chantant des cantiques sacrés. Dans les revers, on se rassemble en plein air pour invoquer l'assistance divine. En pareil cas, on a vu des sultans faire choix de quatre-vingt-douze officiers, les plus dévots de la cour, tous portant le nom de Mahomet, et les charger de réciter quatre-vingt-douze fois par semaine le premier chapitre du Koran, pendant une campagne, ou même la durée d'une guerre. Le général ordonne que les prêtres se réunissent autour de l'étendart, pour réciter douze mille

qu'Ismaël Pachô bey, après avoir traversé la Macédoine, arrivait à Larisse, au moment où Moustaï pacha rentrait à Scodra. Comme on ignorait ce qui se passait au nord de l'Épire, Pachô bey envoya l'ordre au Romili vali-cy de se diriger par les défilés des monts Candaviens sur Bérat, et de s'en emparer. Cette mesure était doublement salutaire pour réparer la défection du visir des Scodrians, et afin de resserrer Ali de ce côté, tandis qu'on attaquerait les défilés orientaux de l'Épire. On expédia en même temps un courrier à Pehlévan Baba pacha, stationné à Salone, par lequel on lui enjoignait d'occuper Lépante, et de se porter, en traversant l'Étolie ainsi que l'Acarnanie, sur le golfe ambracique, pour coopérer à l'attaque de Prévésa, de concert avec le chef de l'escadre ottomane et les troupes de débarquement, qu'il avait recrutées en grande partie dans le Magne.

Baba pacha, qui avait repoussé au loin les bandes du capitaine Odyssée, n'ayant plus d'intérêt à rester à Salone, depuis qu'il avait rançonné tous les villages de la Phocide, traversa aussitôt les cantons de Malandrino et de Lidoriki, et les Grecs qui fuyaient devant lui ne tardèrent pas à porter la nouvelle de son approche à Lépante, où Véli pacha avait laissé garnison. Dès qu'il fut en vue de la place, le commandant, sous prétexte d'en défendre les approches, ordonna

---

et même soixante-dix mille fois un chapitre du Koran; il exige même souvent qu'ils psalmodient ce livre en entier, ce qui les occupe pendant plusieurs jours. *Voy.* Dohsson, t. III, édit. in-folio.

aux troupes de sortir, ferma les portes de la ville sur leurs pas, et arbora le drapeau blanc en signe de paix. Vainement, à la vue de cette défection, les Schypetars essayèrent de rentrer dans la place; n'ayant pu y réussir par un coup de main, ils durent se disperser et prendre la fuite à travers les montagnes, avant l'entrée du farouche Bulgare dans Lépante.

C'était la marche d'un torrent que celle de Pehlévan, et il ne séjourna dans cette place, qui était le chef-lieu de son gouvernement, que le temps nécessaire pour l'épuiser du peu d'argent et de vivres que les habitants avaient soustraits à la rapacité des Schypetars de Véli.

Après cette collecte, il marcha en avant, et le passage de l'Évenus ne lui étant pas disputé, il n'eut que la peine de se présenter devant Missolonghi pour recevoir la soumission de ses habitants. Anatolico suivit cet exemple ainsi que Vrachori, dont la garnison passa sous ses drapeaux; ce qui ne l'empêcha pas de rançonner ces places avec d'autant plus de rigueur, qu'on venait de les annexer à son sangiac, et qu'il savait que le pacha de l'Eubée, dont relevaient les neuf cadiliks de terre ferme compris entre l'Achéloüs et les Thermopyles, se proposait de revendiquer ses droits sur ces riches possessions.

L'Étolie connut par ces déprédations qu'en changeant de maître, sa condition ne faisait qu'empirer, et elle apprit à ses dépens que, *si toute puissance vient de Dieu*, les actes de l'autorité et ses voies ne dérivent pas toujours du même principe. La violence, inséparable du despotisme, flétrissait tout sous les

pas du sauvage Pehlévan Baba pacha. Les bergers épouvantés s'étaient retirés avec leurs troupeaux dans les forêts du mont Callidrôme, et les habitants des villages de l'Acarnanie, où il aurait pu être arrêté à chaque pas par Odyssée, s'enfuirent à l'approche du chef des Kersales, qui entra sans tirer l'épée à Vonitza. Il trouva cette ville déserte, et comme il n'y avait rien à voler, il y établit à regret son quartier-général, en attendant impatiemment l'instant de prendre part au siége de Prévésa, où Véli pacha avait rassemblé des moyens de défense formidables.

Le malheur et la pauvreté ramènent les hommes à l'égalité; témoins des maux de leur triste patrie, les Grecs de tout rang confondant leurs ressentiments, ne formèrent bientôt qu'un vœu, celui de briser leurs fers. Les ministres des autels, naguère inviolablement attachés à l'autorité du prince, et comme tels suspects aux chrétiens, les archontes, les armatolis et le peuple grec, trop long-temps accusés d'inconstance et de perfidie, allaient bientôt prouver au monde que leur condition morale aurait dû être expliquée depuis des siècles, plutôt par des vertus que par des vices. Jusques alors la perfidie, l'inconstance, la dissimulation, leur avaient été imposées par la nécessité pour arriver à recouvrer leur indépendance. Ce n'était point contre des maîtres légitimes qu'ils allaient s'armer, mais contre des scélérats qui, non contents de renverser leurs autels, les avaient dépouillés de l'héritage de leurs aïeux, en ne leur laissant en partage que l'opprobre, la misère et le poids du travail, sans la garantie que

les animaux trouvent dans l'intérêt de ceux qui sentent l'utilité de les ménager, parce qu'ils sont nécessaires à leurs jouissances et à leur cupidité.

Anagnoste avait opéré ce changement, en organisant la grande *synomotie* ou *conjuration*, qu'il prévint de temporiser, et il confia au Hiéromonachos, ou chef sacré des monastères de la Béotie, que la tête criminelle de Pehlévan Baba pacha ne tarderait pas à tomber. Cependant, pour retourner auprès de ce chef, on le munit d'adresses brûlantes de dévouement, d'offres de services contre le rebelle Ali Tébélen, et de riches présents surtout, que le Macédonien se chargea d'offrir au Bulgare. Il les déposa à ses pieds au moment où le barbare venait de s'établir à Vonitza. Celui-ci jeta les adresses des Hellènes à la mer sans les lire, et garda l'argent, en demandant à Anagnoste s'il n'en avait pas retenu quelque partie, qu'il y pensât sérieusement, car son redoutable cimeterre n'avait jamais épargné les trompeurs; il lui donna ensuite sa main hideuse à baiser pour le rassurer, avec la grace et le sourire de Polyphème, caressant les victimes qu'il dédaignait de dévorer.

Tandis que ces choses se passaient aux bords du golfe Ambracique et dans les montagnes de la Hellade, le plan d'attaque du capitana-bey avait commencé sur les côtes de l'Acrocéraune. Il s'était emparé, sans éprouver aucune résistance, de la forteresse du Port Panorme, où son escadre mouilla afin de rallier les peuplades de l'Acrocéraune, et d'en former un corps de troupes légères, qui, uni aux Maniates, pourrait

combattre les Schypetars mahométans de la Iapourie. Les Chimariotes se prêtèrent avec zèle à cette demande, et Mouctar pacha, qui s'était abusé sur l'attitude armée des Chaoniens, ne tarda pas à être complètement détrompé. Tandis qu'il se croyait tranquille possesseur du Musaché, il apprit inopinément la défection des habitants de Canina, d'Avlone et de la partie septentrionale de la Iapygie, qui étaient allés faire leur soumission au vice-amiral ottoman. Quoique le danger fût encore éloigné, il crut devoir sacrifier à sa sûreté les trésors qu'il possédait, pour s'attacher le peuple. Chaque jour il accordait des gratifications pécuniaires, et il distribuait des armes; mais dès qu'il eut avis de la prise de Ghéortcha par le Romili Vali-cy, il sentit qu'il ne pouvait pas compter plus long-temps sur la fidélité des Toxides. Il se hâta donc de quitter Bérat, d'où il sortit au milieu des huées, des insultes et d'une grêle de coups de pierres, qui lui montrèrent trop tard que les jours de prospérité de cet Ali, *dont l'astre étincelait au milieu des ténèbres*, expression familière de son orgueil, étaient finis, et que les œuvres de la trahison étaient détruites par la trahison, que l'infame politique de son père avait mise en pratique pour corrompre les Schypetars.

Accompagné d'un corps de Toxides qui lui étaient restés fidèles, Mouctar, après avoir mis garnison à Cleïsoura et à Prémiti où gouvernait son frère Salik, se rendit à Tébélen, où il recommanda aux habitants son fils Mahmoud bey. Après avoir ainsi établi sa ligne de défense, il se retira dans la forteresse d'Ar-

gyro-Castron, boulevard inexpugnable pour des Turcs, devant lequel il pouvait se flatter de voir les Impériaux se fondre en détail, si la justice divine n'eût pas résolu de renverser les desseins d'une race qui avait comblé la mesure des iniquités.

Mouctar, élevé à l'école de la corruption, avait fait souvent dans sa prospérité les mêmes réflexions que Caligula, dont il unissait les mœurs dissolues à la basse férocité. « Les bœufs, les béliers, les boucs, « disait-il, ont pour chefs et conducteurs, non des « animaux semblables à eux, mais des hommes d'une « nature infiniment supérieure. La même proportion « existe dans la société humaine, et ceux qui sont « préposés comme moi au commandement appartien« nent nécessairement à un ordre plus relevé et à une « création particulière, destinée à gouverner (1). » Ces illusions étaient bien dissipées depuis qu'il avait été obligé de fuir honteusement de Bérat. Il comprenait qu'il y avait quelque chose de plus grand que lui, et il en acquit bientôt la triste mais tardive conviction.... Tandis qu'il se fortifiait à Argyro-Castron, l'escadre ottomane s'emparait du fort de Santi-Quaranta. Les anciens partisans de Moustapha pacha se rendaient maîtres du château de Delvino, de la palanque de St-Basile et des tours de Moursina. D'un autre côté, le fort de Buthrotum recevait garnison turque, et le capitana-bey, qui avait conquis le littoral de l'Épire, jetait l'ancre à l'embouchure de la

(1) *Voy.* Philon. Ambassade vers Caius Caligula, ch. VI.

Thyamis, afin de se concerter avec les Chamides pour assiéger Parga.

La défense de cette place avait été confiée à Mehemet pacha, fils aîné de Véli, et on devait s'attendre à rencontrer sur ce point une résistance qu'on n'avait pas encore éprouvée. On résolut en conséquence d'en faire simultanément l'attaque par terre et par mer, afin que les assiégés, pressés de toutes parts, fussent promptement réduits à capituler. Le succès dépassa encore ici les espérances, et la puissance d'Ali, ainsi que celle de tous les tyrans trahis par la fortune, devait céder partout à la perfidie. L'armée navale venait de paraître devant Parga, et les troupes de terre, qui s'étaient emparées d'Agia et du fort de Rapéza, en déployant le firman du Grand-Seigneur au haut d'une lance, commençaient à peine à se mettre en bataille auprès de la fontaine de St-Tryphon, que la ville basse fut évacuée. Vainement le jeune pacha fit mine de se défendre; l'or qu'il prodigua à ses troupes, les vêtements magnifiques qu'il leur distribua, les larmes qu'il répandit pour capter leur fidélité, ne purent empêcher la garnison de demander à se rendre, après quelques volées de canon tirées des bâtiments de guerre du sultan. On ne lui permit pas d'entrer en pourparlers, et l'infortuné Mehemet Véli Zadé, abreuvé d'amertumes, accablé d'injures, ne trouva de salut qu'en sortant à pied de l'acropole de Parga, suivi d'une trentaine de domestiques, et en s'embarquant sur une felouque pour se rendre à bord du capitana-bey, auquel il se remit à discrétion.

La prise d'une ville, qui venait de causer un scandale public dans l'Europe chrétienne, fit une impression profonde parmi les Épirotes, qui élevaient sa possession bien au-dessus de son importance réelle. Ali déchira ses vêtements en maudissant les jours de sa coupable fortune, qui ne lui avaient point appris à modérer ses ressentiments, parce que ses oreilles n'avaient été ouvertes qu'à la perversité des flatteurs qui l'entouraient. Quant au jeune Mehemet pacha, que la défection de ses troupes avait forcé de livrer la ville confiée à sa défense, son ame, qui ne connaissait pas encore la profonde duplicité des hommes d'état, s'ouvrit aux plus douces espérances, lorsqu'il se vit gracieusement accueilli par le vice-amiral du Padischa. On lui donna la plus belle chambre du vaisseau, on l'entoura de pages, et on lui persuada facilement qu'il allait être comblé des faveurs du sultan, qui n'en voulait qu'à son aïeul, qu'il prétendait punir en souverain clément, et en se contentant de le reléguer, avec ses trésors, dans une des principales satrapies de l'Asie-Mineure. On l'engaga à écrire, dans ce sens, à sa famille ainsi qu'à ses partisans, afin de les engager à abandonner une cause fatale à celui qu'ils voulaient inutilement défendre, et à leur annoncer les jours de bonheur prêts à briller sur l'Épire.

Cette circulaire etait expédiée, et Parga venait de recevoir garnison turque, lorsque les Souliotes, conduits par un jeune homme, un héros, nommé Marc Botzaris, et les Schypetars chimariotes, qu'Ali s'était flatté de voir grossir ses rangs, débarquèrent au port Gly-

chys. Les uns arrivaient du service de Naples, d'où ils avaient été licenciés pour n'avoir pas voulu faire cause commune avec les Carbonari; les autres sortaient des îles Ioniennes; et tous s'empressèrent d'offrir leurs services au général du Grand-Seigneur, auquel ils s'attachèrent avec d'autant plus d'empressement qu'ils reconnurent parmi les Lacons du Magne, rangés sous ses drapeaux, d'anciens frères d'armes. Les Souliotes, regardés comme les plus braves de ces montagnards, ne sollicitaient, pour récompense de leur dévouement, que la faveur de reconquérir, au prix de leur sang, les montagnes de la Selleïde, où reposaient les cendres de leurs ancêtres; et cette grace leur fut octroyée par écrit, en exigeant d'eux, au préalable, de concourir à l'attaque de Prévésa.

C'était les attacher par la gloire; Marc Botzaris était son amant. Melpomène lui avait départi le don de la voix et de la cithare, pour chanter le temps où, gardant les troupeaux du polémarque son père, aux bords du Selleïs, il abandonna sa triste patrie, conquise par Ali, pour se réfugier sous les drapeaux français, à l'ombre desquels il crut en sagesse et en valeur, à côté de l'auteur de ses jours, dont il mêlait maintenant le nom à ses tristes myrologies (1). De la taille ordinaire de Souliotes, qui est de dix spithames (2), sa légèreté était telle, qu'on le com-

(1) Myrologie, chant funèbre que les Épirotes improvisent en l'honneur de quelque objet qu'ils aiment.

(2) Dix spithames, environ cinq pieds, taille commune des Souliotes.

parait au Zéphir, *voltigeant à travers les moissons ondoyantes, sur lesquelles il aurait marché sans courber leurs épis.* Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu du disque; et quand ses yeux bleus comme l'azur du ciel s'animaient, lorsque sa longue chevelure flottait agitée par le vent, et que son front rasé, suivant l'usage antique, réflétait les rayons du soleil, il avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on l'aurait pris pour un descendant de ces Pelasges, enfants de Phaëton, qui répandirent dans l'Épire les arts de la civilisation, au temps où les Chaoniens ne connaissaient pour demeures que les antres des forêts. Il avait laissé son épouse et deux enfants, qui ne tardèrent pas à le rejoindre, sur une terre étrangère, pour se livrer tout entier au hasard des combats. Il demanda et ses soldats demandèrent avec lui à former l'avant-garde du corps d'armée destiné à attaquer Prévésa... Ils n'attendirent plus que le signal du départ; et en passant l'Achéron, au Val d'Orcus, ils saluèrent avec transport les rochers qu'ils avaient perdus de vue depuis seize années révolues. Ils s'élancèrent bientôt dans les forêts de Rogoux; et les Armatolis de cette contrée s'étant réunis à eux au monastère de Sainte-Pélagie, voisin des ruines cyclopéennes de Regniassa, la Cassiopie jusqu'à Nicopolis, fit cause commune en faveur du sultan.

Pehlévan Baba pacha, informé de ce qui se passait dans cette partie de la basse Albanie, sortit aussitôt de Vonitza pour se rendre à Actium, et il s'établit à l'endroit où le général vénitien Strasoldo avait autrefois ouvert la tranchée pour battre le château

de Prévésa. Il n'y attendit pas long-temps l'armée et l'escadre ottomane, qui parurent presque simultanément, l'une sur les hauteurs de Micalitchi, et l'autre à l'entrée de la rade du Pantocrator; de façon que Véli pacha fut tout à coup investi et menacé par terre et par mer. Les Turcs Prévésans, qu'il avait fait désarmer, instigués par un des lieutenants de son père, nommé Békir Dgiocador, reprenant courage à cette vue, commencèrent à murmurer; et Véli, ayant profité du répit que lui laissait la nuit pour envoyer une partie de ses trésors à Leucade, ne songea, après avoir brûlé le magnifique sérail de son père, situé au bord de la mer, qu'à se retirer dans la citadelle, avec les hommes qui lui étaient le plus dévoués.

Quand la discorde règne au sein des familles puissantes, rien n'y peut demeurer secret. Le fils d'Ali, naguère entouré d'adulateurs, n'avait conservé qu'un ami dans le fils du vieux Hassan Tchapari de Margariti, proscrit autrefois par Ali, et déporté dans les déserts de l'Afrique, lorsque le tyran résolut d'exterminer toutes les familles patriciennes de la Thesprotie. Ce fut dans le sein de ce fidèle serviteur qu'il versa des peines que sa douleur ne pouvait plus cacher. Il lui confirma ce qu'on disait depuis long-temps de l'inceste d'Ali pacha. « Il n'était, dit-il, que trop véritable le secret que Pachô bey m'avait révélé; mais « le déshonneur de ma couche ne fut pas le seul crime « du coupable auteur de mes jours. Si tu survis au « trop infortuné Véli pacha, dis à mon fils Sélim, car « Mehemet, déja prisonnier du capitana-bey, n'existe

« plus pour moi, dis à ce cher enfant qu'il plaigne « ses sœurs, leur aïeul Ali avait flétri leur inno- « cence. Hélas! il avait souillé mon Aïsché, que j'ai- « mais plus que la vie, avant de la donner pour épouse « à Moustaï, pacha de Scodra! voilà la cause de sa « mort, commandée par la jalousie d'une marâtre im- « pitoyable; la machine infernale, adressée à son époux « par celui que je voudrais ne plus revoir, n'en fit « qu'accélérer le moment. Cruelle fatalité, qui mar- « ques tous les hommes de ton sceau, c'est donc là « ton ouvrage? Frappe le sang de Khamco, mais « épargne celui de mes chers enfants. Ils sont inno- « cents; leur âge, leur candeur demandent grace au « ciel pour eux. Serait-il insensible à mes larmes? « Pardonne, je suis père; s'ils existent après moi, mon « cher Achmet, cache-leur les désordres de ma vie; « ne leur vante jamais mon opulence, ils ne l'ont que « trop connue; mais parle-leur toujours de la ten- « dresse du plus malheureux des hommes. Ils sont là, « dans cette enceinte, à côté du magasin des poudres, « ces innocentes victimes de la lubricité de celui qui « aurait dû être leur ange tutélaire; là, Sélim repose « auprès de sa mère; puissent des songes heureux trom- « per un moment leurs alarmes.... J'ai épuisé la coupe « du plaisir; mes convives, assis aux banquets de ma « cour, ne chanteront plus *la Paix, compagne de la* « *belle Vénus et des Graces* (1); je n'éprouverai plus

(1) Ce chant antique est très-répandu dans l'Épire : ἡ Κύπριδι τῇ καλῇ, καὶ χάρισι ταῖς φίλαις ξύντροφε διαλλαγή. Chœur d'Aristophan. Acharn.

« que les amertumes de la vie ; si du moins j'avais « connu comme toi le malheur, je saurais peut-être « souffrir avec quelque courage...... Mais j'aperçois « au loin les fanaux de la croisière qui nous bloque ; « elle s'est éloignée du rivage. Les cris des jacals m'an« noncent que tout repose dans le camp des assiégeants, « et le bruit de la vague seul interrompt le silence de « la nuit ; allons-nous reposer sur ce bastion avancé ; « veillons et essayons de prolonger une défense néces« saire à notre pénible existence (1).

Tels étaient les chagrins qui dévoraient l'ame du fils chéri d'Éminé, que son père avait déchirée par le plus lâche des attentats. Il avait été brave quelquefois, et si ses soldats eussent partagé sa résolution, Véli aurait coûté de sanglants combats aux Ottomans. Ils se préparaient de leur côté à l'assiéger ; et ce soin ayant été laissé au vice-amiral et aux chrétiens auxiliaires, Baba pacha recut ordre de se porter contre la ville d'Arta. Une partie de son armée s'achemina, en conséquence, en contournant le fond du golfe Ambracique, tandis qu'il prit sa route par Loroux et Candja, où il devait passer l'Aréthon, pour arriver en sens inverse de la marche d'un autre corps d'armée, en face de la ville qu'on se proposait d'attaquer. Chemin

(1) Cette conversation que j'abrége, a été fidèlement rapportée à un de mes amis demeurant à Prévésa, par Achmet bey, homme aussi incapable de faire des discours d'apparat, que de vouloir rendre intéressant Véli, qu'il plaignait sans l'estimer.

Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

faisant les Kersales, pour justifier l'adage qu'*il ne croît pas même un brin d'herbe où les Turcs ont mis le pied* (1), firent le dégât comme en pays ennemi; et l'insatiable Bulgare ne parut au pont de l'Inachus, qu'après avoir désolé les plaines de la fertile Amphilochie. La ville d'Arta fut prise, après une faible résistance opérée par les bandes d'Odyssée, qui avait hâte de se replier sur Janina, et livrée aux excès d'un barbare qui l'aurait anéantie si les circonstances ne l'avaient forcé de lâcher sa proie.

On venait d'apprendre qu'Ismaël Pachô bey, qui s'était porté en avant, se disposait à attaquer les défilés du Pinde; et Baba pacha, ayant ordre de concerter ses mouvements avec ceux de ce serasker, dut transporter son camp à l'entrée du défilé de Coumchadèz. Ainsi l'Arta fut temporairement délivrée de son dévastateur, qui, de proche en proche, s'empara de Mougliana, maison de campagne d'Ali, ainsi que du poste fortifié des Cinq-Puits, où il fit halte en attendant des nouvelles ultérieures. Il y apprit bientôt qu'Ismaël Pachô bey avait battu, après un combat sanglant, les troupes d'Ali, au défilé de Krio-nèro, en Thessalie; mais il était loin de penser aux succès qui devaient être le résultat de cette escarmouche, et il se flattait de pouvoir bientôt retourner vers l'Amphilochie, pour y continuer ses déprédations.

Malgré l'échec éprouvé à Krio-Néro, Ali Tébélen

(1) Osmanlu ayah battughi ièrendé ot bitmèz.

espérait, non sans quelque apparence de raison, de conserver ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde. Il venait de mettre en mouvement son armée qui était forte de plus de quinze mille hommes d'élite. Omer Brionès, son général en chef, avait établi son quartier sur le plateau du Lingon, entre les sources de la Voïoussa et du fleuve d'Arta, de manière à défendre les défilés de la Macédoine et de la Thessalie; Tahir Abas, ayant pour commissaire le scribe Manthos, était campé dans la région du Polyanos, entre Calaritès et le mont Baros; Alexis Noutza, primat de Zagori, son second lieutenant, et Jean Varnakiotis l'acarnanien, campés entre les monts Flambourèchi, Tchoukarouka et Palæovouni, pouvaient, en surveillant *la Voie royale* (1), appuyer en même temps la gauche du serasker Omer Brionès. On devait présumer que des troupes bien payées, parfaitement armées, ayant de l'artillerie de montagne, embusquées dans des retranchements formidables, tels que les gorges supérieures du Pinde, écraseraient, non seulement les hordes de Pachô bey, mais toutes les forces réunies de l'empire ottoman, si elles se présentaient. Les chances militaires étaient donc encore en faveur d'Ali Tébélen, qui, victorieux dans une seule action, voyait se dissoudre l'armée dirigée contre lui, reprenait bientôt après les places du littoral de l'Épire qu'il avait perdues, débloquait Prévésa, et faisait im-

(1) *Voyez* t. II, p. 434 et 436, de mon Voyage dans la Grèce.

manquablement Baba pacha et ses Kersalès, prisonniers, évènement qui lui aurait donné la jouissance de garnir, sans pendre d'honnêtes gens, tous les gibets dressés autour de Janina.

S'il était à peu près certain que les Anglais ne le seconderaient pas ouvertement, depuis qu'il savait que le lord haut commissaire avait laissé pénétrer, sans aucune opposition, même de forme, l'escadre ottomane dans la mer Ionienne, Ali était persuadé qu'il pourrait tirer d'eux des secours indirects. Il continua donc à entretenir des rapports avec Corfou; et il venait de recevoir un général irlandais, avec quelques ingénieurs, auxquels le gouvernement britannique avait permis de se rendre à Janina, lorsqu'il vit paraître à sa cour G. P. Rig., Grec domicilié à Patras sous la protection du consulat russe de la Morée. L'arrivée de cet homme, qui avait été envoyé plusieurs fois en mission auprès d'Ali, devait cacher quelque mystère, et les soupçons se fortifièrent lorsqu'après s'être concerté avec le proscrit, il se rendit précipitamment par mer à Ancône, et de là en poste à Pétersbourg. Un voyage aussi dispendieux, la célérité et le secret qu'on y mettait, devaient avoir un but politique. L'alarme se répandit parmi les diplomates ombrageux de Corfou; on fit courir après l'émissaire, mais on perdit ses traces à travers l'Allemagne, et il ne reparut dans le Levant qu'avec le brevet de premier drogman du consulat-général de Russie à Smyrne, titre qui lui avait été conféré au nom de l'empereur Alexandre, comme un témoignage

des bons et loyaux services qu'il lui avait rendus. Ce fut alors tout ce qu'on apprit au sujet de la mission de G. P. Rig. à Janina et à Pétersbourg, d'où il revint, en traversant la Moldavie, et après s'être abouché, dit-on, à Constantinople avec le baron de Strogonof, au poste consulaire auquel il resta attaché jusqu'en 1821, ainsi que nous le dirons quand il en sera temps.

Pachô bey, vainqueur à Gomphi, ou Krio-Nèro, au lieu de tenter le passage du Zygos, se jeta brusquement dans les défilés de l'Anovlachie, dont l'accès lui fut ouvert par un capitaine d'Armatolis, nommé Stournaris, qui le servit long-temps avec une rare fidélité. Il s'était emparé de Veterniko, et il avait passé la branche mère de l'Aspro-Potamos, au pont de Dgènelli, quand la division des troupes d'Ali se décida à marcher à sa rencontre. Elle pouvait encore lui disputer le défilé de Cotari; mais au lieu de se présenter hostilement, elle se rangea sous les drapeaux de l'implacable ennemi d'Ali Tébélen. Des courriers furent aussitôt expédiés à Omer Brionès, pour l'inviter à suivre cet exemple. Celui-ci, qui avait depuis long-temps des motifs de mécontentement contre le satrape, aux embûches duquel il avait échappé tant de fois (1), se réunit à Pachô bey, avec lequel

(1) Ali, non content de dépouiller Omer Brionès d'une grande partie de sa fortune, avait essayé à diverses reprises de le faire empoisonner, pour se débarrasser d'un homme dont il craignait l'extrême bravoure.

il campa sur le Dryscos, montagne située au midi de la Hellopie. Enfin, Alexis Noutza ayant accédé à la trahison générale, Ali, qui comptait sur quinze mille hommes, se trouva tout à coup sans armée pour tenir la campagne; et il éprouva la vérité de ces paroles du Koran : *Que le tempérament des gens de guerre est porté à l'ingratitude.*

Un évènement, qui pouvait avoir des conséquences plus fatales encore, se passait dans l'intérieur du château occupé par le satrape. Dès que les drapeaux du croissant avaient été déployés sur les coteaux du monastère de Hellopi, le cheik Jousouf s'était écrié : *Il faut partir, Ninive va tomber.* Soit qu'il plaignît ou dédaignât le tyran, il ne s'était déclaré ni son censeur, comme au temps de sa prospérité, ni son détracteur depuis qu'il était proscrit... Content de recueillir la relique précieuse du prophète, dont il était dépositaire; chargé d'une besace et accompagné de deux faquirs, il commande qu'on le laisse accomplir l'ordre du destin. Les portes de la forteresse s'ouvrent devant lui; il défend aux mahométans de l'accompagner; et, sans porter ses regards vers le palais d'Ali sans se diriger du côté des tentes du seraskier Ismaël, il prend le chemin d'Arta. Musulmans, chrétiens, Juifs, tous lui cèdent le passage. Les hordes de Kersales s'éloignent à son aspect; il disparaît; et bientôt on apprend qu'embarqué pour l'Égypte, il a dit un éternel adieu à l'Épire, résolu de terminer ses jours auprès du sanctuaire de la Mecque, où il ne portait pour hommage que sa natte de paille et ses vertus.

Jusque-là, Ismaël Pachô bey avait tenu parole au divan, lorsqu'il s'était vanté d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce; car le combat de Krio-Nèro était une de ces affaires d'avant-poste qu'on compte pour rien en fait de guerre. L'indignation publique avait secondé ses projets; les Armatolis de la Hellade, malgré ses propres injustices, s'étaient rangés sous ses drapeaux; on accourait à lui comme vers un libérateur, un compatriote, un ami longtemps persécuté; et le plus beau cadeau qu'on crut lui faire, fut de lui rendre son épouse et son fils, dont le tyran avait annoncé la mort depuis plus de quatre ans. Ces préludes étaient encourageants, mais il fallait désormais des moyens véritablement offensifs pour réduire des châteaux hérissés de canons, défendus par un homme qui allait combattre avec toutes les ressources de la fureur et du désespoir.

Cette réflexion n'avait pas encore frappé le seraskier, lorsqu'il vit déboucher, au milieu du vallon de Janina, Pehlevan Baba pacha, caracolant à la tête de ses Kersales. Sa marche avait été signalée, depuis Coumchadèz, par l'incendie du palais de Mongliana, et des villages qui bordent la route jusqu'à Catchika, où il annonça son entrée en faisant mettre le feu aux maisons et à l'église de Saint-Michel Taxiarque... Là, après avoir blasphémé la divinité du Christ, et s'être fait apporter une croix que ses soldats portaient devant eux par dérision, il la couvrit de crachats, et la fit jeter dans le feu..... Un affreux hurlement des

Kersales applaudit à ce forfait, et ils s'écrient: *Mort aux Trapézolâtres* (1); *et toi Pachô bey, descends du Dryscos, conduis-nous à Janina. A Janina! à Janina! Que Janina et son superbe visir tombent sous les coups des Kersales.*

CHAPITRE IV.

Position de Janina. — État de ses forteresses. — Incendie. — Pachô bey salué pacha sous le nom d'Ismaël. — Anathème contre Ali promulgué. — Bravade. — Son désespoir. — Consolé par les aventuriers. — Vingt-six pachas arrivent au camp d'Ismaël. — Résignation des Grecs. — Le pacha de Négrepont entre dans la Béotie; — désole de nouveau cette province. — Les Grecs se méfient des Hétéristes; pourquoi. — Veulent rester fidèles au sultan; — sont réduits au désespoir par Ismaël pacha. — Armée du Romili vali-cy. — Correspondance des Hétéristes avec Ali. — Noms de quelques chefs de cette association. — Odyssée sort de la forteresse d'Ali, passe au camp des impériaux. — Sa fuite.

JANINA, que j'ai fait connaître (2), est enveloppée à l'occident, par la courbe la plus élevée du mont

---

(1) Trapézolatres, adorateurs de tableaux; épithète que les Turcs donnent aux Grecs.

(2) V. t. I. c. XI de mon Voyage.

Paktoras, qui expire au-dessous de l'église de Péri-lepti, en face de Tchiftlik de Bonila, et à l'orient par le lac supérieur de la Hellopie, dont les eaux baignent la base inaccessible de la partie du Pinde appelée Mitchikeli. Dans la région septentrionale de ce bassin s'élève une île couverte de sept monastères, et d'un village près duquel le rebelle avait fait bâtir une redoute et des magasins pour renfermer ses munitions de guerre. Un cap, formant l'extrémité orientale de la falaise du mont Paktoras, séparé de la ville par un fossé navigable, communiquant à ses deux extrémités avec le lac, renferme une vaste forteresse, qui est dominée par le château de Litharitza, d'où l'on commande l'étendue entière de la ville. Une artillerie, composée de deux cent cinquante bouches à feu, couvrait ces trois places, qui étaient l'île, Litharitza, et le château du lac, où le maître de l'Épire se réfugia, lorsque la défection de son armée l'eut forcé à abandonner l'enceinte palissadée de Janina; enfin, il s'était rendu maître de la navigation du lac, au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Grecs Corfiotes du faubourg de Mandoukio. Ali nourrissait depuis longtemps l'idée, dans le cas où ils serait abandonné de ses soldats, de se défendre dans ses châteaux, en détruisant la ville de Janina, qui pouvait offrir à l'ennemi des logements, et les moyens de faire des approches contraires à sa sûreté. Du moment où il se vit trahi il ne déguisa plus cette résolution; et les Janiotes ne pensèrent à leur tour qu'à dérober leur

fortune ainsi que leurs familles, aux flammes et à l'avidité des Albanais qui les environnaient.

Dès qu'on aperçut l'armée ottomane campée sur le Dryscos, le lac fut aussitôt couvert de barques chargées de femmes et d'enfants des premières familles de Janina, qu'on transportait du côté de Pérama pour les conduire dans le Zagori, en prolongeant les lacs que l'ennemi n'avait pas encore tournés. Cependant la plupart des habitants faisaient encore leurs préparatifs de départ lorsque le tyran permit aux Albanais, restés fidèles à sa cause, le pillage d'une ville qu'il ne pouvait plus conserver. Aussitôt les maisons furent envahies par une soldatesque effrénée. La métropole, où les Grecs et les Turcs mêmes déposaient, comme les anciens le faisaient, dans les temples des dieux (1), argent, bijoux, contrats, billets à ordre, et jusqu'à des marchandises de grand prix, devint le premier but de la rapacité. Autel, sanctuaire, trésors, rien ne fut respecté. On brisa les armoires qui renfermaient le vestiaire sacré; on ouvrit les tombeaux des archevêques, où l'on avait caché des reliquaires enrichis de pierres précieuses; et le *sacrarium* (2) du temple de l'Éter-

---

(1) On y déposait des trésors. Strab. lib. XIV. Xiphilin in Commod. dit que c'étaient des entrepôts publics, et que la foudre ayant tombé sur le temple de la paix, les marchandises des Égyptiens et des Arabes y furent brûlées. César, Auguste, Antoine avaient déposé leurs testaments dans le temple de Vesta. Suet. c. 83 et 101.

(2) Ce lieu, qui est l'enceinte de l'autel, est appelé Βῆμα et

nel fut teint du sang des brigands, qui en vinrent aux mains pour se disputer les calices et les lampes en vermeil de l'église. La ville offrait un spectacle non moins déplorable : chrétiens ou turcs étaient également frappés. Les harems et les gynécées forcés, offraient le spectacle de la pudeur aux prises avec la violence. Tout retentissait de gémissements, de cris, et du bruit des armes de ceux qui défendaient leurs foyers contre les pillards, quand une détonation terrible, suivie de sifflements prolongés, annonça la destruction de Janina.

Soudain une grêle de bombes, d'obus, de grenades et de fusées à la Congrève, portent la dévastation et le feu dans les divers quartiers de la ville, qui, au bout de deux heures, n'offrit que le spectacle d'un vaste incendie. Ali Tébélen, assis sur la plate-forme d'une des tours de son château du lac, commandait les manœuvres en désignant les endroits que les flammes tardaient à envahir; et, à sa voix redoutable, la mort étendit ses coups aussi loin que portait l'artillerie de ses forteresses. Le donjon de Litharitza vomissait des torrents de feu qui réduisirent en cendres le palais de Mouctar, dans lequel son fils Hussein manqua de périr. La partie septentrionale de la ville, où se trouvait le consulat de France, jusqu'au cimetière des Juifs, présentait l'aspect d'un volcan au fort de son éruption; l'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bi-

---

Ἄδυτον. Il n'est permis qu'aux prêtres et autrefois à l'empereur d'y entrer. V. Synod. Trullan., can. 69.

bliothèque plus précieuse encore des frères Balano, qui avaient rassemblé une foule de manuscrits rares et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire; le collége, le cabinet de physique furent anéantis; enfin, depuis la métropole jusqu'à l'église de Sainte-Marine, une lave de décombres embrasés engloutit les bazars, les bezestins, la poste aux chevaux, les mosquées, les bains publics, et une multitude d'édifices qui aboutissaient à la porte de Calotchesmè, où il ne resta debout que les fourches patibulaires, monument héroïque du despotisme oriental, accoutumé à transformer en solitudes les provinces et les villes les plus florissantes.

Les Janiotes, qui étaient parvenus à se dérober au désastre, traînant à leur suite des hommes à demi-brûlés ou mutilés par les éclats des bombes, des femmes éplorées chargées de leurs enfants, des vieillards affaiblis par l'âge, avaient à peine dépassé l'enceinte palissadée du mont Paktoras, qu'ils furent assaillis par les coureurs de l'armée ottomane. Loin de protéger des infortunés échappés au carnage, ils fondent sur des bourgeois sans défense, les dépouillent, arrachent de leurs bras les femmes et les adolescents, et, au lieu d'un asyle, les Janiotes ne trouvent, dans le camp de leurs prétendus libérateurs, que l'opprobre et l'esclavage.

Un cri perçant donne aussitôt un autre signal d'alarme, et la population se disperse comme une nuée d'oiseaux qui s'éparpillent pour se dérober aux serres des éperviers. Mais, où fuir? Ceux qui échappent

aux Turcs, arrêtés dans les défilés par les montagnards accourus à la curée, sont dépouillés sans pitié, et les masses seules parviennent à se frayer un passage. Chacun ne prend plus conseil que de son désespoir; l'excès du malheur exalte les têtes; l'épouvante donnant des forces au sexe le plus faible, des mères, portant leurs enfants à la mamelle, franchirent les escarpements du Tymphé, pour gagner les rivages de la Thesprotie, d'où elles espéraient passer dans les îles Ioniennes; d'autres parcoururent à pied, dans la durée d'un seul jour, les quatorze lieues de chemin qui séparent Janina de l'Arta; et plusieurs, saisies des douleurs de l'enfantement, expirèrent au milieu des forêts, dans les douleurs de l'enfantement. De jeunes filles, après s'être défigurées par des incisions meurtrières, comme les vierges martyres au temps des persécutions, se cachèrent dans les cavernes, où un grand nombre moururent de frayeur et de faim. Les défilés, les voies publiques furent jonchés de blessés, de mourants, de cadavres; et, pour les crimes d'un scélérat, une population de plus de trente mille ames fut accablée de maux innombrables. Ceux des Janiotes seuls, qui parvinrent à se sauver dans la Perrhébie, obtinrent de l'inépuisable charité des chrétiens Zagorites, des secours désintéressés, un asyle temporaire et les moyens de se rendre plus tard dans les montagnes de la Thessalie.

Chargés de butin, ivres de débauches, fatigués de luxure, les Arnaoutes, qui convoitaient depuis long-

temps le pillage de Janina (1), au lieu de se renfermer ensuite avec Ali Tébélen, ne pensèrent qu'à regagner leurs villages. *Retournons au pays*, μωρὲ πᾶμε στὸ βιλλαΐετι, s'écrièrent-ils; car, comme tous les brigands armés, ils n'étaient plus occupés que de l'idée de jouir du fruit de leurs rapines.

Leur part était faite; ils remontaient vers l'Acrocéraune et le mont Ismaros de la Candavie, lorsqu'ils se trouvèrent isolément assaillis par des paysans jaloux de leur proie. Quelques Janiotes, unissant leurs justes ressentiments aux passions des montagnards, commencèrent une de ces guerres de partisans, toujours fatales aux spoliateurs, qui expièrent en détail les crimes de leur avidité. On ne parla bientôt que de vols et d'assassinats. Les défilés de l'Aous devinrent le théâtre de mille embuscades; et jusqu'aux frontières de la moyenne Albanie, on ne vit pendant un mois que des Schypetars mahométans, mutilés, égorgés ou pendus aux arbres qui bordent les grands chemins.

L'armée ottomane commandée par Ismael Pachô bey, qui ne s'était encore signalé que par l'assassinat du grammatiste Manthos, qui était allé à sa rencontre

---

(1) Les habitants de Janina craignaient depuis long-temps le ressentiment des Schypetars, qu'ils haïssaient, et dont ils étaient détestés par suite de ces antipathies nationales, qu'on ne sait trop expliquer. A la moindre nouvelle d'une altération de la santé d'Ali pacha, ils tremblaient, persuadés que la police venant à cesser à sa mort, ils seraient pillés par les hordes albanaises, qu'il tenait à son service.

pour lui présenter ses hommages, n'avait encore pris part aux évènements que pour dévaliser quelques habitants de Janina, lorsque Pelhevan Baba pacha, arrivé le 19 août, déclara qu'il voulait marcher en avant; et le serasker leva son camp le lendemain, pour se porter vers Janina. Ses ruines fumaient encore lorsqu'il y entra par la porte de Perilepti; et ayant fait dresser sa tente hors de la portée du canon, il y arbora les queues emblème de sa dignité, après la lecture du firman qui lui conférait les titres de pacha de Janina et de Delvino. Ali Tébélen entendit du haut de son donjon les acclamations des Turcs, qui saluaient Pachô bey, son ancien serviteur, des noms de *Vali* de l'Épire et de *Gazi* ou *victorieux*. Après cette cérémonie, le cadi donna lecture de la sentence ratifiée par le mouphti, qui déclarait Ali Tébélen Véli zadé déchu de ses dignités et excommunié, avec injonction de ne prononcer à l'avenir son nom que précédé du titre de *Cara*, *Noir*, dénomination donnée aux sujets retranchés du nombre des mahométans sunnites, ou orthodoxes. Un Marabou (1) lança ensuite une pierre du côté du château où le proscrit était renfermé; et l'anathême contre le noir Ali fut répeté par tous les assistans, aux cris de *Vive le Sultan; Ainsi soit-il, Amen!*

Ces foudres n'étaient pas celles qu'il fallait pour

(1) Marabout, enfant du roseau ardent. Cette espèce de derviches, très-connue dans l'Orient, marche ordinairement à la suite des armées turques, pour fanatiser les soldats.

réduire trois forteresses défendues par des artilleurs sortis des différentes armées de l'Europe, qui avaient formé une excellente école de canoniers et de bombardiers au satrape. Aussi les assiégés, qui ne s'en mettaient pas beaucoup en peine, répondirent-ils par des huées, et des coups de canon, aux acclamations de l'armée ottomane. L'escadrille du rebelle se pavoisa comme dans un jour de fête, en défilant sous les yeux des impériaux (padischalidès) qu'elle saluait à boulets dès qu'ils faisaient mine de s'approcher des bords du lac.

Malgré la résolution de ses soldats et la confiance qu'Ali Tébélen avait dans sa position, il ne put dissimuler plus long-temps les chagrins qui le dévoraient, et il redevint homme pour pleurer. Son armée, qu'il apercevait dans le camp d'Ismaël pacha (c'est le nom que nous donnerons maintenant à Pachô bey); son petit fils Mehemet pacha au pouvoir de l'ennemi; séparé peut être à jamais de Mouctar, de Veli, et de Salik, objet de ses plus tendres affections; sans amis, car les tyrans n'ont que des complices, il tomba dans une mélancolie profonde, et des larmes abondantes, qu'il ne chercha pas à cacher, coulèrent de ses yeux creusés par les veilles. *Un nuage de douleur*, pareil à celui qui environnait le fils de Thétis pleurant devant l'armée des Grecs (1), enveloppa cette tête dont l'orgueil défiait naguère la colère céleste. Il ne voulait plus prendre de nourriture; et pendant

(1) Iliad., lib. XVIII, v. 22 ad 33.

sept jours entiers, la barbe négligée, vêtu d'habits de deuil, il resta assis sur une natte, à la porte de son antichambre, tendant des mains suppliantes à ses soldats qu'il conjurait de lui donner la mort, plutôt que l'abandonner. Les protestations ne le rassuraient plus, et tandis que ses femmes faisaient retentir le harem de leurs gémissements, *il restait étendu sur la poussière.*

On commençait à craindre pour ses jours, lorsque les étrangers, les uns vieillis dans le métier des armes, les autres dans l'habitude des mers où ils avaient exercé la piraterie, se réunirent pour lui offrir des consolations. Le nouvel Antiloque du tyran, Carretto, officier napolitain, parlant au nom des aventuriers, qui à l'exception d'un nommé Don Vincenzo Micarelli, ancien chanoine défroqué, ne l'avaient pas abandonné, lui représenta: « que leur cause était désormais commune. Privés d'Ali, ils perdaient l'ancre « d'espérance qui les attachait à la vie, puisqu'étant « *fauteurs de rebellion*, ils devaient être *passés par* « *les armes*. (1) » Les assiégeants ne leur avaient point laissé ignorer qu'ils leur réservaient ce sort, et cette considération que Carretto fit valoir, ne permettant plus de douter au proscrit que les aventuriers ne le délaisseraient à aucune extrémité, leur résolution entraîna celle des Guegues et des Toxides,

(1) L'ordre d'Ismaël pacha portait qu'ils seraient Κατατουφεκίμενοι, expression empruntée de celle de Κατατοξευμένοι, employée du temps du bas empire in tact., p. 23. Constant. Porphyrogen.; et a Maurit., lib. 1. c. 8. Leo imp., lib. 1. c. 8.

qui jurerent également de lui rester fidèles. Tous lui représentèrent que, la campagne étant déja avancée (on entrait dans le mois de septembre), l'ennemi, ayant commis la faute d'oublier son artillerie de siége à Constantinople, ne s'en procurerait pas avant la saison des pluies, qui commencent régulièrement à la fin d'octobre sur le plateau de Janina. Les calculs portaient à croire que jusqu'à cette époque les *Padischalidès* manqueraient de vivres, et que ne pouvant se loger dans une ville presque détruite, ils seraient obligés, pendant l'hiver, de prendre des cantonnements éloignés. On pouvait encore raisonnablement prévoir que la mésintelligence éclaterait bientôt dans une armée composée de milices hétérogènes, dès qu'elles n'auraient plus rien à piller.

Ces réflexions calmèrent Ali convaincu, par sa propre expérience, que la morale spéculative des Orientaux ne sert qu'à déguiser le parjure et la perfidie. Il n'était pas d'ailleurs sans quelque espérance sur les résolutions du cabinet ottoman, et s'il parvenait à faire corrompre Khalet effendi, auprès duquel une puissance qui fut long-temps sa protectrice négociait son amnistie, il pouvait encore renaître dans sa puissance. Il se consola ainsi de son mieux, en pensant qu'il n'avait perdu jusqu'alors que des traîtres, et qu'il ne lui restait, à peu d'exceptions près, que des hommes étroitement liés à sa cause. Sa garnison se composait encore de plus de huit mille hommes qui avaient une communication facile avec Litharitza; et n'étant pas entièrement investi, il conservait des

communications si étendues, qu'il pouvait même expédier et recevoir des courriers. Son escadrille, maîtresse du lac, lui avait déja permis d'enlever sur la chaussée de Castritza une caravane entière chargée de vivres qu'on envoyait de Tricala, et de faire prisonniers de guerre les soldats qui l'escortaient. Le château qu'il occupait, renfermait des vivres pour plus de quatre ans, et des munitions de guerre suffisantes pour faire la guerre la plus longue et la plus opiniâtre. Placé au milieu d'un lac poissonneux qui lui fournissait de l'eau en abondance; les carpes, les anguilles et les oiseaux aquatiques lui assuraient une nourriture salubre pour sa garnison. Son or, supérieur à toutes les défenses, lui garantissait de la viande fraîche, aussi long-temps qu'il y aurait des moutons et des bestiaux dans l'Épire; persuadé que les paysans, séduits par l'appât du gain, lui amèneraient, au risque d'être pendus en détail, jusqu'au dernier de leurs chevreaux. Fort de ces espérances (qui n'étaient pas strictement fondées), Ali ne s'occupa plus qu'à harceler ses ennemis, en attendant le moment de tirer parti de leurs dissensions.

Elles ne pouvaient guère tarder à éclater. Cependant l'appât du gain, mobile puissant d'un peuple sans honneur tel que les Turcs, exaltant toutes les têtes, dès qu'on sut Ali Tébélen renfermé et bloqué dans ses châteaux, les chefs naguère si lents à marcher contre le proscrit, se précipitaient dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. Vingt-six pachas accourant à la curée, traversèrent successivement la Thessalie avec

de pleins pouvoirs, et vingt-six fois les chrétiens durent se racheter du pillage et de la destruction de leurs églises, qui servaient de prétexte aux avanies qu'on leur suscitait. . . . .

La misère publique était au comble, lorsque Sélim pacha Romili valy-ci, ayant rassemblé les mousselims, les aïans, les beys, les agas de l'Illyrie et de la Macédoine cisaxienne, descendit à son tour dans la vallée du Pénée pour se rendre à l'armée rassemblée en Épire. Son passage, comme celui de ses précurseurs dévorants, fut marqué par des extorsions et des massacres partiels, dont le poids retombait sur les chrétiens, tellement effrayés de voir les flots de barbares se succéder dans leurs campagnes, que loin de se venger et perdant même toute espèce de courage, ils ne prirent de résolution que pour prendre la fuite. Les montagnards, en les voyant arriver dans les retraites de l'Othryx et de l'Oëta, ne se fiant plus aux promesses des Hétéristes, depuis qu'ils savaient que les vœux de ces agents se portaient vers la Russie, qui ne souleva jamais les chrétiens que pour les immoler à sa politique, ne pensèrent qu'à conjurer l'orage amoncelé autour de leurs météores. Sans se perdre en raisonnements sur une indépendance regardée alors comme chimérique, ils résolurent d'envoyer une députation vers Ismaël Pachô bey, et de s'humilier devant le chef des Ismaëlites campés devant les donjons de Janina. L'opinion des Hellènes infortunés était, puisqu'on avait déja supporté tant de charges, de se résigner encore à souffrir; d'offrir le concours

de leurs forces pour réduire Ali Tébélen, afin d'abréger la guerre, et de se débarrasser ainsi le plus tôt possible du poids d'une armée qui consumait rapidement les ressources de la Hellade. D'après de pareilles dispositions, une insurrection ne pouvait être désormais que le résultat du désespoir des chrétiens, réduits à la nécessité, toujours fatale aux tyrans, de vaincre ou de mourir.

Cette résolution étant prise, les Grecs firent choix des hommes les plus recommandables, pour se rendre au quartier des Ottomans. Mais il n'était plus temps d'arrêter le cours des évènements, et la Grèce, pareille au vieil Æson, allait recouvrer sa jeunesse ou mourir dans un bain de sang. La Thessalie n'avait pas encore vu s'écouler les dernières hordes mahométanes, qui se précipitèrent sur l'Épire, au nombre de soixante mille, qu'un pacha asiatique nommé au sangiac de Négrepont fondit en Béotie. Établi à Livadie, où il fixa d'abord le chef-lieu de son gouvernement, il somma aussitôt les neuf cantons de terre-ferme relevant de l'Eubée, qui s'étendent jusqu'à la rive gauche de l'Achéloüs, de payer immédiatement une double contribution, à titre de redevance ordinaire et de subside de guerre. Vainement on lui représenta la désolation du pays récemment saccagé par Pehlévan Baba pacha, l'Ismaëlite fut inflexible; et les primats qu'il fit charger de fers, ne purent éviter le dernier supplice, qu'en se rachetant au prix de sacrifices pécuniaires exorbitants. . . . .

Ali, informé de cette inconduite de ses ennemis,

en conçut des espérances favorables à sa cause. Déjà on avait regretté son gouvernement, et les rapports qu'il recevait de plusieurs côtés lui annonçaient qu'un parti puissant s'organisait, à la faveur des évènements qui se passaient dans l'Épire. Les Grecs Hétéristes de Iassy et de Bukarest avaient établi une correspondance, qui s'étendait depuis la rive gauche du Danube jusqu'à Mézzovo dans le Pinde, d'où leurs émissaires, travestis sous divers déguisements, se glissaient dans les conseils des assiégeants, et jusqu'auprès du proscrit, souvent mieux informé de ce qui se passait au dehors qu'Ismael Pachô bey, sérasker de quarante-six visirs ou pachas rangés sous son commandement. Il avait même saisi plusieurs fois, au moyen de ses partisans répandus dans les montagnes, les courriers de cette multitude de chefs, qui avaient tous leur correspondance particulière avec la Porte, où leurs lettres aboutissaient au bureau de Khalet effendi, auquel il était impossible de démêler la vérité au milieu d'un pareil chaos. Ali, n'ayant au contraire que lui seul pour conseiller et ministre, guidé par un objet unique, suivait une marche régulière, quoique sous des formes détournées. Ses messagers et ses correspondants étaient aussi intéressés que lui à une régularité précise. Ainsi au moyen des émissaires qui pénétraient jusque dans la casemate où il vivait retiré, il correspondait, sous des noms de convention, avec les Théodore Vladimiresko, Constantin Ducas frère de son grammastiste Etienne, Sava chef des Arnaoutes ou Schypetars, Caravia, Constantin Pen-

tédekas de Janina, Athanase d'Agrapha, Pharmakis Épirote, etc., sentinelles perdues de chefs embusqués dans la Bessarabie, qui mûrissaient leurs plans sous la protection d'une puissance qu'ils prétendaient, dans leurs récits sans doute mensongers, prête à les seconder. Les premiers coups qu'ils voulaient porter à la Turquie, devaient partir de Crajova, capitale de la petite Valachie, de Tergovist, et de Galatz; tandis qu'on ferait soulever le Péloponnèse et les îles de l'Archipel. Ces projets d'insurrection se tramaient autour de la Hellade étrangère à ces desseins, au mois de novembre 1820, et les *Synomotes* ou *conjurés* ne formèrent d'entreprise et n'étendirent leurs vues sur cette contrée, qu'en conséquence des dévastations des Turcs, qui forcèrent, comme on le verra bientôt, les Hellènes à adhérer au parti de l'émancipation générale des chrétiens.

Ali lui-même était loin de prévoir à quelle extrémité le conduiraient des intrigues qui dépassèrent ses souhaits, dès qu'ils les vit portées au point de ne plus pouvoir les exploiter à son profit, quand il s'occupa à former une sorte d'épuration dans la garnison trop nombreuse qui l'entourait. Se débarrasser d'hommes dangereux sans les mécontenter, est un secret que les ministres les plus habiles n'ont pas toujours réussi à trouver. Il est même assez rare, en licenciant des troupes auxquelles on accorde honneurs et pensions, qu'on ne fasse pas de mécontents. J'ignore à quoi cela tient, et il était non-seulement réservé au génie fécond en ruses d'Ali Tébélen de donner la solution

de ce problème, mais encore de se créer des partisans intrépides de ceux qu'il allait congédier.

C'est souvent au hasard que sont dus de grands évènements, et c'est plus souvent avec de petits moyens qu'on parvient à former de grandes choses. La colonie d'Évandre à peine composée de deux cents bannis donna naissance à Rome; un comptoir de marchands moins important que celui d'Hydra a été le berceau de la puissance anglaise dans l'Inde. A ces faits d'éclatante prospérité, si on oppose ces masses d'hommes traînées à la suite des conquérants à travers le monde, et qu'on demande ce que les Alexandre, les Attila, les Gengiskan, Mahomet II, Thamas Koulikan ont fondé, l'univers nous montrera des ruines, des tombeaux et des solitudes. La fortune régénératrice jaillit comme la vie d'une étincelle, et Ali en lançant à travers les montagnes de la Grèce un jeune homme brave mais sans expérience, avec une troupe de *bandits* dignes du siècle de Romulus, allait ainsi que leur chef, qui était loin de prévoir sa destinée, occasionner une des plus vastes commotions connues dans le monde, et réveiller le génie antique de la Grèce.

Odyssée, fils d'Andriscos, qui avait battu en retraite devant les hordes de Pehlévan Baba pacha depuis Lébadée jusqu'au centre de l'Épire, était parvenu, de montagnes en montagnes, à se retirer à Janina quelques jours avant l'incendie de cette ville. Fidèle à son maître (il le nommait ainsi alors, car sa bouche n'avait pas encore appris à prononcer le nom de li-

berté, ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ), il s'était enfermé avec lui dans le château du lac, où ses bandes ne tardèrent pas à se trouver trop à l'étroit. Accoutumés à la guerre des montagnes, les braves qu'on surnommait les *Chevreuils Etoliens* qui les composaient, n'étaient plus dans leur élément, et on devina facilement qu'ils épiaient l'occasion de déserter. Odyssée se crut obligé d'informer Ali des dispositions de sa troupe; et celui-ci, loin de sévir contre des hommes qui pensaient à l'abandonner, conçut l'idée de tirer parti de leurs dispositions. Il engagea donc le chef de ces partisans à les entretenir dans leurs sentiments, et à tâcher de grossir leur bande de tous ceux qu'il croirait enclins à la défection. L'affaire étant ainsi concertée, on découvrit bientôt que le nombre des mécontents se montait à quinze cents, dont on dressa une liste; et Ali, ayant annoncé l'intention de faire une sortie, les désigna nominativement, *pour mettre*, disait-il, *leur dévouement au grand jour*. Afin de les confirmer dans leurs vues, il ordonna qu'on eût à payer leur solde (*uluphé*) en entier; et comme il avait facilité à Odyssée les moyens de correspondre avec Ismaël pacha, le complot fut conduit de manière à obtenir un plein succès.

A l'heure fixée, les quinze cents hommes commandés par Odyssée, étant sortis du château, ne furent pas plus tôt en vue du quartier-général, qu'ils arborèrent drapeau blanc en signe de paix. Leur chef, mettant un genou en terre, salua ensuite d'une voix éclatante Ismaël pacha des titres de *Vali* et de *Gazi*, qui

chatouillaient agréablement son oreille, et les transfuges furent accueillis dans le camp avec un grand *Alaï* (1). On les félicita de leur loyale résolution; on leur assigna un quartier pour bivouaquer, en leur promettant du pain quand on en aurait (car déja la rareté des vivres se faisait sentir dans l'armée), et de l'argent à pleines mains lorsqu'on serait maître des trésors *d'Ali l'excommunié*, avec lesquels on payait tout le monde par anticipation.

---

(1) Alaï, expression que les Turcs emploient pour désigner les acclamations militaires après un succès, ou au moment d'un triomphe.

CHAPITRE V.

Le stratagème d'Ali s'explique. — Fuite d'Odyssée. — Ingratitude d'Ismaël pacha envers sa famille. — Indispose toute la population ; — rejette les offres de quelques aventuriers ; — négocie secrètement avec les fils du proscrit. — Dilapidations dénoncées au divan, — qui en demande compte. — Manière abrégée de le rendre. — Collection de têtes et d'oreilles adressées à Constantinople. — Capitulations de Véli, de Mouctar et de Salik pacha. — Ils remettent sous l'autorité du sultan les forteresses qu'ils défendaient. — Refus de Mahmoud, fils de Mouctar, de rendre Tébélen. — Artifices de Chaïnitza. — Terreur superstitieuse dont elle s'environne. — Déconcerte et fait trembler ses assassins ; — les châtie en répandant la peste.

Dans le cours de ses prospérités, il avait toujours suffi à Ali Tébélen, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne vinssent pas de lui (1) ; mais en fait de mauvaises suggestions, il devina toujours les résultats les plus profonds d'une conception criminelle. Non content d'avoir éloigné ceux dont il craignait la turbulence, il rendit bientôt ces transfuges suspects aux Osmanlis, naturellement portés à se méfier des Schypetars. Chaque jour était marqué pour eux par des insultes ou des humiliations, et Odyssée

---

(1) Consilii quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus. (Tacit. Hist., lib. 1. c. 26.)

mit le comble aux anxiétés de sa bande en la quittant inopinément. Aussi léger à la course qu'un chèvreuil, on le perdit de vue à travers les montagnes, et on ne connut son sort qu'en apprenant qu'il s'était retiré à Ithaque (1). Les Armatolis, qu'il avait abandonnés, devinrent non-seulement équivoques, mais odieux; les mauvais traitements leur furent prodigués, et ils ne tardèrent pas à se débander pour se répandre sur les derrières de l'armée ottomane, qu'ils ne cessèrent plus d'inquiéter. Ainsi s'accomplit le projet d'Ali Tébélen, qui transforma une bande d'hommes dangereux pour lui en un corps de partisans, avides de pillage, et désormais irréconciliables avec ses ennemis.

Ce premier succès d'intrigue aurait dû avertir Ismaël Pachô bey d'être sur ses gardes; mais les illusions du pouvoir avaient déja altéré sa raison : souillé du meurtre du grammatiste Manthos, les Épirotes, qui croyaient trouver en lui un compatriote protecteur, n'y reconnurent bientôt qu'un mahométan sans entrailles. Il avait retrouvé son épouse et son fils, que le tyran avait ensevelis au fond d'un cachot, et au lieu de les réchauffer dans son sein, il rougit de leur servitude, les accueillit froidement, et les relégua bientôt après à l'Arta. On juge d'après cela sur quel

(1) L'auteur des tragédies d'*Ulysse* et de *Marie Stuart*, M. Le Brun, qui se trouvait alors au lazaret d'Ithaque, y vit arriver Odyssée, qui ne se proposait, tant ses plans étaient encore éloignés du rôle qu'il devait jouer, que de tirer vengeance des habitants de Livadie, qui l'avaient expulsé de leur ville.

pied il traita avec ses anciennes connaissances, à l'exception d'Omer Brionès qu'il craignait, et de quelques chefs turcs qu'il avait intérêt à ménager. Ainsi il repoussa avec dédain les députés de la Hellade, en leur déclarant que le glorieux sultan n'avait besoin ni de leur dévouement, ni de l'épée des Armatolis, mais de leur servitude. C'était au milieu d'embarras sans nombre que l'altier Ismaël tenait un pareil langage. Sans artillerie pour assiéger les châteaux, son armée se morfondait en attendant les canons qu'on devait envoyer de Constantinople. D'accord avec Drama Ali, tandis qu'il vendait sous main les récoltes de grains de l'année, et les magasins des métairies du proscrit, à l'étranger qui achetait ces denrées céréales, dont le beau-père et le gendre s'appropriaient le prix, la disette se faisait sentir dans le camp. Les vivres, arrachés aux particuliers, et apportés par les Grecs de la plaine, qui y sont encore, comme au siècle de Roger, roi de Sicile, soumis à la corvée (1), manquaient souvent, et les murmures passèrent bientôt de la bouche des soldats dans celle de leurs chefs. Le serasker, qui croyait pouvoir tout braver, parce qu'il partageait les bénéfices de la rapine avec Khalet effendi, ne s'inquiétait pas d'être accusé d'oublier ses devoirs, d'aimer le commande-

---

(1) Roger, qui introduisit la féodalité dans la Grèce, déclara, par une ordonnance, que : *tuit li home de la cité seront tojors mais engaraire, c'est assaver qu'ils laboureront continuellement.* M. SS. Cart. 1. Reg. Sic. 23.

ment et de trancher du sultan. Les pères conscrits du divan étaient gagnés par ses largesses ; il bravait le cri de l'opinion publique et la voix du malheur. Quant aux Épirotes ses concitoyens, leur condition était déplorable ; mais, en leur qualité de *Raïas*, la caste militaire des Tartares mahométans n'abaissait les yeux sur leurs misères que pour en aggraver le poids. On s'inquiétait peu de savoir que les Zagorites se fussent retirés dans les escarpements du Pinde, pourvu que leur primat Alexis Noutza, qui de lieutenant-général avait été nommé commis aux vivres par Ismaël pacha, envoyât à son quartier-général l'obole de la veuve et le dernier morceau de pain des laboureurs. En cela, on suivait les errements de tous les conquérants, qui, depuis Nemrod jusqu'au dix-neuvième siècle, n'ont jamais été que des instruments de flagellation pour les peuples, dont le sort ne serait pas plus malheureux *sous l'empire des lions et des ours*, auxquels Sénèque les compare, que sous le régime militaire de ces fléaux du genre humain (1). Soixante mille dévastateurs avaient remplacé un tyran ; tel était le résultat des opérations de l'armée libératrice, qui devait préalablement occuper le pays et exister aux dépens de ceux qu'elle prétendait affranchir d'un joug odieux.

Ismaël pacha, qui commençait à sentir la pénurie d'argent nécessaire pour soudoyer ses partisans dans

(1) Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent. (Senec. de Clementiâ, lib. 1, c. 26.)

le divan, n'en avait pas à dépenser pour s'attacher les aventuriers dont il aurait pu tirer des services. Ainsi il dut éconduire le fameux dom Vincenzo Micarelli, chanoine Palermitain (1), qui mendiait le pain de l'aumône à Janina, depuis qu'Ali, dédaignant sa bassesse, l'avait chassé de son emploi de métallurgiste. Il rejeta pour la même raison l'assistance de Varnákiotis l'Acarnanien, parce qu'il n'était pas encore devenu assez vil pour servir les desseins des mahométans, en trempant ses mains dans le sang des chrétiens, condition exigée à défaut de l'apostasie, pour qu'un Grec mérite la confiance des Turcs. Enfin, comme il avait flatté la Sublime Porte d'une régénération financière, fondée sur l'héritage des trésors d'Ali pacha, il fallait accélérer sa chute par des manœuvres politiques, à défaut de moyens militaires propres à le réduire. Ismaël négocia donc sous main avec les fils du proscrit, afin de les amener à se soumettre. Véli, retranché dans la principale forteresse de Prévésa, était en mesure de résister long-temps, et en cas de nécessité, de parvenir à se sauver à Leucade, où il avait, disait-on, déposé ses trésors. Mouctar, qui occupait la citadelle d'Argyro-Castron, où les Toxides pouvaient le secourir d'un moment à l'autre, avait une foule de chances en sa faveur. Ces considérations étaient importantes; mais comme on savait les fils d'Ali mécontents, et engagés malgré eux dans

(1) Ce même individu, chassé de la Sicile par la reine Caroline, est en 1823 attaché au consulat autrichien de Morée.

la cause de leur père, on jugea convenable de les tromper en leur offrant une capitulation.

En conduisant cette double négociation, il s'agissait de mettre le sultan en jouissance des immeubles qu'Ali Tébélen et sa famille possédaient, en attendant sa succession pécuniaire, objet spécial de ses vœux. Le ministère avait déja écrit plusieurs fois à ce sujet, ce qui n'avait pas empêché Ismaël pacha et Drama-Ali de s'approprier les produits de ses fermes, de les vendre et d'en garder le montant. Mais on ne pouvait faire disparaître ainsi les biens-fonds du proscrit, et Baba pacha, dont les dilapidations avaient servi de prétexte pour couvrir le *deficit* existant, n'ayant pas dévoré le sol, on devait s'expliquer à cet égard. Il fallait donner l'état des immeubles et des troupeaux, dont les revenus étaient estimés à quinze millions de notre monnaie.

Pour atteindre ce but, le gouvernement turc, que le perfide Anagnoste informait de ce qui se passait, ordonna de lui envoyer les trois principaux secrétaires d'Ali, qu'on avait faits prisonniers, pour être interrogés et examinés sur ce qu'on voulait connaître. Malheureusement l'intérêt du sultan n'était pas d'accord en ce point avec celui de ses généraux, et il arriva ce qui a lieu dans tous les gouvernements de haute tyrannie, où le pouvoir du maître s'affaiblit en raison des distances; on interpréta le firman après s'être prosterné devant ses nobles caractères. Il fallait envoyer les trois secrétaires: or, Colovos, qu'on avait appliqué à la torture, était mort à Athènes, affaibli

par ses souffrances; Manthos avait péri victime d'un assassinat, Étienne Ducas avait terminé ses jours au fond d'un cachot; et comme les morts ne ressuscitent plus pour déposer à la face des vivants, on suivit l'usage immémorialement pratiqué dans l'Orient. On fit en conséquence saler les têtes à demi-pourries des trois grammatistes, auxquelles on joignit quelques guirlandes de nez et d'oreilles, qu'on chargea le fils de Pehlévan Baba pacha de présenter à la Porte d'or du palais impérial, pour y être suspendues de la même manière qu'on attachait au palais des rois d'Israël les prépuces des Philistins. Ces trophées étaient loin d'avoir été tous conquis sur des ennemis, et pour en grossir le nombre, on avait agi comme les juges d'Islam, auxquels il faut un patient, qu'ils prennent, à défaut du coupable, en saisissant le premier individu qui leur tombe sous la main : *les chasseurs d'hommes* avaient composé leur collection aux dépens des paysans, des paisibles bourgeois de Janina et de quelques prêtres sans défense qu'ils avaient égorgés. On joignit à ces dépouilles opimes un carrosse trouvé à Bonila, qu'Ali avait acheté autrefois du général César Berthier, et le tout fut accompagné d'un îlam du cadi, déclarant que : *les secrétaires Kafirs du Noir Ali étant crevés de la frayeur causée par le commandement qui prescrivait de les faire comparaître devant la Porte éclatante du glorieux sultan, on envoyait leurs têtes à défaut de leurs personnes.*

Ceux qui parlent de paix après des revers, et de

guerre dans la prospérité, sont les ennemis de leur patrie. Ainsi les courtisans qui avaient jeté le cri de la guerre étaient tremblants, et Ismaël pacha lui-même sentait qu'ils avaient compromis la tranquillité publique pour satisfaire des vues particulières; mais le gant était jeté, et à défaut des succès militaires dont il s'était vanté, il ne vit plus de ressources pour sauver sa tête qu'en activant ses négociations avec les fils d'Ali Tébélen.

Véli, bloqué dans le château de Prévésa, luttait, quoique dévoré de chagrins, avec courage contre l'escadre du capitana-bey et les Souliotes, lorsqu'il reçut une lettre de son ancien ami Ismaël pacha. Celui-ci lui adressait, avec sa dépêche, un firman par lequel Sa Hautesse le nommait pacha de St-Jean d'Acre, à la condition de rendre la place qu'il tenait, et de passer sur le bord du vice-amiral ottoman. Cette proposition inespérée ne pouvait arriver plus à propos. Mais comment se fier à une capitulation dans un pays où le prince absolu ne doit compte d'aucune parole à ses sujets? Ismaël pacha, si facilement délaissé par Véli, était-il toujours un ami sur lequel on pouvait se reposer? Était-il raisonnable de se livrer à des hommes accoutumés à confondre la soumission servile avec la subordination politique, et par conséquent capables de trahir les engagements les plus sacrés? A qui s'adresser en pareil cas pour prendre un conseil? Si, dans les pays où les rangs sont assignés à la naissance, les grands, habitués à traiter leurs inférieurs comme des meubles de caprice ou d'agrément, n'ont que peu

ou point d'amis, Véli, élevé dès son enfance dans les illusions de la puissance, pouvait-il trouver quelques conseillers sincères? Ses prétendus affidés n'avaient aimé que sa fortune; *leur ame, rapetissée par la servitude* (1), était incapable d'une résolution énergique, et dès qu'il leur eut fait part des propositions du divan, ils déclarèrent hautement que son devoir était de les accepter; un pareil avis équivalait à une défection. Le jeune Selim, qui unissait à la beauté le caractère le plus aimable, se jetant aux genoux de son père, le conjura de prendre pitié de son frère Mehemet pacha, déja prisonnier du vice-amiral turc, et la capitulation fut signée. Véli pacha remit les châteaux de Prévésa au délégué de la Porte, en prenant le ciel à témoin d'un attachement sans bornes qu'il jura de nouveau à la Majesté de l'empereur son maître, et il quitta pour jamais l'Épire, au milieu des huées, des malédictions et des anathèmes des Grecs et des Mahométans.

Malgré ses déportements, la vérité exige de dire, à la décharge de Véli, que la fidélité était dans son cœur, autant qu'elle peut exister entre un sujet et un maître, quand celui-ci règne par la force seule du despotisme. Coupable un instant, l'excuse de la félonie du fils de Tébélen était dans le respect qu'il portait à son père, respect héroïque, puisqu'Ali était indigne d'un pareil sentiment, et par la pro-

(1) Longin fait le même reproche aux Perses dégradés par le despotisme.

scription insensée dans laquelle il avait été enveloppé, lorsque le tyran fut déclaré *fermanli*. On ne pouvait pas à la rigueur juger autrement sa conduite; et comme on avait fait plus que stipuler l'oubli du passé, il fut tranquillisé sur son avenir. Transporté à bord du capitana-bey, il s'y trouva environné d'égards et de respects. On s'empressa de lui rendre les honneurs dus au rang dans lequel il était réintégré; son fils aîné fut remis entre ses bras, et ses filles, ses femmes lui ayant été amenées, il se retrouva roi au sein de sa famille. Procédés, fêtes, plaisirs, délassements, tout lui fut prodigué, et on porta la complaisance jusqu'à le transporter dans la baie de Gomenizze, pour le mettre en rapport avec son frère Mouctar, et être à portée de consulter les médecins de Corfou, qu'on fit venir pour soigner sa santé.

Platon, qui affirme que *tous les ignorants sont des furieux*, aurait dû tempérer cette maxime en disant qu'ils sont aussi les plus habiles des hommes à déguiser leur vengeance sous des formes enchanteresses. On semait de fleurs le chemin par lequel Véli devait marcher à l'échafaud, ou la famille d'Ali Tébélen était destinée à monter. Mouctar, ayant reçu avec la lettre de son frère, qui lui annonçait la reddition de Prévésa, un firman par lequel il était nommé pacha de Kutahyé dans l'Asie-Mineure, et l'assurance du pardon, rendit la citadelle d'Argyro-Castron sans tirer un coup de canon. Sa garnison l'abandonna; les Drynopolitains et quelques Cardikiotes échappés au glaive d'Ali le chargèrent de malédictions, et le vieux

Metché Bono, uni à quelques Toxides, sortirent seuls avec lui de la vallée de Drynopolis, résolus de partager sa mauvaise fortune. Comme on lui avait donné un sauf-conduit et une escorte pour se rendre jusqu'à Salonique où il devait s'embarquer, il se chargea lui-même de conduire avec lui son frère Salik pacha, qui était déja père d'un fils âgé d'un an, que celui-ci recommanda ainsi que son épouse à la pitié des Turcs de Caulonias, espérant, dès qu'il serait en possession du sangiac de l'Anatolie auquel on l'avait aussi nommé pour le tromper, qu'on lui rendrait ces gages chéris de son amour.... Mais avec quels regrets il s'arracha des bras de sa mère, de sa tendre mère, de cette mère dont il faisait l'orgueil? Sa naissance l'avait tirée du rang des odalisques esclaves, lorsqu'elle donna ce fils au coupable Ali, qui chérissait Salik de toute la tendresse dont le cœur d'Israël était animé pour Benjamin, que le ciel accorda à ses vœux presque sous les glaces de la vieillesse. Des larmes coulèrent des yeux du farouche Mouctar, et les Schypetars mêmes, témoins de ces tristes adieux, versèrent des pleurs. En descendant du palais de Prémiti, Salik se retourna plusieurs fois en étendant les bras pour le saluer; il se prosterna sur le seuil paternel; il baisa la poussière du sélamlik, foyer de l'hospitalité, et à genoux au bord de l'Aous, il éleva ses mains suppliantes, en priant pour son père avec une ferveur capable d'attendrir le ciel, si ses décrets, qui devaient au monde l'exemple de la punition du crime, n'avaient dû frapper le sacrilége marqué du sceau de la réprobation.

On partit, et le fils aîné d'Ali écrivit de Konitza à son fils Mahmoud bey qui se trouvait à Tébélen, ou plutôt à son conseil (car cet enfant n'était âgé que de neuf ans), de remettre cette ville aux envoyés du sultan, et de s'abandonner à leur foi pour le rejoindre, dès qu'il aurait rempli cet acte de soumission (1).

Au reçu de cette dépêche qui fut apportée à Tébélen par deux envoyés d'Ismaël pacha, le fils de Mouctar, ayant rassemblé le conseil des Toxides, leur dit : « Mon père, mes oncles, mes cousins, et ceux « que mon grand-père Ali avait honorés de sa con- « fiance, l'ont trompé ; voudriez-vous qu'il en fût « ainsi de Mahmoud bey ? » A ces mots prononcés avec l'accent de la douleur, les guerriers de l'Acrocéraune et de l'Ismaros s'écrient qu'ils périront tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner le petit-fils de leur maître. Tébélen retentit des cris de rage et de fureur. On déchire la sommation des envoyés du serasker, et ses hérauts auraient été pendus, si Mahmoud pacha, que la Pythonisse de Liboôvo faisait parler, n'eût ordonné de respecter leurs jours.

Chaïnitza, restée dans son palais de Liboôvo, semblait, au milieu des désastres de sa famille, entourée d'un prestige qui l'élevait au-dessus du malheur. Abhorrée des Schypetars de l'Argyrine, et

(1) C'est à tort que j'avais mis dans l'édition de mon Voyage cet évènement sur le compte de Hussein pacha, fils de Mouctar ; il se trouvait alors renfermé avec son grand père dans le château du lac de Janina.

de l'Abantide qu'elle avait accablés de maux, seule contre une population acharnée à sa perte, mille et mille voix demandaient sa mort, sans que personne osât attenter à ses jours. Le génie de Khamco, avec lequel un peuple superstitieux prétendait qu'elle entretenait des intelligences mystérieuses jusque sous le marbre glacé de son tombeau, paraissait veiller à ses côtés pour la protéger. L'image menaçante de sa mère s'était, disait-on, montrée plusieurs fois aux habitants de Tébélen; les Nomades de la Iapygie avaient entendu ses cris au milieu des flammes que le Nymphæum (1) roule à travers les prairies qui bordent le cours de la Voïoussa, à l'endroit où ce fleuve grossit ses eaux du tribut de celles de la Suchista. Les Longiarides l'avaient aperçue pareille au spectre fatal de la peste au khan de Vouvali, remuant les ossements des Cardikiotes et demandant de nouvelles victimes. Tous s'accordaient à dire que Chaïnitza était protégée par ce fantôme redoutable. Malgré ces terreurs, la vengeance avait poussé quelques Argyro-Castrites, unis aux débris des Cardikiotes, à se rendre à Liboôvo afin de purger la terre de l'implacable furie qui déchira leurs familles innocentes au temps de la puissance absolue d'Ali. Deux fois un cavalier vêtu de couleurs sinistres avait arrêté leurs bandes au gué du Celydnus, en leur défendant *de porter des mains pures sur une créature sacrilége, dont le ciel se réservait le châtiment*, et deux fois ils

---

(1) Nymphæum. *Voy.* t. I. c. XXI. de mon Voyage de la Grèce.

avaient rétrogradé vers les montagnes de la Chaonie. Honteux de leur frayeur et impatients d'assouvir leurs ressentiments, ils se décident à tenter une dernière entreprise. Précédés des couleurs du prophète, ils arrivent au bord du fleuve qui traverse le vallon de Drynopolis. Le héraut menaçant ne se présente plus pour leur en interdire le passage... Un cri d'allégresse se fait entendre dans leurs rangs. Ils gravissent les coteaux du mont Mertchika, et le silence de la solitude n'est interrompu que par le bêlement de quelques troupeaux qui s'éloignent à leur approche, au coup de sifflet donné par les bergers. Ils débouchent sur le plateau de Liboôvo; ils marchent vers le palais de la fille de Véli-Zadé, dominés par la pensée de se baigner dans son sang. Ils font signe de se taire pour surprendre les gardes dont ils la croient entourée. Ils approchent en se traînant à la manière des chasseurs; ils touchent à la porte d'enceinte, elle s'ouvre.... ô surprise! ils voient Chaïnitza, comme aux jours de sa jeunesse, seule, armée de pistolets passés dans sa ceinture, tenant une carabine à la main, et escortée de deux chiens molosses. « Arrêtez, téméraires, s'é-« crie-t-elle; ma vie, ni les richesses que vous voulez « me ravir ne seront jamais en votre pouvoir. Entrez « dans cette enceinte; pénétrez, si vous l'osez, dans « mon sérail.... Mais si quelqu'un de vous fait un « mouvement sans ma permission, ce palais, la terre « même que vous foulez sont prêts à vous engloutir. « Dix milliers de poudre remplissent les souterrains « de l'asyle consacré à mon veuvage. Je vous accorde

« cependant un pardon que vous êtes loin de mériter.
« Retirez-vous, et si une seule bouche a l'audace de
« répliquer, nous mourrons tous à l'instant même.
« Emportez ces sacs remplis d'or que je veux bien vous
« donner ; ils serviront à vous dédommager des pertes
« que les ennemis de mon frère vous ont fait récem-
« ment éprouver. Ne troublez plus désormais mon
« repos ; car j'ai d'autres agents de destruction à mes
« ordres que le salpêtre. La vie n'est rien pour moi,
« pensez-y, et vos montagnes pourraient encore à
« ma volonté devenir le tombeau de vos femmes et de
« vos enfants. »

Elle se tait; et quelques Iapyges acrocérauniens, auxquels elle fait signe d'enlever cinquante bourses déposées à l'entrée de sa demeure, les ayant ramassées, ses ennemis tremblants regagnèrent précipitamment leurs foyers, épouvantés de la grandeur du danger auquel ils venaient d'échapper. Bientôt après le butin fatal qu'ils avaient obtenu mit les armes aux mains des peuplades de la Chaonie, et la peste, qui se répandit dans leurs montagnes, ne justifia que trop les menaces de la fille de Khamco. Des Bohémiens, auxquels elle avait distribué des hardes imprégnées des miasmes de la contagion, qu'elle gardait comme une réserve pour un coup de désespoir, répandirent au loin cette mortalité dont les germes continuent à désoler l'Épire.

CHAPITRE VI.

Réponse d'Ali en apprenant la défection de ses fils. — Pehlevan demande à monter à l'assaut. — Ses intrigues. — Est empoisonné. — Sa tête envoyée à Constantinople. — Arrivée de son fils dans cette ville. — Sa joie et son affliction. — Avarice d'Ali réprimée. — Sortie de sa garnison. — Bat les assiégeants. — Caractère d'Omer Brionès. — Mahmoud bey devient l'idole des Toxides. — Ordre de respecter Chaïnitza. — Détresse de l'armée impériale. — Lettre d'Ismaël pacha aux Parguinotes. — Leur réponse. — Misère générale de la Thessalie. — Les Souliotes réclament le prix de leurs services; — sont éconduits. — Leur mécontentement.

Quelle que soit l'horreur qu'inspirent les forfaits d'Ali Tébélen et de Chaïnitza, l'ame flétrie par les scènes de déloyauté que j'ai racontées, s'étonne de l'audace d'une femme imposante par son caractère, et s'intéresse au sort d'un enfant qui, seul de sa famille, reste fidèle au malheur. Le vieux satrape ignorait les résolutions généreuses de sa sœur et de son petit-fils, car le sort des assiégés est presque toujours de n'apprendre rien de favorable, lorsque des lettres de ses trois fils l'informèrent de leur lâche défection. On croyait que cet évènement allait l'accabler; mais, soit qu'il y fût préparé, ou qu'il eût assez d'empire sur

sa douleur pour dissimuler, il répondit : *qu'il était depuis long-temps persuadé que ses fils étaient indignes d'être de son sang.* Il annonça lui-même ces désastres à sa garnison, en déclarant aux chefs et aux soldats *qu'il n'avait plus, dès ce jour, d'autres enfants et d'autres héritiers que les défenseurs de sa cause*; et, pour montrer aux assiégeants combien il était loin d'être découragé, il engagea contre eux une canonnade qui ne finit que bien avant dans la nuit.

Ces démonstrations furent autrement interprétées dans l'armée impériale, où la nouvelle de la soumission des fils du proscrit causa un enthousiasme général. Ismaël pacha avait reçu de Prévésa des canons et des mortiers; on venait d'ouvrir la tranchée devant les châteaux; les boulets commençaient à découronner la forteresse de Litharitza, quand les Turcs demandèrent à monter à l'assaut. Tous voulaient terminer la guerre par un coup d'éclat, ou plutôt s'emparer des trésors de *Cara* Ali, qui étaient le mobile principal de leur ardeur guerrière.

L'entreprise était insensée; et Ismaël pacha, qui avait des raisons particulières de réduire Ali Tébélen, de manière à ménager ses richesses pour en grossir le trésor du sultan, dut tempérer une fougue qui compromettait de toutes façons le succès de son entreprise. Il représenta aux chefs l'extravagance qu'il y aurait à attaquer, le sabre à la main, une forteresse hérissée de canons, sous le feu desquels il fallait marcher, sans être protégés par aucun de ces ouvrages

de l'art, propres à garantir le soldat jusqu'à l'endroit où il doit affronter le danger. Le terrain était nu; il n'y avait pas de brèche au corps de la place; on n'était pas même parvenu à se loger à portée d'engager la fusillade avec les assiégés, et les hommes de bon sens, qui sont partout la minorité, s'étant rendus à l'avis du généralissime, réprimèrent les murmures et les criailleries d'une vaine soldatesque.

Malgré la sagesse évidente de cette résolution, Pehlevan Baba pacha, qui ne rêvait que pillage, se répandit en injures contre Ismaël pacha, qu'il taxa de lâcheté et de trahison. A l'entendre, il ménageait le proscrit pour s'emparer seul de ses trésors et les partager avec Drama Ali, ainsi qu'il avait déjà fait, les denrées de ses tchiftiks. Il menaçait de tout révéler au sultan, et, par ses propos séditieux, le Bulgare devint le point de ralliement des mécontents, qui abondent dans toutes les sociétés d'hommes armés. Parfois, il demandait ironiquement aux agas de l'Épire, quand est-ce qu'on leur rendrait leurs biens; parfois, il les plaignait des retards qu'ils éprouvaient et des lenteurs de cette justice qui leur avait été solennellement promise. Plus souvent, le furieux Ajax du Balkan, jurait *par son sabre, teint autrefois du sang des Cosaques*, que, si l'on n'enchaînait pas sa valeur, il prendrait, avec ses Chrysalides, le château du lac. Quelques escarmouches qu'il eut de ce côté avec les avant-postes d'Ali, auraient cependant dû le convaincre que le succès n'était pas aussi facile qu'il le croyait. Pour dissimuler son dépit, il permit

secrètement à ses soldats d'aller à la maraude; et d'indiscipline en indiscipline, il en vint à ouvrir une correspondance criminelle avec Ali, dont Ismaël pacha prétendit ne pouvoir arrêter les conséquences qu'en le faisant empoisonner.

Ce coup d'état, très-commun en Turquie, fut conseillé par le fidèle secrétaire de Pehlevan, Anagnoste, qu'Ismaël pacha récompensa, en l'attachant à son service particulier. On procéda ensuite à l'inventaire de Baba pacha, auquel on trouva des bijoux, des dépouilles précieuses et une somme de quinze cent mille francs, qu'on expédia au Grand-Seigneur, avec un ilam ou procès-verbal de ce qui s'était passé.

Pendant que les courriers, chargés de l'héritage du chef des Kersales, traversaient la Turquie d'Europe, son fils, débarqué au pied des murs de Constantinople, y faisait son entrée dans le carosse d'Ali Tébélen. C'était le char du nouveau triomphateur. On applaudissait aux succès d'Ismaël et de Baba pacha; on admirait les têtes et la quantité d'oreilles que ses tchoadars déposaient au seuil impérial de la Porte de félicité; on enviait le sort de celui qui était chargé de remplir une pareille mission. Il obtint la pelisse d'honneur dans l'audience à laquelle il fut admis; quelle devait être sa joie? Mais, ô vicissitude des choses humaines! vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, que le fils du héros bulgare n'était plus qu'un objet de pitié, si la pitié pouvait entrer dans le cœur des esclaves qui entourent le trône des despotes de l'Orient. Pehlevan Baba pacha, qu'on

proclamait la veille *Gazi*, *victorieux*, était rangé au nombre des rebelles mitigés; ses richesses et la preuve de sa déloyauté, appuyée d'un *ilam*, venaient d'être déposés aux pieds du chef des croyants. On criait anathème contre sa race. Mais, comme on pardonnait ordinairement à Rome aux enfants de ceux qui s'ouvraient les veines dans le bain, pour obéir aux ordres de César, de même à Constantinople la mort de Baba pacha, ayant été déclarée naturelle, on daigna faire grace à son fils, qui s'estima trop heureux de retomber dans l'oubli. Les raisons d'Ismaël pacha furent trouvées péremptoires, *il envoyait de l'argent*; et, quoiqu'on eût une arrière-pensée sur la modicité d'une somme de quinze cent mille francs, comparée aux déprédations du Bulgare, on ajourna l'apuration des comptes à des temps plus convenables.

Ismaël pacha, débarrassé d'un antagoniste plus turbulent que politiquement dangereux, car le premier soin d'un Turc en place est de conserver son emploi pour sauver sa tête, songea à se venger d'Ali en nouant quelques intrigues parmi les assiégés. C'était l'occasion de montrer à son maître, car il avait été élevé par le satrape, qu'il avait profité de ses leçons. Il s'occupa donc à faire reprocher adroitement aux Guègues et aux Toxides, qui composaient en grande partie la garnison des châteaux, combien il était honteux pour eux de laisser languir dans les fers le malheureux Ibrahim de Bérat et son fils, leurs maîtres anciens et leurs bienfaiteurs. Il espérait, en

réussissant à les toucher sur leur sort, parvenir à susciter des mésintelligences entre les assiégés et leur chef; mais le temps des dénis de justice était passé avec son absolu pouvoir, pour celui que la fortune mettait aux plus rudes épreuves. Qu'aurait osé répondre Ali Tébélen à des soldats mutinés? de quoi même pouvait-il se plaindre dans l'abandon général de son armée et de ses vassaux? de l'infidélité du peuple; de l'ingratitude des siens, comme le font ordinairement les princes qui, voyant, dit Plutarque, leurs états bouleversés par des révolutions, s'en prennent à leurs sujets, sans se souvenir qu'ils leur ont, les premiers, donné l'exemple de l'immoralité, en ne faisant nul cas de la justice, ni de la bonne foi, et en les sacrifiant toujours, sans hésiter, à leurs intérêts particuliers (1). Il consentit donc à l'élargissement de ses deux illustres prisonniers, à condition qu'ils resteraient dans le château, ce qui ne souffrit aucune contestation, puisque les Guègues et les Toxides, leurs libérateurs, s'y trouvaient également renfermés. Forts de cette concession, les soldats d'Ali, encouragés par cette déférence, demandèrent une augmentation de paie. Comme on leur avait cédé sur un point, le visir fut obligé de porter leur solde au prix exorbitant de cent francs par mois, et d'accroître proportionnellement celle de ses autres troupes.

Quoique rien ne fût plus pénible pour lui que de

---

(1) Plutarch. in Pyrrh., p. 390. ap. Rollin, Hist. Anc., t. II. 335, 336. édit. de M. Letronne, 1821.

toucher à ses trésors, Ali Tébélen, aussi calme que la veille d'une fête, fit ce nouveau sacrifice sans hésiter. *Je ne marchande point*, dit-il, *avec ma famille; mes enfants adoptifs versent leur sang pour moi, et l'or n'est rien en comparaison des services qu'ils me rendent.* Malgré cette affectation de désintéressement, sa cupidité lui fit ordonner secrètement au directeur de ses subsistances militaires, qui était un Israëlite, nommé Mosè ou Moïse, d'augmenter le prix des denrées que les soldats achetaient des deniers de leur paie, car dans les armées turques chacun se nourrit à sa guise; mais la fraude perça. On s'en prit d'abord aux étapiers qu'on maltraita, et on finit par chansonner le satrape, auquel on donnait l'épithète d'*Ali bacal*, ou *Ali le regrattier*. Le spéculateur cauteleux, qui voulait reprendre en détail son argent, fut déconcerté; et comme il avait intérêt à ménager ses soldats, il renonça à son monopole usuraire.

Ce n'était pas sans le désir brûlant de punir l'insolence de ceux qui l'avaient outragé. Il sentait la nécessité de se défaire de ces enfants perdus, qu'un général habile offre en holocauste aux premiers feux du combat, en utilisant ainsi des furieux armés, qui deviendraient tôt ou tard contraires à ses desseins. Il avait remarqué les plus mutins; sa police secrète lui avait fait connaître leur nombre, et il les fit désigner par leurs camarades, pour marcher à la tête d'une sortie, destinée à détruire les ouvrages des assiégeants. Le prix des têtes fut fixé, ainsi que celui

des canons qu'on enclouerait, ou dont on s'emparerait. C'était prendre des hommes avides par leur faible, et le rusé Ali porta l'ardeur de ses braves au dernier degré, en différant assez le moment de l'attaque, pour se faire prier d'en donner le signal.

Au jour convenu, les ponts-levis du château s'abaissent; les plus intrépides des Guègues et des Toxides se précipitent sur les redoutes des impériaux, et la réserve, montant sur leurs cadavres, enlève les positions dont ils lui avaient frayé les approches. Les canons des batteries voisines de l'église de Saint-Nicolas, et des ruines de l'ancien sérail de Véli pacha, qu'on ne peut transporter, sont précipités dans les marais qui bordent le lac. Un désordre épouvantable se répand parmi les assiégeants; Ismaël pacha, Drama Ali, chefs, soldats fuient et ne s'arrêtent qu'à Dgélova, où le sérasker du sultan établit son quartier-général. Ali est encore une fois maître de Janina; le siége de ses châteaux est levé; ses troupes s'établissent dans le camp des ennemis. Il ordonne d'allumer des feux sur les hauteurs du mont Paktoras; il prescrit à ses bandes d'occuper le terrain qu'elles ont conquis, et il rentre avec la nuit dans son château, pour accomplir le dessein principal qui occupait son esprit.

Il n'avait que trop senti que, si les trésors étaient le mobile de sa force, ils étaient aussi la cause de ses malheurs. Il fallait donc, en cas d'insurrection, les mettre à l'abri d'un coup de main des Schypetars, et les ravir pour jamais au gouvernement de la sublime Porte, s'il venait à succomber. Il fit en conséquence

déposer les sommes nécessaires à ses besoins dans le magasin des poudres, pour les détruire en un instant s'il s'y trouvait forcé. Profitant ensuite de l'obscurité, il présida à l'embarquement des coffre-forts tout préparés, qu'il fit couler, à plusieurs reprises pendant quinze nuits consécutives, dans différentes parties du lac, en employant des Bohémiens qu'il fit périr, afin d'être seul dépositaire de son secret. Ces dispositions étant prises, il rappela sa garnison dans le château, dont il s'était réservé la dernière enceinte qui enveloppait son palais, où il n'admettait que des hommes dévoués et auxquels il avait une confiance d'autant mieux fondée qu'il les avait compromis par des crimes que nulle amnistie ne devait faire pardonner.

Rassuré par ses dispositions, Ali vit, d'un œil serein, les assiégeants informés de sa retraite, réoccuper leurs lignes. Ses derniers succès compensaient, dans l'opinion publique, des malheurs qu'on n'attribuait qu'à la lâcheté de ses fils et de son armée. Ceux qui l'avaient abandonné n'étaient pas sans repentir. Omer Brionès, accoutumé à changer de parti, comme ce Plancus, contemporain d'Antoine (1), qui avait passé sous trente drapeaux différents, sans savoir pourquoi, était traître par une espèce de maladie assez ordinaire aux Schypetars, et il n'y avait nulle confiance entre lui et le sérasker. Ismaël pacha et Drama Ali n'étaient pas toujours en harmonie, et le génie

(1) Velleius Paterculus II. 63, 8. edit. N. E. Lemaire.

de la discorde, excité par le souffle impur d'Anagnoste, qui avait poussé à leur perte tous ceux qu'il avait servis, ne pouvait qu'occasioner de nouveaux désastres. Cet homme, aussi fourbe que Sinon, sous le prétexte spécieux d'un zèle sans bornes, en alarmant son maître par des rapports véritables en apparence, ne s'appliquait qu'à lui en faire tirer les conséquences les plus contraires à ses intérêts privés et à ceux du gouvernement turc.

L'orgueil serait le vice dominant des Turcs, si l'avidité ne brisait ce que ces caractères barbares ont de superbe et d'altier. Le Romili Vali-cy Sélim pacha, apprenant la courageuse résolution de Mahmoud bey, fils de Mouctar pacha, avait obtenu de la Porte Ottomane un firman qui séparait désormais Tébélen du Mansoub de Janina, en déclarant le petit-fils d'Ali vaivode de ce district, dont le territoire fut rangé au nombre des annexes de la grande satrapie de Bitolia. Cette déclaration combla de joie les Toxides. Le jeune Mahmoud devint leur idole : c'était le sang d'Ali ; ils distinguaient en lui les traits et les qualités de son aïeul. On le montrait au peuple ; il formait le point de ralliement des mécontents : cela n'avait point échappé à Anagnoste, et Ismaël, persuadé que les beys de la Toscaria, comme tous les grands vassaux, ne se prêtaient à ce manége que pour gouverner eux-mêmes, sous le vain nom d'un enfant, envoya pour la seconde fois demander qu'on lui remît le petit-fils du proscrit. A cette sommation les Toxides répondirent : « qu'Ali, Mouctar, Véli, Salik, et tous

« ceux qui sont entre les mains de la Porte, ou enfer-
« més dans les châteaux de Janina, périssent. Jamais
« nous ne prendrons les armes pour les secourir; mais
« on nous a donné Mahmoud pour vaivode; nous le
« voulons, et nous le défendrons avec nos sabres. »

Étonné de cette réponse, Ismaël comprit qu'une politique indépendante de son autorité, agissait au sein de l'Épire, et il lui fut facile de croire que l'argent de Chaïnitza avait mis le Romili Vali-cy dans son parti. Comment expliquer, sans cela, l'intérêt subit qu'il avait manifesté pour un enfant? Ismaël sentait trop qu'un motif de cupidité ou d'envie contre son pouvoir, avait pu présider à une pareille détermination. Il se décida donc à couper le mal dans sa racine, en s'assurant de la personne de Chaïnitza. Il avait à sa disposition des hommes incapables de se laisser fasciner les yeux par l'apparition du cavalier, qui avait défendu deux fois le passage du Celydnus aux Chaoniens superstitieux. Il savait sans doute aussi à quoi s'en tenir sur le volcan prêt à engloutir ceux qui tenteraient d'assaillir le sérail de Liboôvo. C'en était fait de Chaïnitza; un juste châtiment allait frapper sa tête impie; le bruit de sa fin prochaine était public, mais au moment de lui porter le coup fatal, on ne parla plus de cette affaire que pour se dire à l'oreille: qu'un ordre supérieur de la Porte défendait d'attenter aux jours de la sœur d'Ali Tébélen. Elle avait trouvé la clef des cœurs dans le divan, en faisant compter, à Khalet effendi, quatre mille bourses, autant au Romili Vali-cy, qui l'engagea à arrê-

ter les plaintes d'Ismaël pacha, en lui fermant la bouche avec une somme égale à celle qu'il avait reçue. Chefs et ministres furent ainsi corrompus, et on assure même que le magnifique sultan, informé de cette affaire, ne dédaigna pas d'entrer en partage du rachat du sang avec ses illustres esclaves.

S'il existe un homme sans passions, dit la sagesse orientale, il n'est pas fils d'Adam. A ce titre, Ismaël pacha était l'enfant de la coulpe, et depuis son entrée dans l'Épire, son gouvernement ne s'y était encore signalé que par des fautes capitales. L'exemple de ses dilapidations et de celles de Drama Ali, avait donné lieu à une foule de vexations particulières; car, lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre. Il avait vendu les magasins de réserve, formés par Ali pacha, et on éprouvait, dès les mois de septembre, la difficulté de se procurer des vivres, quoiqu'on touchât à l'emmagasinement de la récolte. *La trêve de la charrue*, pendant laquelle les assiégés et les assiégeants, amis et ennemis confondus, vaquaient à l'agriculture, n'avait pas permis, à cause du manque de semences, d'emblaver la quantité ordinaire de terres. On ne prévoyait qu'une récolte insuffisante aux besoins de l'année 1821 qui allait commencer, quand on se sépara pour reprendre les armes, après avoir abandonné à la rouille, le fer nourricier des humains. Plusieurs contrées de l'Épire, désolées par la peste, étaient restées en friche, car l'épidémie, plus terrible que la guerre, ôte jusqu'au sentiment prévoyant de l'avenir; enfin, le pacha, qui s'était

privé des ressources nécessaires à son armée, n'avait pas tardé à s'aliéner les esprits par le mépris avec lequel il traîtait les Épirotes.

Dans l'ivresse de ses succès, Ismaël pacha s'était imaginé, après son début, qu'il lui suffirait désormais de manifester une volonté pour être obéi. Il avait reçu, dans ses instructions, l'ordre de tenter de repatrier les Parguinotes. Cette mesure avait été, dit-on, suggérée au divan par la légation de S. M. B. à Constantinople. Le chef politique des Iles Ioniennes ne pouvait endurer le reproche vivant d'une population entière, assise en qualité d'accusatrice au foyer des Grecs de Corfou. Ils pleuraient leur patrie; et c'était pour les Ioniens une espèce de honte de paraître heureux devant des compatriotes affligés, lorsqu'une lettre du sérasker Ismaël, datée de son quartier de Dgélova, le 13 (25) septembre, leur apprit qu'ils pouvaient retourner dans l'Épire.

« Honorables Parguinotes, leur mandait-il, je vous « écris pour vous inviter à rentrer dans votre patrie. « La bonté du sultan notre maître vous autorise à « rédimer vos propriétés, qu'on vous permettra de « posséder à la condition de payer la dîme impériale, « le *Zygoképhalon* (1) pour vos personnes ainsi que « pour vos bestiaux, et toutes les autres redevances

(1) Zygoképhalon. Cet impôt remonte à Justinien. L. ult. Cod. de immunit. nem. conced. Novella 17. Justinian., c. 8, et Cujas ad l. 3. Cod. ut nemini liceat in coempt. lib. 10. Les Turcs ont restreint ce tribut aux chrétiens, qu'ils rangent au nombre des animaux consacrés à leur service.

« qu'on jugera à propos d'exiger de vous, ainsi que « cela se pratique à l'égard des raïas du glorieux « sultan. Ceux d'entre vous qui n'auraient pas le « moyen de racheter leurs propriétés, paieront an-« nuellement les deux tiers des récoltes, comme le « font les paysans des tchifliks. Empressez-vous de « jouir de la faveur que je vous annonce : c'est l'ex-« pression de la volonté souveraine de notre Padis-« cha, *empereur*. . . . .

Une pareille proposition fut reçue comme elle devait l'être de la part des Parguinotes. Leur réponse, datée du 2 octobre, portait que, n'ayant jamais été sujets de Sa Hautesse, qu'ils respectaient, ils ne lui devaient ni tribut, ni obéissance ; que c'était leur patrie libre, sous la protection de la Grande-Bretagne, qui jura de défendre leur indépendance, qu'ils réclamaient sans condition. Ils terminaient en remerciant Ismaël pacha, et en lui déclarant qu'ils n'avaient rien à démêler avec lui, relativement à une affaire qui n'était pas de sa compétence. . . . .

Irrité de cette réponse, qu'il reçut au moment où le Romili Vali-cy Sélim arrivait au camp de Janina, Ismaël pacha ayant convoqué un grand divan, en donna lecture aux chefs mahométans. Un murmure d'indignation se manifesta dans l'assemblée, et il fut unanimement convenu d'ordonner le licenciement de tous les armatolis de la Hellade. Le sérasker fut chargé, en qualité de compatriote, sachant la langue grecque, de leur notifier cette résolution, en leur demandant, au lieu de soldats, des bras pour tra-

vailler aux tranchées qu'on avait résolu d'établir, depuis qu'on avait reçu un parc d'artillerie de siége; et des paysans pour le service journalier de l'armée.

Une pareille déclaration exigeait des ménagements, et on prit le contre-pied, en employant des formes acerbes, au lieu de consoler des hommes déja accablés de misère, par l'espoir d'une amélioration prochaine. Ismaël, ayant donc appelé devant lui les notables et les chefs de la Hellade, leur déclara, en termes absolus, que la Sublime Porte les dispensait à l'avenir du service militaire; que les armatolis eussent à rentrer dans leurs cantons pour y maintenir une police sévère contre les voleurs; que, vu l'état des finances, il ne pouvait accorder aucune solde, et, s'adressant aux notables, il ajouta, qu'on déclarait toutes espèces de réclamations pour indemnités, à quelque titre que ce fut, comme non avenues. Non content d'annoncer une faillite complète, le sérasker ajouta qu'à l'avenir le sultan ne reconnaissait et ne reconnaîtrait dans la Hellade, suivant la lettre du canon de Soliman le Magnifique, que des *agas* ou *seigneurs* et des *raïas corvéables* et *taillables*, *à merci et miséricorde*. D'après la teneur de ce même édit, il prescrivit, qu'on eût à dresser et à lui envoyer dans le terme de trois mois, un état des *infidèles* payant caratch (tribut en vertu duquel un chrétien obtient grace de la vie pendant un an), afin d'établir une surtaxe d'après chaque billet. Il désigna ensuite par villages le nombre d'hommes et de bêtes de somme, qui devaient être soumis à l'*angarie*, jusqu'au mois de mars 1821,

temps auquel ils seraient remplacés par un égal nombre d'individus de trois mois en trois mois, et entretenus aux frais des communes.

A la suite de la tenue de ce lit de justice, les notables et les capitaines des armatolis furent congédiés, et ce qui étonnera sans doute d'après l'exaltation imprimée aux esprits par les prédications du moine Théodore, personne n'osa pousser le cri de *guerre aux tyrans*. Loin de là, la plupart des capitaines avec leurs compagnies s'obstinèrent à rester à Junina dans l'espérance de fléchir le séraskier. Une prompte obéissance suivit même les volontés d'Ismaël pacha, les défilés du Pinde, les chemins de la Thessalie furent couverts de paysans et de convois qu'on expédiait au camp de Janina, et une morne consternation régna dans les montagnes, où l'œuvre de l'affranchissement ne pouvait naître que de l'excès du mal. Le ciel réservait un triomphe inouï aux enfants de la croix; les mahométans n'avaient pas encore comblé la mesure des crimes, pour justifier, à la face du monde, les chrétiens infortunés, de la sainte rébellion qu'ils allaient bientôt proclamer.

L'abus de l'autorité fut toujours son terme fatal. Ismaël, qui avait pris la résignation des Grecs pour le fruit de l'obéissance, ne ménageant plus personne, se prépara des chagrins amers. Les Kersales de Baba pacha s'étaient rangés, depuis la mort de leur chefs, sous les drapeaux du Romili Vali-cy, qui vivait dans des rapports plus qu'équivoques avec le sérasker. L'hi-

ver s'avançait et il ne pouvait maîtriser les éléments. Déja les premières neiges couvraient les faîtes du Pinde, et les Spaïs de la Thessalie, ainsi que les milices de la Macédoine, se débandaient chaque jour pour rentrer dans leurs foyers; les soldats de la Thesprotie disparaissaient pendant des semaines entières, et revenaient, quand bon leur semblait, rejoindre les drapeaux de leurs beys. Les artilleurs, nouvellement arrivés de Constantinople, s'amusaient à lancer sur les châteaux d'Ali des bombes, la plupart vides, que les assiégés leur renvoyaient chargées. Les boulets qui souvent n'étaient pas de calibre, produisaient peu d'effet contre des remparts en pierre solide et terrassés. Les assiégeants fouillaient les décombres de Janina pour se procurer du bois de chauffage, tandis qu'Ali, pour la même cause et afin de se préserver d'un incendie, faisait démolir son magnifique palais du lac. On était de part et d'autre mal à son aise, quand les Souliotes, qui avaient payé de leurs personnes au siége de Prévésa, revinrent au nombre de sept cent-soixante hommes au quartier-général d'Ismaël pacha. Leur premier soin fut de réclamer le prix des services qu'ils avaient rendus, en invoquant l'exécution de la promesse qu'on leur avait faite, de reconquérir Souli à leurs risques et périls. Le château de Kiaplia n'avait qu'une garnison de soixante hommes. Ils se chargeaient de le prendre, en se soumettant ensuite, comme sujets du Grand-Seigneur, à la teneur des capitulations accordées à leurs ancêtres.

Rien n'était plus juste qu'une pareille demande; mais, soit qu'Ismaël pacha eût des ordres pour les éconduire, soit qu'il craignit de réintégrer les Souliotes dans une position où leurs ancêtres s'étaient défendus pendant cent quarante ans, il éludait de leur donner une réponse catégorique. Tantôt, il leur offrait le territoire voisin du port Glychys ou ils venaient de réunir leurs familles; tantôt Loroux, en ajournant la restitution de Souli. Ce refus devint le signal d'un mécontentement, qui, des Souliotes, passa bientôt dans le cœur de tous les Épirotes. Les villages dévastés, les moissons dévorées, les magasins épuisés, les corvées, les vexations journalières, faisaient regretter aux chrétiens le gouvernement d'Ali. La restitution des propriétés particulières ne s'effectuait pas, et on se demandait ce qu'on gagnerait à un changement, qui ne s'annonçait avec les signes d'aucune amélioration.

Des esclaves mieux façonnés n'auraient pas fait de pareilles réflexions. Chez ceux qui ne pensent jamais au malheur de leur condition, tels que les Égyptiens, parce qu'il y a abrutissement moral, les individus, pareils aux animaux domestiques, souffrent et meurent sous le poids de l'oppression. Mais parmi les Épirotes qui ont appris des Français le calcul décimal et le système nouveau des poids et mesures (1), on raisonne; et si, comme l'a dit un philosophe, *tout homme qui pense est un être dépravé;* les anciens sujets de Pyrrhus sont à ce titre

---

(1) Nos officiers du génie qui ont servi à Corfou peuvent

très-près de la corruption. Constamment occupés de l'injustice du sort qui les opprimait, ils ne songeaient qu'à une honorable émancipation, et plusieurs d'entre eux, ne pouvant briser leurs fers, s'étaient élevés au-dessus du malheur, en embrassant la vertu la plus rigide, pour se consoler de la perte de leurs droits naturels. Les cloîtres, sous le gouvernement d'Ali Tébélen, étaient devenus l'asyle d'une foule d'hommes énergiques qui, ne voyant plus moyen de fonder le règne des lois, s'étaient réfugiés dans le sein du Dieu, qui ne connaît *ni premier, ni dernier*, dans les demeures célestes de son père. Soit instinct, soit politique, ou suite des préjugés de son enfance, le tyran, qui envahissait tout sur la terre, avait laissé à ses victimes la paix des monastères, où elles trouvaient d'ineffables consolations.

Ces humbles retraites, justement appelés refuges, Καταφύγια, n'avaient pas été respectées par l'armée mahométane. Quelques vieux guerriers qui avaient endossé la haire de St.-Basile, s'étaient vus forcés de fuir dans les montagnes. De pauvres papas avaient été égorgés; les chapelles isolées étaient devenues la proie des flammes, les croix du Sauveur et les images de la Sainte-Vierge, placées dans les défilés de l'A-

attester avec quelle facilité les paysans épirotes avaient adopté le calcul décimal, et nos différentes mesures basées sur ce système. Tout ce qui est exact et utile plaît singulièrement à ce peuple, qui s'est empressé de recevoir la vaccine, et qui, étant sans préjugés répulsifs, accueillera toujours les choses capables d'améliorer sa condition.

novlachie, avaient été profanées par les ennemis du nom chrétien. Un orage religieux et politique se formait, en s'annonçant par le mugissement sourd et terrible des murmures inarticulés qui précèdent les tempêtes populaires.

La révolte est incontestablement le pire des moyens qu'un peuple opprimé puisse employer pour améliorer son existence, à moins qu'il n'y ait cause évidente de désespoir. Le temps, qui parait s'endormir sur le cours des choses humaines, semblait avoir rivé les fers des chrétiens. La morale du Dieu qu'ils adorent n'en avait en quelque sorte formé des hommes que pour être citoyens du ciel, après avoir été de vertueux pèlerins sur la terre : l'église d'Orient l'avait prouvé depuis six siècles d'afflictions. La religion du Christ immortel ne commandait aux Grecs que l'obéissance au souverain quel qu'il soit (*obedite principibus etiam dyscolis*), *et si on est persécuté dans un lieu, de fuir dans un autre;* tous s'étaient retirés dans les aspérités des météores de la Thessalie. Une attitude résignée, la force d'inertie, sont les grands moyens de succès contre la tyrannie, et l'injure, qui marche le front élevé sur la terre, l'incline bientôt dans la poussière quand le laboureur, désertant les campagnes, cesse de payer les tributs. Les persécutions contre les raïas avaient amené ce résultat. Les vivres, chaque jour plus rares dans le camp des Turcs, allaient manquer, et pour surcroît d'embarras les débris de la bande d'Odyssée commençaient à harceler les convois.

Les chefs mahométans s'en prirent d'abord aux chrétiens qu'ils menacèrent d'égorger. Ils accusèrent même bientôt les Souliotes, que le serasker repoussa de son camp, en leur assignant, pour bivouac, le quartier voisin de la porte St.-Nicolas, où ils s'établirent, indignés d'un soupçon qu'on n'eût pas même la précaution de leur déguiser. Ils comprirent, et ils ne tardèrent pas à savoir positivement qu'on ne voulait plus que des *raïas* dans un pays où leurs ancêtres avaient formé des autonomies, et tel qu'Achille entouré de ses Thessaliens, leur chef Marc Botzaris resta campé au bord du lac, le cœur plein de ressentiments et de vengeance.

Il reprit sa lyre et, les yeux fixés sur le Pinde, on l'entendait chaque soire redire en soupirant aux enfants de la Selleïde, les noms des héros leur ayeux; leurs exploits, leur gloire, et l'obligation qu'ils leur avaient léguée de mourir comme eux pour les saintes lois du Christ et de la patrie, objets éternels de la vénération des Grecs.

Ainsi chantait Marc Botzaris, quand il vit arriver à son quartier l'épouse chérie de son cœur Chrysé (χρυσῆ) à la blonde chevelure, et ses enfants. Elle voulait partager ses dangers, *les femmes*, lui dit-elle, *sont des génies mystérieux, qui versent un baume salutaire sur le cœur ulcéré des guerriers. Je viens temperer ta colere*,..mais déja la nouvelle du mécontentement des Souliotes était parvenue à la connaissance d'Ali pacha.

CHAPITRE VII.

Bruit de la mort des fils d'Ali. — Stoïcisme de leur père. — Paroles et propos remarquables.—Mouvements populaires à Hydra. — Embarras du serasker Ismaël. — Bombardement des châteaux de Janina. — Correspondance secrète entre le satrape et les Souliotes. — Conférences de leurs députés avec Ali. — Leurs entretiens. — Il leur révèle les projets de la Porte contre les Grecs; — les invite à se sauver eux-mêmes. — Consolations qu'il reçoit de Vasiliki. — Combat homérique. — Armure du satrape. — Carabine de Napoléon, fusil de Dgezar, mousqueton de Charles XII. — Sa bravoure. — Défaite du serasker Ismaël. — Renfort que lui amène Baltadgi pacha. — Dévastation de la Béotie.— Arrivée du Romili Vali-cy au camp.—Conseil secret des Souliotes.—Dernières démarches qu'ils font auprès du serasker Ismaël.— Sa réponse hautaine et insultante.— Ils concluent un traité offensif et défensif avec Ali. — Conditions. — Otages. — Subsides. — Tournent leurs armes contre les Impériaux; — se retirent dans la Selleïde.

Qu'un ennemi soit tourmenté par son ennemi, c'est le propre de la haîne, et personne n'use plus amplement de ce privilége que les Orientaux, étrangers à toute espèce de sentiments de générosité. La Fortune, qui avait agrandi outre mesure Ali Tébé-

len, non contente de lui ravir son armée et ses provinces, venait, disait-on, de lui enlever pour jamais ses enfants. Le bruit de leur mort se répandit tout à coup dans l'armée; et il n'était pas, quoique supposé, dénué de vraisemblance; car toute disgrace est généralement suivie chez les Turcs de la perte de la vie. On racontait que Véli pacha, avec ses deux fils Mehemet et Sélim, embarqués à bord d'une frégate turque expédiée à Constantinople, avaient été décapités à Modon, en Morée, où le vaisseau avait relâché afin de consommer cette exécution. D'autres rapports annonçaient que Mouctar et son frère Salik pacha avaient été étranglés à Monastir, lieu témoin de la mort de leur aïeul maternel Capelan pacha, qu'Ali Tebélen y fit périr, comme on l'a dit précédemment, par le glaive du romili-vali-cy, lorsque son ambition cherchait à se frayer une route dans la carrière du pouvoir.

On ne manqua pas d'informer Ali de la fin tragique de ses enfants; et, soit qu'il n'y ajoutât pas foi, ou qu'il fût au-dessus de tous les malheurs qui pouvaient le frapper, il n'en parut point affecté. *Ils avaient trahi leur père*, repartit-il froidement; *n'y pensons plus*. Malgré ce stoïcisme, on apercevait, au dépérissement du tyran, que son ame était dévorée de chagrins. Cet homme, autrefois plus que chargé d'embonpoint, était devenu d'une maigreur affreuse; ses yeux, déprimés au fond de leur orbite, ne brillaient plus que d'un feu sombre; et ses mains arrondies, qu'il se plaisait à charger de brillants du plus

grand prix, ressemblaient plutôt à celles d'un squelette que d'un être vivant; il conservait cependant encore le rire guttural, sous le voile duquel il déguisait jusqu'à ses emportements; mais ce n'était plus l'expression du plaisir. Les douceurs du sommeil avaient cessé de clore ses paupières brûlantes; et quand la fatigue l'obligeait à se reposer, il ne s'abandonnait au spasme, produit par l'épuisement, que sous la garde de ses sicaires intimes. Retiré au fond d'une casemate, garnie de quelques carreaux en velours, restes de sa splendeur, qui masquaient l'entrée d'un énorme magasin à poudre, qu'il pouvait embraser à volonté, il appuyait sa tête sur les genoux de l'infame Athanase Vaïa, tandis qu'un renégat juif, son ancien maître des postes, Ibrahim Saratch, veillait à la porte de l'antre devenu son dernier repaire.

O faiblesse du despotisme! ce n'était plus que sur ces deux individus que reposait la confiance d'Ali Tébélen, naguère si puissant et surtout si redouté. Athanase Vaïa était devenu son secrétaire intime; et Ibrahim Saratch, exécuteur zélé de ses commandements, était resté, ce qu'il fut dans tous les temps, le ministre aveugle de son bras, et son bourreau privilégié pour les exécutions secrètes. Jamais il n'avait discuté les ordres les plus révoltants de son maître; et il disait, comme aux jours de la fortune d'Ali : *Si je connaissais un instrument plus dévoué que moi aux volontés de mon seigneur, je le poignarderais sur l'heure.* Ainsi, le crime a ses héros; et le renégat Ibrahim n'aurait pas changé au pied de l'échafaud,

récompense digne de son coupable attachement. Entouré de pareils Séides, un scélérat peut être tranquille; mais Ali et sa grandeur n'étaient plus qu'une ombre pâlissante. Son chef d'artillerie, Caretto, qui était mal payé, traînait une existence malheureuse, et on était réduit à le surveiller, dans la crainte qu'il ne passât à l'ennemi. Avec sa défection, les destins d'Ilium pouvaient changer, car il était l'ame de la défense de la forteresse. Il n'en était pas ainsi de l'Acarnanien Georges Varnakiotis, auquel le satrape conseilla de déserter, et de se rendre dans le Xéroméros, pour y organiser des guérillas, et prendre la direction des bandes éparses d'Odyssée, ce que celui-ci exécuta avec succès. Du reste, tout n'aurait dû être que douleur pour le satrape, si l'espoir de quelques grands évènements ne l'avait pas soutenu. Son magnifique palais du lac avait disparu; quatre cent cinquante femmes, qui composaient son harem, vivaient sous des blindages, où le scorbut et les fièvres commençaient à exercer leurs ravages. Un autre cœur que le sien se serait brisé; mais il justifia ce qu'on lui avait souvent entendu dire: *Que, né dans la pauvreté, il saurait au besoin braver l'adversité, tandis que ses fils, élevés sur la poupre, mourraient couverts de honte et d'opprobre* (1).

(1) La réponse que me faisait toujours Ali pacha, quand je lui représentais que sa conduite attirerait tôt ou tard sur sa tête le ressentiment du grand-seigneur, était: *Je suis né dans une cabane, j'ai passé ma jeunesse sous la cape;*

Avec une résignation digne d'une meilleure cause, Ali Tébélen, plus grand dans le malheur qu'il ne le fut jamais au faîte de la puissance, sembla tout-à-coup reprendre une nouvelle jeunesse. Les inquiétudes qui ridaient son front se dissipèrent; ses nuits, ainsi qu'il l'avoua à ses confidents, n'étaient plus agitées par des songes pénibles; l'ombre même d'Éminé avait cessé de le poursuivre. La baguette divinatoire et les sorts qu'il consultait, lui annonçaient une crise favorable à sa cause. Debout dès l'aurore, il donnait audience à l'entrée de sa casemate: *Le courage et la persévérance*, disait-il à ceux qui semblaient fatigués de leur position, *peuvent seuls nous sauver*. Si quelques-uns lui parlaient des pertes qu'ils avaient éprouvées, il leur répondait en faisant l'énumération de ses palais incendiés, de ses biens envahis, et en leur laissant entrevoir des récompenses sans bornes après la victoire. « Ce cordon », disait-il, en montrant la bordure des montagnes chargées de neige qui environnent le bassin de Janina, « sera fatal à nos ennemis. »

---

et s'il le faut, je reprendrai la cape. Et quand je lui répliquais qu'il était difficile d'oublier les grandeurs et l'aisance, quand on en avait joui, il disait : *que je ne savais pas de quoi il était capable.* Quant à ses fils, lorsqu'il m'arrivait par fois de lui en parler, comme je ne manquais pas de dire qu'il était plus robuste qu'eux; sa figure alors devenait radieuse : *Jamais ils ne me vaudront, n'est-ce pas? — Ils sont loin, je pense, de prétendre vous égaler; et si j'en crois mes pressentiments, vous vous portez si bien que vous les enterrerez. — Que Dieu t'entende! car s'ils me survivent, ils dépenseront mon bien, et se feront pendre comme des imbéciles.*

Parfois il plaisantait avec ses soldats au sujet de l'anathème lancé contre lui. « Ils m'appellent *Cara Ali*; « c'est bien plutôt *Elmas* (la Perle) qu'ils devraient « me nommer; car on ne trouverait pas, à l'âge où je « suis, mon pareil dans la Turquie. Les lâches, ils « me regretteront bientôt, et ils apprendront, par la « somme de maux que je leur léguerai, de quoi *le « vieux lion* et les braves qu'il commande étaient « capables, si l'on eût mieux su les apprécier. Ils me « font la guerre pour s'emparer de mes trésors; mais « ils ne les auront que baignés de sang. Je soulèverai « contre eux toutes les passions de la haine et de la ven« geance. Encore quelques mois, j'ébranlerai l'empire, « et ceux qui m'attaquent trembleront au sein même « de Constantinople. Ville infame! avant de mourir, « Ali verra tes palais en cendre, et son injure lavée « dans le sang de tes avides ministres. »

Ces menaces, prononcées d'un ton prophétique, et la joie concentrée d'Ali, annonçaient des évènements extraordinaires. Les Monténégrins, rentrés dans leurs repaires, dès que Moustaï pacha avait reparu à Scodra, méditaient de nouvelles attaques. On parlait sourdement de mouvements séditieux dans la Servie, province impatiente du joug des Turcs. Les Hydriotes, qui avaient si généreusement fourni des marins au sultan, étaient travaillés d'une pléthore alarmante. Leurs matelots sans emploi menaçaient de se révolter, et quoique Hydra soit régie entièrement par les anciennes lois d'Athènes, ses archontes ne pouvant voter *un printemps sacré*, pour fonder au loin quelque

colonie capable de les débarrasser d'un excès de population, on craignait chaque jour une insurrection. Vainement pour conjurer l'orage, les *Dicastes* (juges) Condouriotis et Orlandos, les plus riches armateurs de l'Europe, avaient fait de grands sacrifices; ils ne pouvaient pas opposer long-temps une digue capable de contenir un peuple plein du sentiment de l'indépendance, qui voulait s'enrichir aux dépens des Turcs, à défaut des ressources d'un commerce devenu languissant. La Valachie, la Moldavie, la Macédoine, la Grèce entière, et les îles de l'Archipel, ne parlaient plus que de liberté. Un malentendu, une altercation, un cri, pouvaient amener une révolution regardée comme inévitable, sans que personne sût dire quand ni comment elle se manifesterait, quoique chacun fût assuré qu'elle était prête à éclater.

Du côté des Turcs, les choses étaient bien différentes. La Fortune qui avait conduit Ismaël pacha jusqu'aux portes de Janina, semblait ne l'avoir tiré de l'obscurité que pour lui procurer une chute éclatante. Les états-majors de tant de visirs et de pachas, élevés la plupart dans une cour où les opinions silencieuses, les mouvements dissimulés, dictés par la crainte d'encourir la disgrace d'un eunuque ou d'une odalisque, qui disposent du cordon fatal, font taire souvent jusqu'aux plaintes légitimes, n'étant plus comprimés par la terreur, discutaient librement les actions du sérasker. Pesé dans les balances d'une critique envieuse, il n'était regardé ni comme incorruptible, ni surtout comme capable du fardeau de l'entre-

prise dont il était chargé. Ses moyens étaient au-dessous de son emploi, et Khalet effendi avait provoqué la disgrace de son favori, en désignant, contre son gré, Khourchid pacha pour remplacer Ismaël dans le commandement de l'armée d'Albanie.

Dans les gouvernements irrésolus, un changement n'arrivant jamais sans beaucoup d'autres, parce que les créatures d'une créature forment la chaîne entre le trône et l'administration, les mutations se succédèrent bientôt aussi rapidement que les courriers qui arrivaient chaque jour de Constantinople. Ainsi, dans une même semaine, on vit Ismaël Piassa, nommé d'abord au sangiac de Lépante, en remplacement de Pehlévan Baba pacha, recevoir un autre firman qui l'appelait au pachalik de Bérat, et un troisième par lequel il lui était enjoint de rester au camp de Janina. Il en fut de même du Romili valicy Sélim, mandé et contremandé pour surveiller les bords du Danube, ce qui le jeta dans une étrange perplexité; de Hassan derviche, qui reçut à la fois deux nominations, avec injonction de se rendre aussitôt à Paramythia et à Ochrida, villes distantes l'une de l'autre d'environ quatre-vingts lieues. On se trouvait de toutes parts établi sur le provisoire, et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, il y avait confusion politique, absence d'administration, doubles titulaires pour chaque emploi, parfois double emploi pour un titulaire, et rien ne marchait. Ismaël pacha, lui-même, qui aurait succombé sans les conseils de Drama Ali, perdait entièrement la raison, s'il n'avait reçu la

confirmation de ses titres de visir de Janina et de Delvino, ainsi que l'annonce de l'investiture de Prévésa, érigé en sangiac pour son fils âgé de dix-huit ans, qu'on promettait de nommer incessamment pacha.

C'était au milieu d'une pareille fluctuation d'intérêts alarmés que les assiégeants continuaient leurs opérations. Ils avaient déja lancé plus de cinq mille projectiles sur les châteaux d'Ali, sans causer de grands dommages, et sans parvenir à déloger les assiégés d'une partie de la ville où ils étaient retranchés entre des tas de décombres. Chaque bombe, au moment de son ascension parabolique, était saluée, par les Turcs, des cris de *bon voyage*, *saoula*; tandis que les coups dirigés par l'habile *Caretto* enlevaient parfois des pans de redoute, et démontaient des pièces d'artillerie. Dans l'intervalle des canonnades, les soldats des deux partis, qui n'étaient pas surveillés, se rapprochaient, trafiquaient et fumaient quelquefois ensemble. On buvait, on chantait et la licence, poussée jusqu'au désordre, permettait jusqu'à l'échange des prostituées (γεδεντισμέναι), qui n'étaient pas le fléau le moins redoutable des deux armées; les parents des assiégés faisaient sans peine passer des lettres, du tabac, de l'eau-de-vie et des rafraîchissements à ceux des leurs qui tenaient pour le parti de l'*Excommunié*. Parfois Ali, qui était informé très-exactement des évènements du dehors, se moquait d'Ismaël pacha, qu'il appelait toujours *son domestique*, en lui envoyant du sucre et du café de la part *de son maître attentif à ses besoins*. Il poussait

l'irouie jusqu'à lui reprocher les mauvaises dispositions qu'il prenait pour l'attaquer, et à lui proposer de pourvoir à ses besoins, en autorisant les Juifs à lui vendre des vivres de ses magasins. D'autrefois on s'injuriait, on se provoquait par des défis, et plus souvent par des plaisanteries; quand il faisait beau temps, on manquait rarement d'en venir aux mains, et la fusillade, les cris, unis au tonnerre d'une nombreuse artillerie, ébranlaient les échos du Pinde, sans qu'il y eût jamais beaucoup de sang répandu, surtout du côté des assiégés.

Malgré l'impéritie des assiégeants, la situation d'Ali Tébélen était accablante, s'il n'avait pas eu en sa faveur les chances de l'hiver, qu'il voyait s'avancer comme un de ses plus puissants auxiliaires. A chaque pied de neige tombé sur le Pinde, on l'entendait dire et répéter : *Ah! s'ils me fussent restés fidèles! fils ingrats, cette seule campagne nous livrait nos ennemis.* Puis s'adressant à ses soldats, que ses paroles enflammaient d'un courage nouveau, tant l'exemple d'un chef qui connait les passions des hommes a d'empire sur eux, il les électrisait, sans se dissimuler ses besoins; car la place commençait à manquer de viande fraîche et de plantes potagères, que la flotille ne pouvait plus procurer. Il s'était manifesté des fièvres parmi ses soldats; on avait à craindre qu'elles ne devinssent contagieuses, lorsqu'au plus rigoureux des hivers dont la Grèce ait été affligée depuis l'année 1813, se joignit un incident non moins extraordinaire, que la sagacité du satrape sut pro-

voquer avec plus de succès qu'il n'en retira d'avantages. Je le rapporterai tel que les Grecs le racontent, sans en garantir l'exacte vérité (1).

Les Souliotes, campés du côté de Saint-Nicolas, en arrière de la batterie du Téké, avaient vu tomber quelques bombes dans leur camp, sans qu'aucunes d'elles éclatassent... Étonnés de cette singularité, ils les examinent, et au lieu de mèche, ils trouvent un rouleau de papier enfoncé dans un cylindre de bois, sur lequel étaient gravés ces mots : *Ouvrez avec précaution*. On l'apporta aux chefs, qui en retirèrent, au moyen d'une vis à balle, la lettre suivante : « Je vous avais appelés à mon secours, quand, « débarqués au port Glychys, le destin, qui se joue « des projets des hommes, vous força de passer sous « les drapeaux de mes ennemis. Votre valeur, quoi« que funeste à ma cause, m'est chère ; et je vous « envoie une partie de la solde, que le perfide Is« maël refuse à vos honorables services. Vous trouverez « un à compte de six mille sequins d'or, dans la cavité « des bombes que j'ai fait lancer sur votre quartier. « Qu'un d'entre vous se tienne à la plage de la douane « extérieure du *Courmeti*; ma gondole ira le prendre « à sept heures de nuit, et je lui dirai ma pensée tout « entière. Continuez, en attendant, à amuser Ismaël « par des réclamations obséquieuses, et soyez constam« ment sur vos gardes. Si vous m'avez compris, ré-

(1) Tout ce qui suit est tiré des lettres authentiques d'un capitaine de Souli, qui m'ont été communiquées.

«pondez-moi en faisant allumer trois feux sur le talus «du fossé d'enceinte auquel vos tentes sont adossées. «Le mot de passe de mon envoyé sera *capelan*; vous «lui répondrez par celui d'*aëtos*. A cette nuit... Salut.

ALI.»

Tous les peuples opprimés sont fidèles à la religion du secret, et il fut inutile de le prescrire aux Souliotes, puisqu'il y allait de leur salut. On répondit à Ali Tébélen par le nombre des feux convenus; c'était lui dire qu'on acceptait sa proposition. Une résolution aussi extraordinaire ne pouvait être, des deux côtés, que l'œuvre du désespoir. Les Souliotes, trompés dans leur attente, indignés de l'idée d'être bientôt traités en raïas, se voyaient à la merci des Turcs, qui pensaient à saisir la première occasion favorable, pour se défaire d'une tribu belliqueuse, depuis long-temps suspecte au sultan. Si ces considérations étaient déterminantes, le choix du conseil était au contraire très-délicat. Qui oserait, sans aucune garantie, se rendre auprès d'un homme si long-temps funeste aux enfants de Souli? Les gérontes s'étant assemblés pour délibérer à ce sujet, un religieux, chef spirituel des Souliotes, déclara qu'il se chargerait d'aller entendre les propositions d'Ali.

Les ministres du Dieu de paix sont intrépides dans les occasions où il faut plus que du courage; et le caloyer, ayant reçu l'approbation, se prépara au voyage, en invoquant le nom du Tout-Puissant. Après le coucher du soleil il reçut le mot d'ordre, et, ayant récité les prières des agonisants, il se rendit, enveloppé de

sa haire, au rivage du lac. Arrivé dans ce lieu il prie, il pleure, il se prosterne en esprit devant la majesté de celui qui fait mouvoir les sphères des nuits, en attendant le moment redoutable. Le signal convenu se fait entendre; la barque, glissant à travers les roseaux, accoste la plage; il monte hardiment sur son bord, chargé de soldats et de rameurs. Elle reprend le large. On vogue au milieu d'une obscurité qui n'est interrompue que par le feu de quelques mortiers du château qu'on tirait sur le camp des ennemis, afin d'appeler leur attention d'un autre côté. On arrive à la porte de l'ancien Chatirvan; le religieux gravit les escaliers taillés dans le roc, qui conduisent dans le harem du palais; il passe auprès du tombeau d'Éminé, éclairé jour et nuit par une lampe funéraire, et il est introduit dans la casemate où le visir l'attendait.

Ali l'accueille avec un salut caressant. « Seul en « ces lieux, lui dit-il, mon père? Pourquoi ne vois-je « avec toi aucun guerrier de Souli? L'aigle de Sa« moniva, Marc Botzaris, Lambros, et tant de braves « capitaines que j'estime, où sont-ils? Craindraient-ils « en venant entendre l'aveu de mes fautes et l'assu« rance de mon retour à une inviolable amitié, crain« draient-ils quelque embûche? Tout soupçon doit « cesser entre nous. Tu le vois; *un vieux lion de« vient le jouet d'un chien;* Ismaïl, élevé parmi mes « domestiques, insulte à mon malheur. Mais, que « dis-je! j'implore la justice et non pas la pitié! Ap« proche, saint caloyer; sois le bienvenu; prends place

« à mon côté. » — Le religieux, à ces mots, tire de son sein une lettre des chefs de Souli, qu'il lui présente. Ali la parcourt rapidement, et tressaillant au nom des gérontes qui l'avaient souscrite, les larmes qui coulent de ses yeux, inondent sa barbe blanche... « Nous avons tous beaucoup souffert ; *hélas! chaque* « *jour il tombe une brique du palais de notre vie!...* « *Le monde, je le vois, est toujours du parti des* « *opprimés, et le monde a raison!..* On pouvait se dis« penser de me faire l'éloge de ta probité ; jamais tes « pareils n'ont parjuré le nom du dieu que tu sers. Je « n'invoquerai point ici celui de mon prophète, pour « affirmer ce que j'ai à te proposer ; je te parlerai « sans détour, d'après mon intérêt et celui des Sou« liotes. Les preuves doivent être maintenant des réa« lités, telles que l'argent que j'ai su t'envoyer, dit-il « en éclatant de rire, par une voie à laquelle on ne « s'attendait guère à le voir expédier. Personne n'est « dans le secret ; en voici un important que je te con« fie ; prends ce papier et lis-le attentivement. » ...

« Juste ciel! s'écria le caloyer, nos pressentiments « ne nous avaient que trop bien avertis. » — « Lis ; je « t'expliquerai bien des choses que tu feras connaître « aux Souliotes, et plus tard à tous les Grecs. » « Les « desseins des infidèles nous sont connus, mandait « Khalet effendi au sérasker Ismaël, grace aux soins « d'une légation amie, qui nous a éclairés. C'est à nous « de les prévenir, en frappant dans l'ombre dont ils « s'enveloppent, les Kaffirs excités à nous dévorer. « Tout chrétien, capable de porter les armes, doit

« être effacé du nombre des vivants. Les enfants mâles « seront circoncis et tenus en réserve, pour en com« poser des légions de bektadgis dressées à la tactique « européenne. Afin de ne pas effrayer l'ouléma, nous « laisserons à cette milice le nom de janissaires, et ils « composeront en effet une *nouvelle milice*, qui ré« générera l'empire. » Passant aux détails d'exécution, il énonçait comment on se déferait des Souliotes, des Armatolis, des peuplades grecques de terre-ferme, et des insulaires de l'Archipel. Enfin l'instruction finissait par cette phrase : « La faux doit être mise dans « le champ de la moisson avant que l'épi soit venu à « maturité ; le mot de l'énigme te sera donné par « Khourchid pacha, qui te prendra pour le bras ter« rible de l'exécution des volontés suprêmes de notre « glorieux sultan. »

« Eh bien! reprit Ali, je n'ai qu'une courte expli« cation à te donner ; *C'est que le retour du prin« temps doit être l'époque de l'accomplissement des « desseins du sultan Mahmoud.* C'est à vous, qu'il veut « exterminer, de le prévenir, votre salut est entre vos « mains, si vous vous engagez à exécuter strictement « les propositions suivantes, que tu porteras de ma « part à tes braves compatriotes : 1° Je leur rends « Souli ; 2° je m'engage à leur payer, par anticipation, « la solde d'une année ; 3° ils se sépareront sur-le« champ de l'armée ottomane ; 4° arrivés dans leurs « montagnes, ils commenceront aussitôt les hostilités « contre les impériaux ; 5° pour gage de leur foi, ils « me remettront en otage un certain nombre des en-

« fants des capitaines de leurs pharès; 6° je leur dé-
« livrerai à la signature de notre convention, un ordre
« pour mon commandant de Souli, afin qu'il leur con-
« signe tous les postes, à l'exception de la forteresse
« de Caco-Souli. Reçois le protocole de notre alliance
« future; prends aussi les instructions adressées par
« Khalet effendi à Pachô bey, et fais connaître la vérité.
« Dans deux jours, à la même heure, amène avec toi
« trois capitaines Souliotes, munis de pouvoirs pour
« conférer, et nous conclurons le traité qui doit rendre
« à la Grèce son existence politique. »

Parlant ensuite sur le ton de la confiance, Ali raconta à l'envoyé des Souliotes comment il avait déposé en main sûre, à Corfou, quatre millions de piastres turques, sur lesquels il les autoriserait à se prévaloir pour leurs besoins. Il ne lui laissa pas ignorer qu'il avait versé, dans une banque de Malte, deux autres millions réservés à des dépenses utiles *à la cause commune*. A ces mots de *cause commune*, le caloyer, l'ayant interrompu, lui demanda *s'il entendait par là, l'assistance des Russes?—Catherine n'est plus*, repartit-il; *et les chrétiens de la Franghia dormiront au bruit de vos supplices, si vous n'accomplissez pas vous-mêmes l'œuvre de votre salut. Ne comptez que sur vous seuls! Russes, Anglais, tous vous seront ennemis, dès qu'ils sauront que vous voulez redevenir un peuple; ne perdez jamais de vue cette importante vérité.* Pour prouver la sincérité de ses révélations, Ali insista auprès de l'envoyé pour que les Souliotes continuassent leurs

négociations auprès de Pachô bey, souhaitant qu'ils pussent même par ce moyen obtenir Souli. Enfin, il l'engagea à les diriger de manière que la rupture des conférences venant de la part du sérasker turc, les Souliotes connussent le double avantage de se séparer d'un parti inique, pour embrasser celui d'un homme capable de changer le sort de l'Épire. Ayant fait ensuite apporter des capes, des armes, Ali les confia au religieux pour les distribuer aux principaux capitaines Souliotes; et il se hâta de le congédier pendant que la nuit prêtait encore ses voiles, pour dérober son passage à la vue des Mahométans.

C'était depuis quelque temps la coutume du satrape de souper au milieu de ses odalisques, en faisant asseoir à sa gauche (1) Vasiliki, objet de sa tendresse, qui restait seule avec lui dès que le repas était fini. *Les ombres silencieuses et les caresses d'une femme*, dit un ancien, *délassent Jupiter aux noirs sourcils, des soins fatigants de l'Olympe*; de même la chrétienne de Plichivitza adoucissait les chagrins cuisants d'Ali. Pressée étroitement sur le sein du vieillard, qui répandait des larmes amères aussitôt qu'ils étaient sans témoins, elle le nommait son père. Puis elle essuyait son front qu'elle couvrait de baisers, et, soutenant son courage par ces paroles suaves, si communes aux beautés de la Grèce, que Pitho, déesse de la persuasion, ne manqua jamais d'animer de son souffle, elle ramenait le calme dans ses sens. Elle

(1) C'est la place d'honneur en Turquie.

l'avait ainsi retiré de l'habitude de ne se confier qu'à l'odieux Athanase Vaïa, et, par cet artifice légitime, elle lui avait rendu le goût du travail de cabinet. Ainsi, parfois l'aurore retrouvait Tébélen et Vasiliki, non plongés dans la mollesse, mais occupés à lire des dépêches secrètes, ou à préparer quelques réponses, et il fallait souvent ébranler à plusieurs reprises la herse de la casemate, pour les avertir qu'il était temps de se séparer. Alors la Reine du harem y rentrait pour se prosterner au pied de la vierge de son oratoire, qu'elle priait de détourner l'orage de la tête de celui que tant de forfaits avaient déja condamné au juste jugement de Dieu.

Le jour qui suivit l'entrevue de l'envoyé des Souliotes, Ali se trouvait encore avec sa consolatrice, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi s'avançait en force vers les retranchements extérieurs élevés au milieu des ruines de Janina. En effet, on distinguait quatre colonnes dirigées vers le chemin couvert établi entre le château du lac et le fort de Litharitza. Les avant-postes repliés sur leurs lignes, déja forcées dans deux endroits, ouvraient à l'ennemi le chemin de la place d'armes pratiquée au centre de ces établissements extérieurs. Vainement le canon tonnait, la fureur des assaillants triomphait des obstacles, et semblait prendre une énergie nouvelle au milieu du danger.

Ali ordonne à ses troupes Guègues et aux aventuriers, dirigés par un sergent français (car dans tous les pays du monde, où il se livre un combat, il s'y trouve un Français pour constater le fait), de se préparer à

une sortie qu'il veut conduire en personne. Son embrochor (écuyer) lui amène le Derviche, cheval arabe, léger à la course et ferme dans le combat; son Avdgibachi (1) lui présente ses armes de tir, armes fameuses dans l'Épire, où elles sont l'objet des chants des Schypetars belliqueux, comme le bouclier d'Achille l'était parmi les Grecs des siècles héroïques. La première était un fusil de grande dimension, de la fabrique de Versailles, damassé de bleu, parsemé d'étoiles d'or, envoyé autrefois à Dgezzar de Saint-Jean-d'Acre, par le vainqueur des Pyramides. Après la mort de ce pacha, il avait été présenté au malheureux Sélim III, qui le donna, comme prix de sa valeur, à Kior Jousouf (2) pacha, que la fortune éleva trois fois au rang de visir-azem (3), pour l'en précipiter; et celui-ci, en terminant sa longue carrière à Négrepont, l'avait légué à Ali Tébélen. Il le confie à son criminel Achate, Athanase Vaïa; il remet à un de ses pages une carabine qui lui fut offerte en 1806, au nom de Napoléon; il fait suspendre aux arçons de sa selle, le mousqueton de bataille de Charles XII, arme d'un prix inestimable, par rapport au nom de celui auquel elle appartint. Il l'avait reçue en présent du roi Gustave-Adolphe, lorsque ce monarque, trahi par la Fortune,

---

(1) Avdgi-bachi, grand veneur.

(2) Kior pacha *le Borgne*, ancien marchand de riz, élevé trois fois au grand-visirat, deux fois généralissime, en Égypte et sur le Danube.

(3) Visir azem, grand-visir.

toucha à Prévésa, d'où il aspirait à se rendre au saint Tombeau, qu'une intrigue diplomatique l'empêcha de visiter; il ceint le sabre révéré de Krim Guérai, dont Orcan, rejetton aîné de cette dynastie tartare, lui fit hommage, lorsqu'il reçut, avec deux de ses frères, une hospitalité généreuse à la cour du satrape de Janina (1).... Il donne ensuite le signal du départ; et dès que sa troupe a franchi le pont-levis, il marche sur ses pas. Les Guègues et les aventuriers poussent un cri immense, auquel les assaillants répondent par de longs hurlements; et les échos du Pinde sont ébranlés d'un bruit pareil au fracas des vagues soulevées par la tempête. Le combat s'engage aussitôt de toutes parts, tandis qu'Ali, placé sur une éminence voisine du consulat de France, cherche à distinguer les chefs ennemis. Il appelle et fait appeler Pacho bey, mais vainement: *il n'est pas destiné*, s'écrie-t-il, *à vaincre ou à mourir en soldat.* Apercevant le colonel (bimbachi) des bombardiers impériaux, Hassan Stambol, en dehors des batteries, il fait signe de lui donner le fusil de Dgézzar, et il l'étend mort, en disant: *Je tire*

(1) L'ambassadeur de France Horace Sébastiani leur avait fait obtenir une pension qui, ayant cessé d'être payée à la mort de Sélim III, les força de venir chercher fortune à Janina en 1811. Ali leur assigna, indépendamment de traitements pécuniaires, des petits gouvernements, où ils résidèrent jusqu'en 1816. C'est cette dynastie qui succède de plein droit au trône, en cas d'extinction de la lignée ottomane.

plus juste que le comparadgi-bachi (1) *du sultan.* On lui présente aussitôt la carabine de Bonaparte, et la balle atteint Kékriman, bey de Sponga, qu'il fit autrefois nommer pacha de Lépante. Ses soldats le remportent dangereusement blessé à la cuisse, maudissant le jour où l'ambition lui fit quitter les montagnes du Zadrima, pour courir la carrière périlleuse des grandeurs. A ce dernier coup, les Gogs du bataillon rouge reconnaissant l'homicide Ali, dirigent une vive fusillade contre l'ennemi de leur visir Moustaï Scodra; aucun coup ne l'atteint; ses jours ne devaient pas être tranchés de la main des braves. Dès que la fumée s'éclaircit de ce côté, il distingue Capelan, pacha de Croïe, qui fut jadis son hôte, et après avoir prié l'esprit de sa mère (1) de diriger la mort contre un parjure, il le frappe à la poitrine; Capelan pousse un cri aigu, tandis que le cheval qui sent chanceler son maître, s'effarouche, et porte le désordre parmi les soldats du Drin. Hadgi Bèdo de la Chimère, qu'on surnommait le Bec-de-lièvre, Moustapha Barberousse de Conitza, Ibrahim le balafré, de Caulonias; les jumeaux d'Avlone, Baïram et Islam, tombent sous ses coups; la terreur s'empare des Osmanlis, qui fuient dans des directions différentes; quand saisissant le mousqueton de Charles XII, qu'il regardait comme un talisman

(1) Comparadgi-bachi, chef des bombardiers.

(2) Μανά μου βοήθα, *assiste-moi, ma mère*, tel fut son cri sinistre.

plutôt que comme une arme offensive, il appela, pour la seconde fois, en combat singulier, Ismaël Pachô bey—; mais le sérasker avait déja regagné ses lignes.. On compta les morts, et on trouva du côté des Osmanlis vingt-deux chefs et cent cinquante soldats tués, tandis que Ali n'avait à regretter que quarante-deux braves et un capitaine; ce fut une allégresse, car les assiégés, qui ne pouvaient plus se recruter, savaient le prix des braves qu'ils perdaient. Il ordonna leurs funérailles, et il reprit le chemin du château du lac au bruit des fanfares et des acclamations de ses soldats, chargés des dépouilles, des armes et des têtes de leurs ennemis.

Il était midi lorsque Ismaël rentra sous sa tente, et les impériaux ainsi que leurs chefs déposaient à peine leurs armes, quand on aperçut à l'extrémité méridionale du vallon de Janina, un nuage de poussière qui annonçait l'apparition d'un corps nombreux de troupes. On détacha une compagnie de Délis à sa rencontre; et bientôt ils revinrent annoncer l'approche de Baltadgi, visir de Négrepont. Il amenait sous ses drapeaux un renfort de quinze cents Asiatiques, recrutés dans les environs du mont Sipyle de Magnésie. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt; on bénit le nom du prophète; et les faquirs volèrent à leur rencontre en vociférant le nom de Allah. Les auxiliaires s'avancent, ils arrivent sur le plateau de Périlepti; ils saluent le sérasker par une décharge de mousqueterie, à laquelle le canon des batteries répond. On se félicite, on maudit Cara Ali; et une joie

bruyante fait place aux idées lugubres répandues dans le camp.

La Livadie respirait à peine, lorsque Baltadgi pacha, sorti de l'Eubée, parut dans cette province désolée. Dès qu'il fut entré dans la ville de Lébadée, il avait déclaré aux primats, qu'il exigeait, en sa qualité de pacha d'Eubée, l'impôt de l'année prête à finir, et celui de l'année qui allait commencer. En vain on lui représenta que les déprédations de Pehlévan Baba pacha avaient épuisé le pays de la totalité de ses ressources; que de long-temps l'agriculture ne se relèverait pas; que les *garancières*, les *cotonneries* avaient été saccagées, et que la plupart des villages étaient déserts ou incendiés. A ces remontrances, Baltadgi repartit que c'était à eux notables *à se mêler de l'administration*; et il donna ordre de les traîner en prison, et de les mettre aux ceps. Appliqués ainsi à la gêne, il leur faisait annoncer de jour en jour, et bientôt d'heure en heure, qu'ils seraient pendus, qu'ils allaient être pendus s'ils ne lui donnaient de l'argent, lorsque la charité des religieux de Saint-Basile, des monastères de Jérusalem et de Saint-Luc, qui sont situés au voisinage de Chéronée et d'Ascrée, vint au secours des prisonniers. Ils avaient fait des quêtes secrètes dont le montant fut apporté au barbare, qui ne voyant rien de plus à tirer que ce qu'on lui offrait, les rendit à la liberté. Après cette avanie, il quitta la Béotie, en permettant à ses soldats le pillage de tous les lieux par où ils passeraient. Ainsi les nouveaux dévastateurs exercè-

rent tous les genres de vexations imaginables sur les habitants de la Phocide, et des contrées qu'ils traversèrent pour arriver au camp de Janina, où ils entrèrent suivis d'un troupeau innocent d'enfants grecs des deux sexes, qu'ils avaient faits esclaves, et teints du sang d'une foule de paysans qu'ils avaient traités en ennemis.

Des braves aussi prononcés, des asiatiques regardés comme des mahométans purs, *la perle précieuse des vrais croyants* (1), ne pouvaient être reçus qu'à bras ouverts par les Turcs de l'armée impériale. Les derviches réclamèrent, au nom de la religion, les enfants chrétiens mâles pour les circoncire, et ils leur furent livrés sans difficulté. Les jeunes filles furent vendues à l'encan; et Ismaël pacha se trouvait ainsi consolé de l'échec qu'il avait éprouvé le matin, lorsque le Romili vali-cy, Sélim pacha, lui fit annoncer son retour. Il était allé faire une battue dans la Thessalie, d'où il lui ramenait deux mille raïas grecs accouplés comme des chiens de chasse, pour travailler aux tranchées et aux fortifications. A leur suite marchaient douze cents bêtes de somme, et quatre cents femmes valaques, chargées de sacs de grains et de provisions de bouche, enlevés aux habitants des plaines voisines de Pharsale et de Tricala. Le bruit du canon annonça cette bonne fortune; l'*excommu-*

(1) Phrase emphatique consignée dans le firman de commission de leur serasker Baltadgi pacha.

nié Ali Tébélen fut mille fois maudit et dévoué aux flammes de l'enfer de Mahomet, par les oracles de l'ouléma, sans que ces vains anathèmes dérangeassent le but vers lequel il marchait. . . . . .

Les Souliotes, au retour de leur envoyé, tinrent un conseil dans lequel il fut unanimement résolu, qu'avant de prendre aucun engagement avec Ali, ils feraient des soumissions sincères au sérasker, afin d'obtenir l'objet de ses promesses qui étaient celles de la Porte Ottomane. Ils voulaient rentrer dans leur patrie par une voie légale, ils avaient un acte signé d'Ismaël, par lequel il s'engageait à payer exactement leur solde. Ils montraient un firman, qui ordonnait *de leur rendre leurs propriétés, et de les réintégrer dans la possession des météores de la Selléide, domaine inaliénable de leurs ayeux*...... Admis à l'audience qu'ils avaient sollicitée, ils sont introduits dans le grand divan des Turcs rassemblés à Bonila. Ils parlent de leurs services, ils exposent leurs droits, ils font valoir leurs titres, sans se rappeler que les services, les droits et les titres n'ont de valeur pour les peuples, devant le tribunal du despotisme, que quand ils sont appuyés par l'or qu'on veut leur arracher, ou par la nécessité où l'on se trouve de les tromper.

Ismaël se rejeta d'abord, comme il l'avait fait précédemment, sur des propositions de permutation de territoire. Voyant que son subterfuge était deviné par les Souliotes, qui invoquaient les conventions existantes, il leur déclara, d'un ton altier, « qu'il était

« impossible de rendre, en possession autonome, à « des infidèles, un pays où les mahométans avaient « bâti des mosquées. Pour ce qui regarde vos pro- « priétés, dit-il en déroulant un firman, cet ordre, « signé du sultan, porte qu'elles sont acquises au « fisc impérial de sa couronne. » A cette déclaration, les Souliotes indignés répliquent « que le sultan a « été trompé, et qu'ils sauront, s'écrient-ils en met- « tant la main sur leurs sabres, conquérir un pays « possédé dans ce moment par les troupes d'un visir « déclaré rebelle, ainsi que ses adhérents. Sa Hautesse « décidera ensuite si nous sommes dignes d'occuper de « montagnes reconquises au prix du sang d'hommes « qui n'ambitionnent que la gloire d'être ses plus fi- « dèles soldats. » — « Ses soldats! Je saurai châtier un « tel excès d'arrogance! dites ses raïas, vils Kaffirs; et « sachez que pour vivre désormais en Turquie, c'est « sur le pied de votre ignoble condition que vous « pourrez y exister. *Labourer et obéir*, tel est votre « partage. On vous a tolérés jusqu'à présent; mais « dans peu je briserai votre orgueil, en vous ôtant les « armes que vous profanez, et en couvrant vos têtes « du *bonnet blanc*, signe de la servitude réservée à « vos pareils. Sortez de ma présence, et n'y reparaissez « qu'avec un cerceau au cou, pour recevoir les ordres « qu'il me plaira vous intimer. » Il dit, écumant de rage; et les Souliotes, muets d'étonnement, se retirent consternés.

Outragés dans leur honneur, menacés dans leurs personnes, les Souliotes, rentrés dans leur camp,

avisèrent aux moyens de sûreté que les circonstances exigeaient, et se déterminèrent à traiter irrévocablement avec leur vieil ennemi. On fit en conséquence choix de Nothi Botzaris et de deux autres capitaines, qu'on munit de pleins pouvoirs. Cela étant arrêté, on alluma trois feux au pied du talus, pour annoncer au visir qu'on attendait la barque, qui arriva à l'heure indiquée, et les députés étant montés à bord, se rendirent auprès d'Ali, qui les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il savait déja ce qui s'était passé entre eux et Pachô bey au divan de Bonila. Loin de prétendre tirer avantage de leur embarras, il leur demanda s'ils n'avaient pas quelques observations à faire sur les conditions qu'il avait soumises à leurs réflexions. « Sage Botzaris, dit-il, faisons-nous cause « commune? — Oui, seigneur, et en hommes libres; « car vous l'avez éprouvé, les esclaves désertent tou- « jours la cause des princes malheureux. — Il suffit, « parle, et je souscris à l'instant à tout ce que tu « proposeras. » . . . .

Botzaris et ses compagnons d'armes, s'inclinant devant Ali, relisent les propositions qu'il leur avait envoyées, les discutent, et parvenus à celle des otages, « ils s'arrêtent. — Quoi! hésiteriez-vous à me remettre « quelques femmes et enfants de vos capitaines? Que « penserait Pachô bey de notre alliance, lorsqu'il ap- « prendra votre défection, s'il savait que vous n'êtes pas « attachés à mon parti par les liens du sang qui vous « est le plus cher? Ne croirait-il pas que, séduits par « quelques sommes d'argent, vous n'avez embrassé ma

« cause que pour lui soutirer une paie plus considé« rable? Il écrirait à Constantinople que les cupides « Souliotes l'ont abandonné parce qu'il était dans l'im« possibilité de satisfaire leur avidité. La Porte, qui « vous craint, lui envoyant aussitôt de l'argent, il « s'en servirait pour soulever contre vous les Iapyges « et les Chamides, vos constants ennemis. Je sais que « ces vils mercenaires n'obtiendraient pas de grands « succès, mais chaque Souliote est un être précieux « pour moi; et les otages même que je veux arracher « de vos bras, dans un but politique, sont plutôt un « dépôt confié à ma sollicitude, qu'un gage de la fi« délité de leurs pères. »

« Les raisons, seigneur, reprit Nothi Botzaris, que « vous venez d'exposer sont sans réplique, et je tire« rai de leur principe même la réponse qui servira à « cimenter notre union. Nous vous livrerons les otages « que vous nous demandez, si de votre côté vous « nous confiez Hussein pacha, fils de Mouctar, qui se « trouve dans ce château. — A quoi peut-il vous ser« vir? — Plus que nos enfants ne le feront en restant « auprès de vous. — Il est sans expérience. — Il est « de votre sang, seigneur; c'en est assez. Nous le « nommerons notre polémarque, si vous le souhaitez. « A sa voix, votre commandant Tahir Abas, trop « souvent accoutumé à décliner vos ordres, nous ou« vrira la forteresse de Caco-Souli. Sa personne mon« trera aux Chamides, aux Iapyges et aux Toxides, « que le fils de leur maître les voit et les observe. Les « uns s'attacheront par respect à notre parti, et les

« autres, comprimés par la crainte, n'oseront se pro« noncer. Votre petit-fils trouvera chez nous, pour « prier, la mosquée que vous y fîtes élever afin de con« sacrer votre victoire sur Souli. Si vous voulez l'en« tourer d'un cortége convenable à son rang, nous le « recevrons avec plaisir dans nos montagnes, et comme « vous vous réservez la tour de Kiapha, ce poste de« viendra pour lui une place de sûreté. — Tu l'em« portes, dit Ali; le traîté qui nous enchaînera jusqu'à « la mort est conclu; qu'on en signe les articles. »

On convint ensuite que l'échange des otages s'effectuerait dans deux jours, à l'île du lac, qui était une des positions d'Ali; que les Souliotes recevraient cinq cent mille piastres, cent cinquante charges de munitions de guerre, et qu'ils partiraient dès la première nuit qui suivrait l'accomplissement de ces clauses, pour rentrer dans les montagnes de la Selléïde. A cette condition du *départ de nuit*, Botzaris répondit que n'ayant jamais attaqué son ennemi par des souterrains, il prétendait quitter ostensiblement le camp impérial. Ainsi le choix du temps et l'ordre de la marche furent laissés à sa discrétion, le visir ayant déclaré qu'il s'en reposait entièrement sur sa bravoure et son expérience.

A quelle extrémité, malgré cette dignité apparente, devait être réduit Ali Tébélen, pour consentir à traiter avec les Souliotes? Quelle fut sa douleur de se trouver obligé de leur remettre, avec son petit-fils, une portion de ses trésors, et de compromettre la sûreté de sommes beaucoup plus consi-

dérables, que les Grecs pouvaient découvrir dans les cavernes de la Sélleide, où il les avait depuis long-temps déposées, et fait sceller, en égorgeant ensuite les ouvriers employés à ces travaux? Combien sa cupidité fut punie, lui qui avait, ainsi que Persée dernier roi de cette Épire (1), qui fut de tout temps la proie de l'anarchie et des tyrans, sacrifié des alliés utiles afin de ménager des trésors, devenus pour lui une sorte de divinité? Il faut avoir connu Ali pour s'imaginer ce qu'il éprouva; j'assiste par la pensée à ses tourments, à ses angoisses, à son humiliation, surtout, passion plus cruelle, pour son orgueil, que la perte de sa famille.

Les Souliotes de leur côté étaient-ils assez rabaissés, lorsqu'ils se déterminèrent à recevoir, d'une main baignée dans le sang de leurs proches, des secours qu'ils auraient, dans d'autres temps, rejetés avec un superbe dédain? Ils allaient livrer leurs femmes et leurs enfants, créatures expiatoires du malheur, au même Minotaure qui avait jadis dévoré leurs otages dans les cachots de son sérail, où ils périrent sous le fer du bourreau!... La Nécessité, reine des dieux et des hommes, avait pu seule inspirer, faire conclure et ratifier un traité pareil à celui que des ennemis aussi invétérés venaient de souscrire.

Ali y avait été conduit par le nombre de ses ennemis; ses yeux, affaiblis par l'âge, ne se portaient

(1) Vid. T. Liv., lib. XLIV, c. 23, 29. Polyb. Excerp. legat. 85 et 88. Plutarch. in P. Æmil.

plus que sur des ruines ensanglantées, et des remparts ébranlés par la foudre des batailles. Il devait opérer une grande diversion au sein de la Hellade, afin de gagner le temps marqué pour l'explosion de ses projets. Les Souliotes, non moins embarrassés, n'avaient en perspective que la misère et des ennemis altérés de leur sang, ils étaient désignés en première ligne, par les islamites, pour être égorgés. Les vivres, les munitions de guerre et l'argent pouvaient leur manquer; ils ne se dissimulaient pas qu'ils étaient unis à la cause d'un parjure; ils déploraient le sacrifice auquel ils avaient consenti, mais cette pensée était adoucie par l'idée de rentrer dans leurs montagnes; car les montagnes sont le boulevard de la liberté, si son séjour pouvait être fixé sur la terre. Avec quels délices ils se repaissaient du plaisir de tirer bientôt vengeance de Pachô bey et des enfants d'Agar! Cette considération leur rendait tout facile. Ainsi, Marc Botzaris, fils de Kitzos, s'offrit à se constituer lui-même en otage, mais son jeune frère lui disputa cet honneur; et Chrysé, son épouse, qui était enceinte, pour donner l'exemple aux mères de la Selleïde, ayant obtenu la grace de se dévouer avec ses deux enfants, ils reçurent le baiser de paix des gérontes, avec le titre de proto-martyrs de la croix. Ce sacrifice à la patrie ne laissant plus aux Souliotes que l'ambition de suivre un aussi bel exemple, chacun rivalisa de zèle pour offrir ses enfants, et les otages, avec les commissaires, s'étant rendus à l'île du lac de Janina, les conditions les plus pénibles du traité furent accom-

plies sous les auspices de la nuit, propice à la cause d'un peuple digne d'occuper une place immortelle dans les annales du monde........

Le camp d'Ismaël pacha, après une fête donnée aux nouveaux venus, dont le nombre, qui grossissait chaque jour, était évalué à quinze mille, était livré au sommeil, quand une partie de la flottille d'Ali débarqua au camp des Souliotes, Husseïn pacha. Il était accompagné du vieux Mourtou Zalycos, son Kodja (instituteur), homme estimé des chrétiens épirotes pour sa douceur et sa probité; un grammatiste, quelques pages, six chevaux de maître, et vingt-cinq mulets, formaient la suite et les équipages du petit-fils d'Ali, qui finissait alors sa vingtième année. Nothi désigna aussitôt un certain nombre de femmes pour se charger des munitions; et les robustes Souliotes, accoutumées à porter des fardeaux, s'étant empressées d'obéir à ses ordres, il les plaça, ainsi que Husseïn pacha, au centre d'une division de quatre cents palicares, dont il prit le commandement en avertissant son neveu qu'il l'attendrait à Variadès.

Il était minuit lorsque le détachement souliote se mit en route. Marc Botzaris, resté dans le camp avec trois cent vingt hommes, fit abattre la palissade, et se portant ensuite avec sa troupe sur le mont Paktoras, il attendit que le jour parût, afin d'annoncer hautement sa défection à l'armée ottomane.... Au lever du soleil, il ordonne une salve générale de mousqueterie, en faisant pousser le cri de guerre! Quelques Turcs, qui composaient un poste avancé, sont tués,

tandis que les autres fuient et vont porter au camp la nouvelle de la défection des Souliotes. On crie aux armes; et Marc Botzaris, faisant déployer l'étendard de la croix, à la vue de l'*Ost* des infidèles, s'achemine et défile au pas de marche devant eux. Il provoque, à diverses reprises, les Islamites en faisant faire halte à sa troupe; et voyant qu'aucun d'entre eux ne fait mine de le suivre, il prend le chemin de Variadès, où le soir du même jour il se réunit à ses frères d'armes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.



LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Retour de M. Hugues Pouqueville dans la Grèce. — Situation morale de Corfou.—Présages de l'insurrection générale de la Hellade.—Il débarque à Sayadèz.—Sa première entrevue avec les Épirotes. — Banquet singulier, indiscrétions. — Route jusqu'à Parga. — Nouvelles de Janina, émissaire envoyé à Pétersbourg. — Camp ottoman, anxiétés du séraskér Ismaël pacha. — Premiers succès des Souliotes contre les Osmanlis; leur attitude politique et militaire. — S'emparent des Cinq Puits. — Excommuniés par Porphyre, archevêque d'Arta. — Fêtes qu'ils célèbrent à l'occasion de leurs succès. — *Doua* ou expiation dans le camp turc. — Marche des mahométans. — Battus de rechef par les Souliotes. — Querelles entre les Grecs pour les dépouilles des vaincus.

Aux premières nouvelles de la guerre entreprise par le grand-seigneur contre Ali pacha, M. Hugues Pouqueville, qui se trouvait en congé à Paris, reçut l'ordre de retourner dans la Grèce, qu'il venait à peine de quitter. Ses instructions portaient de traverser la France et l'Italie jusqu'à Otrante, d'où il s'embarquerait pour Corfou. Arrivé dans cette île, on laissait à son choix la faculté de se rendre par

terre ou par mer à Patras, poste consulaire du roi, qu'il était appelé à occuper.

Malgré son courage, le cœur de celui qui avait déja passé douze années auprès du visir Ali Tébélen fut brisé de douleur en recevant l'honorable commission dont on le chargeait. Hélas! il ne savait que trop qu'il allait assister aux scènes tragiques d'une révolution sanglante. Il quitta Paris le 8 septembre 1820, et le 18 novembre suivant, une mer agitée, présage des évènements dont il allait être témoin, le poussa des plages de la basse Italie au port de Corcyre.

« Le 19 au matin, écrivait-il, j'ai revu avec émo« tion les montagnes de cette Épire où ma jeunesse « s'est écoulée au milieu des plus amères sollicitudes. « Terre de gloire, terre de mémorables souvenirs et « de hautes infortunes, sois une seconde fois propice « à celui qui vient encore une fois habiter au milieu « de tes enfants. » Puis il ajoutait : « Quinze cents « Turcs viennent d'être obligés de lever le siège d'une « des tours de Souli, défendue par soixante Schypetars « au service du visir Ali. »

Corfou, où M. Hugues Pouqueville venait d'aborder, renfermait encore un grand nombre de ses amis, qui le revirent avec plaisir; mais ce n'était presque plus la même ville qu'il avait connue quelques années auparavant. Autour de quelques édifices élevés, les uns dans l'intérêt de la salubrité, et les autres pour éblouir le public, planait une politique ombrageuse. A travers les voiles dont elle s'enveloppait, on distin-

guait cependant sans peine les vœux des agents britanniques pour la cause d'Ali Tébélen, et la haine anticipée qu'ils portaient à l'émancipation des Grecs. Malgré cette aversion prononcée, les Corfiotes appelaient de tous leurs vœux l'insurrection générale de la Hellade. Ce nom, tombé en désuétude, se retrouvait dans toutes les bouches, toutes les bouches parlaient de Hellade, de patrie, de gloire, d'autels à restaurer, et les espérances populaires des chrétiens, tournées vers le nord, adressaient au Dieu rédempteur leurs ferventes prières, en suppliant la divinité du Christ de confondre l'orgueil de l'Assyrien impie. Une famille puissante dans le conseil de Pétersbourg laissait soupçonner aux orthodoxes, par son attitude mystérieuse, qu'un grand prince veillait sur leurs destinées. Il y veillait aussi, lorsque son ambassadeur Tamara courba par un traité, sous le joug ottoman les quatre derniers cantons libres de la Grèce, et la vente de Parga n'avait pas dessillé les yeux des Grecs, qui, trompés et sacrifiés depuis cinquante ans par la Russie, rattachaient leurs plans de salut à son *labarum*. Ils s'exprimaient hautement en sa faveur; car la parole et les larmes ne leur étaient pas encore interdites à cette époque.

Sans perdre de temps, le consul du roi, qui avait déja reçu des révélations importantes de la part de P...... archimandrite de Bukarest, émissaire secret des Hétéristes, auquel il persuada d'aller l'attendre à Patras, s'était empressé d'écrire à Ismaël pacha pour lui demander une escorte et des chevaux afin de se

rendre par terre à Prévésa. Plusieurs jours s'étant écoulés sans obtenir de réponse, le consul, persuadé que son nom, connu dans l'Épire, le favoriserait autant que l'assistance de l'autorité, s'embarqua pour la côte voisine de la Chaonie. Il emmenait avec lui un officier de la magistrature de Corfou, afin d'y pouvoir rentrer en pleine pratique, si des évènements de force majeure l'éloignaient des rivages de la nouvelle Tauride, devenus plus que jamais inhospitaliers, depuis qu'elle était le théâtre de la guerre. Le 29 novembre, au coucher du soleil, M. Pouqueville prenait terre à la douane de Sayadèz, où retrouvant d'anciennes connaissances, sans s'informer de la sûreté des routes, il prit la résolution de s'ôter les moyens de reculer, en se mêlant avec elles et en touchant des marchandises contumaces. Il salua ensuite un ami qui l'avait accompagné, en le priant de dire au chargé d'affaires de France à Corfou de faire savoir au ministère qu'il était entré en Turquie.

La barque ayant aussitôt repris le large, on environne celui qui venait de s'aventurer avec tant de résolution. *C'est toujours le même que nous avons connu à la cour d'Ali*, disent les Toxides; *c'est un Français*, ajoutent les autres; *il n'y a qu'eux ou des Schypetars capables d'agir de la sorte.* On sert le souper du consul avec des provisions achetées à Corfou; les employés de la douane apportent leur plat d'olives, et on s'assied autour d'une natte commune. On mange en famille suivant l'usage antique, le vin circule à la ronde: on porte la santé du roi de France,

des Bourbons et du duc de Bordeaux, dont le consul avait appris la naissance en entrant à Rome. Les Épirotes écoutent avec ravissement le récit qu'il leur fait de la naissance miraculeuse du royal enfant, ils s'animent quand il dit les saintes joies de son auguste mère et de la famille de saint Louis. Ils s'électrisent quand il leur peint la demeure de nos monarques, peu de temps avant tendue de voiles lugubres, transformée tout à coup en palais orné de guirlandes, retentissant d'acclamations et des hymnes du bonheur de la France, consolée d'un parricide par le nouveau *Théodose* ou *Dieudonné* que le ciel avait accordé à ses vœux. On l'interroge, on le questionne, et ses périodes, plusieurs fois recommencées, sont toujours écoutées avec un nouvel intérêt.

Un vieux guerrier de l'Acrocéraune boit *aux braves de tous les pays*, et il nomme *Ali Tébélen*. Cette santé, adressée à un proscrit, excite un mouvement d'hilarité parmi les convives. On se regarde ensuite, dans la crainte qu'il n'y ait des faux frères, puis on se raconte d'abord à l'oreille quelques nouvelles, et la Confiance, fille de Bacchus, renaissant, on parle bientôt de l'armée turque de Janina. « *La discorde est dans le camp d'Islam*, dit en riant un Thesprote de l'Aïdonie. — *Les pachas s'observent*, ajoute un autre, *et Ali sait se procurer beaucoup de choses dont les impériaux commencent à manquer*. — *Les beys*, s'écrie un vieillard, *rentrés dans leurs propriétés, au lieu de baiser la terre qu'ils recouvrent, demandent des comptes rigoureux à*

leurs vassaux, qu'ils dépouillent en invoquant des droits qu'ils n'ont pas su défendre. Ils persécutent ceux qui ont servi le tyran pendant leur long exil, et ils font rebâtir leurs tourelles aux frais des villages. On regrette maintenant Ali pacha, on murmure, et peut-être.... — Rassurez-vous, dit un Albanais mahométan, en donnant une accolade à une outre de vin qu'il achevait de vider, *les Souliotes conduits par Nothi Botzaris sont rentrés dans leurs montagnes, et les beys dont vous vous plaignez auront bientôt à qui parler.* »

A cette nouvelle, les douaniers se retirent, croyant déja entendre l'orage d'une insurrection éclater sur leurs têtes. Chacun d'eux, quoique intérieurement satisfait, craint de s'être compromis, tandis que le Schypetar continue à donner au consul tous les détails de la défection des Souliotes. Celui-ci s'informe s'il peut poursuivre son voyage avec quelque apparence de sûreté. — « Votre nom et ma présence peuvent « vous faire passer *par le trou d'un serpent.* Achmet « dem, qui n'a point oublié les obligations qu'il vous « doit, gouverne à Philatès; l'ami de votre frère, « Dagliani, commande à Margariti, et vous trouverez « un vieux camarade à Parga. » On ne pensa plus en conséquence qu'à se procurer des chevaux, et un oncle de la bonne Vasiliki, épouse d'Ali Tébélen, ayant humblement demandé à faire partie de la suite du consul de France, on se mit en route le 30 novembre.

La caravane, composée de huit personnes de quatre

religions différentes, car il y avait cinq chrétiens de deux rits, un juif et deux mahométans, passa la Thyanis au lever du soleil. Au-delà commençaient les ruines, traces lugubres de la marche d'un corps de soldats turcs qui avaient traversé la Thesprotie pour monter à Janina. Les barbares avaient porté au loin la désolation, et les voyageurs durent passer la nuit à la belle étoile, dans la cour du khan de Gomenizzé, qu'ils avaient brûlé. Un page d'Ali, blessé d'une balle, ainsi qu'un pauvre Grec d'Argos, cachés au milieu des décombres, parurent pour se recommander au consul de France. Il prit l'un sous sa protection, et paya le passage de l'Argien, qu'il fit embarquer pour Patras à bord d'un de ces bateaux nommés *Kirlan-guitchs* ou *Hirondelles*, à cause de la célérité de leur marche, qui allait faire voile pour le Péloponnèse.

La nuit fut calme, et les échos seuls des montagnes répétaient à de longs intervalles le bruit du canon de l'armée assiégée et assiégeante de Janina. Au point du jour on partit; le page blessé reçut une monture, et on arriva à quatre heures du soir à Parga. « Mes « yeux se sont remplis de larmes en entrant dans cette « ville, la plus pittoresque du monde. Parga, occupée « par huit cents familles chrétiennes, n'en possède « plus maintenant que vingt, dont huit seulement « appartiennent à l'ancienne population. Elles se sont « cantonnées dans la même rue, comme pour s'aider « et se préserver de la frayeur qu'inspire naturellement « une place abandonnée. L'eau de la grande source, « apportée par Ali sur les hauteurs de l'acropole,

« n'étant plus contenue, déborde à travers les rues « qu'elle dégrade, pour se creuser un lit, d'où elle « tombe en cascade d'une grande hauteur dans la mer. « On lit inscrits sur quelques murs des anathèmes « éternels contre les Anglais, et les habitants vendus « par eux à l'iniquité d'Ali Tébélen ont tracé des croix « sur leurs portes comme pour protester contre l'oc« cupation des barbares (1). » Prévésa, l'Acarnanie et l'Étolie furent les villes et les contrées que M. Hugues Pouqueville visita jusqu'à Missolonghi, d'où il passa par mer à Patras, où il débarqua le 16 décembre. Son ami M. Dubouchet St-André, nommé au consulat de Prévésa, l'y attendait, et après lui avoir remis ses instructions, ce loyal serviteur du roi prit aussitôt le chemin de l'Épire. Ce fut ainsi que se trouvèrent placées les deux sentinelles perdues de la diplomatie, qu'on verra bientôt figurer au milieu des scènes de carnage et de désolation qui ne tardèrent pas à couvrir la Grèce.

Celle qui semblait alors en première ligne était occupée par le chevalier Dubouchet St-André, qui ne semblait être accouru du fond de l'Argolide, où il était consul, que pour assister au dénouement du drame de l'Épire. *L'alarme*, ainsi que l'avait dit le Thesprote de la douane de Sayadès, *régnait dans le camp d'Islam.*

Dès qu'on eut perdu de vue les Souliotes, des cris de rage éclatèrent dans l'armée. On exposa publique-

(1) Extrait du journal de M. H. Pouqueville.

ment les cadavres des musulmans tombés sous leurs coups, et Ismaël pacha, qui craignait pour lui-même les excès d'une soldatesque fanatique, ayant convoqué un grand divan, les pachas, plus empressés d'y accourir qu'au champ de bataille, s'y rendirent en hâte. Jamais Agamemnon n'avait rassemblé sous sa tente tant de chefs turbulents et, qui ne s'accordaient entre eux que sur un point, celui *de perdre* Ismaël pour succéder à son pouvoir; où chacun d'eux ne serait parvenu que pour en être chassé le lendemain par un plus ambitieux. Voulant flatter des hommes non moins avides que lui de sang, il leur apprit que ses coureurs avaient intercepté un pli du consul autrichien de Patras, adressé à Ali pacha, par lequel il l'informait *qu'il avait expédié à Pétersbourg l'envoyé porteur de dépêches qu'il lui avait adressé, et qu'il eût bonne espérance.* On décida de transmettre ces lettres, vraies ou supposées, à Constantinople, et de faire pendre sans autre information le messager, qui fut aussitôt livré aux Bohémiens pour être exécuté. Le supplice de cet inconnu, qu'on disait être Polonais d'origine, ayant calmé les soldats, qui voulaient venger la mort de leurs camarades tués par les troupes de Nothi Botzaris en faisant main basse sur tous les chrétiens employés dans l'armée, on délibéra sur le grand évènement du jour.

La raison et la politique conseillaient de tranquilliser la population grecque; de nouer sous main quelques négociations propres à neutraliser la di-

version d'une peuplade dangereuse par sa valeur; mais on fit tout le contraire. Les têtes de Nothi et de Marc Botzaris furent mises à prix, ainsi que celles de tous les Souliotes, qu'on taxa à des sommes tellement exorbitantes, que l'excès de la prime du sang prouvait plus la terreur qu'ils inspiraient, que l'espérance de parvenir à les frapper. On fit ensuite intervenir l'archevêque Gabriel, auquel on ordonna *d'excommunier les Souliotes, leurs villages, et jusqu'aux arbres de leurs montagnes*. Le prélat ayant humblement remontré au serasker *qu'avant d'allumer les cierges noirs de l'anathème, il devait employer sa médiation paternelle pour ramener les Souliotes à l'obéissance, en les admonestant au nom du Dieu commun qu'ils adoraient;* à ce nom de *Dieu commun*, les enfants d'Agar blasphèment contre la divinité du Christ... On commande au prélat d'obéir; il s'incline respectueusement. On le traite d'infidèle, de Caffre, de rebelle, et, les bras croisés sur sa poitrine, il reste muet comme son divin maître devant le tribunal d'Hérode. On le conspue, on le menace du gibet, et, n'en pouvant rien obtenir contre sa conscience, Gabriel est chassé de l'assemblée. Les chaouas le poussent dans la cour, d'où ses diacres, qui l'attendaient, le conduisent au monastère des religieux Sinaïtes de Sainte-Catherine, que les flammes de l'incendie avaient épargné.

Non content d'affliger l'église de Janina dans la personne de son vénérable pasteur, le conseil délirant arrêta à l'unanimité que, pour prévenir toute espèce

d'insurrection, on sommerait les capitaines des armatolis et leurs soldats de livrer leurs armes dans un délai fatal. Cela fait, le serasker, deux visirs, sept pachas et dix-huit cadis ou juges, enfants de Bélial, réunis en conseil, ne voulant pas que le 20 décembre se passât sans dresser un acte mémorable de leur fureur, jurèrent, la main levée sur le Koran, de fixer un jour solennel pour égorger en masse tous les chrétiens capables de porter les armes; les Euménides avaient secoué leurs torches au milieu du divan. Le fanatisme allait armer le bras de quinze mille séides, quand cet Anagnoste, qui ne participait aux secrets des Turcs que pour les pousser à leur perte, ayant prévenu les notables d'Agrapha du dessein des Turcs, ils se dérobèrent par la fuite aux glaives levés sur leurs têtes.

A dater de ce jour, nul primat ni aucun capitaine étolien n'eurent plus aucun rapport avec les autorités turques, et la terreur ne tarda pas à passer des Grecs alarmés aux Mahométans, épouvantés d'une défection aussi soudaine que générale. Leurs inquiétudes augmentèrent encore par la disparution d'Anagnoste, qui s'enfuit avec les papiers et une partie de la caisse d'Ismaël pacha. Le génie du mal l'avait attaché à tous ceux qu'il avait servi, et le même génie nous dérobe encore la trace des pas de cet être mystérieux, qu'on perd de vue au milieu de la Valachie, où l'on sait que ses correspondances aboutissaient.

Tandis que la consternation répandue dans l'armée des impériaux aigrissait les chefs, qui ne se rassem-

blaient plus que pour s'accuser mutuellement d'impéritie, les Souliotes, conduits par Nothi Botzaris, entraient dans les montagnes de la Selléide. Ils les avaient saluées de mille et mille cris de joie, quand leur messager, porteur de la lettre d'Ali Tébélen adressée à son sardar (1), revint avec sa réponse. Il disait en termes polis aux chefs : *qu'ils fussent les bien-venus, d'occuper toutes les positions des montagnes, à l'exception de la forteresse dont la défense lui était confiée.*

Les Souliotes, qui avaient perdu de vue leur patrie depuis tant d'années, avaient déja passé l'Achéron, et, parvenus au moulin de Dâla, ils restèrent confondus en apercevant au-dessus de leurs têtes, au lieu d'une tour autrefois bâtie à Kiapha, une vaste forteresse garnie de canons. Ils sentirent qu'ils étaient compromis ; cependant, comme ils étaient de bonne foi, ils étaient aussi sans crainte, et ils continuèrent de monter jusqu'au grand Souli, où ils campèrent en étendant leurs postes entre Tzangaraki et Kounghi. Établis sur ces points, ils s'y retranchèrent en élevant à la hâte quelques ouvrages, et en faisant prévenir le commandant qu'ils garderaient au milieu d'eux Hussein pacha, petit-fils d'Ali, jusqu'à ce qu'ils se fussent expliqués avec son grand-père, relativement à l'occupation d'un fort dont ils ignoraient l'importance, quand ils conclurent un traité qu'ils tenaient toujours pour sacré. Les Souliotes conservaient au

---

(1) Châtelain.

moyen de cet otage une garantie, et le commandant, qui avait sa responsabilité à sauver, fut par le fait bloqué au milieu des postes qu'ils s'empressèrent d'établir à l'entrée des moindres défilés.

Les descendants des Selles, qui avaient vécu depuis seize ans au milieu des Européens, ne ressemblaient plus à leurs ancêtres que par la bravoure. Une nouvelle génération était en quelque sorte née sous les drapeaux de France, de Russie et de l'Angleterre. Ils avaient acquis des connaissances militaires en assistant à la dernière lutte de l'Europe, lorsque celui qui la dominait vit briser son sceptre à Paris. Soixante-douze d'entre eux avaient alors combattu à Montereau, à Champ-Aubert, à Fontainebleau, et ils avaient rapporté de France, avec sa langue qu'ils parlaient, une admiration sans bornes pour ses guerriers quoique malheureux. C'étaient pour eux des Souliotes, accablés comme leurs pères par le nombre. Le raisonnement, qui s'acquiert par la communication avec les hommes, leur avait appris qu'il faut autre chose que de la valeur pour obtenir une existence durable. On convint donc, à défaut de point central, de s'environner d'une confédération composée de tous les chrétiens de la Thesprotie, et on décida de les traiter en frères. Cependant comme, en fait de prétentions patriciennes, les hommes renoncent difficilement à leurs préjugés, on résolut de former deux divisions en dehors des pharès du centre, regardées comme étant de race primitive; celles-ci conservèrent le nom de Souliotes. On distingua ensuite sous celui de Para-

Souliotes ou Épi-Souliotes les habitants de la plaine, et on appela Paraliens les Grecs de l'Aïdonie qui habitent jusqu'à la plage de la mer Ionienne, où se trouve le port Glychys; quant aux droits civils, on ajourna cette question à d'autres temps. Le point essentiel était de se battre, et Nothi Botzaris, élu polemarque dans la première assemblée de tous les capitaines, qui eut lieu au moulin de Dâla, compta bientôt sous les drapeaux trois mille cinq cents guerriers, au lieu de neuf cents qu'il avait amenés de Janina. On convint ensuite d'arborer l'étendart de la croix au faite du pic de Sainte-Vénérande, situé en face de Kiapha, et après y avoir fait célébrer les saints mystères en mémoire des derniers défenseurs de la patrie, l'Achille de la Selleïde, Marc Botzaris, fut détaché avec un corps de deux cent quarante hommes pour s'emparer du poste retranché des Cinq Puits (1).

On était informé que l'armée impériale manquant de munitions, le serasker Ismaël avait détaché le sélictar de Drama-Ali à l'Arta pour réunir la poudre et les balles qui se trouvaient dans cette ville ainsi qu'à Prévésa, sans oublier le produit des recettes publiques, qui était affecté aux dépenses du camp. Après avoir vidé les bourses et les magasins, il était parvenu à former une caravane, pompeusement annoncée à l'avance, qui devait remonter à Janina.

(1) *Voy.* pour la topographie de ces localités le t. III, p. 293 et 436 de mon Voyage dans la Grèce.

Elle se composait de cent trente charges de mulets, et d'une escorte de deux cent quatre-vingts spahis, appuyés par autant de soldats asiatiques armés de mousquetons. Pour enlever ce convoi, les Souliotes se seraient contentés d'un détachement de vingt-cinq hommes; mais indépendamment d'un coup de main, Nothi avait combiné une opération d'une plus haute importance. Les instructions remises à son neveu portaient qu'il s'embusquerait entre Coumchadèz et Mougliana, où il attendrait et attaquerait l'ennemi. Maître du convoi, il le ferait aussitôt escorter jusqu'à Souli, tandis qu'il se porterait par une marche rapide sur les Cinq-Puits. Dans le cas où les Turcs, retranchés dans ce poste, viendraient à apprendre ce qui se passait, il ne devait pas s'en inquiéter jusqu'au moment où, vainqueur du sélictar de Drama-Ali, précédé de l'épouvante qu'il aurait répandue parmi les Osmanlis, il les attaquerait de vive force. Enfin il était enjoint à Marc Botzaris, une fois maître du khan des Cinq-Puits, qu'Ali avait changé en forteresse, de s'y retrancher pour couper les communications entre Janina et l'Arta, et de le réduire en cendre, s'il était forcé de l'abandonner. C'était par ce fait d'armes que les Souliotes voulaient clore l'année 1820, et se venger des dédains injurieux d'Ismaël pacha. Ils espéraient aussi, en occupant cette position, réunir les débris des bandes d'Odyssée, répandues dans le mont Djoumerca, et attirer à eux une foule de mécontents, qui n'attendaient qu'un signal pour se déclarer. Enfin, ils se flattaient qu'en acquérant une grande importance

militaire, Ali, sentant de plus en plus le besoin d'une diversion puissante, se déciderait à les mettre en possession du château de Kiapha, objet de leurs vœux, qui ne devaient pas être sitôt exaucés.

Le convoi ne se fit pas aussi long-temps attendre que la possession de cette place. Les Turcs, commandés par le sélictar de Drama-Ali, sortis d'Arta en chantant, après avoir caracolé pendant quelques heures au milieu des plaines spacieuses de la riche Amphilochie, arrivent au défilé de Coumchadèz. Ils poussent des cris, ils tirent des coups de fusil pour épouvanter les voleurs qui pourraient s'y trouver, aimant mieux les effrayer, tant la prudence était grande parmi eux, que de s'exposer à les combattre. Les Souliotes, que ce fracas avertit de l'approche des Impériaux, se tapissent derrière les rochers, et quand ils voient le convoi entièrement engagé dans le défilé, ils l'attaquent à la tête, sur les flancs et par les derrières. A la vive fusillade qui part de plusieurs points, les paysans qui conduisaient les bêtes de charge se jettent par terre, les Turcs, non moins effrayés, perdent la tête, se débandent et fuient. Les uns se fraient un chemin vers Janina; les autres rétrogradent du côté d'Arta, en laissant trésor, munitions, avec vingt-cinq morts, quarante blessés et cinq prisonniers au pouvoir de Marc Botzaris. Les Souliotes, descendus de leurs embuscades, poursuivent les Osmanlis asiatiques, qui jettent leurs armes pour se sauver avec toutes les forces que la peur, divinité énergique des lâches, leur donna en ce jour. On les laisse se dérober

à la mort, et des huées, pareilles à celles des Grecs campés aux rivages de l'Hellespont, lorsqu'ils voyaient les magnanimes Troyens fuyant devant le divin fils de Laërte, fécond en ruses, se font entendre. Le convoi, les dépouilles éparses des vaincus, les têtes des tués et les prisonniers étant rassemblés, les mêmes paysans qui conduisaient les mulets agiles du sélictar sont dirigés avec cette capture et ces trophées vers les montagnes de la Selléide, sous l'escorte de quarante *palicares* (braves) *aux belles chevelures*.

Marc Botzaris marche aussitôt du côté des Cinq-Puits, aux chants répétés de l'hymne de gloire *Allons enfants des Grecs*, Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, que les échos étonnés de la Parorée répètaient pour la première fois. Parvenu à la hauteur du mont Sideros, d'où l'on domine l'horizon de la Hellopie et du pays des Cassiopéens jusqu'à la mer de Leucade, il détache quelques soldats pour reconnaître l'ennemi. Pareils aux chasseurs des montagnes, ceux-ci descendent d'entablements en entablements jusqu'à portée de fusil du caravansérail, ils prêtent l'oreille, sans entendre aucun bruit, et après s'être encore approchés, ils provoquent les Turcs en les sommant de remettre une forteresse dans laquelle ils vont être attaqués. Un vieillard grec se présente, et leur répond que les Osmanlis se sont sauvés avec les fuyards qui leur ont apporté la nouvelle de la prise du convoi au pas de Coumchadèz. Il les engage à s'avancer, et ceux-ci ayant dépêché un soldat à Marc Botzaris, il vint s'établir au poste militaire des Cinq-Puits qu'il trouva

abandonné, mais non évacué, car il s'y empara des munitions dont on l'avait approvisionné pour une défense de deux mois.

Les impériaux, fuyant dans des directions opposées, portèrent à Janina et à l'Arta la nouvelle de la prise du convoi, qui avait été suivie de celle du caravansérail des Cinq-Puits. Ces succès des Souliotes, grossis par la renommée, volant de bouche en bouche, étant arrivés à Prévésa, se répandirent dans l'Acarnanie, et bientôt jusqu'aux Thermopyles. Les Grecs, ravis au fond du cœur, dissimulaient cependant et feignaient d'être consternés des victoires de leurs coreligionnaires. Plus humbles que jamais, ils s'évitaient; car ils savaient que la tyrannie, qui ne dort jamais, épiait leurs mouvements. Un malheureux renégat turc, appelé Véli, accusé d'avoir ri de la déconfiture du sélictar, quoiqu'il prétendît, comme le renard de la fable, *que c'était de l'idée de savoir les ames de ses frères entre les bras des célestes houris*, avait été aussitôt pendu par Bekir Dgiocador, vaivode de Nicopolis. Personne n'était en sûreté, et Porphyre, archevêque d'Arta, que ses mœurs rendaient agréable aux Mahométans, ne trouva moyen d'éviter une avanie qu'en excommuniant Souliotes, armatolis, et tous ceux contre lesquels on voulut qu'il lançât ses foudres spirituelles.

Les anathèmes, maintenant aussi ridicules que les enchantements qui suspendaient autrefois le cours de la lune dans sa marche sidérale, n'avaient pas empêché le convoi, escorté par quarante soldats, d'arriver au

pied des montagnes de la Selléide. Le chef qui les commandait s'était arrêté au pont de l'Achéron, pour donner le temps au polémarque, informé par un pézodrome (1) de l'affaire de Coumchadèz, de recevoir avec solennité les captifs, les trophées, les munitions et les dépouilles enlevés aux ennemis. En attendant, on arbora sur des pieux où elles devaient rester, les têtes des musulmans, tristes débris pareils à ceux que le bouillant Achille exposait aux regards des Grecs, quand il *faisait servir de pâture aux chiens et aux oiseaux du ciel les cadavres des héros tombés sous ses coups* (2).

Nothi Botzaris étant descendu de la montagne, accompagné d'un cortége de femmes et d'enfants, licencia d'abord les paysans grecs de l'Amphilochie, auxquels il rendit leurs mulets sans rançon. Il commanda ensuite de transporter les objets capturés à Kounghi, et les robustes filles de la Selléide les ayant chargés sur leurs épaules, ouvrirent la marche en chantant. Après elles s'avançaient les quarante palicares, suivis des deux beys, des deux mollas, docteurs de la loi du prophète, et du cadi, les mains attachées derrière le dos, montés sur des ânes au poil luisant et poli. Ces captifs, orgueil de leurs castes, étaient escortés par les enfants des pharès, qui les chassaient devant eux en maudissant Mahomet, sa doc-

---

(1) Πεζόδρομος, pézodrome, coureur à pied. *Voy.* Essai sur les Schypetars, dans mon Voyage de la Grèce.

(2) Iliad., lib. I. v. 3, 4.

trine, son culte et la majesté du croissant. Arrivés au plateau supérieur des montagnes, on s'assit à un banquet préparé pour les vainqueurs. La première santé fut portée par le polémarque, qui se rafraîchit d'une libation offerte à Sainte Vénérande, dont les autels ont succédé à ceux des divinités de l'Érèbe. On permit ensuite au proto-palicare de faire le récit du combat de Coumchadèz, et de nommer ceux qui s'y étaient particulièrement distingués. Il répondit que dans une affaire où les Turcs ne s'étaient présentés que pour fuir, personne n'ayant eu occasion de se signaler, il n'avait à montrer aux Souliotes que le convoi enlevé aux ennemis. On applaudissait à sa modestie, lorsqu'un second pézodrome, expédié par Marc Botzaris, apporta la nouvelle de la prise du caravansérail des Cinq-Puits. Après avoir entendu la lecture de sa dépêche, les gérontes votèrent une doxologie au Pantocrator (Tout-Puissant), et une panegyric en l'honneur de la *Reine couronnée, mère Dieu* (στεφανωμένη Θεοτόκος). On procèda ensuite à l'encan des esclaves. Les deux docteurs de la loi furent adjugés pour la valeur d'un âne à un Bohémien; le prix des deux beys fut porté à une oque de tabac, et le cadi, n'ayant pas trouvé d'enchérisseurs, fut rendu à la liberté. Après cette scène dérisoire, faite pour inspirer le mépris des mahométans aux enfants de Souli, on ordonna de transporter hors des terres de la république les esclaves, que les Turcs de Paramythia s'empressèrent de racheter et de consoler de leur humiliation.

Le temps des alarmes réservées aux enfants d'Agar

était arrivé, et le serasker, livré aux plus cruelles anxiétés, tenait vainement conseils sur conseils, afin de concilier les esprits. Les hommes accoutumés à la domination ne reviennent jamais à des idées d'équité sociale. Loin donc de se reprocher de s'être aliéné les Souliotes, on ne se réunissait que pour s'accuser mutuellement d'avoir manqué plusieurs occasions de s'en défaire. Le texte et la lettre des instructions du sultan, qui commandait l'extermination des chrétiens, était positif, pourquoi les avoir si long-temps déclinés? L'esprit d'Ali Tébélen, qui agitait les plus furieux, faisait opiner ceux-ci à attaquer sur-le-champ les peuplades armées de la Hellade; il ne fallait pas laisser d'ennemis sur ses derrières, c'était un crime, à les entendre, d'avoir seulement l'idée de traiter avec des rebelles. On ne devait les écouter *qu'à genoux*, *la corde au cou*, et le cri commun des chefs était: *tout ou rien*; la Grèce, encore immobile, allait bientôt leur répondre du haut de ses montagnes: *rien*. Cependant, en considérant qu'on ne pouvait poursuivre le siége des châteaux de Janina et entreprendre des expéditions éloignées, on ajourna à regret le grand projet d'extermination au printemps. C'était l'époque métaphoriquement indiquée par le sultan, ou plutôt par sa Khasenard *ousta* (1), *Dilbesté*, pythie sanguinaire, inspirée par le fanatisme, qui s'était emparée de l'esprit de son maître, depuis que Khalet

(1) *Khazenard ousta*, trésorière de la garde-robe et du harem; le nom de *Dilbesté*, signifie celle *qui lie le cœur*.

effendi avait pris le maniement des affaires. On décida de renforcer la garnison de Mezzovo, d'occuper militairement Calaritès, afin de garder les défilés de la Thessalie, de retrancher le mieux qu'on pourrait le camp de Janina, et de fortifier la position de Dgélova, où Ismaël pacha avait établi son quartier-général.

Ces dispositions purement défensives n'annonçant pas l'intention de tenir la campagne, plusieurs soldats profitèrent de la circonstance pour retourner dans leurs villages, sans s'embarrasser d'en obtenir la permission. La cavalerie, dont les chevaux périssaient en détail, ayant menacé de s'insurger, si on ne fournissait pas des fourrages, on fut obligé de lui laisser repasser le Pinde pour aller hiverner aux environs de Pharsale. Chaque jour les tentes devenaient désertes, et sans l'arrivée d'un renfort de quinze cents hommes, recrutés dans les vallées du mont Pangée, qui accompagnaient un convoi considérable de provisions de bouche et de munitions de guerre, c'en était fait de l'armée impériale.

Les canonniers, qui n'étaient plus occupés qu'à piller aux environs de Janina, reprirent une ardeur nouvelle en recevant des munitions de guerre qui leur donnaient les moyens de faire plus de fracas que de causer de dommages à l'ennemi. Les pachas cessèrent de se quereller, et devenus soupçonneux, leurs *Khalvets* (conseils) ne roulèrent plus que sur des mesures de police. En traitant ces questions, ils n'eurent pas de peine à se convaincre qu'ils n'étaient

entourés que d'ennemis, et la terreur vint s'asseoir au milieu de leur divan. On ne pouvait se fier aux Albanais mahométans, disaient-ils, leur ancien attachement au proscrit exigeait qu'on s'assurât de leur foi au moyen d'ôtages qu'ils remettraient dans un terme de rigueur. C'était là l'opinion du Romili Vali-cy, osmanli regardé comme l'ennemi déclaré des Schypetars qui, ne sachant pas où l'on en voulait venir, s'inquiétèrent peu de cette détermination de *tchorbagis* ou *mangeurs de soupe*, dénomination de mépris sous laquelle ils comprennent les Turcs étrangers à leur langue. La résolution du conseil fut également unanime pour surveiller les hommes réputés riches (car dans le fait personne ne l'était plus), les notables, le clergé et jusqu'à ceux des Grecs qui portaient des vêtements d'une étoffe plus recherchée que celle des paysans.

Ces mesures, plus propres à détruire la confiance qu'à ramener l'ordre, étant arrêtées, le prédicateur du camp prenant la parole, prononça un discours que la gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter, mais qui fut suivi des résolutions suivantes, qu'il est nécessaire de consigner, pour faire connaître le génie d'un peuple étranger à nos mœurs.

Ayant démontré la nécessité de recourir à un *Doua*, ou prière générale, pour invoquer l'assistance divine, on fit choix de trente-six officiers, tous portant le nom de Mahomet, qui furent chargés de réciter quatre-vingt-douze fois par jour, pendant le

quart d'un mois lunaire, le premier chapitre du Koran (1), l'orateur s'engageant, pour sa part, à psalmodier deux fois le livre en entier dans le même espace de temps. L'imam ou aumonier général, convint de répéter soixante-douze fois, chaque jour, l'excommunication contre Cara-Ali. L'inspecteur des poids et mesures jura, au nom du prophète, qu'il ferait clouer par les oreilles à un poteau tout Juif surpris en contravention aux ordonnances. Les derviches hurleurs réunis à Bouila, depuis que le canon de l'*excommunié* avait renversé leur teké ou monastère, résolurent entre eux de recevoir à tour de rôle soixante-douze coups de discipline de la main de leur Baba ou supérieur, s'offrant ainsi en sacrifice pour le salut d'Islam.

Les exercices du Doua ayant commencé, on n'entendit que prières, on ne vit, dans le camp, que macérations, qui amusaient plus les Schypetars qu'elles ne les édifiaient. Dans l'intervalle des vociférations, les artilleurs, enflammés d'un zèle nouveau et d'une adresse jusqu'alors inconnue, parvinrent à ouvrir une large brèche au château de Litharitza, et le temps d'expiation finissant au moment où un pan de mur qui la rendait praticable s'écroula, Ismaël proposa, pour couronner une œuvre sainte, de monter à l'assaut. A ces paroles, prononcées avec résolution, l'ar-

(1) Ce chapitre ressemble au psaume *Deus in adjutorium* de nos eucologes, et n'a guère plus de versets.

mée cria à la trahison, prétendant que les glacis de la place étaient minés; les chefs demandèrent à délibérer, et le conseil, tombeau de toutes les résolutions généreuses, s'étant réuni, on changea bientôt d'avis. On décida, pour couvrir une lâcheté, d'entreprendre une expédition contre le poste des Cinq-Puits, pour en chasser les Souliotes, et le Romili Vali-cy, uni à Baltadgi pacha, fut détaché à la tête de cinq mille hommes pour attaquer deux cents Grecs retranchés dans un caravansérail.

L'argent et les insinuations d'Ali Tébélen, ainsi qu'on l'apprit plus tard, avaient causé cette étrange résolution. Les principaux chefs qu'il avait séduits, à l'exception du Serasker et de Drama Ali, voulaient faire échouer l'entreprise formée contre le rebelle, afin de perdre les créatures de Khalet effendi et ce ministre lui-même. Mais autant ils avaient ce projet à cœur, autant ils brûlaient du désir de châtier les Souliotes; la voix du fanatisme s'était élevée contre eux. C'était depuis long-temps le premier exemple donné, de chrétiens qui avaient osé lever le glaive sur la tête des fils d'Ottman; le sang turc avait coulé; il criait vengeance; et il y avait nécessité d'étouffer la rebellion dans son berceau. Marchez, criaient les faquirs; *marchons*, répétaient les pachas, les Dal-kilidjs (1), les Serden-guetchdis (2), les

(1) *Dal-kilidjs* ou *sabres nus*, compagnies de 200 à 250 hommes, auxquels on accorde une haute-paie.

Dohsson, État de l'empire ottoman t. III, édit. in-folio.

(2) *Serden-guetchdis*, *qui a renoncé à sa tête*, compagnies

Yerli-néférats (1) et les Gueunullus (2), contre les infidèles, et on se prépara à partir après avoir chanté le *Polychronison* (3) des Césars du Bas-Empire, que les Janissaires mêlent chaque jour aux acclamations qui suivent la prière du soir, pour souhaiter de longues années à l'*ombre de Dieu sur la terre, leur glorieux sultan.*

Le songe pernicieux, adressé sous les traits du fils de Neléc, au roi des rois Atride Agamemnon, ne fut pas plus fatal aux Grecs que l'inspiration du fanatisme aux chefs et à l'armée des guerriers ismaëlites. Aucun Schypetar n'avait voulu se mêler à leur entreprise, et les Souliotes, prévenus de ce qui se tramait, par un émissaire qu'Ali Tébélen leur avait dépêché, se préparèrent à recevoir les Osmanlis de manière à se faire dignement connaître d'eux et de leurs pachas. Marc Botzaris, qui avait doublé le nombre de ses soldats des débris de la bande d'Odyssée, unis aux guerriers d'Agrapha, plaça les deux tiers de ses troupes en embuscade

---

d'enfants perdus qu'on emploie dans des occasions périlleuses. *Ibid.*

(1) *Yerli-néférats*, milices provinciales levées dans un pays menacé, espèce de troupes d'insurrection. *Ibid.*

(2) *Gueunullus*, mot à mot *guenillards* ou *descamisados*, sorte de volontaires que la misère, le désir du pillage ou le fanatisme attirent à l'armée. *Ibid.*

(3) Allah cumurler vîré padischa effendimizé, que Dieu conserve les jours de l'empereur notre maître.

dans les crètes montueuses, voisines du Khan, en leur enjoignant de ne se montrer et de n'attaquer les Turcs que quand ils le verraient sérieusement engagé avec la totalité de leurs forces. En conséquence de ce plan, il se retira dans l'enceinte du poste fortifié, et ses palicares ayant occupé les diverses embuscades qu'il leur avait assignées, on attendit les barbares de pied ferme.

La distance entre Janina et les Cinq-Puits est de sept heures de marche, en bonne route. Les Osmanlis, au nombre de cinq mille qui étaient partis après le coucher du soleil, dans l'espoir de tromper les Souliotes et de les surprendre, parurent, au premier crépuscule du matin, devant le caravansérail, qu'ils attaquèrent en poussant des cris effroyables. Les uns, armés de hâches, essayaient de briser les portes; les autres s'accrochaient aux murailles pour les escalader, et plus le feu des chrétiens en renversait, plus le nombre des assaillants semblait s'accroître. Les derviches hurlaient en jetant des poignées de terre en l'air pour aveugler les infidèles, en criant: la victoire ou le martyre, *ya ghazi, ya schédid*. La fureur redoublait; on se pressait; on s'aidait à monter; quelques Serden-guetchdis étaient déja parvenus au couronnement de la muraille au milieu d'une fumée épaisse de mousqueterie, quand les embuscades, débouchant de trois points différents, attaquent, culbutent et étonnent les Osmanlis. Une voix se fait entendre : *Dgiaour gueldi*, *l'infidèle arrive*, et pareils à des chevreuils, tant le courage est fugitif parmi les plus braves, les Turcs se dé-

bandent. Ceux qui, attachés aux crénaux, affrontaient la mort, cédant à un sentiment de terreur, se laissent tomber du haut des murs, pour se sauver. La cavalerie, plus empressée à fuir qu'aucune autre troupe, passe à travers l'infanterie qui encombre le chemin pratiqué en escaliers, disposés par terrasses, depuis le fond du bassin de Varlaam, jusqu'au caravansérail. Les pachas ont donné l'exemple du désordre; Baltadgi et Sélim, suivis de leurs Deli-bachs, renversent une foule de soldats au fond des précipices. Vainement ils font retentir l'air du cri de grace, *aman!* Les Souliotes, attachés à leur poursuite, courent sur le flanc des montagnes auxquelles la voie publique est suspendue, et les accablent en lançant des rochers qui entraînent des avalanches de cailloux sur les fuyards, que Marc Botzaris, sorti de sa forteresse, presse et refoule dans le chemin des échelles, où ils tombent par centaines.

Au milieu de cette confusion, c'en était fait des Turcs qui s'étaient vantés de rapporter les têtes des infidèles Souliotes, et d'épouvanter, par le supplice de ceux qu'ils prendraient vivants, les chrétiens qui seraient tentés de les imiter, si Marc Botzaris avait eu assez de troupes pour les poursuivre et leur couper la retraite au défilé de Thyriaki... Contraint de les laisser fuir à travers champs, il remonte au khan des Cinq-Puits, ou trouvant qu'on a tranché les têtes de tous ceux qui sont tombés sous la main de ses soldats, il empêche de dresser un trophée de ces déplorables restes.

On compta ensuite les morts, dont le nombre, beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait jugé, après un pareil désordre, se montait, du côté de l'ennemi, à deux cent quatre-vingts hommes, tandis que les Souliotes n'avaient à regretter que dix de leurs braves. On rassembla ensuite les armes qui s'élèvaient à quinze cents fusils; les pelisses, les turbans, furent étalés devant les soldats, et après avoir rendu grace à Dieu de la victoire, on procéda au partage des dépouilles; qui donna lieu à des altercations telles qu'il fallut tout le poids de la sagesse de Marc Botzaris pour empêcher les vainqueurs d'en venir aux mains.

Tandis que les Souliotes et les braves d'Agrapha se querellaient pour les dépouilles des Turcs, ceux-ci étaient accueillis au camp de Janina par les sarcasmes des Schypetars!.. Accablés de honte et de douleur, ils venaient, ainsi que leurs chefs, de rentrer sous les tentes, lorsqu'au déclin du jour, un Tatar, expédié de Constantinople, apporta au serasker Ismaël, la nouvelle que Khourchid, visir de Morée, était promu par Sa Hautesse au commandement général de l'armée d'Épire.

CHAPITRE II.

Tremblement de terre.—Prodromes de l'insurrection.—Visions et bruits populaires.—Bouleversement moral favorisé par Ali pacha.— Fausse nouvelle de son abjuration.— Révocation du titre de Sérasker donné à Ismaël pacha.—Remplacé par Khourchid pacha.—On demande des otages aux agas Schypetars.—Leur mécontentement.—Ils conspirent.-S'entendent avec Ali pacha.—Son activité.—Écrit à Khourchid pacha. Son entrevue avec Alexis Noutza.—Le déclare son fils.—Sa lettre aux Souliotes.—Plan qu'il concerte avec eux découvert.—Parti qu'en tire Ismaël pacha.—Mesures qu'il adopte. — Trahison et désertion des chefs Schypetars.— Combat du 26 janvier.—Dangers auxquels échappe Ali pacha.—Sa défaite.—Victoire des impériaux célébrée dans le camp.— Pompe funèbre.—Particularités.—Détails.

Un des tremblements de terre les plus épouvantables que le Péloponnèse eût éprouvé depuis longtemps, s'était fait sentir dans cette belle et malheureuse province, à la fin du mois de décembre 1820. La ville de Patras, les hameaux de sa banlieue, ainsi que l'ile de Zante, avaient considérablement souffert de la violence de ses secousses. Des sources d'eau bouillante avaient jailli du sein de la terre dans quelques endroits de l'Élide, tandis que plusieurs fontaines et un grand nombre de puits avaient complètement tari. Des montagnes s'étaient abîmées en Ar-

cadie, et des lacs remplis d'une eau sulfureuse et fétide les avaient remplacées. Les exhalaisons méphitiques, corrompant l'atmosphère, commençaient à produire une foule de maladies qui enlevaient les hommes et les animaux. On craignait la peste, lorsque, dans les premiers jours du mois de janvier (1), la mer du golfe des Alcyons, désertant tout à coup son rivage, s'éloigne, et revenant précédée d'une trombe bruyante que poussait la tempête, renverse les maisons, déracine les arbres et menace de transformer l'Achaïe en un vaste tombeau. Les habitants ne sachant où fuir devant le cataclysme qui les poursuit, lèvent des mains suppliantes au ciel. Déja la vague couvre le temple antique de Cérès que les modernes ont consacré à st. André; elle mugit, elle se gonfle, elle s'élève haute comme une montagne, lorsqu'au fort de l'ouragan quelques coups de tonnère ébranlent les airs. Le ciel est apaisé! Ses cataractes sont ouvertes, les nuages vomissent des torrents de pluie, les flots tombent, et celui qui assigna à l'Océan le sable des plages pour limite, lui a ordonné de rentrer dans ses bornes marquées (2). L'arc céleste se dessine sur le front du mont Panachaïcos,

(1) Ces deux phénomènes se succédèrent le 22 décembre 1820 et le 9 janvier 1821.

(2) Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum quod non transibit. Et commovebuntur, et non poterunt, et intumescent fluctus ejus, et non transibunt illud.

Hierem. 5, 22.

voilé d'une brume sinistre. Un soleil radieux éclaire dans le lointain, les faîtes azurés des roches Oléniennes et ses rayons chassant l'orage vers les sommets du Parnasse, les zéphyrs qu'il ranime ramènent un calme général dans la nature. On respire, et bientôt après les tristes maladies se sont éloignées avec les vapeurs impures émanées des antres de la terre, d'où sortit autrefois le serpent Python, emblême des maux attachés aux grandes convulsions du globe.

Ainsi que dans les sociétés primitives des hommes, où l'on voyait Dieu partout, en tout, et même dans les évènements naturels, les Moraïtes tirèrent des phénomènes qui venaient d'éclater, la certitude de leur prochain affranchissement, après les épreuves d'une guerre semblable au choc des éléments dont ils avaient été témoins. Ainsi, Pierre l'hermite (1), dans une circonstance à peu près pareille, avait annoncé la coalition des princes chrétiens qui devaient se réunir pour délivrer le saint tombeau. Plus circonspects, les Grecs ne se communiquaient leurs espérances qu'en parlant des prodiges qui se manifestaient de toutes parts. On avait vu pleurer la vierge de Mega Spéléon. Les caloyers du couvent de Saint-Luc avaient entendu, aux heures de matines, une voix qui leur disait de *prendre courage!* Les pères basilidiens de la Montagne-Sainte avaient aperçu,

(1) A la suite du tremblement de terre de l'année 1095. *V.* Albert. Hist. Hierosolym., lib. 1, in gest. Dei per Francos, p. 186.

pendant les fêtes de la nativité, une croix lumineuse au haut du mont Athos, à l'endroit même où la croyance vulgaire prétend que le tentateur transporta J.-C. pour lui montrer tous les royaumes du monde. Des pèlerins, venant de Jérusalem, attestaient, par serment, qu'ils avaient navigué durant plusieurs nuits, au milieu de l'Archipel, entre des vaisseaux d'où partaient, à chaque changement de quart, des cris de ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ, ΧΡΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΕΙ. *Christus vincit, Christus regnat!* Un religieux du monastère de St.-Bélisaire, en Thessalie, était sorti de son tombeau et avait frappé aux portes de chaque cellule, en avertissant ses frères de se préparer *au combat*. Les cénobites des météores avaient vu du haut de leurs montagnes les églises de la Thessalie, déjà tant de fois menacées, livrées aux flammes par la main des infidèles. Les Souliotes revenus de l'étonnement que leur avait causé la dernière victoire remportée sur les Turcs, l'attribuaient à l'archange St.-Michel. Ils se rappelaient tous (et ils étaient aussi sincères que les habitants de Delphes (1) qui virent les héros et les dieux indigènes écrasant les Gaulois sous les roches détachées du mont Lycorée) et ils affirmaient qu'un cavalier, brandissant une lance étincelante, avait poursuivi les Turcs jusqu'au village de Catchika, où il avait disparu au milieu des ruines de l'église du St.-Taxiarque, incendiée par Baba pacha, d'où l'on avait entendu

(1) Pausan. Phocic.

sortir le cri de guerre de la milice céleste : *Quis ut Deus?*

Ces prestiges, ces hallucinations mentales, avant-coureurs ordinaires des grandes commotions politiques, car on n'improvise pas les révolutions destinées à jeter des racines profondes, étaient produites et nourries par les défiances existantes entre les chrétiens et les mahométans. Ces derniers ne voyaient dans les Grecs que des partisans de la Russie, et les autres, ne trouvant aucun appui sur la terre, cherchaient au ciel des consolations capables de leur inspirer des résolutions salutaires. On savait de part et d'autre que les temps étaient accomplis, et cependant chacun craignait un évènement impossible à conjurer. Jamais, à aucune époque de son histoire, la Turquie, quoique libre de toute guerre étrangère, n'avait été en proie à de pareilles anxiétés. Un seul homme avait altéré la paix publique, et du fond de son château, sa voix téméraire faisait entendre le cri décevant *de liberté*. Ses émissaires publiaient : *que les Russes étaient sur le point de passer le Pruth, que la Moldavie et la Valachie allaient s'insurger, et que la Haute Albanie s'armait pour secourir Ali Tébélen.*

Quelques personnes, plus religieuses que clairvoyantes, ajoutaient que le proscrit, vaincu par la vérité, et déplorant les crimes de sa vie, *était secrètement résolu à embrasser le christianisme. Sa conversion était l'ouvrage de la pieuse Vasiliki, qui ne le nommait plus*, disait-on, dans ses entretiens

familiers, que *son nouvel Iskander ou Alexandre.* Malgré ces insinuations la Hellade restait tranquille, et la Porte, informée de ce qui se passait, pressait Khourchid pacha de se rendre immédiatement dans l'Épire, pour y prendre la direction générale des affaires, en qualité de serasker et d'*Alter ego* (1) du grand Seigneur.

La nouvelle de la défection des Souliotes étant parvenue à la connaissance du sultan, qui ne soupirait qu'après les trésors de Cara-Ali, il en fut irrité, et on expédia l'ordre à Khourchid d'exécuter son départ avant le printemps. On lui prescrivait de se hâter, et de calmer, à quelque prix que ce fût, le mécontentement des insurgés, sans réfléchir que ni l'autorité, ni l'or, ne peuvent rétablir la confiance, quand la parole du prince n'a pas été religieusement observée dans les engagements contractés en son nom.

Ismaël pacha, en perdant le titre de sérasker, conservait ceux de pacha de Delvino et de Janina. Il se serait consolé, mais il ne put maîtriser son déplaisir lorsqu'il apprit que le capitana-bey venait de recevoir des instructions de la part de Khalet effendi, qui l'autorisaient à ouvrir des négociations particulières avec les Souliotes. Ce ministre, qui portait une secrète envie à Khourchid pacha, s'était flatté de lui ravir l'avantage de la pacification de la Basse-Albanie. Le vice-amiral avait déja su, par une habileté peu commune, se concilier la faveur des peuplades belli-

(1) *Alter ego*, commandant avec carte blanche.

queuses de l'Acrocéraune. Il avait ménagé avec soin les Maniates rangés sous ses drapeaux, on lui était redevable de la soumission de Port-Panorme, de Santi-quaranta, de Buthrotum, de Parga et de Prévésa. C'était lui qui avait amené Véli pacha, fils d'Ali, à composition, et sa modération connue pouvait lui concilier la confiance des Souliotes. Ismaël pacha qui les avait traités avec tant de hauteur, sentait l'importance de lui faire perdre ces avantages, et, ainsi qu'il arrive dans les gouvernements où il y a double action, il résolut de s'appuyer du texte du commandement impérial, qu'il avait communiqué au conseil des enfants de Bélial, pour saper les négociations du capitana-bey.

A la faveur de l'*intérim* qu'il exerçait, Ismaël fit appeler au conseil les pachas, au nombre de quatre, qui restaient encore au camp; et comme ceux qu'il avait toujours trouvés dans le parti de l'opposition avaient besoin de faire oublier leur défaite, il ne balança pas à les entretenir de la crainte que lui inspirait l'arrivée de Khourchid pacha. Afin de prévenir ses reproches, il déclara qu'il était essentiel d'aviser aux moyens de réduire les infidèles enivrés de succès qu'ils n'auraient jamais obtenus, si l'on avait écouté les conseils de son expérience; que la Porte, trompée, leur ferait en vain des propositions de paix; qu'il connaissait trop leur orgueil, pour ne pas être assuré d'avance qu'ils les rejetteraient avec dédain; qu'ils étaient Souliotes, c'est-à-dire perfides, car *le renard change de poil et jamais d'instinct*; mais,

ajouta-t-il, il faut laisser les négociateurs se convaincre par eux-mêmes d'une vérité, qui leur semblerait douteuse en venant de notre part; notre devoir à nous, c'est de nous occuper de l'armée. Déployant ensuite le diphthère, il prouva qu'il comptait encore sous la tente quinze mille hommes sur lesquels il pouvait se fier, non compris les Albanais ou Schypetars. A ces mots, on se regarde. *Oui*, dit-il, *à l'exception des Schypetars, qui doivent nous être justement suspects?* Il rappella ensuite *les vœux des Toxides pour le jeune Mahmoud bey, fils de Mouctar, si impolitiquement nommé vaivode de Tébélen.* Et comme le Romili Vali-cy, Sélim pacha, qui avait soutenu ce choix, voulut prendre la parole pour se justifier : *Mon frère*, répliqua Ismaël avec douceur, *nous avons tous erré, et le destin, qui règle chaque chose, nous ayant amenés au point où nous en sommes, c'est en nous réunissant de cœur que nous confondrons notre ennemi; nos têtes appartiennent au glorieux sultan, il prononcera ensuite sur les services de ses esclaves.* Puis, rappelant l'impiété des Schypetars pendant le *Doua* expiatoire, leur refus de contribuer à l'expédition des Cinq-Puits, leurs insultes journalières contre les Osmanlis, l'attachement secret qu'ils portaient à un *Énagé* (1) tel qu'Ali, il conclut, con-

(1) *Énagé*, qui est sous le poids de l'excommunication, terme consacré dès le temps d'Hérodote (v. Terpsicore), et conservé dans la diplomatie orientale.

formément aux dernières décisions du conseil, que les principaux chefs albanais fussent tenus de donner des otages. Tahir Abas, chef de la police du proscrit, Hago Bessiaris son muhardar, Hassan derviche, l'ancien Sélictar, et plusieurs autres, furent désignés comme tenus de fournir des gages de leur fidélité, en livrant au sérasker, qui devait les renfermer dans le château d'Arta, leurs enfants, ou à défaut, quelques uns de leurs plus proches parents. Cette proposition ayant été agréée, on en fit aussitôt part à ceux qu'elle intéressait, qui se trouvèrent autant irrités que consternés d'une mesure offensante pour leur fidélité, et attentatoire à la sûreté de leurs familles.

Sous les gouvernements de haute tyrannie, jamais on ne réclame, mais on conspire, ou l'on se révolte. Tahir et ses compatriotes, élevés à l'école d'Ali, loin d'élever aucune réclamation contre l'arrêt qui les frappait, se contentèrent de demander les délais nécessaires pour y obtempérer. A la faveur de cette humble requête, qu'on ne pouvait leur refuser, à cause de la distance où se trouvaient leurs familles, ils avisèrent aux moyens de s'affranchir ainsi qu'elles du joug des Ottomans. Mais en se rappelant que la fuite était dangereuse, ils ne virent que leur maître qu'ils avaient trahi pour les tirer d'embarras. Ils délibéraient comment ils pourraient renouer avec lui, lorsque Ali, parfaitement informé de ce qui se passait au conseil et dans l'armée, leur aplanit les difficultés de la conciliation. Il fit les premiers pas

vers ses enfants ingrats, il leur tend les bras, il leur ouvre son sein paternel. Ce qu'il a fait pour les Souliotes, ses vieux ennemis, il le fera pour ses chers Toxides, il a tout oublié, il ne faut plus s'occuper que du soin de purger l'Albanie de la présence odieuse des Osmanlis.

Ces assurances contenues dans un billet adressé à Tahir Abas, arrachent des larmes à ce cœur d'airain qui vit sans émotion couler tant de sang, lorsque, ministre des fureurs du tyran, il présidait aux tortures et aux supplices des malheureux, dont sa barbarie se complaisait à varier les souffrances. Il le chargeait de *baiser les yeux* (φιλεῖν τὰ μάτια) *de Hago, de Hassan, et de lui envoyer, s'ils pouvaient l'y déterminer, Alexis Noutza, pour conférer avec lui sur leurs communs intérêts.* Scrupuleux dans les moindres détails, il les prévenait *de se méfier d'Omer Brionès, qui venait d'être nommé pacha de Bérat*, chose encore ignorée dans le camp et de celui même auquel ce titre était conféré, *mais que Pachô bey devait incessamment lui annoncer.* Il terminait en leur offrant de l'argent, pour acquitter la solde des Schypetars attachés à leur service, qu'on n'avait pas payés depuis l'ouverture de la campagne. Il les conjurait de se préserver des embûches du *domestique* (1), et à user de circonspection, *le temps présent étant gros d'évènements prêts à changer le monde*, expression hy-

(1) C'était sous cette dénomination qu'Ali s'obstinait à désigner Ismaël pacha.

perbolique, que le tyran n'appliquait qu'à la Turquie qui était son univers Ντουνία.

Les Albanais, accoutumés à considérer Ali comme un être extraordinaire, n'avaient rien perdu de cette opinion, malgré ses désastres. Pressés par la *main de fer de la fatalité*, Tahir et ses compagnons d'armes se félicitent d'avoir retrouvé *leur vieux Tébélen*. Ils s'embrassent avec les transports sombres de ces conjurés qui prêtent serment, sur une urne remplie de sang, de renverser l'ordre public en égorgeant une victime désignée. Ils espèrent gagner, sinon une victoire complète, au moins des délais favorables à certaines chances, qu'ils pourront exploiter, et ils ne doutent pas que leurs vœux ne soient secondés par Alexis. Il fut le compagnon de leurs désordres, l'ami du tyran, l'oppresseur de la probité, et quoique chrétien, on pouvait le regarder comme un Schypetar, également indifférent au culte du Christ et de Mahomet. On ne devait pas balancer à s'adresser à lui, et on fut plus qu'agréablement surpris de le trouver au courant de tout ce qu'on croyait lui apprendre.

Alexis Noutza, devenu de général au service d'Ali Tébélen, étapier très-subalterne dans l'armée d'Ismaël pacha, son ancien camarade de débauches, avait vu, avec l'indifférence d'un cœur corrompu, l'arrestation de son beau-père St.... J....., homme aussi estimé à Vienne, où il avait une maison de banque, qu'à Janina sa patrie. Il avait, en quelque sorte, applaudi à sa captivité, parce qu'elle le délivrait de sa

fille, que le visir lui avait fait épouser par force, mais il n'avait pas été aussi insensible aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés de la part des Turcs. Au lieu d'être appelé *Kyr Noutza*, les Osmanlis, non-contents de le qualifier de *Dgiaour*, *infidèle*, *de Kiopek*, *chien*, lui avaient plus d'une fois fait sentir le poids de leurs bras, et l'avaient même menacé de le pendre, sans forme de procès. Ces humiliations, vivement senties par un homme orgueilleux, l'avaient poussé depuis long-temps à se constituer l'agent secret du proscrit, au milieu de l'armée mahométane. Il tenait Ali au courant de tout ce qui arrivait, c'était par son ministère qu'il avait été informé du mécontentement des chefs albanais, qui s'étaient vainement sacrifiés à un sultan qu'ils ne connaissaient et qu'ils ne connurent jamais que par les calamités dont il affligeait l'Épire. *Tout a péri autour de nous*, dit Noutza aux conjurés, *nous ne sommes plus entourés que de ruines et de tombeaux prêts à nous dévorer*. Il leur fit ensuite sentir facilement qu'il avait cru rendre un service particulier à lui Tahir, ainsi qu'à Hagos et à ses amis, en leur ménageant, avec leur ancien maître, un rapprochement qui ne pouvait arriver plus à propos. Il leur annonça qu'il venait d'expédier Palascas, que les Souliotes voyaient d'un œil de déplaisir au camp d'Ismaël pacha, avec des lettres d'Ali, adressées aux capitaines des Armatolis d'Agrapha, pour les engager à se concerter avec Odyssée, qui venait de rentrer dans l'Étolie. Sans avoir pénétré ce dont il s'agissait, il croyait pouvoir présumer qu'il

était question de la délivrance de la Grèce, mais que ce n'était là qu'un prestige de la part d'Ali, pour parvenir à chasser les Osmanlis des environs de Janina, en les obligeant à faire face à plusieurs diversions qu'il avait organisées. Enfin, il convint avec Tahir de se rendre vers le point du jour auprès d'Ali, en le prévenant qu'il ne reviendrait plus au camp après cette démarche, que ses fonctions rendaient impossible de tenir secrète. Il lui indiqua les moyens de correspondre, en l'avertissant d'aller lui-même le dénoncer comme transfuge dès qu'il saurait sa disparution, afin de prévenir, par cette révélation, jusqu'au soupçon de connivence entre eux.

Ali, qui ne cessait d'occuper les assiégeants à coups de canon, pour leur faire dépenser le plus possible de munitions de guerre, avait profité de l'expédition contre les Cinq-Puits, du temps perdu en délibérations par les pachas et de l'ombre des nuits, pour faire réparer la large brèche ouverte au château de Litharitza. Utilisant tous ses moments, il avait en même temps expédié à Khourchid pacha un messager, dès qu'il avait été informé de sa nomination au poste de généralissime de Sa Hautesse en Albanie.

Sa lettre, qui fut connue dans la suite, portait : « que, réduit par les iniquités mensongères d'un de « ses domestiques, nommé Pachô bey, à résister, « non à l'autorité du sultan, devant lequel il in- « clinait sa tête accablée de chagrins et d'années,

« mais aux trames perfides de ses conseillers, il
« s'estimait heureux, dans son adversité, de se
« trouver bientôt en rapport avec un visir connu
« par ses nobles qualités. Puis il ajoutait, que ces
« rares mérites avaient sans doute été bien loin d'être
« prisés à leur valeur par un divan, où les hommes
« n'étaient estimés qu'en raison de ce qu'ils dépen-
« saient à soudoyer l'avidité des ministres. Sans
« cela, comment serait-il arrivé que *Khourchid*
« pacha, vice-roi d'Égypte après le départ des
« Français, et vainqueur des Mamelouks, n'eût été
« récompensé de tels services que par un rappel
« sans motifs? Deux fois Romili Vali-cy, lorsqu'il
« allait jouir du fruit de ses travaux, pourquoi le
« relégua-t-on au poste obscur de Salonique? Ap-
« pelé à pacifier la Servie, au lieu de lui confier le
« gouvernement de ce royaume, qu'il avait rendu
« soumis et florissant au sultan, on s'était empressé
« de l'expédier à Alep pour y réprimer je ne sais
« quelle sédition d'émirs et de janissaires, et à peine
« arrivé en Morée, c'était contre un vieillard qu'on
« armait son bras. »

Entrant ensuite dans l'historique de tout ce qui s'était passé, il racontait à Khourchid le pillage, l'avidité et l'impéritie de Pachô bey et des pachas employés sous ses ordres; comment ils avaient aliéné l'esprit public; de quelle façon ils étaient parvenus à mécontenter les Armatolis et surtout les Souliotes, qu'on pourrait ramener à leur devoir, avec moins de peine que n'en avaient eu des chefs imprudents à les entraîner dans

une défection qu'ils déploraient. Il donnait à ce sujet une foule de détails assez spécieux, et il démontrait à sa manière qu'en conseillant aux Souliotes de se retirer dans leurs montagnes, il ne les avait mis que dans une fausse position, aussi long-temps qu'il ne leur livrerait pas le château de Kiapha qui constitue la force de cette région montueuse. Se reportant ensuite à ses plaintes et à ses griefs contre Pachô bey, il finissait en demandant à Khourchid sa protection auprès du sultan, en déclarant qu'il était prêt à tous les sacrifices pécuniaires, si on parvenait à obtenir pour lui un pardon qu'il implorait à merci et miséricorde.

On ignore quelle impression cette lettre fit sur l'esprit de Khourchid pacha, qui n'avait jamais parlé qu'en termes mesurés d'Ali Tébélen; mais ce qu'on resta quelque temps sans comprendre alors, c'est l'accueil que le proscrit fit à Alexis Noutza. A peine celui-ci eut-il mit le pied dans le château du lac, qu'Ali quittant son souterrain, courut à sa rencontre, et se précipita entre ses bras. En présence de ses officiers et de sa garnison, il le nomma *son fils*, *son cher Alexis*, *son sang* légitime ainsi que Salik pacha. Il fondait en larmes, et l'impie osa attester le ciel que *Mouctar et Veli*, qu'il avait pu désavouer à cause de la lâcheté dont ils s'étaient rendus coupables, *étaient les fruits adultérins des amours d'Eminé*. Il ne craignit pas de lever la main contre son tombeau, lui que sa vivante image faisait tressaillir quand il retrouvait ses traits dans ceux de Veli pacha; lui, qu'elle agitait

dans ses songes en lui reprochant sa mort; lui, qu'elle avait cessé de poursuivre depuis qu'il était malheureux, et qui ne devait plus trouver de paix qu'en reposant à ses côtés dans le sein de la terre. Vainement on voulut le calmer, en le suppliant de respecter la mémoire de son épouse; endurci dans le crime, il persista dans le mensonge qu'il appuyait par des serments redoutables; et il entraîna Noutza, étonné d'un pareil délire, au fond de sa casemate, où il le tint long-temps étroitement embrassé. Puis, ayant fait appeler Vasiliki, il le lui présenta comme *un fils toujours cher à ses entrailles paternelles, que de fausses considérations humaines l'avaient trop long-temps obligé d'éloigner de son sein, parce qu'étant né d'une mère chrétienne, il lui avait permis d'élever dans sa religion son cher et fidèle Alexis.*

Le prétendu fils d'Ali était digne d'un pareil père, car il avait chassé de son lit la fille du vénérable St...., en déclarant au tyran qui avait cimenté son mariage, qu'elle était sa sœur; calomnie aussi atroce en principe qu'injurieuse à l'honneur d'une des premières familles de Janina. Telle était la morale de quiconque était l'ami ou le protégé du tyran. En rapprochant ces faits avec des scandales de même nature, on comprit et il fut bientôt démontré que ce qui venait de se passer était une comédie jouée par Ali, dans le but de se réhabiliter du crime d'inceste au premier chef, dont il était coupable. Ne pouvant plus répondre aux accusations d'Ismaël pacha par des dénéga-

tions vagues, depuis que son fils Véli avait révélé lui même *la honte de sa couche nuptiale et le déshonneur de ses propres filles*; forcé de donner une satisfaction apparente à l'opinion publique, il avait imaginé en désavouant ses fils nés d'Eminé, d'atténuer ses forfaits incestueux, en les faisant rentrer dans la classe des désordres tolérés par les lois du Prophète. Il réussit ainsi à en imposer à ses soldats, sans s'inquiéter du suffrage des capitaines qui l'entouraient, car la plupart ne tenaient à sa cause que par la crainte des supplices auxquels ils étaient réservés dans des temps de justice ordinaire.

Renfermé dans le repaire du tigre, Alexis après l'avoir entretenu des forces de l'armée impériale, qui ne se montaient qu'à treize mille hommes effectifs (1), lui apprit que les Souliotes avaient reçu depuis deux jours des propositions d'accommodement de la part du capitana-bey; il n'en savait pas davantage. En effet, Khourchid pacha qui avait parfaitement compris où Ali en voulait venir, s'était empressé de mander au vice-amiral stationné à Prévésa, qu'il était urgent

(1) Ismaël les portait à quinze; mais ce terme était exagéré, comme on peut le voir par le relevé ci-joint.

Divisions.

Ismaël pacha..........	4,000	hommes.
Sélim pacha	3,000	
Baltadgi.............	1,000	
De Bérat.............	3,000	
Drama Ali...........	2,000	
Total........	13,000	

d'entamer des pourparlers avec les Souliotes, afin de les rendre neutres, si on ne pouvait pas les ramener sous les drapeaux du sultan. Il lui prescrivait en conséquence de leur représenter l'anéantissement d'Ali comme inévitable, les difficultés présentes et celles plus grandes encore à l'avenir de leur position isolée au milieu des peuplades chamides mahométanes dont ils étaient entourés, quand celui qui les avait fourvoyés viendrait à succomber. Sans s'engager avec eux par aucun acte capable d'excuser leur défection, il l'autorisait à leur faire des offres pécuniaires illimitées, en leur laissant entrevoir la possibilité d'être réintégrés dans les montagnes de la Selléide à la fin de la guerre, comme une récompense éventuelle de leurs services et de leur fidélité au sultan. C'était sur ces bases factices que le négociateur était autorisé à traiter, Khourchid s'imaginant que des hommes trompés par Ali s'estimeraient trop heureux d'obtenir des sûretés momentanées, en se contentant d'espérances sans garantie pour l'avenir. Quant au messager qui lui avait apporté la lettre du proscrit, il le chargea, après l'avoir honorablement traité, d'assurer son maître qu'il trouverait dans Khourchid *un frère toujours prêt à l'entendre et à intercéder en sa faveur auprès du sultan.*

L'émissaire s'étant retiré avec ces paroles qu'il fit connaître à Ali, au moyen d'un intermédiaire inutile à nommer, se rendit par des voies détournées à Cenchrée. Une sacolève hydriote l'attendait dans ce port où il s'embarqua, pour se rendre à

Smyrne, ville que le satrape avait choisie pour y établir le centre de sa correspondance mystérieuse avec Constantinople, Méhémet Ali, pacha d'Égypte et les régences barbaresques.

Alarmé sur les conséquences du coup détourné qu'on lui portait, Ali qui s'était hâté d'opérer une diversion politique en s'adressant à Khourchid pacha, se trouvait pris au dépourvu par celle du capitana-bey. Ne sachant comment demander des éclaircissements aux Souliotes, qu'il avait cruellement compromis en se réservant la forteresse de Kiapha, il roulait sans doute divers projets dans sa tête, lorsqu'une lettre de ceux-ci qu'il reçut dans la nuit du 19 au 20 janvier, le mit au courant de l'état des négociations. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant cette pièce qui prouve que les ruses diplomatiques n'étaient pas étrangères aux montagnards de la Selleïde.

(1) Très-vénéré seigneur, salut,

« Dans la convention arrêtée entre nous à la fin de « l'automne dernier, tu t'engageas à nous rétablir dans « l'intégrité de notre patrie, dont la forteresse de Kia- « pha fait partie. De notre part nous avons rempli « nos engagements et même au-delà, sans que la for- « teresse nous ait été livrée.

---

(1) Γράμμα τῶν Σουλιωτῶν πρὸς τὸν Ἀλῆ πασᾶν.

Πολυχρονεμένε αὐθέντη σὲ χαιρετοῦμεν.

Ἀπὸ τὰ τέλη τοῦ περασμένου φθινοπώρου μᾶς ὑποσχέθης εἰς τὴν ἀναμεταξύ μας συνθήκην νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃς μαζὶ μὲ ὅλον τὸν τόπον τῆς πατρίδος μας καὶ τὸ κάστρον τῆς Κιάφας. Ἡμεῖς ἐκάμαμεν ὅλα ὅσα ἐσυμφω-

« Maintenant nous t'informons que le sultan nous « fait proposer cinquante piastres de solde par mois « pour chaque soldat, et une pension de huit cents à « chaque femme, enfant ou proche parent de ceux « qui mourraient en combattant sous ses drapeaux. « Il nous offre encore de nous reconnaître autonomes « de Souli et de nous accorder Kiapha, aux conditions « de servir sa cause. Déja nos palicares ont recouru « à toi pour demander Kiapha, et ils le réclament « avec de nouvelles instances. Depuis qu'ils ont eu

---

νήσαμεν, καὶ περισσότερα ἀπ' ὅσα ὑπεσχέθημεν· ὅμως τὸ κάστρον ἀκόμη δὲν μᾶς ἐδόθη.

Τώρα ἡ βασιλεία μᾶς προβάλλει νὰ πληρώσῃ πενῆντα γρόσια τὸν μῆνα τὸν στρατιώτην, ὀκτακόσια τὴν γυναῖκα ἢ τοὺς γονεῖς τοῦ παιδίου ὁποῦ σκοτωθῇ εἰς τὸν πόλεμον, νὰ μᾶς γνωρίσῃ αὐθέντας τοῦ τόπου μας καὶ νὰ μᾶς ἐπιστρέψῃ καὶ τὴν Κιάφαν, ἂν θέλωμεν νὰ πολεμήσωμεν μαζὶ μὲ αὐτήν.

Τὰ παλληκάρια καὶ προτήτερα ἀκόμη ἐζητοῦσαν τοῦτο τὸ κάστρον· ὅμως ἀφ' οὗ ἄκουσαν τὰ ζητήματα τῆς βασιλείας, δὲν ἠμποροῦμεν πλέον νὰ τὰ βαστάξωμεν. Θέλουν, φωνάζουν, τὴν Κιάφαν, ἢ σηκώνουν τὰ ἄρματα μὲ τὴν Πόρταν. Τέλος πάντων τὰ ἡσυχάσαμεν ὀλίγον, ὑποσχόμενοι, ὅτι ἂν σὲ ζητήσωμεν ἐπιμένως τὸ κάστρον, ὡς μισθὸν τῆς παλληκαριᾶς των, δὲν θὰ μᾶς τὸ ἀρνηθῇς·

Ἡμεῖς νομίζομεν, ὅτι ἠμποροῦμεν νὰ καυχώμεθα δικαίως, ὅτι ποτὲ δὲν ἐπατήσαμεν τὸν λόγον μας οὐδὲ τὰς συνθήκας μας, ὅσας ποτὲ ἐκάμαμεν μὲ ὁποιουσδήποτε ἀνθρώπους· στεκόμεθα καὶ τώρα πιστοὶ εἰς τὰς συμφωνίας μας, ἐνθυμούμεθα τὸν φοβερὸν εἰς τὸ Εὐαγγέλιον ὅρκον μας, καὶ ἀγαποῦμεν νὰ ἤμεθα πάντοτε σύμμαχοι καὶ φίλοι μὲ σὲ τὸν γείτονά μας, καὶ νὰ ἀποδιώξωμεν τοὺς Τούρκους, τοὺς ὁποίους μισοῦμεν, ὅσον τὰς ἁμαρτίας μας. Ὅμως τὰ παλληκάρια φωνάζουν, ὅτι ἂν δὲν λάβουν τὴν Κιάφαν, δὲν ἔχουν πατρίδα, καὶ ὅτι ἡ ἀπόκρισίς σου θὰ τὰ ἀποφασίσῃ, μὲ ποῖον ἔχουν νὰ βαστάξουν τ' ἄρματα.

« connaissance des propositions de la Porte, nous « ne pouvons plus les contenir; ils crient, ils veulent « Kiapha, en menaçant, si on ne le leur donne, de se « joindre aux Turcs. Malgré tout, nous sommes par- « venus à les calmer, en leur promettant de de- « mander avec instance le château, objet de leurs « vœux, comme prix de leur valeur; ne le refuse « donc pas plus long-temps. . . . .

« Nous nous croyons autorisés d'autant plus légiti- « mement à nous plaindre, que nous n'avons jamais « manqué à notre parole, ni à aucuns de nos enga- « gements avec personne. Nous restons plus que ja- « mais fidèles à la convention que nous t'avons jurée « sur l'évangile redoutable; nous voulons être tes al- « liés, tes amis, et concourir avec toi à expulser les « Turcs, que nous détestons *à l'égal de nos péchés*. « Mais nos *palicares* déclarent que, n'ayant pas de « patrie aussi long-temps qu'on leur refusera Kia- « pha, ils attendent ta réponse pour décider de quel « côté ils tourneront leurs armes. »

Si une pareille déclaration était de nature à inquiéter Ali, la défection d'Alexis n'était pas moins propre à redoubler les anxiétés d'Ismaël pacha. Convaincu qu'il n'était entouré que d'ennemis acharnés à lui nuire, accablé du poids d'une disgrace qui ne devait pas s'arrêter au point où elle l'avait laissé, il dévorait plus de chagrins qu'il n'osait en confier à Drama Ali. Retiré sous sa tente dès la fin du jour, il passait souvent les nuits à prier, à pleurer, lorsque le hasard fit tomber dans ses mains la réponse du

proscrit aux Souliotes. Il les prévenait que *son intention étant d'attaquer, le 26 janvier au matin, le camp de Pachô bey, il les invitait à prendre part au combat.* Afin d'opérer une diversion, *ils devaient descendre de nuit dans le vallon de Janina, occuper* une position qu'il leur indiquait, et il leur donnait pour signe de reconnaissance le mot d'ordre *Flouri*, ou *Sequin*. Cette affaire qui devait *porter le dernier coup à l'armée impériale, réussissant*, il leur promettait de *remplir leurs vœux, auxquels il ne mettait plus pour condition préalable que ce dernier service.*

La lettre d'Ali portait la date du 21 janvier; c'était dans cinq jours que l'Épire allait être délivrée de ses dévastateurs; le vieux tyran souriait à cette idée. Déja il voyait les Osmanlis rejetés dans les défilés du Pinde, poursuivis par les Armatolis et les Souliotes, périssant au milieu des neiges et des glaciers du Polyanos et du mont Lingon. Débarrassé du blocus, les Toxides accourant à Janina, amenaient à leur suite les nombreux partisans qu'il avait dans la Guégaria, et une vaste insurrection s'amoncelant autour de lui, il reconquérait en aussi peu de temps qu'il en avait fallu pour le lui ravir, tout ce qu'une lâche défection lui avait fait perdre. Alors, ébranlant l'empire, il dictait des lois à son maître, et se trouvait plus puissant et plus riche que jamais. C'était dans ce sens qu'il écrivait à son agent Constantin Doucas, établi en Valachie, en lui donnant comme positif un succès qui n'existait que dans son imagination; et cette dé-

ception répandue parmi les Hétéristes, hâta les évènements mémorables dont nous ne tarderons pas à parler. Que le lecteur veuille bien faire attention aux dates, et il verra que nous n'avançons rien de hasardé, s'il se rappelle que depuis le mois d'août il y avait une correspondance suivie entre Jassi, Bukarest et Mezzovo, d'où des émissaires secrets se glissaient dans la forteresse occupée par Ali, qui était toujours maître de la navigation du lac.

Ismaël pacha devenu prudent à ses dépens, jugea à propos de ne communiquer la lettre du proscrit qu'au seul Drama Ali son beau-père, en qui il avait une confiance méritée. Après avoir médité sur son contenu, on convint qu'avec plus de forces disponibles, on aurait pu faire parvenir cette dépêche aux Souliotes, et leur dresser une embuscade dans les montagnes où le détachement qu'ils auraient envoyé au secours d'Ali eût été facilement exterminé. Mais en calculant les chances, on trouva plus convenable de réunir toutes les troupes, afin d'envelopper le satrape dans ses propres filets. On décida en conséquence de placer dans la position qu'il avait assignée aux Souliotes, un corps de Schypetars semblables par l'habillement aux palicares de la Selléide, auxquels on donnerait le mot de ralliement qu'on avait trouvé dans la lettre interceptée. Cependant plusieurs doutes fondés s'étant élevés sur la fidélité des Albanais, faisaient qu'on ne devait compter sur eux dans une épreuve aussi délicate, tant que leurs chefs n'auraient pas livré les ôtages qu'on leur avait demandé. Cette consi-

dération était très grave, on ne pouvait revenir contre une démarche déjà faite, quand Ismaël, à qui la Porte avait adressé un firman par lequel Omer Brionès était nommé pacha de Berat et d'Avlone, ouvrit un avis qui tranchait toutes les difficultés.

Les instructions qui accompagnaient ce diplôme impérial, portant qu'ils laissaient à la décision d'Ismaël le choix des circonstances, soit qu'il voulût le lui conférer afin de s'assurer de sa fidélité, ou pour le récompenser de quelque service éclatant, il fut jugé convenable de ne pas différer. La raison consistait en ce que la promulgation immédiate du firman, donnant aussitôt le commandement du corps des Schypetars à Omer Brionès, on pourrait s'en servir sans crainte, et les employer à exécuter le stratagème qui devait retomber sur son auteur. On pouvait éloigner Tahir, Hago Muhardar, Hassan et le Selictar, auxquels on confierait des postes éloignés, tandis qu'on tirerait parti d'une troupe suspecte, qui deviendrait peut-être fidèle, étant une fois compromise. Les choses étant réglées de la sorte, le sérasker décida de réunir le surlendemain un grand divan, dans lequel il remettrait solennellement à Omer Brionès le diplôme de pacha de Berat et d'Avlone. Le lendemain à la suite d'un Biniche (1), qui aurait au fond pour objet une revue générale, il lui conférerait l'investi-

(1) *Biniche*, cavalcade; expression usitée dans le cérémonial de la cour de Constantinople. On l'étend même aux promenades que le sultan fait en bateau sur le Bosphore, en disant qu'il y a eu *biniche* à tel ou tel endroit du canal.

ture au nom du sultan, en le revêtissant de la pelisse d'honneur, et après ces cérémonies on l'initierait au secret de l'entreprise méditée. Tant de graces accordées à un homme brave ne pouvaient que rehausser son courage, et le porter à justifier qu'il les méritait, par quelque action importante.

Au moment d'une crise pareille, les anciens remplis de l'idée de la divinité, auraient vu sans doute Jupiter assis au faîte de l'Olympe, pesant dans ses balances d'or les destinées des satrapes et des soldats, prêts à s'égorger sous les remparts de la moderne Dodone; mais ces temps qui mêlaient aux maux cruels de la guerre, l'idée consolatrice de combattre en présence des immortels, ont cessé, et les balances d'or du roi des dieux et des hommes sont remplacées chez les Turcs par la faux meurtrière de la tyrannie. Le despotisme, enfant du Tartare, accoutumé à ne considérer les hommes que comme un troupeau d'esclaves nés pour obéir, venait d'adresser à Ismaël l'ordre de s'emparer de Litharitza, dans le délai de quinze jours, d'après la nouvelle parvenue à Constantinople, qu'il y avait brêche au corps de cette place. Cette espèce de commandement spécial, appelé *Adalet namé*, était sorti de la bouche du sultan qui avait chargé la Khasnadar Ousta, Dilbesté, de dire au chef des eunuques noirs de transmettre cette parole suprême émanée de la Porte de félicité, à Khalet effendi, qui la notifiait à Ismaël pacha. L'*Adalet namé*, pareil à tous les actes de la diplomatie turque, conçus sur le ton de l'injure et de la menace employées au nom de celui qu'on n'appro-

che qu'en tremblant, sans s'enquérir si la brèche faite au rempart de Litharitza n'était pas réparée, *enjoignait, prescrivait, voulait qu'on montât à l'assaut*, et finissait par ce formulaire d'usage, adressé aux pachas et à l'armée: *Dans le cas de désobéissance, chacun de vous sera puni suivant son rang et son état; j'en jure par l'ame de mes ancêtres.*

Ismaël accoutumé aux protocoles barbares de la diplomatie du sérail, ayant réuni le divan dans lequel il proclama Omer Brionès pacha de Bérat et d'Avlone, y fit donner lecture de l'*Adalet name*, en recommandant à chacun de se tenir prêt à faire son devoir dès que l'occasion s'en présenterait, sans parler d'un assaut impossible à tenter. Le lendemain, il conféra au nouveau pacha, avec la pelisse d'honneur, l'investiture de sa dignité, et les Schypetars ayant salué *Avthentis*, *Maître*, le nouveau Musaché Vali-cy, passèrent sous son étendart. Des largesses faites aux Toxides et aux Iapyges, quelques *Tchélenks* (1) ou aigrettes en fer-blanc, distribuées à titre de récompenses militaires à plusieurs d'entre eux, ayant terminé cette journée, Ismaël qui avait retenu à souper Omer Brionès, lui communiqua la lettre interceptée que Cara Ali écrivait aux Sou-

(1) *Tchélenk*, distinction militaire créée en 1526 après la bataille de Mohacz, gagnée par les Turcs contre les Autrichiens; on la porte au turban, mais seulement à l'armée. En 1798 on persuada à Sélim III de former un ordre du croissant à l'usage des *infidèles*; mais ni lui ni aucun Turc n'ont jamais voulu le porter. *Voy.* Dohsson, t. III, p. 427.

liotes, en lui faisant part de ce qu'il avait combiné avec Drama Ali.

Omer non moins féroce que brave, ravi de trouver une occasion aussi prompte de témoigner sa reconnaissance au sultan, proposa non-seulement d'éloigner Tahir Abas et ses complices, mais de les égorger à l'instant sans examen, si on le jugeait utile au bien du service. Il répondait du succès de l'entreprise, et ce dévouement donnant la mesure de ce qu'on pouvait attendre de son audace, Ismaël lui persuada, non sans peine, d'ajourner une aussi louable résolution jusqu'après le succès qu'il se flattait d'obtenir, avec sa coopération, contre leur ennemi commun. On s'en tint donc, pour le moment, à éloigner les quatre agas suspects, en les envoyant en détachement du côté de Protopapas, afin d'observer quelques mouvements insurrectionnels qui venaient d'éclater dans la vallée de Pogoniani.

Ali Tébélen qui comptait sur les Souliotes, avait pensé à soulever simultanément en masse les paysans grecs de la partie du Zagori qui avoisine le mont Papingos, afin d'entraîner avec eux ceux de la haute Perrhébie. Dans ce but, il avait secrètement fait débarquer Alexis Noutza à l'extrémité du lac de Lachistas, avec la commission d'insurger de proche en proche les quarante-deux bourgades du Zagori, dont il était codja bachi. Au moyen de cette manœuvre, les impériaux enveloppés dans un réseau, tombaient frappés et écrasés par une multitude d'ennemis sortis des embuscades du Pinde et des montagnes

qui entourent le bassin de Janina, dès qu'il serait parvenu à les forcer de lever le siége du château qu'il défendait depuis cinq mois. Ainsi les mouvements excités dans le canton de Pogoniani, étaient les avant-coureurs de la levée en masse que le proscrit avait méditée. Soit hasard, soit instinct, le sérasker au lieu de s'alarmer, y vit un moyen de manœuvrer son armée, sans lui communiquer, qu'au moment même de l'exécution, le but de son opération, que la moindre indiscrétion pouvait faire échouer.

Il avait, sans encourir l'odieux d'une mesure pareille, par le moyen d'Omer pacha devenu général des Schypetars, trouvé moyen d'éloigner les agas qui lui étaient suspects. Tahir Abas et ceux qui avaient été écartés de la sorte, arrivés au village de Protopapas situé à l'entrée de la grande vallée de Pogoniani, terre antique des Molosses, que la Thyamis fertilise de ses eaux limpides, y avaient à peine établi leur *conak* (logement), qu'un Grec demanda à les entretenir en secret. Tahir Abas enveloppé du sayon de poil de chèvre, qu'il ne quittait, ni lorsque l'hiver couvrait la plaine de neige, ni quand la canicule, échauffant les montagnes déboisées de la Hellopie, rendait l'atmosphère du vallon de Janina pareille à la vapeur accablante d'un bain d'étuves, craignant que ce ne fût un espion d'Ismaël, lui fait signe de la main qu'il ait à se retirer. Le Grec insiste, et le vieux chef de la police lui ordonne, d'une voix sombre et forte comme le mugissement d'un taureau, de s'expliquer. L'inconnu prononce le nom d'*Alexis*. — *Personne ne t'é-*

coute-t-il? — *Non, seigneur.* — *Approche*, et lui présentant un de ses pistolets; *approche, te dis-je.* — *Lis, et calme tes soupçons.* — *Assieds-toi ici*, reprit Tahir, en lui faisant prendre place à côté de lui, *tu es un fidèle.* Allumant ensuite un morceau de *dadi*, pin résineux qui sert à l'éclairage des Epirotes, il brise le sceau de la lettre qu'il lit avec une froide attention. Il la remet aux agas qui apprennent qu'Alexis Noutza, dont ils n'avaient plus entendu parler depuis son entrée dans le château du lac, venait de reparaître dans les montagnes de Kalpaki (1); il invitait les agas à se joindre à quelques zagorites qu'il avait déja réunis. A cet effet, il leur conseillait de prétexter la nécessité de poursuivre les révoltés; d'écrire à Pachô bey, en lui demandant main-forte contre Alexis Noutza qu'ils lui avaient précédemment signalé, qui était le provocateur des désordres qu'il était instant de réprimer.

La lettre de Tahir Abas et des agas, écrite dans le sens que leur avait prescrit Alexis Noutza, étant parvenue au sérasker, il prévient aussitôt les pachas de se tenir prêts à marcher dans la nuit du 25 au 26 janvier, sans désigner les corps qui seraient mis en mouvement, ni ceux destinés à rester pour la garde du camp. On se prépara, et la nouvelle qui tenait chacun en alerte ayant promptement transpiré au château du lac, remplit de joie l'impatient Ali, ravi d'être parvenu à opérer une diversion qui lui livrait

(1) Partie de l'Argyrine.

ses ennemis dans des proportions presque numériquement égales aux forces qu'il allait lancer contre le camp impérial. Ismaël non moins satisfait, se réjouissait d'un succès prêt à le venger, et dès que la nuit fut venue, il chargea Omer Brionès pacha de se mettre en marche avec quatre mille hommes. Ses instructions lui prescrivaient de longer le revers occidental du mont Paktoras jusqu'au village de Besdouno, et après y avoir stationné une partie de la nuit, de rétrograder par le flanc opposé des coteaux, de façon qu'à la clarté des étoiles, les sentinelles postées au haut des tours ennemies, trompées par la blancheur des capes de ses soldats, pussent rapporter à Cara Ali que les Souliotes venaient d'arriver au poste de St.-Nicolas, lieu qu'il leur avait assigné dans sa lettre interceptée. Cela fait, il pourvoit à ce que les batteries soient suffisamment approvisionnées, que les chevaux soient tenus en état, et les cavaliers prêts à monter en selle. On doit s'ébranler au point du jour pour marcher contre le transfuge Alexis (telle est la nouvelle du camp); on entretient le feu des bivouacs, les patrouilles circulent, les védettes poussent les cris prolongés de *prenez garde à vous*, ce sont les seuls bruits qu'on entend à de longs intervalles.....

A chaque heure on informe Ali Tébélen des mouvements du camp impérial. Des sentinelles ont vu partir des troupes, d'autres ont été aperçues prenant position du côté de St.-Nicolas. Tout s'explique; *les Souliotes sont arrivés, et Omer Brionès avec ses Toxides sera de grand matin au-delà du village de Pro-*

topapas. Le soin qu'on met à entretenir le feu des bivouacs, les cris répétés des gardes avancées, *sont des ruses de guerre connues qui servent à masquer la faiblesse de l'ennemi. C'est un stratagème vulgaire*, le jour doit éclairer la défaite de Pachô bey et des *Padischalidès!* ainsi raisonnait Ali.

De sa garnison qui se montait à cinq mille hommes, il se propose de n'en laisser que douze cents à la garde de la forteresse. Tandis qu'il s'avancera en personne, afin de se réunir aux Souliotes, *bien résolu de ne pas les laisser entrer dans la place*, on attaquera les batteries, et une fois prises, on se portera contre le camp retranché, vers lequel on dirigera l'artillerie enlevée aux Turcs, et celle de ses deux châteaux. La flottille appareillant au moment de la sortie, débarquera un détachement de cent cinquante hommes à la tête de la chaussée de Castritza, pour couper la retraite aux fuyards. Les choses étant ainsi réglées, il s'étend sur une peau de lion, en demandant qu'on le laisse reposer pendant quelques heures. Le soin de l'avertir dès que le jour paraîtra, est confié à la douce Vasiliki. On se retire, la fille de Plichivitzas entre dans le souterrain, et dès que la herse qui en ferme l'entrée est close, Ali s'endort, tandis que la compagne de ses alarmes veille à ses côtés, dans l'attitude du génie de la douleur, appuyé contre le cippe d'un tombeau.

Ismaël, moins tranquille que le proscrit, n'avait pu fermer la paupière. Attentif aux moindres mouvements, une violente inquiétude fit même palpiter son

cœur, quand les ombres de la nuit se dissipant graduellement, furent remplacées par les premières clartés de l'aurore qui blanchissaient les faîtes du Pinde. Il détache aussitôt quelques-uns de ses tchoadars vers les visirs et les pachas, pour les prévenir de se tenir prêts, et tous lui répondent que l'armée n'attend que ses ordres.

Soudain une vive canonnade partie des châteaux du lac et de Litharitza, annonce que les assiégés méditent une sortie (1). Alors Ismaël communique aux généraux le plan depuis long-temps médité d'une journée destinée à venger leurs affronts, et tous pénétrés du sentiment de leurs devoirs, promettent de s'illustrer par des prodiges de valeur. Les soldats partageant l'ardeur de leurs chefs, jurent de se signaler, et des cris de *Ya gazi, ya Schédid, la victoire ou le martyre*, font retentir les airs, après que l'iman Azem ou grand aumonier élevant la voix, a répété la formule d'excommunication lancée contre *Cara Ali*. Chacun rangé à son poste fait ensuite silence afin d'entendre le commandement, lorsque la fumée épaisse de l'artillerie qui enveloppait les châteaux, se dissipant brusquement, leur laisse apercevoir l'ennemi presque au pied de leurs batteries. Le soleil se levait dans cet instant, et la canonnade jointe au bruit de

(1) Toute cette partie de la narration du combat est extraite du rapport d'un des secrétaires d'Ali pacha, et j'ai cru devoir le donner avec les couleurs orientales qui distinguent cette pièce singulière, quoique très-exacte.

la mousqueterie salue son apparition, en lançant la mort dans les rangs opposés.

Les Schypetars de Cara Ali, précédés d'un détachement d'aventuriers français, italiens et suisses, débris belliqueux de nos bataillons, à qui tout pays était bon pourvu qu'on y fît la guerre, s'encouragent, et bravant le feu mal dirigé des Impériaux, abordent la première batterie défendue par Ibrahim Aga Stambol. Ce favori du mouphti plus instruit en théologie (car le Koran qu'il savait par cœur lui avait mérité le titre de *Khafous* dans sa jeunesse), qu'expérimenté dans l'art de la guerre, regretta sans doute le temps où, sacristain (muezzin) de la mosquée de Sainte-Sophie, il voyait du haut de ses minarets lever tranquillement l'astre du jour sur les rives du Bosphore. Il prend la fuite, lorsqu'il entend briser les palissades, et il se réfugie dans l'enceinte du camp retranché. Il est traité de *Taouchan* (lièvre) par les Kersales rangés sous le drapeau de pourpre du Romili vali-cy Selim, qui commande à sa troupe d'exécuter un mouvement du côté de St-Nicolas, où se trouvait Omer Brionès avec ses Toxides.

Les soldats d'Ibrahim Aga Stambol, témoins de la fuite de leur capitaine, n'opposent qu'une faible résistance aux aventuriers suivis des Schypetars au service d'Ali, commandés par Panioris et Selphos Metchou, qui sautent dans la redoute. Ils y trouvent six pièces de canon que les Impériaux, malgré la frayeur qui les dominait, avaient eu le temps d'enclouer. Ce mécompte au sujet de l'artillerie, qu'ils croyaient

tourner contre le camp retranché, les décide à attaquer la seconde batterie commandée par un nommé Balchousa, bim-bachi (colonel) du corps des bombardiers. Ils s'élancent aussitôt vers son fossé hérissé d'une double palissade, quand les Asiatiques de Baltadgi pacha, rangés sous l'étendart vert qui leur fut remis par le chef des émirs de Pergame, accourent à la défense de ce poste. A leur tête s'avançait l'Imam suprême de l'armée, précédé du drapeau de Hanisi, montant une mule (1) de l'Irak Arabi (2), richement enharnachée. Il avait promis la victoire aux *élus du Prophète*; et, dans sa ferveur, il s'avançait en répétant l'anathème du Cheik Islam contre Ali, ses adhérents, ses châteaux, ainsi que leurs canons qu'il croyait *fasciner* par ses *adjurations*. Les Schypetars mahométans, quoique soldats d'Ali, détournent les yeux en crachant dans leur sein (3) afin d'éloigner ses maléfices. Déja plus d'un brave frémissait, tant la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes, lorsqu'un des aventuriers ajuste l'imam, le frappe et le jette par terre, aux acclamations de ses

---

(1) Le cheïk Islam ou mouphti, les oulemas et même les derviches ne montent ordinairement que des mules, signe d'humilité aussi caractéristique que celui de la mule du pape. Le drapeau de Hanisi est d'une étoffe de soie blanche, sur laquelle sont brodés en or des versets du Koran, relatifs aux devoirs du soldat. *Voy.* Dohsson, t. III, p. 404, éd. in-folio.

(2) Irak Arabi, contrée de la Perse.

(3) Cet usage pour conjurer les sorts remonte à la plus haute antiquité. *Voy.* t. IV, p. 409, 410, de mon Voyage dans la Grèce.

frères d'armes, qui se disputent le plaisir de s'emparer de la mule blanche de l'Imam, réputé le plus sage entre les sectateurs de la loi de Mahomet.

A la vue du grand-aumônier tombant sous les coups des infidèles, les Asiatiques s'imaginant qu'Éblis (1) en personne combat avec eux, n'opposent qu'une faible résistance et se replient vers le camp retranché, en criant que les enfants de Scheïtan (2) sont à leurs trousses. Les aventuriers ne les poursuivent cependant que par des cris, et les Schypetars, qui ne craignent plus le danger de l'excommunication, se joignent à eux pour forcer la redoute défendue par le bim-bachi Balchousa, renégat né dans le mont Hémus de parents chrétiens! Il avait été successivement Haïdout (3), Pirate, Wahabite d'Abdoullah dans les solitudes de l'Arabie, Leventis (4) à Alger, Galiondgi (5) à Constantinople, lorsque le sultan l'éleva au rang de chef de ses bombardiers, quand sa colère envoya une armée contre Cara-Ali Tébélen. Un feu roulant s'engage autour de sa redoute. Les braves hésitent, en reculant comme la vague prête à retomber avec plus de violence contre un vaisseau majestueux échoué sur une plage, où il va être brisé par les flots, qui se courbaient naguère devant sa proue orgueilleuse.

---

(1) Éblis, le Diable.

(2) *Scheïtan*, Satan.

(3) *Haïdout*, voleur de grand chemin.

(4) *Leventis*, espèce de volontaire de la marine.

(5) *Galiondgi*, soldat de marine.

Tandis que les aventuriers et les Schypetars, dirigés par Panioris et Selphos Metchou, frémissants d'impatience, se préparaient à tenter un nouvel assaut, une action bien différente se passait à l'extrémité septentrionale des lignes de circonvallation. Ali Tébélen, sorti de son château du lac, précédé de douze Pyrophores portant des *Machallahs* (1) remplis de bois gras allumé, s'était avancé vers la plage de Saint-Nicolas, où il croyait se réunir aux guerriers de la Selléide. Arrivé à l'extrémité du sérail Machalé, rue principale de Janina, qui n'offrait plus que des ruines, il s'y était arrêté pour attendre le lever du soleil. Informé que ses troupes avaient emporté la batterie d'Ibrahim Aga Stambol, il leur fait dire de presser la seconde redoute, d'avancer sans crainte, et que, réuni aux Souliotes, il sera dans une heure de temps en mesure de les appuyer avec toutes ses forces réunies.

Après avoir expédié ce message, il pousse en avant, précédé de deux pièces de campagne avec leurs caissons, et suivi de quinze cents hommes, jusqu'au grand platane de son *jardin d'en bas* (*Baktché Kâto*), d'où il apercevait à la distance de trois cents toises le campement qu'il croyait être celui des Souliotes. Il détache aussitôt vers eux le prince des Mirdites, Kyr Lékos, que les Latins avaient laissé auprès de lui en

(1) *Machallahs*, sorte de pyrées ou réchauds en fer qu'on porte au bout de longs batons dans les fêtes publiques, ou qu'on emploie à l'éclairage des places et des cours des palais.

ôtage lorsqu'ils abandonnèrent ses drapeaux pour se retirer dans les montagnes de l'Illyrie. Comblé des bienfaits d'Ali, il n'avait pu refuser de prendre le commandement des Zadrimiotes catholiques. Il part avec vingt-cinq de ces vieux Dardaniens, et parvenu à portée de la voix, il agite un drapeau blanc en criant d'*avancer à l'ordre.* Namasachi de Fièri, hameau voisin d'Apollonie (1), vient à sa rencontre et se fait reconnaître comme ami, en prononçant le mot *flouri.* Lékos expédie au même instant vers Ali une ordonnance chargée de lui dire qu'il peut avancer. Le coureur part en précipitant ses pas, pendant que le prince des Mirdites pénètre dans l'enceinte, où il est à peine entré avec ses soldats, qu'ils sont entourés, désarmés et égorgés aussi rapidement que si l'ange de la mort Azraël (2) eût tranché le fil de leurs jours.

Le soldat expédié par le prince Lekos n'a pas plutôt transmis sa réponse au satrape, que celui-ci commande à sa troupe de marcher, en laissant son artillerie et ses caissons à la garde de ses canonniers, sous le platane, où il établit un poste de réserve, adossé à l'angle du mur de son parc. Il s'avance ensuite lui-même avec réserve, inquiet de ne pas voir le détachement qu'il avait envoyé revenir à sa rencontre. Il venait même de détacher son séide Athanase

(1) *Voy.* t. I, p. 287, de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Azrael. Toutes ces expressions sont tirées du rapport dont j'ai parlé.

Vaïa, pour ordonner à la tête de la colonne de ralentir le pas, quand des cris confus et une fusillade partie du milieu des vignes et des halliers qui couvrent les coteaux, lui apprennent qu'il est tombé dans une embuscade. Omer pacha, précédé de ses *Touhgs* (*queues*), charge soudain son avant-garde, qui se débande en criant *à la trahison*. Vainement il commande de s'arrêter; il n'est pas écouté, et, forcé de suivre le torrent, il aperçoit les Kersales de Baltadgi pacha descendant des coteaux du mont Paktoras, qui l'avaient devancé pour lui barrer le passage. Il tente une autre route en se précipitant vers le chemin de Dgélova, qu'il trouve occupé par les Iapyges du Bim-bachi Aslan d'Argyro-Castron. Il est cerné : c'en est fait; son heure fatale est arrivée; il le sent, et il ne songe plus qu'à vendre chèrement sa vie. Déja il a réuni ses plus braves serviteurs afin de donner tête baissée contre Omer pacha, qu'il veut entraîner avec lui dans la tombe, lorsque, par une de ces inspirations que le désespoir suggère souvent au plus fort du danger, il fait mettre le feu aux caissons de poudre laissés à la garde de ses canonniers. Les Kersales, prêts à s'en emparer, périssent ou disparaissent au milieu de la détonation, qui lance au loin des pans de murs et une grêle de pierres. Amis, ennemis, restent saisis d'épouvante, tandis qu'à la faveur de la fumée, le satrape, faisant crier aux siens de le suivre, parvient à se retirer sous le feu des batteries de son château de Litharitza, où il rétablit le combat pour donner le temps aux fuyards de se réunir et

de porter le secours qu'il avait annoncé à la partie de sa garnison dirigée contre le camp retranché des impériaux.

Malgré son intrépidité, Balchousa avait été forcé de céder à l'impétuosité des soldats d'Ali, et d'abandonner la batterie qu'il défendait. Après avoir démonté son artillerie, il avait gagné en combattant le camp retranché, où le serasker Ismaël, ainsi que Drama Ali, opposèrent à leurs ennemis une résistance si adroitement combinée, qu'ils parvinrent à leur cacher le mouvement qui s'opérait sur leurs derrières. Ali Tébélen, devinant le but d'une manœuvre qui compromettait ceux qu'il avait promis de secourir, ne pouvant, à cause de leur éloignement, ni les assister, ni les avertir, essaie de ralentir le mouvement d'Omer pacha, espérant encore que Panioris et Selphos Metchou pourront l'apercevoir ou l'entendre... Il encourage les fuyards, qui l'ont reconnu de loin à son dolman écarlate, à la blancheur éblouissante de son cheval et aux cris perçants qu'il fait entendre; car au milieu du combat, il avait recouvré la vigueur et l'audace de sa jeunesse. Vingt fois il mène ses Schypetars à la charge, et autant de fois il est contraint de se replier sous le feu de ses châteaux. Il met ses réserves en mouvement, et elles sont forcées de céder le terrain. Le sort en est jeté, le destin de la journée s'est déclaré contre les armes d'Ali; ses soldats qui attaquent le camp retranché se trouvent resserrés entre deux feux. Il ne peut les dégager. Il écume de fureur. Il menace de se précipiter seul au milieu des ennemis.

Ses Tchoadars, qui l'entourent, le prient de modérer ses transports, et n'éprouvent que des refus; ils lui déclarent qu'ils vont s'assurer de sa personne s'il persiste à se compromettre en s'exposant comme un simple soldat, et subjugué par ce ton inaccoutumé, ils l'entraînent avec eux dans le château du lac.

Le soleil était parvenu au milieu de sa carrière, quand les soldats d'Ali, se voyant environnés, prennent la résolution de se dégager, les uns en se répandant dans le vallon, d'où ils se proposent de gagner les montagnes et de se rendre à Souli; les autres en se frayant un passage pour rentrer au château du lac. Ils se divisent aussitôt en deux bandes, qui, en appelant l'attention des impériaux sur divers points, facilitent la retraite à ceux qui n'ont plus de moyen de salut que dans la fuite. Panioris et Selphos Metchou annoncent leur résolution aux Schypetars, qui suivent leurs pas en attirant à leur poursuite les seraskers Ismaël, Drama Ali et une multitude de soldats avides de leur sang. Ils franchissent le mont Paktoras en se dirigeant vers la porte de Périlépti, tandis que les aventuriers, la baïonnette en avant, s'ouvrent un passage à travers les bandes d'Omer Brionès pacha, et parviennent, en chargeant les blessés sur leurs épaules, à se mettre en sûreté devant le front du château de Litharitza. Les Schypetars, plus vivement pressés, ne rendent plus de combats qu'en éprouvant des dommages sensibles! Réduits à sept cents hommes, ils perdent le brave Panioris, auquel les impériaux tranchent la tête, et bientôt après il voient

tomber Selphos Metchou. Cessant alors de combattre en ordre, ils se débandent en fuyant jusqu'aux montagnes, où réunis au nombre de six cents, ils s'acheminent vers les météores de la Selléide.

Les impériaux, fatigués de poursuivre les restes du corps de bataille de Panioris et de Selphos, rentrent au camp en poussant des cris de victoire. On dresse devant la tente du serasker Ismaël une pyramide composée de quatre cent vingt têtes, qu'il paie chacune à raison d'un ducat, en faisant distribuer cette somme aux soldats, auxquels il cède, ainsi que les autres pachas, la portion du butin qui leur revient. Des ordres sont ensuite donnés à un certain nombre de Bohémiens pour écorcher et empailler les têtes du trophée, qui doivent être envoyées à Constantinople, pour y être exposées au seuil de la Porte de félicité du sultan; monument digne du palais de la tyrannie.

La loi musulmane prescrivant de rendre le plus tôt possible les devoirs de la sépulture aux morts, afin de les délivrer d'une sorte d'état de souffrance dans lequel ils se trouvent pendant que leurs restes ne sont pas déposés dans la terre, on procède à la cérémonie funèbre du grand imam. Son corps est en conséquence livré à quatre derviches, qui l'étendent sur un banc de pierre, après l'avoir dépouillé de ses vêtements qu'ils se partagent. Ils procèdent à l'ablution, en lavant le cadavre entier dans une eau de savon, ils nettoient soigneusement sa blessure, qu'ils bouchent, ainsi que tous les orifices naturels, avec le

coton le plus fin de l'Amphilochie. Ils parfument ensuite avec l'aloès précieux de l'Hyémen la barbe mystérieuse du *chédid* (martyr), où siègent autant de myriades de génies invisibles qu'elle contient de bulbes nourriciers de ses poils, et après l'avoir enveloppé d'un linceul, ils le placent dans la bière. Le convoi s'achemine aussitôt en psalmodiant des versets du Coran; et quand la terre a recouvert celui qui est *séparé pour jamais du soleil*, le molla s'arrête seul auprès du tombeau. Il prête une oreille attentive aux débats du bon et du mauvais ange, qui se disputent la possession du fidèle; et *lorsque le mort*, qu'il interroge par trois fois, lui répond qu'il est *en paix*, il vient annoncer au scrasker que *l'imam repose dans le sein des célestes houris*.

Tant que le jour dura, on procéda aux funérailles des mahométans; et Ali ayant obtenu que ceux de son parti fussent enterrés, des commissaires reçurent la permission de leur rendre les derniers devoirs, la religion musulmane prescrivant l'oubli de l'injure, même religieuse, aux bords du tombeau; exemple digne d'être pratiqué par plus d'une nation civilisée, qui condamne à un anathème éternel ceux que des croyances séparent de leur culte. L'intolérance se ranima cependant, quand les aventuriers qui étaient au service du proscrit réclamèrent les corps de leurs frères. On leur répondit que *des infidèles, crevés en combattant contre la légitimité du Sultan, ne devaient point prétendre à être enterrés.* Sur quoi Ali ayant voulu intervenir en proposant une rançon

qui aurait aplani les difficultés, les aventuriers s'y opposèrent. Ils firent en conséquence signifier au serasker ainsi qu'aux pachas *qu'ils acceptaient leur décision, mais qu'usant de représailles, ils feraient à l'avenir manger aux chiens les cadavres des mahométans qu'ils tueraient, et qu'ils tiendraient parole à la première occasion qui se présenterait.* Cette menace ayant été fidèlement rapportée aux visirs et pachas de l'armée impériale, on permit aux *infidèles* d'enlever leurs morts, en se réservant, comme on le pratiquait même à l'egard des mahométans sunnites, la possession des têtes qui appartiennent de plein droit *au très-clément et très-miséricordieux sultan.*

Le jour ayant fini après ces contestations, et la flottille à laquelle on avait fait signal de rétrograder étant rentrée avec les troupes de débarquement, Ali, qui enjoignit de pourvoir abondamment aux besoins de sa fidèle garnison, sans penser à ses fatigues, mande aussitôt ses secrétaires. Il écrit à Alexis Noutza et à Tahir Abas ce qui vient de se passer. Il les prévient de réunir le plus qu'ils pourront de troupes, et de se retirer du côté de Souli, où il leur fera bientôt parvenir des instructions relatives à la conduite qu'ils auront à tenir. Il leur transmet en attendant une lettre qu'il adresse aux Souliotes, par laquelle il les presse de rompre les négociations perfides que le capitana-bey avait entamées avec eux, dans la seule intention de les abuser, jusqu'à ce que les impériaux fussent en mesure de les écraser.

En effet Tahir, Hago Bessiaris, Hassan, le Sélictar et Alexis Noutza, étant arrivés à la tête de huit cents hommes sur le bord de l'Achéron, le 31 janvier, n'eurent que la peine de se faire connaître pour être accueillis en frères. Quoique mécontents d'Ali, la lettre dont ils étaient porteurs, suffit aux guerriers de la Selléide pour les rattacher sans partage à ses intérêts. Mais ils étaient loin de comprendre alors ces paroles mémorables : *Servez ma cause*, leur mandait-il, *jusqu'au mois de mars; et le sultan aura tant d'embarras, que nous serons en mesure de lui dicter des lois. Braves Souliotes, vous rentrerez alors en possession de vos montagnes; et du haut des météores de Kiapha, vous assisterez aux funérailles de l'empire ottoman.*

Quelles nouvelles hécatombes préparait le génie funèbre d'Ali Tébélen? On ne tarda pas à l'apprendre.



CHAPITRE III.

Fermentation générale des esprits.—Départ de Khourchid de Tripolitza pour Janina.—Incertitudes.—Premières émeutes à Patras;—s'apaisent;—reproduites en Arcadie.—Divisions entre les consuls de Russie et d'Angleterre.— Éclaircissements sur l'insurrection.—Préparatifs des Grecs et des Turcs. —Faute de Khourchid à la nouvelle des premières commotions.—Mouvements des émissaires d'Ali Tébélen.—Insurrections partielles.—Alégresse de la garnison de Janina.— Fausses mesures du commandant turc de Prévésa. — Campagne de l'archevêque Porphyre contre les Souliotes, qui le battent. — Otages arrachés aux Grecs. — Ordre imprudent du Kiaya de Morée.— Ses suites. — Conférences entre les Souliotes et les Turcs. — Perfidie de ces derniers. — Battus à Coumchadèz. — Lettre du polémarque de Souli à l'âga de Prévésa. — Premier avis de l'insurrection de la Moldavie. — Khourchid arrive à Janina. — Parti qu'il tire de papiers saisis sur un agent d'Alexandre Hypsilantis, assassiné à Naoussa. — Rupture des conférences entre Ali et Khourchid.—Habileté des Souliotes.—Progrès des alarmes à Patras.

Ὢ μοι ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεί μ' ἕλε δούλιον ἦμαρ.
. . . .
Ἀλλοῦ παρὰ τὰ δάκρυα
Παρηγοριὰ δὲν ηὑρίσκω.

O *douleur ! jour fatal de l'esclavage ! je n'ai plus de consolation que dans mes larmes* ; disait depuis long-temps la Grèce à l'étranger, dans une de ces

Messéniennes qui retentissaient naguère encore au fond des vallées du Taygète.... et l'étranger, insensible aux plaintes de *la terre de Pélops*, racontait à l'Europe civilisée par les arts d'Athènes, que la Hellade ne renaîtrait jamais de ses cendres. *Les Grecs ont tout perdu, les sciences, les lettres, la valeur, les palmes, les couronnes et les vertus de leurs ancêtres. Le soleil ne promène plus son char sur les campagnes du Péloponèse que pour éclairer un peuple perfide et avili. Ses rayons n'échauffent maintenant qu'un ramas de brigands dans les sauvages vallées de l'Épire. La Thessalie, veuve de ses centaures guerriers, a vu périr jusqu'à ses cavales bondissantes, que l'aquilon fécondait de son souffle pour engendrer des coursiers généreux. Athènes n'est habitée que par une populace babillarde, pareille aux oisifs du Pnyx et de l'Agora. Olympie n'a jamais existé! On a voulu me vendre pour seize mille piastres la plaine de Marathon*, s'écriait le Barde des sauvages harmonies; et trompée par la voix de l'erreur, l'Europe, plus empressée à condamner un peuple infortuné qu'à compatir à ses maux, disait: *la Grèce toute entière est descendue dans la tombe.*

Cependant la terre classique où fut déposé le feu sacré que Prométhée déroba pour animer son ouvrage, le conservait encore caché sous les cendres du foyer antique qui répandit autrefois une si vive lumière dans le monde. A aucune époque de leur oppression, les Grecs ne s'étaient entièrement familiarisés avec l'esclavage. Séparé de ses tyrans par sa religion, par son

langage, par ses mœurs, *le peuple deux fois vaincu* n'avait jamais transigé avec le despotisme, en reniant le dieu de ses pères pour sacrifier aux autels de Moloch. Toujours prêt à ressaisir sa liberté, alors même que l'espérance de la recouvrer semblait perdue, il luttait avec une persévérance plus étonnante que la prospérité qui causa les malheurs de ses aïeux. Renaissant en quelque sorte d'une tige cachée sous les décombres, il fondait en silence, depuis qu'il se vit toujours sacrifié par les Russes, des institutions scientifiques et des comptoirs, soutenus les uns par les autres. Le commerce avait établi des écoles publiques à Chios, à Cydonie, dans les bourgades voisines du mont Pélion, au pied du Taygète, au fond des vallées du Ménale, à Athènes et à Janina. Là, de jeunes Grecs, étudiant l'histoire, triste martyrologe des humains, apprenaient que les peuples libres de leur patrie, semblables à des rois corrompus par la fortune, environnés de flatteurs qui ne les entretenaient dans leurs panégyriques que de gloire, de puissance, sans leur montrer l'instabilité des choses humaines, avaient perdu Sparte et Athènes, en négligeant de leur rappeler que *l'injustice traîne toujours le châtiment à sa suite*. Frappés de cette similitude d'injustice qui les accablait, les leçons du passé leur disaient de perdre le despotisme comme on avait autrefois perdu la liberté, en l'aveuglant à la manière de leurs anciens orateurs; car les Grecs ne pouvaient, à l'exemple des Chinois, songer à conquérir leurs Tartares mahométans par la civilisation. Un mur d'airain, établi par

la différence des cultes, les séparait. Ils devaient servir! Un mot d'Ali Tébélen, auquel on lisait les vies des hommes illustres de Plutarque, leur avait à cet égard révélé la pensée absolue du despotisme: *En réfléchissant que vous avez eu de pareils ancêtres, mes enfants*, disait-il à ses grammatistes, *vous devez être bien malheureux? Croyez-moi, brûlez ces livres.*

Ainsi condamnés depuis long-temps au tribunal des barbares, éclairés par les fautes de leurs pères, les Grecs, retrempés dans le sein de ce dieu qui racheta au prix de son sang non de vils animaux nés pour souffrir, mais l'homme créé à son image, appelés par sa parole éternelle à l'affranchissement, n'eurent plus qu'une pensée dominante, celle de briser leurs fers. Ce sentiment légitime les ayant réunis, il fut convenu dans un conseil tenu à Souli, le 6 février 1821, de faire servir les suppôts de la tyrannie au triomphe de l'indépendance. En conséquence, on décida, d'après les instructions d'Ali Tébélen, adressées à Tahir Abas, Hago Bessiaris, Hassan derviche, Alexis Noutza, au Sélictar et à Jousouf Zaza qui les avait rejoints dans la Para-Selléide, où ils étaient campés, qu'ils se disperseraient de différents côtés pour faire insurger les villages de la Hellade. Le moment était opportun. Les matelots grecs qui composaient les équipages de l'escadre du capitana-bey venaient de se mutiner sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés, et peut-être allait-il être forcé de désarmer. Avec de l'argent il était possible de débaucher ces hommes, et d'engager dans la cause commune les Chimariotes, qui s'étaient déclarés

en faveur du vice-amiral dès le commencement de la guerre contre Ali. Il fallait enfin mettre tout en œuvre pour susciter des embarras tels à Khourchid pacha, qu'il se trouvât obligé de rester à la défense de la Morée.

Il était trop tard! Khourchid, qui avait reçu depuis trois mois un million de piastres pour entrer en campagne, et l'ordre itératif de prendre le commandement de l'armée impériale de la basse Albanie, avait quitté Tripolitza dans les derniers jours de janvier. Son Kaïmacan, décoré du titre de pacha de Salonique, qui avait passé l'isthme de Corinthe à la tête de cinq à six cents hommes, était allé préparer ses logements dans la Béotie, en portant le pillage au milieu d'une contrée dévastée deux fois l'année précédente; et Khourchid, quoique regardé comme le dernier des Romains à cause de son caractère loyal, et de sa bravoure, ne pouvait, avec les meilleures intentions, qu'augmenter le malaise de la Hellade par le passage des gens de guerre, race toujours onéreuse au cultivateur, qui devaient vivre aux dépens du pays qu'ils traversaient pour se rendre à Larisse, où le rendez-vous général de l'armée était indiqué. On assurait qu'il s'était mis en route avec dix mille hommes. Les étapes étaient commandées sur ce pied, quoiqu'il n'eût réellement que quinze cents soldats; parce que par toute terre l'esprit des affaires prévaut souvent sur les intérêts même du souverain, qui n'occupent guère ses serviteurs que d'une façon très-secondaire. Mais ni le sultan, ni

Khourchid, n'étaient pas descendus jusqu'à examiner si le peuple expirait sous le poids des corvées et des réquisitions. D'ailleurs les oppresseurs vivent au jour le jour. Ils ferment l'oreille à la plainte; et le cri de la douleur, quand ils ne le punissent pas, leur est indifférent; mais ils l'avaient dédaigné trop long-temps; car à peine Khourchid était arrivé en Thessalie, que des ferments de sédition se manifestèrent dans le Péloponèse.

Depuis quelque temps des murmures inconnus jusqu'alors circulaient dans la ville de Patras. Chaque province, comme on le sait(1), devant supporter ses dépenses locales, les frais de son administration, ceux que nécessitent l'entretien de ses places fortes, le transport des vivres et des munitions, le passage des troupes; le sultan, qui n'a d'autocrate, dans ce cas, que le nom, puisqu'il ne peut établir de nouveaux impôts sans être en contravention avec la loi religieuse, a recours au *Djibayat* ou *Tékialif-schacca*, *taxes vexatoires*. Le titre *odieux* donné à ces vexations censées passagères fait que le peuple les supporte sans murmure, tant qu'il a de quoi payer; et les Patréens avaient à ce titre donné jusqu'à la natte sur laquelle couchaient leurs enfants, quand ils voulurent savoir où passaient les sommes qu'on leur arrachait sous trente dénominations différentes?

Ils se plaignirent d'abord de leurs codja-bachis,

---

(1) *Voy.* État de l'empire ottoman par Dohsson, t. III, p. 386, edit. in-folio.

et des deux côtés on se dénonça au lieutenant-général que Khourchid pacha avait laissé à Tripolitza. Celui-ci, séduit par les primats, qui appuyaient leurs raisons anti-populaires des arguments irrésistibles usités en Orient, où la contagion n'est pas limitée aux seuls mahométans, se décida aussitôt pour le parti de la violence. Au lieu d'examiner l'état de la question, il expédia un Moubaschir (1), chargé de faire arrêter trois individus désignés comme instigateurs des réclamations, de les charger de fers et de les envoyer à Tripolitza. Quoique actif quand il faut frapper, l'envoyé du lieutenant-général, prévenu dans sa démarche, trouva à son arrivée à Patras que deux de ses victimes désignées s'étaient sauvées dans les montagnes, et il n'arrêta qu'un des *séditieux*, qui fut pris au lit pendant la nuit du 11 au 12 février, et traîné dans les prisons du vaivode.

Le 12 au matin les Patréens ayant appris l'arrestation de leur avocat, manifestèrent leur indignation par des clameurs, et le soulèvement devint aussi général que spontané. Les boutiques furent fermées; on prit les armes, et on fit serment d'obtenir de gré ou de force l'individu incarcéré pour avoir soutenu la cause des malheureux, en invoquant la justice à l'appui de la vérité. Puis voyant qu'on était sourd à leurs plaintes, les habitants se rendirent à la métropole, et contraignirent l'archevêque Germanos, parent d'un des codja-bachis, d'aller trouver le vaivode, au-

(1) *Moubaschir*, commissaire.

quel il déclarerait de leur part *qu'ils mettraient le feu à son palais, qu'ils se porteraient aux dernières extrémités s'il n'élargissait pas l'homme arrêté à la réquisition du Moubaschir, et qu'ils se rendraient ensuite en masse à Tripolitza, pour s'y justifier et obtenir satisfaction.* Un Grec, que le vaivode députa vers cette multitude, fut saisi, battu et renvoyé avec des paroles outrageantes. Déja on préparait des torches de pin pour mettre le feu aux maisons, des coups de fusil se faisaient entendre, quand le vaivode, épouvanté, relâcha après quelques moments d'hésitation l'individu qu'il tenait en prison, en faisant complimenter sur leur bravoure ceux qu'il ne pouvait châtier, sans oublier cependant d'informer Khourchid de ce qui venait d'arriver.

Cette marche était celle du despotisme; mais (1) *les fureurs d'un peuple flatté sont quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par l'adulation.* Le calme était à peine rétabli à Patras, que d'autres symptômes de mécontentement se manifestèrent dans l'Arcadie Cisalphéenne.

Les Schypetars mahométans de Lâla, restés depuis trop long-temps impunis, et devenus par conséquent plus qu'audacieux, venaient de rompre avec le gouverneur de la Morée, dès qu'ils avaient su Khourchid pacha sorti de la presqu'île. Irrités d'avoir vu passer aux dernières enchères les fermes qu'ils étaient dans l'habitude de louer des visirs du Pé-

(1) Plat. de Rep., lib. VIII.

loponèse, entre les mains d'autres traitants, ils se constituèrent en révolte, afin de se faire rendre ce qu'ils appelaient leurs *privilèges accoutumés*, Ἄδετια. Ils devaient s'adresser aux Turcs pour obtenir le redressement de ces prétendus griefs dont ils se plaignaient. La marche, toute illégale qu'elle était, suivait son cours naturel; mais, au contraire, ils s'en prirent aux chrétiens. Ainsi au lieu de se porter contre Tripolitza, les Laliotes se répandirent aussitôt dans les campagnes de l'Élide, où ne trouvant que des chrétiens désarmés, ils massacrèrent les uns, emmenèrent les autres comme esclaves, et commirent partout d'horribles dégâts. Enhardis par ces excès, ils menaçaient d'exterminer les populations chrétiennes de Calavryta et de Gastouni, lorsque celles-ci s'adressant au lieutenant-général de Khourchid pacha, obtinrent la permission de s'armer à leurs frais, de lever des troupes grecques, et de repousser la force par la force.

Les Grecs, qui venaient d'obtenir à main armée une concession jusqu'alors inouie du vaivode de l'Achaïe, les Schypetars mahométans insurgés d'une autre part contre l'autorité du sultan, auxquels on opposait des chrétiens, firent naître dans l'esprit des consuls étrangers résidant à Patras, des conjectures aussi contradictoires et aussi fausses sans doute que la politique du gouvernement ottoman. Les agents britanniques, plus susceptibles de haine que de réflexion, *accusaient* avec une impudence répréhensible le consul russe, qu'ils dévouaient ainsi aux poignards

des Turcs, *d'avoir suscité le mouvement des Pâtréens*. Ils puisaient le principe de leurs raisonnements dans la politique du cabinet de Pétersbourg, accusé d'une suite non interrompue de projets d'envahissement contre la Turquie, sans tenir compte qu'il n'avait jamais appelé les Grecs aux armes que pour les abandonner, sur la foi de vaines garanties, à la rage des Osmanlis, quand sa politique s'était emparée de quelques-unes de leurs provinces.

Les exemples étaient récents; mais quoique sur le terrain de la Morée, encore jonché des ossements de cinquante mille chrétiens sacrifiés dans l'insurrection de 1770, les consuls de S. M. B. voyaient toujours l'*aigle du nord* prête à fondre sur la Grèce, et à déchirer dans ses serres l'empire du Croissant. A la vérité de plus clairvoyants auraient pu s'y méprendre! Les Grecs eux-mêmes, se faisant illusion au sujet d'une puissance que tant d'infortunes n'avaient pu leur faire oublier, contribuaient à propager une illusion funeste à leur cause. Ils faisaient des vœux pour le monarque orthodoxe, qu'ils nommaient leur autocrate; ils étaient en flagrance de délit. Ils ne pouvaient nier que les vaisseaux hydriotes, spetziotes et psariens, dont les huit dixièmes naviguaient sous pavillon russe, n'armaient depuis quelque temps qu'en course et marchandise, ainsi que cela se pratique lorsqu'on prévoit une guerre prochaine. Enfin des hommes plus exercés à apprécier le cours (1)

(1) Les consuls d'Angleterre, d'Autriche, à l'exception de

du raisin de Corinthe qu'à découvrir la cause du malaise des Grecs et des Turcs, ne pouvaient que se tromper. Par une conséquence naturelle, ils devaient induire en erreur leurs gouvernements, restés étrangers comme tant d'autres à la politique intérieure de la Turquie, parce que les ambassadeurs chargés de les instruire ont cela de commun avec les sultans, de ne juger de l'empire ottoman que d'après ce qui se passe à Constantinople, et de ne voir que par les yeux des eunuques ou des drogmans.

La Russie, au contraire, servie dans ses consulats par des Grecs, aurait été parfaitement informée, si des préventions nationales, qui ne leur présentaient les Turcs que sous des couleurs défavorables et odieuses, n'avaient égaré leur jugement. Les rapports de ces agents moscovites depuis 1814 (j'en ai lu un très-grand nombre) ne parlaient des Ottomans que comme d'un *peuple plus que dégradé*, en appelant ennemis *du genre humain* les Anglais, à cause qu'ils prétendaient soutenir un gouvernement décrépit et caduc. Leur haine s'envenimait encore du souvenir récent de la vente infame de Parga, injure faite à la chrétienté par un ministère alors accoutumé à fouler aux pieds les saintes lois de la religion et de l'humanité qu'il était injuste de confondre avec un peuple généreux, qui aspire à civiliser, au moyen du double bienfait des lumières et du commerce, les parties les plus reculées du globe. Une pareille contradiction

---

ceux de France et de Russie, n'étaient à Patras que des courtiers du commerce.

entre les grands desseins de la nation anglaise et les œuvres iniques de son cabinet, aurait dû faire soupçonner que la justice prendrait son tour dans le conseil britannique; mais, il faut le dire à leur décharge, les Ioniens, devenus consuls de la Russie, qu'ils servaient avec zèle, devaient parler d'après ce qui se passait sous leurs yeux. Que pouvaient-ils penser, quand un lord haut commissaire, non content d'avoir sacrifié quatre mille Parguinotes industrieux et paisibles au criminel Ali, ne cessait d'avilir les peuples spirituels des îles de cette heptarchie, aussi douce que les mers, quelquefois follement irritées, qui baignent ses beaux rivages? L'indignation faisant place à la raison, ils crurent se venger à leur tour en accusant les Anglais d'être les véritables insurrecteurs de la Morée. Ils avaient ouvertement assisté Ali Tébélen dans sa rébellion; et deux petits bâtiments du commerce britannique, chargés de munitions de guerre, adressés à Pierre Mavro Michalis, bey des Maniates, qu'une corvette turque captura dans le golfe de Laconie, servirent de prétexte à leurs antagonistes pour dire que l'Angleterre voulait s'emparer du Péloponnèse.

Ces conjectures, sans porter entièrement à faux, n'étaient néanmoins alors que spécieuses; mais Russes, Anglais, Hétéristes, personne n'était prêt à seconder un mouvement que chacun aurait voulu diriger et exploiter à sa manière. Ces derniers, qui souhaitaient l'insurrection, avaient calculé que, pour réussir, elle ne devait éclater qu'au mois de septembre, temps

auquel le congrès assemblé à Laybac étant terminé, et la révolte de Naples réprimée, aucune inculpation de connivence avec les carbonari ne devant alors atteindre les Grecs, celui qu'ils appelaient leur Autocrate pourrait, sans compromettre la majesté de sa parole, avouer les efforts d'un peuple infortuné qui n'avait pour but que de briser le joug des ennemis de la croix. . . . .

Cette temporisation était sage; mais Ali, assiégé depuis six mois, et que de nouvelles forces menaçaient d'accabler, avait intérêt à hâter l'explosion d'un évènement sur lequel il fondait l'espoir de sa délivrance. Ainsi, le soulèvement momentané des Patréens était l'ouvrage de ses émissaires, qui avaient également poussé, sans qu'ils s'en doutassent, les Laliotes du mont Pholoé à s'armer contre le Vali-cy de Morée, dans l'intention de retenir Khourchid pacha dans cette province, ou de le forcer à y rentrer, pour veiller à la sûreté de ses trésors et de son harem qu'il avait laissés à Tripolitza. Enfin Ali avait besoin d'opérer des diversions éloignées capables d'attirer l'attention de la Porte au-dela des frontières de l'Épire. Son agent Constantin B..., de Missolonghi, avait pu neutraliser pendant le cours de la campagne de 1820 les régences barbaresques; et comme il ne répondait pas qu'elles ne missent en mer au printemps, afin de se réunir au capitana-bey, il devenait urgent de les mettre aux prises avec la marine des Hydriotes, qui ne pouvait manquer de s'engager dans une insurrection générale des Grecs. Un de ses émissaires, nommé

Thémilis, natif de Patmos, qui devait être revenu à Smyrne, avait en conséquence pour mission celle de remuer les esprits des principales îles de l'Archipel, et de s'entendre à cet égard avec Hypsilantis, chef de la grande *Synomotie* (conjuration) des Hétéristes, qu'il était allé trouver en Bessarabie, long-temps avant le siége de Janina.

Les princes du Drogmanat, avec lesquels il avait des rapports, étant très-versés dans la politique de l'Europe, penchaient aussi en faveur de l'opinion de ceux qui ne voulaient opérer la grande conflagration qu'aux approches de l'automne. Ils répondaient à Thémilis qu'on ferait assister jusqu'à ce temps Ali Tébélen par le moyen des Souliotes et des Armatolis. Il était nécessaire, disaient-ils, de temporiser; l'escadre ottomane rentrant à Constantinople au mois d'octobre, et les armées turques se disséminant à cette époque, ce serait alors le moment de proclamer l'insurrection. Les bâtiments en chargement dans la mer Noire seraient de retour aux îles de l'Archipel. Alors les Grecs, ayant devant eux un laps de plus de six mois pour se préparer, se trouveraient en mesure de soutenir au printemps de l'année 1822 la lutte entreprise en faveur de l'indépendance.... Vaines résolutions des hommes! Tandis que les Phanariotes et les Hétéristes se confondaient en théories, Ali Tébélen, pressé par la nécessité, soufflait le feu de la révolte; et les peuplades de la Hellade, écrasées sous le poids des vexations, n'aspiraient plus qu'au moment d'une révolution, qu'elles regardaient comme le dernier remède à leurs

maux. La force des choses avait conduit les Turcs et les Grecs sur un terrain qui ne pouvait plus nourrir les opprimés et les oppresseurs. Il n'était qu'au pouvoir de Dieu seul de retarder un évènement que la sagesse impénétrable de ses vues avait suscité, pour confondre Ali, ses adhérents et l'ennemi de la croix.

Le consul de France, qui avait annoncé la catastrophe, écrivait, peu de temps après le premier mouvement des Patréens, qu'on venait de mettre une garnison de cinq cents Turcs à Lépante; qu'on approvisionnait la citadelle de Patras nouvellement restaurée; que les Grecs, qui n'attendaient qu'un signal pour éclater, continuaient à y traîner les canons qui devaient bientôt les foudroyer. En effet les Turcs, rassurés par cette soumission apparente, se laissèrent abuser jusqu'au dernier moment; et revenus de leur première peur, ils redoublaient de férocité, tandis que les Grecs, feignant de trembler, les servaient et s'armaient en silence (1).

Khourchid pacha entrait à Larisse, lorsqu'il apprit

(1) « Les plus timides d'entre les Grecs ont déja pris la fuite; d'autres se préparent à les suivre; et plusieurs consuls font des arsenaux de leurs maisons, comme s'ils étaient à la veille d'un siège. Je crois devoir me conduire dans cette circonstance comme dans des moments où le danger était plus imminent. Les portes du consulat de France restent ouvertes. J'ai des fusils, du canon, mais ni poudre, ni balles. Malgré cela je suis invincible, car j'ai placé ma confiance en *celui qui met un frein à la fureur des flots*, et me crois si certain d'être respecté *quand même*,

l'émeute de Patras et les mouvements des Laliotes. Occupé d'intérêts qu'il jugeait supérieurs, il renvoya la connaissance de ces affaires à son Divan effendi, espèce de scribe impérial, pareil à ceux que les anciens satrapes des rois de Perse avaient auprès d'eux (1) pour requérir l'exécution des firmans des monarques de Suze ou de Babylone. Ce ministre, plein de l'esprit de suprématie ordinaire aux oulémas, ayant rédigé *le grand bouïourdi de colère*, adressé au lieutenant-général que le Morèh-vali-cy avait laissé à Tripolitza, Khourchid y apposa, sans daigner le lire, son sceau visiriel. *Il ordonnait de punir les mécontents, et de les faire rentrer dans le devoir sans réplique* (*Moutlac*); cela devait suffire pour faire tomber dans la poussière quelques vils Moraïtes. Quant aux Laliotes qui ne demandaient qu'à piller, comme ils ne vexaient que des chrétiens, il daignait ajourner leur châtiment jusqu'à son retour de l'armée. Pour lui, flatté du titre de Romili vali-cy et de Serasker, que le sultan lui conférait en rangeant sous ses ordres Ismaël, Drama-Ali, ainsi que tous les visirs, pachas, beys, aïans et agas de Romélie, il ne s'occupa plus que du soin d'organiser l'armée avec laquelle il devait marcher contre le rebelle Ali Tébélen.

Chaque homme qui reçoit du sultan l'investiture

---

que je n'ai pas le moindre mérite à être brave; enfin si mes espérances étaient trompées, je n'aurais pas éprouvé les terreurs de l'agonie.»

(1) *Voy.* Hérodote, Thalie, ch. 128.

d'un grand pouvoir devrait le regarder comme un signe funeste. Mais tel est l'empire de la fatalité sous l'influence d'un gouvernement tyrannique, qu'on ne pense pas plus à une mort qui est presqu'aussi inévitable en montant aux dignités, que d'habiter au sein d'une ville en proie à la contagion. Khourchid, qui avait beaucoup vécu, et si souvent bien mérité de son gouvernement, au lieu de mettre sa tête, tant de fois compromise, à couvert, en se retirant dans quelque couvent de Bektadgis, qu'il aurait fondé (car le glaive ne frappe jamais la demeure de l'islamite séparé du monde), s'applaudissait de faire encore une fois du bruit parmi les esclaves prêts à devenir comme lui la pâture des vers. On lui avait écrit de Constantinople que douze mille hommes, réunis à Iénidgé (1) en Macédoine, formeraient le noyau de son armée; et quand ils arrivèrent à Larisse, il ne s'en trouva que quatre mille. Une prétendue division de huit mille autres soldats, recrutés aux environs de Serrès, n'était au fond que de deux mille *Guéunullus*, aussi misérables que mal équipés; enfin l'Achaïe, où il avait ordonné une levée de gens de guerre, ne lui ayant envoyé que deux cent quatre-vingts soldats, il dut adresser un appel aux janissaires thessaliens. On fit en conséquence une battue à Zeïtoun, à Volo, à Pharsale, à Patradgik et à Larisse qui, ayant donné trois ortas (2), chacun de cinq cents hommes, por-

(1) *Iénidgé*, ville, *Voy* t. II, ch. 59 de mon voyage.

(2) *Orta*. Cette différence entre les contrôles et l'effectif de

tèrent l'armée de Khourchid à seize mille soldats, en y comprenant ses propres troupes, et le *Mirimîran bouoiuk* (généralissime), se disposa à passer le Pinde.

Le moment de porter un coup décisif à Cara-Ali pressait. Les agas, qui du camp d'Ismaël s'étaient rendus dans la Para-Selléide, devenus missionnaires d'insurrection, agissaient dans des directions différentes, afin d'appeler les Grecs et les Schypetars aux armes. Déja le Sélictar qui parcourait le Musaché avait réuni sous son baïrac un grand nombre de Toxides mécontents; Tahir Abas appelait les Armatolis d'Agrapha au secours des Souliotes et de son vieux maître Ali Tébélen. Hago Bessiaris soulevait la Cassiopie, Jousouf Zaza agitait la Chaonie, Hassan derviche cherchait à débaucher les Chimariotes, restés

---

l'armée est tel, dit Mouradjea d'Ohsson, qu'à Constantinople, où le nombre des janissaires est évalué à cent vingt mille, il n'y a pas toujours sur ce nombre trois mille hommes présents aux casernes. Les ortas qui entrent en campagne reçoivent par tête une demi-ocque de pain (21 onces) et deux ocques (88 onces) de viande de mouton par chaque escouade de cinq hommes. Les drapeaux des ortas portent la marque des différents corps de métiers que cette milice dégradée exerce en temps de paix, afin de pouvoir subsister. Ainsi le XIVe orta, qui est celui des *Buluks* ou *boulangers*, a pour enseigne des pains et des pelles à four. Le LXXXIIe et le XCV^e, qui sont ceux des *Djémats* ou *bouchers*, le XXVIIIe, qui est celui des *Ohdgis* ou *sagittaires*, le XIXe, appelé des *Buluks* ou *védettes*, les cohortes des *Samsoudjis* ou *gardiens des boul-dogues*, des *Zagardjis* ou *meneurs de chiens*, ont leurs insignes particuliers.

fidèles à la cause du capitana-bey, et Alexis Noutza enrôlait les Zagorites. L'armée d'Ismaël, environnée de tant d'ennemis, depuis son dernier succès, n'existait plus qu'au milieu des alarmes. Chaque jour aux prises avec les *guérillas* de la Selléide et les Armatolis de Stournaris l'Aspropotamite, qui s'était enfin prononcé contre le sultan, elle voyait leurs bandes, descendues jusqu'aux Catzana-Choria (1), arrêter et piller ses fourrageurs en vue même du camp impérial. Les assiégés de leur côté recommençaient à faire des sorties. On présumait que Cara-Ali avait de bonnes nouvelles, car les chants d'alégresse de ses soldats se faisaient entendre dès que le soleil était couché. Pour comble d'inquiétudes, on savait que Békir Dgiocador, vaivode de Prévésa, qui avait essayé de franchir le pas de Coumchadèz à la tête de dix-huit cents hommes, avait été repoussé avec perte de son convoi et des plus braves de ses soldats. Khourchid était informé de ces détails, lorsqu'il vint camper à Tricala, où il reçut un renfort de six mille Macédoniens, et une quantité considérable de provisions de bouche, qui ne pouvaient arriver plus à propos.

La position d'Ismaël pacha, malgré les bonnes espérances dont Ali Tébélen se repaissait, était donc prête à s'améliorer, mais les choses ne se présentaient pas sous un aspect aussi favorable dans le midi de l'Épire. Bekir Dgiocador, irrité de sa défaite, avait signalé son retour à Prévésa par des mesures de ri-

(1) *Voy.* t. II, ch. 39 de mon Voyage dans la Grèce.

gueur, ordinaires à ceux qui croient qu'on brise les résistances et qu'on déguise sa peur, en proscrivant et en faisant tomber des têtes. Des arrestations nombreuses, des concussions exorbitantes, et quelques supplices, avaient suivi son retour. Plusieurs étrangers avaient été bannis; on avait traîné beaucoup de chrétiens en prison; et la bienfaisance de M. Dubouchet Saint-André, consul de France, eut dès ce moment occasion de se manifester en sauvant, entre plusieurs autres infortunés, Marc Gaïos, neveu de l'ancien archevêque de Janina, Jérotéos. Une corvette de notre marine déposa cet homme estimable ainsi que sa famille à Leucade, d'où la politique anglaise, après avoir délibéré pour savoir si elle ne le livrerait pas à Békir, qui demandait sa tête, l'obligea de sortir pour se réfugier à Hydra, où il passa sous le pavillon sauveur du roi très-chrétien.

La terreur que Békir croyait inspirer n'ayant eu d'autres résultats que d'augmenter le nombre des victimes et des mécontents, Hago Bessiaris et les Souliotes profitèrent de l'avantage que son impolitique leur donnait pour soulever la Cassiopie ou canton de Rogous, jusqu'au village de Candja (1) dont ils s'emparèrent. A cette nouvelle, le vaivode de Prévésa, qui connaissait la valeur des montagnards de la Selléide, jugea dans sa sagesse de leur opposer Porphyre, métropolitain d'Arta, qui les avait si vaillamment excommuniés, au refus du pieux Gabriel, dont la sage

(1) Candja, t. II, ch. 35 du même voyage.

maxime était que *les ministres du Seigneur sont et doivent rester à jamais étrangers aux intérêts politiques du monde.*

Le nouvel archevêque Turpin, plus digne, comme je l'ai dit ailleurs, d'être un soldat de Mahomet qu'un pontife du Dieu de clémence, se hâta de quitter table et maîtresses pour endosser le harnais militaire. Il adressa des homélies guerrières aux Grecs de l'Amphilochie, afin de les engager à s'armer contre les Souliotes *excommuniés, ennemis de Dieu et rebelles à l'autorité du successeur légitime des caliphes ou vicaires de Mahomet. Ils devaient tomber sous les coups des fidèles raïas du sultan;* et aussi fervent qu'un *Utch touglou payéhci* (candidat militaire qui attend les trois queues), *il annonçait la victoire ou le martyre* à des chrétiens qu'il prétendait exciter contre des chrétiens armés pour la cause de la religion et de l'indépendance.

Malgré ces exhortations, les Grecs étant demeurés insensibles à son appel, il se trouva forcé de recourir aux *Ergates*, employés aux travaux de l'agriculture. Ces descendants des Téléboëns du Nérite, de Méganisi, de Calama et de Castos, qui viennent chaque année cultiver la campagne d'Arta, s'étant équipés comme ils purent, leur général, Porphyre, s'achemina incontinent avec cinq à six cents soldats de cette espèce, auxquels il fit compter le *salaire*, (Ἥμερο Κάματον), d'une semaine, contre les Souliotes embusqués à Candja. Il est inutile de dire que le sérasker Mitré et ses soldats, qui marchaient en chantant tour

à tour des litanies et en maudissant les guerriers de la Selléide, prirent la fuite aux premiers coups de fusil tirés de la rive droite de l'Arachthus. Ils se dispersèrent *comme des corbeaux* (Σὰν Καράϊκαξαις) (1), et Porphyre ne se crut en sûreté qu'en se réfugiant à Prévésa, auprès de Békir Dgiocador, où il trouva plus commode de passer désormais son temps à boire et à jouer aux cartes, qu'à courir de nouvelles chances de guerre, depuis surtout que les Souliotes lui eurent écrit *qu'ils le feraient pendre, s'il se présentait devant eux autrement qu'avec le livre révéré des saints évangiles.* »

Les choses étaient sur ce pied dans l'Épire, où l'on avait enlevé une foule d'otages tirés de Vonitza, d'Ambrakia et de l'Acarnanie, que Békir avait emprisonnés dans le château d'Arta, quand l'ordre de Khourchid pacha, envoyé à son caïmacan, fut connu à Patras. Un boïourdi de cette excellence subrogée, adressé aux vaivode, molla et cadi, leur enjoignait « de rechercher les auteurs des der« niers troubles, de les saisir et de les envoyer à « Tripolitza, quelle que fût leur religion, leur rang, « et la nation à laquelle ils pourraient appartenir. » Malgré ce qui s'était passé, et le ton d'un pareil commandement, il aurait peut-être obtenu un résultat salutaire, s'il n'avait pas été suivi d'un second boïourdi, conçu en ces termes : « Nous, caï« macan du très-puissant Morèh vali-cy Khourchid

(1) Extrait du rapport fait par le capitaine Diamante Zervas.

« pacha (auquel Dieu veuille accorder prospérité et « fin heureuse), de l'avis de notre grand conseil, or« donnons à vous, archevêques, évêques, codja-bachis « et notables *Romæi* des villes et villages du pays de « Morèh, de *vous lever*, au reçu du noble firman « que nous vous adressons, et de vous transporter « immédiatement dans notre résidence de Tripolitza, « afin d'y jouir du bonheur incomparable de la pro« tection que nous vous accorderons, et de la contem« plation de notre magnifique puissance. Enjoignons « aux raïas qui vivent à l'ombre des ailes d'or de « notre glorieux monarque, de déposer sur-le-champ « les armes; de remettre celles qu'ils possèdent à nos « vaivodes sans lever la tête, qu'on leur permet de « conserver cette année au prix d'un double kharatch, « et sans prêter l'oreille aux discours séditieux des « ennemis de notre sainte religion et du glorieux Khan, « fils de Khan, sultan Mahmoud. Que cela soit exécuté « sans réplique. (12-25 février 1821.) »

Cet ordre ne fut pas plus tôt promulgué et connu du public, que le clergé et les notables, informés qu'il n'avait point l'assentiment de tous les chefs mahométans de la Morée, car Kyamil, bey de Corinthe (1), s'y était opposé en plein conseil, crurent pouvoir le décliner en employant les ressources ordinaires de l'intrigue et de la corruption. Les paysans grecs, à qui le caïmacan *permettait de conserver*

---

(1) Kyamil bey. *Voy.* t. IV, p. 22, 23, etc., du Voyage dans la Grèce.

Dessiné d'après nature par Texier   Jorand, lith.

Pl. 1

leur tête au moyen d'une double capitation, ennuyés de payer et de souffrir, répondirent au *noble boïourdi* par des chansons aussi anciennes que le génie de la liberté. Excités par Colocotroni (1), qui venait de reparaître dans les gorges du mont Olénos avec sept hommes armés, ils chantaient, à quelques variantes près, comme le soldat d'Athénée (2) : *Un fusil, un sabre ou une fronde, à défaut d'autres armes, voilà mes trésors! avec le fusil, le sabre et la fronde, j'aurai des champs, des moissons et du vin! J'ai vu des agas prosternés à mes pieds; ils m'appelaient leur seigneur et leur maître. Je leur avais arraché le fusil, le cimeterre, les pistolets en vermeil, et l'yatagan* (μάχαιρα) *précieux, ouvrage des Bosniaques. O Grecs! levez vos fronts humiliés, prenez le fusil, le sabre et la fronde, et nos oppresseurs nous nommeront bientôt leurs seigneurs et leurs maîtres.*

Ils tremblaient déjà ces superbes maîtres, humiliés par trois défaites que les Souliotes leur avaient fait éprouver; et Békir aga, informé que Tahir Abas s'était réuni à Odyssée dans les montagnes de l'Étolie, écrivit à Nothi Botzaris, pour renouer les négociations qui venaient d'être rompues. Après en avoir délibéré avec les membres de la *Gérousie* ou sénat de Souli, le polémarque répondit au vaivode de Prévésa, qu'avant d'écouter aucune proposition, on exigeait trois

(1) Colocotroni. *Voy.* t. III, p. 523 du Voyage dans la Grèce.

(2) Athen., lib. X, cap. VII, et Suid. in Πίνδ.

cents bourses (1), à titre d'arriéré de solde dû aux Souliotes, pour le temps qu'ils avaient servi sous les drapeaux du grand-seigneur. Cette demande ayant été octroyée, et l'argent envoyé, on convint de se réunir à Loroux, où Békir Dgiocador, et des députés choisis par les chrétiens, se rendirent. Après le formulaire des compliments fallacieux usités entre des maîtres irrités et des esclaves victorieux, Békir, de qui devaient procéder les ouvertures de paix, ayant proposé aux Souliotes *amnistie et oubli du passé*, ceux-ci répondirent dédaigneusement *que, n'ayant besoin de pardon, ni d'oubli de faits qui leur étaient personnellement honorables*, ils demandaient avant tout *que la Porte reconnût leur indépendance, comme autonomes de la Selléide.* Alors, le vaivode étant obligé de déclarer qu'il n'avait pas de pouvoirs pour traiter sur ce pied, on se contenta de régler un armistice d'un mois, pendant lequel *ses courriers auraient la liberté de circuler, sans être visités, de Prévésa à Janina, aller et revenir, sans qu'ils fussent inquiétés en aucune manière.* On se sépara ensuite, sans rien préjuger relativement aux droits de souveraineté, dont chacun souhaitait intérieurement de remettre la décision au sort des armes.

Au milieu de ce conflit, où il est essentiel de suivre avec attention des détails que l'histoire dédaigne à tort, parce que, quittant rarement le séjour des capitales, elle se contente, à l'exemple des ministres

(1) Trois cents bourses, environ 120 mille francs.

des princes, d'apprécier le mouvement des masses, sans descendre au milieu des hameaux habités par le peuple; on a pu deviner sur quel terrain allait s'engager la lutte entre les opprimés et leurs tyrans. Avec quels moyens de fanatisme, de souvenirs, de ressentiments, de vengeance, on était prêt à s'égorger de part et d'autre, au nom de Dieu, de la religion, des autels, du droit de conquête et de l'indépendance. Ainsi Békir Dgiocador n'eut pas plus-tôt souscrit la convention de Loroux, qu'il se repentit d'avoir si facilement compté trois cents bourses à des infidèles réprouvés par la loi, qui ne méritaient que les supplices réservés aux rebelles. Ses regrets furent encore augmentés, lorsqu'en rentrant à Prévésa, il y vit aborder, apportés par une escadrille, la cavalerie de Kourchid pacha, six compagnies de bombardiers, envoyés de Constantinople; quatre mille hommes aux ordres de Jousouf pacha; l'escadre du capitana bey, forte de onze voiles de guerre, et le trésor de l'armée. Il voulait déchirer le pacte qu'il avait conclu; mais il en fut empêché par le capitana bey, qui lui fit entendre que l'argent donné se retrouverait, si l'on parvenait à détruire les Souliotes; et qu'au lieu de les effaroucher, il convenait de les tenir dans une fausse sécurité. A cet effet, il était non seulement convenable de se taire, mais encore d'éloigner sur-le-champ de Prévésa la division militaire de Jousouf pacha, ainsi que les bombardiers qu'on ferait partir pour Arta, en publiant qu'on les y envoyait en cantonnement jusqu'à la fin de mars, tandis qu'au contraire,

sans s'arrêter dans cette ville, ils se dirigeraient rapidement vers Janina, en tombant à l'improviste sur les postes des Souliotes établis à Coumchadèz et aux Cinq-Puits, qui seraient ainsi massacrés.

Cet avis ayant été approuvé à l'unanimité, sans que personne conçût l'idée que c'était un crime de violer la convention de Loroux, tant, sur ce point, la conscience de tout musulman est rassurée par le précepte qui dit *qu'on ne doit point de foi aux chrétiens*, on ne pensa qu'à précipiter l'exécution d'un projet aussi beau. Jousouf pacha était charmé de saisir une occasion de se distinguer. Il baisa deux fois avec respect la poitrine du capitana bey, en le nommant son père. Il lui procurait la gloire d'exterminer des mécréans, et de se présenter le premier, avec un tribut de têtes, de nez et d'oreilles, au seuil de la tente de Khourchid pacha, qui, suivant toute apparence, serait alors campé devant les châteaux de Cara Ali et il n'insista plus que pour accélérer son départ. On était au 28 février; et Békir Dgiocador ayant fait crier par la ville qu'il mettait *angarie* sur tous les bâtiments et barques qui étaient au port, les troupes furent embarquées au moment précis où l'*imbat* (1) permet et favorise la navigation du golfe Ambracique. L'escadre légère du Capitana bey formait l'avant-garde d'une multitude

(1) *Imbat*, vent du dehors. *Voy.* pour ce qui concerne la description et la navigation du golfe ambracique, le t. II, c. 38 de mon Voyage dans la Grèce.

de barques ioniennes, battant pavillon anglais, qui déposèrent, à quatre heures après midi, au mouillage de Salagora, les violateurs de la foi du serment, ravis de l'idée de surprendre et d'exterminer les guerriers généreux de la Selléide.

La troupe de Jousouf pacha ayant payé à coups de bâton et avec des injures le salaire des marins ioniens qui l'avaient transportée à Salagora, ceux-ci se retirèrent du côté des pêcheries de Mazoma, afin d'y attendre les vents de terre qui devaient les ramener à Prévésa.

Amarrés aux digues de ces vastes viviers, plusieurs patrons, qui entendaient la langue turque, desireux de se venger, ayant appris, durant la traversée, le projet des mahométans contre les Souliotes, car toute la division militaire de Jousouf pacha en était imbue, convinrent de prévenir leurs frères de Souli du danger qui les menaçait. Ils chargèrent, en conséquence, un banni de Parga, nommé Andréas, de remonter l'Aréthon avec un caïque, et de se rendre en diligence à Candja, pour donner avis au poste des Souliotes qui s'y trouvait, du projet des Osmanlis. Une pareille commission, confiée à un Parguinote, ne pouvait être exécutée qu'avec empressement... Andréas s'élance, au coucher du soleil, avec son monoxylon, monté par deux autres Grecs; traverse les lagunes, remonte le cours du fleuve, aidé de la voile et des rames; et, arrivé à la troisième heure de la nuit à Candja, il informe le protopalicare Souliote des desseins de l'ennemi. Celui-ci, avec une égale rapidité,

transmet cette nouvelle à Marc Botzaris, qui était descendu depuis deux jours à Coumchadèz; et à trois heures du matin l'alarme étant répandue dans toutes les embuscades des chrétiens, ils se préparèrent au combat comme à un jour de fête.

La distance entre Salagora et le pas de Coumchadèz est de huit heures de marche, sur une route semblable à nos voies royales, construite dans ces derniers temps par le visir Ali pacha. Les Turcs, fatigués la plupart du mal de mer, ayant perdu du temps à se reposer, à prendre du café et à fumer leur pipe, n'étaient parvenus au pont d'Arta que vers minuit; et le désordre était tel parmi eux, qu'ils n'arrivèrent à l'entrée du défilé que deux heures avant le lever du soleil. Leur colonne s'avançait à bas bruit; déja ils avaient environné le caravansérail fortifié de Coumchadèz, tandis que la moitié de leurs troupes se portait une demi-lieue plus loin, et ils attendaient le jour pour attaquer les chrétiens, qui ne pouvaient se soustraire à leurs coups, quand un cri terrible, accompagné d'une vive fusillade, les frappa. Ils croyaient tenir les Souliotes cernés dans le caravansérail, tandis que ceux-ci étaient embusqués sur leurs flancs. Cependant ils se précipitent sur le caravansérail d'où un feu meurtrier les éloigne; ils tentent aussi inutilement d'escalader les montagnes pour en déloger les Grecs. Repoussés, vaincus, épouvantés, ils fuient en désordre, en laissant au pouvoir des chrétiens cent trente morts ou blessés; et ils se retirent à l'Arta, confus d'avoir échoué dans une

entreprise formée sous les auspices du parjure et des ombres de la nuit.

Une pareille infraction à l'armistice conclu à Loroux faisait craindre à Békir Dgiocador la reprise immédiate des hostilités, quand une lettre du polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris, vint le rassurer. Opposant la ruse à la trahison, celui-ci mandait au vaivode de Prévésa, que, « *convaincu de sa loyauté,* « *il s'était empressé, dès qu'il avait eu connais-* « *sance de ce qui était arrivé à Coumchadèz, d'as-* « *surer ses compatriotes qu'on ne pouvait attribuer* « *la violation aussi positive d'une convention so-* « *lennelle qu'à quelque intrigue des propres enne-* « *mis de Békir; et qu'il attendait de lui à cet égard* « *des explications dignes de la franchise de son* « *caractère.* »

Cette démarche naïve de la part du chef des vainqueurs, qui provoquait une explication qu'ils auraient pu considérer comme résolue par le fait des hostilités, ayant fourni un prétexte de disculpations à Békir, il s'empressa de désavouer Jousouf pacha; et, de part et d'autre, on rentra dans les termes de l'armistice. Chaque parti avait en cela son arrière-pensée et ses espérances. Les Turcs attendaient l'arrivée de Khourchid pour exécuter une manœuvre propre à rejeter les Souliotes dans leurs montagnes. Ceux-ci, comptant sur les promesses d'Ali, soupiraient après les *Ides de mars*, en faisant allusion à la fête de l'*Annonciation*, qu'ils nomment *Évangélisme* (1) temps

(1) Εὐαγγελισμὸς, *la bonne nouvelle*.

auquel ils se flattaient de voir éclater *quelque coup inattendu.*

Un pressentiment secret leur disait que l'*Isomérie* (équinoxe) du printemps leur amènerait quelque chance favorable. Ils avaient entendu parler de mouvements au-delà du Danube, de mouvements au sein de l'Archipel, de mouvements en Morée ; il devait arriver quelque chose d'extraordinaire. On leur avait écrit du camp des Armatolis d'Agrapha, qu'un courrier, expédié par Alexandre Hypsilantis aux capitaines grecs de l'Épire, avait été assassiné à Naoussa en Macédoine, sans qu'on sût ce qu'on avait fait de ses dépêches, ni quel était son meurtrier. Malgré ce contretemps, le jour de la liberté ne pouvait être éloigné. Les pachas et les mahométans étaient à leur tour persuadés que l'heure de la vengeance approchait. Ainsi, des deux côtés, on s'observait, on dissimulait et on se trompait, en attendant le signal des combats à mort qui allaient s'engager, entre les chrétiens et les mahométans.

On s'imagina qu'il allait être donné, quand Khourchid pacha, après avoir franchi le Pinde à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, arriva, le 2 mars à midi, au camp impérial de Janina.

Dès que sa tente fut dressée, Ali Tébélen le fit saluer de vingt-un coups de canon, et lui envoia un parlementaire porteur d'une lettre de félicitation sur sa bienvenue. Le sérasker, qui avait sans doute ses raisons pour ménager le proscrit, après lui avoir répondu par une lettre amicale, ordonna de lui rendre,

coup de canon pour coup de canon, le salut militaire, et fit publier dans le camp la défense de flétrir désormais de l'épithète de *Cara* un personnage de la haute valeur et de l'intrépidité du *Lion de Tébélen*. Il lui rendit en même temps, dans ses discours, le titre de *visir*, *qu'il n'avait jamais*, disait-il, *démérité de conserver;* et il annonça qu'*il n'était descendu dans l'Épire que comme pacificateur*. En conséquence, dès le 3 mars au matin, Khourchid envoya Machmoud, pacha subrogé de Larisse, à la place de Drama Ali, auprès du visir Ali Tébélen, auquel nous rendrons aussi ce titre dans notre narration, afin de le distinguer de plusieurs autres pachas de ce nom dont il sera bientôt question.

Nous venons de dire qu'un courrier mystérieux, expédié par Alexandre Hypsilantis, avait disparu, au mois de novembre précédent, à Naoussa en Macédoine, et que cet évènement tenait les Souliotes dans une perplexité facheuse relativement aux espérances qu'on leur avait laissé entrevoir. Cet émissaire de l'Hétérie, nommé Hypatas, parti de Léchénoff, en Bessarabie, où le foyer de la Synomotie fermentait, avait été expédié, à la première nouvelle de la guerre commencée par le sultan contre Ali Tébélen, avec des lettres d'Alexandre Hypsilantis adressées aux capitaines grecs de l'Épire. *Sans entrer dans les détails de l'évènement prochain, qui devait relever la Grèce*, le Prince *invitait les polémarques, chefs de la Selléide, et autres, à seconder Ali pacha dans sa révolte contre la Porte ottomane; mais à*

ménager de telle sorte leurs intelligences avec lui, qu'ils pussent, en tout état de cause, se détacher à volonté de son parti; ne devant avoir en vue que de s'approprier ses immenses trésors, pour les faire servir au triomphe de l'affranchissement de la Hellade. Tel était le texte de la lettre d'Hypsilantis, qui avait donné d'autres instructions verbales à son envoyé.

Hypatas, afin de remplir sa mission, s'était d'abord rendu à Constantinople, où il avait pris des lettres de recommandation d'E.... papas, pour B.... négociant à Salonique, duquel il fut reçu avec cette cordialité qui distinguait les chrétiens de l'église naissante, lorsque l'Apôtre, parcourant la Macédoine, semait dans le cœur des fidèles cette doctrine sainte qui devait briser le joug des tyrans du monde. Accueilli, fêté, encouragé au sein de la famille B....., où plusieurs notables des principales familles chrétiennes de Salonique vinrent visiter Hypatas, il s'en sépara pour se rendre à Naoussa, où il fut adressé avec des lettres pressantes à Zaphyris, primat de cette ville, regardée comme la métropole libre des chrétiens de la Macédoine cisaxienne. Arrivé auprès de celui qui devait le protéger et le guider, le confiant Hypatas crut pouvoir s'ouvrir sans réserve avec lui au sujet de sa mission. Hélas! il ignorait qu'il parlait à un homme tellement exaspéré contre Ali pacha, que l'idée seule de voir prolonger l'existence du tyran, pour arriver à la liberté, lui aurait fait préférer l'éternité du despotisme au bonheur de sa

patrie. Il le chérissait même ce despotisme, dont il était l'ouvrage; et ses imprudents amis auraient dû savoir que *celui qui a bu dans la coupe empoisonnée de la tyrannie, a le cœur et la dent du serpent, et que l'Éternel a placé une inimitié éternelle entre lui et les hommes.*

Zaphyris était du nombre de ceux qui n'avaient jamais invoqué le nom de liberté que pour arriver au pouvoir, et en abuser quand ils le possèdent. Ses ancêtres avaient concentré à Naoussa une population entièrement chrétienne; ils avaient fortifié cette place qu'Ali pacha lui avait enlevée: il s'y trouvait réintégré; pouvait-il compromettre une pareille existence? L'autorité est si douce quand on la possède! la partager avec des Grecs devenus libres,... une pareille idée était révoltante. Il aurait préféré cent fois ramper au pied d'un pacha, avec la certitude même d'être pendu, ainsi que cela était arrivé à quelques personnes de sa famille, afin de rester ethnarque, plutôt que de vivre l'égal de ses concitoyens. Une occasion plus heureuse de se consolider dans son poste ne pouvait se présenter. Il crut entrevoir son avenir en s'emparant de la correspondance d'Hypatas, pour la livrer au visir de Larisse, qui ne pouvait payer une pareille révélation qu'en lui conférant à perpétuité l'investiture du vaivodilik de Naoussa.

Dès que cette résolution fut arrêtée dans les replis ténébreux de son esprit, Zaphyris sourit à l'envoyé d'Hypsilantis, le nomme son hôte, son frère, et l'admet à son foyer. Une même table leur est servie,

une même chambre sera le lieu où ils se retireront pour parler librement et pour se reposer. L'amitié préside au banquet; le vin délicieux des coteaux de Naoussa coule à grands flots; et, retirés dans le gynécéon, d'où l'on avait éloigné les femmes, Hypatas n'est pas plustôt endormi, que Zaphyris, aidé de deux assassins, lui plonge un poignard dans le cœur. Sa tête séparée du tronc est renfermée dans un sac, et on transporte le cadavre nu dans une rue écartée. Un tronc mutilé qu'on trouve dans un lieu isolé, n'est pas une chose assez extraordinaire en Turquie pour fixer les recherches de l'autorité; c'était celui d'un étranger; et son meurtrier étant le chef même de la ville, il lui fut plus que facile d'ensevelir son crime dans l'oubli. Après avoir cependant fait payer, suivant l'usage, le prix du sang aux habitants du quartier où l'on avait trouvé un homme égorgé, Zaphyris se mit en route pour Larisse. Déja il avait donné des preuves de sa soumission en se joignant à Pachô bey; et connu par son dévouement, il obtint sans peine audience de Machmoud, auquel il fit le présent le plus agréable à un Turc, la tête d'Hypatas, et la correspondance arrachée à cet infortuné, qu'il avait assassiné en violant les lois de la confiance et de l'hospitalité.

C'était avec ces pièces authentiques, livrées par le traître Zaphyris, que le parlementaire du sérasker Khourchid se présentait devant Ali Tébélen. L'impression qu'elles produisirent sur son esprit fut telle qu'il résolut en secret de ne se servir à son tour des

Grecs que pour les sacrifier à ses desseins, s'il ne pouvait pas tirer une vengeance éclatante de leur perfidie. Ainsi se rétablit la ligne de démarcation entre les vues particulières du satrape de Janina, qui s'était déja vanté d'avoir mis les Souliotes dans une fausse position, et les chrétiens, que la Providence conduisait à son but, d'une manière inouie jusqu'alors dans les annales du monde. Profitant ensuite de la confiance que lui témoignait le parlementaire, le visir Ali apprit de lui l'état d'agitation de la Turquie d'Europe, les espérances des *Dgiaours*, et l'appréhension d'une rupture que la Porte craignait de la part de la Russie; les probabilités, à cet égard, étaient alarmantes.

Les conventions du traité de Bucharest n'étaient pas remplies. Les deux ambassadeurs moscovites, MM. Italinski et Strogonoff, envoyés à Constantinople depuis 1812, n'y avaient déployé qu'un caractère semi-officiel, sans solliciter l'audience publique du sultan, qui est le signe de paix parfaite d'un ministre résidant auprès d'une puissance amie. Enfin une armée russe étant rassemblée sur le Pruth, il devenait urgent de s'entendre, d'abjurer de vains ressentiments, et de se réunir pour combattre les ennemis de l'autel et du trône. Khourchid pacha, pénétré de l'importance de ces vérités, *était prêt*, disait son envoyé, *à accueillir toutes les propositions qui tendraient au but d'une prompte pacification. Il attachait un plus haut prix à ce résultat, qu'à la gloire certaine de réduire, avec les forces impo-*

santes qui l'entouraient, un prince valeureux, qu'il avait toujours regardé comme un des plus fermes soutiens de l'empire Ottoman.

Les révélations qu'on venait de lui faire; la connaissance de l'état des choses, qui s'accordait avec ces renseignements; le discours étudié de Machmoud pacha, au lieu d'amener le visir Ali à tirer le parti le plus avantageux de sa position, ne servirent qu'à hâter sa perte. Il avait toujours été le plus dangereux adversaire de sa fortune, parce qu'il jugea constamment les hommes et les choses d'après la perversité de son esprit et de son cœur. Passant donc subitement, de la prostration morale où il était réduit, à un excès d'orgueil, il s'imagina, dès qu'il eut congédié le parlementaire du sérasker Khourchid, que les ouvertures de réconciliation que celui-ci avait faites, étaient la preuve de l'impuissance où il se trouvait de le réduire; et il ne rêva plus que vengeances et succès; déja ses émissaires avaient soulevé les campagnes.

Une immense insurrection, qui s'agglomérait autour de l'armée impériale, allait forcer Khourchid pacha de voler au secours de Constantinople, menacée par les Russes; et le sultan, tremblant au fond de son harem, serait bientôt trop heureux de le nommer romili vali-cy. Réunissant alors les Schypetars mahométans, les Armatolis et les Souliotes, Ali, qui croyait qu'on serait alors trop heureux de traiter avec lui, rétablissait l'ordre dans la Hellade. Il l'y établissait même pour jamais, en faisant exterminer, par ses Schypetars, les Souliotes, les Armatolis, et ce qui restait

de beys échappés à ses proscriptions; content, à son heure suprême, de ne porter, s'il le fallait, ses regards que sur un pays parsemé de décombres et de tombeaux. Il ne fallait qu'un peu de patience pour obtenir de pareils résultats; et, comme il n'en manqua jamais, Ali adressa, le 7 mars, au sérasker, des contre-propositions de la teneur suivante.

« Si la justice est le premier des devoirs d'un prince, celui de ses sujets est de lui obéir et de lui rester fidèles. C'est de ce principe que dérivent les récompenses et les peines; et quoique mes services aient suffisamment justifié dans tous les temps ma conduite, j'avouerai cependant que j'ai démérité du sultan, puisqu'il a levé le bras de sa colère sur la tête de son esclave. Après avoir en conséquence demandé humblement pardon, je ne craindrai pas d'invoquer sa sévérité contre ceux qui ont abusé de sa confiance. A ces fins, j'offre, 1° de payer les frais de la guerre et les tributs arriérés de mon gouvernement, sans délai et sans aucune remise. 2° Comme il importe, pour le bon exemple, que la trahison d'un inférieur envers son supérieur reçoive un châtiment exemplaire, je demande que Pachô bey, qui a été mon domestique, soit décapité; lui seul étant un rebelle, et l'auteur des calamités publiques qui affligent les fidèles Musulmans. 3° Je conserverai, ma vie durant, sans renouvellement d'investiture annuelle, mon pachalik de Janina, le littoral de l'Épire, l'Acarnanie et ses dépendances, aux titres, charges et redevances dues ou à devoir au sultan. 4° Il y aura amnistie et

oubli du passé pour tous ceux qui m'ont servi jusqu'à ce jour. Si ces conditions ne sont pas acceptées sans modification, je suis préparé à faire bonne défense. Donné dans notre résidence du château de Janina, ce 7 mars 1821.

Ce mélange de soumission et d'arrogance n'aurait mérité qu'une juste indignation, si Khourchid pacha n'avait pas eu intérêt à dissimuler. Il répondit donc au visir Ali, que la nature de ses demandes excédant ses pouvoirs, il allait les communiquer à Constantinople, et que les hostilités seraient suspendues, s'il le souhaitait, jusqu'au retour de son courrier.

Cet article ayant été accepté, le sérasker tourna ses vues du côté des Souliotes, qui, sachant Ali entré en pourparlers, consentirent également à un armistice, et Jousouf pacha, prêt à les attaquer, reçut l'ordre d'ajourner son entreprise. On se flatta même d'un rapprochement général quand Khourchid eut fait choix de Békir Dgiocador, pour traiter avec les chefs de la Selleïde. Il leur écrivit de suite à ce sujet; et ayant répondu qu'ils enverraient des commissaires à Candja, Békir se rendit à Loroux, où se trouvait le quartier de Jousouf pacha, qui avait nouvellement choisi cette position, afin de tourner les embuscades de Coumchadèz et de remonter, par la vallée de l'Arachthus, à Janina.

Arrivés de part et d'autre à leur destination, les députés de Souli, et Békir, convinrent que l'espace compris entre Candja où se trouvaient les avant-postes des chrétiens, et Loroux que Jousouf pacha

occupait, serait déclaré neutre; et les conférences des plénipotentiaires s'ouvrirent au milieu des forêts de la Cassiopie, d'où l'on délogea, par précaution, jusqu'aux charbonniers. Après s'être juré une inviolable sûreté sur l'Évangile et le Koran, les nobles ambassadeurs, qui n'avaient pour abri contre les pluies de l'équinoxe du printemps, que le feuillage, vainqueur des hivers, d'un chêne égilops, se trouvant fort mal à l'aise, consentirent à transférer le siége des négociations au chef-lieu du vaivodilik de Nicopolis, qui était au pouvoir des Mahométans. Il fut en conséquence décidé que Békir livrerait aux Souliotes cinquante otages turcs à leur choix; et qu'à cette condition, qui fut exécutée, deux de leurs capitaines, nommés Lambros et Zervas, se rendraient à Prévésa, où ils entrèrent, à la suite du vaivode Békir Dgiocador, le 15 mars 1821.

Si ce fut un spectacle flatteur pour les Grecs de voir leurs frères de la Selléide traiter, de puissance à puissance, avec Khourchid pacha, celui-ci cherchait à s'en venger sur les chrétiens du Péloponnèse. L'archevêque de Patras, Germanos, et les Archontes de cette ville, qui n'avaient pu faire révoquer l'ordre de se rendre en otage à Tripolitza, se disposaient à partir pour cette capitale, où tous les codja-bachis des vingt cantons de la Morée, ainsi que les enfants des principaux capitaines du Magne, avaient ordre de se rendre. La terreur était générale. Les Patréens étaient menacés de voir arriver dans leur ville une garnison de deux mille janissaires. On parlait de dés-

armement, de mesures extraordinaires de surveillance, de catégories de gens suspects, d'arrestations prochaines, lorsque deux des principaux négociants grecs de Patras, mandés au sérail du vaivode, prévenus qu'on les y retiendrait sous prétexte de veiller à leur sûreté, compromise par la présence des troupes turques qu'on attendait, se réfugièrent secrètement au consulat de France. Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les mahométans, qui, se croyant à la veille d'être soutenus, étaient tellement irrités qu'ils se seraient portés à quelques excès, si l'on n'avait pas réussi à leur persuader que les deux individus qu'ils cherchaient avaient passé à Zante. L'équipage d'une barque insulaire, auquel on eut le temps de donner le mot, attesta et jura, par Saint-Denys (1), qu'il les avait vus débarquer dans cette île, où la police du gouvernement britannique faisait journellement incarcérer ceux que des vertus personnelles et un grand crédit rendaient le plus chers aux Ioniens. Les Turcs, sans faire un pareil rapprochement, qui les aurait mis sur les traces de leurs victimes, satisfaits de cette explication, ne s'occupèrent plus qu'à presser le départ de l'archevêque et des primats, qui se mirent en route, le 18 mars, avant le lever du soleil.

(1) Saint Denys de Zante n'est pas l'aréopagite, mais un gentilhomme Zacynthien, qui a été canonisé par le patriarche œcuménique de Constantinople, depuis le schisme.

CHAPITRE IV.

Considérations politiques. — Portrait d'Alexandre Hypsilantis. — Sa conduite jugée. — Ses agents. — Signalement de quelques Hétéristes. — Proclamation. — Perfidie et lâcheté des Boïards. — Projets de Théodore Vladimiresco. — Germanos, archevêque de Patras; son origine, son caractère. — Quitte Patras avec les archontes grecs. — Frayeurs des Patréens. — Églises abandonnées. — Colocotroni, ses desseins. — Germanos arrive à Patras. — Déclaration qu'il fait. — Terreur qu'il cause aux Turcs. — Dangers qu'il court. — Les Turcs quittent Calavryta et Vostitza. — Allocution de Germanos aux Grecs. — Il les appelle à la liberté sous l'étendard de la croix; — prend le commandement des troupes. — Intrigues du consul anglais; courrier mystérieux qu'il expédie à Constantinople. — Frayeur des mahométans de Patras. — Affaires de l'Épire; réponse d'Ali Tébélen aux Souliotes.

Pareils aux dieux de Thèbes, qui étaient sourds et muets dans les temps de calamité, les ministres des puissances chrétiennes à Constantinople, ne rendant aucune réponse aux dépêches des consuls établis à Patras, les laissaient sans direction. Livrés à eux-mêmes, ceux d'Angleterre et de Russie, après s'être mutuellement accusés, transformaient leurs demeures en forteresses, tandis que le consul de France,

protecteur né des chrétiens, leur accordait un généreux asyle, en déjouant la surveillance d'une police sanguinaire. Chacun s'inquiétait, faisait des projets ou formait des conjectures. Les Turcs et les Grecs s'observaient. Mille résolutions, aussitôt formées que détruites, se succédaient dans les conciliabules des oppresseurs et des opprimés. Le sultan *infatué* (qu'il nous soit permis d'emprunter ce langage figuré), comme ce monarque *dont le seigneur renversa le jugement, punition qui arrive toujours quand les princes sont prêts à tomber dans quelque grand malheur* (1), ne s'apercevait pas que la persévérance dans ses formes despotiques avait usé le sceptre d'Ottman. Enivré de sa puissance, incontestée dans le harem, il n'entendait pas la voix éternelle qui lui criait *que le dominateur, le seigneur des armées, allait lui ôter les gens de cœur, les hommes de guerre, les vieillards, les personnes d'autorité et ceux qui peuvent donner des conseils* (2), parce qu'il avait toujours vécu séparé d'un peuple illustre, qu'il foulait aux pieds. Son autorité était sur le point de finir dans la Grèce.

Ali Tébélen, en s'élevant au pouvoir, par l'extermination des beys et des agas héritiers du système féodal, introduit par Roger, roi de Sicile, et par les croisés,

---

(1) 2 Reg. c. 15, v. 31 et 17, v. 14.

(2) Isai. 3, 1-3.

Ces citations sont tirées de l'allocution d'un des prélats directeurs de la guerre sacrée.

maîtres dans cette partie de l'empire d'Orient qu'ils démembrèrent, avait ainsi préparé l'affranchissement des communes de la Hellade. Cet acheminement vers une régénération sociale avait été senti depuis longtemps par les Épirotes, auxquels j'avais entendu dire qu'Ali, mourant après les avoir délivrés de leurs beys ou barons, serait le *prodromos* ou précurseur de leur liberté future, qu'ils appelaient le *triomphe de la croix*. Jusque-là, il y avait une application rigoureuse des principes tendants à l'accomplissement d'une période politique qui touchait à son dénoûment, quand une de ces médiocrités, assez habile pour apercevoir un grand mouvement national, mais incapable de le diriger, voulut s'en emparer, l'exploiter et jouer le rôle de ce génie étonnant qui recueillit et dévora, comme un bien usurpé, l'héritage sanglant de la révolution française.

Alexandre Hypsilantis, homme dépourvu de talents, ignorait, avant tout, *que les dieux ne laissent rien concevoir de grand, que ce qu'ils inspirent* (1). Élevé, suivant l'usage des soi-disants princes du Phanal, par des précepteurs qui lui avaient appris à parler correctement plusieurs langues, il était savant, sans cette instruction mâle qui est le résultat des bonnes études; poète, sans feu sacré; aimable sans urbanité; soldat, sans être militaire, quoiqu'il eût perdu le bras droit à l'affaire de Culm, on ne pouvait guère dire, à cause de cela, qu'il était brave, s'il est vrai

(1) Hérodote, Polymnie, ch. x.

que chaque balle ait son adresse dans un jour de bataille, où plus d'un Thersite mêle son sang à celui des héros. Mais, ce qui caractérisait spécialement Alexandre Hypsilantis, c'était la vanité ordinaire aux Phanariotes, leur esprit d'intrigue, dont le terme ambitieux se bornait à devenir hospodars des peuples abrutis de l'antique Dacie, et une faiblesse de caractère telle, qu'il se laissait dominer par des personnes indignes de l'approcher. Cependant, le titre d'officier général au service de Russie, je ne sais quelles décorations dont il était bardé, une réputation qu'il avait su se composer parmi les chrétiens, auxquels il racontait le grand crédit dont il jouissait auprès de l'autocrate orthodoxe, les vues constantes de ce monarque sur la Turquie, l'armée rassemblée sur le Pruth qu'il leur montrait, la direction publique de la société des hétéristes qui lui était confiée, avaient attiré auprès de lui une foule de Grecs ravis de le seconder.

Enthousiastes de leur patrie et du monarque que Hypsilantis ne cessait d'associer à l'idée de leur affranchissement, les chrétiens étaient persuadés que ses paroles étaient l'expression politique du cabinet de Pétersbourg. Comment, sans cela, un officier supérieur aurait-il osé conspirer ouvertement, au milieu de la Bessarabie, sous les yeux des chefs civils et militaires de l'empereur Alexandre, contre une puissance qu'on n'aurait pas eu le dessein formel de traiter bientôt en ennemie? Comment les gouverneurs d'Odessa et des autres places nouvellement arrachées au Grand-Seigneur, auraient-ils souffert qu'on jouât le

ballet des Souliotes sur leurs théâtres (1)? Comment auraient-ils toléré que les Turcs, qui approchaient de leurs comptoirs pour y trafiquer, fussent l'objet de dérisions publiques et d'avanies humiliantes, que le fanatisme des chrétiens irrités regardait comme de justes représailles des maux que leurs frères d'outre Danube enduraient? N'était-il pas évident que la Russie exerçait déja des droits de suzeraineté sur la mer Égée, quand les huit dixièmes de la marine marchande grecque naviguaient avec ses couleurs? Rarement, dans leurs relâches à Constantinople, les bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, protégés par la légation russe, y séjournaient sans avoir des démêlés avec les autorités turques. Plus souvent encore ils bravaient jusques aux convenances, lorsque, cinglant au plus près de terre, toutes voiles dehors, le pavillon russe déployé, le sultan voyait défiler sous ses fenêtres ses esclaves émancipés par une puissance dont il semblait plutôt le capitaine de port que l'allié jouissant de la plénitude de ses droits de souveraineté? Quelles conséquences les Grecs devaient-ils raisonnablement tirer de ces faits? Pouvaient-ils croire qu'il existât à Pétersbourg deux gouvernements procédant en sens inverse? Loin de là, on les flattait que le congrès rassemblé à Troppau, agissant au nom de la sainte alliance établie dans l'intérêt des peuples, s'occupait d'améliorer le sort des habitants de la patrie de Thémistocle; que la société des Hétéristes,

(1) Représenté en 1816 à Odessa.

fondée à Vienne en 1814, de concert!.... Mais je m'arrête, comme cet écrivain de l'antiquité, averti par un génie qui lui défendit de révéler les mystères sacrés d'Éleusis.

Malgré une aussi éclatante protection de la part des Russes en faveur des Grecs, la conduite d'Alexandre Hypsilantis réfléchissait une couleur d'intrigue qui aurait dû laisser soupçonner qu'il opérait alors isolément, si l'on avait pu lui supposer les moyens de soutenir une grande entreprise. Dès le commencement du mois de septembre 1820, il avait envoyé à Bukarest Thémélis, que j'ai nommé précédemment, avec un nommé Xanthos, tous deux originaires de Patmos, qu'il avait chargés de recevoir, en son nom, le serment que les chefs des Arnoutes (1) devaient lui prêter, en sa qualité de *représentant de la nation grecque*, titre vague, sur lequel il ne donnait aucune explication. Ils devaient s'adresser à Constantin Ducas, résidant tantôt à Iassy et tantôt à Bukarest, agent connu du visir Ali pacha de Janina, qui leur procurerait les moyens de s'aboucher avec les capitaines Schypetars de la Valachie.

Les émissaires d'Hypsilantis, appartenant à l'Hétérie, qui voulait à tout prix une révolution, ou n'ayant rien à perdre et beaucoup à gagner, sans discuter le titre du prétendu *représentant de la na-*

---

(1) Arnoutes. C'est avec des milices composées de Schypetars et de Grecs de la Romélie, qui prennent ce nom, que sont formées les gardes et les principales troupes des hospodars de Valachie et de Moldavie.

tion grecque, ou sauf à l'examiner plus tard, arrivèrent à Bukarest, capitale de la Valachie, où résidait alors Alexandre Soutzos.

Ce hospodar, connu par sa souplesse dans les négociations, n'était plus que l'ombre de lui-même. Riche de vingt millions de piastres, fruit de deux années de gouvernement et de concussions, son but, comme celui de son prédécesseur Caradjea, était de se sauver avec les dépouilles des Valaques, dès que sa santé lui permettrait de pouvoir passer en chrétienté. Le premier soin des émissaires, qui se présentaient comme sujets russes, fut en conséquence de le faire, dit-on, pressentir sur leurs projets; et s'il n'en devint pas complice, il ne put les ignorer entièrement. Rassurés par son silence, Thémélis et Xanthos tinrent sans difficulté leurs conciliabules avec les capitaines arnoutes, qui s'empressèrent tous de jurer fidélité au *représentant de la nation grecque*, à l'exception d'un Épirote nommé Sava.

Ce chef des Schypetars, qui cachait, sous les dehors d'une physionomie heureuse, la duplicité d'un Toxide de l'Argyrine, pressé par ses amis, répondit: que, n'ayant jamais connu de maîtres que Dieu et son épée, il ne prêterait *serment d'obédience à personne;* qu'il était prêt à marcher avec les siens contre les oppresseurs de sa patrie, quand il en serait temps; que, pour arriver à ce but, très-prochain sans doute, Hypsilantis devait, au préalable, s'entendre avec lui, afin d'organiser la Bessarabie, en avisant aux moyens de procurer des armes et des

munitions de guerre aux chrétiens de cette province, et on se sépara dans ces termes, qui ne furent ignorés de personne à Bukarest.

Thémélis et Xanthos, après avoir ainsi rempli leur mission, partirent accompagnés du Thessalien Perrèvos, ancien major au service de Russie et de France, qui était nouvellement arrivé de Pétersbourg à Bukarest; d'un capitaine marchand nommé Gaëtani, de Mantzarakys et de G. Dikaios, tous chefs de la *synomotie ardente* des hétéristes, avec lesquels ils se dirigèrent vers Ismaeloff, où Alexandre Hypsilantis s'était rendu pour recevoir leurs rapports et leur communiquer ses ordres ultérieurs. Réunis au lazaret de cette ville, qui fait maintenant partie du gouvernement russe de Kichénoff en Bessarabie, Hypsilantis, s'étant empressé de venir les trouver, les confirma dans l'idée, généralement répandue, que les mésintelligences existantes entre le cabinet de Pétersbourg et la Porte Ottomane, qui duraient depuis plusieurs années, étaient sur le point de finir par une rupture, que l'année 1821 verrait éclater. Puis, rentrant dans ses vues particulières, il leur raconta évasivement les intelligences qu'il avait à Constantinople, ses projets de confédération avec les Serviens, en insistant sur la nécessité absolue *de faire procéder son autorité de la volonté générale de tous les chrétiens. Cette condition étant de rigueur, pour mériter*, disait-il, *une protection toute puissante*, il assigna à chacun de ses agents un poste particulier, en leur recommandant d'*employer leurs*

efforts auprès des notables orthodoxes, pour le faire reconnaître en qualité de chef suprême de la Grèce, et en l'invitant, par écrit, à se mettre à la tête du mouvement projeté. Il remit, en conséquence, à chaque missionnaire de l'Hétérie, une formule d'invitation, qui avait été dressée par son secrétaire Lassani, en leur recommandant la plus grande célérité.

Cela étant fait, Perrèvos eut ordre de passer en Épire, Mantzarakys dans l'Archipel, Dikaios en Morée, et Thémélis à Smyrne, d'où il étendrait ses rapports vers Psara, Spetzia et Hydra. Un article spécial, remis au dernier de ces agents, lui prescrivait de s'appliquer à gagner les Hydriotes, qu'on savait très-opposés à des projets qu'ils regardaient, non sans quelque raison, comme contraires à leurs intérêts maritimes. Enfin, comme la saison s'avançait et que la navigation de la mer Noire allait cesser, Hypsilantis pressa ses amis de hâter leur départ, en leur donnant des crédits qui furent religieusement acquittés par les trésoriers mystérieux de l'Hétérie.

Munis d'instructions et de fonds nécessaires à leur voyage, les agents d'Alexandre Hypsilantis se rendirent à Galatz afin de s'y embarquer à bord du capitaine Gaëtani; et comme son bâtiment ne se trouva pas prêt à mettre à la voile, Perrèvos et Dikaios passèrent sur un navire qui les déposa, au bout de cinq jours de navigation, à Constantinople. Pressés d'arriver, ils n'y séjournèrent que le temps

nécessaire pour faire légaliser leurs passeports par la chancellerie russe; et les Hétéristes bysantins leur ayant procuré le moyen de s'embarquer sur une sacolève, ils se rendirent à Volo, dans le golfe Pagasétique, où des caloyers, prévenus de leur arrivée, leur accordèrent l'hospitalité dans un monastère du mont Pélion.

Thémélis et Mantzarakys, moins zélés, sans doute, que Perrèvos, ayant prolongé leur séjour à Galatz, sous prétexte d'affaires particulières, n'arrivèrent à Constantinople que dans les premiers jours de décembre, au moment où Xanthos, après l'expiration de sa quarantaine à Ismaëloff, rejoignait Hypsilantis à Kichénoff en Bessarabie. Thémélis, qui connaissait particulièrement Jean Callimaque, alors grand drogman de la Porte, ne manqua pas de le rechercher et de lui communiquer les projets d'Hypsilantis, ainsi que le plan général de l'insurrection projetée. Soit que le grand drogman les connût déja, ou qu'il voulût y rester étranger, il accueillit l'émissaire avec réserve; mais, dès ce moment, il ne goûta plus de repos, et il avait déja plusieurs fois offert sa démission au grand visir, lorsque la nouvelle de la mort du prince Soutzos fut connue à Constantinople. Constantin Callimaque, frère de Jean, désigné pour lui succéder, hésita à accepter cet emploi sur le bruit que les Hétéristes avaient fait empoisonner son frère pour s'emparer de ses trésors. La chose était peu vraisemblable, si l'on réfléchit que Soutzos, livré tout entier à l'influence du consul russe de Bukarest,

qui connaissait les projets des Hétéristes, aurait facilement prévenu un attentat contraire à des vues plus élevées que celles d'un intérêt pécuniaire incertain. Le hospodar était mort, le 1er février 1821, des suites d'une maladie de langueur, en emportant avec lui la malédiction, justement méritée, de ses administrés.

Les Boïards, qui sont les seigneurs indigènes de la Valachie, ayant, suivant un usage immémorial, formé un divan par *intérim*, venaient de manifester le vœu formel d'adresser de très-humbles remontrances à la Porte Ottomane, pour la supplier de renouveler leurs anciennes capitulations, en vertu desquelles ils avaient le droit d'élire un prince de leur nation. Ils étaient fondés en principe, et déja l'alarme était répandue parmi les princes du phanal, race de tout temps vouée à l'intrigue, lorsqu'un foyer d'insurrection, inconnu jusqu'alors aux Hétéristes mêmes, se manifesta à Kzernètz, ville située à l'extrémité occidentale de la Valachie.

Un homme obscur, Théodore Vladimiresco, nouveau Mazaniel, ancien chef de pandours, sortant d'un repaire ignoré, rassemble ses avides soldats; désigne les Boïards comme des sangsues publiques, fait pendre ceux qu'on saisit, proclame l'abolition des impôts, grossit sa bande de tous les paysans ameutés par l'avidité du pillage, et s'achemine vers Bukarest. Vainement le Divan valaque essaie de le calmer par des paroles de paix : le torrent emporte tout sur son passage, et les principaux Boïards ayant

à leur tête le prince Brancovan, le plus riche d'entre eux, suivis des consuls des puissances étrangères, fuient, en laissant la protection de leur ville au chef des Arnoutes Sava, qui commandait un corps de deux mille cavaliers parfaitement équipés.

Le calme renaît aussitôt, la police est maintenue par Sava. Une main invisible a suspendu la marche de Théodore Vladimiresco. L'horizon commençait à s'éclaircir, lorsque les deux lieutenants du prince Callimaque, nommé hospodar, à peine entrés à Bukarest, y font naître de nouveaux troubles. Ils parlent d'une armée turque prête à passer le Danube pour châtier les rebelles; ils lancent des proclamations, auxquelles Théodore ne répond qu'en leur signifiant que leur prétendu prince n'ait pas à entrer en Valachie sans son ordre, et, sans avoir octroyé au préalable une charte de sa façon, dans laquelle il déclarerait, *qu'au peuple valaque seul appartiendrait à l'avenir le droit de s'imposer et de demander compte de l'emploi des deniers publics*.. Les Caïmacans de Callimaque, étourdis de cette déclaration, implorèrent aussitôt l'appui de Sava, qui se contenta de leur accorder une escorte avec laquelle ils se retirèrent précipitamment au-delà du Danube. Au même moment Théodore Vladimiresco formait une péripétie politique non moins étrange, en expédiant un émissaire au grand visir, pour l'informer des projets d'Hypsilantis et des Hétéristes, espérant, par cette révélation, supplanter Callimaque dans le gouvernement de Valachie, et devenir Hospodar.

Ce plan aurait vraisemblablement réussi, car que pouvaient signifier les mots de *charte*, *d'imposition légale*, adressés par un chef de pandours à de misérables paysans Valaques, vêtus de peaux de bêtes; sortis du fond de leur tanières, où ils vivent terrés comme les ours des monts Carpathiens, si ce n'était pour masquer des vues ambitieuses? Théodore, en frappant les Boïards, avait eu en vue d'écarter des compétiteurs puissants; de même qu'en parlant de droits populaires, il tendait à discréditer les Hétéristes, en semblant les prévenir dans leurs desseins, qu'il voulait et qu'il aurait fait tourner à son profit, si une circonstance impossible à prévoir n'eût traversé ses projets.

Un émissaire de l'Hétérie, nommé Aristide, envoyé par Hypsilantis pour engager les chefs de la Servie à accéder au plan d'insurrection générale, ayant été saisi aux environs de Vidin par les autorités turques, auxquelles un consul étranger l'avait signalé, il fallut hâter l'explosion des évènements. La Porte tenait le plan des conjurés; on en donnait l'avis de Constantinople à Hypsilantis, qui se décida à éclater, sans y être préparé, et se trouva, à son début, prévenu par Théodore Vladimiresco, avec lequel il ne tarda pas à entrer en conflit de plans et d'ambition.

Telle fut sommairement la marche des intrigues qui attirèrent sur les provinces Trans-Istriennes le double fléau d'une insurrection irréfléchie et d'une invasion désastreuse. Par une proclamation datée de son quartier-général de Iassy, le 24 mars 1821,

Alexandre Hypsilantis, qui prenait, on ne sait encore aujourd'hui même pourquoi, le titre de *régent du gouvernement*, annonçait aux Grecs, que le temps d'expulser les Turcs de l'Europe était enfin arrivé. Puis, élevant la voix au nom des fantômes d'une antiquité préconisée en phrases de rhéteur de la basse grécité, celui qui, sous le nom spécieux de religion et de patrie, rêvait, comme on l'a su depuis, une restauration composée de duchés, de marquisats, de comtés et de baronnies, appelait aux armes un peuple que la main du dieu rédempteur pouvait seule retirer de l'abîme où il était plongé. Mais, le ciel avait sans doute permis cette aberration, pour faire servir l'ambition d'Hypsilantis, ses revers, les fureurs des Mahométans, les crimes d'Ali Tébélen, et jusqu'aux injustices politiques de la chrétienté, au triomphe immortel de la croix.

O stultitia crucis! Un homme, né de parents pauvres, nourri parmi les pâtres du mont Ménale, élevé au sein d'une ville obscure de la Morée, austère dans sa vie, de mœurs irréprochables, dévoré d'un zèle ardent pour la maison du seigneur, allait arborer enfin cette croix de douleurs et d'espérance, ce signe auguste des chrétiens, qui devait être celui de leur régénération.

Germanos (l'historien doit faire connaître cet homme extraordinaire), après avoir étudié à l'école de Dimitzana sa patrie, conduit sans le prévoir par la main de celui qui transforme en héros ses plus faibles créatures, avait dirigé ses premiers pas vers le

métropolitain d'Argos, dont il fut grammatiste, jusqu'à la mort de ce prélat. S'éloignant alors du Péloponnèse, qui sortait à peine de l'épouvantable crise de 1770, il se rendit à Smyrne, où il était appelé par l'archevêque Grégoire, né, comme lui, dans la vallée de l'Alphée, *Arcades ambo*. Accueilli avec la tendresse d'un père par ce chef de la première des sept églises de l'Ionie, il s'attacha à son sort lorsque celui-ci fut élevé au trône patriarchal de Constantinople et quand il en descendit quelques années après pour se rendre en exil au mont Athos, où Germanos, disciple bien-aimé d'un maître chéri, prosterné, avec le pieux Grégoire, entre le vestibule et l'autel, apprit, avec ses devoirs religieux, la science qui prépare le chrétien à traverser et à soutenir les orages de la vie.

Satisfait d'avoir vu Grégoire remonter au trône ecclésiastique de St.-Jean Chrysostôme, le nouveau Phinée, préparé au combat, obtint la permission de se rendre, avec le titre d'archidiacre, auprès de Joachim, archevêque de Cyzique, qui demandait un coadjuteur. Le grand âge de ce prélat réclamait un homme laborieux pour l'assister dans la gestion de son éparchie; et Germanos y acquit une telle réputation de sagesse, que le choix du patriarche ne tarda pas à tomber sur lui, pour l'envoyer, en qualité d'exarque, vers les églises du Péloponnèse, qui commençaient à refleurir. Il y acquit une nouvelle gloire; et après avoir rempli cette mission, qui lui coûta plusieurs années de travaux, l'exarque de l'église or-

thodoxe étant retourné à Constantinople, et l'archevêque de Cyzique ayant abdiqué en faveur de Macarios, métropolitain de la première Achaïe, Germanos, de l'avis du St.-Synode de Constantinople, fut élevé par son compatriote, le patriarche Grégoire, à la dignité d'archevêque de Patras, et salué, en 1806, du titre de successeur de l'apôtre St.-André, par les Patréens.

C'était à ce poste sacré de l'église militante d'Orient, que se trouvait Germanos, quand les premières secousses politiques de l'insurrection de la Hellade se firent sentir. Penseur profond, homme aussi instruit dans les sciences ecclésiastiques que versé dans la connaissance des hommes; si Germanos, qu'on comparait à Socrate pour la physionomie, n'avait pas été favorisé des dons extérieurs de la nature, il avait reçu la sagesse du fils de Sophronisque. Aussi populaire que le philosophe du Pnyx, instruit dans la langue de Platon, qu'il parle avec une suavité digne du goût épuré de l'académie; nourri des saintes écritures; initié à la littérature française; doué d'une éloquence d'inspiration, d'une imagination ardente, et de cette foi qui transporte les montagnes, un pareil athlète semblait être du nombre de ces martyrs qu'une mort glorieuse peut seule couronner au milieu des combats pour l'autel et la patrie.

Son départ nocturne de Patras, à la tête des archontes de cette ville, appelés ainsi que lui à Tripolitza, loin de frapper les chrétiens de stupeur, les avait, en quelque sorte, avertis de se préparer à

la résistance. Chacun s'armait en secret; et soit que le gouvernement turc voulût savoir à quoi s'en tenir relativement au courage des Grecs, ou qu'une police inaperçue eût intérêt à connaître leurs dispositions belliqueuses, un coup de pistolet, tiré, le 20 mars, au milieu de la place St.-Georges, mit tout en mouvement. Les boutiques furent aussitôt fermées, on cria que *la révolution éclatait;* et la bourgeoisie, fuyant en masse, se précipitait du côté du port pour s'embarquer, et vers les maisons consulaires en demandant asyle, quand les bannis Ioniens, armés de tromblons, de fusils, de pistolets et de poignards, se montrant tout à coup, annoncèrent aux Turcs, par d'affreuses vociférations, que, si un seul d'entr'eux paraissait en public, ils seraient tous à l'instant exterminés. Cette attitude furibonde ayant montré aux mahométans ce qu'ils avaient à redouter de la moindre provocation de leur part, l'ordre se rétablit, et les Patréens qui avaient pris la fuite, rentrés dans leurs demeures, ne tardèrent pas à se moquer de leur honteuse frayeur.

Un commandement de Khourchid pacha, publié deux jours après ce mouvement, confirma les Grecs dans l'opinion qu'on voulait les désarmer, lorsqu'ils entendirent les crieurs publics annoncer que Son Altesse, desirant faire cesser les alarmes des *raïas*, envoyait quinze cents hommes pour veiller à leur sûreté, tant à Patras que dans sa banlieue, ajoutant que, si ce nombre était insuffisant, il ordonnerait à Méhémet, nouveau pacha de Morée, qui avait été

autrefois son barbier, de rentrer à Tripolitza, à la tête d'un corps d'armée formidable. Cet ordre, qui prouvait plutôt l'intention d'intimider les Grecs, que de les rassurer, fut reçu avec la dérision qu'il méritait, quand on sut que le sérasker, ainsi que Méhémet pacha, n'avaient d'autres troupes disponibles, que celles de l'armée impériale, qui était déja assez occupée au siége de Janina. La justesse de cette observation avait frappé les Turcs même, qui s'empressèrent aussitôt de transporter à la forteresse de Patras, femmes, enfants, et ce qu'ils avaient de plus précieux. Surpris de ces préparatifs, les Grecs, qui craignaient que les barbares ne missent le feu à la ville, quand ils auraient évacué leurs maisons, travaillèrent à leur tour à cacher leurs ustensiles et leurs meubles de quelque valeur, dont ils encombrèrent le consulat de France, qu'ils regardaient comme le dépôt sauveur de leurs richesses et de leurs familles; enfin, pour masquer leurs desseins, ils aidaient encore, la veille de l'insurrection, à transporter au château l'artillerie qui devait les foudroyer.

Le spectacle d'une ville menacée de destruction a quelque chose de tellement sinistre, que l'ame la plus énergique a peine à se défendre d'une terreur secrète: la peste n'a pas un caractère aussi terrible lorsqu'elle éclate au milieu des populations de l'Orient, parce qu'on est familiarisé avec ses ravages (1).

---

(1) Extrait de plusieurs lettres de Patras, à la date des 22 et 24 mars 1821.

Les Grecs ne vont plus dans les temples, écrivait un témoin oculaire, *pour y déposer leurs peines et y puiser des consolations; la frayeur a glacé les ministres, ainsi que les fidèles; et les réunions religieuses, si nombreuses pendant le carême, ont entièrement cessé. Les Turcs n'offrent pas une attitude plus tranquille. Leur indolence ne se traîne plus dans les cafés; ils ne règnent plus dans les bazars devenus silencieux, ils sont polis comme des Français. Chacun semble attendre la grande catastrophe des Ides de mars, qu'Ali Tébélen annonçait, dès le mois de décembre dernier, aux Souliotes. Son génie fatal va inonder la Grèce de sang, nous touchons au moment d'une crise terrible et inévitable. La voix de la Parque homicide, qui s'est fait entendre du haut des tours du château de Janina, excite toutes les populations de la Hellade au carnage.*

En effet, après une transition soudaine de la crainte à l'espérance, les Grecs, qui s'étaient jusqu'alors procuré secrètement des moyens de défense, ne déguisèrent plus leurs armements, qu'ils poussèrent avec une telle activité, que le $\frac{11}{23}$ mars on ne trouvait plus ni balles, ni poudre, à acheter au bazar de Patras. Les consuls européens, excepté celui de France, qui avaient transformé leurs demeures en forteresses, vivaient entourés d'une garnison de vingt à trente hommes de guerre. Tous les réglements ordinaires de simple police étaient violés. Chacun prenait ce que bon lui semblait sur le terrain d'autrui. Les billets et

les lettres de change, acceptés ou échus, n'étaient ni réclamés, ni acquittés. Le cadi n'osait plus poursuivre personne. Des bandits armés parcouraient les rues, en vendant leurs services au plus offrant; les derniers rapports d'homme à homme allaient cesser, lorsque deux évènements, quoique prévus, vinrent mettre le comble aux anxiétés publiques, et augmenter la confusion qui régnait déja au plus haut degré dans la ville de Patras.

Colocotroni, rentré depuis six semaines en terre ferme, n'avait pas tardé à y être suivi des anciens chefs de bande, qui vivaient retirés à Zante depuis plusieurs années. Leur chef, dont aucun des ancêtres n'était mort dans son lit (1), se proposait, à l'exemple de Thésée, qui purgea la Grèce des monstres ennemis de l'humanité, de se servir de ceux qu'on avait jusqu'alors qualifiés de brigands, pour affranchir sa patrie. Le moment lui semblait favorable; et étant descendu des retraites du mont Olénos, il forma des cadres composés de sept cents bannis des Iles Ioniennes, dans lesquels il incorpora les paysans de l'Élide que ses proclamations engageaient à se soulever; et après avoir organisé un corps d'armée de deux mille hommes, il marcha vers Nézéro, village situé à l'extrémité orientale de la belle vallée du Mé-

(1) Le grand-père, le père et tous les proches parents de Colocotroni, âgé alors de 56 ans, avaient péri les armes à la main. Cela avait donné lieu de dire en parlant de quelqu'un qui éprouvait parfois quelque malheur : *il a pris les péchés de Colocotroni*. Ἐπῆρε ταῖς ἁμαρτίαις τοῦ Κολοκοτρῶνι.

las. Malgré cette réunion, considérable pour les circonstances, comme elle n'était pas homogène, on ne pouvait en espérer que des succès passagers, si un motif supérieur à toutes les considérations humaines n'avait pas sanctifié, devant l'Éternel, l'insurrection que les enfants des Grecs allaient proclamer à la face du ciel et de la terre.

Germanos, arrivé à Calavryta avec les primats de Patras, ne se vit pas plus tôt au milieu d'une population presque totalement chrétienne, qu'il refusa de se rendre à Tripolitza. *Soumis à des évènements impossibles à conjurer*, il déclare : *que les desseins de Dieu doivent s'accomplir; que c'est un homicide volontaire de se soumettre aux ordres de Khourchid pacha, qui ne les appelle auprès de son lieutenant, que pour les faire assassiner. Il leur apprend que le grand drogman de Morée, Théodore, qui était le représentant des Grecs auprès du visir de ce royaume, l'avait prévenu et conjuré de ne pas avancer, en l'informant que, pour mettre sa propre tête en sûreté, il allait lui-même se réfugier chez les Éleuthéro-Lacons du Magne. Cependant, pour colorer le refus d'obéir, et surtout pour gagner du temps, l'archevêque Germanos propose d'écrire à la Porte Ottomane, afin de justifier, autant que possible, la conduite qu'il conseillait aux archontes de tenir.*

Cet avis ayant été reçu comme *une révélation céleste*, on convint d'informer les primats de Vostitza, de Gastouni, de Pyrgos, de Phanari et de

Caritène, du danger qui menaçait les magistrats chrétiens, en les invitant à le faire connaître aux chefs des autres cantons, aux archevêques, aux évêques, aux abbés des monastères, ainsi qu'aux protogérontes des villages, afin que chacun eût à se tenir sur ses gardes. L'archevêque fit ensuite inviter *les chrétiens, de tout âge et de tout sexe, à se séparer pour jamais des infidèles, en se retirant dans les montagnes, d'où la voix de Dieu devait bientôt se faire entendre à la Grèce.* Pour lui, il se rendit au couvent de la vierge de Méga Spiléon, d'où il rétrograda, après y avoir passé la nuit en prières, jusqu'au couvent des frères Laures ou Trapistes du mont Érymanthe, lieu qu'il avait indiqué pour tenir un consistoire relatif aux intérêts de la patrie.

A peine l'archevêque Germanos avait mis le pied dans cette retraite, jusqu'alors consacrée à l'oubli du monde, qu'il s'y vit entouré de quinze cents paysans du mont Cyllène, race belliqueuse, que les primats de Calavryta avaient, comme on l'a dit, enrôlés depuis deux mois, pour réprimer les brigandages des Laliotes. Le prélat invita leurs capitaines à rester auprès de lui; puis, s'adressant à leur troupe, il la prévint qu'avant le coucher du soleil les Turcs de Calavryta, ayant inutilement donné la chasse aux chrétiens de cette ville qui s'étaient retirés sains et saufs dans le mont Vrachni, se présenteraient devant le monastère où il se trouvait réfugié, pour tenter de l'enlever. Après avoir ordonné d'arborer

l'étendard de la croix, au faîte de l'église de la Vierge protectrice de la Sainte-Laure, il leur enjoignit de s'embusquer dans les bois d'alentour. *Là*, dit-il, *vous verrez s'accomplir le premier des prodiges qui doivent signaler notre indépendance. Il suffira, sans coup férir, dès que les infidèles seront en vue du signe de notre rédemption, de pousser tous ensemble le cri de guerre du chef des Machabées*, LA VICTOIRE DE DIEU, pour mettre les Turcs en fuite!

Il dit : et, à l'heure indiquée, soixante cavaliers ayant paru en vue du couvent des frères Laures, les chrétiens, qui se levèrent à leur aspect, n'eurent pas plus tôt fait retentir les échos de l'Érymanthe du cri de LA VICTOIRE DE DIEU, que les Ismaélites, fuyant à toute bride, se débandèrent, et rentrèrent pêle-mêle à Calavryta.

Ils avaient entendu les cris de la Grèce entière, prête à les écraser. Dans la frayeur qui les confond, ils se croient entourés d'ennemis. Ils ne pensent qu'à fuir, et leurs plus agiles cavaliers partent pendant la nuit. Arrivés au point du jour à Vostitza, ils trouvent la ville déserte, et une nouvelle terreur s'empare de leurs esprits. Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans les rues. Les bazars étaient silencieux. Le murmure des ruisseaux et des fontaines annonçait seul qu'il avait existé une population dans l'antique Ægium.

On se regardait sans oser proférer une parole, lorsque quelques fumées qui s'élevaient au-dessus

des toits, firent soupçonner aux fugitifs de Calavryta que leurs co-religionnaires, aussi tremblants qu'eux-mêmes, étaient probablement cachés dans leurs demeures. Mais comment en approcher? comment s'en faire reconnaître sans danger? Ils s'interrogeaient, quand un des leurs proposa de monter au minaret d'une mosquée voisine, d'où il entonnerait le chant matinal de la prière. On approuva sa résolution; et à peine l'*Ézzan* avait frappé les airs, que les Mahométans de Vostitza, croyant qu'il leur était arrivé quelque secours, sortirent de leurs retraites, reconnurent et embrassèrent leurs frères. Ils les informèrent que les Grecs avaient abandonné la ville, qu'ils s'étaient retirés dans le mont Phthérys, d'où ils ne tarderaient pas sans doute à descendre pour les exterminer. Il n'y avait pas à délibérer; les moments étaient précieux; l'unique moyen de salut était la fuite; et tout le monde s'écria : *partons!*

A cette clameur, le tonnerre de Jupiter Homagrius, protecteur d'Ægium, qui grondait dans les flancs du mont Panachaïcos, sembla répondre aux barbares, en leur disant : *fuyez.* Aussitôt les Turcs de Calavryta, réunis à une soixantaine de cavaliers mahométans de Vostitza, descendus au port, s'emparèrent de quelques barques et firent voile vers Lépante, où une brise favorable, qui soufflait des rivages du Péloponnèse, les conduisit à bon port. Les chrétiens les avaient vus fuir du haut des montagnes sans troubler leur départ; et par un stratagème qui ne fut souillé d'aucune effusion de sang, l'archevêque Germanos eut la gloire

d'accomplir le miracle qu'il avait annoncé. L'importante place de Calavryta, que les Turcs n'occupèrent plus depuis leur retraite, resta ainsi au pouvoir des Grecs. Ils renfermèrent le cadi, le vaivode, et ce qui restait de Turcs, au nombre de deux à trois cents, dans quelques maisons, où ils existaient encore dix-huit mois après cet évènement. Attirant ensuite la population chrétienne de Vostitza, que sa position sur la ligne d'opération des armées turques allait bientôt exposer à la fureur des barbares, ils firent de Calavryta une espèce de quartier de réserve, qui devint l'asyle d'un grand nombre de chrétiens.

Germanos, informé secrètement, par le ministère d'un diacre du couvent de Méga-Spiléon, de la fuite des Turcs qui étaient campés depuis plus d'un siècle dans les cantons de la Haute Achaïe, annonce aux chrétiens LA VICTOIRE DE DIEU. Il entonne la doxologie (*Te Deum*), et la Sainte-Laure retentit des acclamations des fidèles, qui regardent leur archevêque comme un être surnaturel. Il célèbre les SS. mystères, et, dès que le sanctuaire est fermé, assisté de Procope son suffragant au titre d'évêque de Bura, il se rend au consistoire qu'il avait annoncé. Les archontes de Patras, ceux de Vostitza, de Calavryta, les chefs militaires du mont Olénos, quelques députés de Gastouni, les Hégoumènes des monastères voisins, s'y étant réunis, Germanos quitte le langage de l'hiérophante pour parler en homme d'état à ses frères.

Il leur expose, avec la simplicité de la parole, les

dangers dans lesquels il vient de les engager, et, après avoir de nouveau exalté leur courage en leur montrant, à côté des couronnes civiques de la patrie, les palmes immortelles du martyre, il s'adresse à leur raison. Il leur dit « avec quelle froide insensibilité « la chrétienté verra les efforts glorieux qu'ils al- « laient faire pour remonter au rang des nations, si « même elle ne s'opposait pas à la plus légitime des « insurrections. Vainement nous représenterons que « la domination turque ne fut point l'effet d'une con- « quête ordinaire, et qu'elle ne peut être considérée « d'après les principes reçus entre les états civilisés. « On résoudra la question en nous accusant de ré- « bellion. Nous serons frappés de censures politiques, « parce qu'il est plus facile de blâmer un peuple « malheureux, que de lui tendre une main généreuse. « On arguera même de notre long asservissement, et « de la patience que nous avons montrée à le sup- « porter, pour en conclure qu'avilis par l'esclavage, « nous n'avons plus que les vices de notre triste « condition. On s'indignera que des esclaves osent « parler de droits. *Votre sommeil a duré trop long- « temps, modernes soldats de Spartacus*, s'écriera « l'égoïsme; fils de la cruauté; *rampez sous le sabre « d'Ottman, le temps a légitimé sa puissance! vos « pères furent lâches aux jours des combats.* Ainsi « nous serons réprouvés, sans réfléchir qu'écrasés « par le nombre, nous sommes restés fidèles au « dieu de Constantin et de Saint-Chrysostôme; que « nos desirs se sont long-temps réduits à deman-

« der *un espace libre proportionné à notre po-*
« *pulation*, *et le droit du tombeau*, *que nos ty-*
« *rans ne nous accordent qu'à prix d'argent.*
« Nous serons dédaignés par des hommes moins in-
« dulgents que ce Christ de bonté, qui n'exige de
« ses enfants que ce qu'il leur a donné la force d'exé-
« cuter. Nos titres à une restauration auront pour
« adversaires, des chrétiens convaincus au fond de
« leur cœur que la prescription ne fait pas le droit,
« et que six siècles ne comptent pas plus qu'un jour
« pour justifier la violence d'une usurpation; et ces
« chrétiens, nouveaux Achitophels (1), prévaudront
« dans les conseils de la puissance. »

Retraçant ensuite à leur mémoire la longue série des douleurs de la Grèce, tant de fois sacrifiée aux intérêts de la puissance qu'elle s'obstina trop longtemps à regarder comme sa libératrice, Germanos, interrogeant successivement les capitaines réunis autour de lui, demandait aux uns, quel prix ils avaient reçu de leurs services, quand la Russie et l'Autriche, après avoir soulevé la Servie au nom de Czerni Georges, les avaient éloignés de leurs états, dès que des intérêts nouveaux les portèrent à abandonner un peuple qui s'était dévoué pour leur cause. Il lui suffit de nommer Cataro, Ténédos et les Iles Ioniennes,

(1) Achitophel, ministre d'Absalom. L'archevêque fait ici allusion à ce passage du livre des Rois : Domini autem nutu dissipatum est consilium Achitophel utile, ut induceret Dominus super Absalom malum. Vid. 2. Reg. c. 15, v. 31, et c. 17, v. 14.

pour rappeler à Colocotroni et à ses soldats, comment, après avoir versé leur sang sous les drapeaux de Russie, ils avaient été dédaigneusement repoussés par cette puissance. Parler de l'Égypte, c'était faire l'éloge des Français, qui furent de tout temps les amis des Grecs; mais on ne pouvait plus attendre d'eux que des secours éloignés et indirects. La conduite du lord haut commissaire de l'Heptarchie Ionienne, les dispositions des agents consulaires de la Grande-Bretagne, étaient si éminemment hostiles, depuis la vente ignominieuse de Parga, qu'on pouvait les ranger sur la ligne des Turcs.

« Cessons donc, poursuivit-il, ô mes frères, avant « même de lever les yeux vers la chrétienté, de comp-« ter sur son assistance. La politique, et je ne sais « quels intérêts, l'empêcheront de remplir, à notre « égard, un devoir moral et religieux. Ainsi, prépa-« rons-nous aux assauts de l'injure, ou plutôt dédai-« gnons ses atteintes. Qu'on nous taxe de rebelles; « l'histoire de notre captivité a déja répondu pour « nous, qu'il n'y a aucune parité entre un gouver-« nement civilisé, quelle que soit son origine, et la « domination meurtrière des Ottomans, maintenue « par la rapine, l'assassinat, la flétrissure de nos fa-« milles, et les insultes journalières dont le saint des « saints est l'objet perpétuel. Tout pacte est rompu « avec l'Assyrien! Nous ne pouvons plus être les su-« jets du sultan. La Grèce entière, solidaire dans son « esclavage, est compromise par le fait seul de l'ex-« pulsion des Turcs de Calavryta et de Vostitza. Une

« étincelle va produire une conflagration générale.
« Que dis-je, mes frères! si des rapports qui me sem-
« blent certains se confirment, une lutte sanglante
« doit être maintenant engagée dans la Valachie. Je
« vous l'annonce pour vous détromper sur les espé-
« rances que vous pourriez fonder sur le secours de
« nos frères de l'église Dacienne. Trop de passions
« ambitieuses sont mises en jeu dans cette partie de
« l'empire, pour que la cause sainte de la croix
« triomphe aux bords du Danube. Les Valaques et les
« Moldaves, prolétaires sans courage, sont créés pour
« végéter et mourir au nombre du bétail de leurs
« Boïards; race ignoble et méprisable, que le ciel
« condamna, en naissant, à ramper sous le bâton de
« tous ceux qui daigneront les conquérir. Maîtres et
« esclaves ne sont que des *sépulcres blanchis*. L'in-
« dépendance pour eux est un malentendu, un con-
« tre-sens matériel, une aberration de l'intrigue, qui
« séduira des ames assez généreuses pour s'attacher
« à leur cause.

« O mon Dieu, détourne ta colère du milieu de tes
« enfants! éteins les transports belliqueux de cette
« jeune Hétérie, ou transporte-la tout entière au mi-
« lieu des Hellènes. Mais; non, non, elle doit suc-
« comber; un souffle ennemi la pousse à sa perte,
« comme les vents du midi, qui brisèrent autrefois,
« au milieu des écueils du promontoire Capharée,
« tant de vaisseaux de nos ancêtres, lorsque, vain-
« queurs de Troie, ils venaient redemander à la Grèce
« la paix du foyer et le bonheur de mourir au sein

« de leur douce patrie. Ils périront sur une rive « étrangère, tandis que, bientôt après, leurs cou- « pables amis, tendant des mains suppliantes aux « fers des Ottomans, voudront anéantir jusqu'au « nom des Grecs, sur une terre baignée du sang « de tant de héros, dignes de voir le jour de la li- « berté.

« En attendant que la Valachie et la Moldavie, « gouvernées par leurs Boïards, deviennent pour « nous, mes frères, une nouvelle Tauride, j'y entre- « vois cependant, dans ce moment, une diversion sa- « lutaire à notre cause, en ce qu'elle attirera au- « delà du mont Hémus l'attention de la Porte Otto- « mane. Nous devons considérer sous le même point « de vue la résistance du criminel Ali pacha, qui « occupe le sérasker Khourchid, avec une armée « de plus de quarante mille Turcs. Quant à la « Servie, ne comptez nullement sur sa coopération. « Milosck, qui y commande, fut l'assassin de Czerni « Georges, et, plus Turc que les Turcs, il ne « se détachera de leur alliance, qu'à la voix d'un « cabinet étranger qui ne nous est pas favorable.

« A la faveur de la double inquiétude qui confond « les calculs du divan, par ce qui se passe dans l'É- « pire et au-delà du Danube, préparons-nous, par « nous seuls, et pour nous seuls, aux grands com- « bats de l'indépendance. Notre patrie, à nous, an- « nonçons-le aux deux hémisphères, c'est la Macé- « doine, la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, « le Péloponnèse, l'Eubée, et cet Archipel, qui va lan-

« cer du fond de ses ports une multitude de vais-
« seaux armés contre le croissant. Notre domaine, à
« nous, sont ces mers, harmonieuses comme leur noms
« historiques, qu'aucun fait généreux n'illustra depuis
« les journées de Salamine et de Lépante, et qui
« vont être bientôt rendues mémorables par de nou-
« veaux triomphes. Nos villes, à nous, sont Athènes,
« Larisse, Thèbes, Corinthe, Argos, Sparte, Man-
« tinée, Colonis, Messène, Élis, Pharès, Patras,
« Ægium, Delphes, Amphisse, Thermos, Actium,
« Ambracie, Dodone, cités glorieuses, prêtes, comme
« le phénix immortel, à renaître de leur cendre, et
« à briller d'une nouvelle splendeur.

« Noms glorieux, un peuple pauvre et humilié
« vous proclame avec autant d'orgueil, qu'il en aura
« toujours à rappeler le souvenir de ses aïeux. Que
« nos oppresseurs ouvrent à leur tour leurs annales;
« qu'ils nous citent, je ne dirai pas une action digne
« d'être avouée par une nation civilisée, ce serait
« demander l'impossible, mais *un seul de leurs*
« *princes qui ait mérité de vivre, et nous consen-*
« *tons à subir le sort réservé à des esclaves rebelles.*

« D'après cet exposé, qui sera notre manifeste
« à la face du monde, et la seule réponse que
« nous ferons aux déclamations de la calomnie,
« notre unique parti, la suprême résolution de
« nos conseils doit être : *vaincre ou mourir!* Si,
« contre mon attente, cette détermination, qui est
« peut-être intempestive, se trouvait condamnée par
« les rois chrétiens, j'en attribuerais la cause à des

« circonstances impérieuses, par lesquelles ils seraient « eux-mêmes maîtrisés. Ainsi, je ne confondrai ja-« mais *les pasteurs des peuples*, avec les conseils « des Achitophels, qui nous reprocheront, sans « doute, des excès que nous déplorerons, mais que « notre condition rend inévitables, dans la fausse « position où le sort nous a placés. Nous ne sommes, « à présent, que ressentiments et barbarie!.. Comptons « sur des succès, mais attendons-nous aussi à « des revers, sans oublier qu'en combattant les « Turcs, nous agissons, non contre *une force vi-« vace*, mais contre une *destruction déja achevée*. « Dieu m'a imposé l'obligation de vous montrer le « chemin de la victoire, jusqu'à ce que des chefs ex-« périmentés vous aient appris à combattre régu-« lièrement les Ismaélites. Alors, rentré dans le tem-« ple du seigneur, je vous répèterai, du haut de la « chaire de vérité, ce que je vous déclare aujourd'hui, « *que toute notre histoire et tout notre avenir* sont « renfermés dans ces mots : *religion*, *liberté*, *pa-« trie!* »

Après cette allocution, on assigna à chaque chef le poste qu'il devait occuper; et le pieux archevêque ayant réuni le lendemain tous les fidèles, il leur annonça : *que les temps étaient accomplis!* Puis, ayant reçu l'avis qu'ils s'étaient humiliés devant le seigneur, en confessant leurs fautes aux ministres des différents monastères, il monte sur un tertre, autour duquel cinq mille chrétiens, nombre mystérieux, pareil à celui que le divin Christ

nourrit au désert de la parole sainte, il les réconcilie avec le roi des rois, en faisant descendre sur leurs têtes l'absolution générale de leurs péchés. Il célèbre ensuite les saints mystères sur un autel de gazon, ombragé de lauriers. Puis, après avoir distribué à chacun, de sa main, le pain des anges, nourriture du voyageur sur la terre, il annonce aux assistants, par la voix des diacres ou *céryces* des mystères de la nouvelle Jérusalem, qu'il relève les fidèles de l'obligation du carême. Il donne ensuite lui-même l'exemple de la rupture du jeûne, en disant, *que la religion et l'existence de tous étant menacées, il fallait prendre des forces pour défendre le peuple et l'autel.*

Telle était la disposition des esprits au centre des montagnes du Péloponèse, mais ce prestige était loin d'être partagé du côté des Patréens. L'envoi d'un courrier expédié le 30 mars à Constantinople, par le consul anglais, à la suite de dépêches qui lui avaient été adressées de Prévésa, avait donné lieu à une foule de conjectures d'autant plus sinistres, qu'on le savait ennemi déclaré des Grecs, quoiqu'il se fût opposé, par une contradiction inexplicable, à éloigner les Ioniens placés sous sa protection, qui furent les premiers brandons de l'insurrection de l'Achaïe.

Je dois à ce sujet m'expliquer, relativement à cet agent et à tous ceux de l'Angleterre, alors employés soit dans la Grèce, soit aux Iles Ioniennes, dans les termes d'Hérodote parlant du machiavélisme anticipé de ceux qui attirèrent des malheurs sans nombre sur

la Grèce au temps de Xerxès. Cette citation sera mon excuse et ma réponse à toutes les réclamations qu'on pourrait élever contre mes récits. J'espère, d'après cette explication, n'être pas traité plus sévèrement que le père de l'histoire lorsqu'il disait au milieu des jeux olympiques : *il est possible que la conduite des Argiens ne soit pas aussi déshonorante qu'on l'a représentée.* Quant à moi, mon devoir *est de ne rien taire de ce qui s'est dit, mais de ne pas ajouter foi à tout; que cela soit entendu de mon ouvrage entier. J'ajouterai donc que l'on prétend que ce sont les Argiens qui ont appelé les Perses dans la Grèce* (1). J'ajouterai, à mon tour, que les malheurs de Patras sont attribués à l'agence britannique, établie dans cette ville, et qu'elle n'a pas cessé d'assister les Mahométans contre les chrétiens qui défendaient les autels du vrai Dieu. Une pareille conduite était-elle autorisée par la religion; fondée sur la morale; conforme à la charité; en harmonie avec la propagation des lumières, préconisée par la société biblique; rigoureuse en simple justice; d'accord avec la philanthropie négrophile; exacte aux yeux de la probité? Ces questions sont faciles à résoudre, et les Patréens ne tardèrent pas à en faire l'application.

Persuadés que le courrier, auquel on avait donné mille piastres pour se rendre à Constantinople, allait soulever la vindicte du sultan contre le Péloponèse,

(1) Hérodote, Polymnie, ch. CLII.

les Patréens, qui se trouvaient en première ligne, accusant d'avance les agents britanniques de leurs infortunes, ne songèrent qu'à leur sûreté. Les plus riches familles se réfugièrent à Zante, d'autres s'embarquèrent sur les navires mouillés en rade; tandis que trois mille vieillards, femmes, enfants, avec la majeure partie des richesses de la ville, se précipitaient dans la maison consulaire de France, à l'abri du pavillon sauveur, que des jours de deuil et de carnage virent bientôt flotter avec tant de gloire.

Le danger était imminent. Déja les Turcs, qui se retiraient chaque soir dans la forteresse, annonçaient de cruelles vengeances. Ils savaient qu'un troisième visir, sorti de l'île d'Eubée, débouchait dans la Phocide, à la tête de trois mille soldats, qu'il conduisait à l'armée de Khourchid pacha. Il pouvait, dans moins de quatre jours, les secourir; mais, à l'exemple de Pehlévan et de Baltadgi, il était plus occupé à satisfaire sa cupidité qu'à saisir l'occasion de servir son souverain. Il avait livré le pays au pillage, afin de forcer les chrétiens à se racheter; mais pressé de marcher en avant par le chemin de la Thessalie, il dût laisser à Lébadée un mousselim, chargé d'exiger tout l'argent qu'il pourrait arracher aux chrétiens. En conséquence de cette latitude, le délégué du visir de l'Eubée, après avoir fait mettre aux fers les primats grecs, qu'il menaçait chaque jour du gibet, les paysans, ne connaissant plus d'autre moyen de sauver leurs chefs, que d'opposer la résistance à l'abus du pouvoir, coururent se ranger sous les or-

dres d'un montagnard nommé Diacos, qui venait de se mettre à la tête de trois cents Armatolis du mont Oéta.

C'était de cette manière que les Turcs, à force d'excès, préparaient et fomentaient l'insurrection de la Grèce. Tout esprit de modération avait subitement disparu de leurs conseils ; et les Souliotes appelés à Prévésa, en étaient repartis le 26 mars, avec une réponse bien différente de l'*autonomie* qui devait servir de base aux capitulations qu'on leur avait fait espérer. *L'ultimatum* du vice-amiral portait : *qu'on leur accordait le pardon et la faveur d'être, comme les insulaires de la mer Blanche, raïas du sultan, sous la dépendance du capitan pacha, et que si dans le délai de quatre jours ils ne livraient pas vingt otages pour garant de leur soumission, les hostilités recommenceraient.*

Ali pacha reçut à son tour, pour toute réponse à ses propositions, le commandement impératif : *de mettre bas les armes ; de se rendre sous vingt-quatre heures au seuil de la tente du sérasker Khourchid pacha, qui s'engageait, (sans autre garantie,) à le faire conduire honorablement à Constantinople, où il serait admis à se justifier devant la majesté éblouissante du glorieux sultan.* Ainsi s'évanouit toute espèce de rapprochement ; et le satrape, qui n'attendait pas d'autres résultats de ses démarches, ayant riposté, à coups de canon, à la déclaration du sérasker, s'empressa d'adresser la lettre suivante au Polémarque et aux chefs de la Selléide.

MOI, ALI TÉBÉLEN;

« Chers Souliotes, recevez le doux salut de l'amitié (1).

« Si je ne vous ai pas remis jusqu'à présent le château « de Kiapha, que je m'étais engagé à vous livrer, « n'en accusez que l'impossibilité où je me suis trouvé,

---

(1) Απόκρισις τοῦ Ἀλῆ πασᾶ πρὸς τοὺς Σουλιώτας.

Ἀγαπημένοι μου Σουλιῶται, γλυκὰ σᾶς χαιρετῶ.

Καὶ ἀπὸ τὴν ἀρχὴν σᾶς ὑποσχέθηκα, καὶ ὕστερα ποτὲ δὲν σᾶς ἀρνήθηκα τὸ κάστρον ὅπου μὲ ζητεῖτε. Δὲν σᾶς τὸ εἶχα παραδώσει, διότι δὲν εὕρηκα ἕως τώρα καιρὸν ἁρμόδιον διὰ νὰ μεταφέρω ἐδῶ πολλὰ πράγματά μου, τὰ ὁποῖα ἐκεῖ εἶχα εἰς φύλαξιν. Ὅμως ἐπειδὴ τὰ παλληκάρια (τὰ ὁποῖα ἀγαπῶ ὡσὰν παιδία μου) τὸ ζητοῦν τόσον, γράφω τὸν ἄνθρωπόν μου νὰ σᾶς τὸ ἐγχειρίσῃ, καὶ αὐτὸς νὰ μείνῃ μὲ τριάντα μόνον ἀνθρώπους εἰς ἕνα πύργον τοῦ κάστρου, ὅπου νὰ μὲ φυλάξῃ τὰ πράγματα, ἕως νὰ εὕρω εὐκαιρίαν νὰ τὰ μετακομίσω.

Ἐδῶ ἐφανέρωσα εἰς τὰ παιδία σας· ὅτι γράφω νὰ σᾶς παραδώσουν εἰς χεῖρας τὸ κάστρον, καὶ ὅλα ἐχάρηκαν πολύ· εἰς τὴν μεγάλην των χαρὰν μὲ ἔκαμαν ὅρκον, ὅτι ἂν κανεὶς ἀπὸ τοὺς γονεῖς ἢ συγγενεῖς των ἔφθανε νὰ πατήσῃ τοὺς ὅρκους καὶ τὰς συμφωνίας, αὐτὰ νὰ σκοτωθοῦν ἐμπρός μου μὲ τὰ πιστόλιά των.

Κυττάξετε, παιδία μου, (νὰ ἔχητε τὴν εὐχήν μου.) νὰ ἔμβητε εἰς τὸ κάστρον μὲ φρόνησιν καὶ τάξιν, διὰ νὰ μὴ γένῃ ἁρπαγὴ ἢ σκορπισμὸς τῶν πραγμάτων μας· τὴν πρώτην ἡμέραν νὰ ἔμβῃ μία φάρα, τὴν δευτέραν ἄλλη, καὶ ἀφ' οὗ τὴν τετάρτην ἔμβουν ὅλοι, τότε νὰ τραβήσητε τὰ κατὸν τόπια εἰς χαρὰν καὶ βεβαίωσιν τῆς ἀναμεταξύ μας φιλίας.

Ἀγαπημένοι μου Σουλιῶται, μὲ τὸ κάστρον σᾶς χαρίζω καὶ ὅσα ἐφόδια πολέμου καὶ τροφὰς ἔχω μέσα· Σᾶς χρεμῶ καὶ δεύτερον ἀπὸ τὸν λαιμόν σας τὸν ἔγγονόν μου, καὶ σᾶς παρακαλῶ νὰ τὸν ἔχατε, ὅπως ἔχω καὶ ἐγὼ τὰ παιδία σας ἐδῶ.

« jusqu'à présent, d'en retirer une foule d'objets pré-
« cieux que j'y tiens renfermés. Mais enfin, puisque
« vos Palicares (que j'aime comme mes propres en-
« fants), le demandent avec tant d'instance, j'écris à
« mon commandant de vous en faire la consignation.
« Il se retirera en conséquence dans une des tours,
« avec une garde de trente hommes, pour veiller à la
« conservation des choses que je ne saurais encore
« pour le moment faire déménager, et que je m'engage
« à retirer en temps opportun.

« J'ai annoncé à ceux de vos enfants qui se trou-
« vent ici (en otage), qu'on allait vous remettre Kia-
« pha. Ils en ont ressenti une joie telle, qu'ils m'ont
« juré avec serment, que si quelqu'un de leurs pères
« ou de leurs parents manquait aux engagements
« qu'ils ont contractés envers moi, ils se tueraient en
« ma présence, de leurs propres mains, pour venger
« une aussi cruelle injure.

« Faites attention, mes enfants (et veuillez avoir
« égard à ma prière,) d'entrer avec ordre et disci-
« pline dans le château de Kiapha, afin qu'il ne s'en-
« suive ni pillage, ni dilapidation des choses qu'il
« renferme. Que, le premier jour, il y soit introduit
« une *phara* (tribu); le second, une autre; et lors-
« que la quatrième y sera introduite, alors vous ferez
« tirer cent coups de canon, en signe d'alégresse, et
« en témoignage de l'inviolable union établie entre
« nous.

« Chers Souliotes, mes bien-aimés, avec la forte-
« resse que je vous abandonne, je vous fais présent

« des munitions de guerre et des provisions de bouche
« qui s'y trouvent. Je place en même temps sous
« votre sauve-garde mon petit-fils, en vous priant de
« le traiter avec la même affection que je traiterai
« vos enfants qui sont mes otages.

« *Janina*, 20 *mars* (*V. S.*) 1821. »

Au reçu de cette lettre, dès que les Souliotes eurent pris possession de la forteresse de Kiapha, les échos de la Thesprotie, ébranlés par le bruit de l'artillerie, apprirent bientôt aux Grecs, que les combats allaient recommencer dans l'Épire.

L'horizon, chargé de nuages sinistres, annonçait une crise épouvantable. Chacun frémissait; et, tels que les troupeaux timides qui fuient aux approches de l'orage, tandis que les animaux carnassiers font retentir les vallons et les plaines de leurs hurlements sauvages, les chrétiens, réfugiés de toutes parts dans les montagnes, n'attendaient que l'apparition du signe auguste de la croix, pour fondre sur les Turcs, qui vaguaient en dévastateurs au milieu des campagnes désolées de la Hellade.

CHAPITRE V.

Explosion de l'insurrection. — Incendie. — Marche de l'archevêque Germanos. — Chant religieux. — Révolution de l'Éleuthéro-Laconie. — Constance Zacharias insurge la Laconie. — Chasse les Turcs de Londari. — Insurrection de l'Arcadie, — de la Messenie. — Sénat de Calamate. — Les Grecs entrent à Patras. — Manifeste. — Désordres. — Réfugiés. — L'évêque Procope se rend en Élide. — Jousouf pacha arrive en Étolie. — Intrigues des agents anglais. — Siège du château de Patras. — Nouvelles au sujet d'Ali pacha. — Il annonce les insurrections qu'il a provoquées. — Contre-révolution de Patras. — Les Grecs encombrent le consulat de France. — Massacres. — Incendie dévorant. — Fuite des insurgés. — Tourments. — Supplices. — Pals. — Ruisseaux de feu et de sang. — Révolte contre le consul de France. — Empêche le pillage des dépôts qui lui sont confiés. — Chrétiens prosternés au pied du pavillon de France. — Ioniens accourus au secours de leurs frères. — Entrevue du consul avec le pacha vainqueur. — Il refuse une garde de sûreté. — Réponse qu'il fait à ce sujet.

Patras, *4 avril* 1821, 6 *heures du soir* (1).

« Le cri de liberté se fait entendre; le feu est à la « ville. Les Turcs, avant de se renfermer au château « avec leurs familles, ont incendié la maison d'un « des primats grecs, nommé Papa-Diamantopoulo.

(1) Extrait du Journal de M. Hugues Pouqueville, consul de France à Patras.

« Le vent qui pousse les flammes, nous menace d'une « conflagration générale!... Le soleil est descendu « sous l'horizon, au milieu d'un voile de fumées rou- « geâtres... Le fracas des maisons qui s'écroulent; les « coups redoublés du canon de la forteresse, dirigé « sur la ville; le sifflement et l'explosion de quelques « bombes; les cris des femmes et des enfants, au « nombre de plus de quinze cents, réfugiés dans le « consulat de France, jettent partout le désordre et « l'effroi. Le ciel, pareil à une voûte de feu, nous « éclaire d'une lumière livide. La mer agitée semble « rouler des flots de sang; et la majeure partie des « richesses de Patras encombre mes chambres.

« 5 *avril*. A une nuit épouvantable succède enfin « un jour que je n'espérais pas revoir. Il est impos- « sible d'exprimer ce que j'ai souffert, consolant les « uns, rassurant les autres, et donnant à tous des es- « pérances que j'étais loin de partager. Le feu con- « tinue et s'approche. Je prends la résolution de faire « démolir quelques maisons grecques, voisines du « palais de France, afin de m'isoler des bouches « du Phlégéthon. Le château tire à volée perdue, « sans choix et sans discernement; une fusillade « soutenue est engagée de toutes parts... J'apprends, « pendant une courte rémittence du paroxisme de la « bataille, que tous les consuls, à l'exception de celui « d'Espagne, se sont retirés, à la faveur des ténèbres, « et sans m'en prévenir, à bord des vaisseaux qui se « trouvent en rade.

« J'ai expédié, cette nuit, un bateau à Missolon-

« ghi, en requérant, au nom du roi, le capitaine « d'un bâtiment marchand français qui s'y trouve en « chargement, de se rendre de suite à Patras, pour « prêter assistance à notre commerce; il me répond « par un déni d'obéissance. *Il met*, dit-il, *à la voile* « *pour Marseille, en offrant de se charger de ma* « *correspondance*. Si un pareil homme est suscep- « tible de remords, il sera assez puni en se rappelant « un jour, qu'il a manqué au premier devoir d'un « marin français; il peut naviguer en paix, je ne « le poursuivrai ni ne le nommerai jamais.

« La fatigue et l'affaissement l'ont emporté sur la « crainte; la plupart des réfugiés ont cédé au som- « meil; ils dorment au milieu du fracas des armes; « les vieillards seuls n'ont pu fermer la paupière, « mais tous sont calmes..., ou transis de frayeur. « Une chaleur dévorante, mêlée à l'ardeur d'un so- « leil brûlant, et au souffle du vent de siroc, suffi- « raient pour nous anéantir, si le danger de chaque « minute ne nous donnait une énergie surnaturelle. « L'incendie mugit; à chaque instant on entend « des explosions; parfois je crois sentir la terre s'a- « giter sous mes pieds; des poutres, des pans de murs « qui tombent au milieu des foyers de l'embrasement, « font jaillir des colonnes de flammes. Des cris, des « voix confuses, des hurlements qui se confondent, « une ville de vingt mille ames qui s'anéantit... grand « Dieu! que ceux qui suscitent des révolutions sont « coupables!... Ces lignes, que je trace en désordre, « périront-elles avec moi? Un gentleman anglais,

« brave et excellent jeune homme, qui me quitta « hier en promettant de se charger de ma corres- « pondance pour Corfou, a disparu; il aura peut-être « devancé le moment de la bourrasque.

« A midi, un corps d'hommes armés, conduit par « le frère du consul d'Angleterre, vient me cher- « cher pour me conduire à bord d'un vaisseau. Je « profite de leur offre, pour sauver mes deux ja- « nissaires turcs. Je sors avec eux, en les plaçant « au milieu de l'escorte. Nous marchons vers la « marine; chemin faisant, je vois égorger deux « Négresses; mes cris, ni mes prières, n'ont pu les « sauver. Des bandes entières de fuyards se précipi- « tent vers le port; mes janissaires sont embarqués. « Je retourne au consulat, suivi de mes domestiques. « Les Grecs, pour se venger, ont mis le feu au quar- « tier des Turcs; les rues sont parsemées de cadavres; « tristes représailles, présage funeste d'un plus fu- « neste avenir! l'archevêque Germanos a pris sur sa « tête une grande responsabilité.

« 6 *avril*. Les Grecs des campagnes arrivent: ils « sont fanatisés, mais sans direction; *mort aux « Turcs!* voilà leur cri de ralliement. Un christ est « élevé sur la place St-Georges; l'étendard de la croix « flotte sur toutes les mosquées, au-dessus du croissant. « Les prêtres ont déja baptisé plusieurs enfants maho- « métans, pour se venger des Turcs qui ont circoncis « quelques jeunes Grecs. Les aqueducs ont été rom- « pus, et nous manquons d'eau au milieu d'une cha- « leur dévorante. Un des diacres de l'archevêque Ger-

« manos vient d'arriver, son métropolitain est attendu « ce soir. J'écris aux chefs des insurgés pour leur re- « commander les personnes et les propriétés des su- « jets de toutes les puissances chrétiennes, abandonnés « de leurs consuls, en leur déclarant qu'ils sont, sans « exception, sous la protection du roi de France, « et qu'ils seront responsables des torts qu'ils pour- « raient éprouver.

« Les primats de Vostitza entrent en ville, précédés « de cinq têtes turques; l'incendie, qui s'était assoupi, « se ranime avec violence. Le gouvernement du Grand- « Seigneur a cessé d'exister, et rien ne le remplace. « Les Grecs, qui jurent de mourir pour la liberté, « embarquent leurs effets, comme s'ils avaient des- « sein de fuir : on dit l'archevêque arrivé dans la « plaine. »

En effet, Germanos, qui s'était rendu à Nézéros, village situé à l'entrée du défilé méridional de Calavryta, était descendu des hauteurs du mont Panachaïcos, à la tête de dix mille paysans, dès qu'il avait appris l'insurrection de Patras. Ses bandes indisciplinées, armées de fusils de chasse, de poignards attachés à de longs bâtons, de pieux durcis au feu, de frondes, de fourches, de faux, s'étaient précipitées en désordre sur ses pas, lorsque, arrivé à l'endroit où l'on croit qu'exista le bois sacré des Dioscures, il ordonna de s'arrêter. Alors, ses diacres, ayant invité l'armée à se reposer et à prendre de la nourriture, chaque bande, réunie par villages, s'assit et mangea. Et après s'être rassasiés de pain et d'oignons, le

prélat, ayant revêtu ses habits pontificaux, s'achemina vers une chapelle solitaire, construite sur l'emplacement d'un temple de Neptune.

Là, prosterné devant l'autel, il renouvelle la confession de ses péchés et de ceux du peuple que le Seigneur a confié à sa sollicitude. Il en demande humblement le pardon au Tout-Puissant, qu'il prie d'éloigner du camp des chrétiens la discorde, les songes mensongers, la terreur, plus dangereuse que l'ennemi; et il donne l'absolution générale à l'armée, prosternée devant la majesté du *Labarum*, qui apparut autrefois dans le ciel, au fils de Maxime. On allume ensuite des feux; on pose des sentinelles; et le *Trisagion* (1), que les théores sacrés du grand monastère de Méga Spiléon entonnent, répété par la multitude, et porté d'échos en échos jusqu'à l'acropolis de Patras, annonce aux Turcs que les jours de Constantin ont recommencé pour les Grecs.

Les infidèles, qui ont vu coucher le soleil au milieu d'un nuage de poussière, frémissent en entendant des voix et des chants inconnus. Ils s'interrogent, comme Démocrate, étranger aux initiations d'Éleusis, témoin d'un phénomène semblable qui se passait dans

---

(1) Trisagion. Cette doxologie fut introduite dans le rituel grec sous le règne de Théodose le Jeune, à l'occasion d'un tremblement de terre qui se fit ressentir pendant quatre mois à Constantinople. On le chanta ensuite dans les camps. Vid. Mauric. stratagem. lib. XII. c. 22. Leo. imperat. in tact. n. 21. Constant. Porphyrogen. in tact. p. 51.

la plaine de Thria, interrogeait le transfuge Dicéus, fils de Théocyde, en croyant entendre retentir l'hymne mystique d'Iacchus, quelque temps avant que le sort des armes prononçât entre Thémistocle et Xerxès (1). Tous se taisaient, quand un vieux musulman, qui fut serviteur du Christ avant d'être le sectateur impie de Mahomet, leur apprend que ce concert angélique est la grande prière des armées grecques, que les enfants d'Islam vainquirent autrefois dans les campagnes de l'Anatolie et de la Romélie. *Ils invoquent le triple dieu qui ne put sauver leurs ancêtres; ils prient le père, et ils le blasphèment en lui donnant un fils, qu'ils surnomment* le Saint, l'Immortel, le Fort. *Qu'ils paraissent, et nous verrons si ce dieu les sauvera du tranchant de nos sabres.* Il dit; et les paroles du renégat, qui abhorre le culte du rédempteur, remplissent d'une espérance barbare celui des Turcs, que les voix furibondes de leurs derviches excitent à entrer dans le *Combat sacré.*

On s'y préparait, ou plutôt on s'y précipitait à l'autre extrémité de la Chersonèse de Pélops. Les Maniates ou Éleuthéro-Lacons, qui s'étaient trop pressés de livrer les otages que le lieutenant de Khourchid pacha leur avait demandés, apprenant le massacre d'un grand nombre de chrétiens des environs de Mistra, en même temps que les évènements de Calavryta et de Vostitza, venaient de pousser le cri d'alarme. A leur voix, *la guerre, sortie des antres*

(1) *Voy.* Hérodote, Uranie, ch. LXV.

du Ténare, comme au siècle des combats chantés par Homère, *accourt et vole aux cris des furies armées de flambeaux, de fouets et de serpents. La rage aveugle, la discorde, dont la bouche distille le sang, se précipitent sur leurs pas; les générations s'éclipsent et meurent.* Les Turcs, qui vivaient épars dans les villages du bassin de l'Eurotas, tombent sous leurs coups. Leurs métairies sont livrées aux flammes; et Bardouni, colonie d'Ézérites mahométans, nage dans le sang. Les Maniates proclament l'insurrection, et déclarent qu'ils ne respecteront rien jusqu'à ce qu'on leur rende les otages, qu'une infame déception ne leur a arrachés que pour les plonger dans les cachots de Tripolitza.

A ces accents, une Spartiate, Constance Zacharias, fille d'un martyr de la liberté, qualifié de brigand et empalé comme tel à Tripolitza, en 1799; instruite des malheurs de son père qu'elle perdit presque au sortir du berceau, quittant sa famille et ses fuseaux, saisit les armes! Altérée de vengeance, elle plante un drapeau sur sa demeure en signe d'enrôlement. Les femmes Laconiennes et les braves du Pentedactylon, réunis autour d'elle, s'enflamment à ses récits et se précipitent sur ses pas dans la plaine de Lacédémone, où cinq cent paysans s'étant réunis, elle proclame la régénération de la Grèce! L'évêque d'Hélos accourt à la rencontre de l'héroïne, il bénit son entreprise, et après avoir forcé les Turcs à se renfermer dans le château de Mistra, elle remonte le cours de l'Eurotas, jusqu'à Londari, où

elle vient renverser le croissant des mosquées et mettre le feu à la maison du vaivode qui tombe sous ses coups.

L'étincelle électrique ébranle aussitôt la Messénie. Calamate, unissant ses ressentiments à ceux des Lacons, arbore l'étendard de la croix. Nisi, Baliada, les villages du Sténycläros, suivent son exemple; et les Turcs d'Androussa, trop faibles pour résister, se réfugient les uns à Coron, et les autres à Tripolitza, où ils arrivent par des chemins détournés.

La partie de la Haute Arcadie, où l'Alphée prend ses sources, s'agite à son tour à la voix redoutable des Deli-Ianeï, famille puissante, restée fidèle au dieu de ses pères, composée de sept frères. Canelos, l'aîné de cette race historique qui se prétend issue des nobles sires de Champagne, rassemble aussitôt les paysans. Les Turcs battus de toutes parts se dispersent, et il s'empare du château de Caritene, d'où il annonce aux chrétiens le règne de la croix et de la liberté.

La vaste forêt de Còcla retentit du bruit des armes des Suliniotes descendus du mont Ira; et les habitants du territoire de Gérennios, dont le paisible sommeil n'était depuis long-temps dissipé que par le chant matinal du coq, sont entraînés par leurs compatriotes, qui demandent des autels, une patrie et des lois. Ils ont profité de la terreur de leurs maîtres pour briser leurs entraves. Ainsi les esclaves, même sous les tyrans les plus doux, étant dépouillés de leurs droits, le souvenir d'une perte si cruelle se réveille, plus

poignant pendant le silence de la nuit, lorsque le tumulte et les travaux de la journée ont cessé de le dissiper. Les Gérenniens se sont enfuis à la faveur des ombres pour se rendre à Calamate, où les chefs de la Messénie ont organisé une espèce de gouvernement municipal.

Cependant les insurgés, conduits par l'archevêque Germanos, qui ne se doutait pas de ces évènements, s'étaient, comme je viens de le dire, arrêtés en vue de Patras, dans l'intention de se préparer au combat. Malgré l'enthousiasme de sa troupe, le moderne Mathathias, qui n'avait pas balancé à lever l'étendart de la révolte contre l'autorité d'un autre Antiochus (1), n'était pas sans inquiétude. Il s'était flatté qu'en se présentant avec des forces supérieures, les Turcs, peu nombreux, qu'il avait en tête, prendraient peut-être le parti de s'enfuir à Lépante, comme ceux de Vostitza s'y étaient réfugiés. Sans cela le succès d'une entreprise prématurée était compromis. Ses soldats, bons pour un coup de main, ne pouvaient demeurer réunis pendant long-temps sous les drapeaux; et n'ayant aucun des éléments qui constituent une armée, il fallait brusquer l'évènement, en remettant à l'impéritie des Turcs le soin d'une victoire qu'aucune prudence humaine ne pouvait calculer. En conséquence, dès que le jour commença à colorer les faîtes neigeux du Parnasse, Germanos, élevant la croix au milieu de l'armée, s'écrie : *que quiconque*

(1) 1 Machab. 2, 1, 30, Joseph. antiq. jud. lib. XII, c. 8.

est zélé pour la loi, et veut demeurer ferme dans l'alliance du seigneur, me suive. L'armée lui répond par des acclamations. L'espace compris entre le fleuve Glaucus et la ville disparaît sous ses pas; elle entre à Patras au milieu des cris de joie des habitants, qui tenaient déja les Turcs bloqués dans l'acropolis.

A peine installé dans une maison grecque, voisine du consulat de France, l'archevêque, dont la métropole avait été incendiée par les Turcs, fit publier, le 7 avril au matin, la proclamation suivante : *Paix aux chrétiens; protection aux consuls des puissances étrangères; guerre aux Turcs!* Un calme trompeur reparut dans la ville; les flammes s'éteignirent; et sur les six heures du soir, le consul de France, qui avait écrit aux chefs de l'insurrection, pour leur déclarer qu'il les rendait garants de la sûreté et des torts que pourraient éprouver les sujets des puissances chrétiennes, reçut une réponse favorable. Les chefs des Hellènes (ils prenaient ce titre), qui étaient le métropolitain Germanos, Papadiamantopoulo, Lando, Zaïmis de Calavryta, Sotiraki de Vostitza, etc., en annonçant au consul la ferme volonté de reconquérir l'indépendance nationale, le priaient de leur rendre favorable la Majesté Très-Chrétienne du Roi de France. On remarquait, au bas de leur lettre, un timbre noir renfermant, dans une couronne de chêne, une croix entourée de ces mots, ΣΦΡΑΓΙΣ ΤΗΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΣ, *SCEAU DE LA LIBERTÉ*, et le millésime 1821. A cette dépêche était joint un mani-

feste (1) d'insurrection. Aussitôt des emblèmes, des drapeaux, des cocardes mélangées de couleurs bleues et blanches remplacent le costume grec raïa, auquel succèdent le bonnet et l'habillement russes, et des métamorphoses plus ou moins bizarres faisaient ainsi la grande occupation des Grecs, lorsque, le 7 au soir, le château qui était occupé par les Turcs recommença à canonner la ville avec vivacité. En même temps les flammes assoupies se ranimèrent. Le cadilik et des magasins d'huile, auxquels on avait mis le feu, devinrent le signal d'un nouveau pillage.

« Les Ioniens, s'étant précipités vers la marine, « enfoncent les dépôts qui renfermaient le raisin de « Corinthe appartenant aux Turcs, et commencent

---

(1) Manifeste des Hellènes aux consuls des puissances chrétiennes à Patras.

26 mars (vieux style) 1821.

« Les Hellènes, livrés à l'oppression toujours croissante des « Turcs, qui ont juré de les anéantir, ont unanimement résolu « de secouer le joug ou de mourir. Nous nous sommes levés « pour venger nos droits. Nous sommes fermement persuadés « que toutes les puissances chrétiennes reconnaîtront la justice « de notre cause, et qu'au lieu d'y mettre des obstacles, « elles lui prêteront aide et secours, en se rappelant combien « nos aïeux furent utiles à l'humanité. En vous faisant part de « ceci, nous vous prions de vouloir bien nous procurer la « bienveillante protection de votre auguste cour. »

† Germanos, archevêque de Patras. † Procopios, évêque de Calavryta; André Zaïmis; André Lando; Benisello Kouphos, Papadiamantopoulo; Sotiraki.

« un trafic de brigandage. Des hommes titrés, investis « d'un caractère public, s'empressent d'acheter, au « vingt-cinquième de leur valeur, des denrées destinées « à leur créer une fortune colossale, sans rougir de « se rendre complices de scélérats contre lesquels ils « n'élevèrent la voix que quand ils devinrent des ins- « truments contraires aux intérêts de leur cupidité. »

C'est à ces moyens ignominieux qu'il faudra, un jour, attribuer l'opulence de plus d'une famille d'Angleterre et d'Allemagne. Le prétendu gouvernement civil des Hellènes voyait ces désordres avec indifférence. Que dis-je! il n'osait résister, ni à ceux qui les provoquaient, ni à ceux qui les faisaient tourner à leur profit. Étranger dans sa propre capitale, dont il ne reconquérait que les débris, il était décrédité avant d'avoir reçu une forme régulière. Le consul de France venait de décliner jusqu'aux garanties qu'il lui avait offertes, par le refus d'une garde d'honneur, en répondant que *le pavillon du Roi suffisait à sa défense et à sa sûreté*. Il en avait dit autant au vaivode des mahométans, avant l'insurrection; et les chefs des Hellènes, ayant voulu le charger d'engager les Turcs à accepter une capitulation, il déclara : *que le consul français de Patras était à son poste pour soutenir les droits de la couronne de son souverain, et qu'il ne s'occuperait qu'à protéger, sans exception, toutes les infortunes qui seraient dignes d'être reçues sous la bannière des lis.*

Ce fut ainsi qu'au milieu des horreurs et des crimes de l'anarchie, le consulat de France, dépourvu de

gardes, d'armes, et du simple appareil de la précaution, devint le refuge d'une foule de malheureux de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Il renfermait dans ce moment plus de trois mille personnes, couchant à l'abri de l'église, des vastes magasins, des galeries, ou bivouaqués sous les orangers du jardin, qu'un mur d'enceinte, regardé comme inviolable, séparait des combattants, qui commençaient à concevoir des inquiétudes au sujet de leur entreprise.

Ces alarmes étaient cependant soigneusement calmées par une foule de nouvelles prématurées qui permirent de soupçonner, que les chefs de la révolte du Péloponèse n'étaient pas étrangers aux plans du sanhédrin des hétéristes de Kichenoff. Ainsi, pour soutenir l'enthousiasme des grecs Achéens, on leur annonçait l'arrivée, au Magne, de Démétrius Hypsilantis, qui se trouvait alors en Valachie. A entendre le conseil suprême des primats, Salone, Galaxidi, Lébadée, les villes de la Magnésie et les bourgades du mont Olympe de Thessalie (restées fort tranquilles) allaient arriver au secours des Péloponésiens, qui comptaient leurs alliés par myriades de guerriers aussi braves que les soldats de Miltiade et de Léonidas. On entretenait des vigies sur les montagnes, pour annoncer leur approche, sans se douter par combien d'épreuves, mêlées de sang et de larmes, la Grèce, trop long-temps asservie, devait passer avant de remonter au rang des nations.

Cependant, à chaque symptôme de découragement-

ment, l'archevêque Germanos opposait une espérance prête à s'accomplir. Tantôt c'était l'apparition de la flotte d'Hydra avec des troupes de débarquement, qui était en vue; et tantôt cinq cents hommes sortis des îles Ioniennes avec du canon, qui venaient de débarquer à Chiarenza. Sa Sainteté, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, détacha son suffragant Procope, évêque de Calavryta, avec cinq cents hommes, pour aller au-devant des Ioniens qui devaient, disait-elle, s'être emparés de Gastouni. Quant à la flotte grecque, qu'on attendait d'heure en heure, un courrier qu'on se fit expédier, annonça qu'elle avait cinglé du côté de Prévésa, dans l'intention de surprendre l'escadrille du capitana bey; et il n'en fut plus question.

Malgré le vide de ces déceptions, on aurait été rassuré si l'agence britannique, qui avait, dès l'origine des troubles, pris une attitude hostile et des résolutions erronées, n'eût fait une sorte de contre-partie au milieu du choc des armes, en opposant aux bruits répandus par les chefs des Hellènes, des nouvelles contraires et sinistres. Ses rapports publics avec les turcs renfermés dans le château étaient inquiétants; et ils devinrent menaçants, dès qu'on sut l'arrivée de Jousouf, pacha, à Missolonghi.

Ce sérasker, qui avait été détaché de l'armée d'Épire, comme on le dira bientôt, pour se rendre dans l'Eubée, où il venait d'être nommé pacha, étonné de l'insurrection de Patras, qu'il apprit en relâchant à Missolonghi, en attribua la cause aux Russes. C'é-

tait la conséquence de rigueur que les Turcs, et bien d'autres qu'eux, tiraient alors du mouvement insurrectionnel des Hellènes. Il s'empressa donc aussitôt d'écrire au consul-général de Russie, pour lui demander : *Ce que signifiait la révolte de Patras? A quoi l'on devait en attribuer la cause? Si les Moscovites, qu'on accusait d'en être les provocateurs, étaient en guerre avec la sublime Porte?*... Et il terminait en priant les consuls résidants à Patras, *d'interposer leur médiation, pour faire cesser les désordres publics.* Un Turc qu'il avait chargé de cette dépêche, fut reçu chez un nommé Condogouri, céphaloniote, ayant titre de vice-consul de Prusse, qui lui procura, dit-on, une entrevue avec Germanos. A la suite de cette audience, les consuls de Russie, de Suède et d'Autriche, firent à Jousouf pacha une réponse dont le contenu resta ignoré de celui d'Angleterre, qui était occupé de négociations bien différentes avec le commandant turc du château de Skato-Vouni.

L'apparition de Jousouf pacha, qui s'était rendu de Missolonghi aux petites Dardanelles de Lépante aussitôt qu'il eut expédié son courrier, recommandé à M. Condogouri, commençait à inquiéter les insurgés, lorsque l'archevêque Germanos ordonna de démasquer trois batteries qu'il avait fait construire pour battre l'Acropolis. Armées de canons en fer d'un calibre trop faible pour entamer des murs construits en pierres de taille, elles ne pouvaient produire aucun résultat; et quand même on serait

parvenu à ouvrir une brèche aussi large que celle qui servit à introduire dans la ville de Troye le présent fatal de Pallas, jamais les assiégeants ne se seraient déterminés à monter à l'assaut. Effrayés d'avoir vu tuer quelques canonniers *francs*, qui servaient leur artillerie, les Grecs, cachés derrière des pans de murs et des arbres, n'avaient pas plutôt tiré quelques coups de fusil au hasard, qu'ils se sauvaient à toutes jambes hors de portée, pour recharger leurs armes à loisir et surtout sans danger.

Pendant cette espèce de jeu du stade, qui n'aboutissait qu'à brûler de la poudre en pure perte, on vit aborder à la plage de St.-André un bâtiment commandé par un nommé Élias, battant pavillon russe, qu'on disait chargé de munitions de guerre pour l'armée grecque. Son apparition fit aussitôt crier: *Victoire à la croix*. Il était le précurseur et le messager d'une foule de bonnes nouvelles, qui se répandirent immédiatement par la ville. On racontait qu'Ali pacha s'était fait baptiser; qu'il était ensuite sorti de ses châteaux, et qu'assisté des chrétiens, il avait taillé en pièces l'armée de Khourchid pacha. Ses matelots ajoutaient à ces récits, que les équipages grecs qui montaient les vaisseaux du capitana bey, s'étaient révoltés, et que son escadre s'était rendue à l'amiral Hydriote qu'on faisait naviguer vers l'Épire. Enfin, pour comble de joie, dans ce jour d'illusions, des barques grecques remorquèrent sur la plage de Patras un vaisseau turc de Dulcigno, qu'elles avaient capturé aux atterrages de Missolonghi. Déja les guérillas se

précipitaient du côté de la marine, pour égorger trois mahométans, pris à bord de la tartane dulcignote, lorsque le consul de France étant intervenu en leur faveur auprès de l'archevêque Germanos, parvint à sauver ces malheureux.

Hélas! combien d'autres victimes étaient sur le point de devoir leur salut à son zèle! les Turcs avaient reçu, par l'entremise de l'agence britannique, l'avis d'un secours très-prochain, tandis que les insurgés se repaissaient d'annonces tellement chimériques, que les munitions de guerre apportées par le bâtiment du capitaine Élias se réduisaient à quatre quintaux de poudre. Les nouvelles qu'on leur avait racontées étaient destituées de réalité, toute espèce d'ordre et de précautions étaient négligés dans leur armée: on se préparait à célébrer le lendemain la solennité du dimanche des rameaux; mais le jour qui allait finir devait, au lieu d'une pompe sacrée, être suivi d'une épouvantable catastrophe, dont nous suspendons le récit pour faire connaître ce qui s'était passé dans l'Épire.

Jousouf pacha qui se trouvait le 14 avril au château de Morée des petites Dardanelles de Lépante, était le même que les Souliotes avaient battu à l'entrée du défilé de Coumchadèz. Irrité de sa défaite, il n'attendait que le moment de se venger, lorsque, le 26 mars, époque de l'expiration de l'armistice entre les Turcs et les chrétiens de la Selléide, qui avaient rejeté l'*ultimatum* du capitana-bey, il avait marché contre leurs avant-postes de la Cassiopie, que ceux-ci avaient

évacués, en se réfugiant dans leurs montagnes. Il s'empara ainsi de Candja, de Philippiada, d'Éleuthero-Chorion et de Lacca, dont il fit pendre les principaux habitants et vendre la population, qui, loin de mériter des châtiments, avait droit à une protection d'autant mieux méritée, qu'aucun Grec de ces villages n'avait voulu faire cause commune avec les Souliotes. Il en était à ce terme de ses *hautes œuvres*, quand il reçut le brevet de pacha de Nègrepont, et l'ordre de se rendre à son poste, pour y organiser un corps de réserve. Il s'était en conséquence acheminé avec trois cents hommes, lorsqu'il se trouva, ainsi qu'on vient de le dire, engagé dans les affaires du Péloponèse.

Fier de ses exploits ignominieux, il avait appris, en traversant l'Étolie, que Khourchid pacha avait réussi à ourdir quelques intrigues contre Ali Tébélen, d'où il inférait que la cause du sultan était au moment de triompher. Dans cette idée, il écrivit aux Turcs Patréens: *de tenir ferme, qu'il volait à leur secours, que la révolte du satrape de Janina touchait à sa fin, et qu'ils n'auraient bientôt plus que le plaisir de chasser ensemble aux Grecs, qu'il fallait exterminer comme des animaux immondes.*

A la vérité Kourchid pacha avait obtenu quelques succès d'intrigue contre le visir Ali. Il avait corrompu un des chefs de sa garnison, nommé Metzo Abas, qui obtint, avec une cinquantaine de gens de sa suite, à condition de mettre bas les armes, le pardon de sa félonie, et la permission de retourner

dans ses foyers. Cet exemple de clémence avait également séduit quatre cents Schypetars, qui ayant reçu le bienfait de l'amnistie, en profitèrent, ainsi que de l'argent dont Ali les avait pourvus, pour soulever en sa faveur la Toxarie et la Iapourie. Ainsi le prétendu stratagème du sérasker avait tourné contre lui; et il commit en cela une faute dans laquelle un Albanais ne serait jamais tombé.

L'indifférence d'Ali pacha, à la vue d'une pareille désertion, et ce qui avait déja eu lieu par rapport à Odyssée, auraient dû dessiller les yeux du sérasker, car la contenance assurée du proscrit annonçait qu'il était loin de redouter une défection. Quel brave aurait pu l'abandonner, quand il déployait un courage presque surnaturel? Atteint d'un accès de goutte, maladie qu'il n'avait jamais éprouvée, le satrape, âgé de quatre-vingt-un ans, se faisait porter chaque jour sur la partie la plus exposée des remparts de son château. Assis en face des batteries de l'ennemi, il donnait audience à ceux qui voulaient l'approcher. C'était au haut de cette plate-forme découverte qu'il tenait ses conseils, qu'il expédiait ses ordres et qu'il indiquait sur quel point il fallait tirer. Amis et ennemis, étonnés de son audace, l'admiraient! les boulets dirigés contre sa tête, semblaient diverger en l'approchant, et pareil à un phare allumé au faîte d'une tour, il donnait les signaux de la manœuvre à ceux de ses soldats qui occupaient encore une partie des ruines de Janina, en les encourageant du geste et de la voix. Tantôt sa vue, aidée d'un té-

lescope, lui faisant apercevoir les manœuvres de l'ennemi, il improvisait les moyens de le combattre. Quelquefois il s'amusait à *saluer* les curieux et les nouveaux venus. Ainsi le chancelier du consul de France à Prévésa, que son chef avait envoyé auprès de Khourchid pacha, était à peine entré au logement qu'on lui avait désigné, qu'il reçut la visite d'une bombe qui l'obligea d'en sortir précipitamment. Ce coup d'adresse était dû à l'habileté de l'ingénieur Caretto, qui jeta, le lendemain, une grêle de boulets et d'obus au milieu d'un groupe de Francs attirés par la curiosité, du côté du Téké, où Khourchid faisait élever une batterie. *Il faut*, dit Ali, *dégoûter ces petits faiseurs de rapports de l'envie de venir écouter aux portes! j'ai assez fourni matière à discourir. La Franghia* (1) *ne doit me connaître, à l'avenir, que par mon triomphe ou ma chute, qui lui laissera de longues inquiétudes à calmer*... puis, après avoir gardé un moment le silence, il ordonna aux crieurs publics d'annoncer à ses soldats, *l'insurrection de la Valachie et de la Morée!* et cette nouvelle, proclamée du haut des remparts, arriva presque aussitôt dans le camp des impériaux, où elle répandit une consternation générale.

Pendant la nuit du quatorze au quinze avril, des Tatars expédiés de plusieurs points de la Romélie, au sérasker, lui avaient apporté la confirmation des

---

(1) Franghia, pays des Francs; c'est sous ce nom que les Turcs désignent la chrétienté.

nouvelles qu'on avait apprises la veille, et qui venaient d'être publiées à Souli par un des membres de la grande Hétérie, Perrévos, parvenu à rejoindre ses anciens frères d'armes de la Selléide. Les Grecs, trop prompts à s'enflammer, avaient aussitôt salué, avec des transports d'alégresse, l'aurore de leur liberté; mais, hélas! cette liberté était loin de leur être acquise, le *labarum* allait encore une fois être voilé d'un crêpe de deuil. . . . . .

Le 15 avril à trois heures du matin, Patras et ses ruines, encore fumantes, sont tout-à-coup agitées par un tremblement de terre, qui réveille les assiégeants et les assiégés. Deux heures après, une vive canonnade du château annonce l'approche du secours que les Turcs attendaient. Jousouf pacha, prévenu que les Grecs avaient retiré le corps d'observation placé à Sichéna (1), était sorti du château des petites Dardanelles de Lépante, situé sur le cap Rhion, et venait de pénétrer dans l'Acropolis.... le consulat de France se remplit de nouveau de femmes et d'enfants qui poussent des cris lamentables. Infortunés! des flots de sang étaient prêts à couler. . . . . .

Déja la chancellerie d'une puissance étrangère désigne et nomme les victimes que les exterminateurs doivent abattre. Elle sème le découragement parmi les Grecs, qu'elle abhorre à cause des rivalités de

(1) Sichéna. *Voy.* pour la position de ce village et des lieux dont il est ici question, le t. III, p. 542 de mon Voyage dans la Grèce.

commerce, que son esprit cupide, qui ne conçoit rien de noble, ne put surmonter. Elle menace, elle qui était hier retranchée sous ses verroux. Elle publie que les forces entrées dans le château avec Jousouf pacha, se montent à quinze cents hommes; que cinq mille Turcs ont passé l'isthme de Corinthe; que trois mille cinq cents autres sont arrivés de Missolonghi, et que l'escadre du capitana bey est au moment de paraître. Et c'étaient des chrétiens qui proclamaient ces résultats honteux des plans qu'ils avaient proposés aux ottomans? des hommes investis d'un caractère public osaient tenir un pareil langage! La peur, qui ne raisonne pas, pénétrant aussitôt dans le cœur d'un peuple aussi facile à s'exalter que prompt à tomber dans l'excès du découragement, les Grecs hésitent, et ne reconnaissent pas à ces traits le génie de ceux qui ont vendu Parga.

A huit heures du matin, on signale un brick de guerre arrivant à toutes voiles; les Grecs prétendent qu'il est Hydriote, d'autres soutiennent qu'il est Turc; on se trouble, on s'interroge : la frayeur se peint sur tous les visages. Le bâtiment approche, il hisse son pavillon; il est Ottoman, et il salue la forteresse, qui lui répond.

Une clameur générale se fait entendre. Mille et mille voix font retentir les échos du cri de *Kyrie Eleïson*, auquel les Turcs répondent par ceux de *Allah* et de *Mahomet*. L'archevêque et les primats, précédés du *labarum*, donnent le signal de la fuite. *Insensés! où portent-ils leurs pas? Jousouf pacha*

n'a amené avec lui que trois cents hommes. Cette voix n'est pas écoutée; ils s'éloignent, au nombre de plus de dix mille; tandis qu'une multitude de familles se précipitent vers le rivage de Saint-André, où se trouvent ancrés quarante-deux petits bâtiments de transport. Le consul de Russie, M. Vlassopoulo, désigné aux poignards, soutenant son épouse malade et à moitié mourante, se dirige du même côté avec ses domestiques. *Qu'ils vont lentement à mon gré! Je frémis pour eux.* La forteresse fait un feu terrible; des femmes et des enfants se jettent à la mer pour rejoindre les vaisseaux qui les attendent; heureusement les boulets ne peuvent les atteindre. Les consuls de Suède et de Prusse sont embarqués; ceux d'Espagne et d'Autriche donnent asyle aux chrétiens qui ne peuvent fuir; la maison de France en est remplie. *Que vont-ils devenir? Je tremble qu'on ne les égorge; ma tête s'égare; je m'abandonne aux inspirations de la providence.*

10 heures du matin. Les Turcs ne paraissent pas: peut-être qu'ils prennent la fuite des Grecs pour une ruse de guerre; ou bien, aussi lâches qu'eux, ils n'osent se montrer. Je me trompe: le feu qui se manifeste dans le quartier le plus rapproché du château, annonce que les barbares sont sortis de leur repaire. On entend des cris perçants, des coups de fusil, le brisement des portes des maisons; peut-être que l'amour du pillage va suspendre la fureur des mahométans. Les vaisseaux, chargés d'une foule de chrétiens arrachés à la mort, appareillent et mettent à la voile; ils s'éloignent, je respire.

A midi (les heures se comptent dans les moments d'une aussi longue agonie), on prévient le consul français que deux Guègues mahométans, qui frappaient à la porte, demandaient à lui parler au nom de Jousouf pacha. Il ordonne d'ouvrir; et s'étant avancé à leur rencontre, ils le saluent de la part du sérasker, qui lui faisait offrir une garde de sûreté, qu'il refuse en montrant le pavillon du roi, jusqu'alors son unique sauvegarde, et en le priant de lui renvoyer ses janissaires. A ces mots, un des prétendus Guègues, Servien d'origine, arraché à sa famille, qu'on avait forcé de changer de religion, rappelle au consul qu'il a été tchoadar attaché au palais de Véli pacha, où il l'avait connu, et le prie de le recevoir à son service, en promettant de ne jamais le quitter; mais sa proposition ne put être acceptée, et quelques sequins donnés aux deux envoyés de Jousouf servirent politiquement à les éconduire.

Cependant le feu augmentait; et le faubourg tout entier de Vlatéro, situé à la partie septentrionale de Patras, présentait l'image d'une fournaise, dont le bruit sourd, mêlé au fracas des maisons qui s'écroulaient, ne peut se comparer qu'à l'éruption d'un volcan. Des ruisseaux d'huile enflammée, plus ardents que les laves du Vésuve, coulaient jusqu'au rivage de la mer, où l'on commençait à apercevoir des monceaux de têtes et des poteaux auxquels on avait pendu plusieurs chrétiens. D'un autre côté, quelques hordes de cavaliers turcs, qui avaient débouché sur le plateau de Psyla Alonia, chassaient aux Grecs. Ils

venaient de saisir une malheureuse créature, qu'ils traînaient au château, quand le consul de France, oubliant le danger, vole au-devant des barbares, et leur arrache la proie qu'ils allaient déchirer. Ils la cèdent sans résistance; c'était la mère d'un major russe nommé Sava, âgée de cent dix ans, qui, ne pouvant suivre sa famille, s'était cachée au milieu des blés, où les tigres l'avaient traquée. Le ciel permit qu'elle fût ainsi sauvée; et la sollicitude de son libérateur fut récompensée quand il eut rassemblé autour d'elle trois générations d'enfants qui faisaient la gloire de cette femme. Mais le ciel l'avait privée de la vue, et il fallut la rassurer en lui nommant son bienfaiteur. Alors ses yeux, morts à la lumière, se ranimèrent pour verser des larmes, qui devaient couler encore avec plus d'abondance, lorsqu'en arrivant à Ithaque, où elle fut transportée, elle apprit de la bouche du major Sava qu'un second fils, qu'elle chérissait, avait été décapité par les Turcs, qui avaient vendu comme esclaves son épouse et quatre enfants, objets de sa tendresse.

Telles furent les angoisses et les sollicitudes du consul français pendant cette journée funeste, qui devait être signalée pour la première fois, après plus d'un siècle d'esclavage, par la cérémonie religieuse de la fête des palmes. Mais le sang des martyrs seul la sanctifia; et, à la chute du soleil, les barbares, chargés de butin, fatigués de carnage, se retirèrent dans le château, après avoir mis de nouveau le feu aux maisons qu'ils avaient saccagées.

Le ravage des flammes succéda ainsi aux ravages des Turcs; et le consul de France, qui s'était entendu avec ceux d'Autriche et d'Espagne, qui honoraient alors leurs souverains par des sentiments d'humanité, mais depuis... avait passé une partie de la nuit sur pied, quand des femmes à demi mourantes, sorties du milieu des ruines et des moissons où elles s'étaient cachées, se traînèrent à la lueur de l'incendie jusqu'à la barrière extérieure de l'enceinte consulaire, où l'on avait appendu l'étendard des lis. Cramponnées aux barreaux, tremblantes et voulant pourtant être entendues, elles demandent d'une voix plaintive qu'on sauve la vie des enfants qu'elles tiennent élevés comme des offrandes à la Divinité, et qu'on reçoive avec eux les mères qui les nourrissent. L'arche de salut s'ouvre aussitôt pour les admettre; *Charitas est Deus*, et aucune infortune n'éprouve ni dédain, ni refus. Le fidèle, et le musulman, ont droit à un abri protecteur sous le pavillon des enfants d'Henri IV; la chapelle de saint Louis est devenue le refuge des veuves et des orphelins. Les vieillards et quelques hommes infirmes reposent sous les galeries ou dans les magasins; les appartements intérieurs renferment les richesses des principales maisons de Patras; ainsi que les mères et les filles timides, que les mœurs sévères de l'orient ne permettent pas d'exposer aux regards des hommes. Le consul s'est retiré dans la chambre où sont déposées les archives de sa légation; les nationaux armés ont monté la garde; les ombres se sont éclaircies, et le soleil commence à paraître.

Le 16 avril au matin, les Turcs, qui n'avaient osé poursuivre l'armée grecque, enhardis par leur succès de la veille, descendirent de nouveau dans la ville, qu'ils recommencèrent à saccager, en annonçant le dessein de la détruire de fond en comble. Alors le consul du roi, s'étant entendu avec ceux d'Espagne et d'Autriche, les fit consentir à tenter un effort pour sauver les restes de Patras, qui recélaient encore une foule de chrétiens dévoués à une mort certaine. On demanda en conséquence une entrevue à Jousouf pacha, sous prétexte de conférer avec lui au sujet des garanties qu'il avait promises aux agents des puissances étrangères.

Le messager porteur de cette demande ayant rendu une réponse favorable, la députation sortit de la maison de France à huit heures du matin, précédée de deux Turcs, et escortée de quinze Ioniens armés de toutes pièces. Jamais on ne vit un spectacle plus horrible! les rues, jonchées de cadavres sans tête, de membres épars, de lambeaux de chair, marquaient à chaque pas les traces du chemin qui conduisait à l'antre des cannibales. Là, on glissait sur des mares de sang figé, recouvert des cendres de l'embrasement. Plus loin il fallait passer des ruisseaux d'huile, de vin d'eau-de-vie, qui coulaient. Dans d'autres endroits le chemin était obstrué par des meubles et des marchandises en feu. Il fallait prendre de longs détours pour éviter des murs qui s'écroulaient; lorsque, parvenus sur les glacis.... non, jamais de pareilles images n'ont affligé la vue des hommes! les consuls sont entourés de femmes et d'enfants traînés par les cheveux,

qu'on conduisait devant le visir. Ils veulent éviter leur rencontre, et ils se trouvent au milieu d'une palissade, où des Grecs empalés expiraient lentement en se recommandant *à la Reine des anges*. Ils reconnaissent parmi les suppliciés des prêtres priant pour leurs bourreaux, qui les abreuvaient d'outrages, en leur disant avec raillerie *de prier leur Dieu crucifié, celui qu'ils nomment le fort, de venir les délivrer*. Enfin les consuls des rois chrétiens, qui avaient défilé au milieu des martyrs, entrèrent dans la citadelle.

Jousouf pacha, assis, tel qu'on représente la mort, sur le pan ruiné d'un tombeau turc, leur sourit, les invite à s'asseoir, se répand en politesses simulées, les assure de leur sûreté, de celle de leurs nationaux, promet de faire éteindre l'incendie et de punir de mort quiconque tenterait de le rallumer. Puis, se plaignant avec ménagement de n'avoir pas été servi par eux avec la cordialité d'un de leurs collègues *qui lui avait frayé le chemin de l'Acropolis*; il demande au consul du roi très-chrétien *combien il a de réfugiés dans son palais, et s'il n'est pas le même qui résida long-temps auprès du visir Ali pacha*. Celui-ci, sans répliquer à ces questions, conjure le pacha *de sauver les restes de Patras, d'épargner des enfants et des femmes, de pardonner à des hommes égarés, de ne pas traiter en pays ennemi, une ville qui appartient au grand seigneur*; et forcé de s'expliquer sur les réfugiés, il ne croit pas se compromettre en lui dé-

clarant *qu'il n'y a chez lui aucun rebelle.* Le pacha à son tour l'invite, s'il s'y trouve des Grecs, *à les chasser*, promet de nouveau *de conserver ce qui existe encore de Patras, et de faire cesser l'effusion du sang.* Mais les faits étaient déja loin de répondre aux protestations; car Jousouf payait, en présence des consuls, chaque tête qu'on lui apportait, à raison d'un *Mahmoudié* en or de vingt-cinq piastres, en souriant aux égorgeurs, et en les engageant à bien faire.

Les consuls, persuadés, d'après ce qu'ils avaient vu, que les promesses de Jousouf pacha ne cachaient que des desseins perfides, étaient à peine redescendus vers leurs demeures, qu'ils ne tardèrent pas à connaître que l'ordre d'anéantir une ville de vingt-deux mille ames allait s'accomplir. A midi les barbares mirent le feu au grand bazar de Saint-Georges, d'où les Grecs avaient sauvé les débris du Christ exposé à la vénération des fidèles; et un vent impétueux ayant augmenté la rapidité des flammes, dans un clin d'œil la conflagration devint générale. Les maisons de Hollande, de Suède et de Russie furent consumées, et celle de France dut encore une fois sa conservation au soin que le consul prit de s'isoler, en faisant abattre un grand nombre de maisons.

A la détonation de l'incendie, le pacha, épouvanté, accourut lui-même avec ses hordes pour sauver la partie occidentale de l'*Agora*; mais il n'était plus temps. Le mal était sans remède, et le ravage ne devait s'arrêter qu'aux limites de l'enceinte protégée par le pavillon sans tache. Bientôt on ne vit

plus le ciel; des hurlements affreux d'hommes et d'animaux sortaient du sein de la fournaise semblable au gouffre de l'abîme; et le consul, jusqu'alors tranquille, sentant que l'ardeur des brasiers échauffait les galeries et les cours, au point de ne pouvoir presque pas respirer, ne vit plus qu'un moyen de salut. Placé dans un cadre de feu prêt à se fermer, car l'issue qui lui restait du côté de la mer était au moment de s'embraser, il invite les sujets et les protégés du roi à se retirer à bord d'un bâtiment autrichien nolisé à ses frais. Puis, s'adressant aux familles grecques, qui auraient été égorgées si elles avaient tenté de sortir, il les rassura en déclarant qu'il demeurerait à son poste jusqu'à ce que la maison fût en feu; que dans cette extrémité il marcherait au milieu d'elles avec le pavillon du roi en main; qu'il les ferait embarquer, ou qu'il mourrait à leur tête.

Les Grecs, pénétrés d'admiration, répondent à cette déclaration par les cris de *vive le roi de France, vivent les Bourbons! Alors*, dit le consul, *mon cœur fut soulagé. Les réfugiés, prosternés au pied du mât de pavillon, les mains levées au ciel, invoquaient les bénédictions de Dieu sur la tête du roi Très-chrétien; je recevais l'unique récompense que j'ambitionnais, car jamais je n'en solliciterai aucune pour de pareils services, lorsqu'une inspiration particulière me reporta vers la France. Je souhaitai..... hélas! mes vœux étaient impossibles, comme presque tous ceux que forment les ames brûlantes. Je désirai, dis-je, que les anges tuté-*

laires des Tuileries pussent voir ce que faisait leur pauvre sentinelle perdue de Patras! Oh! combien de fois j'invoquai alors le nom des deux royales filles de saint Louis! Elles me donneraient les moyens d'arracher celui-là à la mort, celles-ci au déshonneur, ces pauvres enfants à l'apostasie. Les sanglots m'étouffaient, et je me retirai un moment à l'écart pour pleurer; je devais cacher jusqu'à la moindre émotion, car elle aurait pu affaiblir la confiance que j'avais inspirée à tant de malheureux.

Douce illusion! Pendant que le consul du roi formait de pareils vœux, des misérables méditaient son déshonneur ou sa mort. Trois de ses nationaux, qu'il avait comblés de bienfaits, reçus à sa table (que leurs noms soient à jamais oubliés), lui signifient *qu'ils ne s'embarqueront qu'après qu'il leur aura permis le pillage des trésors de Patras déposés dans sa chancellerie.* Ils ajoutent: *qu'ils savaient que son intention était de fuir; que, s'il faisait un pas, ils allaient l'égorger; que lorsque le feu prendrait à la maison, ils l'entraîneraient dans le jardin.* A ces mots, le consul, présentant sa poitrine, se contente de répondre aux brigands *qu'il y a loin encore du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme.* Alors l'un de ces misérables, craignant sans doute qu'il n'invoquât l'intervention de la force armée, court précipitamment à la porte extérieure du palais en criant: *le premier qui osera sortir, je le tue; c'est le pillage que je veux.* . . . .

Qu'on me pardonne de transcrire le journal du consul; je le mettrai désormais en scène le moins que je pourrai. « Je n'avais jamais entendu un pareil langage. Moi, qui ne croyais pas avoir un ennemi sur « la terre, quelle fut ma surprise! Des hommes que « je connaissais depuis quinze ans, me menacer, demander mon déshonneur! En réfléchissant sur une « pareille démence, je descendis seul et sans armes « jusqu'à la porte. Alors m'adressant au plus furieux: « *Vous savez*, lui dis-je, *que mon intention n'est « pas de partir; mais puisque vous prétendez commander ici, je vous ordonne, au nom du roi, « d'embarquer votre famille et de sortir.* A ces « mots, le furieux me repousse, deux assassins se « présentent en seconde ligne, d'autres me suivent, « lorsqu'un de mes domestiques me crie en grec, du « haut de la galerie, de me sauver. Quelques personnes « m'arrachent de leurs mains; je sors par une des « brèches que le tremblement de terre de la veille « avait faites au mur d'enceinte; je me rends à bord « d'un vaisseau anglais commandé par le capitaine « Hunter. De là mes regards se portent sur la grande « scène de désolation qui enveloppe Patras.... La nuit « tombe, les Turcs sont rentrés au château; les rebelles m'adressent plusieurs messages; un de leurs « négociateurs veut les excuser en rejetant sur l'ivresse « la faute qu'ils ont commise; ma réponse est: *qu'ils « partent, et qu'ils s'embarquent.* Ils cèdent, et au « point du jour je rentre au consulat, que je n'avais « pas perdu de vue, et où je n'osais faire pénétrer la

« force armée, qui aurait fait, avant tout, main basse « sur les Grecs réfugiés.

« Ils me revoient, les infortunés, et ils croient re- « vivre une seconde fois. Les brigands sont partis, « après avoir commis des excès, et emporté ce qu'ils « ont voulu. Nous jouissons d'un moment de calme. « Quelques maisons brûlent encore dans le lointain. « Voilà cinq jours que je n'ai reposé. On m'avertit « que le domestique qui m'avait accompagné à bord « du capitaine Hunter vient d'être arrêté, en mettant « pied à terre, par les Turcs, qui le traînent chez le « visir pour lui trancher la tête. Je cours, je l'arrache « de leurs mains;... ils n'ont fait aucune résistance; je « n'ai reçu des barbares que des témoignages de res- « pect.... La nuit est affreuse. Je rencontre au milieu « des ruines un domestique du consul d'Angleterre, « qui conduit chez moi l'épouse d'un habitant de « Sainte-Maure, protégé de la Grande-Bretagne, que « les Turcs ont assassiné. Il me recommande cette « malheureuse, en disant que son maître, *craignant « de se compromettre et surtout de la nourrir, l'avait « repoussée en disant : allez chez le consul de France, « il reçoit tout le monde!* Il ne pouvait me faire « un présent plus agréable. A l'instant sept bour- « reaux, les bras teints de sang, viennent me de- « mander des *étrennes pour avoir coupé les têtes « des Chrétiens....* »

Le 20, jour que les Grecs surnomment le vendredi saint de la grande semaine, fut signalé par d'autres actes de dévouement de celui qui, ne voyant plus ni

ordre ni police, conçut le projet d'en profiter dans l'intérêt de l'humanité. Tandis qu'on égorgeait les Ioniens protégés de S. M. B., et que le pacha faisait vendre à l'encan une famille Zantiote*, le consul de France, après avoir chassé les Turcs de la maison d'un négociant, se rendit au domicile d'un sujet anglo-ionien nommé Nano, qu'on disait malade et sans secours. Il frappe, et, comme personne ne répond, il entre et trouve sur un grabat un tronc sans tête, à moitié dévoré par les chiens... Averti par un enfant qu'il existe quelqu'un caché dans une cabane, autour de laquelle on avait vu roder plusieurs Turcs qui chassaient aux chrétiens, il s'y rend, appelle en grec et en italien, et décline sa qualité. Une voix mourante se fait entendre, et indique la manière d'ouvrir la porte. C'était celle d'un pauvre prêtre étendu près de sa vieille mère, qui n'avaient pas mangé depuis quatre jours. Ils essaient de se soulever pour remercier leur bienfaiteur, mais la faiblesse les en empêche. On forme aussitôt un brancard pour les transporter dans la maison de France, où ils étaient à peine entrés, qu'on vit sortir de la demeure qu'ils venaient de quitter, des Turcs chargés de quelques meubles qu'ils y avaient laissés.

Quoique l'incendie eût dévoré le quartier de Vlatéro, les flammes avaient épargné le consulat de Prusse, que M. Condogouri, agent de cette puissance, avait abandonné. Obligé de fuir pour dérober sa tête à la rage des assassins, auxquels il était désigné par l'anglais B...., auteur de toutes les proscriptions, il

s'était retiré en priant le consul de France de sauver un domestique resté malade chez lui, quelques vieillards, sa chancellerie, et ses livres de compte.

Quel tableau! il est impossible de voir une désolation plus complète que celle qui s'offrit à ses regards. Deux cadavres sans tête, à demi dévorés par les chiens, gisaient à la porte d'entrée, qu'on avait mise en pièces. La cour était remplie de jarres d'huile brisées. Les magasins étaient vides et couverts de débris de marchandises; car M. Condogouri était négociant et agent consulaire; les escaliers remplis de livres, de lettres et de volumes déchirés; fenêtres, portes, cloisons, commodes, glaces, fauteuils, rien n'avait été épargné. Il semblait, tant la recommandation de B... avait été bien détaillée, qu'on eût pris plaisir à tout anéantir. « J'ordonnai aux hommes « qui étaient avec moi, dit le consul de France, « de ramasser les papiers et les livres épars, ce qu'ils « firent. La chaleur était extrême; une exhalaison « méphytique affectait l'odorat; lorsqu'en parcou« rant les chambres et les corridors de cette vaste « demeure, j'arrivai à la porte d'un appartement dans « lequel il me fut impossible de pénétrer, tant l'air « qui en sortait était empoisonné! J'appelai.... On « trouva, hélas! le malheureux domestique, que je « voulais sauver, la tête tranchée dans le lit même « où son cadavre était encore couché. Je rentrai chez « moi en me traînant à peine; des vertiges, accom« pagnés de vomissements, une fièvre brûlante, me « firent croire que c'en était fait. Je me couchai sur

« un lit en travers de la porte de ma chambre, afin « de n'être pas surpris par quelque assassin; mais « un danger plus grand, celui des malheureux qui me « restaient à sauver, m'ayant rendu des forces, trois « jours après cet évènement j'étais rétabli (1). »

Sur ces entrefaites, la voix publique ayant porté aux îles Ioniennes et dans les ports voisins de l'Étolie, avec le bruit des désastres de Patras, la nouvelle du triomphe obtenu par le pavillon sauveur du roi de France, les chrétiens, informés de la multitude des victimes réfugiées sous son abri tutélaire, formèrent la résolution de venir à leur secours. La charité est ingénieuse. Les fidèles, s'étant entendus secrètement, expédièrent aussitôt des barques sous pavillon anglais, qui arrivaient en plein jour avec des provisions pour les Turcs. Reçues sans défiance, elles vendaient leurs denrées; et comme les mahométans continuaient à se

---

(1) J'écrivis à M. Condogouri, qui se trouvait à Céphalonie sa patrie, pour l'informer de l'état de sa maison, en lui annonçant que j'avais sauvé plusieurs paquets de livres et de papiers que je l'invitais à faire prendre. Peu de jours après il m'envoya un petit brick marchand pour s'en charger; le capitaine me remit une lettre, me montra l'ordre qu'il avait d'embarquer ce qui lui appartenait, et se rendit à la chancellerie du consulat britannique. Je ne sais ce qui s'y passa; mais il partit sans rien prendre, et il me fit dire, plusieurs mois après, qu'il aurait été perdu s'il avait rempli sa mission. Au mois de décembre suivant, la chancellerie de Prusse fut brûlée avec le consulat de France, dans lequel celle-ci était déposée; par le conseil de ce même hémovore, l'Anglais B...., qui fut l'auteur de toutes les calamités de Patras.

retirer dans la citadelle, dès que la nuit était venue, elles levaient aussitôt l'ancre pour se porter à la plage de Saint-André. Là, elles formaient leurs cargaisons des réfugiés qui se trouvaient au consulat de France et de leurs effets, qui furent ainsi transportés par un pieux subterfuge, à Zante, Ithaque, Céphalonie et Missolonghi.

Il ne restait plus que trois cent quinze personnes à expédier, quand, le 21 avril, une corvette et un transport ottoman débarquèrent cinq cents soldats à Patras. Cette troupe fut aussitôt suivie d'une foule de Turcs de la Romélie, attirés par l'odeur de la curée, et des Chamides Thesprotes conduits par Achmet-Dem, bey de Philatès. Ce dernier était un ami du consul, et il se rendit immédiatement auprès de lui pour se mettre à sa disposition, en lui offrant de planter son baïrac à la porte de l'hôtel de France. Une pareille obligeance aurait été précieuse dans un autre moment; mais comme le consul avait éconduit Germanos en pareil cas, il remercia Achmet, en lui disant qu'il ne voulait d'autre protection que celle de la bannière des lis.

A la suite de cette entrevue, Achmet-Dem n'eut pas plus tôt informé Jousouf-Pacha de ce qui venait de se passer entre lui et le consul, que le sérasker envoya à son tour lui offrir une garde. *Il savait*, disait-il, *que des scélérats avaient voulu attenter à sa vie, et il le priait d'accepter le secours de ses Cahouas* (1), en lui demandant *où se trouvaient*

(1) Huissiers à verge ou bâtonniers.

les propriétés françaises, afin qu'il pût faire veiller à leur conservation. Le consul, qui connaissait le prix d'un *pareil intérêt*, fit répondre au pacha : *que Patras, qu'il lui avait promis de sauver, étant réduit en cendres, aucune propriété n'existait plus, et que, par conséquent, toute explication là-dessus était inutile pour le moment; que, pour ce qui le concernait, il se croyait plus fort avec le pavillon de son roi, que lui avec son armée; qu'il fît son devoir, et qu'on jugerait un jour, qui du pacha, ou du consul de France, avait rempli le leur.*

Jousouf, qui n'avait demandé à connaître les propriétés des *Francs* que pour les piller impunément, étourdi d'une réponse pareille, éprouva un embarras remarquable. Il tremblait d'être dénoncé au sultan ou au divan, qui permettent volontiers le brigandage, pourvu qu'il leur soit profitable; et comme, en pareil cas, celui auquel on demande compte, se trouve toujours en *déficit* devant le tribunal de l'avidité, il craignait le scandale. Déja aussi, quelques feux allumés sur le mont Panachaïcos, lui annonçaient que les Grecs, qui n'avaient presque perdu personne, car les massacres avaient porté sur les innocents Patréens, se ralliaient pour prendre leur revanche. Les soldats turcs baissaient le ton, ils étaient gorgés de butin sans être rassasiés de sang chrétien; mais ils n'ignoraient pas que Germanos avait établi son quartier-général à Nézéro, et qu'il pouvait fondre inopinément sur leurs têtes. Enfin, on n'avait pu leur

cacher, qu'une insurrection qui venait d'éclater sur les confins de la Phocide, ne permettait pas au lieutenant du pacha de Nègrepont, de leur envoyer les secours qu'ils lui avaient demandés.

CHAPITRE VI.

Insurrection de la Béotie. — Diacos délivre les archontes; — passe les Turcs au fil de l'épée. — Oracle moderne de Trophonius. — Chants populaires. — Hymne de Riga. — Confédération des Béotiens. — L'évêque Procope soulève l'Élide. — Ses discours prophétiques. — Détails. — Martyre d'Anastasie. — Fermeté de Christodoulos. — Suite des affaires de Moldavie et de Valachie. — Déprédations de Vladimiresco et de Sava. — Arrivée des Hétéristes. — Entrée de Vladimiresco à Bukarest. — Insurgés désavoués. — Perfidie des boïards; leur fuite. — Leurs malheurs. — Incertitudes d'Hypsilantis. — Il arrive à Kolentina. — Ses craintes. — Défiances entre les chefs hétéristes. — Scission de Vladimiresco. — Lâcheté des Moldaves. — Trahison de leurs boïards.

Nous avons raconté dans un des chapitres précédents, comment le troisième satrape de l'île d'Eubée, sorti de son antre pour se rendre au camp impérial de Janina, avait mis à exécution militaire la Béotie saccagée par Pehlévan et Baltadgi, pachas, et y avait laissé son kiaya, afin de percevoir l'impôt concussionnaire qu'il n'avait pu lever par lui-même. A peine ce

Dgérémet (exacteur), qui tenait les primats grecs à la chaîne depuis plus d'un mois, eut-il appris l'insurrection de Patras, qu'il fut en même temps informé qu'un nommé Diacos Proto-Palicare d'Odyssée, chef d'armatolis de la Doride, s'avançait à la tête de trois cents hommes, résolus de se venger des dévastateurs de la fertile Livadie. Le désespoir les avait armés ! Tremblant à cette nouvelle, et ne se croyant pas en force pour résister, ou plutôt manquant de résolution, car il était maître du château de Lébadée, qui suffisait pour tenir les chrétiens en respect, il se hâta de faire partir son frère avec ses trésors pour Nègrepont. Puis, à la manière des lâches, qui croient épouvanter, par des mesures atroces, ceux qu'ils ont outragés, il fit publier l'ordre du désarmement général des chrétiens, qu'il désignait aux poignards des Turcs, et mit à prix la tête du Palicare, dont le nom seul le faisait trembler.

Diacos, jugeant de l'impuissance du Caïmacan de l'Égribo-Valicy (1), par ses menaces, et surtout d'après sa conduite, s'était embusqué sur la route de Thèbes, où il arriva assez à temps pour attaquer le frère de celui qui l'avait proscrit, qu'il fit prisonnier avec une partie de son escorte et ses bagages, qu'il conduisit dans les forêts du Parnasse. Ce coup inattendu n'ayant pas tardé à être connu à Lébadée, les Turcs, irrités, assassinèrent plusieurs Grecs. Leur caïmacan faisant

(1) Égribo. C'est le nom que les Turcs donnent à l'île d'Eubée, qui est aussi improprement appelée, de nos jours, Nègrepont.

en même temps sortir les primats du cachot, les menaça de les faire pendre, s'ils n'écrivaient pas à Diacos qu'il eût à relâcher son frère; et ils s'empressèrent de satisfaire à ce commandement, de manière cependant à laisser entrevoir la nécessité affreuse à laquelle ils étaient réduits. Au reçu de leur lèttre, Diacos, jugeant à propos de les séparer de sa cause, répondit au gouverneur de Livadie : *qu'il le rendait personnellement responsable de ce qui arriverait de fâcheux aux chrétiens; qu'il consentirait à lui rendre son frère, ainsi que les autres esclaves turcs, pourvu qu'il s'engageât de son côté à élargir les primats, qui seraient conduits à Daulis, lieu désigné pour l'échange, et qu'il sortit ensuite de la ville de Livadie.*

Le ton de cette lettre ayant épouvanté le Caïmacan, il consentit à tout, et Daulis aux belles forêts, célèbre par les malheurs de Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut témoin du premier triomphe que les Grecs obtinrent sur les barbares.

A peine cet échange, qui mettait en liberté les primats de Livadie, était consommé, que le caïmacan songea à évacuer une place qu'il ne pouvait plus conserver. Avant d'en sortir il fit mettre à mort plusieurs chrétiens; et satisfait d'avoir exercé la vengeance des lâches, il fuyait, lorsque Diacos, instruit de ses excès, l'ayant devancé au pont du Permesse, rivière qui coule du mont Cithéron dans le lac Copaïs, l'attaque, le taille en pièces, lui, et son frère, et cent trente cavaliers turcs. Rétrogradant aussitôt

vers Lébadée, les primats grecs qui venaient d'être délivrés entraînent, aux noms de *la religion et de la liberté*, tous les Béotiens qu'ils rencontrent. Ils les animent en leur racontant les événements de Patras, et parvenus à réunir six mille hommes, suivis d'une multitude de femmes et d'enfants qui les poussent au carnage, ils marchent, ils se précipitent, ils enlèvent Lebadée, son château, ses maisons crénelées, et font un massacre général de tous les mahométans qui en étaient restés maîtres. Tristes représailles, que des siècles d'outrages, et des meurtres récents, rendaient inévitables dans l'état d'exaspération où les Grecs avaient été réduits; ce fut ainsi que commença, au milieu du carnage et de l'incendie, une époque qui sera, pour la postérité, une des plus étonnantes des temps modernes.

La Livadie avait été le premier théâtre des excès des Turcs, et elle devait être aussi, la première, témoin du châtiment qu'ils méritaient. Deux mille mahométans passés au fil de l'épée, l'étendard de la croix arboré au faîte du château de Lebadée, un succès aussi inespéré n'était pas l'ouvrage d'un homme?....

Diacos prétendait qu'il avait été poussé à cette entreprise par l'inspiration d'une vierge miraculeuse cachée dans un endroit de l'antre de Trophonius, qu'il indiquait, et où un caloyer de Chéronée, qu'on chargea de vérifier le fait, ne manqua pas de trouver la sainte image. Dès-lors, on cria au prodige; et la caverne mystique, à l'entrée de laquelle on lit encore

de nos jours le mot redoutable des initiations, *CHIBOLET*, gravé sur le rocher; restaurée dans son antique prérogative, devint de nouveau l'oracle des chrétiens. On ne parla plus que de miracles; et la crédule Béotie, couverte autrefois de moins de sanctuaires prophétiques qu'elle ne l'est maintenant de monastères, vit tous ses moines, devenus autant d'Hiérophantes, guider les descendants des guerriers d'Épaminondas, aux combats entrepris pour l'autel et la patrie.

Au bout de quinze jours, il ne restait plus un seul Mahométan dans toute l'étendue de la Livadie, lorsqu'on entendit le cri de l'aigle du mont OEta; Odyssée venait de soulever toutes les peuplades grecques de la vallée du Sperchius, tandis que l'hétériste Dikaios arrivait secrètement dans la Mégaride, et que l'archimandrite Anthème Gazès endoctrinait la postérité des centaures du mont Pélion.

Séparés de leurs oppresseurs, les Grecs, ne reconnaissant plus d'autre maître que le rédempteur, ne virent désormais que sa main divine étendue sur leurs têtes. Le sacrifice non sanglant de l'agneau n'était plus offert par ses ministres, qu'au dieu des armées; et le clergé, jusqu'alors consolateur timide des opprimés, se trouva, sans y penser, à la tête de l'émancipation de la Hellade. Des croix furent aussitôt plantées à l'entrée de tous les défilés, aux sommets des montagnes; et les Phocidiens, accordant leurs lyres belliqueuses sur le mode dorien, conservé parmi eux, firent retentir les échos du Parnasse et du Citheron des

strophes terribles du thessalien Riga, qui semblaient improvisées de la veille, pour les événements nouveaux. (1)

« Jusques à quand, Palicares, vivrons-nous seuls, « pareils aux lions relancés dans les escarpements des

---

(1) Je me contente de traduire dans cette histoire quelques passages de ce dithyrambe, qui est plus propre à figurer dans un recueil lyrique qu'au milieu des pages d'une histoire. Ils serviront à faire connaître l'enthousiasme des montagnards grecs, et on sera peut-être étonné d'apprendre que Riga composa cet hymne en 1797; ainsi la révolution des Hellènes n'a pas été improvisée. Voici cette pièce, telle qu'elle fut alors répandue dans la Grèce.

Πατριωτικὸν τραγοῦδι τοῦ Ῥήγα.

Ὡς πότε, παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν 'ς τὰ στενὰ,
Μονάχοι, σὰν λεοντάρια, 'ς ταῖς ῥάχαις, 'ς τὰ βουνά;
Σπηλιαῖς νὰ κατοικοῦμεν, νὰ βλέπωμεν κλαδιὰ,
Νὰ φεύγωμεν τὸν κόσμον γιὰ τὴν πικρὴν σκλαβιά;
Νὰ χάνωμεν ἀδέλφια, πατρίδα, καὶ γονεῖς,
Τοὺς φίλους, τὰ παιδιά μας, κ' ὅλους τοὺς συγγενεῖς;
Καλήτερα μιᾶς ὥρας ἐλεύθερη ζωὴ,
Παρὰ σαράντα χρόνων σκλαβιὰ καὶ φυλακή.
Τί σ' ὠφελεῖ ἂν ζήσης, καὶ ἦσαι 'ς τὴν σκλαβιά;
Στοχάσου πῶς σὲ ψήνουν καθ' ὥρα 'ς τὴν φωτιά.
Βεζίρης, δραγουμάνος, αὐθέντης κ' ἂν σταθῇς,
Ὁ τύραννος ἀδίκως σὲ κάμνει νὰ χαθῇς.
Δουλεύεις καθ' ἡμέραν εἰς ὅστι κ' ἂν σ' εἰπῇ,
Κ' αὐτὸς πασχίζει πάλιν τὸ αἷμά σου νὰ πιῇ.
Ὁ Σοῦτζος, ὁ Μουρούζης, Πετράκης, Σκαναβῆς,

« montagnes, errants au milieu des forêts, dormants
« au fond des antres, étrangers au monde, pour
« nous soustraire à l'esclavage ?

Γκίκας καὶ Μαυρογένης καθρέπτης εἶν' νὰ ἰδῆς.
Ἀνδρεῖοι καπετάνοι, παπάδες, λαϊκοὶ
Σκοτώθηκαν κ' ἀγάδες ἀπ' ἄδικον σπαθί.

Ἐλᾶτε μ' ἕνα ζῆλον, εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν,
Νὰ κάμωμεν τὸν ὅρκον ἐπάνω 'ς τὸν σταυρόν.
Συμβούλους προκομμένους, μὲ πατριωτισμὸν,
Νὰ βάλωμεν εἰς ὅλα νὰ δίδουν ὁρισμόν.
Ὁ νόμος νά 'ναι πρῶτος καὶ μόνος ἀρχηγὸς,
Καὶ ἡ ἰσονομία εἰς ὅλα ὁδηγός.
Καὶ τότε μὲ τὰ χέρια ὅλοι 'ς τὸν οὐρανὸν
Νὰ 'ποῦμ' ἀπὸ καρδίας τοῦτα πρὸς τὸν Θεόν·

Ὅρκος.

« Ὦ βασιλεῦ τοῦ κόσμου, ὁρκίζομαι εἰς σὲ,
« Στὴν γνώμην τῶν τυράννων νὰ μὴν ἐλθῶ ποτέ.
« Μήτε νὰ τοὺς δουλεύσω, μήτε νὰ πλανεθῶ
« Εἰς τὰ ταξίματά των, ἢ νὰ τοὺς φοβηθῶ.
« Ἐν ὅσῳ ζῶ 'ς τὸν κόσμον, ὁ μόνος μου σκοπὸς
« Τοῦ νὰ τοὺς ἀφανίσω θέλ' εἶναι σταθερός.
« Πιστὸς εἰς τὴν πατρίδα, συντρίβω τὸν ζυγὸν,
« Κ' ἀχώριστος θὰ εἶμαι ἀπὸ τὸν στρατηγόν.
« Κ' ἂν παραβῶ τὸν ὅρκον, ν' ἀστράψ' ὁ οὐρανὸς,
« Καὶ νὰ μὲ κατακαύσῃ, νὰ γέν' ὡσὰν καπνός.

'Σ ἀνατολὴν καὶ δύσιν καὶ νότον καὶ βοριὰν
Ὑπὲρ πατρίδος ὅλοι κάμετε μιὰν καρδιάν.

« A l'esclavage! aux armes! sacrifions s'il le faut fa-
« milles, enfants, amis; plutôt une heure de liberté,
« que des siècles d'esclavage! qu'importe la vie à

Βουλγάροι κ' Ἀρβανῖται καὶ Σέρβοι καὶ Ῥωμιοὶ,
Νησιῶται κ' Ἠπειρῶται μὲ μιὰ κοινὴ ὁρμὴ,
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν νὰ ζώσωμεν σπαθί·
Καὶ ὅσοι τοῦ πολέμου τὴν τέχνην ἀγροικοῦν,
Ἐδῶ ἂς τρέξουν ὅλοι, τυράννους νὰ νικοῦν·
Τοὺς κράζει ἡ Ἑλλάδα μ' ἀγκάλας ἀνοικτὰς,
Τοὺς δίδει βίον, τόπον, ἀξίας καὶ τιμάς.
Ὡς πότ' ὀφφικιάλος εἰς ξένους βασιλεῖς;
Ἔλα νὰ γένῃς στύλος δικῆς σου τῆς φυλῆς.
Κάλλιον γιὰ τὴν πατρίδα κανένας νὰ χαθῇ,
Ἢ νὰ κρεμάσῃ φοῦντα γιὰ ξένον 'ς τὸ σπαθί.

Σουλιῶται καὶ Μανιῶται, λεοντάρια ἀκουστὰ,
Ὡς πότε 'ς ταῖς σπηλιαῖς σας κοιμᾶσθε σφαλιστά;
Μαυροβουνιοῦ καπλάνια, κ' Ὀλύμπου ἀετοὶ,
Κ' Ἀγράφων τὰ ξεφτέρια, γενῆτε μιὰ ψυχή.
Ἀνδρεῖοι Μακεδόνες, ὁρμήσατε μὲ μιὰ,
Τὸ αἷμα τῶν τυράννων ῥοφῶντες ὡς θηριά.
Τοῦ Σάββα καὶ Δουνάβου ἀδέλφια χριστιανοὶ,
Μὲ τ' ἄρματα 'ς τὸ χέρι καθεὶς σας ἂς φανῇ.
Τὸ αἷμά σας ἂς βράσῃ μὲ δίκαιον θυμὸν,
Μικροὶ μεγάλ' ὀμῶστε τοῦ Τούρκου τὸν χαμόν.
Δελφίνια τῆς θαλάσσης, ἀσδέρια τῶν νησιῶν,
Καὶ σεῖς διὰ θαλάσσης κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Λεβέντες ἀνδρειωμένοι ἀσπροθαλασσινοὶ,

« ceux qui sont dans les fers? Voyez comme ils l'empoi-
« sonnent notre vie ces visirs, ces oppresseurs? Tra-
« vailler et souffrir; tandis qu'ils s'engraissent. Levons-
« nous, et s'il faut succomber, mourons avec la patrie!
« La voyez-vous? abaissez vos regards vers la

Σᾶς κράζει ἡ Πατρίς μας, σᾶς θέλει, σᾶς πονεῖ.
Κρήτης, Ψαρῶν καὶ Ὕδρας θαλασσινὰ πουλιά,
Καιρὸς εἶν' τῆς πατρίδος ν' ἀκοῦστε τὴν λαλιά;
Κ' ὅσ' εἴσθε 'ς τὴν ἀρμάδα, ὡς ἄξια παιδιά,
Ὁ νόμος σᾶς προστάζει νὰ βάλετε φωτιά.
Μὲ μιὰν καρδίαν ὅλοι, μιὰ γνώμη, μιὰ ψυχὴ
Κτυπᾶτε· τοῦ τυράννου ἡ ῥίζα νὰ χαθῇ.
Ν' ἀνάψωμεν μιὰν φλόγα εἰς ὅλην τὴν Τουρκιά,
Νὰ τρέξ' ἀπὸ τὴν Βόσναν ἕως τὴν Ἀραπιά.
Ἐπάνω 'ς τὰς σημαίας ὑψῶστε τὸν σταυρὸν,
Κ' ὡς ἀστραποπελέκια κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Ποτὲ μὴ φοβηθῆτε, ὅτ' εἶναι δυνατός·
Καρδιοκτυπᾷ καὶ τρέμει σὰν τὸν λαγὸν κ' αὐτός,
Τρακόσιοι Κιρζαλῆδες τὸν ἔκαμαν νὰ ἰ 'δῇ,
Πῶς δὲν μπορεῖ μὲ τόπια ἐμπρός τους νὰ σταθῇ.
Λοιπὸν γιατί ἀργεῖτε; τί στέκεσθε νεκροί;
Ὁρμήσατε εἰς τ' ἄρματα· μὴ μένετε ἀργοί.
Νὰ σφάξωμεν τοὺς λύκους, ποῦ τὸν ζυγὸν βαστοῦν,
Καὶ Ἕλληνας τολμῶσι σκληρὰ νὰ τυραννοῦν.
Στερεᾶς καὶ τοῦ πελάγους νὰ λάμψῃ ὁ σταυρὸς,
Νἄλθῃ δικαιοσύνη, νὰ λείψῃ ὁ ἐχθρός·
Ὁ κόσμος νὰ γλυτώσῃ ἀπὸ φρικτὴν πληγὴν,
Κ' ἐλεύθεροι νὰ ζοῦμεν, ἀδέλφια, εἰς τὴν γῆν.

« plaine ! contemplez ces visirs, ces pachas, leurs « gibets, leurs pals, leurs bûchers ardents, vos frères « à leurs pieds, vos frères au milieu des bourreaux, « vos frères traçant de pénibles sillons pour nourrir « leur indolence !

« Leur indolence, ô ciel ! que dis-je ! leur rage « impie ! ils ont immolé vos soutiens généreux, « Soutzos, Morousis, Pétrakis, Scanavès, Gykas, « Mavrogenis, vos héroïques capitaines, vos prêtres, « vos bienfaiteurs !

« Levez-vous, honorables conjurés, la loi de Dieu, « sa sainte égalité, voilà nos chefs, accourez, et jurez « sur la croix de briser le joug infame de l'Assyrien. »

Puis, appelant par leurs noms les différents peuples chrétiens de la Turquie, ils s'écriaient : « Souliotes, « et vous, Maniates ! sortez de vos repaires, léopards « de Monténégro, aigles de l'Olympe, vautours d'A- « grapha ; chrétiens de la Save et du Danube ; intré- « pides Macédoniens, courez aux armes, que votre « sang s'embrase d'une noble ardeur !

« Dauphins des mers, Alcyons d'Hydra, de Psara, « et des Cyclades, entendez-vous la voix de la patrie : « *montez sur vos vaisseaux*, *saisissez le feu du* « *ciel ; la foudre est entre vos mains ; brûlez, jus-* « *que dans sa racine, l'arbre de la tyrannie !* « *Déployez vos bannières, et que la croix vic-* « *torieuse annonce au monde étonné son triomphe* « *et votre liberté.* »

Tels étaient les chants des Hellènes de Néa-Patra, qui ne tardèrent pas à former une symma-

chie (confédération), composée (1) de Démétrius Kontoïanis, de Hervé Gouras, capitaine du mont Othryx, de Dyovounitis, chef des bandes du Parnasse, du Thessalien Diamantis, et de l'Épirote Odyssée, hommes jusqu'alors inconnus à l'Europe, et qu'on verra jouer ensemble, ou tour-à-tour, un rôle important dans l'émancipation de leur patrie.

Ils avaient proclamé *le règne de la croix*, et l'Étolie attendait, pour faire cause commune avec eux, de connaître l'état des affaires du Péloponèse et de la Valachie. Ainsi ses belliqueux habitants restaient partagés entre une feinte obéissance aux mandataires de la Porte Ottomane, qui devait bientôt, à force de cruautés, les pousser à la révolte, et la cause de leurs frères que Stergios, primat d'Agrapha, taxait hautement de félonie, sans penser que, dans leur fausse attitude, toute temporisation était l'unique faute irréparable qu'ils pouvaient commettre. Ils avaient sous les yeux l'exemple de Patras, où les citoyens paisibles avaient seuls péri, parce qu'ils se croyaient forts de leur innocence; et ils délibéraient, lorsqu'ils apprirent que la cause des Moraïtes était loin d'être aussi désespérée que le disaient les Turcs de Missolonghi et de Vrachori.

En effet, l'évêque Procope, que Germanos avait détaché du côté de l'Élide, sous prétexte d'aller au-devant d'un corps de troupes sorti de Zante, avait

(1) Voici comment s'écrivent en grec les noms de ces capitaines : Κοντογιάννης. Δημήτριος. Γούρας. Δυοβουνίτης. Διαμαντῆς. Ὀδύσσευς.

arboré le labarum sur les mosquées de Gastouni, et appelé les Éléens à la défense de la patrie. Ils hésitaient, soit que la crainte d'éprouver le sort de Patras, la peur qu'ils avaient des Turcs de Lâla, ou toute autre considération, les retînt; quand le prélat, pour résoudre leurs incertitudes, ordonna à sa troupe de mettre le feu à la ville, en prescrivant aux papas de se retirer avec les saintes images et le viatique, pain sacré des anges, dans les régions escarpées de l'Olénos.

Ses ordres sont exécutés, la multitude suit les pas de ses pasteurs qui entonnent le psaume des combats: *levez-vous, seigneur, et que vos ennemis soient dispersés.* La torche à la main, l'évêque parcourt ensuite les villages de la plaine; et à sa voix, pareille à celle de la trompette qui *dissoudra le siècle par le feu*, les paysans s'empressent de brûler leurs chaumières. Le dieu des vengeances a parlé, *le grain pur doit être séparé de la paille; les Grecs n'auront désormais pour demeures, que les camps.*

Les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, s'acheminent vers les montagnes, qui seront le boulevard inexpugnable de leur liberté. Ils emportent charrues, instruments aratoires, ustensiles de ménage, et abandonnent la campagne couverte de blés en épi, qu'ils jurent de revenir moissonner quand il en sera temps, *avec des faux teintes du sang des Turcs.* La sainte Élide est déserte; et le même homme qui lui a enlevé ses habitants, expédie de tous côtés des émissaires chargés d'annoncer aux

Grecs, qu'ils vont être exterminés, s'ils s'obstinent à rester dans leurs hameaux. L'opulente ville de Pyrgos (1), qui n'était habitée que par des chrétiens, rejette son avis; mais bientôt les Laliotes les forcent, en y mettant le feu, à déférer aux avis de Procope, quoique un peu tard, et à se réfugier à Calavryta. Enfin une proclamation de Jousouf-Pacha, marquée au coin de l'impéritie, achève de généraliser l'insurrection, qu'une amnistie sincère aurait étouffée, si *l'éternel n'avait pas résolu de confondre l'iniquité par ses propres œuvres.*

Point de pardon! point d'espérance! avait déclaré Jousouf-Pacha, dans l'ivresse du sang, qu'il préférait aux fumées du vin, dont il s'abstenait depuis qu'il affectait des mœurs austères, pour en imposer à la multitude mahométane. Cette résolution, digne d'être inscrite sur la porte du Tartare, étant connue, les timides reprirent courage, et il se développa comme un instinct nouveau chez ceux qui n'avaient jamais éprouvé ses transports. On résolut de mourir; et Germanos, attentif à profiter des fautes de l'ennemi, saisit ce moyen d'électriser des hommes naguère consternés, en répondant au manifeste imprudent du chef des barbares, par un discours où l'on remarqua ces paroles de l'Écriture : *l'abîme invoque l'abîme* (2)*! que notre amour pour Dieu soit*

---

(1) *Voyez* t. IV, p. 263 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Psal. 41, 8.

fort, ô mes frères, *comme la mort* (1)*! chassons les enfants de l'esclave* (2)*! brisons leurs liens et jetons loin de nous le joug qu'ils nous ont imposé* (3)*!*... Brisons nos liens, répétèrent les Grecs; et le Péloponèse entier, à l'exception de la Corinthie et de l'Argolide, courut aux armes avec une unanimité si terrible, que les Turcs ne virent de salut qu'en se réfugiant dans les places fortes de la Chersonèse. Ainsi, Tripolitza, Monembasie, Coron, Modon, Navarin, Arcadia, se trouvèrent à-peu-près en état de siège au début de la guerre; et Germanos ayant transféré son quartier-général au monastère d'Omblos, situé à deux lieues de Patras, les chrétiens célébrèrent, en vue du camp des Turcs, la solennité de Pâques, en faisant retentir les montagnes du cri d'alégresse, *Christos anesti*, J. C. est ressuscité.

Hélas! de combien de larmes et de gémissements ce chant du triomphe du rédempteur sur les puissances de l'Érèbe, avait été suivi à Constantinople! mais sans anticiper sur cette catastrophe, portons encore une fois nos regards sur les ruines de Patras; et montrons comment, au milieu des flammes et des intrigues de la cupidité de quelques étrangers investis d'un caractère public, la faiblesse, en butte à la violence, luttait avec des chances contraires. Il ne faut rien taire à l'Europe chrétienne; car en publiant jusqu'aux fautes de ses enfants, la re-

(1) Cant. 8, 6.
(2) Gen. 21, 10.
(3) Ps. 2, 3.

ligion de J. C. a des couronnes à recueillir, jusques dans l'affliction de son église.

Le dimanche des Palmes, époque de tristes souvenirs, une famille grecque opulente, dont je tairai le nom, car celui qui est toujours prêt à pardonner, ne lui a peut-être pas retiré pour jamais les graces de sa miséricorde; n'ayant pu se réfugier au consulat de France, fut enlevée par les mahométans. Une mère, un adolescent, et deux filles que la fête de la Résurrection, jour où d'ordinaire se célèbrent les mariages, devait voir conduire au pied des autels, pour y recevoir la couronne nuptiale; accompagnés d'une domestique, sont amenés devant Jousouf-Pacha. C'étaient ces pauvres créatures, dont le consul avait entendu les cris lorsqu'on les entraînait vers l'Acropolis.

Elles se prosternent aux pieds du barbare, qui les rassure, les console et les invite à renoncer à leur Dieu. Elle frémissent, il menace, elles résistent, l'appareil de la mort les épouvante, elles pleurent, elles tremblent, les paroles fatales de l'apostasie échappent de leurs lèvres. O mon Dieu, daignez leur pardonner! Une mère effrayée sur le sort de ses filles timides, a cédé; ses filles, par amour pour celle qui leur donna le jour, ont suivi son exemple; leur frère est innocent, il ne compte pas encore deux lustres....

Les malheureuses! elles ne sont déja que trop punies! elles viennent d'être rangées au nombre des concubines de Jousouf, le jeune homme est relégué parmi ses éphèbes impurs; la rougeur couvre leurs

fronts. Les noms de Fatmé, d'Aisché, de Zuleïka, et d'Achmet, ont remplacé ceux d'Hélène, de Constance, d'Alexandrine, et d'André, que les apostats avaient reçus au baptême...... Mais que dis-je! ils assistent à leur jugement anticipé.

Anastasie, leur humble servante, a résisté; son assurance les confond: elle s'est agrandie de toute l'ignominie de ses maîtres. Des maîtres! elle n'en a plus, elle est sortie de la vallée des larmes. Sa beauté a quelque chose de sévère et de céleste. Elle est en présence de son juge qui veut l'entraîner dans l'apostasie;.. avec quelle autorité elle lui répond : *Mon dieu est le dieu de ton faux Prophète, qu'il a dévoué aux flammes éternelles. Tu peux menacer, son tonnerre retentit plus fort que les cris de rage de tes satellites. Vois ce ciel, malheureux infidèle! c'est le séjour de cette Vierge qui me tend les bras. Je la vois, que son sourire est doux! elle m'appelle.... Oui, je l'entends:* Viens, ma colombe!.. *Salut, Vierge couronnée! salut, reine des anges! salut, mère puissante de mon Christ! étoile du matin, salut! Ouvrez-vous, portes de gloire! arche d'alliance, reçois ton humble servante Anastasie! Confesseurs de mon Jésus, est-ce vous que j'aperçois, martyrs de la foi?... Dis, pacha, vois-tu Marie? Jousouf, mon frère, au nom de ce dieu mort et ressuscité pour tous les hommes, viens; demande le baptême, renonce à l'erreur!.... Mais, je le sens,* mon sauveur me rappelle à lui! Δούλα τοῦ Χριστοῦ... *Servante du Christ....* Elle expire en achevant ces mots, sans

qu'aucun des bourreaux l'ait souillée en la touchant pour lui arracher la vie.

Elle m'échappe, s'écrie Jousouf; *approche, malheureux fils de Papas*, dit-il au jeune Christodoulos, qui était âgé de quatorze ans; *mon Prophète vient, comme tu le vois, de frapper de mort une malheureuse qui n'a pas craint de blasphémer son nom! tremble d'éprouver son sort, et répète avec moi:* DIEU EST DIEU, ET MAHOMET EST SON PROPHÈTE. Le jeune grec ayant répondu au pacha par l'antiphonie de la grande solennité : J. C. EST RESSUSCITÉ, ΧΡΙΣΤΟΣ ΑΝΕΣΤΗ, la soldatesque furieuse se précipitait pour le déchirer, quand Jousouf commande d'épargner Christodoulos, qu'il condamne à recevoir cinq cents coups de bâton sous la plante des pieds, divisés en autant de jours qu'il comptait d'années.

On lui inflige aussitôt la première punition, en l'invitant à renier le Christ; mais il ne répond qu'en bénissant le Seigneur. Le supplice recommença le lendemain et durant quatorze jours, le jeune homme n'ayant pas cessé de répondre aux bourreaux, *Mon corps est à vous, mais mon ame est à Dieu, et jamais je ne l'abandonnerai, ni ma bonne Dame* (la Sainte-Vierge); au bout de ce temps, la sentence étant exécutée, Jousouf chassa le martyr avec mépris. *Mahomet*, dit-il à ses soldats, *ne veut pas de ce chien de chrétien, la résistance qu'il a opposée en est la preuve; qu'on le laisse tranquille et qu'il s'en aille!...* Et il se retira, en emportant des mou-

choirs baignés du sang de plusieurs martyrs, qui devinrent, pour les chrétiens, des reliques miraculeuses; puisqu'elles redoublèrent le zèle et la ferveur des fidèles, pour la défense de la religion et de la patrie.

Cependant la fureur des Turcs semblait augmenter en raison du déclin de leur autorité.

Tandis que les scènes dont je viens de rendre compte se passaient au château, l'aga des janissaires, accompagné de plusieurs imams, et d'une foule de Turcs, se réunissaient sur les décombres de la maison consulaire de Russie, car le feu avait tout dévoré, à l'exception du mât de pavillon, situé dans un petit jardin isolé, au haut duquel flottait encore la bannière moscovite, surmontée du globe et de la croix. Là, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures de relevée jusqu'au soir, ils s'exercèrent au tir du fusil contre ces objets de leur haine impuissante, en chargeant le nom de l'empereur orthodoxe d'injures et de malédictions. Enfin, ne pouvant venir à bout de toucher ce but, ils abattirent, à coups de hache, le mât de pavillon. Ayant ensuite foulé la croix aux pieds, et après avoir essuyé leurs souliers avec le pavillon de Russie, ils firent traîner ces insignes souverains par des Bohémiens, jusqu'à un cloaque rempli d'immondices, dans lequel on les jetta. *Ils chassèrent ensuite pendant plusieurs jours aux Grecs;* et quand ils n'en trouvèrent plus à égorger, leur rage se tourna contre les maisons que le feu avait épargnées.

Une sorte d'ordre présida aux démolitions, encouragées par des spéculateurs qui faisaient pacotille des ustensiles de ménage, des portes, des fenêtres et même des pavés des cours, qu'ils expédièrent à Lépante, dans les îles Ioniennes, à Trieste, à Ancône, et jusqu'à Livourne, où l'on vendit une quantité de vases en cuivre, au compte de deux grands personnages, qui firent leurs retours en munitions de bouche destinées à l'approvisionnement des Turcs. Le pillage devint méthodique! Ce commerce honteux était en pleine activité quand, un tremblement de terre, qui eut lieu le 26 avril, signala l'arrivée d'un paquebot venant de Prévésa, avec la nouvelle que Khourchid-pacha, convertissant en blocus le siége des châteaux de Janina, avait détaché un corps de dix-huit mille hommes contre la Morée. Le même messager annonçait que la révolte de la Valachie était apaisée, qu'une vaste conspiration avait été découverte à Constantinople; mais, ainsi qu'il arrive à ceux qui ont une fois trompé le public, on regarda ce rapport comme un stratagème usé.

Les Grecs, qui avaient d'autres avis, savaient au contraire que les provinces ultra-danubiennes étaient en pleine insurrection; et comme ils étaient persuadés que c'était l'ouvrage des Russes, ils croyaient déja voir leur avant-garde au centre de la Macédoine. Cette erreur était plus qu'excusable, d'après la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Informé, comme on l'a dit précédemment, de l'arrestation d'Aristide, qu'il avait envoyé auprès des

Serviens; pressé par les négociants grecs protégés de la Russie, établis à Constantinople, qui lui mandaient *que, la Porte ayant commencé des enquêtes secrètes, tout était découvert, que le succès de la grande entreprise dépendait de sa célérité*, ces raisons l'avaient décidé à passer nuitamment le Pruth et sa proclamation avait calmé les alarmes. On se flattait que Théodore Vladimiresko, qu'on regardait comme son agent, cesserait ses déprédations; on désirait même l'arrivée d'Hypsilantis, et plusieurs jeunes gens des colléges de Bukarest se disposèrent à se ranger sous ses drapeaux.

On savait, d'autre part, qu'un détachement de son armée, commandé par Caravia, était entré à Galatz, ville située sur le Danube, où il avait massacré une soixantaine de Turcs, la plupart patrons de navire, auxquels il avait enlevé une vingtaine de petits canons; et l'on ne vit que son succès. On applaudissait également Constantin Ducas, agent d'Ali, pacha de Janina, qui parcourait la Moldavie, en mettant tous les districts à contribution, sous prétexte de remplir la caisse de l'armée; et son crime heureux était qualifié de patriotisme. Enfin on était dans une erreur complète, quand on eut connaissance que le consul de Russie, à la résidence de Jassy, avait fulminé, au nom de son souverain, contre la proclamation d'Alexandre Hypsilantis.

Malgré cette protestation, les boïards moldaves, au lieu de se réunir à leur hospodar, Michel Soutzos, dans l'intérêt général, cessèrent de reconnaître son autorité.

Alors ce prince, compromis par sa fausse position, ne songea plus qu'à s'enfuir en chrétienté, en souhaitant à ceux qu'il abandonnait, *un sort heureux*, qu'il était loin d'espérer pour lui-même; car il fut arrêté par les Autrichiens, au sortir de la frontière, et constitué prisonnier, en vertu du droit inique de la force.

Cet évènement expliquait, par anticipation, les vues du cabinet de Vienne; et en les rapprochant de celles exprimées par le consul russe de Jassy, elles auraient tempéré, s'ils avaient pu réfléchir, l'ardeur belliqueuse d'une foule de jeunes Grecs qui s'étaient levés au premier cri d'insurrection. Ils accouraient, sans nul obstacle, par troupes armées, d'Odessa et de Niézen, dans la Petite Russie, en chantant l'hymne de Riga, et en saluant l'aurore de la régénération civile de la Hellade. Ils étaient pressés de rejoindre Alexandre Hypsilantis, qui s'avançait lentement vers la Valachie, afin de ne s'y montrer qu'à la tête d'une force assez imposante pour déterminer un mouvement général en sa faveur. En attendant, ce chef faisait annoncer que son armée, qui montait à peine à six mille hommes, en comptait au-delà de vingt mille; que la Russie lui donnait trente mille soldats, de l'artillerie, des munitions, des subsides; et que Constantinople était le but, sans être le terme, de son entreprise. On ne douta plus de ses succès. Les grands desseins de la Russie semblaient arrêtés; princes, officiers, soldats, jurèrent, dans l'extase de leur patriotisme, de ne raser leur barbe qu'après avoir inauguré le labarum sur le dôme de Sainte-Sophie.

L'enthousiasme était à cette hauteur, quand Théodore Vladimiresko, que les pandours avaient salué *Vaivoda*, ou prince, après s'être entendu avec Sava, chef des Arnaoutes, fit son entrée à Bukarest, le 20 mars. On avait eu la précaution de fermer les boutiques à son approche, (1), quoique Sava eut rassuré les habitants, lorsque le nouveau Mazaniel pénétra dans la ville par le quartier méridional. A sa droite marchait un prêtre qui portait la croix; et à sa gauche, son premier lieutenant, Théodore de Macédoine, tandis que les pandours de sa garde étaient suivis d'un corps albanais à cheval, commandé par le chef de brigands, Pharmaki; et il vint ainsi établir son quartier général dans le palais de Brancovan. Le temps était superbe; et aucun désordre ne se passa, quoique les soldats eussent grande envie de piller. A trois heures après midi, quelques officiers de Théodore parcoururent la ville; ils étaient accompagnés de prêtres, qui s'arrêtaient à chaque carrefour, pour lire une proclamation qui était suivie de chants religieux terminés par des décharges de pistolets et des cris de vive la liberté. Le soir, on prescrivit aux bourgeois d'éteindre tous leurs feux; et, à huit heures, on entendit une fusillade qui dura pendant un quart d'heure. C'était, disait-on, *un engagement entre les pandours et les Arnaoutes*; mais, au fond, ce n'était qu'un de leurs jeux ordinaires; car, le lendemain, on les vit se promener ensemble par la ville. Les pre-

(1) Laurençon. Nouvelles observ. sur la Valachie. Paris, 1822.

miers commencèrent alors à vendre aux Juifs, à quatre-vingt-quinze pour cent au-dessous de la valeur, des cachemires, des fourrures précieuses et une foule d'objets qu'ils avaient volés en traversant la Valachie, depuis Czernetz jusqu'à Bukarest. Au milieu de ce brigandage, toute prospérité publique ayant disparu, on se demandait où était Hypsilantis. Tous les vœux l'appelaient!

Il temporisait, comme on l'a dit; et son attention se portait sur l'état de la Moldavie, où les boïards, indifférents au bonheur d'un peuple qu'ils comptaient au nombre de leurs troupeaux, ne songeaient qu'à s'emparer de l'autorité qui était, à leur gré, et peut-être avec raison, depuis trop long-temps exercée par les Grecs Byzantins. Quoique cette conduite plausible, mais impolitique dans les circonstances présentes, leur eût aliéné l'esprit de la garde militaire du prince Soutzos, qui était passée sous les drapeaux d'Alexandre Hypsilantis, ils ne comprirent pas que le salut public dépendait de l'union de tous les chrétiens; et ils résolurent de sacrifier la religion et la patrie à leur coupable ambition. Ainsi toute considération religieuse ayant été écartée et le sénat moldave, à l'exemple de Dicéarque, amiral de Philippe roi de Macédoine, élevant des autels à l'injustice et à l'impiété, en repoussant le peuple et les ministres du Seigneur, résolut secrètement de servir plutôt sous les barbares, que de vivre sur le pied d'égalité avec ses compatriotes.

L'idée de maintenir l'ordre de choses existant,

sollicité par la classe moyenne des boïards, indignait surtout les grands boïards, qui se décidèrent, ainsi que leurs nobles pairs, à s'entourer d'une garde militaire. Non contents de la composer de Serviens et de Bulgares, ils poussèrent l'extravagance au point d'y incorporer une compagnie d'élite de quarante mahométans sauvés de la fureur populaire par le prince Michel Soutzos, et qui avaient par conséquent la plus grande propension à se venger des chrétiens. C'était sur eux qu'ils fondaient les moyens de terreur qu'il est nécessaire d'employer, quand un gouvernement est en opposition avec la volonté générale; et les Turcs ne manquèrent pas de répondre à cette intention. Alors les Grecs, insultés par eux jusque dans leurs demeures, s'étant révoltés, les saisirent, les désarmèrent et les conduisirent au sénat, en demandant justice de leurs excès. Cette réclamation, loin d'être écoutée, fut taxée de crime; et les boïards qui n'étaient plus à même d'y faire droit, quand ils l'auraient voulu, parce qu'une fois sortis de la ligne, ils n'y pouvaient plus rentrer; ordonnèrent à leur garde Servo-bulgare de charger les rebelles. Celle-ci s'étant déclarée contre des chefs qui n'avaient pas rougi *d'armer les infidèles contre les enfants de J. C.*, les hauts sénateurs de la Moldavie prirent la fuite, et la plupart d'entre eux se sauvèrent dans la Bessarabie; d'où ils se mirent en correspondance avec le pacha d'Ibraïlof, tandis qu'un petit nombre d'entre eux, resté à leur poste, continuait à maintenir une ombre de gouvernement.

Hypsilantis, informé de ce qui se passait à Jassy, détacha aussitôt deux de ses officiers, pour organiser la soi-disant armée de Moldavie. L'un d'eux, nommé Constantin Pentédékas, natif de Janina, ami de Ducas et par conséquent enfant perdu de la politique d'Ali Tébélen, devait réunir tous les Grecs dispersés dans le pays, et en former un corps dont il prendrait le commandement. Le second, qui était un Étolien appelé Athanase Agraphiote, avait ordre de se rendre à Galatz, pour y recevoir huit cents Grecs, et quarante pièces de canon en fonte provenant de quelques vaisseaux stationnés dans le Danube, avec l'injonction de conduire ce parc à Tergovitz. Ces dispositions faites, le prince se dirigea vers la Valachie, en lançant proclamations sur proclamations, et en réunissant, chemin faisant, sous ses drapeaux tous les Hétéristes accourus des provinces chrétiennes voisines. Enfin il arriva dans les premiers jours d'avril à Kolentina, où il établit son quartier-général, dans la maison de campagne de Bano Ghikas, distante d'une lieue de Bukarest.

Ce fut alors que l'on connut cette troupe d'Hétéristes habillés de noir, coiffés de kalpaks ou bonnets armoriés de têtes de mort, d'ossements en sautoir, formant le monogramme X surmonté d'une croix; portant des cocardes aux couleurs noire, blanche et rouge. Cependant Hypsilantis ne paraissait pas en ville; quoique une foule de curieux se portassent vers Kolentina, et que la route fut couverte de calèches du corps des boïards qui n'avaient pas émi-

gré. Tous s'empressaient d'aller faire une cour assidue au prince ainsi qu'à ses frères, George et Nicolas; mais personne ne pénétrait leur ton réservé, car on ignorait alors que Hypsilantis, Théodore Vladimiresko, et Sava, étaient dans une défiance mutuelle les uns des autres.

Les deux derniers, qui semblaient d'accord, s'étaient partagé Bukarest. Théodore faisait fortifier le monastère de Kotrulkan, où il avait fixé sa résidence, en laissant la garde de la ville à Sava, qui avait pour second, le Thessalien George (1), du mont Olympe; homme que le ciel réservait pour réparer, aux yeux de la chrétienté, les fautes des chefs dont les lâches passions allaient désoler la Valachie. Elles fermentaient; et Hypsilantis, inquiet de l'accord qui régnait entre Théodore et Sava, n'osait s'avancer dans la crainte de tomber dans quelque embuscade. Malgré cette défiance, un certain Christaris, qui de médecin s'était fait général, recrutait à Bukarest, pour le prince, dont les intrigues et les menaces déterminèrent ses antagonistes à lui prêter serment.

Le lendemain de cette espèce de cérémonie, qui eut lieu à Kolentina, le drapeau tricolore fut arboré dans plusieurs quartiers de Bukarest, et salué par les décharges de mousqueterie des pandours et des Arnaoutes. On crut alors au rapprochement des trois généraux; mais, dans une seconde entrevue,

---

(1) George, du mont Olympe; c'est le même dont les journaux ont parlé sous les noms de Giordaki et Giorgaki.

Théodore Vladimiresco déclara au prince, *que son but différait du sien; qu'étant armé uniquement pour délivrer ses compatriotes du joug pesant qui les accablait, ils ne pouvaient s'entendre. Ainsi*, ajouta-t-il, *prince, votre objet étant d'émanciper la Grèce, votre place n'est pas ici! Allez, passez le Danube; mesurez-vous avec les Turcs; quant à moi, je ne prétends pas combattre contre eux.*

On se sépara après cette conférence; et on apprit, quelques jours après, qu'Hypsilantis, qui était parti subitement de Kolentina, avait porté son quartier-général à Tergovist. A en juger par cette position, rapprochée de la frontière autrichienne, on pouvait croire que le prétendu régent de la Grèce ne songeait plus qu'à faire retraite, et qu'il était vaincu avant d'avoir tiré l'épée.

Les affaires d'Hypsilantis ne prenaient pas une tournure plus favorable auprès des Moldaves; race que le despotisme s'appliqua constamment à flétrir, en la livrant à des gouverneurs persuadés qu'il faut tenir les peuples dans l'état de pauvreté, pour les trouver toujours craintifs et dociles. Dès que Constantin Pentédékas fut arrivé à Jassy, il s'occupa, conformément à ses instructions, de réunir les Grecs épars dans le Kara-Bogdan (1), auxquels il donna une espèce d'uniforme, et de rassembler les munitions qui lui étaient nécessaires.

Au milieu de ces soins, qui l'occupaient moins que

(1) Nom turc de la Moldavie.

ses intérêts particuliers, Pentédékas reçut de la part des boïards de deuxième et troisième classe, ennemis naturels des grands boïards, la proposition de se défaire du soi-disant sénat ainsi que du métropolitain, et de les aider à se mettre en leur place à la tête du gouvernement. L'Épirote, élevé à l'école du satrape de Janina, repoussa avec une feinte horreur un pareil dessein, et mit les contendants d'accord, en se saisissant de l'autorité, résolu d'administrer la Moldavie pour son compte, sans s'embarrasser désormais de la cause commune. Il substitua, en conséquence, le gouvernement militaire au sénat, fit pendre ceux qui osaient murmurer; et ses soldats suivant l'exemple de leur chef, tout tomba presqu'aussitôt dans la confusion et l'anarchie.

Ce fut alors que les boïards restés à Jassy, d'accord avec ceux qui se trouvaient réfugiés en Bessarabie, résolurent d'appeler les Turcs à leur secours, sans s'inquiéter des suites d'une pareille invasion. A la vérité, elle ne devait coûter la vie qu'à des prolétaires; et cette considération n'était pas de nature à arrêter ces hauts et puissant esclaves, qui députèrent secrètement quatre coryphées de leur caste auprès du visir d'Ibraïlof.

Cette démarche, ignorée du public, allait faire tomber les premiers coups des Mahométans sur Athanase d'Agrapha, qui avait rétabli l'ordre à Galatz. Il avait voulu, à son arrivée dans cette ville, ignorer les noms de ceux qui s'étaient souillés par des excès, en s'associant aux crimes du féroce Caravia d'Ithaque; persuadé *qu'il valait mieux faire monter le sang*

au visage de quelques hommes égarés, que de les faire couler sous le glaive du bourreau. Usant ainsi adroitement d'un pouvoir discrétionnaire, il parvint à faire d'un ramassis de marins de l'archipel un corps militaire tellement discipliné, qu'il aurait pu tenir tête aux Turcs d'Ibraïloff, si les Grecs n'avaient pas été destinés, comme tous les peuples qui se sont émancipés jusqu'à présent, à ne triompher qu'après avoir été éprouvés par l'adversité.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Projet d'extirpation du christianisme détaillé.—Proclamation d'A. Hypsilantis, connue à Constantinople. — Alarmes. — Projets attribués aux Grecs, — démentis par les faits. — Commencement des arrestations et des massacres — provoqués par la Porte Ottomane,—qui feint de les réprimer. — Conseil tenu chez le grand-visir. — Questions qu'on y résout. — Terreur des Turcs. — Supplice de Constantin Morousi et d'une foule de chrétiens. — Notice biographique sur le patriarche Grégoire. — Cause de ses dangers. — Célébration de la Pâque. — Description de cette solennité. Arrestation du patriarche. — Il est appliqué à la torture —et pendu à la porte de la métropole. — Exécution des prélats du St-Synode. — Inquiétudes des légations chrétiennes. — Éclaircissements qu'elles demandent à la Porte Ottomane. — Réponse orgueilleuse de celle-ci. — Le cadavre du patriarche martyr, traîné dans les rues par les Juifs, — jetté à la mer. — Démolition de l'église métropolitaine. — Pillage du Phanal. — Bibliothèques vendues au poids. — Émeute des Schypetars. — Déposition du grand-visir Benderly. — Préparatifs de l'escadre ottomane pour entrer en campagne.

« Les jours des larmes étaient arrivés (1); mais ces « jours n'étaient plus ceux du peuple captif qui pleu« rait, assis sous les saules de Babylone, auxquels il

(1) Extrait de l'oraison funèbre du patriarche Grégoire, prononcée à Hydra.

« avait appendu ses harpes, pour déplorer les mal-
« heurs de Sion. L'Église triomphe dans la douleur!
« La céleste Jérusalem venait de recevoir, dans ses
« parvis, la vierge de Patras, Anastasie; et les domi-
« nations, les yeux fixés sur Constantinople, étaient
« attentives aux évènements dont cette cité, reine
« autrefois de l'Orient, et maintenant l'opprobre du
« monde, allait être le théâtre. »

Ce n'était point une fable inventée à dessein par le satrape de Janina, que le projet qu'il attribuait à la Porte ottomane, d'exterminer les chrétiens ou de les forcer à embrasser l'Islamisme, pour établir, par la conformité du culte, une sorte d'unité dans un empire où les Grecs furent de tout temps considérés comme les auxiliaires de la Russie. En cela, on avait deux chances également agréables à la cupidité et au fanatisme d'un souverain et d'un peuple animés d'une haine égale contre les chrétiens. Dans l'hypothèse de la résistance, on y trouvait le moyen de dépouiller les Grecs et de les égorger! Dans celle de l'apostasie, il y avait le triomphe toujours agréable à la multitude, de la propagation de sa folle croyance. Ce plan, ainsi modifié, offrait encore le moyen d'ajouter au fisc impérial les dotations des métropoles qu'on aurait converties en mosquées, des couvents qu'on aurait transformés en tékés de derviches, et l'avantage d'obliger la basse classe du peuple turc à travailler quand on n'aurait plus eu de chrétiens pour labourer les campagnes; car, s'il fut resté quelques Hilotes, on les aurait fait périr peu à peu. Alors la marine mar-

chande grecque devenait nationale en se mahométisant, ou bien elle tombait par la préférence qu'on aurait accordée a celle des étrangers; et l'Orient, entièrement reconstitué dans sa torpeur, prolongeait son existence despotique pendant une longue suite de siècles. Tel était le système des modérateurs du trône d'Ottman; mais quand on vit éclater la révolte d'Ali pacha, lorsqu'on eût connaissance de la défection des Souliotes, dès qu'on sut les mouvements des Hétéristes, l'insurrection des provinces ultra-danubiennes et de la Morée, alors le parti de la violence l'emportant sur celui de l'iniquité progressive, l'*exequatur* pour l'extermination générale des Grecs fut résolu dans le divan.

A peine eut-on communiqué au sultan la proclamation d'Hypsilantis, qu'on se crut au moment d'une guerre avec la Russie. Des courriers furent aussitôt expédiés jusqu'aux extrémités de l'empire, pour ordonner la mise en mouvement de tous les mahométans capables de porter les armes, avec injonction de les diriger sans délai sur Constantinople. A cet égard, les mesures répondaient à des craintes légitimes; mais, pour justifier un forfait pareil à celui de l'extermination de tous les Grecs, aux yeux de l'Europe chrétienne, qui s'est montrée depuis presque insensible à leurs infortunes, il fallait le voiler d'un de ces coups d'état qu'on nomme conspirations; et on calomnia ceux qu'on voulait perdre.

Comme, depuis la conjuration de Catilina jusqu'à la journée des poudres, à Londres, dont on célèbre

encore la commémoration en brûlant publiquement l'effigie du pape, les accusateurs se sont constitués juges dans ces sortes de causes dénoncées, poursuivies, et étouffées à leur requête, il est permis de révoquer en doute des questions établies comme des faits. Sans parler de la manière dont le père de la patrie (qui ne tarda pas à être traité comme il avait traité les autres), en usa à Rome, en réfutant les arguments de César avec la hache de ses licteurs; ni de la fraude, maintenant démasquée, des Vénitiens et du parlement britannique; il faut, avant que quelque écrivain tel que Saint-Réal élève un faux matériel en histoire, examiner et réfuter les mensonges employés pour réhabiliter la conduite sanguinaire de la Porte Ottomane.

A peine les courriers propagateurs des alarmes qui déclaraient le trône et l'autel d'Islam en danger, étaient sortis de Constantinople, qu'on fit répandre le bruit que le 16 mars était un jour marqué dans toute l'étendue de l'empire, pour le soulèvement général des Grecs. A l'appui de ce fait, on racontait que de riches négociants grecs, de la capitale, avaient formé des dépôts considérables d'armes dans leurs maisons, et que plusieurs églises en étaient remplies. Des hommes d'une fidélité éprouvée étaient chargés d'exercer aux évolutions militaires, un grand nombre d'adeptes. Les plus persuasifs devaient initier successivement toute la population grecque aux projets de la grande *synomotie;* mais leurs révélations ne devaient avoir lieu que la veille ou le jour de

l'explosion. Alors les conjurés armés auraient surpris Tophana, qui est le grand dépôt de l'artillerie de l'Empire; tandis que d'autres, pénétrant dans le sérail, auraient égorgé le sultan et se seraient saisis de ses trésors. Une troupe de marins bien disposés s'emparait, sur ces entrefaites, de la flotte qu'ils trouvaient sans défense. Ils écrasaient les corps des Topdgis ou artilleurs, celui des Janissaires; et la ville était soumise ou renversée de fond en comble dans le délai de quelques heures.

Afin d'établir la peripétie nécessaire dans la fable de ce drame d'invention atroce, un délateur, séduit par l'espoir d'une forte récompense, avait, disait-on, tout dénoncé à l'ambassadeur d'Angleterre, qui, en ayant donné avis à la Porte-Ottomane, avait fait manquer un plan dont l'exécution aurait repoussé pour jamais les bandes musulmanes au fond de l'Asie. A l'appui de cette imposture, des commentateurs pareils aux disciples d'une école qui semble avoir reçu une révélation particulière pour expliquer ce que personne n'entend, y rattachaient le mouvement provoqué par Alexandre Hypsilantis. Ils dogmatisaient en probabilités qu'ils réduisaient en axiomes, en demandant, avec audace, comment le prince phanariote aurait jamais conçu l'idée de marcher sur Constantinople avec une poignée d'hommes, s'il n'avait pas été certain de trouver la ville au pouvoir des conjurés? Enfin, en procédant de l'inconnu à l'inconnu, ils tonnaient contre des complots qui n'existaient que dans la conception d'un gouvernement

résolu à s'envelopper de la terreur nécessaire à l'accomplissement de ses desseins homicides.

On s'étonnera sans doute, un jour, comment de pareilles calomnies, répétées, soutenues et discutées, ont pu fixer un seul instant l'attention des cabinets européens, si ce n'est pour en découvrir l'absurdité. En effet, il suffisait, pour cela, de connaître et de comparer la position respective et numérique des Turcs et des Grecs qui résident dans la capitale de l'Empire ottoman, pour deviner que la prétendue conspiration de ces derniers était un prétexte politique, jeté en avant, qui cachait une arrière-pensée criminelle.

Constantinople, en y comprenant ses faubourgs et la ville asiatique de Scutari, renferme, dit-on, une population turque de sept cent mille habitants. Cette ville résidence du sultan, et de ses ministres, centre de l'énergie du gouvernement, compte au nombre de ses défenseurs, comme corps de garnison, cent cinquante mille janissaires inscrits sur les contrôles, dont vingt mille seulement sont en activité de service. A ce nombre de troupes si l'on ajoute cinq mille topdgis ou canonniers présents au drapeau, trois mille soldats du train, deux mille cipayes ou cavaliers, trois mille sililidars ou gendarmes, dix-huit cents comparadgis ou bombardiers, les compagnies de baltadgis (fendeurs de bois) et de bostandgis (jardiniers), on trouvera que le grand seigneur pouvait rassembler une force de trente-quatre mille huit cents hommes et que dans quelques heures il avait toute la population

turque à ses ordres. Mais, en ne prenant même que la milice active, une pareille garde était presque numériquement supérieure, je ne dirai pas à la masse agissante des Grecs accusés de complots, mais à leur population, qui n'est, à Constantinople, que de soixante mille individus de tout âge et de tout sexe. C'était à ce petit nombre d'hommes asservis, qui n'avaient, pour souverain et généraux, qu'un patriarche, des évêques, des prêtres, quelques princes Phanariotes aussi propres aux intrigues qu'étrangers au métier de la guerre, qu'on prêtait une idée gigantesque, comme celle de la subversion du gouvernement turc et de sa capitale.

D'après cet exposé, on se demande comment il a été possible d'imaginer et de prétendre faire croire à l'Europe, qu'une peuplade de soixante mille chrétiens, qui aurait à peine tiré de ses rangs douze mille hommes capables de porter des armes qu'elle n'avait pas, ait songé au projet qu'on lui prêtait. L'homme le plus ignorant raisonne en pareil cas; et les Grecs n'étaient pas assez aveuglés par l'enthousiasme, pour ne pas savoir que non-seulement trente-quatre mille soldats se lèveraient au premier signe de mouvement qu'ils feraient, mais que deux cent mille bras armés de fusils, de sabres, de poignards et de torches, les frapperaient et les pulvériseraient avec leurs demeures, s'ils osaient remuer; sans que l'autorité qui aurait démuselé des tigres altérés de sang chrétien, fût désormais capable de les renfermer dans les *carcères* d'où elle les aurait lâchés.

En y réfléchissant, les auteurs de la conjuration prétendue des Grecs se seraient, sans doute, plus volontiers abstenus de compromettre le nom de l'ambassadeur d'Angleterre, s'ils avaient mieux connu sa sagesse et la noblesse de son caractère. Il n'avait pas participé à la vente infame de Parga; et sans être l'ami des Grecs, M. Strangfort est trop homme d'honneur pour entrer dans une révélation dont il connaissait l'absurdité. Qu'il ait dénoncé l'insurrection du Péloponèse, de la Valachie et de la Moldavie; qu'il ait essayé ensuite de concilier les différents survenus entre la Porte Ottomane et la Russie; il n'a, j'en suis persuadé, jamais, même en cela, dépassé les limites de son mandat. Les calomnies et les mesures incendiaires dirigées contre les Grecs, sont parties de trop bas, pour qu'on ne puisse pas même présumer qu'il fera, tôt ou tard, châtier ceux qui ont entaché le nom Britannique, de leur cupidité, et de leurs basses fureurs.

Cependant, il faut l'avouer, malgré ce qu'on vient de dire, il y avait conspiration flagrante contre le despotisme mahométan. Les conjurés, initiés au mystère, avaient prêté serment devant Dieu de renoncer *à Satan, à ses pompes et à ses œuvres*, afin d'entrer dans la vie nouvelle, même avant que leurs langues fussent déliées pour bénir le nom du dieu rédempteur. Tout chrétien prenait, au baptême, l'engagement de vivre et de mourir pour un dieu jaloux, qui n'admet point de partage entre ses autels et ceux de l'impiété. Chaque Grec, ainsi compromis par les

témoins de sa régénération, était élevé à vivre en état d'hostilité contre les profanes, étranger *à leurs pompes*, ennemi *de leurs œuvres*; et chaque jour, à l'exemple des enfants d'Israël, tout Grec levait, contre le temple de Baal, la main de l'anathème. Néanmoins, tandis que les infidèles vivaient, pour me servir d'une haute pensée de Saint Paul, *dans un état de désespoir perpétuel*, desperantes se, *où il n'y avait que la stupidité et la distraction qui les empêchât de tomber*, les chrétiens se glorifiaient de souffrir sous les yeux du Seigneur. Ils savaient que ce divin maître était attentif à leurs peines, que rien ne leur arrivait que ce qui avait été déterminé par sa sagesse infinie; que le père céleste ne les avait si long-temps châtiés, et ne les châtiait encore, que par bonté, pour les purifier de plus en plus, et les rendre dignes du salaire qu'il leur avait promis; et qu'il pouvait, d'un seul mot, les délivrer de leurs infortunes.

Ces grands motifs, qui soutenaient les Grecs mieux que les maximes du Portique, loin de les tenir dans un calme propre au fatalisme, ne les empêchaient pas de soupirer après les jours de leur délivrance. Ils avaient contribué de leurs vœux, de leurs conseils et par des dons patriotiques, à la restauration désirée des autels de leurs aïeux; ils le devaient, car rien n'aurait pu, sans cela, justifier leur obéissance à des maîtres impies. Mais loin de fomenter une insurrection à Constantinople, au moment où l'on y eut connaissance de celles qui venaient d'éclater dans

diverses parties de l'empire, le chef de l'église orthodoxe consentit au plus grand des sacrifices ; le patriarche œcuménique Grégoire voulant *rendre à César plus qu'il n'appartenait à César*, lança les foudres de l'excommunication contre Alexandre Hypsilantis et ses adhérents, qui furent en même temps désavoués par l'ambassadeur de Russie, M. le baron de Strogonoff.

Malgré ces gages et ces garanties solennelles, la Porte Ottomane s'obstinant à voir dans l'insurrection des provinces ultradanubiennes, *un commencement d'exécution* des plans attribués, depuis plus d'un siècle, à la Russie, soufflait le feu du fanatisme par l'organe de Khalet effendi, au milieu de la ville antichrétienne de Constantinople. Aux suggestions perfides de ce favori sanguinaire, la population musulmane s'étant armée, on n'entendit bientôt que des rugissements, présages terribles des excès auxquels une populace féroce allait se livrer. Les victimes étaient marquées au front, les maisons qu'on devait piller désignées, et les églises vouées à la profanation, nominativement indiquées. Cependant l'autorité feignait de s'intéresser au maintien de l'ordre ; on s'imagina même qu'elle n'avait voulu qu'effrayer, lorsqu'on la vit diriger par terre quelques ortas de janissaires du côté de la Valachie, tandis qu'on embarquait un corps nombreux de Lazes (1) pour Galatz et les places de

(1) Lazes, peuples de la Colchide, qui sont ordinairement à la tête de toutes les émeutes à Constantinople.

guerre de la Bulgarie qui avoisinent la mer Noire. Les désordres qui eurent lieu à ce sujet s'expliquaient d'eux mêmes, car il est rare qu'on fasse sortir un armement ordinaire sans qu'il soit accompagné de quelque meurtre de la part des Leventis; mais les craintes ne tardèrent pas à se renouveler.

Les Valaques et les Moldaves établis à Constantinople, ayant été aussitôt décapités que saisis, sous prétexte qu'ils appartenaient à un pays insurgé, et leurs biens confisqués, les principales familles grecques comprirent qu'il n'y avait plus pour elles qu'une sûreté précaire. Alors elles commencèrent à émigrer vers Odessa; et bientôt, sans choix de lieu ni de patrie, on vit la plupart d'entr'elles monter à bord des premiers vaisseaux qui se présentaient, pour fuir loin d'une terre prête à les dévorer. Chaque jour les quartiers grecs se dépeuplaient; et plus il leur échappait de victimes, plus les janissaires, exaspérés, s'irritaient; de manière que la police, qui ne s'entendait que trop bien avec eux, ordonna aux chrétiens, dont les ombres de la nuit favorisaient la fuite, de se tenir renfermés chez eux après le coucher du soleil. Puis, sous prétexte de les protéger, on établit des postes militaires dans leurs quartiers, et cette mesure leur ôta tout moyen de s'éloigner. Bien plus, dès que le jour paraissait, les Grecs qui ne vivaient que de leur travail étaient fréquemment assassinés par leurs prétendus protecteurs; à cela près, l'état de la ville fut assez tranquille jusqu'au 15 avril, jour où l'on eut connaissance des premiers événements

de la Morée, par un Tatare expédié, comme on l'a dit, par le consul anglais de Patras.

Les Lazes embarqués pour Galatz, furieux de n'avoir pu piller avant leur départ les faubourgs de Péra et de Galata, où les Turcs supposent que toutes les richesses des Francs sont accumulées; informés de la nouvelle qui venait d'être apportée au divan, sortent de leurs vaisseaux et se précipitent sur le vaste quai de Bouioukdeyré (1). Les premiers Grecs qu'ils rencontrent tombent sous leurs coups; les domiciles des particuliers sont envahis; un vieillard que son âge rendait aussi respectable que ses rares qualités, M. Joseph Fonton, conseiller d'ambassade de Russie, ne trouve de salut qu'en se cachant dans les combles de son hôtel, qui est mis au pillage. D'autres furieux attaquent le palais d'Espagne; on ne sait comment ils ont oublié celui du baron de Strogonoff; ils viennent de mettre le feu à une église; trois fois les flammes ont respecté le village de Iéni Makhalé, le calme de l'air a arrêté les progrès de l'incendie. Les hameaux, jusqu'à Belgrade, sont la proie d'une soldatesque sans frein et sans pudeur !... Constantinople répond au signal des assassinats, la grande ville mugit; quelques Européens rencontrés dans leurs caïques, sur le Bosphore, sont fusillés; les maisons grecques sont partout attaquées; et ce n'est que le 19 avril que le carnage et le tumulte cessent, comme une scène

(1) Bouioukdeyré, bourg situé à quatre lieues de Constantinople, sur le Bosphore.

de théâtre change au coup de sifflet de celui qui fait mouvoir les machines. La Porte envoie un corps de trois cents janissaires à Bouioukdeyré, pour veiller à la sûreté de l'ambassadeur de Russie, dont on avait pillé le conseiller et l'ami. De nombreux corps de troupes, conduits par des officiers supérieurs, dissipent les hordes meurtrières qui ensanglantaient Constantinople, et les chrétiens croient au retour du calme. Calme funeste, préparé pour l'arrestation de trois cents individus des plus notables d'entre les Grecs, qui furent suppliciés dès le lendemain, sans aucune enquête.

Le divan, convoqué à la Porte du grand visir, à quatre reprises différentes, d'après les insinuations de Khalet effendi, préludait ainsi, et en propageant les fureurs populaires jusqu'à Smyrne, au grand holocauste médité ; c'était la cinquième fois de la semaine qu'il se réunissait. Le vendredi saint, au lever du soleil, le ministre d'iniquité, Benderli Ali pacha, visir azem de l'empire, assis sur son tribunal, au-dessus duquel est dessiné le chiffre du sultan, couronné de cette inscription, *une heure de justice est plus méritoire que soixante ans de prières*, commande de lever le rideau de la salle de justice. Les grands appelés au conseil s'inclinent, suivant l'usage, devant le linteau où l'on voit écrit en lettres d'or, *l'homme protégé de Dieu ne s'écarte pas de l'équité dans l'administration des affaires*, ils saluent le seuil du Reïs effendi, surmonté de cette autre sentence : *la gloire que donne la plume à ceux qui en font*

usage, durera tous les siècles. En vérité, en vérité, l'Éternel jura par la plume (1).

Alors les chefs de l'état appelés au conseil ayant été introduits dans l'ordre inverse de leurs dignités, chacun prit sa place. Le mouphti, prince des prêtres, s'assit à la droite du visir suprême, au-dessus du caziasker de Romélie, tandis que le caziasker d'Anatolie prenait place à sa gauche; l'istambol cadissi (préfet de police), les mollas de Galata, d'Eyoub, de Scutari, représentant les scribes et les anciens du peuple, se rangèrent agenouillés sur le sopha, le visage tourné vers le chiffre du sultan. Debout, au centre de la salle, le tchaoux bachi, chef du prétoire, formait l'axe éloigné de deux lignes demi-circulaires de ses sbires, dont les extrémités aboutissaient à un rang de janissaires ayant devant eux, aga, tchorbadgis (2), askers (3), oda-bachis (4), sakas (5), et karacoloudgis (6). Alors le maître des cérémonies, qui paierait de sa tête la moindre infraction à l'étiquette, ayant vérifié l'ordre et laissé un

(1) *Voyez* d'Ohsson, État de l'empire ottoman, pour ce cérémonial, qui est un calque de celui rapporté par Codin. D'Ohsson, t. III, édit. in-folio. Paris, F. Didot.

(2) Tchorbadgis, *donneurs de soupe*, colonels.

(3) Askers, *chefs de cuisine*, majors.

(4) Oda-bachis, *chefs de chambrées*, capitaines.

(5) Sakas, *porteurs d'eau*, lieutenants.

(6) Karacoloudgis, *marmitons*, caporaux.

muet en sentinelle derrière le rideau de la porte d'entrée, se retira sous le vestibule du palais.

Le visir ayant fait introduire le Reïs effendi (1) faisant fonctions de référendaire, assisté de deux maîtres des requêtes, celui-ci donna connaissance des révoltes de l'Ak Bogdan (2), du Kara Bogdan (3), du pays de Moreh (4), et de Roum (5), et le Chatir Azem prit la parole pour poser cette première question : « *Quelle peine méritent des esclaves révoltés contre* « *le vase de la grace divine et des inspirations céles-* « *tes, le chef suprême des musulmans, Khan fils* « *de Khan, souverain des deux mers et des deux* « *continens, sultan Mahmoud II ? La mort*, ré- « pondit par trois fois le conseil infernal, *la mort !* » et les tchaoux, entonnant l'*Alkisch* (*vivat*), se ré- pandirent en vœux de prospérité pour le monarque et son lieu-tenant, qui furent salués des titres de *Lions* et de *Tigres*, paroles que les successeurs d'Ottman entendent bourdonner à leurs oreilles, dès qu'ils sont sortis des langes de l'enfance (6).

(1) Reïs effendi, ministre des affaires étrangères ; il n'est considéré que comme commis du grand visir, et n'a pas séance au divan.

(2) Ak-Bogdan, Valachie.

(3) Kara-Bogdan, Moldavie.

(4) Moreh, Morée ou Péloponèse.

(5) Roum, Romélie.

(6) Suivant un ancien usage, la Validé ou sultane mère n'appelle jamais son fils que *mon Lion*, *Arslanem ; mon Tigre*,

Le visir, ou chatir azem, après s'être caressé la barbe, posa la seconde question : « *Un sujet de notre glorieux* « *sultan, quel que soit son rang, peut-il être arbi-* « *trairement puni du dernier supplice ?* » La réponse à cette question absolue étant référée au Mouphti, le pontife de Mahomet répondit : *qu'il ne pouvait s'expliquer, en temps et lieu, que par un fetwa.* Cette solution évasive laissait la solution du problême aux membres du conseil, mais ses membres, dans la peur de déplaire au premier ministre, ne s'expliquèrent qu'en disant *que S. A. étant un foyer de lumières, dépositaire de la confiance du souverain, c'était en pareil cas à lui de prononcer et de commander, l'obéissance étant leur unique partage.* Le visir, à ces mots, insiste, et le sénat de Tibère incline la tête, en portant la main sur la bouche ainsi que sur le front, et les tchaoux font de nouveau retentir le palais des cris de l'Alkisch. Le visir lève la séance et chacun se retire, satisfait de s'être conduit avec la prudence et la sagacité du serpent.

Il était huit heures du matin quand on se sépara, et une sorte de terreur panique semblait dominer les Turcs. Le glaive de la vengeance avait brillé devant eux, en sens contraire de ces étincelles qui annoncèrent à Mahomet que ses caliphes s'empareraient de la superbe métropole de Constantin. Un thériaki (1)

Kapelanem. *Voy.* d'Ohsson, État de l'empire ottoman, t. III, p. 313, édit. in-folio.

(1) Thériaki, espèce d'hommes fort décriés, adonnés à l'u-

qui assistait dans la mosquée de la Solimanie (1), à la prière du matin, échauffé, dit-on, par les vapeurs de l'opium, étant monté dans la tribune de l'imam, la barbe hérissée, l'œil en feu, l'écume à la bouche, avait prophétisé : *que l'ange exterminateur allait sortir de la Morée pour détruire les islamistes. Les montagnes*, s'écria-t-il, *vont enfanter des défenseurs de la croix. Les îles de la mer Blanche ont déchaîné leurs chiourmes ; Stambol et ses enfants seront dévorés par les flammes. Le Nazaréen l'emporte !* Cette révélation, fortuite ou provoquée, avait répandu la consternation dans le cœur des barbares, qui, soulevés et retombant comme les flots de la mer, coururent cependant vers la maison du Bostandgi bachi, pour se repaître du spectacle d'environ cinq cents têtes qui pavoisaient les galeries du charnier de ce ministre. Le prince Constantin Morousi, accusé d'être l'agent secret des Hétéristes, venait d'être décapité.

L'infortuné ! il remplissait, depuis trente-neuf jours, les périlleux devoirs du poste de premier drogman, lorsque, se rendant, la veille, à la Porte, un

---

sage de l'opium, et connus à Constantinople sous cette dénomination injurieuse.

(1) C'est derrière cette mosquée, renommée pour le fanatisme de ceux qui la fréquentent, qu'on voit les tombeaux du sultan Ahmet, de ses femmes et de cent vingt enfants issus de son sang, que son successeur sultan Moustapha fit étrangler dans un même jour.

étranger, qui s'éclipsa aussitôt, lui remit une lettre, qu'il ouvrit dès qu'il fut entré à son bureau. Elle était écrite par Alexandre Hypsilantis, après son entrée en Valachie; il lui donnait d'amples détails sur les projets des Hétéristes. Que devait faire Morousi? révéler ce qu'on lui mandait, n'était-ce pas courir à sa perte? se taire; mais l'inconnu qui lui avait remis la dépêche était peut-être un agent du gouvernement turc, qui voulait éprouver sa fidélité. Il hésita, et, ne prenant enfin conseil que de l'honneur, il se présenta, avec la lettre fatale, au Reïs effendi, auquel il fit part de son contenu.... Ce ministre le renvoie au grand visir, près duquel il l'accompagne. La dépêche est lue, on demande à Morousi s'il connaît l'individu qui la lui a donnée; il l'ignore, il ne peut même le signaler; il s'est approché de lui au moment où il entrait au sérail, parmi une foule de clients qui assiègent ordinairement le grand drogman de la Porte pour lui présenter des placets, et lui remettre des lettres d'affaire, qu'il examine dans son cabinet, et dont il fait ensuite son rapport aux ministres du banc. Il n'y a donc rien d'extraordinaire qu'il n'ait pas envisagé un homme qu'il n'avait pas plus d'intérêt à examiner que tant d'autres qui l'obsèdent ordinairement sur son passage..... Le grand visir Benderli Ali semble satisfait de cette explication, le Reïs effendi la trouve sans réplique; ils sont persuadés que le sultan s'en contentera, et ils rassurent Morousi, qui se retire aussi tranquille qu'il pouvait l'être au milieu de la tourmente publique.

Appelé le lendemain, c'était le quarantième jour depuis qu'il exerçait ses fonctions, à une conférence qui devait avoir lieu entre l'ambassadeur de Russie et la Porte, Morousi reçut en chemin une lettre du Reïs effendi, qui lui mandait que, l'entrevue étant ajournée, il l'invitait à se rendre auprès de lui. Il obéit, il se présente au ministre, qui le reçoit poliment et lui adresse ces paroles, que nous tenons des fils de la victime, auxquels son secrétaire les rendit fidèlement, telles qu'il nous les a confirmées à Paris. « *Malheureux prince, on vous calomnie ! je sais qu'on n'a rien à vous reprocher ! que ne puis-je vous justifier aux yeux du grand seigneur et vous sauver du péril qui vous menace ? Mais allez sur-le-champ chez le Kiaya bey* (ministre de l'intérieur) *pour lui prouver votre innocence. Que l'être miséricordieux et suprême vous assiste dans cette fatale circonstance !* »

Ainsi parla le Reïs effendi; et Constantin Morousi était à peine sorti du cabinet de ce ministre, qu'il fut saisi par les bourreaux. Entraîné devant l'Alaï Kiosque, lieu fixé pour son supplice, il y fut exécuté en présence du sultan Mahmoud, qui s'y était rendu exprès pour assister à la décapitation d'un prince chrétien aussi recommandable par ses vertus privées que par ses qualités éminentes. Un lac de sang impossible à franchir, impossible à effacer des pages de l'histoire, entourait le pal auquel la tête de Morousi était fixée, avec un écriteau qui le déclarait puni comme chef de la grande *Synomotie*.

Noble et sublime conjuration, pareille à cette synomotie où les apôtres et leurs disciples, sapant, par les doctrines de l'Évangile, les superstitions d'un culte méprisé et méprisable, donnaient avec joie leur vie pour témoigner la vérité du Christ! le fils d'un pâtre allait la sanctifier aux yeux de l'univers. Les chœurs mystiques de la cité sainte préludaient sur leurs lyres le triomphe de celui auquel la reine des anges avait, disait-on, révélé qu'il serait le ministre du grand Pan (1), dont la mort fut annoncée aux peuples de la Hellade, par une voix entendue du côté de la mer au moment où ce dieu fait homme venait d'expirer sur la croix.

J'en ai déja prévenu le lecteur, je suis loin de croire tout ce que je rapporte; mais je dois raconter tout ce que j'ai entendu dire, afin de tracer l'histoire d'un peuple toujours prêt à s'écrier: *Deus, ecce Deus, quem vidimus ipsi!* Grégoire avait, dit-on, reçu la manifestation de sa destinée au fond d'une vallée solitaire du mont Ménale, où il gardait les troupeaux de son père, un jour qu'accablé de la chaleur brûlante du midi,

(1) Pan, le dieu de toutes choses, le vrai dieu. C'est dans ce sens, dit Gérard Vossius (de philosophorum sectis, c. XIX, t. III, part. 2, p. 309), qu'il faut entendre cette oraison de Socrate, qu'on lit dans le Phédon : Ὦ φίλε Πὰν, καὶ ἄλλοι ὅσοι τῇδε θεοὶ, δοίητέ μοι καλῷ γενέσθαι τἄνδοθεν. Τἄξωθεν δὲ ὅσα ἔχω τοῖς ἐντὸς, εἶναί μοι φίλια. Πλούσιον δὲ νομίζοιμι τὸν σοφόν. Pan, dieu ami, et vous, dieux protecteurs, accordez-moi la grace d'être pur et sans tache d'esprit; que tout ce que je possède prospère, et que je regarde comme riche celui qui possède la sagesse.

il s'était endormi à l'ombre d'un Andrachné, sous la garde de ses chiens fidèles. Une femme, le front ceint d'étoiles, lui était apparue en le nommant *son serviteur*, d'une voix aussi douce que les flûtes éoliennes qu'on entend quelquefois gémir au fond des forêts du Sôron-Oros... Et lui montrant les trônes ecclésiastiques des Polycarpe et des Chrysostôme, qu'elle lui destinait, elle l'avait enlevé sur un char de lumière après avoir posé sur sa tête une couronne de palmes et d'olivier.

Ce songe, rapporté par le néophyte à sa mère qui était veuve, la moderne Monique s'adressa à Timothée, vieil ermite du mont Ménale, qui interpréta la vision, en disant « que l'Arcadien était appelé au service des autels du grand *Pan*, qui n'était autre que le *Christ*, et il décida ainsi du sort de Grégoire. Celui-ci entra bientôt à l'école de Dimtzana, où il fit ses premières études; et dès que le temps des épreuves fut arrivé, on le conduisit au mont Athos, vêtu d'une toge cléricale tissue des mains de sa mère, avec la laine du troupeau jadis confié à ses soins. Il se sépara ainsi de cette mère adorée, dont ses larmes mouillèrent pour la dernière fois le sein, et il salua pour toujours les montagnes témoins de son enfance! Triste condition de l'homme, qui ignore, en naissant, dans quel coin de la terre il déposera sa dépouille mortelle (1)! Le mont Athos, Patmos,

(1) J'ai extrait ce fragment de la biographie du patriarche Grégoire, tirée de son oraison funèbre, dont voici quelques

furent les lieux où Grégoire perfectionna ses études, avant de passer à Smyrne, où il reçut le sacerdoce, et, bientôt après, la couronne archi-épiscopale de cette métropole ecclésiastique, surnommée le Flambeau de l'Asie Mineure. De bonnes œuvres, unies à la douceur de la charité, y marquèrent chaque jour le passage du pasteur qui avait échangé la houlette de Ménalque contre la *Patéritza* (1), sceptre du sacerdoce de Melchisédek, roi de Salem, jusqu'au moment où il fut appelé au trône patriarcal de l'église orthodoxe d'Orient.

Sélim III ne régnait que depuis quelques années, et les fidèles respiraient à peine sous son sceptre, lorsque l'expédition des Français en Égypte, ayant servi de

---

phrases du texte : Πελοπόννησος ἡ πατρίς του, τὸ Ἅγιον Ὄρος, ἡ Πάτμος, ἡ Σμύρνη ἐθαύμασαν τὰ προτερήματά του· ... ὁ Γρηγόριος εἰς τὴν Σμύρνην ἀγκαλίζεται τὴν ἀνωτάτω φιλοσοφίαν, ἐνδύεται τὸ ἀγγελικὸν σχῆμα, χειροτονεῖται διάκονος, προσχειρίζεται ἱερεὺς, καὶ μετ' ὀλίγον προβιβάζεται εἰς τὴν Μητρόπολιν τῆς Σμύρνης, διὰ νὰ ὑπηρετήσῃ δημοσίως τὸν Θεὸν, τὸν ὁποῖον ἠγάπα.... L'orateur sacré s'exprime ensuite en ces termes, au sujet de sa préconisation au patriarcat : Ἡ ἀποστολικὴ καὶ ἀνατολικὴ ἁγία καὶ μεγάλη τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησία, ἡ μήτηρ πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν, ἡ καθολικὴ νομοθέτρια τῆς ὀρθοδοξίας, ζητεῖ ἀνάλογον τῆς δόξης της πατριάρχην· ὁ θρόνος τῶν Γρηγορίων, καὶ Χρυσοστόμων, καὶ Γενναδίων, ἀπαιτεῖ τὸν ἄξιον τούτων διάδοχον. Καὶ ἰδοὺ φωνὴ τοῦ οὐρανοῦ καὶ φωνὴ τῆς ἁγιωτάτης Συνόδου προσκαλεῖ τὸν Σμύρνης Γρηγόριον εἰς τὴν πατριαρχικὴν ἐπίσκεψιν τῆς νέας Σιών.

(1) Πατερίτζα ; c'est le nom moderne que les Grecs donnent à ce que nous appelons la *crosse*, dont celle de leurs prélats diffère par la forme, qui est celle d'une béquille noire garnie en nacre.

prétexte à une faction ennemie des réformes salutaires qu'un patriarche, ami des lettres, introduisait peu à peu dans le synode, elle parvint, en l'accusant de favoriser les idées des *Francs*, à expulser de son siége le pieux Grégoire, qui fut exilé au mont Athos. Pendant sa retraite dans la *mandra* (bercail) de la montagne Sainte, le prélat s'y appliqua à apprendre l'art de la typographie, qu'il introduisit dans sa métropole de Constantinople, où il imprima et fit imprimer plusieurs livres à l'usage des fidèles, dès qu'il fut de retour au milieu du troupeau auquel on l'avait injustement arraché. Mais rien n'est stable sous un despotisme où les révolutions du sérail, conduites et exploitées par des odalisques et des eunuques, tournent toujours au profit de la brigue et du crime. Dès sa première restauration, Grégoire avait été accusé d'être partisant secret des Russes; et il fut déposé pour la seconde fois, sous ce prétexte, aussi injuste que celui de favoriser les idées révolutionnaires, parce qu'il avait fait imprimer les Évangiles. Enfin, rappelé pour la troisième fois au trône œcuménique des Grégoire-le-Grand et des Gennade, au moment où le fougueux Mahmoud II avait ceint le sabre d'Ottman, l'Arcadien ne pouvait plus ambitionner que la couronne immortelle, qui manquait seule à sa gloire.

Grégoire n'avait encore été éprouvé que par des tribulations! Quatre-vingt-quatre années, dont plus de cinquante écoulées au milieu des sollicitudes inséparables du ministère des autels, avaient blanchi

la tête du prédestiné, quand l'insurrection éclata dans les provinces ultra-danubiennes. Il avait anathématisé ses auteurs, sans désarmer la tyrannie qui avait signalé la demeure sainte du pontife et de son synode, comme le trésor général des Grecs, et l'arsenal d'où ils devaient sortir armés pour bouleverser Constantinople. Le coup était porté; la multitude, incapable de raisonner, avait accueilli cette calomnie, et les hordes des janissaires ne tournaient plus leurs regards vers l'enceinte de l'église militante, que pour s'encourager à y porter le fer et le feu. Le patriarche le savait; mais le zèle du Seigneur l'avait décidé à braver les cris de la populace, le bruit des armes, l'aspect du carnage, pour secourir les malheureux, sans interrompre les cérémonies (1) de la semaine consacrée à la commémoration des douleurs du Sauveur du monde. Il avait célébré l'office du Vendredi-Saint, lorsqu'il fut invité à se rendre à la Porte du Chatir Azem (Grand de la tente), pour y recevoir la communication de ses ordres.

Le 19 avril au soir les massacres avaient cessé; et le patriarche, qu'on avait pressé de fuir pendant ce moment de calme, fort de la pureté de sa conscience, méprisant le peu d'années qui lui restaient à vivre,

(1) Ἦλθεν ἡ μεγάλη ἑβδομὰς, καὶ ὁ γενναῖος Γρηγόριος, μεταξὺ βαρβαρικῶν ὅπλων, καὶ κραυγῶν, καὶ σφαγῶν, ἐτέλεσεν εὐλαβῶς τὴν ἀκολουθίαν τῶν κοσμοσωτηρίων παθῶν, δακρύων συγχρόνως, καὶ τῶν ὁμογενῶν του τὰ πάθη.

Λόγος ἐπιτάφιος, σελ. 36.

voulut, à l'exemple d'Éléazar, en faire le sacrifice au troupeau que Dieu lui avait confié. Il était depuis si long-temps familiarisé avec les dangers! D'ailleurs la Porte, disait-il, afin d'inspirer à ses amis une confiance qu'il n'avait pas, lui devait de la reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus en ramenant des provinces entières révoltées à l'autorité du sultan. Ses conseils avaient souvent été utiles aux ministres dans leurs rapports politiques avec les puissances étrangères. Peut-être, dans une crise aussi difficile, voulait-on le consulter, comme il arrive dans une tempête, où l'on prend quelquefois l'avis d'un simple matelot pour sauver le navire, que chacun a intérêt à préserver du naufrage. Hélas! l'infortuné ignorait que la question insidieuse posée dans le divan tenu le matin, avait été résolue affirmativement par le sultan lui-même, qui avait, sur toutes choses, à cœur de saisir le moyen d'insulter à la majesté de l'empereur orthodoxe de Russie.

Afin de préparer une réponse à l'usage de la diplomatie chrétienne, et d'aviser à la manière de porter le coup le plus outrageant possible aux Nazaréens, on avait consulté les annales de l'empire. On y trouva qu'en 1651 et 1655, Mahomet IV régnant, et le fameux Kiupruli (1) tenant les sceaux de l'empire, on

(1) M. de la Haye, alors ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, fut insulté par ce même visir. Son fils, le sieur Vantelet, ayant refusé de trahir le secret du chiffre, éprouva des injures telles, que les huissiers qui le traînèrent en prison lui

avait supplicié deux patriarches au fond des cachots (1). C'était une autorité sans réplique, mais cela ne suffisait pas à la haine du sultan; et comme on se rappela qu'on avait fait pendre autrefois en place publique le vicaire général de l'église latine, sous prétexte qu'il correspondait avec le pape (2), on s'était arrêté à ce dernier parti, en choisissant pour l'exécution du *Panagiotatos* (3), le jour solennel de Pâque.

La mort planait sur la tête du vénérable Grégoire, lorsqu'il se présenta à la porte du Chatir Azem ou grand-visir, qui lui apprit qu'après la mort de Nicolas Morousi, son frère Démétrius s'étant retiré à Odessa, on s'était décidé à arrêter sa famille afin de la rendre responsable des entreprises du fugitif. Entrant à ce sujet dans des détails très-étendus sur la politique de la Russie, à laquelle il rattachait la folle entre-

cassèrent une dent, sans qu'on ait obtenu satisfaction d'un pareil attentat, dont les historiens turcs tirent vanité dans leurs récits. *Voy.* les mémoires de Darvieux.

(1) Le reis effendi, dans une note de sa réponse au baron de Strogonoff, qui n'a pas été imprimée, dit que ce patriarche fut *pendu publiquement* le 31 mai 1655, *comme suspect de liaisons* avec la Russie et les souverains de Moldavie et de Valachie.

(2) *Voyez* le voyage de Pietro della Valle dans la partie qui traite de Constantinople et de ce meurtre, dont les suites furent fâcheuses pour tous les Francs.

(3) Παναγιώτατος, *Tout Saint*; c'est le titre des patriarches. *Voy.* Eucolog. p. 144, 625. Codin. p. 410. Franc. Richard. in Scuto fidei pars, 2. p. 113.

prise d'Alexandre Hypsilantis, qu'il qualifiait *d'enfant perdu* de l'intrigue des Moscovites, chose dont une légation étrangère lui avait, disait-il, fourni des preuves irréfragables; le perfide assura le patriarche que la Porte, ne connaissant pas de serviteur plus zélé que lui, avait voulu le charger du soin de garder les otages; que sa demeure deviendrait leur asyle, et que *le patriarche grec serait pour l'épouse et les enfants de Morousi un gardien plus agréable qu'un mahométan*. Au sortir de cette conférence, les suspects furent conduits à la métropole; et Grégoire regarda, au milieu de ses afflictions, comme une faveur du ciel, la circonstance qui lui procurait le moyen de donner des consolations à la famille d'un martyr.

La charité des chrétiens, disait un ancien témoin des persécutions qu'ils enduraient (1), est incroyable quand quelqu'un d'eux est dans les fers. Ils prodiguent tout, convaincus qu'ils sont frères du moment où ils ont embrassé le culte du Christ; leurs biens sont communs; et persuadés de l'immortalité de leur ame, ils méprisent la vie. Grégoire, pénétré de cette charité, mais dominé par les fonctions de son ministère, avait confié ses otages au soin d'un papas, sans lui donner aucune instruction que de pourvoir à leurs besoins et de veiller à leur sûreté. Celui-ci, témoin des larmes et des angoisses d'une famille qu'il chérissait, sachant que sa perte n'était que différée, et se

(1) Lucian. in Peregrin.

rappelant que Grégoire avait répété plusieurs fois qu'il donnerait sa vie pour la sauver, ne fit aucune difficulté de se prêter à son salut. Ainsi ayant nolisé sous main un vaisseau européen prêt à mettre à la voile, il y embarqua la famille proscrite, qui avait quitté Constantinople avant même que les serviteurs de la métropole se fussent aperçus de son évasion.

A peine fut-elle connue du patriarche, qu'il dit sans s'émouvoir aux prélats de son synode, qui l'entouraient : *voilà mon arrêt de mort*. Il retourne aussitôt vers le grand visir Benderly, qui, sans le laisser parler, lui demande, d'un air courroucé, *où est la famille Morousi*. Étonné de cette question inattendue, Grégoire lui raconte ce que le traître savait mieux que lui, puisqu'il avait été l'agent provocateur d'un délit nécessaire à son projet. *Il suffit*, s'écrie-t-il, *infidèle* (1) ! *ce forfait est ton ouvrage ; retire-toi de ma présence.* Grégoire s'incline à ces mots, soutenu par ses diacres, ministres de douleur, qui le reconduisent à son palais, où il n'est pas plus tôt rentré, qu'il se prépare à la mort. Il prie devant le seigneur, il pleure, prosterné au pied de l'autel ; une sueur froide mouille son front, et, préparé à boire le calice, il se relève en disant : *que ta volonté, et non la*

(1) J'ai changé en l'adoucissant l'apostrophe du grand-visir, qui fut la suivante : *Haïdé, rou, pesséving, anna séni Sékim.* La délicatesse de notre langue ne me permet pas de la traduire.

mienne, soit faite, ô mon Dieu! γενηθήτω τὸ θέλημά σου, πλὴν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω.

L'église toute entière, plongée dans la douleur, priait aussi, renfermée au sein de ses foyers, dès qu'elle connut le motif de l'entrevue de son pasteur avec le grand visir. Puis, se rappelant ses éminentes vertus, sa tolérance à l'égard de toutes les confessions chrétiennes, parmi lesquelles Grégoire ne comptait que des amis, chacun y trouvait des motifs d'espérance tels, que l'idée d'un supplice ignominieux n'entra dans la pensée de personne. Le patriarche était au contraire à cet égard sans illusions. Cependant on ne remarquait aucune disposition hostile, de la part du grand visir Benderly. Ses paroles, en les pesant, ressemblaient plutôt à des reproches qu'à des menaces, et ce qui se passait avait plus l'air d'une disgrace que d'un projet d'attentat. Enfin le soleil le plus serein ayant terminé la journée du samedi saint, on respira, comme aux premiers symptômes d'une amélioration qui se manifeste après une crise pendant laquelle une famille tremblait pour les jours d'un père adoré.

C'est un usage aussi ancien que l'église primitive d'orient, de célébrer le mystère de la Résurrection pendant la nuit, qui est appelée à cause de cela *pervigil, afin que le Seigneur trouve les fidèles éveillés, et attendant l'arrivée de leur roi au moment de sa victoire sur la mort* (1). La rigueur du jeûne qui s'observe depuis la cène du jeudi jusqu'à l'annonce

(1) Lactant. lib. VII, c. 19. Isidor. lib. VI. Orig. c. 16.

de la phase sacrée, ne permettant aux religieux que de tremper leurs lèvres dans quelque boisson non fermentée pour se désaltérer, Grégoire ayant fait apporter une coupe remplie d'eau parfumée de miel du mont Hymette, la bénit, en goûta, et dit en soupirant: *mon ame est triste jusqu'à la mort;* Περίλυπός ἐςιν ἡ ψυχή μου ἕως θανάτου. *Le moment du combat est arrivé*, et il invite le synode réuni autour de lui à réciter les prières des agonisants. Il en prononce les premières paroles; puis, les yeux fixés au ciel, où son ame semble déja transportée, il reconnaît celle qui lui apparut autrefois dans une des vallées du Ménale en l'appelant *son serviteur;* il la salue des noms de *Reine des anges et des patriarches.* Il demande ensuite pardon à Dieu, à ses frères; et sept Hégoumènes, chefs d'autant de monastères d'Europe et d'Asie, lui ayant administré l'extrême-onction, il se lève, revêtu d'une force nouvelle.

10 heures du soir. La seconde veille de la nuit venait de sonner, et la crécelle appelait le clergé à la métropole, quand les diacres placèrent la couronne impériale (1) sur la tête de Grégoire, tandis que d'autres le revêtaient de l'éphod, et qu'un vieillard, après s'être agenouillé, ceignait ses flancs de l'étole de la valeur en disant: *reçois, homme faible, le ceinturon de la force;* Λάβε τὴν ῥομφαία σου ἀδυνάτε. On remit en ses mains le

(1) Une décrétale de Constantin permit et ordonna au patriarche, ainsi qu'aux archevêques et évêques, de porter les ornements impériaux, qu'ils revêtent encore de nos jours.

bâton pastoral, et il se leva en disant : *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ;* Πύλαι Ἅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς. *Marchons en priant ; vous serez, cette nuit même, scandalisés à cause de moi ; car il est écrit : je frapperai le pasteur, et son troupeau sera dispersé :* Ἐξέλθωμεν ὑμνήσαντες. Πάντες ὑμεῖς σκανδαλισθήσεσθε ἐν ἐμοὶ ἐν τῇ νυκτὶ ταύτῃ. Γέγραπται γάρ· Πατάξω τὸν ποιμένα, καὶ διασκορπισθήσεται τὰ πρόβατα τῆς ποίμνης.

Il dit, et, conformément aux capitulations concédées par Mahomet II, la litanie (procession) sort du palais patriarcal pour se rendre à l'église métropolitaine dédiée à saint Nicolas ; car depuis la chute du trône de Constantin jamais les Grecs n'ont consacré aucun temple à *la Sagesse éternelle*, persuadés que la grande basilique de Sainte-Sophie, maintenant convertie en mosquée, redeviendra un jour la cathédrale auguste de l'Orthodoxie (1). L'étendard du roi est déployé ; il est précédé de la croix, entourée de douze lampadophores tenant en main des torches de cire ; l'éclat de leur lumière dirige la pompe sacrée, car la lune n'a point encore paru au-dessus de l'horizon pour guider les pas des fidèles. Douze Pylophylaques (portiers), chargés de veiller aux portes du temple, les suivent, tenant en main des caducées

(1) Cette espérance de tradition est l'objet d'un chant religieux, que les Grecs n'entendent jamais sans répandre des larmes. Je regrette que les bornes de l'histoire ne me permettent pas de publier ici cette pièce inédite.

en ébène, symbole du deuil de Sion, car, au temps des empereurs chrétiens, ils portaient des verges d'or surmontées d'aigles bicéphales, emblèmes de la suprématie du prince orthodoxe sur l'orient et l'occident. Vingt-six Acolytes et trente Anagnostes, chantent à voix basse : *ô nuit de triomphe! nuit ineffable! nuit plus brillante que le jour, nuit mystérieuse, nuit témoin de l'éclat du dieu qui commande au soleil et aux astres, moins éclatants que son trône, vois nos larmes, et sois bénie d'âge en âge.* Derrière ce chœur de néophytes, car tous sont destinés au sacerdoce, s'avancent douze Thuriféraires, qui font fumer l'encens le plus pur de l'Hyémen, en balançant mollement leurs encensoirs. Après ces groupes, marchent silencieusement quatre-vingts Choristes aux voix harmonieuses, autant de chantres, quarante confesseurs, tenant entre leurs bras, croisés contre leur poitrine, le symbole de Nicée et les professions de foi des conciles jusqu'au huitième siècle, écrits sur des rouleaux de parchemin. Ils sont suivis de quatre-vingt-douze prêtres séculiers, de vingt-quatre diacres portant les manuscrits des évangiles, de douze évêques et de trois archevêques. Ceux-ci se succèdent pour soutenir le pieux Grégoire, patriarche de l'église orthodoxe, par la miséricorde de Dieu, serviteur et égal de ses frères, qui s'avance, pareil à la victime couronnée pour le sacrifice destiné à la régénération sanglante des enfants de la patrie de Platon et de saint Athanase.

Les vents avaient suspendu leurs haleines; tout

était tranquille sur la mer, dans la ville; le cortège des serviteurs de la croix avait passé en silence, à cause des dangers, sans être aperçus des infidèles. Le temple du seigneur s'est ouvert à l'approche du hiérarque; Grégoire a pris place sur le trône de saint Chrysostôme; la liturgie commence. . . . . .

Cependant, à côté des ministres saints, au lieu du concours des fidèles, que le temple ne pouvait contenir le jour de la solennité de Pâques, on ne compte qu'un petit nombre de chrétiens. Le banc des princes du Phanal est désert; les grilles de la galerie où siégeaient leurs épouses sont fermées. La place réservée à la légation de Russie n'est occupée par personne. La crainte de compromettre les Grecs a pu seule engager M. de Strogonoff à s'abstenir d'assister aux cérémonies du culte d'un souverain qui se glorifie bien plus encore d'avoir reçu le baptême, la foi et la consécration de ses autels, de la métropole de Constantinople, mère sans tache de l'église du nord, que de l'extraction royale à laquelle les dynasties barbares de ses aïeux s'attachèrent, en faisant monter sur leur trône une fille des Porphyrogénètes.

Hélas! une pareille liturgie commençait aussi à la même heure dans la superbe capitale du nord; mais sous quels auspices différents! Ici un pontife désigné aux bourreaux, entouré de quelques prêtres portant les marques des chaînes ou les stigmates de quelque torture (car aucun n'était admis au saint synode sans avoir été éprouvé par la persécution), s'approchait en tremblant du sanctuaire; à Pétersbourg, un monarque,

accompagné de Knèz et de Gossars, environné d'une garde redoutable, entouré d'un peuple nombreux, se présentait à l'autel (1) en vainqueur qui célèbre un triomphe. Cependant la triste église de Bysance, malgré son affliction, était réservée à obtenir la palme de la gloire dans cette journée où toutes les communions chrétiennes célébraient la résurrection du Rédempteur.

Malgré les angoisses du clergé, la messe fut chantée avec tout l'éclat usité dans des temps plus prospères; et après l'acclamation du *Christos anesti*, *J. C. est ressuscité*, le patriarche, ayant donné le baiser de paix à ses frères, leur dit : *Mes vœux sont accomplis; car je brûlais du desir ardent de manger avec vous cette pâque avant de mourir* (2). Puis, au moment sans doute où le canon tonnait aux bords

---

(1) L'empereur se trouvait cette année-là absent de Pétersbourg, mais nous avons cru devoir conserver ce rapprochement, fait par le savant évêque d'Égine dans son panégyrique de Grégoire, prononcé à Hydra.

(2) J'ai conservé fidèlement le récit de cet évènement, tel qu'il est raconté dans l'oraison funèbre du patriarche, prononcée à Odessa, et imprimée par ordre souverain à Pétersbourg, en grec et en russe. Voici le texte : Ἐφίσταται τέλος ἡ ἔνδοξος ἡμέρα τῆς Ἀναστάσεως καὶ συνανατέλλει μετ' αὐτῆς ὁ τῆς δόξης του ἥλιος. Ἀφ' οὗ ἐτελείωσε μετ' ἄκρας γαλήνης τοὺς τῆς Ἀναστάσεως ὕμνους, ἔφαγεν ἐπὶ τῆς ἁγίας τραπέζης τὸ τελευταῖον Πάσχα τὸ μυστικὸν, περὶ τοῦ ὁποίου, καθὼς ὁ δεσπότης καὶ διδάσκαλος Χριστὸς, ἠδύνατο καὶ αὐτὸς ὁ μακάριος νὰ εἴπῃ πρὸς τοὺς συνιερουργοῦντας ἀρχιερεῖς καὶ ἱερεῖς του· « Ἐπιθυμίᾳ ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ Πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν. » (Λουκ. κβ', ιε) p. 36.

de la Néva en signe d'alégresse, le saint patriarche sorti de l'église, précédé de son clergé, allait regagner sa demeure, lorsque des cris de fureur éclatent. Les archevêques de son synode sont enlevés à ses yeux, et son cortège sacré se disperse. Il reste seul au milieu des hordes qui l'entourent et les janissaires s'arrêtent immobiles. La dignité du Roi des sacrifices, la majesté de son front, sa barbe vénérable, qui marquait moins d'années que de vertus, l'éclat de ses ornements, font croire en ce moment *que le pontife ramenait à la foi ces farouches infidèles, tant ils paraissaient humbles en sa présence*, lorsque l'Aga des cohortes de Hadgi Bektag leur rappelle les ordres du sultan. Ils poussent un cri; ils se pressent : le patriarche est saisi, vêtu de ses habits pontificaux. On l'entraîne, on lui passe le lacet fatal au col, et il est pendu à la porte de la métropole, aux acclamations d'une populace délirante qui blasphème la divinité du Christ.

Un cachot obscur, réservé à ceux qu'on destine aux épreuves de la torture, recevait pendant ce temps les membres du synode au nombre de dix, et huit Protopapas qui avaient figuré avec eux au lavement des pieds du jeudi saint. Des chevalets, des couronnes d'osselets, des ongles de fer, des tenailles plongées dans des réchauds ardents, étaient étalés devant les prêtres du Seigneur, lorsque les portes du Tartare s'ouvrent avec fracas. Des bourreaux, assistés de plusieurs scribes, précédés de flambeaux de résine qui les éclairent, sont introduits et s'asseyent, tandis

que l'ange du Seigneur, invisible à tous les yeux, prend place au milieu de ses confesseurs pour les soutenir dans le combat, d'où ils doivent sortir victorieux.

Sans les interroger sur aucun corps de délit, car leur bouche aurait confondu l'imposture, un ouléma (docteur de la loi) propose aux prédestinés le moyen de l'apostasie pour se soustraire à une mort inévitable. Ils se taisent, et sont saisis par les exécuteurs. La tête d'Athanase, archevêque d'Anchiale, est entourée du chapelet d'osselets, qu'on étreint avec violence. Denys Calliarque, archevêque d'Éphèse, le plus riche des prélats grecs, est en même temps tenaillé avec des pinces ardentes, tandis qu'on déchire avec la main de fer, hérissée de pointes, les flancs des deux autres évêques, en leur crachant au visage. Les scribes commandent de frapper, d'agir; ils injurient; puis ordonnant de suspendre les tortures, ils s'approchent des martyrs.... Ils déplorent leur obstination, ils les conjurent d'abjurer un culte que le glorieux sultan a déclaré désormais incompatible avec les lois de son empire. — *Nous sommes prêts*, répondent les nouveaux Machabées, *à mourir pour les saintes lois de nos pères.* — On leur parle du sultan et de sa gloire. — *Sa gloire!* s'écrie Denys Calliarque, *sa gloire! qu'elle est belle! Je vois les palais éternels du firmament; ses voiles repliés me découvrent mon Roi assis dans sa gloire immense à la droite du dieu son père éternel. Pauvres infidèles! bénissez mon dieu, abjurez votre faux prophète!* — A ces

mots, les juges et les bourreaux, ne se possédant plus de fureur, ordonnent de satisfaire le peuple, qui demande le supplice des prêtres *Galiléens*. On les fait sortir du cachot. Ils marchent en priant; ils livrent leurs têtes sacrées à la main des bourreaux. Les saints hiérarques, revêtus de leurs habits pontificaux, sont pendus à des gibets dressés aux portes de diverses églises où on les a ramenés. Les jours suivants, le synode entier composé de dix vieillards, et huit prêtres attachés au service de la métropole, subissent le même sort, et les infidèles, qui envient jusqu'au bonheur de leur trépas, laissent des sentinelles auprès de leurs cadavres, afin d'empêcher les chrétiens d'en approcher. . . . .

Les anges célèbrent le triomphe de l'église d'Orient; la croix a remporté la victoire; le ciel est dans l'allégresse (1). Cependant Constantinople, abîmée dans la douleur, verse des larmes. Les légations des rois chrétiens éprouvent un mouvement d'indignation, qui est plus vivement senti par l'ambassadeur de Russie. La diplomatie de Péra se réunit pour demander à la Porte-Ottomane des explications au sujet de ce qui vient de se passer. Une réponse préparée d'avance lui apprend : *que le sultan, souverain absolu, et indépendant, ne rend raison de sa conduite à personne; qu'il a cru pouvoir punir comme il les a punis, des sujets conjurés contre son autorité, qu'il*

(1) Extrait du panégyrique de Grégoire, patriarche martyr, par Théoclète, Hégoumène du mont Pélion.

tient de Dieu, à qui seul il doit compte de ses actions. A cette assertion impie, qui établit l'homme égal à l'éternel, personne n'ayant rien allégué, M. de Strogonoff se retire à son palais de Bouïouk-Deyré, résolu de ne plus se montrer dans une cour que chacun croyait frappée de l'aveuglement avant-coureur de la chute des trônes.

Le 24 avril, les cadavres des suppliciés étant restés suspendus pendant trois jours aux gibets, le grand-visir Benderly fit ordonner de les détacher et de livrer celui du patriarche à une troupe de Juifs, choisis parmi ce qu'il y avait de plus vil entre les Israélites de Constantinople, qu'on chargea de le traîner à travers les rues et de le jeter ensuite à la mer. Une escorte de janissaires fut commandée pour surveiller l'exécution de cet ordre impie. Rien de pareil n'avait été inventé contre les plus fameux scélérats. Aussi vit-on avec horreur les restes du patriarche et des autres martyrs, souillés par les mains des ennemis les plus acharnés de la foi, essuyer la fange des ruisseaux, et servir de jouet à la haine féroce des descendants du peuple déicide. Les Turcs semblaient étonnés de la grandeur de leur attentat. Une inquiétude vague était peinte sur leurs visages; et le silence n'était interrompu, dans tous les lieux où le cortège des Hébreux passa, que par les vociférations et les injures qu'ils vomissaient contre la victime, qui semblait dire à son bourreau, lorsqu'on la traîna devant l'Alaï kiosque du sérail, où Sa Hautesse s'était rendue pour voir passer cet épouvantable cortège : *ton royaume va*

t'être ôté. Tu ne seras point réuni dans le tombeau à tes prédécesseurs (1). Enfin cette horrible saturnale de la tyrannie et de l'abjection étant arrivée à la plage, le cadavre de Grégoire, couvert d'ordures, moins dégoûtantes que les injures dont on l'avait chargé, fut jeté à la mer, où l'œil des fidèles, qui l'avait suivi, ne tarda pas à le retrouver, pour rendre aux reliques du grand martyr un hommage funèbre digne du rang illustre qu'il avait occupé dans le monde chrétien.

Chaque jour jusque-là avait été marqué par quelque forfait sanglant ; et pour donner un intermède aux scènes de barbarie, on procéda au pillage et à la démolition des églises. Elles avaient été désignées comme autant d'arsenaux, mais on n'y découvrit que quelque argenterie de peu de valeur. La profanation de la métropole de Saint-Nicolas (2) rapporta deux cent mille francs à l'avidité du sultan, qui trouva vide le trésor du patriarcat, dont les richesses étaient

(1) Daniel, IV, 28, 29 ; XIV, 18, 19, 20.

(2) On y montrait, comme à Rome, un morceau de la colonne où J. C. fut attaché ; elle était d'un brun de fer, et les Grecs prétendaient qu'elle suait le vendredi saint. On y voyait en outre trois cercueils en fer, dans l'un desquels étaient les os des sept jeunes garçons martyrisés par ordre d'Antiochus, parce qu'ils ne voulurent pas embrasser la religion païenne. Les Grecs les vénéraient sous le nom de Machabées. Les deux autres contenaient les reliques d'une reine de Constantinople et de sainte Théodose ou Vénérande, qui souffrit le martyre à Smyrne.

les pauvres, les affligés, les veuves et les orphelins, auxquels Grégoire consacrait ses revenus et ceux de l'église. Ainsi la destruction des temples du seigneur tourna à la confusion de la calomnie, qui ne tarda pas à renverser tout le quartier du Phanal, dont le successeur d'Omar fit vendre au poids les riches et nombreuses bibliothèques des princes grecs, que sa cupidité trouva plus avantageux de détruire ainsi, que d'en chauffer les bains de son sérail. Ce fut alors aussi qu'on mit, dit-on, aux enchères plusieurs familles grecques distinguées; qu'on attenta aux propriétés des banquiers et des négociants placés sous la protection de la Russie; qu'après avoir fait tomber une multitude de têtes sous le glaive des bourreaux, on eut recours aux noyades, aux déportations, et qu'on finit par égorger en masse les chrétiens des deux sexes qui se trouvaient renfermés dans les catacombes du bostandgi-bachi.

Sans doute qu'il y eut exagération sur le nombre des victimes; mais autant qu'on put en juger par le vide qu'on remarqua dans les bazars, il dut être considérable. Il fut surtout préjudiciable aux consommateurs, parce que ceux qui périrent étaient en grande partie des artisans, des boulangers, des regratiers ou bacals et des jardiniers, que la gravité de l'histoire ne dédaignera pas de regarder comme une perte aussi réelle, quoique moins éclatante, que les familles *princières* du Phanal. Les rivages du golfe de Céras et de la Propontide, jusqu'aux sept tours, furent couverts de cadavres, que la mer rejetait sur la grève,

où ils servaient de pâture aux myriades de chiens vagabonds qui infestent les rues de Constantinople. Le sultan se repaissait de ce spectacle, lorsqu'on lui révéla le seul complot véritable qu'on eut formé contre sa personne; il était, dit-on, l'ouvrage d'Ali Tébélen, que son sérasker Khourchid pacha tenait assiégé dans le château du lac de Janina.

Cette conjuration déjouée, quoique restée impunie, et adroitement appliquée à sa politique par un divan aussi cruel que dissimulé; cette conjuration, dis-je, devait éclater au milieu de l'agitation de la capitale. Quinze cents Schypetars mahométans épirotes, la plupart maçons et garçons bouchers, tous endurcis au travail ou accoutumés à verser le sang, qui s'étaient signalés en prenant la part la plus active aux désordres publics, en étaient les auteurs. Conduits par un marchand de foie nommé Khalil, natif de Delvino, ils avaient hurlé, parmi les fanatiques, avec plus de véhémence que les derviches et, sous ce voile de dévotion, ils avaient favorisé l'évasion des Grecs qui avaient pu leur payer rançon, préférant les laisser fuir à ce prix plutôt que de les égorger. Cette espèce de modération intéressée ayant été remarquée, l'autorité, qui voulait en profiter, leur en fit un crime, et on résolut de les dépouiller.

Oter à des Schypetars leur argent, ou leurs armes! il était plus facile de leur arracher la vie. Prévenus du coup qu'on méditait contre eux, le chef des Arnaoutes rappelle qu'ils doivent songer à leur sûreté; et après leur avoir expliqué les moyens d'y pourvoir, ils résolvent

de s'emparer du magasin des poudres situé près de Saint-Étienne. Ils s'étaient cantonnés de ce côté, comme s'ils eussent voulu regagner leur pays, lorsqu'on apprit leur dessein; et les janissaires envoyés contre eux, n'ayant pu parvenir à les arrêter, ce qui n'aurait eu lieu qu'en les exterminant, on saisit cette occasion pour disgracier le grand-visir Benderly. On le dépose, on l'exile; et dès qu'il est embarqué, le divan s'empresse de rejeter sur son compte les meurtres qu'il voulait pallier. Ainsi on fit annoncer aux ambassadeurs des puissances chrétiennes, et surtout à celui de Russie, qu'on avait le plus d'intérêt à ménager, que pour lui donner une satisfaction équivalente à la pendaison du patriarche de l'église orthodoxe, on avait révoqué le visir Azem, auteur de tous les maux qu'on déplorait, quoiqu'ils fussent fondés sur de bonnes raisons. On se dispensa prudemment d'en dire davantage; et quoique personne ne fût dupe de la disgrace d'un ministre qui n'avait agi que d'après les ordres précis du Grand-Seigneur, on fut charmé, à Péra, de trouver un prétexte pour excuser les mahométans aux yeux de l'Europe.

L'éloignement du grand-visir Benderly, désavoué dans des vues moins politiques que cupides, car son maître s'empara aussitôt de ses trésors, ayant été suivi du calme de la capitale, qui était celui des tombeaux, l'affreuse proposition du massacre général des Grecs fut de nouveau reproduite dans le divan. Le sultan le voulait; mais plusieurs Turcs, suscités par le mouphti, s'y étant opposés avec énergie, on dut se

contenter de faire décréter dans cette séance, tenue le 28 avril, le désarmement général des raïas de l'empire. Des ordres furent en conséquence expédiés à tous les gouverneurs des provinces; et le sultan, irrité de cette demi-mesure, disgracia les antagonistes de son projet sanguinaire, qui s'estimèrent trop heureux de ne pas payer de leurs têtes une modération si digne d'éloges.

Khalet effendi, provocateur des mesures de haute atrocité, parvint, à l'aide de sa fidèle Khasnadar Ousta, qu'il enrichit des dépouilles des dames grecques du Phanal, à calmer la fièvre du lion, auquel on fit penser à remédier aux maux de l'empire. On reprit l'organisation des bandes armées qu'on dirigeait immédiatement contre les insurgés, sans réussir à faire entrer en campagne les lâches janissaires, qui s'obstinèrent à justifier leur désobéissance, en disant qu'il ne convenait pas de dégarnir le capitale de l'empire de ses défenseurs. Leurs tribuns, vainement sommés au nom de la religion, menaçaient de faire sortir les marmites, qui sont les dignes étendards de leurs hordes faméliques; et le sultan, qu'on commençait à appeler *fils de l'esclave* (1), dut céder à la vo-

(1) C'est le nom que les Turcs donnent au Grand-seigneur lorsqu'ils se révoltent, parce que la dynastie ottomane, qui est étrangère en tout à nos mœurs, ne se reproduit que par des femmes achetées à prix d'argent, ou bien données en présent, mais toujours à titre d'*esclaves*, par les gouverneurs des provinces, ou par des corsaires, lorsque ceux-ci font des prises de cette espèce dans le cours de leurs pirateries.

lonté de la soldatesque, tant le despotisme, enfant de l'ochlocratie, est faible dans l'essence de son pouvoir.

On procédait en même temps à l'équipement de la flotte destinée à agir contre les rebelles de la Morée, mais les Hydriotes qui en formaient les équipages étant assassinés ou en fuite, il fallut aviser aux moyens de les remplacer. On jeta d'abord les yeux sur les barbaresques; et comme ils étaient à peine au nombre de cent hommes, après avoir exercé la presse sur les bateliers, on se vit obligé de recourir aux ministres des puissances européennes, qu'on pria de permettre d'employer les marins qui vivaient sous leur protection, pour faire justice des Moraïtes. On les trouva plus faciles, sur cet article, que les janissaires.

A la vérité, indépendamment de leur obligeance pour le sultan, qui venait de manifester si hautement ses sentiments d'estime à leur égard, les légations se débarrassaient ainsi d'une foule de misérables, sans honneur et sans patrie, qui, réunis aux Esclavons, qu'on voit errer par bandes à Constantinople, meublèrent, d'une manière digne d'elles, les chiourmes de Sa Hautesse. On entassa ensuite à bord des superbes vaisseaux de celui qui s'intitule le Souverain des deux mers et des deux continents, des soldats et des artilleurs; et le grand amiral Kara Ali, capitan - pacha, qui était fils d'un meunier de Trébizonde, ayant arboré son pavillon au mât d'un vaisseau de cent dix canons, prit le commandement de ce ramas hétérogène de barbares et de criminels, après avoir

reçu de la bouche du sultan l'ordre *de ne lui rapporter que les cendres du Péloponèse;* prétendant *qu'il fallait en calciner jusqu'aux montagnes.*

CHAPITRE II.

Soulèvement général de la Grèce.—Situation politique d'Hydra, Spetzia, Psara.—Elles proclament l'indépendance. — Patriotisme de leurs armateurs.— Continuation des affaires de Moldavie et de Valachie. — Mauvaise direction des insurgés. — Marche du pacha d'Ibraïlof. — Combat de Galatz. — Valeur brillante d'Athanase et des Grecs. — Se retirent sur le Pruth. — Remontent à Iassy; arrivée de Cantacuzène dans cette ville. — Arrestation de Théodore Vladimiresco. — Il est décapité.—Retraite d'Hypsilantis. — Défection de Cantacuzène. — Bataillon sacré des Hétéristes. — Dévouement sublime d'Athanase. — Combat de Skullen. — Objet de l'admiration de la postérité. — Fin glorieuse de Spiros d'Alostros. — Noms des héros morts pour la patrie.— Combat de Dragachan. — Destruction du bataillon sacré.—Fuite d'Hypsilantis.—Sa proclamation injurieuse. —Se réfugie en Autriche, est arrêté et incarcéré à Mongatz.

Aux accents souverains de la religion outragée, les Grecs Moraïtes, refoulés dans les montagnes; les Béotiens, déconcertés, après leurs succès, par l'annonce de l'approche des Turcs que Khourchid pacha expédiait contre eux; les Étoliens, jusqu'alors indécis; les Souliotes, retranchés dans leurs météores, ju-

rèrent unanimement de mourir pour la patrie; et le cri de vengeance ayant retenti au milieu de la mer Égée, l'ébranlement devint général. Mais dans quel moment et sous quels auspices les chrétiens allaient-ils engager une lutte, non moins inégale par le nombre que celle de leurs ancêtres contre Xerxès et incomparablement plus éloignée de toute chance de succès, puisqu'ils n'avaient pour eux, ni les armes, ni la supériorité de la tactique! Car où etaient leur Miltiade, leur Thémistocle, leur Cimon, leurs arsenaux, et les oracles qui devaient leur rendre des réponses capables d'enflammer leur courage? Désavoués par la Russie, les chefs de l'insurrection des provinces ultradanubiennes étaient à moitié vaincus avant d'avoir tiré l'épée. Dénoncés comme des rebelles au tribunal de l'amphictyonie européenne, les Grecs y avaient été condamnés sans être entendus. D'autres que les Hydriotes auraient légitimé une indifférence que l'égoïsme aurait qualifiée de salutaire, en flétrissant du titre de rebelles leurs compatriotes de Constantinople et de Patras, et alors les insulaires, qui ne s'étaient pas encore compromis, pouvaient espérer de demeurer tranquilles et respectés. Mais une voix plus puissante que celle de la Pythie avait parlé; la voix des martyrs et des confesseurs du Très-Haut était montée jusqu'au trône du miséricordieux, qui avait commandé à son peuple de prendre les armes, en lui annonçant le triomphe de la croix.

Les Hydriotes, sortis du sein des mers, comme la fortune, qui les a placés au premier rang des na-

vigateurs de l'Archipel, ayant une richesse navale de cent vingt vaisseaux, quelques capitalistes possesseurs d'un mobilier de quarante millions, devaient cependant y penser longtemps, avant de compromettre une existence pareille à celle dont ils jouissaient. Sobres, actifs, économes, satisfaits d'un modique salaire, ils s'étaient rendus maîtres du commerce du Levant, que personne ne pouvait leur disputer sous le rapport de l'économie du transport. Gouvernés par un sénat, que présidait un chef électif pris entre leurs capitaines et confirmé à vie au nom du Sultan, qui n'en savait rien; régis d'après les lois du code de commerce français, qu'ils s'étaient fait concéder à prix d'argent par le capitan pacha suzerain de la mer Égée, ils ne payaient d'autre tribut à la couronne, que celui de cinq cents marins, qu'ils étaient obligés de lever et d'entretenir à leurs frais, pour l'armement annuel de la flotte chargée de percevoir l'impôt des îles de la mer Blanche. Cette corvée n'avait d'odieux, en principe, que le nom de servitude à titre de *rachat de la tête*, qu'on lui donnait. Répartis sur les vaisseaux turcs, les Hydriotes y faisaient la manœuvre des voiles et l'office de timoniers, sous le commandement d'un de leurs capitaines. Celui-ci, en qualité d'*abject*, avait, comme les huguenots autrefois sur nos vaisseaux, son poste à la proue du bâtiment, tandis que l'amiral ou le capitaine du bord, pareil aux dieux d'Épicure, mollement couché à la poupe, fumait, en laissant jusqu'au soin de se naufrager à des subalternes trop honorés

quand il daignait leur demander quel temps il faisait, ou de quel côté on portait le cap. Jamais service ne fut plus doux.

Le capitan-pacha avait à son bord, harem d'éphèbes, cuisine abondante, chancellerie, (car, en sa qualité de ministre de la marine, un détachement de scribes et de drogmans voyageait avec cette Altesse,) derviches chargés de prier, musiciens, saltimbanques, joueurs de marionnettes, tireurs de cartes, diseurs de bonne aventure que l'on consultait plutôt que la boussole, et, chose indispensable, une escouade de bourreaux. Des boutiques de café encombraient les entre-ponts, garnis de nattes, sans s'inquiéter des accidents du feu, auxquels une providence particulière veillait pour empêcher des malheurs qui auraient dû arriver plus fréquemment. On prenait port chaque soir, afin de dormir plus à l'aise; sans oublier de tirer le canon d'*Alai*, comme après une victoire. Telle était la vie des Argonautes mahométans, bien différents des Barberousse et des Dragut, terreur de la croix, qui élevèrent si haut la gloire du croissant. Aussi les Hydriotes, mieux nourris et mieux traités que sur leurs vaisseaux, se seraient-ils disputé le plaisir de faire ces campagnes, qu'ils nommaient des parties de cocagne, s'ils n'avaient eu, chaque année, sous les yeux, le spectacle de leurs frères, (que les infidèles qualifiaient de *Taouchans* ou *Lièvres*, à cause de leur timidité,) pressurés, torturés, et souvent pendus, par d'aussi lâches opresseurs.

A cette humiliation près, si toute injure nationale n'était pas plus cruelle que la mort, Hydra était heureuse. Elle était surtout florissante; déja ses habitants avaient trouvé le moyen d'acquitter le tribut du Minotaure, en se faisant remplacer, sur l'escadre turque, par des matelots d'Hermione, qu'ils commençaient à associer à leur navigation, où ils les engageaient à la solde, tandis que chaque marin d'Hydra était embarqué à la part. Le président de l'île n'avait d'autorité que sur une cinquantaine de gardes. Les impôts se montaient à deux pour cent prélevés sur l'entrée et la sortie des marchandises; des écoles répandaient chez eux l'instruction publique; un hospice, où la charité (non celle qui cesse de mériter ce nom en favorisant la mendicité) était destinée aux infortunés; un lazaret repoussait la peste de leurs rivages, moins sûrement que l'austérité de leurs mœurs n'en éloignait la contagion morale de l'Europe. Une population de trente-cinq mille ames vivait ainsi sur un rocher, où les riches seuls pouvaient faire creuser leurs sarcophages, tandis que le peuple se faisait inhumer en terre ferme. Aussi, riches uniquement du commerce, ils chantaient : *Hydra n'a point de champs; mais elle a des vaisseaux! Neptune est son domaine, ses nautonniers sont ses laboureurs. Avec ses vaisseaux rapides, Hydra moissonne en Égypte, s'enrichit en Provence et vendange sur les coteaux de la Grèce!*

Tiparenus (Spetzia,) et la stérile Psara, en pouvaient dire autant. Tributaires de la Porte aux mêmes

titrés qu'Hydra, elles étaient également l'œuvre de l'industrie, et unies entre elles par les liens du sang, leurs habitants avaient reçu du divan, dans ces derniers temps, le titre de *Neferlides*, ou auxiliaires! Que n'aurait pas fait un souverain de sujets devenus opulents pour soutenir l'auteur de leur bien être? car il est dans la nature des peuples qu'un état a enrichis, d'employer toute leur énergie pour le soutenir. Mais, nous l'avons dit, la prospérité de quelques insulaires était un contre-sens politique du despotisme (1); les Grecs, solidaires à ses yeux, étaient tous compromis par l'insurrection de la Morée, et ce ne fut qu'à regret qu'ils devinrent infidèles.

Constantin B......, agent d'Ali tébélen, leur avait depuis long-temps communiqué le plan de la Porte, tendant à l'extirpation du christianisme; mais cette révélation était si atroce, que les Hydriotes la regardèrent comme une fraude criminelle inventée par le satrape de Janina, dans le but d'opérer une diversion favorable à sa cause. Ils l'abhorraient trop, pour ne pas se défier de tout ce qui venait de sa part. C'était par suite de leurs ressentiments contre lui, à cause de l'assassinat de leur compatriote, le capitaine Sahinis, qu'ils avaient, ainsi qu'on l'a rapporté ailleurs, contribué avec tant de zèle à l'armement de l'escadre du Capitana bey, auquel ils avaient fourni environ trois cents matelots. Mais quel fut leur étonnement, quand des lettres de Pré-

(1) *Voyez* t. v, c. 137 de mon Voyage dans la Grèce.

vésa leur apprirent que leurs enfants, leurs frères, leurs parents, embarqués, depuis plus de huit mois, sous le pavillon de ce vice-amiral, avaient été en partie assassinés, dès que le barbare avait eu connaissance de ce qui était arrivé à Patras! Cent des plus braves marins avaient péri; et ceux qu'on avait épargnés, avaient été dirigés de Salagora (1) vers Janina, pour les employer sur une escadrille qu'on voulait opposer à celle d'Ali pacha, qui était maîtresse de la navigation du lac, depuis le commencement du siége. On les avait obligés, ainsi qu'une foule de paysans chrétiens que les Turcs chassaient devant eux à coups de fouet, à transporter des barques entières sur leurs épaules, à défaut de moyens de charroi. Plusieurs avaient succombé sous le poids de pareils fardeaux; et ceux des Hydriotes qui vivaient encore, ne devaient combattre qu'enchaînés aux bancs des rameurs des barques chargées des soldats de Khourchid pacha.

A la lecture de cette dépêche, la consternation fut générale. Les vieillards maudirent leur existence! *L'année*, s'écriaient les femmes, *a perdu son printemps*; et cette voix lamentable, entendue autrefois dans Athènes, jointe à des dépêches importantes arrivées par un paquebot expédié de Psara, obligea le sénat à examiner la grande question de l'insurrection. « Le péril est imminent, écrivaient les

(1) Salagora, échelle principale du golfe Ambracique. *Voy.* t. II, p. 139 de mon Voyage dans la Grèce.

« Tétrarques de Psara, (1) il n'y a plus de temps à « perdre! Le Divan a résolu le désarmement général « des Grecs; et la marine n'étant pas exceptée de « cette disposition, vous ne souffrirez pas, sans doute, « qu'on arrache de nos mains quatre mille canons, « et plus de soixante mille fusils, fruit de tant d'é« pargnes et de travaux, que nous ne devons céder « qu'avec la vie; puisqu'en les livrant nous la per« drons avec eux. »

Entraîné par ces avis, et informé que les îles de Spetzia et Psara avaient arboré depuis long-temps le drapeau de la religion, le sénat d'Hydra composé de Lazare Condouriotis, président, Stamatis Bodouris, Georges Ghionés, Zamados, Emmanuel Tombazis, Anagnoste Œconomos, Basile Bodouris, et François Bulgaris, proclamèrent solennellement, le 28 avril, *le Règne de la Croix*. Le lendemain, le nouveau pavillon ayant été béni par Cyrille, évêque d'Egine, fut arboré aux acclamations du peuple, auquel on adressa la déclaration suivante :

(2) Au nom de Dieu Tout Puissant.

« La nation grecque fatiguée de gémir sous le

---

(1) Tétrarques. L'île de Psara était administrée par un conseil de quatre magistrats chargés de rendre la justice. Ils avaient chacun une partie du sceau, qui était divisé en quatre portions, qu'on devait réunir pour confirmer chaque délibération prise d'un commun accord.

(2) Ἐν ὀνόματι Θεοῦ Παντοκράτορος.

Τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος βεβαρυμένον πλέον νὰ ἀναστενάζῃ ὑπὸ τὸν σκληρὸν

« joug cruel qui l'accable depuis quatre siècles, se « lève et court aux armes pour briser les chaînes « dont les barbares mahométans l'avaient indigne- « ment flétrie. Le nom sacré de liberté retentit dans « toutes les parties de la Hellade; tout cœur grec « s'enflamme du désir de reconquérir ce don inap- « préciable de la Providence, ou de périr dans ce « glorieux combat.

« Les habitans d'Hydra, jaloux de ne pas être les « moins ardents dans cette lutte généreuse, bravant « toute espèce de dangers, ont décidé d'employer « leurs ressources, leurs moyens particuliers et les « avantages de leur position, pour combattre l'en- « nemi commun. »

En conséquence de cette résolution, le sénat faisait savoir qu'il avait nommé pour commandant de ses forces navales, Jacques Tombasis, fils de Nicolas, capitaine du vaisseau *le Thémistocle*, de seize canons, qu'il déclarait navarque, ou amiral. Ses instructions

---

ζυγὸν, ἀπὸ τοῦ ὁποίου τέσσαρας περίπου αἰῶνας καταθλίβεται ἐπονειδιστικῶς, τρέχει μὲ γενικὴν καὶ ὁμόφωνον ὁρμὴν εἰς τὰ ὅπλα, διὰ νὰ κατασυντρίψῃ τὰς βαρεῖς ἁλύσσους τὰς ὑπὸ τῶν βαρβάρων Μωαμεθανῶν περιτεθείσας εἰς αὐτό. Τὸ ἱερὸν ὄνομα τῆς ἐλευθερίας ἀντηχεῖ εἰς ὅλα τὰ μέρη τῆς Ἑλλάδος, καὶ πᾶσα Ἑλληνικὴ καρδία ἀναφλέγεται ἀπὸ τὴν ἐπιθυμίαν τοῦ νὰ ἐπαναλάβῃ τὸ πολύτιμον τοῦτο δῶρον τοῦ Θεοῦ, ἢ νὰ ἀπολεσθῇ εἰς τὸν ὑπὲρ τούτου ἀγῶνα.

Οἱ κάτοικοι τῆς νήσου Ὕδρας δὲν θέλουν μείνει ὀλιγώτερον πρόθυμοι εἰς τὸν εὐγενῆ τοῦτον ἀγῶνα· ἀλλὰ καταφρονοῦντες πάντα κίνδυνον διὰ νὰ καταστρέψωσι τοὺς τυράννους των, θέλουν μεταχειρισθῇ τοῦτο τὸ μόνον μέσον, τὸ ὁποῖον ἡ φύσις τῆς τοπικῆς αὐτῶν θέσεως δίδει εἰς αὐτοὺς πρὸς τὸν σκοπὸν τοῦτον.

énoncées dans le corps du décret portaient, qu'il se dirigerait avec les armements mis sous ses ordres, partout où il le jugerait nécessaire, pour combattre les forces ottomanes, par les moyens usités dans une guerre légitime, jusqu'à ce que la liberté et l'indépendance de la Grèce fussent affermies sur une base inébranlable.

Cette résolution fut aussitôt expédiée aux amirautés de Spetzia, de Psara, et des îles qui possédaient des vaisseaux, pour y donner leur adhésion. Elle était digne de la cause qu'elles avaient embrassée, et le scandale antique des rivalités suscitées entre l'Athénien Thémistocle et le Spartiate Eurybiade, fils d'Euryclide, au moment du danger le plus grand de la patrie, pour décider qui aurait la vaine gloire du commandement, ne se présenta pas même à la pensée des capitaines grecs de la mer Égée. Jacques Tombasis, fils de Nicolas, fut unanimement proclamé par eux navarque général de l'Union! Des souscriptions furent immédiatement ouvertes à Hydra, où l'on vit MM. Condouriotis et Orlando faire les fonds nécessaires à l'entretien, chacun, de dix vaisseaux, montant à cinquante-six mille francs par mois de dépense, formant ainsi une somme de cent douze mille francs, que ces deux estimables citoyens payèrent pendant la campagne qui commença au mois d'avril 1821.

On mit en même temps la main à l'œuvre pour équiper une flotte. Un nommé Bombas, professeur au collége de Chios, auquel les Hydriotes avaient donné

asyle, pour le dérober aux recherches de la Porte ottomane, qui le poursuivait comme hétériste, enflammait les habitans par ses discours sur l'*union* (περὶ ἁρμονίας) et la *liberté* (περὶ ἐλευθερίας), qu'il leur peignait plutôt sous les couleurs de son imagination, qu'avec les sévères beautés de la vraie liberté, qu'un peuple appelé par la voix de la religion priait l'Éternel de lui accorder. On travaillait, on chantait, on priait; et jamais Tyr, Carthage, Tarente ni Athènes aux temps de leurs prospérités, ne déployèrent plus d'activité que n'en montraient les Grecs impatients de venger des siècles d'outrages sur les ennemis des autels du Christ et de la patrie.

La Grèce vue de ce côté, présentait un spectacle digne de l'admiration de la chrétienté; mais combien son horizon politique était différent au-delà du Danube! Les boyards de Jassy étaient venus à bout de déterminer les Turcs à entrer dans leur province, où l'on prétendit alors qu'ils ne pénétrèrent, ainsi qu'en Valachie, qu'après l'autorisation du congrès rassemblé à Laybach. Pendant cet intervalle, Alexandre Hypsilantis retiré, comme nous l'avons dit, à Tergovitz, avec un parc de trois pièces d'artillerie de petit calibre, enlevées de la porte des prisons de Bucharest et resté aussi tranquille dans son quartier général que le vainqueur de Cannes à Capoue, feignait de se repaître d'illusions, qui servaient à abuser ses partisans. C'étaient des arnaoutes, des cosaques, des lanciers, des pandours, des gens tirés des mines de sel, et des hétéristes fort braves

sans doute, mais tellement enthousiastes, qu'ils ne rêvaient que prodiges et victoires, avec une admirable insouciance.

Ces bandes hétérogènes, à entendre le chef et son conseil, qui était composé du prince Cantacuzène, de Christari, médecin, de Lassani, homme très décrié, et d'Orphanos, commis aux écritures dans la factorerie grecque de Bocaori, négociant d'Odessa; ces bandes, disait-on, étaient destinées à entrer dans un cadre regulier formé par une réserve commandée par Démétrius Hypsilantis, qui devait passer le Pruth à la tête de seize mille hommes et de vingt pièces d'artillerie. On nommait les généraux, les colonels, les majors qui s'y trouvaient, et la chose, qu'il est encore difficile d'expliquer autrement qu'en disant qu'il y a eu un projet désavoué, semblait si évidente, qu'on était généralement tranquille. Aussi, il n'était question dans l'armée d'Hypsilantis, ni de discipline, ni d'ordre, excepté parmi les hétéristes, dont le bataillon refusant solde, et vêtements, menait une vie toute spartiate, en s'exerçant journellement aux manœuvres et à des travaux pénibles. Mais hors du quartier de cette superbe et magnanime milice, le camp n'offrait que l'image de l'anarchie. Ce n'étaient, tantôt chez Hypsilantis, et tantôt chez Cantacuzène, que festins, concerts, bals; et la surveillance était négligée au point, qu'un Turc de distinction, déguisé en Arménien, vécut aux dépens des insurgés pour les espionner, et séjourna à Tergovitz tout le temps que leurs généraux improvisés y passèrent. Les soldats, à l'exem-

ple de leurs chefs, se régalaient aux dépens des campagnes, que les habitants forcés d'abandonner leurs misérables huttes désertaient, lorsqu'on apprit que les Turcs venaient de passer le Danube.

Le $\frac{1}{13}$ mai, le visir d'Ibraïlof ayant reçu avis que la division turque sortie de Constantinople, qui avait dévasté Bouïoukdeyré, remontait le Danube, parut au lever du soleil devant Galatz. Son corps d'armée composé de cinq mille cavaliers et de douze mille fantassins, soutenus par douze pièces d'artillerie de campagne, mettait les chances tellement en sa faveur, que les habitants qui purent se sauver, se retirèrent dans l'intérieur du pays. Les Grecs auraient pu sans déshonneur les imiter; mais, quoique leur général Athanase d'Agrapha, qui commandait ces braves, montant au nombre de deux cents, n'eût que des forces plus que disproportionnées, tous résolurent d'attendre les barbares de pied ferme. On avait pour appui des retranchements en terre à moitié ruinés, que les Russes avaient élevés pendant la dernière guerre, afin de mettre Galatz à l'abri d'un coup de main, et ce fut là qu'on résolut de s'établir.

En conséquence, l'Étolien Athanase confia la défense de la redoute située à l'extrême droite de la ligne à Kotiras du Péloponèse, qui se chargea de la défendre avec trente-quatre hommes et deux petites pièces de canon en fonte. Les autres postes furent occupés par Spiros Alostros, de Zante; Hélie et Triphos Mingrélis, de Céphalonie, frères toujours unis dans les différentes vicissitudes de la vie, et Georges

Pépas Mavro-Thalassites; tandis qu'Athanase à la tête de quarante-cinq soldats, appuyés par trois pièces d'artillerie, montées sur des affûts de marine, s'établit dans le retranchement le mieux conservé et le plus exposé, à cause de sa position avancée. La première fureur de l'ennemi se porta effectivement contre lui; et le séraskier turc, n'ayant pu parvenir à le forcer malgré une perte d'hommes considérable, détacha une partie de sa cavalerie, qui, ayant tourné les Grecs, déboucha devant Galatz.

Vingt chaloupes canonnières turques venaient au même instant de s'embosser sous la ville, dont elles foudroyaient les églises et les principales maisons, lorsqu'on conseilla à Kotiras d'évacuer sa batterie qui se trouvait à découvert. *Amis*, répondit-il à ses soldats, *nous devons un grand exemple à la Grèce; je nourrissais depuis long-temps le besoin de me venger des Turcs, et je ne pouvais souhaiter une plus belle occasion que celle qui nous est offerte! Que ceux qui partagent mes sentiments me suivent; nous ne devons pas voir coucher le soleil.* Il était midi! Vingt-cinq des siens se précipitent sur ses pas, il franchit l'espace, il tombe au milieu de Galatz, où la cavalerie turque qui aurait pu s'opposer à son passage s'amusait à piller. Tel qu'un lion furieux, il parcourt les rues avec ses braves, fait main basse sur les ennemis qu'il trouve dispersés, en tue un grand nombre; et, cerné par eux, il entre dans une maison où une horde d'infidèles s'enivrait. Il les égorge, et faisant une place forte de cette de-

meure ensanglantée, il y combat, et environné des flammes que les Turcs, qui n'avaient pu les vaincre, allumèrent, il périt avec les siens, en montrant ainsi que la Grèce possédait encore des enfants dignes de l'admiration du monde.

Le visir d'Ibraïlof maître de Galatz, craignant néanmoins d'attaquer de front les Grecs décidés à se défendre à outrance, avait jugé à propos d'envoyer un parlementaire à Athanase, auquel il offrait une capitulation honorable. Celui-ci ne crut pas devoir en laisser ignorer les conditions à ses camarades; puis élevant la voix il leur dit : *Continuons, mes frères, le combat; ce qu'on nous offre est spécieux; car il n'y a d'arrangement convenable à espérer que quand on est le plus fort....* Redoublant d'audace, il se met aussitôt à la tête d'une sortie, repousse les Turcs, et parvient à tuer de sa main le neveu du commandant d'Ibraïlof.

Cependant les deux retranchements déja délabrés, défendus par cent cinquante hommes, ayant été rasés après une canonnade de six heures, Athanase rassemblant les débris de sa troupe, parvint à contenir l'ennemi jusqu'au coucher du soleil, et la nuit étant devenue obscure, il leur proposa d'en profiter pour traverser le camp des mahométans. Sa résolution ayant été acceptée, il embrasse ceux de ses soldats qui étaient morts dans la tranchée et ordonnant de charger les canons, en y attachant des mèches calculées de manière à y mettre le feu à des distances de temps inégales; il quitte ses bottes, afin

d'être plus léger à la course. Il prévient en même temps ses palicares de prendre leurs capes sur l'épaule droite, et quand ils seront en vue de l'ennemi, de les déposer, comme s'ils se tapissaient pour tirer, tandis qu'ils fuiraient à gauche, en laissant les Turcs faire feu contre leurs vêtements. On le suit, et à la faveur de ce stratagème, Athanase ainsi que ses soldats s'étant sauvés parvinrent à gagner une presqu'île formée par le lac Bralitz et le Pruth, non loin de son embouchure dans le Danube où ils trouvèrent, il faut le dire à leur honte, six cents Grecs qui avaient pris la fuite, au moment où les Turcs avaient paru devant Galatz! Le capitaine Sphaëlos, de Zante, qui avait sous ses ordres quatre bâtiments de commerce mouillés dans cet endroit, les avait recueillis et protégés contre les barbares, qu'il avait éloignés à coups de canon de son voisinage.

Telle fut l'issue du combat de Galatz; et si les six cents hommes qui abandonnèrent l'Étolien Athanase, l'avaient secondé, peut-être que les mahométans auraient été ignominieusement repoussés. Ils auraient ainsi épargné aux Moldaves la douleur de voir les libérateurs que leurs boïards avaient suscités, massacrer, et traîner en esclavage leurs compatriotes. Le 14 mai, les Turcs, maîtres de la ville, fondirent sur les églises que leur artillerie n'avait pu renverser; et après mille profanations mêlées d'injures révoltantes contre le Christ, auquel ils disaient : *de les écraser s'il était le Dieu vivant*, ils se baignèrent dans le sang des chrétiens, et les boïards qui se trouvaient à Ibraïlof

jouirent du spectacle des têtes des Moldaves et des esclaves qu'on y apporta en triomphe.

Pendant que le sang des martyrs inondait les temples et les rues de Galatz; Athanase réfugié dans la presqu'île du Pruth, faisait creuser un fossé à l'entrée pour l'isoler, et comme il avait à sa disposition les navires du capitaine Sphaëlos, il résolut d'attendre, dans cette position, le moment favorable pour reprendre l'offensive. On comptait sur l'arrivée prochaine du bataillon de l'Épirote Pentédekas, mais ce chef, que nous avons fait connaître, ayant réuni sous ses ordres un ramassis de cinq cents aventuriers, n'avait pas plus tôt appris les évènements de Galatz, qu'il n'avait plus songé qu'à fuir, avec le butin et les lâches qu'il avait rassemblés, sans s'inquiéter des ordres de son général, et sans penser à retarder la marche de l'ennemi, qu'il pouvait arrêter au passage des forêts, en se repliant du côté de la Valachie. Mais il avait voulu se diriger vers le Pruth, afin de gagner la frontière de Russie, manœuvre honteuse que deux de ses capitaines parvinrent cependant à l'empêcher d'exécuter. Cet incident, nuisible à Athanase, fut compensé par la retraite des Turcs, qui rétrogradèrent vers Ibraïlof, dans la crainte, comme on l'apprit ensuite, d'être pris à revers par les insurgés de la Valachie; et ce mouvement ayant ainsi éloigné l'orage, la Moldavie resta au pouvoir de Pentédekas, chef méprisable, orgueilleux, et fécond en proclamations banales.

Les choses étaient à-peu-près sur le même pied à Tergovitz, où l'on disait que les Turcs étaient entrés à Bukarest, où Théodore Vladimiresco, qui s'entendait avec eux, les avait en quelque sorte introduits. On se racontait ces nouvelles à l'oreille, lorsque l'Ispravnik (sous-préfet) d'un canton voisin, arrivant hors d'haleine, confirma cette nouvelle. Il fut aussitôt saisi par le féroce Caravia, qui était monté subitement au grade de général, et il aurait été égorgé sans l'intervention de Georges Hypsilantis. Cependant on ne put cacher long-temps que les Osmanlis s'étaient emparés de la capitale de la Valachie, où ils n'avaient rien respecté, et que les Juifs, qui leur servaient d'espions, étaient les plus ardents persécuteurs des chrétiens. Mais on ne savait ce qu'étaient devenus Théodore Vladimiresco, ni Sava, lorsqu'on apprit que le premier avait été arrêté par le capitaine Georges à une demi-lieue de Kimpolongo, et qu'il l'amenait enchaîné à Tergovitz. Cet événement déchira le voile qui couvrait les yeux de l'armée insurgée. On sût que le traître Vladimiresco, qui n'avait pas cessé d'agir de concert avec les Turcs, était sorti de Bukarest, dès qu'il les y eût introduits, à la tête de quatre à cinq mille pandours. Déja il avait débordé la droite de l'armée d'Hypsilantis, en se portant sur Kimpolongo, chef-lieu du district de Moustchéo, où son but était de tomber sur le corps peu nombreux de Nicolas, frère du prince, et de couper la retraite à l'armée du côté des monts Latchès. Une demi-heure de plus, il réussissait; car les Turcs marchaient en même

temps sur la gauche, pour attaquer les insurgés; Tergovitz aurait été le tombeau d'une entreprise si fastueusement annoncée.

Les Turcs ne furent pas plus tôt informés de l'arrestation de Théodore Vladimiresco, que croyant les forces d'Hypsilantis plus considérables qu'elles n'étaient, ils se retirèrent quelques lieues en arrière pour observer ses mouvements. Le malheureux n'avait depuis long-temps aucun plan; et c'était la prévoyance seule du capitaine Georges qui l'avait sauvé en devinant la trahison. Le guerrier du mont Olympe, élevé parmi les Armatolis de la Thessalie, accompagné de quatre cents schypetars chrétiens nés comme lui dans les camps, avait suivi les pas de Théodore, qu'il avait saisi endormi dans une cabane au milieu de ses soldats, en lui ordonnant, le pistolet sur la gorge, de monter à cheval et de le suivre.

Son crime était avéré, et cette trahison, ainsi que l'approche des Turcs, ayant refroidi le goût des plaisirs au quartier-général de Tergovitz, les querelles entre les chefs qui s'accusaient mutuellement succédèrent aux bals et aux concerts. Malgré cela on ne savait trop que penser de la conjuration. Quinze cents pandours de Théodore avaient demandé du service; et leur chef, tranquille dans les fers, disait du ton de voix le plus calme : *Eh bien! quand marcherons-nous contre les Turcs? je ne suis venu que pour cela...* Cependant on le soumit pendant deux jours à des interrogatoires, dont le but principal était de savoir ce qu'il avait fait de plusieurs millions provenant de ses

brigandages, mais on ne put rien découvrir; et on présuma qu'il les avait fait passer à sa famille qui était établie en Transylvanie. Enfin le troisième jour, Théodore Vladimiresco fut remis à Caravia, qui ordonna de le décapiter, et trouva dans la doublure de son dolman une valeur de cinq mille ducats en or et en pierreries. Telle fut la fin d'un homme qu'on comparait à Mazaniel, avec lequel il n'eut cependant de commun que de s'être entouré de la lie du peuple, pour former une entreprise qu'il était aussi incapable de diriger que de faire tourner à son avantage, quand il serait même parvenu au rang de hospodar qu'il ambitionnait, parce qu'il n'avait aucune des qualités nécessaires pour se soutenir.

Le supplice de Théodore Vladimiresco, loin de calmer les ressentiments des chefs de l'insurrection, les augmenta au point que Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis, en emmenant avec lui quatre mille hommes, avec lesquels il prétendait attaquer Ibraïlof. Mais à peine ce prince, né en Moldavie, qui avait embrassé par sentiment national la cause des Grecs, eut-il quitté Tergovitz, qu'il détacha la majeure partie de ses capitaines en partisans, ne se réservant que six cents hommes, avec lesquels il franchit les montagnes voisines de Foxan, et entra le 25 mai à Jassy. Il y réunit aussitôt ses troupes à celles de Pentédekas, en faisant publier qu'il n'était venu que pour rétablir l'ordre, et en engageant les habitants à rentrer dans leurs foyers.

Ce n'était encore là qu'une fausse combinaison, mas-

quée d'un prétexte mensonger; car Cantacuzène voulait recruter le plus d'hommes possible, s'emparer de l'artillerie, des munitions, et rentrer en Valachie, où les Turcs concentraient leurs forces dans l'intention d'envahir la Moldavie. Ce projet une fois éventé, il fut impossible de s'entendre, et la haine des boïards en tira avantage contre les Grecs qu'ils abhorraient. Plus Cantacuzène répandait de proclamations, vaines ressources des généraux impuissants, et plus on assassinait d'Hellènes, dont quelques-uns même furent enlevés et livrés vifs à la férocité des Turcs. Cantacuzène ne pouvait donc guère songer à se renforcer assez pour rentrer en Valachie, et il y renonça lorsqu'il apprit que peu de jours après son départ Hypsilantis s'était rendu, par Kimpolongo et Courtè-d'Argis, à Rimnik, petite ville située sur la rive droite de l'Oltau, presque à l'entrée des gorges des montagnes. Il dut comprendre que la cause de l'insurrection était perdue; ce qui donna, comme nous le dirons ci-après, lieu à une foule de bruits que nous examinerons.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Cantacuzène à Jassy, vue avec tant de déplaisir par les hauts boïards, avait relevé les espérances des insurgés de Galatz, qui étaient restés dans leur camp retranché au confluent du Pruth et du Danube. Secourus par Nicolas Konthogonès, du Péloponèse, et par Georges Sophianos, de l'île de Cos, qui étaient accourus vers eux avec des soldats déterminés, ils résolurent de remonter le Pruth. Afin de faciliter le transport des mu-

nitions et des canons, ils s'embarquèrent sur des bateaux plats (Σχεδίας), où ils placèrent neuf bouches à feu, sept cents livres de poudre, des cartouches et des vivres. Naviguant ainsi le long du rivage, sous la protection d'un détachement de cavalerie qui côtoyait le fleuve, ils arrivèrent à Phalsi, d'où ils se rendirent par terre à Jassy, au nombre de cinq cents hommes. Ils venaient se ranger sous les ordres de Cantacuzène, mais il était déja trop tard pour espérer de se maintenir dans cette ville. Le pacha d'Ibraïlof, qui avait repris l'offensive, s'avançait à marches forcées vers l'orient de la Moldavie.

Les Turcs qui avaient constamment suivi Hypsilantis inondaient la haute Valachie, tandis que son armée se fondait et se démoralisait de jour en jour. L'inquiétude était visible, même parmi les chefs. Les soldats, à l'exception de ceux de Georges l'Olympien, qui formaient un corps de cinq cents hommes, avec quelques Grecs moraïtes sortis des bandes de Colocotroni (1), attachés depuis long-temps au service des hospodars; les soldats d'Hypsilantis n'attendaient que le moment de se débander. Le seul bataillon sacré placé au milieu d'eux semblait s'animer d'un courage nouveau en apprenant qu'il allait bientôt en venir aux

(1) On ne s'étonnera pas de voir des palicares de Colocotroni en Valachie, tandis que leur capitaine se trouvait en Morée, quand on saura que les milices grecques au service des Hospodars étaient tirées en grande partie des corps d'armatolis de la Hellade.

mains avec les oppresseurs de la Grèce.... Les rues de Rimnik retentissaient des hymnes patriotiques des jeunes Hétéristes. Mais une poignée de braves ne pouvait plus avoir d'autre but que celui de combattre et de mourir avec gloire.

Cantacuzène, plus attaché sans doute à la vie, songeait à se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé. Il envoya dans cette intention du côté de Romano cinq cents cavaliers, sous la conduite de l'Épirote Ghikas et du Servien Vladen, avec ordre de se replier si l'ennemi se montrait en forces supérieures; pour lui, évacuant aussitôt Jassy, il se rendit avec six cents hommes à Stinka, plateau voisin de la rive droite du Pruth, et éloigné d'une demi-lieue du village de Skullen. Une pareille conduite fit naître des soupçons sur le compte de ce prince qui fut taxé tour-à-tour, et non sans quelque raison, de lâcheté et de trahison par les Grecs venus de Galatz, qui n'étaient pas tentés d'imiter sa prudence.

Plus indignés qu'affectés de la conduite de Cantacuzène, les officiers de la faible garnison de Galatz s'étant réunis le 16 juin, élurent à l'unanimité, pour taxiarques, Athanase et Konthogonès. Mais il fallait quitter Jassy, l'ennemi s'avançait; déja Cantacuzène s'était enfui sur les terres de Russie, et on devait effacer la honte de sa défection par une action éclatante: cette pensée était au fond de tous les cœurs, et elle devint le cri général des braves, qui marchèrent aussitôt vers le Pruth.

Le même sentiment animait le bataillon des Hé-

téristes. L'armée d'Hypsilantis avait passé l'Alouta ou Oltau, le 17 juin, pour prendre position au monastère de Dragachan, situé à deux lieues de Rimnik; Skullen et Dragachan allaient voir renaître les beaux jours de la Grèce !...Comme dans ces chasses royales des monarques de l'Orient, où l'on met des armées en campagne pour traquer le gibier; après que les fauves timides, épouvantées par le bruit des clairons, sont tombées dans les rets, les lions qui se sont retirés à pas lents, rappelant leur courage, se préparent à une fin digne d'eux; de même les enfants des Grecs, poussés à bout, se disposaient à mériter un trépas héroïque. Le bataillon sacré, appuyé à la rive droite de l'Oltau, non loin des frontières de la Transylvanie; la phalange d'Athanase, acculée à l'extrémité orientale de la Moldavie', sur le bord du Pruth, devaient renouveler le même jour, le mémorable combat des Thermopyles. Les Grecs, dans ces positions éloignées, semblaient s'être entendus pour étonner leur siècle et la postérité.

A la tête du bataillon des Hétéristes, nom qui rappelait *l'agéme des Thébains*, mais avec des mœurs toutes pures et généreuses, on voyait parmi une noble et florissante jeunesse que la mort devait bientôt moissonner, car au jour des combats toutes ses victimes sont du même âge, on voyait Démétrius Soutzos. Depuis quatre mois ce jeune prince, qui ne soupirait qu'après l'indépendance de sa patrie, avait donné l'exemple des plus hautes vertus, au milieu des prétentions des beyzadés ou fils de prin-

ces, qui ne préconisaient la liberté que pour arriver au pouvoir. On remarquait dans les mêmes rangs Diacoulis, d'Ithaque, qui ne devait plus revoir la fontaine appelée du nom d'Aréthuse, près de laquelle il avait passé son enfance; Bordier, de Genève, resté français de cœur et de sentiments, malgré la séparation de sa patrie d'un royaume auquel elle s'honorera toujours d'appartenir par sa civilisation; le taxiarque Lucas, de Céphalonie, né au voisinage du mont Ennéios, sur lequel Jupiter eut autrefois des autels; l'Achéen Andronic; le porte-enseigne Androulis; Pampiolachès, Panagiotis Kontolachès et Methodios Bogazakias, tous trois de la république de Sphakia dans l'île de Crète, où la liberté, plus ancienne que Minos, s'est conservée au fond des retraites du mont Ida. Ces braves qui brûlaient de combattre, virent enfin paraître les Turcs le 18 juin, et le 19, contre la sage opinion du capitaine Georges, du mont Olympe, qui voulait passer cette journée en escarmouches, afin d'attendre quelques renforts, Caravia, à moitié ivre, l'ayant emporté dans le conseil, on se décida à accepter le combat.

On se voyait forcé de le recevoir à Skullen, sous des auspices bien moins favorables qu'à Dragachan. Athanase et Conthogonès étaient à peine arrivés à Stinka, qu'ayant trouvé les travaux ébauchés par Cantacuzène, mal dirigés, ils résolurent de se rapprocher du Pruth. L'emplacement qu'ils choisirent était encore une espèce de presqu'île qu'il aurait suffi d'isoler par un fossé, pour la fortifier; la cavalerie

ne pouvait les y aborder, ni l'artillérie les atteindre, sans que les boulets turcs ne portassent contre les établissements russes situés de l'autre côté de la rivière. C'était dans cette même position que Pierre-le-Grand avait été réduit à capituler devant le grand-visir; les Grecs allaient venger sa mémoire. On mit la main à l'œuvre, mais à peine avait-on remué quelques toises de terre, qu'un détachement turc, composé de six cents cavaliers et d'autant de fantassins, se présenta, au coucher du soleil, devant Stinka, d'où on les chassa après leur avoir fait éprouver une perte assez considérable.

Avertis par cette attaque de l'insuffisance de leurs forces pour défendre Skullen, les Grecs profitèrent du reste de la nuit pour brûler ce village, où l'ennemi se serait immanquablement établi et les aurait incommodés en se retranchant dans ses maisons. On reprit ensuite le travail de la redoute, où l'on venait d'établir les neuf pièces de canon données par le capitaine Sphaëlos, quand, le 19 juin, à six heures du matin, les Turcs parurent sur les hauteurs de Stinka, Six mille hommes de cavalerie, deux mille d'infanterie, couvrirent dans un instant la plaine comprise entre le Pruth et le Zizias. Alors les Arnaoutes, commandés par Kontos, imitant l'exemple des lâches auxiliaires campés aux Thermopyles (1), lorsqu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Perses à l'entrée

(1) *Voy.* Hérodote. Polymnie, c. 207.

du défilé, désertèrent en masse et passèrent le fleuve pour se réfugier en Russie.

Honneur au courage malheureux! L'Europe qui a dédaigné les Grecs, leur décernera un jour des couronnes. Athanase resté avec quatre cent quatre-vingt-cinq soldats, a prononcé le serment qu'ils répètent: *de mourir glorieusement!* Il range sa troupe en bataille, et suivi d'un nommé Apostolos de Leucade, il se jette ensuite dans un bateau et traverse le Pruth, pour faire ses derniers adieux à ses amis, qui se trouvaient témoins du combat prêt à s'engager. C'étaient des vieillards, des négociants et des familles de la Moldavie, mais tous Grecs d'origine, qui s'étaient soustraits à la mort en cherchant un asyle sur le territoire russe. Pressé par eux de ne pas se sacrifier aussi évidemment, il leur demande: *comment lui et les siens pourraient à l'avenir supporter les regards de leurs compatriotes, s'ils apprenaient qu'ils ont fui sans coup férir devant les Turcs?* Il se rembarque, en achevant ces mots, et dès qu'il a repris son poste, un corps de troupes russes préposé à la garde de la frontière, ainsi que les Grecs rassemblés au lazaret, poussent un cri immense: *ils prennent Dieu à témoin qu'Athanase et sa troupe sont perdus, ils les supplient et les conjurent de se retirer auprès d'eux!*

Les braves déterminés à combattre les saluent. Un parlementaire vient de sommer Athanase *de livrer ses armes au puissant visir d'Ibraïlof. — Dis à ton maître qu'il vienne les prendre*, répond le nouveau Léonidas.

Aussitôt les barbares poussent de longs hurlements, s'ébranlent, se précipitent en menaçant de tout engloutir, lorsqu'un feu bien dirigé, portant la confusion parmi eux, les arrête et les force à reculer. Ils frémissent, ils réunissent leurs masses, ils font une seconde charge, et les soldats d'Athanase, contraints de plier, donnent le temps à quatre cents Turcs de s'emparer de Skullen, où ils s'établissent. Alors deux cents Grecs s'élancent contre les infidèles, et après un engagement de quinze minutes, les spectateurs postés sur la rive gauche du Pruth virent sortir des ruines du village environ cent mahométans, les autres ayant été tués ou pris par les chrétiens, qui en amenèrent vingt-cinq en vie dans leur batterie. Les Turcs, écumant de rage à cet aspect, recommencèrent des assauts, qui couvrirent chaque fois les Hellènes d'une gloire impérissable.

A la suite de l'explosion d'une de ces charges, on vit Spiros Alostros, de Zante, atteint d'une balle à la poitrine, tamponner sa blessure avec les lambeaux de sa chemise, et continuer à se battre, jusqu'à ce que suffoquant, il laissa couler son sang avec lequel il écrivit un billet à sa mère, *pour la féliciter d'avoir perdu son fils mourant pour la patrie;* elle finissait par ces mots : Θνήσκω Περὶ Πατρίδος! Non loin du héros appuyé sur la terre on remarquait Sebastopoulos, de Chios, qui était sorti de la redoute *pour combattre l'ennemi de plus près*, retranché derrière une pile de cadavres dont il s'était fait un épaulement, et ne succomber qu'après avoir jonché la terre d'une foule de

barbares. Il venait d'expirer quand tous les regards se portèrent sur un jeune homme, son nom n'est pas venu jusqu'à nous, qui après s'être attaché à la poursuite d'un cavalier, saisissant son cheval par la queue, saute en croupe et poignarde son adversaire.

Il revenait avec la tête du turc à la main, lorsque Athanase, Jean Conthogonès, Apostolos, de Leucade, et l'Épirote Kontos, qui n'avait pas suivi l'exemple de ses coupables Arnaoutes, sortis des retranchements et perdus de vue pendant quelque temps au milieu des ennemis, reparurent chargés de dépouilles, et leurs sabres degouttants de sang. C'était après la huitième charge et autant d'heures de combat, que ces braves, manquants de vivres, exposés à la chaleur du soleil, venaient de faire cette excursion. Leurs fusils, échauffés par des décharges presque continuelles, n'étaient plus maniables; leurs petits canons étaient à-peu-près inutiles, depuis qu'ils n'avaient plus pour les charger que des morceaux de fer et des pierres. Cependant leur valeur ne se démentait pas. Il fallait des moyens extraordinaires pour les réduire, et l'ennemi étant parvenu à mettre six pièces de gros canon en batterie devant leurs retranchements tandis qu'il faisait marcher ses réserves, une trentaine de soldats restés dans la redoute se précipitèrent dans le Pruth, où la plupart, qui étaient déja blessés, trouvèrent la fin de leurs souffrances.

Il leur restait des vengeurs. Athanase et Conthogonès (il faut proclamer les noms de tous les héros), qui étaient leurs taxiarques; Apostolos, de

Leucade; les deux frères Mengleris, de Céphalonie; Sphaëlos; Georges Xénocrates et Nicolas Touzounidès, de Thessalonique; Gabriel Sendocakis, de Constantinople; Sebastopoulos, de Chios; Sophianos, de Cos; l'Épirote Kontos; le Servien Inzès, Panagioti Lagos, âgé de quinze ans; Nicolas Pysaksès, de Janina; l'Achéen Alexandre, et plusieurs autres, au nombre de cinquante, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Sphariotes; terribles comme la foudre, s'étant jetés tête baissée au milieu des ennemis, y trouvèrent une mort digne de leur courage.

Mais, ô sort digne à jamais d'envie et de larmes! Ces braves venaient à peine d'exhaler leurs ames généreuses, lorsqu'au milieu d'un tourbillon de poussière, on vit briller, sur la rive droite du Pruth, l'étendard du phénix, emblème de l'Hétérie. C'était le corps des cavaliers grecs, du taxiarque Ghikas, détaché en observation à Romano, par Cantacuzène, qui, informé du mouvement de l'ennemi, accourait au secours de ses camarades de Skullen. Hélas! il n'était plus temps, et trois coups de canon tirés contre eux par les Turcs les ayant fait suspendre leur course pendant cinq minutes, ils furent bientôt informés du malheur de leurs frères. Frappés de terreur, quelques cavaliers essaient de traverser le fleuve, lorsque le brave Ghikas, natif de Vouno dans l'Acrocéraune (1), s'écrie : « Où fuyez-vous, femmes sans courage? Re« connaissez la voix de votre chef, redevenez hommes,

(1) *Voy.* t. 1, p. 48, 257 de mon Voyage dans la Grèce.

« et ne souffrez pas que Ghikas ait à lui seul l'hon-
« nuer de mourir pour la patrie? »

Ces paroles et les exhortation du Servien Vladen, second taxiarque de ce corps de cavalerie, ayant rassuré les soldats, tous s'empressent de rejoindre leur drapeau. Ils forment leurs rangs, ils demandent à réparer un moment de faiblesse, et conduits par Vladen, ils marchent à l'ennemi en entonnant le chant de guerre, Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, *allons enfants des Grecs*. Dans une seule charge, ils jettent deux cents Turcs sur le carreau, tandis que Ghikas, embusqué en tirailleur avec quarante des siens, les tient en échec, et les force de s'éloigner à une distance assez respectueuse pour que sa troupe pût effectuer le passage du Pruth, qu'elle exécuta en bon ordre dès que la nuit fut arrivée.

Tandis qu'Athanase et ses braves succombaient aux bords du Pruth, l'armée grecque de Dragachan, qui s'était décidée à combattre, ne voyait pas sans inquiétude approcher le moment fatal. Alexandre Hypsilantis, quoique supérieur en forces à l'ennemi, ne montrait qu'hésitations. Il n'avait osé entrer à Bukarest, dès que l'empereur Alexandre l'eut fait désavouer par ses consuls; et depuis ce temps, il ne semblait plus manœuvrer que pour exécuter un ordre qui lui aurait prescrit d'évacuer la Valachie, sans ramener les fougueux Hétéristes, victimes égarées de l'honneur, qu'on avait lancés avec lui en ballon d'essai, au milieu des provinces ultràdanubiennes. Pour accomplir la dernière partie du drame dont il avait été le provo-

cateur, sans se douter de la partie secrète de son rôle, il s'était décidé à ranger ou à faire ranger son armée en bataille, à la rive gauche de l'Oltau.

Au midi du monastère de Dragachan, qui a donné son nom à cette contrée, s'ouvre un espace libre, enveloppé de forêts traversées par la rivière de Topologou, dont les sources se trouvent à onze lieues environ au nord, dans les glaciers du mont Laïti. Après avoir établi trois ponts sur l'Oltau, la division du prince fut placée immédiatement à leurs débouchés. On détacha en même temps en explorateur le capitaine Georges du mont Olympe, et on plaça, à la distance de cinquante toises l'un de l'autre, les corps armés des princes Georges et Nicolas, frères d'Hypsilantis; celui de Caravia; les lanciers et les cosaques; en portant en première ligne le bataillon des Hétéristes, qui se composait de douze cents hommes, avec cinq petites pièces de canon. Il était dix heures du matin, lorsque quatre mille janissaires débouchant brusquement des bois, en poussant les cris de *Allah* et de *Mahomet*, se dirigèrent en courant contre le bataillon sacré. Les canonniers courent aussitôt à leurs pièces qu'ils avaient laissées à la garde des cosaques pour déjeuner; ils cherchent leurs lances à feu; des traîtres les avaient enlevées. Obligés de demander de rang en rang un briquet et de l'amadou, les Hétéristes sont, de prime abord, obligés de repousser à la baïonnette les barbares, que le feu de l'artillerie achève de rompre. Ralliés hors de portée, les Turcs se forment par pelotons, mais rejetés de nouveau

en arrière, c'était le moment où les Hétéristes, deux fois victorieux, devaient être secourus... La cavalerie turque s'avançait contre leur carré, lorsque Caravia et ses Arnaoutes, au lieu de les soutenir, se replient au galop sur le corps du prince Nicolas, jeune homme rempli d'honneur, qui commande inutilement aux siens de se porter en avant. Les lâches suivent le mouvement de défection imprimé par Caravia; ils entraînent avec eux la brigade d'Alexandre Hypsilantis, qui n'était pas à son poste, et en moins de dix minutes la plaine est balayée.

Le bataillon sacré! à ce nom, quel Français retiendra ses larmes? immobile, envoie, reçoit, rend mort pour mort et succombe. Cinquante de ses guerriers qui s'étaient fait jour la baïonnette à la main, entendant battre le rappel, reviennent sur leurs pas et tombent victimes de ce stratagème employé par les barbares, qui s'étaient emparés des tambours de *l'agéme des amis*. Ils ne sont plus, les Turcs célèbrent leur victoire par des chants impies, quand l'intrépide Georges du mont Olympe, aussi rapide que l'éclair, fond sur eux, les sabre, les disperse, s'empare de l'artillerie des Hétaires, reconquiert le drapeau du phénix, et rentre avec ces trophées à Rimnik. Couvert de sang et de blessures, il demande où est Hypsilantis, dans quel lieu se trouve l'armée?...

On lui apprend que l'Oltau, gonflé par les pluies et la fonte des neiges, a rompu les ponts aussitôt qu'il a eu franchi ses rives; que les soldats dispersés s'enfuient de toutes parts, et qu'Hypsilantis, avec

son état-major, a fait sa retraite sur Kosia. Il renonce à suivre ses traces, il n'a plus rien de commun avec des déserteurs de la cause de l'indépendance, et la patrie, présente à son esprit, lui inspire la pensée de se jeter en partisan dans les montagnes de la haute Valachie, où on le verra bientôt opérer une diversion favorable à l'insurrection des Hellènes.

Les fuyards, arrivés à Kosia, monastère situé quatre lieues au nord de Rimnik, s'étant trouvés au nombre de quatre mille, les chefs de l'insurrection, intéressés à se débarrasser d'eux, recoururent à un moyen qui ne pouvait être imaginé que par des officiers du siècle de Manuel Comnène... Le quatrième jour après leur arrivée, on entend tout-à-coup sonner les cloches et tirer des salves de mousqueterie, pendant que les prêtres, suivis d'une foule nombreuse, se rendaient à l'église pour y chanter un *Te Deum*. Les princes venaient disait-on de recevoir des lettres qui leur annonçaient que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Turquie, et que les troupes de l'empereur étaient entrées à Kinnen, ville éloignée de douze lieues. On se félicitait d'un secours si inespéré, on s'embrassait, on allait se venger; mais dès qu'il fut nuit, Hypsilantis et les siens prirent la fuite, en abandonnant les victimes de leurs suggestions.

Elles étaient loin de soupçonner une semblable perfidie, quand trouvant, au point du jour, le monastère de Kosia abandonné, on crie de toutes parts à la trahison. Aussitôt les pandours donnent le signal du pillage de leurs propres frères d'armes, on se bat,

on s'égorge, les mêmes dépouilles sont prises et reprises vingt fois. Ceux qui fuient se noyent, les uns dans les débordements de l'Oltau, et les autres au passage de la Loutra; et ceux que le hasard sauve, trouvent en arrivant au lazaret de la Tour Rouge, Hypsilantis avec son état-major.

Ce fut au sortir de ce poste sanitaire, quelques jours plus tard, que le malheureux, avec ses frères, fut arrêté par les Autrichiens, et conduit à Mongatz, lieu qui aurait dû le faire expirer de honte, s'il se rappela, en y entrant, que ce fut dans cette forteresse que l'épouse de Tékéli soutint un siége si long et si glorieux contre toutes les forces de l'empire germanique. Telle fut la fin de l'insurrection des provinces ultradanubiennes.

Hypsilantis prisonnier n'inspirera jamais cet intérêt qu'on accorde aux infortunes imméritées, si on examine sa conduite avant, pendant et après l'insurrection. Considéré sous le premier de ces aspects, on le voit entouré de gens sans aveu, se donnant sans mandat pour le représentant de la Grèce, tandis qu'on serait tenté de croire qu'il ne réclamait des serments et ne sollicitait des adhésions, que pour prouver à un tiers capable de l'utiliser, une influence qui l'aurait fait choisir comme l'agent le plus propre à conduire une vaste entreprise. Il avait regardé, à cet effet, les provinces ultradanubiennes comme un avant-poste d'où il devait marcher sur Constantinople, tandis que ses agents soulèveraient les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe.

La puissance sur laquelle Hypsilantis prétendait fonder ses espérances, en considérant qu'elle était dans un demi-état d'hostilité contre la Porte Ottomane, faisait craindre à celle-ci une guerre d'autant plus dangereuse, qu'Ali pacha lui causait des embarras dont l'issue était problématique; et dans l'état de collusion mutuelle où l'insurrecteur s'était placé avec les Grecs, il n'avait plus prévu d'obstacle. Il voulait renverser l'empire ottoman, sans s'inquiéter comment remplacer ce corps qui, tout caduc qu'il est, tient cependant un rang dans le monde. L'indépendance était le texte de son improvisation politique, et dans quel moment la proclamait-il? c'était en concurrence avec les révoltes de Naples et du Piémont. Mais, dira-t-on, ses plans étaient découverts, il lui était impossible de reculer! Alors Hypsilantis devait, en tirant l'épée, ne plus nourrir d'autre pensée que celle de vaincre ou de mourir.

Au contraire, à peine a-t-il entendu la protestation d'un consul russe contre la levée de boucliers qu'il vient de faire, qu'il hésite. Il se traîne jusqu'aux portes de Bukarest sans oser s'y montrer; il rétrograde quand il faut marcher à l'ennemi, et au lieu de mourir avec les Hétéristes, il fuit en tendant des mains suppliantes aux agents chargés de l'enchaîner. C'est après une telle ignominie, que celui qui s'était intitulé, *représentant et agent de la Grèce*, osé adresser un ordre du jour injurieux à ceux qu'il avait traîtreusement abandonnés (1).

(1) « Soldats, leur dit-il, non, je ne souillerai pas ce

De quel front put-il tracer ces lignes, celui qui ne sut pas mourir à Dragachan ? Cette réflexion me conduit à une observation que j'aime à faire à la décharge d'un homme malheureux, que ses geôliers n'ont aucun droit de retenir dans les fers, puisqu'il n'était ni sujet, ni officier de S. M. Apostolique. Il en est de même du fameux ordre du jour qui nous paraît faux par le lieu de sa date, puisqu'elle porte la rubrique de *Rimnik le 20 juin*, tandis qu'Alexandre Hypsilantis se trouvait dès le 19, à trois heures après midi, réfugié à Kosia. On peut donc regarder cette pièce comme imposée, ou peut-être même supposée par la politique. Car est-il croyable qu'Hypsilantis ait pu, de son plein gré, mentir impudemment à sa conscience, en rejetant sur d'autres des fautes, qui étaient le résultat de son impéritie ? Je sais que la lâcheté et la calomnie se servent souvent d'appui mutuel. Mais pourquoi cette pièce tarda-t-elle si long-temps à être connue ? Pourquoi ne fut-elle publiée qu'après

---

« nom si beau et si honorable en vous l'appliquant. Lâches « troupeaux d'esclaves, les trahisons et les trames que vous « aviez ourdies me forcent à vous abandonner. Désormais tout « lien entre vous et moi est rompu. Je porterai seulement au « fond de mon ame la honte de vous avoir commandés. Vous « avez foulé aux pieds vos serments, vous avez trahi Dieu et « la patrie ; vous m'avez aussi trahi au moment où j'espérais « vaincre ou mourir avec vous. » Puis apostrophant, désignant par leurs noms, rayant des contrôles de son armée plusieurs chefs qu'il vouait au mépris, il secouait la poussière de ses pieds contre les infames.

la réclusion d'Hypsilantis dans le château de Mongats, par l'*Observateur Autrichien?* Voilà, je pense, une remarque qui milite en faveur d'un officier maintenant sans défense, pour l'absoudre d'un délit qu'il n'avait pas besoin d'accumuler sur sa tête pour n'être plaint de personne.

On peut donc croire sans l'affirmer, que l'ordre du jour daté de Rimnik est apocryphe, et ne le fût-il pas, il serait encore moins odieux que la conduite du consul d'un souverain que sa bonté paternelle a élevé si haut entre tous les monarques (1).

(1) Chacun s'accorde à dire, ajoute M. Laurençon, auquel j'emprunte une partie de ces détails, « que le chancelier de « l'agence d'Autriche en Valachie, le sieur Udricky, est seul « cause des malheurs de Bukarest. Chaque jour, à chaque mi- « nute, on venait s'informer près de lui de la marche des Turcs, « et il renvoyait tout le monde tranquille, en assurant qu'ils « étaient loin et n'avaient aucune envie de venir à Bukarest. « Ce ne fut qu'au moment où ils entraient en ville qu'il an- « nonça leur arrivée, ce qui causa la perte de beaucoup d'in- « dividus qui, se fiant à ses paroles trompeuses, étaient dans « un état de sécurité parfaite. C'était dans le même but que « cette agence envoyait courriers sur courriers à Milosck, chef « des Serviens, pour empêcher ce peuple de s'insurger; qu'elle « pressait sous main les pachas de Sylistria et de Rutchuk « d'accourir en Valachie, pour écraser au plus vite des re- « belles. »

Nouvelles observations sur la Valachie, p. 124, n. 9. Paris, 1822.

CHAPITRE III.

Armements maritimes des Grecs. — Jacques Tombasis nommé amiral.—Son serment.—Proclamation adressée aux Hellènes. — La flotte grecque aborde à Ténos. — Cérémonie de l'insurrection.—Psara.—Son adhésion à l'*Épanastasie*.—L'amiral grec devant Chios. — Proclamation qu'il envoie aux habitants. — Refus qu'ils font d'y adhérer. — Représailles exercées contre les Turcs. — Massacres des Chrétiens dans l'Asie-Mineure. — Charité recommandable des Psariens. — Adresse des insurgés au clergé orthodoxe. — Ordre du jour. — Pavillon grec ; sa devise. — Confédération des îles de l'Archipel ; leurs préparatifs de défense. — Mycone. — Enthousiasme de Modena Mavrogénie.— Contingents en vaisseaux des Cyclades.

L'HOMME, que Pindare appelle *le fils insensé et malheureux de la lumière*, ne s'élève jamais plus haut dans l'ordre social, que lorsqu'il s'arme pour la défense de sa patrie. C'est alors que les guerriers, qui peuvent se glorifier même dans leurs revers, parce qu'on ne commande pas à la fortune, devraient, à l'exemple des antiques héros de Sparte, sacrifier aux muses avant de combattre, parce que les plus grandes actions, sans leur secours, seraient condamnées à un éternel oubli. Les Hydriotes avaient satisfait à ce devoir, en portant à la connaissance de l'Europe leur

acte d'insurrection contre le seul gouvernement tyrannique, et par conséquent illégitime, existant au dix-neuvième siècle, quand l'amirauté reçut, le 28 avril 1821, le serment du navarque Tombasis, conçu en ces termes :

(1) « Je jure au nom du vrai Dieu, protecteur souverain de la justice, effroi des méchants et des ennemis de la loi, sur le livre sacré de ses évangiles ; « au nom de la liberté, par la régénération de la patrie, en présence des généreux capitaines d'Hydra, « de remplir les engagements suivants qui me sont imposés par le sénat.

« J'accepte le titre provisoire de navarque d'Hydra, « pour la campagne décrétée d'après le suffrage unanime de mes concitoyens les capitaines, et je promets de me comporter avec tout le patriotisme et « l'ardeur dont je suis capable.

« Je promets d'obéir aux ordres du conseil, de diriger les bâtiments qu'il m'a confiés partout où il « le jugera convenable, de respecter à bord des vaisseaux ennemis les propriétés de nos innocents compatriotes, celle des Européens et même des Turcs, « lorsque ceux-ci amèneront leur pavillon sans opposer de résistance. »

Le lendemain de cette cérémonie, le navarque Tombasis ayant réuni à bord du *Thémistocle* les capi-

(1) Précis des opérations de la flotte grecque, publié par Agrati. Paris, imprimerie de Trouvé, 1822.

taines de l'escadre (1), leur communiqua les instructions du sénat, portant que, l'insurrection ayant pour but la conquête des droits imprescriptibles de la Grèce, on devait s'appliquer à mériter le suffrage des nations civilisées de l'Europe, en respectant leurs priviléges. A ces fins, on déclarait que le pavillon neutre couvrait et défendait même les marchandises appartenant à l'ennemi: qu'il fallait, d'après ce principe, s'abstenir de visiter *par force* les vaisseaux marchands des puissances chrétiennes et de les molester, sauf le cas où, nolisés par le gouvernement turc, ils seraient chargés de munitions de guerre ou de soldats mahométans; alors on devait s'opposer à leur navigation, s'emparer des munitions, en payant aux capitaines le nolis stipulé par leur contrat, et les obliger de reconduire les troupes ennemies embarquées sur leurs vaisseaux dans les échelles où ils les auraient reçues, sans permettre qu'elles fussent inquiétées.

Rien n'était sans doute plus loyal qu'un droit maritime énoncé de la sorte; et l'amirauté de Spetzia, qui avait levé depuis long-temps l'étendard de l'insurrection, informée qu'un de ses capitaines, nommé Argyras Stémitziotis, avait capturé une goëlette autrichienne, chargée de soldats turcs destinés à combattre les Grecs, qu'il avait conduite à Tine; instruit de cet événe-

---

(1) Ces capitaines étaient: Lazare Lalécos; Anastase Tchamados; Éleuthère Jean Gézoné; Jean Doutas; Démétrius Antoine Bycon; Lazare Papa Manuel; Jean D. Bulgari; Jean Gkélès.

ment le sénat d'Hydra résolut d'appliquer au capteur, quoiqu'il n'en eut pas connaissance, la décision que nous venons de rapporter. Le navarque Tombasis reçut en conséquence l'ordre d'ouvrir la campagne par le redressement de ce grief, en donnant satisfaction à qui de droit, sans réserve ni modification (1).

Le 2 mai, l'amiral ou navarque ayant reçu avec cette injonction un pli, qu'il ne devait ouvrir qu'après avoir mis à la voile, fit afficher par ordre du sénat au grand mât de chaque vaisseau la proclamation suivante, adressée aux insulaires de l'Archipel.

(1) « Hellènes généreux, enfants de la liberté, nos « larmes ont cessé de couler. Les siècles d'injustice, « d'injure, et d'opprobre que nous avons endurés, « sont accomplis. Le Rédempteur a daigné abaisser « ses regards sur son peuple. Le dieu vivant a soufflé « dans tous les cœurs l'enthousiasme brûlant de sa « vengeance contre nos tyrans impies ! Suivi de my-« riades de chrétiens soulevés à sa voix, déja le prince « Alexandre Hypsilantis s'avance, à pas de géant, des « bords du Danube contre Constantinople, afin de ren-« verser de fond en comble le repaire de nos oppresseurs. « Le Péloponèse, la Hellade entière, ont proclamé l'indé-« pendance, et la croix triomphe maintenant dans ces « contrées. Levez-vous donc, religieuse postérité de « nos braves ancêtres, insulaires ! peuples du conti-

(1) *Voy.* le Précis des opérations de la flotte grecque, précité. Appendice, N° v et vi.

(2) Idem N° ix.

« nent, qui gémissez dans les fers, courez aux armes.
« La liberté vous appelle, montez sur vos vaisseaux;
« réunissez-vous aux escadres d'Hydra, de Spetzia et
« de Psara, qui s'avancent pour délivrer l'Archipel.
« Descendants de Miltiade et de Thémistocle, parais-
« sez, montrez-vous dignes de vos destinées, nous com-
« battons pour la religion et la patrie. Rappelez-vous ce
« que vous avez enduré de la part des Turcs, et le sort,
« qui vous attend s'ils vous surprennent désarmés. Ne
« regrettez aucun sacrifice car c'est votre vie même
« qu'il faut défendre... que dis-je? il s'agit du salut
« de vos ames, que vous devez rendre pures à l'Éternel
« en mourant pour la plus juste des causes, car celui
« qui refuserait de l'embrasser, serait maudit, en hor-
« reur aux siens, et abominable dans la postérité. Le-
« vez-vous donc, marchez, écrasez vos tyrans, et con-
« quérez l'indépendance, objet de nos vœux..... »

« Que la présente proclamation soit répandue en
« tous lieux par notre flotte. »

Le 3 mai, la division navale grecque, portant le pavillon de la croix, que les îles de la mer Égée n'avaient pas vu flotter depuis la prise de Constantinople, appareilla du mouillage de Métoclü, en portant le cap vers l'île de Ténos (Tine), où elle arriva au coucher du soleil. Le navarque écrivit aussitôt aux primats pour les inviter à une conférence, qui fut fixée au lendemain. Ceux-ci s'y étant rendus, furent reçus au bruit de l'artillerie du vaisseau amiral, où ils assistèrent à la séance d'une cour martiale, dans laquelle Argyras Stémitziotis fut accusé

et entendu dans sa défense relativement à la prise de la goëlette autrichienne. Il en résulta que le consul de S.M. Apostolique, qui avait recouvré le navire, ainsi que les Turcs et leurs propriétés qu'il portait, n'ayant à réclamer que trois cent cinquante piastres turques (233 fr. 33 c.), et n'exigeant rien de plus, la somme lui fut comptée. Ainsi fut réglée à l'honneur du nom grec une affaire d'autant plus humiliante pour le pavillon autrichien, qu'il couvrait des Turcs expédiés de l'Anatolie pour exterminer les chrétiens du Péloponèse.

Ce procès terminé, le navarque Tombasis, prenant la parole, exhorta les habitants à faire cause commune avec les insurgés, en leur donnant copie de la proclamation du sénat d'Hydra. Ceux-ci lui apprirent qu'ils avaient devancé ses vœux en arborant depuis deux jours le labarum, et qu'ils avaient formé un gouvernement provisoire composé de leur évêque assisté de quatre notables. Alors l'amiral informé qu'une partie de l'île était habitée par des catholiques romains, invita l'évêque latin à adhérer au soulèvement; mais un des notables de ce rit lui ayant représenté que les chefs d'une église qui compte à peine douze mille ames répandues dans les différentes îles et ports du levant, ne prenaient aucune part aux affaires civiles, on se contenta de l'engagement qu'il contracta, au nom de ses coreligionnaires, de coopérer pécuniairement avec les orthodoxes à la cause de la liberté.

Des salves d'artillerie suivirent cette décision; et l'évêque orthodoxe, assis à la poupe du vaisseau le Thémistocle, répandait des bénédictions sur les équi-

pages et sur le peuple descendu en foule à la plage, quand un bâtiment de Spetzia, portant le pavillon de la croix en berne, parut au large.

L'inquiétude fait place à la joie, on se passe de main en main les lunettes d'approche; il avance, il aborde, et, poussant un cri de douleur, il annonce *la mort du patriarche Grégoire, assassiné par ordre du Sultan.* Il en avait appris la nouvelle au mouillage d'Imbros, petite île située à l'entrée de l'Hellespont, où il avait embarqué plusieurs fugitifs échappés aux massacres de Constantinople, qu'il apportait à Ténos. Ils débarquent, on les environne; ils pleurent, ils montrent les stigmates du martyre auquel ils ont échappé. Ils apprennent aux Hydriotes la perte de deux cents de leurs frères égorgés sur les vaisseaux du Grand-Seigneur qu'ils servaient avec fidélité! Un cri de fureur éclate parmi les équipages, le peuple exaspéré veut se porter à la maison de l'agent d'Autriche pour égorger les Turcs qu'il protège. On s'indigne de voir encore flotter le pavillon ottoman à Xinara, bourgade où les Latins se sont retirés avec l'aga turc, et il fallut tout l'ascendant du navarque Tombasis pour prévenir des malheurs, que les crimes de la Porte Ottomane ne pouvaient légitimer.

Après avoir calmé l'indignation publique, l'escadre d'Hydra remit en mer; et l'amiral ayant ouvert, en présence de son état-major, le pli cacheté qui lui avait été confié par l'amirauté, il y trouva une proclamation adressée aux habitants de Chios, pour les engager à embrasser la cause de l'insurrection,

ainsi que plusieurs autres pièces que nous ferons connaître successivement. On venait de s'élever au vent de Mycone, île rocailleuse, quand l'escadre fut jointe par trois de ses bâtiments, qui avaient capturé un navire crétois venant de Constantinople, avec des affûts de canon destinés pour les places fortes de Rhétymos et de Candie; enfin, le 6 mai, à cinq heures du soir, l'escadre chrétienne laissa tomber l'ancre au port de Psara. Le navarque fit aussitôt connaître à l'amirauté l'adhésion à la grande Épanastasie (insurrection), proclamée par l'île qu'il venait de quitter.

Ténos, ou Tine, doit son importance à une population de seize mille habitants, répandus sur un territoire de seize lieues de circuit. Un sol qui répond assez constamment aux soins du laboureur, surtout dans la *Katomérie*, ou *partie basse de l'île*, où il est arrosé par le Lazaros et le Grizas, rivières qui forment, à leur embouchure, des marais qu'on assainit par la culture du lin, des melons et des pastèques; ce sol fait la richesse des insulaires. Dans l'*Apanomérie*, ou partie haute, et jusque sur les escarpements de l'*Oxomérie* (1), qui est la région la plus élevée, on trouve des sources et des ombrages (2). De toutes parts croissent les amandiers, les abricotiers, la vigne rampante qui étale ses painpres sur des coteaux chisteux à côté des figuiers, des mûriers et des grenadiers.

(1) *Voy.* pour ces aspects, Plin. lib. IV, cap. 12. Steph. Byzant. in voc. Τῆνος. Hesych.

(2) Eustath. in Dionys. Perieg. v. 526. Tournefort, Voyag. t. 1, p. 487.

Partout règnent des mœurs douces, un long printemps, et des arbres sur lesquels les hivers multiplient en vain les années (1). C'est là aussi, qu'on reconnaît encore ce temple, regardé comme un des plus anciens asyles de la Grèce (2), qui fut tour à tour consacré à Apollon, à Neptune, et que les habitants actuels ont remplacé par l'église St-Nicolas, auquel ils attribuent les mêmes prérogatives qu'au dieu détrôné (3). Il a donné son nom au port le plus fréquenté de leur île : mais il a résigné la faculté qu'il avait de dissiper les maladies, à la Sainte-Vierge, toujours propice à ceux qui s'abstiennent de manger des figues jusqu'au 15 août ; chose facile à concevoir, car leur crudité expose, avant ce temps, aux fièvres intermittentes. Quant au pouvoir d'Apollon Sauroctone (4), il est maintenant dévolu à St-Jean Prodrome, exterminateur des amphibies, dont il est aussi grand ennemi que Ste-Ursule l'est des carmagnols ou mulots destructeurs des moissons ; ce puissant protecteur a donné son nom au seul port tenable de l'île, qui est appelé St-Jean. Ainsi les dénominations seules ont changé ; car il est probable que les habitants, dès le temps même où leur île s'appelait Hydrussa, buvaient, en infusion théiforme, la sauge odoriférante de l'Oxomérie, que leurs enfants cueillent au mois de mai avec des cérémonies toutes païennes. Les villages d'Arnado et d'Hiochorion

(1) Strab., liv. 10, p. 487.
(2) Tacit. Annal., lib. III, n. 63.
(3) Philochor. ap. Clem. Alexand. Cohort. ad gentes, p. 26.
(4) Tueur de lézards. Strab., liv. x, p. 487.

vaient toujours aussi les yeux de leurs paysannes orées, dont la beauté fait le désespoir des familles restées à Ténos, après que Venise eut perdu cette colonie, pour y perpétuer l'exemple de la morgue et de l'indolence des castes patriciennes de St-Marc. Ces dernières, plus satisfaites de ramper sous le bâton des Turcs, que de vivre en rapports d'égalité avec les Grecs, furent, ainsi que les gens de Xinara, les seules qui virent avec aversion le commencement d'un nouvel ordre de choses.

Il n'en était pas ainsi de Psara, qui avait proclamé la grande épanastasie! Cette île, située au nord-ouest de l'île de Chios, en face du cap Bolissa, que les modernes appellent San-Niccolò, renferme deux ports, dont le plus considérable est ouvert au sud-ouest. Autour de cet écueil sont groupées ceux d'Anti-Psara, de Pysargos et les Spalmadores, ou Œnusses, sur lesquelles il n'y a rien de remarquable. Les Psariens, jadis aussi pauvres que leur île, qui ne produisait pas même de vignobles (1), riches maintenant en vaisseaux (2), s'étant déclarés les premiers pour la cause de l'indépendance, furent ravis en voyant apparaître l'escadre d'Hydra. Ils apprirent au navarque Tombasis que l'île d'Andros (3), qui n'est sé-

(1) Ψύρα, εὐτελὴς νῆσός ἐστι καὶ μικρὰ, πλησίον Χίου, μὴ δυναμένη οἶνον ἐνεγκεῖν. Suid.

(2) *Voy.* t. v, c. 137 de mon Voyage dans la Grèce.

(3) Andros, séparée de Ténos par un canal de douze stades. Scylax ap. Geograph. minores, t. 1, p. 55.

parée de celle de Ténos que par un canal d'une demi-lieue, leur avait envoyé son adhésion. On se réunit en conseil pour en entendre la lecture; et, entre les mesures principales qu'on discuta, il fut résolu d'amener l'île de Chios à une accession pareille à celle des îles, qui, à l'exception de Scyros, où il suffisait que les orthodoxes se fussent prononcés pour une chose, pour que les catholiques de cette île la réprouvassent, étaient toutes consentantes de l'insurrection. Déja les habitants de Volissos, village chiote, habité par une race d'hommes agrestes, et conséquemment étrangers aux mœurs de leurs compatriotes, leur avaient envoyé une députation. Ils engageaient les insurgés à faire un débarquement du côté de leur hameau, en leur offrant des secours; mais, disait le chef du conseil de Psara, *une hirondelle ne fait pas le printemps. Les Chiotes, endormis dans la mollesse, ne se réuniront que quand on les agitera violemment.*

Avant d'en venir à cette extrémité, on résolut de consulter deux des principaux habitants qui se trouvaient fortuitement à Psara, auxquels on représenta vainement la nécessité de se déclarer contre l'ennemi commun des chrétiens. Leur répugnance à entrer dans ce parti fut invincible; et on aurait compati aux raisons qu'ils alléguèrent, dans l'idée de ménager les capitalistes de Chios, qui fournissaient des fonds nécessaires à la navigation des Grecs, si l'intérêt général n'avait prévalu dans le conseil. Quoique la proposition de faire un débarquement

dans cette île ne fût pas l'opinion des Chiotes, les Psariens, résolus d'obéir au vœu de la majorité, joignirent, dans ce dessein, à l'escadre d'Hydra dix de leurs bâtiments, dont ils donnèrent le commandement au capitaine Nicolas Apostolos. Ils remirent en même temps au navarque des lettres pour les notables de Chios, par lesquelles ils les engageaient à ne pas rester oisifs dans un danger, qui ne serait fatal à l'avenir qu'aux indifférents.

Tandis que ces résolutions s'agitaient dans le conseil de Psara, les Hydriotes, qui ne perdaient pas leur temps en discours, avaient attaqué un vaisseau turc, chargé de munitions de guerre, destiné pour Candie, en le poursuivant depuis les îles Œnusses jusque sous la forteresse de Chios, où ils le coulèrent à fond à la vue des Mahométans. Dans le même temps un brick de Psara s'emparait d'un autre bâtiment ennemi, monté par quatre-vingt-dix Turcs, chargés d'escorter cent quarante pèlerins et plusieurs femmes qui se rendaient à la Mecque. Les soldats mahométans se firent tuer jusqu'au dernier; et on envoya les Hadgis avec les femmes dans le Magne en Morée, pour y être vendus comme esclaves aux Éleuthéro-Lacons; telles furent les premières représailles exercées pour répondre aux massacres de Constantinople.

Le 8 mai, l'escadre combinée, s'étant dirigée vers Chios, aborda le lendemain à l'atterrage qu'on nomme la Fontaine du Pacha. Il fut aussitôt décidé de soulever les villages. L'Ionie était compromise; l'alarme était répandue dans l'Asie Mineure; des Francs,

plus ennemis des Grecs que les Turcs, fortifiaient le château de Smyrne; le sang chrétien coulait dans cette ville; les Chiotes, d'après ce qui se passait, ne devaient plus balancer à arborer l'étendard de la croix. Tandis que les campagnes insurgées envelopperaient la ville par terre, l'escadre l'attaquerait par mer, et la garnison turque, surprise, serait enlevée ou réduite à capituler. On dépêcha, en conséquence, dans les campagnes, un matelot du bâtiment du capitaine Apostolos, avec la proclamation suivante, qui faisait partie des pièces secrètes remises par le sénat d'Hydra à son navarque Tombasis.

« Habitants de Chios (1), la nation grecque vient « de s'armer pour la cause de la liberté. Le mouve« ment est général, et appuyé sur des bases inébran« lables. Le Péloponnèse a relancé et renfermé ses ty« rans dans leurs places fortes, où ils se sont retirés « épouvantés et sans approvisionnements. Les villes « de Corinthe, de Monembasie, de Tripolitza, de « Thèbes, d'Athènes, de Livadie, de Salone, ainsi « que les îles d'Égine et de Paros, sont bloquées. La « Hellade et les Cyclades ont arboré le pavillon de « l'indépendance : il flotte aux mâts des escadres com« binées d'Hydra, de Spetzia et de Psara. Une partie « de nos vaisseaux croise à l'entrée des Dardanelles « pour intercepter à nos tyrans l'entrée de la mer « Blanche; d'autres ont fait voile pour attaquer les

(1) Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, N.° XI.

« places maritimes du Péloponnèse, ou pour veiller « dans les canaux de l'Archipel. Armés à nos dépens, « les navires des îles unies, qui tiennent la mer, ont « besoin de votre généreuse assistance; et nos frères « ne pourraient, sans impiété, nous abandonner dans « la lutte sacrée que nous avons engagée. Chios, plus « opulente qu'aucune des autres îles, doit venir à « notre secours. Elle a donné l'exemple de son amour « pour la patrie, en répandant les lumières dans la Hel- « lade, et elle ne peut être étrangère aux sentiments « d'un noble affranchissement. Elle a connu, comme « nous, l'injure, l'opprobre, l'humiliation. Comme « nous, ses enfants sont traités de raïas et d'infidèles! « Ces insultes ne sont-elles comptées pour rien, quand « la liberté se présente d'elle-même à côté de tant de « siècles d'outrages? La liberté, notre liberté est écrite « au ciel et sur la terre, le jour de gloire est arrivé, « Ἐλευθερία τοῦ γένους ἀπεφανίσθη. S'il y avait parmi « vous quelque crainte, contemplez notre flotte, réu- « nissez vos efforts au courage de ses nautonniers. « Voudriez-vous rester l'éternelle proie de la tyrannie, « quand les Hellènes vous convient de les assister pro- « portionnellement à l'étendue de vos moyens? Moins « foulés que les habitants des autres îles, en êtes-vous « pour cela moins méprisés des barbares? Comptez « les sommes qu'on vous arrache pour vivre tran- « quilles sous le joug. Comparez-les à ce que nous « demandons de vous pour acquérir l'indépendance. « Réunissez-vous donc promptement à nos efforts. « Nos biens, notre vie, nos richesses, nous les sa-

« crifions pour votre affranchissement; la force, nous « la déploierons, même sans votre concours. Alors, « craignez l'anathème et le mépris de la Grèce et de « la postérité. Mais, non, vous allez vous rendre aux « vœux de vos frères, qui vous saluent et vous embras- « sent en J.-C. »

A peine l'émissaire envoyé dans les campagnes était parti avec cette proclamation, qu'on reçut la nouvelle de la prise faite par le capitaine Anastase Bulgari, d'un bâtiment turc, chargé de bois de construction, destinée pour la Canée. Six Turcs, qui se trouvaient à bord, avaient été jetés à la mer, et sept Grecs, du même équipage, envoyés à Hydra avec la prise. Le 10 mai, les capitaines Pynotzis et Sakturis s'emparèrent également d'un navire destiné pour Alexandrie, sur lequel se trouvaient un Mollah, plusieurs familles turques, et une quantité de pèlerins mahométans, qui furent envoyés, en présent, aux capitaines du Magne, pour travailler aux terres, tandis que ceux-ci combattaient pour la défense de la patrie. Le brick resta au pouvoir des Grecs, qui trouvèrent à bord douze candélabres en argent, six en or, trois miroirs, entourés de pierreries, de la vaisselle d'argent, des brillants, des diamants et des perles, montant à une somme de plusieurs millions. Il n'en fallait pas davantage pour faire tourner la tête à des hommes jusqu'alors accoutumés à des bénéfices modérés; et le désordre qui s'ensuivit contribua à empêcher l'entreprise formée pour la délivrance de Chios.

Les capitaines qui se trouvaient au village de Thymiana durent revenir à bord pour rétablir l'ordre. On ne tarda pas ensuite à apprendre, par diverses voies, que les habitants de la ville de Chios venaient de livrer spontanément des otages au pacha, qui avait laissé cent trente Turcs asiatiques à la garde de la citadelle, tandis que les autres couraient les campagnes pour en désarmer les habitants. Enfin, le 11 mai au matin, l'émissaire expédié par le navarque Tombasis, ayant rapporté qu'il n'avait trouvé qu'une centaine d'hommes de bonne volonté au village de Lanyadèz, et rien ne répondant aux vœux de l'escadre, on résolut de retourner à Hydra.

Le temps n'avait pas encore donné aux Grecs la maturité nécessaire pour régulariser de grandes entreprises. Dès que leur armée navale avait paru à l'entrée du golfe Herméen, Smyrne, où les Crétois mahométans exercent la profession de bouchers, devint le théâtre de leurs exploits sanguinaires. Chaque jour était signalé par les assassinats qu'ils commettaient; et les janissaires, sous prétexte de s'y opposer, s'associèrent à leurs crimes, en faisant revivre un privilège suranné, en vertu duquel la ville devait passer sous leur protection en cas de danger imminent. Le gouverneur ayant consenti à cette demande, la place, livrée à une milice aussi cupide que féroce, fut en proie à leurs fureurs.

Jusque-là, *les mesures étaient sages*, les victimes étaient des raias; et les créoles levantins, en les voyant périr, disaient, *heureusement ce n'est qu'un*

Grec. Mais, dans la nuit du 10 au 11 mai, cinq pêcheurs francs, protégés par des consuls qui n'en ont pas plus le droit que d'accorder des pavillons à des bâtiments étrangers, ayant été assassinés, la peur, ordinaire à l'égoïsme, obtint ce que l'humanité avait inutilement réclamé. Il s'agissait de défendre l'arche sainte. Les consuls demandèrent satisfaction! La colonie européenne, composée, en grande partie, d'hommes établis sous le beau ciel d'Ionie, qui ne se rappellent trop souvent leur patrie que pour discréditer des magistrats institués dans un tout autre but que celui de protéger l'agiotage, cria à la violation du droit public; on s'agita, on fit des notes officielles, et bientôt après on respira en apprenant l'arrivée de je ne sais quel pacha de Césarée, chargé du rétablissement de l'ordre. Il était précédé, suivant l'usage, d'une grande réputation de sévérité, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'il aimait l'argent. Effectivement, après avoir destitué quelques subalternes, il finit par thésauriser avec les pillards, sans s'occuper de réprimer une anarchie funeste aux Grecs, espèce réservée, depuis la conquête de Constantinople, pour baigner de son sang les arènes du peuple anti-chrétien.

Chios, qui se glorifiait anciennement d'une période de sept cents ans pendant laquelle aucune de ses familles n'avait manqué à l'honneur; Chios, amollie par les richesses, était à peu près dans la même position que Smyrne. Les hétéristes Bombas et Thémélis avaient prêché dans le désert, en y parlant de patrie et d'indépendance. Les Chiotes, doux comme

l'air suave qu'ils respirent, voulaient l'indolence du despotisme. Ainsi, peu rassurés par le sacrifice qu'ils avaient fait de leurs armes, ils décidèrent de se remettre entièrement à la discrétion des Turcs. A la demande de leur archevêque Platon, et des notables de l'île, ils arrêtèrent que, pour se prémunir contre toutes les tentatives d'insurrection, on demanderait à la Sublime Porte un renfort de troupes pour mettre la citadelle à l'abri d'une entreprise et tenir les campagnes sous le joug de l'obéissance. On nomma ensuite une députation chargée d'aller porter au pacha l'expression de l'humble servitude des insulaires, qui se qualifiaient d'esclaves du harem impérial et du chef des eunuques noirs.

Elle partit; et les otages, les corvées, les réquisitions, qu'on exigea bientôt, présagèrent assez aux Chiotes les maux qui leur étaient réservés, s'ils avaient réfléchi sur la nature de ces prodromes de la vengeance du despotisme. Ainsi, ils tombèrent dans la faute de leurs aïeux, restés sourds aux avis des dieux, suivant ce que dit Hérodote (1), lorsqu'ayant envoyé à Delphes un chœur de cent jeunes gens, chargés de demander à l'oracle quel parti on devait suivre, de celui de Xerxès ou des Athéniens, la peste moissonna les théores, à l'exception de deux des députés qui revinrent dans leur patrie. Le doute entre la cause de la patrie et celle de l'étranger avait

(1) Erato, c. XXVII.

été puni, comme la démarche imprudente des Chiotes le fut aussitôt. Apollon avait épargné deux des suppliants; le despotisme retint tous ceux de la moderne Chios dans les fers. Aucun d'entre eux ne revint annoncer à ses compatriotes que tout peuple désarmé est à la merci de ses tyrans, que l'occupation emporte avec soi une tache d'infamie, quand elle est provoquée, et que l'étendard de la croix, arboré dans une partie de la Grèce, imposait à tous ses enfants le devoir impérieux de faire cause commune. Le grand otage du christianisme, Grégoire et ses hiérarques pendus en public, permettaient-ils à l'archevêque Platon de se flatter de sauver son église? Les princes du Phanal, égorgés comme les familles arméniennes des Douch Oglou l'avaient été en 1816, à cause de leurs richesses, ne disaient-ils pas assez aux maisons opulentes de Chios que leur fortune ne leur appartenait plus que pour s'enfuir ou pour défendre leur pays? Ainsi raisonnaient les insurgés dans leur enthousiasme; mais n'anticipons pas sur le récit d'évènements qui seront une source de larmes éternelles pour la Grèce entière.

Les Hellènes, électrisés au moment de l'insurrection, exaspérés ensuite lorsqu'ils apprirent le supplice ignominieux du chef de leur église, qui avait prié, en mourant, pour ses bourreaux, loin d'imiter l'exemple qu'il leur avait légué, de *vaincre et de pardonner*, ne comptaient plus leurs jours que par d'affreuses représailles contre l'ennemi de la croix. Le 13 mai, ils coulèrent à fond un bâtiment turc

qui avait osé leur résister. Le 16, ils en forcèrent un autre à s'échouer au-dessous du village de Cardamya; et quelques Juifs, embarqués sur un brick chargé de goudron dont ils s'emparèrent, furent pendus, pour se venger des impiétés de leurs compatriotes de Constantinople. Le 19, l'escadre mit à la voile; les Psariens manœuvrant vers leur île, qu'il était urgent de mettre en état de défense, et les Hydriotes dans la direction de Lesbos. Arrivés à cette hauteur, ils y apprirent, par une barque estivée de bois, venant du mont Athos, qu'un corsaire Psarien s'était emparé de deux *Leuces* ou tartanes chargées de soldats albanais, qui se rendaient de Salonique en Morée, et ils lui remirent des proclamations pour les répandre dans les îles. Enfin, dans la nuit du 21 au 22, l'escadre opéra son retour à Hydra, où l'on ne tarda pas à voir entrer une multitude de prises faites sur les infidèles, surpris et accablés par une conspiration que l'impolitique de leur gouvernement avait rendue générale.

L'Archipel était en feu. La division navale de l'armée grecque, en croisière au milieu des Cyclades, qui forment une couronne d'îles autour de Délos, écueil maintenant solitaire, informée qu'une corvette de trente-deux canons, et un brick de la marine impériale du sultan, se trouvaient à Mélos, portant aussitôt le cap du côté de ce port, le plus spacieux de l'Archipel, surprit l'ennemi au moment où une partie de ses équipages se trouvait à terre. Les officiers, qui passaient joyeusement leur temps aux dé-

pens des insulaires, n'eurent pas le temps de revenir de leur étonnement. Attaqués à coups de pierres, par les Méliens, ils se pressent vers la plage; où tout ce qui était Turc, pris entre deux feux, devint la victime de la fureur des Grecs.

L'insurrection fut aussitôt proclamée par une population de douze à quinze cents individus renommés par leur apathie. Passant subitement comme Diagoras, leur compatriote, de l'excès d'un respect timoré envers des maîtres qu'ils ne regardaient qu'en tremblant, dans un sentiment contraire, ils mirent en pièces le cadi, les soubachis et les couleurs du sultan, en jurant, à la face du ciel, de mourir pour la liberté.

Une fureur pareille à celle que ces hommes, naguère si timides, venaient de manifester, régnait dans les îles voisines. Ainsi, à Céos (1), patrie de Simonide, qui chanta les victoires des Grecs sur les Perses (2), quinze Mahométans, déposés, par un bâtiment d'Hydra, au port de Karessos, furent massacrés par un peuple ivre de fanatisme, qui venait d'apprendre la mort du patriarche de l'église orthodoxe. Le sang du juste retombait ainsi sur la tête des innocents! Le nom de Grégoire était partout le signal de mort des Mahométans et des Juifs, que les vaisseaux grecs jetaient à la mer, en disant : *c'est ainsi que nous traitons les assassins sacrilèges de notre patriarche.* Ainsi périrent une multitude d'Hébreux d'Alexandrie,

---

(1) Céos, aujourd'hui Zéa.

(2) Fabric. Biblioth. græca, t. 1, p. 592.

de la Syrie, de Saloniqué, et un bâtiment entier chargé de pèlerins revenant de la Mecque, qui furent capturés par un vaisseau de Psara, aux atterrages de l'île de Cypre. Naxos, Andros, Mycone, Paros, dont la garnison fut exterminée, Icaros, Syphnos, Cimolos, Anaphe, Cythnos, Astypalée, Théra, devinrent le tombeau de tous les exacteurs du sultan; et Samos, reine des mers de l'Ionie, ayant arboré l'étendard de l'indépendance, après avoir exterminé ses tyrans, la plupart des îles se trouvèrent affranchies du joug ottoman. Il restait cependant en dehors de l'émancipation, Scyros, Chios, Cos, Rhodes, Cypre, Mitylène et la Crète, que des vues différentes, ou le poids des garnisons turques, retinrent encore, pendant quelque temps, dans un état de soumission pire que la mort.

La terreur y avait comprimé jusqu'à la pensée même d'un avenir d'affranchissement, depuis que les ordres du divan, qui prescrivaient le désarmement des chrétiens, avaient reçu leur exécution dans tous les lieux où les Turcs se trouvaient en majorité. Les choses avaient été poussées plus loin dans l'Asie-Mineure: sous ce prétexte, une foule de Grecs avaient été égorgés à Angora, à Brousse, à Pergame, à Satalie et dans les principales villes de l'Anatolie. L'aga de Vourla, imitant l'exemple du sultan et des janissaires de Smyrne, avait fait pendre les ecclésiastiques et les plus riches négociants de sa juridiction, pour confisquer à son profit leurs biens ainsi que l'argenterie des églises. A Cos et à Rhodes la

populace turque s'était baignée pendant plusieurs jours dans le sang du peuple et des ministres du vrai dieu. Les églises chéries du Seigneur, auxquelles l'apôtre avait annoncé l'éternité de la foi, frappées dans leurs pasteurs, étaient ébranlées jusque dans leurs fondements; et les barbares, soulevés par la politique du divan, chassant devant eux des populations sans défense, Psara vit arriver sur ses plages, entassées dans de frêles nacelles, des milliers de familles chrétiennes. Des prêtres, des femmes, des vieillards, rendus intrépides à force de malheurs, bravant les flots, s'échouaient en quelque sorte sur cette terre de salut qui, la première, s'était offerte à leurs regards. Dans moins de quinze jours, douze mille réfugiés encombrèrent une île incapable de fournir aux besoins d'un nombre égal d'individus qui formaient sa population ordinaire; car, en été, on tirait une partie de l'eau nécessaire à la consommation publique, des îles de Chios et de Mitylène.

Mais que ne peut la charité? Après avoir ouvert les magasins où l'on tenait en réserve les provisions nécessaires à la marine, on pourvut aux autres besoins. Chaque nuit, des barques, expédiées sur les côtes de la terre ferme et des îles voisines où il existait des aiguades, allaient, avec des détachements d'hommes armés, y remplir des tonneaux, des outres et des vases qu'on rapportait avec plus de joie qu'on n'en eût mis à conserver des trésors. On institua ensuite des phréarques ou intendants des citernes, pour présider à la distribution de l'eau du ciel, qui sembla

compatir aux souffrances des chrétiens, en faisant éclater des orages mêlés de pluies qu'on recueillit avec soin. On creusa de nouveaux puits; mais un autre Moïse n'ayant pas eu le don de corriger la nature des eaux saumâtres qui sortaient du sein des rochers, leur qualité délétère ne tarda pas à causer des épidémies désastreuses.

Cette calamité fournit aux Psariens l'occasion de se signaler, en prodiguant à leurs frères des secours que leur position ne permettait pas d'espérer; car, menacés d'une prochaine attaque de la part des infidèles, ils devaient songer à la défense de leur île. Placés en première ligne, informés des préparatifs qui se faisaient à Constantinople, ils savaient le sort qui leur était réservé, car la liberté qu'ils avaient proclamée consistait à défendre leur vie et le sol qu'ils foulaient. Aussi, après avoir passé les nuits en mer pour conquérir de l'eau et quelques provisions fraîches qu'ils enlevaient à la pointe de l'épée, le retour du soleil les trouvait chaque jour occupés à environner leur ville d'un rempart, qui, sans être construit par des ingénieurs, se trouva assez bon pour en imposer à des Turcs. Le port fut également mis en état de défense; et les Hydriotes, informés du nombre de réfugiés qui se trouvaient à Psara, se chargèrent d'en faire la répartition dans les îles, où ils trouvèrent une hospitalité aussi touchante que généreuse auprès des insurgés.

Le navarque Tombasis, qui régla les principales dispositions de cette mesure, délivra aux équipages

de son escadre des certificats, portant que chacun avait servi gratuitement la patrie. On vota ensuite des remercîments à l'archimandrite Théodose, aumônier de l'escadre, pour le zèle apostolique qu'il avait déployé pendant le cours de l'excursion et on fit enfin connaître l'encyclique approuvée par les trois îles unies, qui était adressée au clergé orthodoxe, afin de l'engager à déclarer la cause de l'affranchissement : *guerre sacrée!*

Un fragment de cette pièce suffira pour faire connaître l'esprit dans lequel l'archimandrite Théodose l'avait rédigée :

« Révérends prêtres, très-vénérables religieux des « pieux et orthodoxes chrétiens, couvrez-vous de l'ar« mure du Roi céleste, et marchez contre les blas« phémateurs du nom du Très-Haut. Annoncez le « châtiment des profanateurs du Saint-des-Saints. Ex« terminez les usurpateurs sanguinaires du trône des « Constantins! Que vos mains, qui ne s'élevaient au « ciel que pour prier, saisissent le glaive et les bran« dons, car il est écrit : *j'ai apporté le feu sur la terre, et* « *je veux qu'il s'embrase.* Imitez Moïse, qui triompha « des Égyptiens; Jésus Navès, qui combattit les Ama« lécites; le Thesbite Hélie, qui passa au fil de l'épée « les ministres du mensonge; levez-vous, et *le dieu* « *des forts* précèdera vos drapeaux. Liberté de la foi, « indépendance, patrie, voilà votre cri de guerre. « Priez, bénissez, combattez, et que nul d'entre vous « ne reste oisif dans *la guerre sacrée.* »

On mit en même temps à l'ordre du jour la loi

suivante (1) : « Celui qui combat pour la religion et « pour la patrie recevra des couronnes dans le ciel et « des récompenses sur la terre. La famille de tout in- « dividu mort sous les drapeaux de la croix, sera se- « courue aux dépens de l'état, tant que sa femme « restera veuve, son nom sera l'objet d'une commé- « moration annuelle dans les prières de l'église, et « on délivrera à ses enfants mâles une attestation « authentique des services de leur père. Chaque an- « née, le troisième dimanche du grand carême, on « célèbrera une cérémonie funèbre en l'honneur de ceux « qui auront sacrifié leur vie pour nos saintes lois. Les « belles actions seront inscrites aux archives de l'état, « afin que chacun puisse un jour recevoir de notre « *Roi Orthodoxe*, honneur et gloire! Et comme chez « les anciens, où les traîtres à la patrie, les sacriléges « et les tyrans étaient privés de sépulture dans la « terre natale (2), on déclarera les transfuges et les « traîtres maudits de la patrie et excommuniés de « l'église »

Telle fut la première loi rendue par les Grecs, qualifiés de barbares de la part de quelques voyageurs, auxquels on pourrait dire ce qu'un ancien répondait à un ambassadeur qui s'exhalait en

(1) En date du 16-29 mai. *Voy.* Précis des opérations de la flotte grecque, appendice, n. 3.

(2) Diodor., lib. XVI, c. 6. Plutarch. in Dione. Diogen. Laert. in Periandro.

injures contre les Spartiates : *votre haine ne viendrait-elle point de ce que leur monnaie de fer est trop lourde? vous n'avez pu emporter de ce pays-là que vos ressentiments.*

Une insurrection commencée sous de pareils auspices, aurait dû avertir ceux qui annonçaient à la chrétienté, qu'elle était l'œuvre d'une anarchie délirante, qu'elle avait plutôt quelque chose de si extraordinaire, qu'on ne pouvait encore la qualifier. Loin de là, on essaya d'en calomnier les motifs, et on ne craignit pas d'annoncer, en voyant les Grecs rentrer dans leurs ports, qu'ils fuyaient consternés devant l'apparition prochaine de la flotte ottomane, qui allait châtier leur audace. Mais la voix de la religion parlait au cœur de ses enfants.

Tandis qu'on publiait leur dispersion, les Hydriotes réunis aux députés des îles de la mer Égée s'occupaient à armer une flotte, qui devait confondre l'orgueil des infidèles. Ils n'ignoraient pas que c'était sous la protection de leurs voiles, que les insulaires devaient trouver un abri sauveur, et que la liberté de la Grèce antique était due aux journées de Salamine et de Mycale.

Hydra, presque aussi riche en vaisseaux que Marseille, ordonna d'armer trente-six bâtiments du port de douze à vingt canons, montés par deux mille quatre cent quarante-six matelots. On s'occupa en même temps de fortifier Hydra, on pourvut à plusieurs autres moyens de sûreté; et ceux qui avaient montré le moins d'ardeur pour la cause de l'indépendance, devinrent ses

zélateurs les plus ardents. Les matelots quittèrent le costume des raias; et les chefs couvrirent leur tête affranchie, du casque héroïque, ennobli du signe auguste de la croix et de la légende *la mort*, ou *la liberté*. Le pavillon à l'effigie du Christ eut pour devise l'adage spartiate Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, qu'ils interprétaient à leur manière en disant: *avec*, ou *à fond*; devant vaincre ou couler bas.

Chacun rivalisant de zèle, l'ancienne Tiparénus, vulgairement appelée Spetzia, oubliant ses vieilles rivalités, résolut d'unir à la Béotie sacrée dix bâtiments montés par six cent quarante matelots, endurcis aux fatigues de la mer et non moins habiles que les Hydriotes. Ils brûlaient de se mesurer avec les Turcs, de qui ils avaient reçu de tout temps des injures d'autant plus graves, qu'ils n'avaient pas d'aussi puissants moyens de se faire respecter d'eux, que les riches armateurs d'Hydra. Le sang d'un de leurs capitaines demandait vengeance; et son épouse Bobolina, qui était veuve depuis sept ans, obtint la faculté d'armer à ses frais trois vaisseaux, pour mériter une satisfaction dont elle ne voulait laisser l'honneur à aucun de ses compatriotes. Nouvelle Artémise, on la vit, telle que cette reine d'orient, mais pour une plus noble cause, arborer son pavillon sur un brick, et, donnant deux des vaisseaux qu'elle possédait à des officiers habiles, devenir leur amiral, et envoyer deux de ses fils à l'avant-garde de l'armée des Hellènes qui combattaient en terre ferme. Elle les avait depuis long-temps entretenus de la mort de leur père, assassiné à Constantinople, en 1812, par

ordre du sultan, et elle ne tarda pas à leur montrer comment on apaise les mânes des braves.

Mycone, qui n'était autrefois renommée que par ses figuiers, riche maintenant de vingt-deux vaisseaux armés de cent trente-deux canons, dut également au patriotisme d'une femme, la belle Modéna Mavrogénie, l'honneur de fournir à la confédération un bâtiment. Issue d'une de ces familles princières qui conservèrent, après la prise de Constantinople, quelques lambeaux de leur illustration, les aïeux de cette héroïne avaient, dit-on, pendant long-temps possédé des fiefs dans l'île d'Eubée. Le dernier de ses ancêtres, après avoir perdu la ville de Carystos, était passé au service de la Porte, où ses descendants étaient devenus drogmans, jusqu'au temps où Mavrogénie, dernier rejeton de cette famille, vit égorger Étienne, son père, par ordre du sultan. Réfugiée depuis ce temps dans l'île de Mycone, elle y serait morte oubliée sans la secousse qui venait de ranimer la Grèce toujours héroïque! Elle avait mis en mer deux armements; et l'antique Eubée s'était réveillée à la voix d'Azorbas et de Nicokès, auxquels elle avait confié le soin de remuer les populations barbares de l'Euripe, en déclarant que sa main, destinée à un homme libre, serait le prix du vainqueur des Turcs. Les soixante-douze villages de l'Eubée étaient en pleine insurrection, et les infidèles avaient été contraints de se renfermer dans les deux places fortes, qui sont Nègrepont et Carystos. Mavrogénie, que les habitudes de son sexe empêchaient de tenir la mer, ne cessant d'enflammer par ses discours

les Myconiens, ils s'engagèrent à joindre quatre chebeks de premier échantillon, à l'armée navale grecque.

Calaurie, témoin de la fin tragique de Démosthènes, fournit un vaisseau équipé de cent dix hommes et de seize canons. Bathinos arma quatre corsaires et donna deux tartanes condamnées, qu'on répara pour en faire des brûlots. Psara prépara vingt polacres aussi rapides que les alcyons qui se jouent sur la crête des vagues, et huit navires incendiaires appelés par les Grecs *Hyphestia*, Ὑφίςια! Cymé, renommée par l'habileté de ses plongeurs, aussi robustes qu'ils l'étaient au temps d'Homère, sans être intimidée par le voisinage des Turcs de Rhodes, fit sortir douze chebeks et autant de barques à neuf bancs de rameurs, que les Cymiotes emploient à la pêche des éponges. Ces armements, redoutables aux vaisseaux de haut bord lorsque ceux-ci sont enchaînés, par les calmes, à la surface des mers, se répandirent dans les canaux des îles, qui s'élèvent du sein d'Amphitrite, pareilles à des autels consacrés à Neptune. La mer Icarienne, les Sporades, jusqu'à Casos, qui possède une multitude de Leuces montés par des hommes bercés, dès l'enfance, à travers les flots carpathiens, formèrent une chaîne de croiseurs redoutables au croissant. Les Turcs furent ainsi forcés de renoncer à la navigation de ces parages, où aucun de leurs bâtiments ne se montra plus que pour être la proie des grecs d'Anaphe, d'Amorgos, de Polégandros et d'Ascania, empressés de se joindre à toutes les barques accourues dans leurs

ports, pour les inviter à combattre sous l'étendart de la croix.

Le plaisir de se venger des infidèles, l'amour du pillage, la férocité trop naturelle aux insulaires, avaient transformé les timides *taouchans* (1) (lièvres) en matelots audacieux, car la valeur exista toujours au fond de leurs cœurs ulcérés par des siècles d'humiliations. La voile latine devint la terreur des infidèles jusqu'au fond des golphes de l'Asie mineure. Trikéri fit sortir du sein Pagasétique ses pinques, dont les équipages font tour-à-tour le métier de pirates, à l'abri des écueils de la mer de Myrtos, et celui de centaures dans les gorges du mont Pélion; armés pour la défense de la croix, ils aspiraient à mériter d'être avoués pour enfants d'un pays où ils n'étaient encore connus que par leurs brigandages. Ténos fournit quelques barques pontées employées au cabotage, pour être converties en brûlots. Andros, Santorin, Céos ou Zéa et Paros, rivalisant de dévouement, chaque île devenue un foyer d'enthousiasme, se préparait au *combat sacré*, tandis que des explorateurs postés à Ténédos, et des vigies montées sur tous les promontoires des Cyclades, attendaient l'apparition de l'ennemi pour donner le signal des jours de gloire qui devaient faire remonter le peuple grec au rang des nations de l'ancien continent.

(1) Taouchans, lièvres; épithète que les Turcs donnaient aux Grecs insulaires de la mer Égée.

CHAPITRE IV.

Martyre de Cyrille, archevêque du mont Hémus, — de Dorothée, ancien élève de l'école polytechnique de Paris, archevêque d'Andrinople, — de l'archi-prêtre Eutrope, — d'Eugène, archevêque d'Éphèse, — de Joseph, archevêque de Thessalonique, — de cent quatre vingt-cinq exarques, hégoumènes; d'une foule de banquiers et de négociants grecs. — Insurrection de l'Attique. — Athènes occupée par les Grecs. — Cruautés des Turcs dans la Morée. — Chrétiens mis à la broche. — Le consul français de Patras sauve les réfugiés. — Prise de l'île du lac de Janina. — Habitants livrés à la luxure des Turcs. — Khourchid fait pendre l'évêque de Hiéro-Mèri et plusieurs ecclésiastiques. — Irrésolution des Étoliens; — découvrent le plan d'extermination formé contre eux; — s'insurgent; — battent les Turcs. — Entrée en campagne d'Omer Brionès; — bat le capitaine Diacos; — passe les Thermopyles; — est vaincu par Odyssée. — Prise d'Arachôva. — Turcs passés au fil de l'épée. — Insurrection de la Phocide et de la Locride. — Mort de Chaïnitza, sœur d'Ali Tébélen. — Insurrection de l'Anovlachie. — Perte et reprise des villes du Pinde par les Turcs. — Fuite des Mégalovlachites.

La raison humaine perfectionnée par la civilisation offre rarement des résultats avantageux pour la vertu. C'est, dit l'abbé Fleuri, parmi des peuples tels que les Troyens, les Grecs et les Hébreux, auxquels on nous permettra d'ajouter les modernes Hellènes, placés sous l'influence continuelle de la divinité, qu'on

trouve ces prodiges de valeur qui occupent de si belles pages dans les annales du monde. Ils marchent entourés de miracles qu'ils voient; et les prestiges qu'ils éprouvent, opèrent en eux l'espèce de transmigration des ames qui reproduit les Phinée, les Léonidas et les héros de l'antiquité. La mort d'un homme, le martyre du patriarche Grégoire, avait changé la question de l'indépendance imprudemment proclamée par Hypsilantis; c'était le ciel qui parlait maintenant aux Grecs par l'organe de ses ministres. *Vainqueurs*, s'écriait un de leurs orateurs, l'*Europe applaudira à nos succès; vaincus, la tombe nous séparera à jamais de nos tyrans: dans l'une ou l'autre hypothèse, nous ne laisserons pas après nous une postérité flétrie par l'esclavage.*

Cette résolution, plus noble que celle des Romains, trop heureux de trouver des citoyens assez confiants pour acheter des terres sur lesquelles l'ennemi était campé, ne pouvait venir que d'une inspiration surnaturelle, car la fortune était partout contraire aux Grecs sur le continent. Mais des martyrs leur montraient qu'ils n'appartenaient plus à la terre que pour combattre. Le ciel était leur patrie!

La réponse hautaine de la Porte Ottomane à la note des ministres européens avait été suivie du martyre de Cyrille, archevêque honoraire de l'éparchie du mont Hémus, prédécesseur de Grégoire, et membre du synode de l'église d'Orient. Parvenu au terme d'une extrême vieillesse, car il était plus que nonagénaire, il fut livré aux bourreaux et pendu publiquement dans le

quartier du Phanal. A Andrinople on infligea le même supplice à Dorothée Proïos, archevêque métropolitain de cette éparchie. Ce prélat, renommé pour sa vie exemplaire, après avoir fait ses humanités en Italie, était venu en 1800, perfectionner ses études à Paris, où il fut admis, en qualité d'élève externe, à l'école polytechnique. De retour dans sa patrie, il avait professé les sciences exactes au collège de Couroutchesmé, près Constantinople; et ses vertus l'avaient élevé au second trône de l'église d'orient, quand la persécution frappa sa tête innocente(1). Le même jour, la basilique fondée par le savant Eutrope, l'un des premiers évêques de la Thrace, perdit son archi-prêtre, huit de ses ecclésiastiques les plus distingués, ainsi que vingt des premiers négociants grecs d'Andrinople, qu'on attacha au gibet dressé devant la porte de l'église métropolitaine.

Leurs biens furent confisqués au profit du sultan, qui fit ensuite égorger Eugène, archevêque d'Éphèse; Joseph, archevêque de Thessalonique, ainsi que cent quatre-vingt-cinq exarques et chefs des principales abbayes de son empire. Plusieurs prêtres furent empoisonnés pour dissimuler le nombre des meurtres dans les lieux où l'on avait encore intérêt à ménager les chrétiens; mais on décapita devant l'Alaï kiosque, sous les yeux même du Grand-Seigneur, ravi de voir

(1) On connaît encore, rue Saint-Jacques à Paris, l'humble restaurant où ce martyr vénérable allait prendre son dîner à vingt-deux sous.

couler le sang chrétien, Mavrocordatos et Chantzerys, princes du Phanal, avec une foule de marchands parmi lesquels on reconnut Démétrius Paparigopoulos, banquier de la Sublime-Porte, qui lui était redevable de fortes sommes d'argent; un autre banquier nommé Aphendoulis, des courtiers, des changeurs, et d'anciens barattaires, coupables de posséder des biens dont le despote ne pouvait s'emparer qu'en les sacrifiant à sa cupidité.

Ce fut au milieu de ces scènes atroces (1), que la Porte obtint des ministres européens, non contents d'avoir facilité ses armements, la promesse que les consuls qui relevaient de leur juridiction n'accorderaient plus de refuge au peuple proscrit. Ainsi, au nom des monarques chrétiens qui règnent au dix-neuvième siècle, il fut défendu à leurs agents de tendre une main secourable à des vieillards, à des femmes et à des enfants sans défense. L'ordre s'étendit aux capitaines des vaisseaux du commerce, auxquels il fut interdit de se charger de chrétiens; et, chose inouie, on osa sacrifier ainsi le plus beau de nos privilèges en Turquie, privilège basé sur les capitulations, maintenu par la fermeté de nos ambassadeurs; en autorisant les mahométans à visiter les vaisseaux couverts du pavillon de France, pour y saisir les victimes soustraites à leur férocité.

---

(1) *Voy.* Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, p. 80 et 81. Paris, chez Dondey Dupré. 1822.

Les choses ne se présentaient guère sous un aspect plus favorable du côté de la Hellade. Vers le milieu d'avril, les montagnards de l'Attique avaient formé des rassemblements partiels dans les montagnes; mais leurs exploits s'étaient bornés à voler des moutons, et à rançonner quelques Turcs isolés. Les affaires en étaient à ce point, quand les Diacriens, informés de la mort du patriarche Grégoire, coururent aux armes, et annoncèrent, par l'extermination de quelques Turcs qu'ils purent atteindre, qu'ils brisaient le joug de l'obéissance. Alors l'alarme se répandit dans la plaine; et le cadi d'Athènes, s'imaginant retenir ses administrés dans le devoir par les liens du serment, exigea (1), dit-on, de l'archevêque et des primats, de jurer fidélité à leur *légitime souverain*.

J'ignore si un pareil serment eut lieu, et s'il pouvait se faire en conscience au successeur des califes, qui tiennent leur pouvoir de Mahomet, (en faveur duquel on ne sera pas sans doute tenté d'invoquer le droit divin), par des chrétiens outragés dans le chef de leur église. Je dirai plus : la raison, privilège que la Divinité a accordé à l'homme (2) pour discerner le juste de l'injuste, d'accord avec la religion, condamnant la fausse légitimité de l'usurpateur du trône des Constantins; car *le prétendu droit de conquête n'étant que celui de la force, il ne de-*

(1) *Voy.* le journal du ministère turc, intitulé Spectateur oriental, n. 3. 28 avril 1821.

(2) Nihil ratione esse divinius. Cic. 1 de Nat. Deorum.

vient légal qu'autant que la justice le sanctionne; s'il y eut serment, il dut être considéré comme extorqué et frappé de nullité fondamentale.

Cependant, rassurés par cette mesure, les Turcs, qui ne voyaient aucuns ennemis, niaient leur existence; et on aurait pu la révoquer en doute, si on n'avait pas remarqué qu'il disparaissait de moment à autre des gens suspects qui ne revenaient plus. Cette annonce d'un orage qui se formait au loin, nécessitant quelques mesures de précaution, les Chrétiens, d'accord avec les Turcs, résolurent de veiller à la sûreté publique, et on établit des postes armés aux portes d'Athènes. On vivait ainsi sur le provisoire, lorsqu'un émissaire envoyé par les insurgés vint avertir le vaivode, qu'une bande peu nombreuse de *voleurs grecs* mal armés se trouvait aux environs de Marathon, où il était facile de les surprendre et de les exterminer. Aussitôt le fanatisme musulman s'enflamme! On prépare une expédition contre *des misérables, qu'il suffisait de joindre pour en faire justice,* en se promettant, au retour, de traiter les chrétiens d'Athènes comme ceux de Constantinople; car, en tout pays, la capitale donne le ton aux provinces.

Pénétrés de l'idée de leur supériorité, huit cents Turcs, espèce la plus poltronne que la terre de Cécrops ait jamais nourrie, partent en chantant, non les chœurs d'Euripide que les Athéniens répétaient en marchant à la rencontre des barbares campés à Marathon, mais des versets du Koran. Ils allaient rougir le champ de victoire de Miltiade, du sang *des Grecs dé-*

générés! C'était pour eux une partie de plaisir; ils venaient de dépasser les prolongements de l'Hymette et du Brilésis, ils avançaient dans la plaine de Marathon, quand, douze cents Grecs se levant tout-à-coup du milieu des tombeaux de leurs ancêtres, les infidèles se virent entourés et attaqués de toutes parts. La frayeur paralyse leurs bras, aucuns ne songent à se défendre, et une centaine, auxquels la peur rend des forces, étant parvenus à regagner Athènes, ils y répandent une telle épouvante, que la population turque prend aussitôt le parti de se renfermer dans l'acropolis ou citadelle. Il en était temps, car les Grecs, ayant suivi les pas des fuyards, ne tardèrent pas à s'emparer de la ville, où ils signalèrent leur entrée par le pillage et l'incendie de quelques maisons turques, l'ennemi, avant de se retirer, leur ayant donné motif d'exercer ces sortes de représailles.

Le bruit de l'occupation d'Athènes par les insurgés s'étant répandu, Éleusis, Mégare, et les grandes bourgades de l'isthme, arborèrent aussitôt l'étendart de la croix. Les Grecs et les Schypetars belliqueux de cette contrée, guidés par l'hétériste Dikaios, diacre de l'église orthodoxe, marchent vers le dervin, d'où le commandant turc s'était prudemment enfui dès les premiers symptômes de l'insurrection. Ils s'en emparent, franchissent les monts Œniens, entraînent les populations des hameaux d'Examili (1) et paraissent devant Corinthe.

Les Turcs, informés, quelques heures d'avance, de

(1) *Voy.* t. IV, ch. 110 de mon Voyage dans la Grèce.

leur approche, s'étaient réfugiés dans la citadelle, forteresse aérienne impossible à escalader, et non moins difficile à réduire par le moyen de l'artillerie. Ce fut là que se terminèrent pour le moment les progrès de l'insurrection, dont l'autre extrémité touchait aux Thermopyles, où le brave Diacos, protopalicare d'Odyssée, se préparait à combattre le corps d'armée détaché par le sérasker Khourchid pacha.

On se trouvait également en présence de l'ennemi sur le terrain de l'isthme. Jousouf pacha, après avoir repoussé les bandes de l'archevêque Germanos, avait aussitôt détaché deux mille quatre cents hommes, sous les ordres d'Elmas bey et d'Achmet Dem de Philatès, avec ordre de se rendre, en contournant les montagnes, à Tripolitza.

Achmet Dem, si doux, si généreux, qui avait offert des secours empressés au consul de France, n'était pas plus tôt entré à Vostitza, que, reprenant le caractère naturel aux Turcs, il avait fait mettre à la broche et rôtir à petit feu quelques chrétiens tombés entre ses mains, tandis que son collègue se divertissait à brûler les églises et les maisons. Après cette expédition, les exterminateurs, laissant à main gauche Corinthe, n'eurent pas plus tôt pénétré dans l'Argolide, que les habitants de sa capitale, restés soumis à l'autorité du sultan, après avoir remis les armes à ses délégués, coururent à leur rencontre. Ils leur apportaient l'hommage de leur soumission et de riches présents, se flattant d'obtenir à ce prix la protection due à la fidélité.

Ils étaient rentrés avec cette espérance, lorsqu'au milieu de la nuit sept cents Argiens, capables de porter les armes, arrêtés à domicile, sont froidement décapités. Le feu est mis au même instant dans plusieurs quartiers de la ville! Les femmes et les enfants périssent au milieu de l'incendie; et ceux qui parviennent, au nombre de plus de six mille, à se sauver, répandent, avec le récit de cette catastrophe, le désir de la vengeance, dans les régions les plus inaccessibles de l'Arcadie. Les villages de la plaine de l'Argolide sont évacués en un clin d'œil; ceux de la Trézénie, de l'Épidaurie, de l'Hermionide, de la Cynurie et de la Laconie en deçà de l'Eurotas, s'insurgent, persuadés qu'il n'y a de salut pour eux que dans la résistance à des dévastateurs, qu'aucune concession ne peut fléchir. Malgré ce mouvement spontané, Achmet Dem, et, quelques jours après, Elmas bey, quoique harcelés et affaiblis par des pertes d'hommes, parvinrent à se jeter dans Tripolitza, que les Grecs n'inquiétaient encore qu'à une très-grande distance.

Tandis que les Turcs travaillaient ainsi à se faire des ennemis irréconciliables, l'apparition des Grecs descendus du mont Panachaïcos, et une violente secousse de tremblement de terre arrivée le 29 avril à six heures du matin, commencèrent à mettre les troupes de Jousouf pacha en alarme. Le lendemain on vit arriver des blessés, bientôt après on signala quelques voiles suspectes à l'horizon; et, le 2 mai à cinq heures du soir, on entendit de toutes parts crier

aux armes : les chrétiens rentrés au milieu des décombres de Patras avaient paru aux portes de l'acropolis.

Plusieurs mahométans se réfugient au consulat de France, où ils restent cachés jusqu'au moment du signal qui rappelle les insurgés dans la montagne. Le lendemain et le jour suivant, des combats d'avant-postes s'engagent, on brûle réciproquement les métairies des agas, et ce qui restait encore de maisons de la ville sur pied. L'horizon prend un aspect sinistre; et le consul de France, certain de succomber ou d'être bientôt forcé de quitter son poste, voulant, comme le capitaine d'un vaisseau prêt à couler bas, ne songer à son salut qu'après avoir mis en sûreté jusqu'au dernier des chrétiens qui s'étaient précipités sous le pavillon sauveur du roi, essaye de tenter un dernier effort.

Depuis un mois, le consul n'avait été occupé qu'à faire embarquer les femmes, les enfants et les dépôts confiés à sa sollicitude. Chaque nuit il expédiait quelques barques; et il avait été constamment heureux, lorsqu'il apprit, le 6 mai, à son réveil, qu'une femme d'âge, qu'il avait logée dans une cabane attenant à sa demeure, venait d'être trouvée égorgée et les bras coupés. Cet attentat, de triste augure, commis dans l'obscurité, ne tarda pas à expliquer des intentions qui se manifestèrent bientôt par des voies de fait plus directes. Les Schypetars Guègues, levant le masque, franchirent à plusieurs reprises les murs d'enceinte du consulat; et Jousouf pacha ne voulant, ou ne pouvant pas les réprimer, on comprit

que cela devait aboutir au massacre de ce qui restait de réfugiés dans la maison de France (1).

On pourvut à leur sûreté, et bientôt les combats

---

(1) « Il ne s'en trouvait heureusement plus que onze, dit le « consul dans une de ses lettres, qui étaient cachés dans l'é- « glise; mais lorsque je leur annonçai qu'il fallait partir, il y eut « une scène déchirante.—Qu'allons-nous devenir? Il faut mou- « rir!—Il les rassure, en leur annonçant qu'il a fait porter « des provisions sur la barque. C'était le dernier sac de biscuits « qui lui restait. — Vous ne serez point attaqués; je vous donne « une escorte de huit hommes. La nuit est obscure; les Turcs « effrayés sont retirés au château : partez.—Alors tous se pro- « sternent devant l'autel, et jamais prières plus éloquentes ne « furent adressées à Dieu. Une femme, improvisant un hymne, « célèbre et bénit le nom des Bourbons; et les prières auraient « vu paraître le jour, si on n'avait pas forcé ces malheureux à « s'éloigner. En sortant de l'église, ils se précipitent au pied du « mât de pavillon, qu'ils embrassent. Je leur remets un boïourdi « turc que j'avais obtenu pour sauver la tête d'un chrétien, en « ordonnant à l'escorte, s'il survenait quelque difficulté, de dire « hardiment que ces gens s'embarquaient avec la permission du « visir, et de l'exhiber sans hésitation, certain que j'étais que « personne ne saurait le lire. On prétendit que la précaution « était inutile. J'insistai; on céda, et on s'achemina. On était « persuadé qu'il n'y avait personne en ville, lorsqu'arrivés à « la plage, des Turcs, embusqués dans une maison de la « douane, crièrent d'arrêter. Il fallut venir à l'*obédience*, et « sans le boïourdi, qu'on présenta avec hauteur, tout était « perdu. Après avoir fait semblant de le lire, on permit à la « barque de pousser au large. » Ainsi fut sauvé le dernier convoi des chrétiens réfugiés sous le pavillon de France, dernier trésor que le consul du roi conserva intact et presque entièrement respecté.

recommencèrent. Les vivres destinés aux besoins de la garnison turque tombaient chaque jour entre les mains des insurgés, qui poussèrent des patrouilles jusque sur les glacis de la forteresse, où elles eurent l'audace d'incendier une maison appartenant au gouverneur. Vainement celui-ci voulut rétablir les aqueducs, ses troupes furent battues, jusqu'au moment où des milliers d'Arnaoutes, accourus à son secours, forcèrent les Grecs à rétrograder vers les montagnes, d'où ils sortirent, le trente mai, pour engager une affaire générale.

La plaine était couverte de feu, de fumée, d'incendies et de carnage, lorsqu'à quatre heures après midi, on signala dans le lointain le pavillon blanc! C'était celui de la frégate française l'Allier, commandée par M. le capitaine de Leuil, qui apportait les premières consolations au consul du roi, qu'il reçut sur son bord, lorsque toute espérance lui semblait ravie, car il était sans pain et dans un abandon complet depuis plusieurs jours.

Les Schypetars mahométans qui se trouvaient dans ce moment aux prises avec les Grecs, n'étaient que l'avant-garde de plusieurs bandes armées que Khourchid pacha avait détachées contre les Moraïtes. Ils furent cependant repoussés avec perte au milieu des ruines de Patras, où ils apprirent les succès de leur sérasker dans l'Épire.

Nous avons dit ailleurs qu'indépendamment de la forteresse et du château de Litharitza, le visir Ali occupait militairement l'île située au milieu du lac

de Janina. Il avait empêché la population grecque de s'en éloigner, quoiqu'elle eût mis tout en œuvre pour obtenir la permission de se retirer dans le canton de Zagori avec les Janiotes, qui y étaient réfugiés depuis le commencement du siége. Dès lors les chrétiens n'entrevirent plus de délivrance que dans la perte du rebelle; et, informés que Khourchid pacha songeait à attaquer leur île, ils firent plus que des vœux pour son entreprise, puisqu'ils lui fournirent des renseignements propres à son succès. Ce dévouement était de nature à leur mériter sa protection; il leur en avait donné la promesse, et, afin que les choses se passassent de la manière la plus propice à tout concilier, ils avaient gagné à prix d'argent le commandant, qui lui livra l'île dès que son escadrille se présenta. Les Grecs charmés virent donc arriver sans crainte les troupes impériales; mais à peine furent-elles entrées dans leur village, retraite jusqu'alors paisible d'une peuplade chrétienne de sept cents ames, que le sang innocent commença à couler.

Dans un moment, dans un clin-d'œil, les Grecs sont égorgés ou garrottés; les femmes et les filles deviennent l'objet de la brutalité des chefs et des soldats, qui rivalisent de luxure et de cruauté. Les maisons sont livrées au pillage, et les monastères à la profanation. Les tabernacles des églises sont brisés; le viatique est dérisoirement jeté aux pourceaux; les images des saints sont foulées aux pieds; les soldats tirent au sort les vases sacrés, et les églises deviennent la proie des flammes.

Au milieu de ce désordre, l'historien perd de vue les Hydriotes enchaînés sur la flotille, qui n'ont jamais revu leur patrie. Mais comment dire les douleurs des mères éplorées, des filles pudiques flétries, des vieillards et des pères de famille, lorsqu'on les traîna au milieu du camp de Khourchid pacha? Il leur avait promis son appui, et ils étaient esclaves. Il leur avait fait annoncer leur délivrance, et on les vendait à l'encan. Il avait solennellement juré de respecter les autels; et les églises réduites en cendre, les prêtres égorgés, lui reprochaient son parjure, quand un homme, renommé de tout temps pour son intégrité, osa l'approcher et intercéder en faveur des chrétiens.

Démétrius Athanase, élevant la voix en faveur de ses co-religionnaires, obtint du sérasker Khourchid l'ordre de briser les fers des insulaires, qui ne pouvaient ni ne devaient être considérés comme esclaves. Une proclamation, publiée dans le camp, enjoignit aussitôt de les remettre en liberté, mais les barbares refusèrent de les délivrer, en déclarant qu'ils n'avaient pris les armes que pour faire du butin et des esclaves. Le sérasker dut alors promettre deux cent cinquante piastres pour chaque individu, qu'il racheta de ses deniers, au nombre de cinq cents. Mais il ne put ou ne voulut pas arracher des mains du pacha de Tricala la fille d'un nommé Samariniotis de Janina, avec laquelle son ravisseur s'enfuit en Thessalie, après l'avoir forcée a renier la divinité de J. C., en embrassant le culte impie de Mahomet.

La conduite d'un visir devenu tout-à-coup humain

couvrait une perfidie qu'on était loin de pressentir. On applaudissait à la générosité de Khourchid, lorsqu'un de ses lieutenants, Omer Brionès, accusa devant son tribunal le chef d'une des principales familles de Calaritès (1), ville la plus opulente du Pinde, d'avoir reçu des sommes considérables d'Ali pacha, qu'on disait destinées à être réparties entre les chrétiens qui survivraient à la révolution de l'Épire. Celui qui avait fait cette révélation à Omer Brionès était en fuite, ainsi qu'il arrive dans les conspirations de cette espèce; et l'individu dénoncé nominativement étant mort, l'accusation retomba sur un de ses plus proches parents. Il passait pour riche, et c'était à ses dépens qu'on voulait commencer à s'indemniser de ce qu'on venait de débourser avec tant de regret pour la prise de l'île et le rachat de ses esclaves, de manière à conduire la chose pour ruiner entièrement Calaritès.

L'accusé, mandé devant le tribunal de Khourchid, ayant été interpellé au sujet d'une somme de trente mille sequins d'or (trois cent soixante mille francs), qui lui avaient été confiés par Ali pacha, n'eut pas plustôt nié l'existence du dépôt, qu'il fut livré aux bourreaux. Ils avaient ordre de l'appliquer à la question; et pendant qu'ils lui versaient de l'huile bouillante sur la poitrine, un geolier albanais, complice des desseins d'Omer Brionès et de Khourchid, feignant

(1) Calaritès. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, t. II, p. 176 à 192.

d'être touché de ses souffrances, lui conseilla de dire *qu'il avait reçu dix mille piastres, et qu'on pourrait savoir la vérité qu'on voulait connaître, si on interrogeait les primats de l'Anovlachie* (1).

Cette *déclaration* ne fut pas plus tôt rapportée au sérasker, qu'il fit appeler ceux qu'on venait de lui désigner, qui attestèrent par serment qu'ils n'avaient aucune connaissance des faits allégués par un délateur plus qu'immoral; et qu'on tourmentait à tort un malheureux, auquel on aurait dû présenter en face son accusateur, dont il fallait s'assurer dès qu'il eut fait une pareille déclaration. — *J'entends*, s'écria Khourchid irrité, *il n'y a pas eu d'argent donné? Je vous en ferai bien convenir; qu'on les emmène.*

« Alors, dit le syndic des primats de Calaritès, « dont j'emprunte le récit, que les Grecs transcri« ront un jour dans le martyrologe de leur émanci« pation, on nous conduisit dans la salle des tor« tures, où l'on voyait des colliers en fer, des haches, « des tenailles, des fouets, avec divers instruments « de supplices, et on nous abandonna à nos ré« flexions. Au bout d'une heure, l'Albanais, con« seiller de l'iniquité, s'étant approché de nous, vou« lut nous persuader de promettre de l'argent, pour « obtenir notre élargissement. Il s'agissait de nous « sauver, en faisant payer plus de trois cent soixante « mille francs à nos administrés; et nous répondîmes

(1) Anovlachie. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, t. II, ch. 39, 40 et 41.

« en refusant d'accéder à une proposition qui nous « aurait rendus coupables de concussion en convenant « d'un délit dont nous étions innocents.

« On nous laissa donc livrés de nouveau à nous-« mêmes pendant une heure ; et le sérasker nous « ayant fait comparaître en sa présence, nous le « trouvâmes occupé à interroger la victime qui était « la cause innocente de nos maux. Le tyran la pres-« sait de déclarer ce qu'elle avait fait des trente mille « sequins qui lui avaient été remis par Ali pacha. « Puis, prêtant un moment l'oreille à un de ses con-« seillers, qui lui dit en turc que nous étions tous d'in-« telligence, il apostropha de nouveau l'accusé, en « s'écriant avec fureur : *tu as avoué, chien d'infi-« dèle, à l'officier, qui vient de me le dire, que « tu as touché vingt mille sequins. Qu'en as-tu « fait? parle, je te tiens quitte du reste.—Seigneur, « vous savez le contraire; voici...—J'entends, ces « Cafres veulent des témoins à décharge! qu'on « les saisisse, et qu'ils soient aussitôt pendus.*

« Au même instant vingt scélérats se précipitent « sur nous ; quatre d'entre eux m'entraînent, et je « me retrouve avec mes collègues dans la salle des « tortures. Un quart-d'heure s'écoule. On apporte « des cordes ; les bourreaux me lient étroitement les « bras ; un d'eux me jette le lacet fatal au cou, je « marche au supplice, suivi des condamnés, lorsqu'ar-« rivé au pied de l'échelle, Omer Brionès, qui s'était « rendu auprès de Khourchid, dès qu'il avait eu « connaissance de notre désastre, fait enjoindre aux

« bourreaux de suspendre l'exécution. Il parle au sé-
« rasker de notre probité, de notre innocence, du
« danger qu'il y aurait à nous sacrifier dans les circon-
« stances présentes et il parvient à faire révoquer
« l'arrêt de mort.

« Nous sommes immédiatement rendus à la liberté;
« et, par un de ces contrastes qu'on ne trouve qu'en
« Turquie, les bourreaux nous invitent à nous ra-
« fraîchir avec eux. Le maître a parlé; ils nous traitent
« avec autant de civilité qu'ils avaient déployé de
« fureur, et la main qui devait nous étrangler nous
« présente humblement le café. Ils n'oublient pas de
« la tendre pour demander des étrennes, le paie-
« ment de la corde, celui de leurs peines et de nos
« dépouilles, qui leur étaient dévolues et que nous leur
« donnâmes; heureux d'en être quittes pour une lon-
« gue agonie, et de l'argent, qui n'est rien quand on
« remonte des portes du tombeau à la vie, pour être
« témoin du châtiment de ses oppresseurs. »

C'était une sorte d'échec pour Khourchid pacha, aux yeux des sages musulmans, d'avoir été obligé de racheter des chrétiens faits esclaves par ses soldats, et de se trouver dans la nécessité d'épargner les primats de Calarités, qui étaient d'autant plus susceptibles d'être pendus en bonne politique, que leurs vertus les rendaient chers aux chrétiens, car en Turquie, moins qu'ailleurs, on n'est pas honnête homme impunément.

Cette maxime, qui repousse la probité, fut soutenue dans le conseil des impériaux par Ismaël Pachô

bey, que nous allons voir rentrer en scène par des sacrilèges. Les raisons qu'il donna furent d'autant mieux senties par le sérasker, que les derniers courriers de Constantinople lui avaient apporté la nouvelle de la défaite des bandes d'Hypsilantis et du supplice du patriarche. Pouvait-il rester en arrière, après d'aussi beaux exemples? Le temps des concessions était passé; il fallait adopter une marche franche, *écraser les Dgiaours*, et ne parler désormais d'amnistie que pour abuser les Grecs.

Cette résolution étant unanime, Ismaël Pachô bey, zélateur hypocrite, comme tous ceux qui cherchent à couvrir les désordres de leur vie par des exagérations religieuses, informé qu'un nouvel évêque, promu au poste de Hiéroméri, dans la Thesprotie, venait d'arriver dans son diocèse, suscita contre lui les Turcs de Philatès, qui le dénoncèrent comme un agent secret des insurgés. Le bâtiment qui l'avait apporté de Constantinople avait touché à Corfou, avant d'aborder à l'embouchure de la Thyamis; fallait-il d'autres preuves pour déclarer qu'il était un conspirateur? Son arrestation fut aussitôt décrétée, et on l'amena enchaîné avec un de ses diacres au quartier-général de Khourchid. Là, après s'être saisi des présents qu'il portait, mais sans daigner lire le *barat* ou *exequatur du sultan, qui l'autorisait à exercer ses fonctions,* Pachô bey insiste sur la nécessité de suivre l'exemple de la capitale, et l'évêque, ainsi que son diacre, sont attachés aux fourches patibulaires dressées devant la tente du sérasker.

Les jours suivants, on pendit à côté des deux martyrs trois hégoumènes ou prieurs des plus riches abbayes de l'éparchie de Janina, quatre religieux, deux ermites, plusieurs prêtres séculiers, et une foule de laïques, qui tenaient un rang spécial dans l'église, sous les noms de *logothètes* et de *saccellares*, fonctions qui répondent à celles de nos marguilliers. On mit ensuite à la chaîne l'archevêque Gabriel, qu'on renferma dans le cachot réservé aux assassins, et on remplit les prisons de tous les prélats de la Romélie, qu'on se proposait de faire passer successivement par la main du bourreau. Enfin, pour récompenser l'auteur de ces conseils, on nomma le fils d'Ismaël Pachô bey, qui était âgé de dix-huit ans, pacha de Prévésa, et son père reçut l'aigrette ou *tchéling* d'or, qu'on décernait autrefois aux braves, mais qui n'est plus, de nos jours, que le prix de la perversité chez les musulmans dégénérés.

Le début de l'extirpation du christianisme dans la Grèce s'annonçait ainsi, quand le serasker de l'Épire, qui aurait dû s'occuper, avant tout, de réduire Ali Tébélèn, résolut d'attaquer les Armatolis. Son projet eût été moins que specieux dans d'autres circonstances. Les capitaines des Armatolis, qui étaient au nombre de trente-six, comptaient à peu près dix mille hommes sous leurs drapeaux; mais, répandus sur différents points de la Macédoine, de la Thessalie et de la Hellade, comme ils ne présentaient aucun ensemble, ils pouvaient être assaillis avec succès par des masses dirigées contre leurs

bandes isolées. Ils étaient jusqu'alors restés tranquilles, surtout dans l'Étolie et l'Acarnanie, malgré les suggestions des émissaires d'Ali pacha, de Diacos, de Germanos; et il fallait profiter de leur irrésolution pour les détruire, en feignant de songer au maintien de l'ordre public dans leur pays.

On fit, en conséquence, partir pour le Xéromeros, un officier qualifié de gouverneur, qui, étant arrivé à l'Arta, écrivit aux primats Étoliens, que son intention étant de se rendre à Vrachori, il les invitait à lui préparer des logements pour trois cent cinquante hommes, chargés de veiller conjointement avec eux à la paix de leurs foyers. Le ton de sa lettre était paternel; la réponse des primats fut de le prier d'amener le moins possible de troupes dans un pays étranger à toute influence ennemie, et il consentit à ne garder que cent cinquante soldats, avec lesquels ils se rendit au chef-lieu de son gouvernement où il fut reçu avec cordialité.

Les douleurs de la patrie n'étaient encore qu'un songe pour les Étoliens, dont le beau côté ne fut jamais l'amour de la Grèce, mère commune des Hellènes, fils de Dorus. Les montagnards, au contraire, qualifiés de brigands par les historiens de Rome, parce que la liberté fut toujours leur idole chérie, voyaient avec horreur l'apparition des Turcs, qui venaient d'égorger le patriarche ainsi que les prêtres que Khourchid avait fait pendre à Janina, et trois ou quatre capitaines d'Armatolis, chargés des pouvoirs de leurs frères, se présentèrent seulement à la tête

de quatre cents hommes pour saluer le toparque; qui n'osa pas, tant leur attitude était ferme, parler de l'ordre de *déposer les armes*, qu'il était chargé de leur notifier au nom du Grand-Seigneur. Ainsi, ils retournèrent immédiatement dans les montagnes, et le gouverneur turc ne trouva de sûreté qu'en s'entourant d'un corps de huit cents hommes d'élite, qu'il fit venir en hâte.

Ce surcroît de troupes, au lieu d'améliorer sa position, ne tarda pas à la rendre plus embarrassante. Le peuple, aux dépens de qui les Turcs vivaient comme en pays ennemi, commença à se plaindre, et les primats ayant fait des réclamations qu'on ne daigna pas écouter, furent vus de mauvais œil de la part des Mahométans et des Grecs. De leur côté, les Armatolis voyant grossir le noyau de l'armée musulmane qui s'organisait à Vrachori, se mirent sur une défensive si ombrageuse, que le gouverneur, aposté pour les attaquer en traître, n'espérant plus y réussir, dut renoncer à toute espèce de stratagême. Chaque jour les bourgeois et les habitants de la plaine, excédés des mauvais traitements de ses soldats, fuyaient dans les montagnes et dans les bois. Des villages entiers étaient abandonnés, et la désertion qu'il attribuait aux insinuations des Armatolis, tandis qu'elle était le résultat de l'indiscipline de sa troupe, l'engagea à informer le serasker de ce qui se passait. A la suite de l'exposé des faits, il priait Khourchid, *de lui envoyer promptement trois ou quatre mille hommes, afin d'empêcher une insurrection qui prenait la*

marche de celles de la Livadie et de la Morée, qu'on pourrait prévenir, si on faisait de suite main basse sur tous les Grecs.

Cette proposition étant venue à la connaissance des Armatolis, qui interceptèrent le courrier du toparque au gué de Stratos, les décida à persévérer de plus en plus dans leur système de défensive, sans donner le moindre prétexte aux infidèles d'une agression légitime contre eux. Une semblable résolution devait être regardée par les Turcs comme l'effet de la terreur inspirée par leur supériorité; et au lieu d'attendre les renforts que leur chef sollicitait, ils attaquèrent les Armatolis. Alors, ceux-ci s'étant réunis en conseil de guerre, au milieu des forêts du mont Callidrôme, lieu témoin, à différentes époques, des défaites successives des Gaulois, des Romains, des Scytho-Sclaves et des Turcs, il fut décidé de *repousser la force par la force*. On convint en même temps, pour rejeter l'odieux de l'agression sur l'ennemi, de ne pas le poursuivre au-delà de la limite des montagnes, où le feu sacré de la liberté s'est conservé de toute antiquité parmi les belliqueux Étoliens de l'Agraïde. Tant de prudence, jointe à la bravoure connue des montagnards étoliens, ne pouvait que leur mériter des succès. La témérité des Turcs les portait à croire que les secours que ceux-ci attendaient ne devaient pas être éloignés, quand le chef qui conduisait les infidèles prit soin lui-même d'éclairer les Armatolis sur sa marche.

Une pareille inconséquence ne pouvait sortir que

de la tête pleine de jactance d'un mahométan. C'était Ismaël Piassa, né dans les montagnes de l'Illyrie macédonienne, au voisinage du lac Lychnidus, qui à peine descendu à l'Arta, s'était empressé de donner connaissance aux Acarnaniens de l'approche de la division qu'il commandait. Il indiquait aux primats l'ordre et le journal de sa marche jusqu'à Vrachori, où il comptait arriver avec quinze cents hommes.

Cette fortune inespérée ayant mis les capitaines grecs dans la confidence des plans de l'ennemi, un d'entre eux, nommé Varnakiotis, que le serasker Khourchid n'avait pas voulu prendre à son service, brûlant plutôt de se venger d'une injure personnelle que de servir la cause publique, marcha incontinent à la rencontre d'Ismaël Piassa. Il était accompagné de cent vingt-cinq palicares, avec lesquels il s'embusqua dans une forte position du Macrin Oros, en faisant dire aux Armatolis d'Agrapha de se mettre en mesure de le soutenir. Cela fait, il attendit l'ennemi qui, s'étant imprudemment avancé, fut attaqué et contraint de se replier en désordre sur Arta, en laissant trois cent soixante-dix morts dans le défilé où il s'était fourvoyé.

Tel fut le premier succès que les Acarnaniens obtinrent avant d'avoir arboré l'étendard de la croix; mais il n'était pas assez décisif pour refroidir le zèle d'Ismaël Piassa. Les Armatolis, qui l'avaient connu dans les camps d'Ali Tébélen, honorèrent assez sa valeur pour lui opposer, dans une seconde entreprise

qu'il forma, sept cents hommes qu'ils envoyèrent au secours de Varnakiotis, sous la conduite de Hyscos et de Stournaris, capitaines issus des races doriennes de l'Agraïde, si l'on peut ajouter foi aux traditions des Grecs. Ce renfort portant le bataillon de Varnakiotis à huit cents soldats, ils ne firent pas difficulté de présenter le combat à Ismaël Piassa, dont le corps d'armée se montait à deux mille cinq cents hommes. Ils le battirent et, prenant aussitôt l'offensive, ils le poursuivirent jusqu'à l'Arta, où ils eurent la gloire de le tenir bloqué pendant plus d'un mois, ainsi que trois visirs qui accoururent à son secours.

Le serasker Khourchid, qui n'avait calculé que la victoire, était sorti des règles de sa sagesse ordinaire, en agissant sur une trop grande échelle d'opérations, dans un pays qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Il avait été entraîné par les ordres de Khalet effendi, qui lui écrivait sans cesse *d'agir, de frapper, d'exterminer, et de répandre la terreur, seul moyen de tenir les peuples courbés sous le joug de l'obéissance.* C'était aussi son inclination; mais, né Georgien, et quoique musulman dès l'enfance, il n'abhorrait pas les chrétiens avec la haine des fanatiques, dont la fureur ne le cède qu'au faux zèle des hypocrites qui se couvrent du manteau de la religion pour réussir à la cour des sultans. Ainsi, dès qu'il eut connaissance de l'insurrection de l'Acarnanie, il saisit cette occasion pour reculer sans honte, en faisant élargir les archevêques et les évêques qu'on avait entassés dans les prisons de Janina. Ils en furent quittes

pour des avanies pécuniaires, tout Turc étant inflexible sur l'article de l'argent, au moyen duquel on ferait baptiser mouphtis et caliphes, s'ils n'étaient arrêtés par des considérations supérieures à leur *omnipotence* spirituelle et temporelle. Il réparait ainsi plus qu'une injustice, puisqu'il y avait erreur politique, en s'attaquant au clergé; mais il ne lui était plus possible de rappeler Omer Brionès, qui s'avançait vers les Thermopyles.

Celui-ci s'était réuni, au-delà du Pinde, à Mehemet, nouveau visir, *in partibus*, de Morée, qui avait deux mille cinq cents hommes de milices irrégulières sous ses drapeaux. Ces forces jointes à plusieurs contingents venus de la Macédoine transaxienne, lui composaient un corps de huit mille soldats, avec lesquels il aurait pu, à cette époque où les Grecs tremblaient encore au seul nom des Turcs, obtenir des avantages considérables, s'il avait su modérer la fougue de son caractère; mais, brave, impétueux, superbe, et surtout feroce, Omer, qui aspirait à se signaler par le carnage, voulait avoir à lui seul la gloire d'écraser les rebelles de la Livadie. Il connaissait personnellement Diacos et Odyssée, qui avaient été, ainsi que lui, dans la haute domesticité d'Ali Tébélen. Il les détestait avec toute la cordialité d'un homme de vieille souche, indigné que des raïas osassent aspirer à une émancipation glorieuse! Ils avaient arboré l'étendard de la croix, signe de l'abolition de l'esclavage sur la terre! Cette idée le faisait écumer de rage. Jamais sang de renégat (car Omer descen-

dait des Brionès paléologues, barons du Musaché, au temps de Roger, roi de Sicile et d'Épire), n'avait bouilli avec plus de violence dans les veines d'un mécréant.

Laissant donc à Mehemet, pacha de Morée, le soin d'observer les mouvements de Gouras et de Dyovounitis, chefs des insurgés du mont Othryx, il se dirigea du côté du Trachys. Arrivé à Thaumacos, il détacha neuf cents hommes auxquels il enjoignit de passer la Hellada six lieues au-dessus du pont qui porte son nom. Ils devaient s'enfoncer ensuite dans les forêts du mont Catavothra et se trouver, à jour fixe, pour tomber sur les chrétiens, lorsqu'il les attaquerait de front, au passage ordinaire du fleuve, qu'ils s'étaient mis en mesure de lui disputer.

En effet, Diacos, informé de la marche d'Omer Brionès, l'attendait à la rive droite du Sperchius avec les cinq cents braves qui avaient conquis la Béotie. L'Hiérophante de l'antre de Trophonius leur avait promis la victoire; ils étaient campés en vue du terrain jadis illustré par le beau trépas de Léonidas. Le Sperchius coulait devant eux; deux milles et demi vers le midi, ils étaient couverts par le Dyras; et le pas des Thermopyles pouvait, en cas de revers, leur offrir une retraite dans laquelle ils se trouveraient en mesure de faire tête à l'ennemi.

On avait discuté ces chances, lorsque le combat commença entre les Turcs, cinq fois supérieurs en nombre, et les chrétiens qui résistaient depuis plu-

sieurs heures, quand les barbares descendus du mont Catavothra les attaquèrent en flanc. Il n'y avait plus de retraite que du côté des marais qui environnent l'embouchure de la Hellada : alors les Grecs, se précipitant au milieu des ennemis avant qu'Omer Brionès eût pu franchir le pont, se firent jour en abandonnant soixante morts ou blessés, au nombre desquels se trouvait l'intrépide Diacos qui fut pris et empalé. Fuyant ensuite à travers les bois, ils arrivèrent, hors d'haleine, jusque dans les ressauts du Parnasse, où ils apprirent à Odyssée leur défaite et la perte de son ami. Celui-ci jura de le venger ; et son esprit, fécond en ressources, ne tarda pas à trouver le moyen d'humilier Omer Brionès.

Au lieu de poursuivre les Grecs, Omer pacha, qui avait perdu six cents hommes au passage du Sperchius, passa son temps à leur rendre les derniers devoirs, en ordonnant de laisser en proie aux bêtes féroces les cadavres des chrétiens tombés sous les coups de ses soldats. Puis, ayant mis garnison dans le khan de Hellada, il se rendit à Bodonitza, où il séjourna pendant une semaine entière, afin de donner le loisir d'arriver aux divisions qui manœuvraient, à ce qu'il croyait, de concert avec lui ; et il s'avança ensuite vers le Céphise, en prenant une direction moyenne entre Salone et la ville de Livadie.

Odyssée qui suivait du haut du mont Parnasse ses mouvements, informé de la défaite d'Ismaël Piassa et des embarras du Morè-Vali-cy, que les bandes du mont Othryx avaient repoussé jusque dans

les plaines de Pharsale, descendit aussitôt sur le plateau de la Béotie. Parti le 20 mai, au coucher du soleil, des hauteurs du mont Lycorée (Lyacoura), il vint s'embusquer au khan de Gravia, non loin de l'emplacement de Panopée - sur - le - Céphise, avec sept cents Phocidiens. Son but était de surprendre Omer Brionès au passage du fleuve; et celui-ci s'étant avancé le 21, au matin, fut attaqué avec un tel avantage par les Grecs, qu'il ne parvint qu'avec peine à les débusquer de la position qu'ils occupaient. Alors Odyssée qui voulait, à tout prix, couvrir la position de Livadie, fit un mouvement du côté de Chéronée (Capournia), qu'il dut abandonner avec perte, après avoir soutenu le combat jusqu'à la nuit. Il fut battu, et les Hellènes, qui s'étaient couverts de gloire dans cette journée malheureuse, firent retentir les forêts de la Phocide du refrain de cette lamentation antique : *O Chéronée, village fatal, ne publie jamais notre défaite! Héros, gémissez dans vos tombeaux, nous avons été vaincus près de Platée!* (1).

Les combats de Gravia et de Capournia avaient coûté la vie à sept cents Turcs et à cent soixante-douze Grecs. Omer Brionès, qui avait reçu quinze cents hommes de renfort, tirés des bourgades de la Béotie où il se trouvait des Turcs, s'avançait vers Livadie quand Odyssée, qui avait réuni les paliçares

---

(1) *Vid.* Dionys. Miles. apud. Philostrat., lib. 1.

de Diacos, deux cents Grecs d'Amphise, cent montagnards du mont Tithorée, aux levées en masse des chrétiens de Platée (Côcla), de Delphes (Castri) et d'Arachôva, reparut à la tête de deux mille cinq cents hommes, en vue du champ de bataille qu'il avait perdu l'avant-veille.

L'étendard de la croix flottait au milieu de ses bandes empressées de laver dans le sang des infidèles la honte de la défaite qu'ils avaient pleurée avec tant d'amertume. Il attaque brusquement les Turcs, étonnés de revoir ceux qu'ils croyaient dispersés. Ils poussent de longs hurlements, en faisant retentir les échos de leur cri de guerre : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète!* Les Grecs y répondent par le *Kyrie Eleïson*, signal ordinaire du danger, soit qu'ils marchent à à l'ennemi ou qu'ils tombent sous ses coups; car le Seigneur est toujours présent à leur pensée! Odyssée se précipite, avec la rapidité de l'aigle, sur les Turcs, que leur chef, non moins intrépide, ramène vingt fois à la charge; mais ils doivent céder : la croix triomphe! Les infidèles sont repoussés au-delà du Céphise; poursuivi l'épée dans les reins, Omer Brionès se trouve prévenu au passage de Tourco-Chori, village que les chrétiens avaient occupé sur ses derrières. Il prend le chemin de Talante, et celui qui s'était vanté de porter le fer et le feu jusqu'à Athènes, s'estima trop heureux de pouvoir regagner pendant la nuit la petite forteresse de Bodonitza, bâtie, en 1208, par le sire Guillaume de Champagne; le

génie du mal lui réservait plus tard les succès barbares qu'il lui refusait dans cet instant.

Odyssée, content de tenir Omer Brionès bloqué dans le château de Bodonitza, par un millier de paysans auxquels il laissa le soin de lui couper les vivres, se porta aussitôt vers la Phocide.

Aux premiers bruits des évènements du Péloponèse, les musulmans exaspérés avaient fait main-basse sur les chrétiens de Salone et de sa banlieue. Les cantons de Lidoriki et de Malandrino étaient ouverts à leurs incursions, jusqu'aux confins de la Locride Hesperienne, qui n'attendait qu'un signal pour arborer le *labarum* de l'indépendance. Les familles grecques réfugiées au milieu des glaciers du Parnasse et du mont Tithorée invoquaient le secours d'un libérateur. Il était aussi urgent de les sauver que politique de compléter l'insurrection de cette province.

Odyssée ayant, en conséquence, conduit au voisinage de la fontaine de Castalie son armée qui était de cinq mille hommes, depuis que ses succès lui avaient attiré la confiance publique, s'empara du château d'Arachôva, que les Mahométans avaient restauré depuis quelques mois. Les Phocidiens abhorraient trop les beys qui ont succédé, dans la possession de cette place, aux nobles sires de Saint-Omer et de la Trémouille, pour ne pas exercer de sanglantes représailles contre ces meurtriers de leurs familles. Cent cinquante Turcs furent passés au fil de l'épée, au milieu des ruines d'Arachôva, château de tout temps exposé aux coups des conquérants qui ont envahi la

fertile Livadie. On se porta incontinent vers Salone; et en passant à Crissa, contrée autrefois dépendante du temple de Delphes, possédée dans les temps modernes par la famille française de Néville, comme on y apprit que les Turcs avaient assassiné l'évêque de cette éparchie, on jura de venger sa mort. Les barbares s'étaient réfugiés dans l'acropole d'Amphise, qu'ils ne désignent que sous le nom générique de Castri; et les Grecs, commandés par un nommé Panorias (1), l'ayant emportée d'assaut, après douze jours de siége, exterminèrent tous les mahométans, à l'exception d'un bey qui se fit chrétien avec sa famille.

Comme un incendie qui, après avoir dévoré les moissons, embrase les forêts, ornemens des montagnes, le récit des exploits d'Odyssée et de Panorias, volant de bouche en bouche, fit éclater l'insurrection jusque parmi les peuplades des plateaux supérieurs du mont Oëta. Le même jour, sans aucune de ces hésitations qui décèlent la crainte de se compromettre, les habitants des cantons de Patradgik où fleurit Hypate, ceux de Cravari, de Lidoriki, de Malandrino, de Venetico, qui formaient anciennement la Doride, la Locride-Hesperienne, et l'Étolie-Épictète, secouèrent le joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom oublié dans la Grèce, remplacèrent les codja bachis; le bonnet de raïa fut foulé aux pieds et le croissant renversé dans tous les lieux

(1) C'est le même qui répondit aux Turcs, dont une des conditions pour se rendre était de conserver leurs armes: *eh, infidèles; c'est pour ces misérables ferrailles que je me bats.*
Mém. du colonel Voutier, p. 194.

où il existait des mosquées. Une nouvelle ère commença pour l'Étolie! On l'inaugurait, quand l'avant-garde de l'armée navale d'Hydra, déployant la bannière de la croix, le 7 juin, à la hauteur du promontoire Araxe; Missolongi, Anatolico s'insurgèrent, et les Turcs furent bientôt cernés à Vrachori. Ainsi la Hellade, depuis les Thermopyles jusqu'au golfe Ambracique, se trouva sous les armes et victorieuse des deux divisions turques, qui s'étaient flattées de *porter un coup mortel à la rébellion!*

Khourchid pacha comprit, en homme accoutumé aux vicissitudes de la fortune, qu'il devait tirer de sa position le moyens de ressaisir des avantages qui dépendaient de la célérité qu'il mettrait à déterminer, le plus promptement possible, le siége des châteaux de Janina. Il n'avait jamais compté sur l'assistance de la Porte, qu'il connaissait trop bien pour se fier aux promesses de ses ministres, et il devait espérer moins que jamais qu'elle le soutiendrait. Les secours en hommes et en vivres, que Moustaï - pacha lui promettait depuis trois mois, n'arrivaient pas. Il avait réussi à déloger les Souliotes du khan des Cinq-Puits; mais à peine était-il dégagé de ce côté, que l'insurrection de l'Acarnanie l'avait obligé de renforcer la garnison de Calaritès, dans le Pinde, où les Armatolis d'Agrapha pouvaient se porter. L'impolitique de Pachô-bey avait éventé trop tôt les projets du divan contre ces chefs de bande, avec lesquels il n'y avait plus aucun moyen de rapprochement. En vain Tchellacova, primat de l'Agraïde, était

resté fidèle, tous les villages de l'Acheloüs étaient armés. Il fallait donc encore tenter une diversion du côté de l'Acarnanie, et le serasker envoya l'ordre à Bekir Dgiocador, gouverneur de Prévésa, de se porter à Vonitza, afin de tomber sur les derrières de Varnakiotis qui bloquait Arta, et de l'obliger ainsi à faire un mouvement rétrograde. Pour lui, il se prépara à emporter le château de Litharitza, dont la possession, jointe à celle de l'île où il avait fait élever des redoutes, le mettrait à même de battre la forteresse du lac, et d'accabler Ali pacha.

D'après ce plan, on ouvrit, le 5 juin, un feu continuel contre le front méridional du château de Litharitza; et la brèche étant praticable dans une étendue de sept toises environ, on se décida à donner l'assaut le 8 au matin. Les troupes marchèrent franchement dès que le sérasker eut donné le signal d'aborder le rempart; elles firent des prodiges de valeur; mais, au bout d'une heure de combat, Ali Tébélen, porté sur un brancard à cause qu'il était tourmenté de la goutte, ayant fait une sortie, les assiégeants forcés de céder, regagnèrent précipitamment leurs lignes, en laissant au pied du rempart trois cents morts. *L'Ours du Pinde*, fit dire le vieux satrape Ali pacha à Khourchid, *vit encore; tu peux envoyer prendre tes morts pour les enterrer; je te les rends sans rançon, et j'en userai toujours de même quand tu m'attaqueras en brave.* Puis, rentré dans sa forteresse aux acclamations de ses soldats, il dit en apprenant l'insurrection de la Hellade et des îles de l'Ar-

chipel : *Deux hommes ont perdu la Turquie ; c'en est fait!* En vain on voulut tirer de lui l'explication de cette sentence prophétique, il garda le silence, et se retira dans sa casemate auprès de l'ange consolateur de sa vieillesse et de ses douleurs.

Ali n'avait point témoigné cette allégresse qu'il manifestait après ses succès ; et dès qu'il se trouva seul avec Vasiliki, il lui apprit, en pleurant, la mort de Chaïtnitza. Une apoplexie foudroyante avait frappé cette sœur chérie, l'ame de ses conseils funestes, dans son palais de Liboôvo, où elle avait vécu respectée jusqu'à son heure suprême. Elle avait été redevable de cette faveur insigne à ses richesses et à la recommandation de son neveu Dgéladin, pacha d'Ochrida, resté fidèle à la cause du sultan, que le sort réservait à clore la pompe funèbre de la criminelle race de Tébélen. La garnison fut informée, le jour suivant, de cet évènement qui lui expliqua le motif de l'indifférence de son visir pour une victoire qu'il ne regardait peut-être déja plus que comme un sursis à son arrêt fatal. Quelques jours après, Ibrahim, pacha de Berat, mourut empoisonné ; c'était la dernière victime que Chaïnitza avait demandée depuis long-temps à son frère.

Le serasker Khourchid, qui avait transmis à Ali la nouvelle de la mort de Chaïnitza, avec des ménagements dignes d'éloges, éprouvait des chagrins non moins réels. Indépendamment de ce qui se passait dans la Grèce, où sa famille entière, qu'il avait laissée à Tripolitza, se trouvait bloquée, il venait d'ap-

prendre que Békir Dgiocador avait échoué dans la tentative de diversion qu'il lui avait prescrite. Les habitants de Vostitza, informés qu'on avait assassiné sans motif leurs ôtages, s'étaient enfuis à son approche, dans les forêts du mont Berganti. Il avait été battu en voulant les poursuivre, et après avoir en quelque sorte vu prendre sous ses yeux, par les Grecs acarnaniens, les forts de Playa et du Tekè, qui sont situés au bord du Nérite de Leucade, il était rentré à Prévésa avec trois barques remplies de blessés. Enhardis par ces succès, les capitaines Hyscos, Lepeniotis, les neveux de Cadgi Antoni, laissant le blocus d'Arta aux soins de Varnakiotis s'étaient avancés dans le mont Djoumerca, qui couronne le bassin de Janina au midi. L'Athamanie et les contrées les plus escarpées de la vallée supérieure de l'Acheloüs s'étaient soulevées. On pouvait apercevoir le feu des bivouacs des insurgés, du camp même de Khourchid pacha ; Marc Botzaris avait enlevé ses chevaux à Variadès, village éloigné de six lieues de Janina; un homme moins ferme que le serasker se serait cru perdu.

Les Valaques de Calaritès, qui supportaient depuis dix mois les charges d'une garnison de quatre cent quatre-vingts Turcs, avaient déja dépensé plus de 400,000 francs, pour subvenir à leur entretien, lorsque les insurgés déployèrent le pavillon de la croix sur le mont Agnanda, point culminant de l'Athamanie. A son aspect le peuple, las de souffrir, introduisit dans la ville, sans la participation de ses pri-

mats; deux cents insurgés qui attaquèrent les Turcs retranchés dans des maisons solides et crénelées. On se battit de part et d'autre avec acharnement, pendant dix jours, au bout desquels les mahométans ayant demandé à capituler, on leur accorda la faculté de se retirer avec armes et bagages au camp impérial de Janina. On convint à cet effet de leur donner une sauve-garde composée du protopapas ou curé, et de huit chefs des principales familles, qui furent chargés les accompagner jusqu'aux avant-postes de leur armée.

Ils s'éloignèrent à ces conditions; mais à peine avaient-ils descendu le mont Polyanos, qu'ils rencontrèrent deux mille Turcs que Khourchid envoyait au secours de la garnison de Calaritès. Alors sans égard pour la foi jurée, ils assassinèrent le vénérable chef de l'Église avec cinq des envoyés de paix chargés de veiller à leur sûreté. Puis, revenant sur leurs pas, ils escaladent aussitôt les montagnes, tandis que les Armatolis qui avaient compromis les habitants fuyaient à l'approche des barbares, que la peur leur faisait paraître innombrables. Ceux-ci arrivèrent à Calaritès en poussant des cris de fureur auxquels les habitants, abandonnés à leur désespoir, répondirent à coups de fusil, et soixante d'entre eux, s'étant embusqués dans un quartier situé à la rampe des précipices qui bordent la ville au midi, arrêtèrent l'ennemi assez long-temps pour permettre à la population entière de gagner les escarpements du mont Baros. Cela étant fait, on profita de la nuit pour se retirer,

et trois mille chrétiens, hommes, femmes et enfants, s'éloignèrent de leur patrie en s'éclairant à travers les précipices, avec des torches de bois résineux, jusque dans la vallée de l'Acheloüs.

La ville voisine de Syraco, que la fermeté d'un de ses citoyens, nommé Coletti, sauva dans cette circonstance, imita l'exemple de Calaritès. Ses habitants, après avoir embrasé leurs demeures, gagnèrent les montagnes de la Dolopie qui étaient encore couvertes de neige et rejoignirent, par des sentiers connus d'eux seuls, les Calaritiotes, en faisant prévenir les villages de l'Anovlachie de se tenir sur leurs gardes. Ils formèrent ensuite des camps où les diverses bourgades se rendirent, et après avoir erré durant vingt-cinq jours, pour réunir les populations au delà du Pinde, ils arrivèrent suivis de leurs troupeaux, montant à plus de quatre-vingt mille têtes de bétail, dans les forêts de l'Étolie, asyle de tout temps favorable aux opprimés. Coletti passa aussitôt en Morée, où on le verra bientôt figurer comme ministre; et quelques familles, qui avaient le moyen de payer le prix de l'hospitalité, parvinrent à être admises dans les îles Ioniennes.

Nous consignons ce fait, car c'était un privilége extraordinaire d'intéresser la pitié des agents anglais, auxquels on avait livré les Ioniens sans aucune garantie. Ils avaient tendu une main secourable au satrape de Janina, mais ils s'étaient hautement déclarés contre les Grecs, parce qu'ils ne voyaient en eux que des instruments de la politique russe. C'était

aux artifices de cette puissance qu'ils attribuaient publiquement l'insurrection de la Hellade, et on surveillait avec une sévérité si insultante ses consuls qu'on les expulsa plus tard, sous prétexte qu'ils étaient septinsulaires d'origine, quoique naturalisés moscovites. En attendant, toutes leurs lettres officielles ou privées étaient décachetées, sans employer même les subterfuges qu'on met ailleurs en usage, pour masquer cette violation du droit public.

C'étaient de vieilles méthodes, bonnes autrefois pour Venise, et maintenant pour certains casuistes politiques, mais les inquisiteurs d'Albion ne tergiversent jamais en fait d'arbitraire, quand il s'accorde avec leurs intérêts. On dressa ensuite des potences aux principaux attérages des sept îles, afin d'annoncer aux barbares la ligne de démarcation entre la chrétienté et la Turquie et on remit en activité les délateurs et les espions formés à l'école du geolier de Sainte-Hélène, dont le souvenir vivra dans la postérité. On permit l'entrée des îles à quelques femmes avec leurs enfants, en repoussant vers une terre en conflagration des hommes qui ne demandaient qu'à reposer sous la surveillance d'une police ombrageuse, car *la vie est douce*, disaient les Grecs, *même aux infortunés*. On leur refusa le feu et l'eau, mais en même temps qu'on criait *anathéme* contre la révolte, à laquelle on les accusait d'avoir participé, soit calcul ou erreur, on faisait tout pour la fomenter.

Loin de moi, j'en atteste le ciel, de croire qu'il soit jamais entré dans la pensée d'aucun Anglais, de

vouloir étouffer les espérances des Grecs dans leur sang. J'aime à croire que le soin de leur propre conservation dicta ces mesures aux chefs exotiques de l'heptarchie ionienne, qui savaient trop, combien la vente de Parga les avait rendus abominables aux yeux des orthodoxes, pour laisser accumuler, au milieu d'eux, une population irritée, qui aurait pu, à l'aide de quelques mécontents, leur causer plus que des inquiétudes. C'est ainsi qu'il faut expliquer ce qui se passa d'abord, car en même temps qu'on repoussait les hommes capables de porter les armes, mesure favorable à la cause des Grecs, on leur vendait publiquement des armes et des munitions de guerre. Mais c'est à tort qu'on prétendit, dans le temps, qu'on avait poussé le machiavélisme jusqu'à tolérer l'émigration du comte André Métaxas; elle fut l'effet d'un sentiment trop honorable, pour qu'il ne trouve pas place dans cette histoire.

Le premier cri de liberté parti du Péloponèse, avait fait tressaillir les habitants des îles Ioniennes (1). André Métaxas, né d'une famille patricienne de Cé-

(1) Les Grecs de Zante fournirent, à cette époque, aux insurgés en argent et en munitions de guerre, une valeur de 2,205,000 francs et le comte Roma contribua lui seul dans cette somme pour plus de cent mille francs.

Céphalonie envoya du canon, des armes, et équipa, à ses frais, 490 hommes qui sont encore considérés comme proscrits, et dont les propriétés sont séquestrées. Leucade et Ithaque envoyèrent, de leur côté, 145 hommes, de la poudre et des boulets qui leur furent vendus par le commandant turc de

phalonie, informé qu'un gentleman anglais, nommé Gordon, et plusieurs de ses compatriotes, se disposaient à accourir au secours des Grecs, ne pouvant s'imaginer que ce qui était permis à Londres fût un délit dans les Sept-Iles, suivit l'impulsion de son cœur qui l'appelait à secourir ses co-religionaires. Il ne s'agissait, pour accomplir ce dessein, que d'éluder quelques formalités, et sur le bruit qu'il fit répandre que quelques forbans infestaient l'archipel d'Ithaque, il obtint du résident de S. M. B. à Céphalonie, d'armer des bâtiments pour leur donner la chasse.

Un corps nombreux de ses compatriotes s'étant joint à lui, on s'embarqua avec du canon; et, sorti du port, on leur fit part du dessein de passer en Morée. Ceux qui n'étaient pas d'avis de s'engager dans une pareille entreprise furent reconduits à terre, et André Métaxas, accompagné de son frère Constantin, suivis de trois ou quatre cents hommes résolus, débarquèrent dans le golfe de Cyllène, au moment où Procope, évêque de Calavryta, entraînait les populations de l'Élide dans le mont Olenos.

Prévésa. Enfin, M. Maye, originaire de Zante, établi à Marseille, ne cessa pas d'assister les insurgés, en leur faisant passer hommes, armes, munitions, et tous les secours qu'il put réunir.

CHAPITRE V.

Arrivée d'une escadre grecque devant Patras. — La frégate l'Arriège sauve le consul de France. — Combats entre les Hellènes et les Turcs. — Leur détresse. — Insurrection de Missolonghi. — Turcs captifs déclarés raïas. — Conseils des Hydriôtes aux habitants de Galaxidi, rejetés. — Les insurgés injustement décriés. — Espion pendu. — Pillage du faubourg de Coron par les Maniates. — Sénat de Calamate. — Colocotroni généralissime. — Arrivée de Démétrius Hypsilantis. — De Michel Comnène Aphendoulieff et de Cantacuzène. — Déclamations d'un Allemand. — État des insurgés. — Siége de Monenbasie. — Férocité des Turcs. — Superstition des Maniates, encouragés par leurs femmes. — Absolution singulière de leurs vols. — Secours que les Anglais donnent aux Turcs. — Suites de cette action. — Corinthe débloquée. — Terreur répandue dans l'Arcadie. — Litanies. — Ex-voto. — Lallotes secourus. — Leur retraite. — Chassent les Turcs Patréens de l'acropolis. — La police de Zante. — Défend la procession du saint sacrement. — Fureur des Zantiotes.

Ce fut le premier juin à deux heures après midi, qu'on aperçut deux vaisseaux qui forçaient de voiles pour entrer dans le golfe de Patras, et une heure après, on en découvrit quelques autres au large. Quoique les Turcs annonçassent que c'était l'avant-garde de l'armée du capitan pacha, la frayeur qu'ils

manifestaient décelait des craintes. A trois heures la corvette suspecte accompagnée d'un brick, après avoir successivement arboré le pavillon de France, et celui du sultan pour tromper les musulmans, hissa subitement la bannière de la croix. Il serait difficile de peindre l'effroi des Osmanlis et des Arnaoutes, qui se croyaient tellement certains de n'avoir en tête que quelques rebelles réfugiés dans les montagnes, qu'ils n'avaient pas même pensé à la possibilité d'être attaqués par mer. Dans un moment ils abandonnent le poste des jardins du consulat de France, où ils s'étaient établis militairement, contre toute espèce de droit reconnu par les capitulations, qui déclaraient son enceinte inviolable, et ils se retirent précipitamment dans la forteresse. L'escadre du capitana bey composée de cinq bâtiments de guerre, portant soixante-dix pièces d'artillerie, lève en même temps l'ancre, et au lieu de présenter le combat à deux armements qui n'avaient que trente-deux canons à lui opposer, elle prend la fuite vers les petites Dardanelles de Lépante.

Le consul de France, abandonné à lui seul, se rend à bord de la frégate l'Arriège, d'où il voit les deux navires grecs braver le feu des châteaux, franchir, sans daigner leur répondre, le détroit et attaquer les infidèles sous le canon de Lépante. A sept heures du soir on découvre seize navires chrétiens; à neuf heures ils mouillent en rade, en laissant la frégate française entre eux et la volée du château de Patras. Le capitaine de Leuil, ayant alors hélé le brick amiral, il lui ré-

pond : *Nous sommes Grecs ; nous venons d'Hydra pour secourir nos frères ! Nous savons que vous êtes Français, nous sommes vos amis !*

Nous sommes Grecs ! A ces mots la ligue Achéenne sembla sortir de ses tombeaux héroïques. *Nous sommes Grecs aussi*, répondirent les insurgés aux *dauphins des mers* (1), en allumant une multitude de feux sur les hauteurs du mont Panachaïcos ! La nuit fut ensuite employée à veiller, à prier l'Éternel de sourire aux efforts d'un peuple malheureux, et une heure avant le jour les Hydriotes, vermeils comme l'aurore qui commençait à colorer les coupoles aériennes du Parnasse, appareillèrent. C'était la première escadre, voguant sous le pavillon de la croix, que la mer de Lépante s'enorgueillissait de porter, depuis l'immortelle victoire de don Juan d'Autriche, qui confondit l'orgueil du croissant. Au lever du soleil, elle avait engagé une vive canonnade avec les châteaux de Morée, qu'elle dépassa à six heures du matin, sans recevoir aucun dommage. A sept heures on apercevait clairement les vaisseaux grecs combattant en groupe devant le château du cap Antirrhion, tandis qu'une autre partie cinglait à l'orient.

Épouvanté du bruit de la canonade, Jousouf pacha envoya demander des nouvelles au consul de France qui était revenu à terre ; il lui fit ensuite notifier à deux heures après midi, ainsi qu'à ceux d'Angleterre, d'Autriche et d'Espagne, qu'il cessait de

(1) Surnom des Hydriotes ; je l'ai déja dit ailleurs.

répondre de leur sûreté et qu'il était décidé à incendier leurs demeures. Ils dûrent alors se retirer, non sans danger, et la frégate l'Arriège reçut sous le pavillon du roi, qui avait sauvé tant de victimes, les légations consulaires des monarques chrétiens. A cinq heures du soir une nouvelle escadre grecque était en vue, avec une flotille de barques chargées de soldats, qui s'avançaient en présentant à la brise leurs voiles aussi blanches que le plumage des cygnes qu'on voyait autrefois voguer sur l'Eurotas. Ils entouraient divisés par peuplades les bricks qui se ralliaient à leur vaisseau amiral, comme les filles de Nerée se groupaient autour de la souveraine des mers de Cythère, dont le char était remplacé dans cette marche guerrière par une corvette, au mât de laquelle flottait l'étendart auguste du roi des rois. Le cortége belliqueux s'étant approché de la plage le combat que les chrétiens engagèrent avec les infidèles, ne prit fin qu'avec la nuit, qui ne laissa plus voir que les flammes des métairies (Ἐσχάτια) de Patras, auxquelles les Schypetars guègues avaient mis le feu, avant de céder le terrain aux Grecs.

A une heure après minuit, M. de Leuil, capitaine de l'Arriège, mit à la voile, en convoyant trois bâtiments autrichiens, deux anglais et un espagnol. A l'aube, les consuls revirent leurs pavillons, qu'ils avaient laissés à la garde de quelques agents. Celui de France avait été confié au révérend Antipa, ecclésiastique vénérable, que les persécutions du général Campbell avaient frappé, en 1809, d'un décret de proscription;

ne pouvant rentrer dans sa patrie, il avait demandé à mourir sous le pavillon de saint Louis! A mesure que le jour croissait on découvrait de nouveaux vaisseaux, qui apparaissaient comme ces étoiles qu'on voit pendant la nuit disparaître à l'occident, tandis que d'autres surgissent à l'orient pour repeupler les cieux. En perdant de vue l'escadre masquée par le cap Taphias, où les anciens plaçaient le tombeau de Nessus, on retrouvait la tête de la ligne qui formait une auréole depuis l'embouchure de l'Èvenus, en se prolongeant à travers les pêcheries de Missolonghi jusqu'aux Oxyes, *Laertia regna.* Elle passait de là sous le vent de Céphalonie et de Zante pour aboutir au promontoire de Cyllène. Cette chaîne navale qui communiquait entre elle par des signaux retombait, en longeant le rivage de Dyme, sur le cap Araxe, pour former le blocus de l'Achaïe, où l'ennemi réduit à l'acropole de Patras ne devait pas tarder à succomber. Déjà sa ruine prochaine était annoncée à Salone et à Corinthe par les Hydriotes maîtres de la navigation de la mer des Alcyons, de façon que des courriers ayant traversé l'isthme jusqu'à Cenchrée, en portèrent la nouvelle aux croiseurs de Psara qui se trouvaient dans le golfe de Saros. A quatre heures après midi, la frégate l'Arriège donna fonds à Zante, où les Ioniens l'accueillirent ainsi que le consul du roi avec une cordialité, que la réserve qu'ils étaient forcés de garder, ne leur permit pas de manifester par des transports d'allégresse.

Sur ces entrefaites la révolution qui avait éclaté

à Missolonghi et à Anatolico, lors de l'apparition des premiers vaisseaux sortis d'Hydra, s'étant grossie de tous les villages répandus dans la campagne Lélante et sur les montagnes de Calydon, les Grecs réunis au nombre de six mille avaient franchi le mont Aracynthe. Furieux d'apprendre le massacre des prêtres de plusieurs villages qu'ils traversèrent, ils mirent le feu au quartier turc, ainsi qu'aux mosquées, en entrant à Vrachori, et les infidèles épouvantés par ces représailles inattendues, se retranchèrent dans la maison du vaivode, où bloqués étroitement, et après avoir épuisé leurs provisions de blé qu'ils firent bouillir pour subsister, ils demandèrent à capituler pour eux et pour les Juifs leurs auxiliaires. On leur accorda la vie sauve, sans autre stipulation, et les sectateurs de Moïse comme ceux du Prophète, se trouvant prisonniers à discrétion, furent déclarés raïas, et conduits coiffés d'un bonnet de coton dans l'île d'Anatolico, où on les employa à différents travaux publics. Enfin les mahométans de Zapandi, bourgade voisine de Vrachori, s'étant soumis aux mêmes conditions, l'affranchissement de l'Étolie fut accompli.

Les Hydriotes informés de ce succès, conseillèrent alors aux habitants de Galaxidi d'abandonner le golfe de Crissa, et de se porter en masse à Missolonghi. Ils insistaient sur le danger de leur position dans une mer fermée par des forteresses, à la vérité mal défendues, mais qui pourvues d'artilleurs plus expérimentés, ainsi que cela devait arriver, pouvaient leur en fermer la sortie. *Alors*, leur écrivaient-ils, *vous vous*

trouverez à la merci de la première escadre turque qui voudra vous brûler. Nous sommes aujourd'hui maîtres de la mer, mais sa possession entre des mains plus puissantes que les nôtres, est aussi vacillante que les caprices de la fortune et des flots. Chargez donc vos familles et vos meubles sur vos vaisseaux. Emportez les images et les reliques de notre culte. Nous vous frayerons le chemin de la retraite, et arrivés à Missolonghi, votre marine s'unira à la nôtre pour combattre l'ennemi commun, tandis que votre population ajoutera de nouveaux défenseurs à une place maritime, qui doit devenir le centre de nos opérations. Ces conseils étaient trop patriotiques pour être compris par les marins égoïstes de la Locride Ozole. Ils se flattaient d'être respectés en restant neutres, et ils s'obstinèrent à demeurer tranquilles, sans même penser à fortifier l'entrée d'un des plus beaux ports creusés par la nature.

Indépendamment de ces vaines considérations, les Galaxidiotes étaient entretenus dans leur aveuglement par le mauvais état des affaires des Turcs, qui tentèrent inutilement de repousser les Grecs, dans les journées des sept et huit juin. Après ce double échec, la division avait éclaté parmi la garnison de Jousouf pacha. Les Schypetars, race turbulente, s'étaient mutinés en demandant leur paie et du pain, et on n'était parvenu à les calmer qu'en leur promettant, dans un bref délai, argent, munitions et secours, choses qui ne pouvaient venir que de l'é-

tranger auquel on s'était adressé. Cependant le moment pressait, car les Hydriotes, après avoir coulé deux bricks turcs, avaient débarqué du canon, et ils serraient le château de Patras de manière à couper bientôt ses communications. On y manquait de pain depuis deux jours, lorsque Jousouf prit le parti de détacher huit cents hommes commandés par Ismaël bey d'Avlone, neveu du malheureux Ibrahim pacha, qui fit une trouée jusqu'à Lépante et parvint à ravitailler la place pour trois semaines.

Je ne puis, dit Hérodote (1), dans des circonstances pareilles à celles que je rapporte, *donner pour certain, ni l'envoi d'un héraut de Xerxès à Argos, ni ce qu'il fut chargé de dire*, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'indépendamment de ce qu'on tramait contre les Grecs dans les îles Ioniennes, ils avaient été condamnés d'avance par la politique. En dénaturant la sainteté de leur cause, on avait voulu décider les rois à les abandonner, et aucune voix généreuse pareille à celle qu'Artaban fils d'Hystaspe (2) éleva dans le conseil de Suze, en faveur de leur aïeux, ne fit entendre dans le conseil des souverains ces paroles adressées à Mardonius, ministre du grand roi, qui nous ont été transmises par le père de l'histoire (3). *Ne parlez pas avec tant de mépris des Grecs: la calomnie est ce qu'il y a de plus odieux. Elle rend toujours*

(1) Hérodote, Polymnie, ch. 141.

(2) Id. c. x.

(3) Id. ibid.

deux personnes coupables d'une grande injustice, et malheureuse une troisième sur qui retombe une double injure. Car le calomniateur, en accusant celui qui n'est point présent pour se défendre, est coupable, aussi bien que celui qui croit l'accusation avant de s'être convaincu qu'elle est vraie; et, en même temps, celui qui est l'objet de la calomnie reçoit des deux autres une égale injure : de l'un qui le calomnie, et de l'autre qui croit le mal sur la foi du délateur qui l'a débité.

En effet, certains publicistes s'étaient acharnés à frapper les Hellènes d'une affreuse réprobation ! Leur insurrection était un crime de lèze-majesté publique, disaient-ils, sans se rappeler qu'aux temps qu'il plaît à notre orgueil de qualifier de gothiques, des rois s'honorèrent de soutenir les efforts généreux des Suisses et des Pays-Bas, dont l'injure n'était pas aussi motivée que celle des Grecs. Mais tel était l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'on ne voulut pas voir indépendamment de cela, que l'Europe ne s'est pas trouvée mal de l'émancipation de l'Helvétie et de la Hollande et que, pour cesser d'être régies arbitrairement, ces contrées ne tiennent pas un rang inquiétant au milieu des sociétés civilisées. Ces réflexions faites par des juges impartiaux auraient suffi pour laisser entrevoir que les Grecs, commerçants, industrieux, ne reparaîtraient sur la scène de leur patrie que pour y relever les autels du vrai dieu, à côté du foyer des sciences et des ateliers de l'industrie qui distinguèrent leurs ancêtres.

Ces considérations n'échappaient pas à l'œil pénétrant des Anglais; mais toujours persuadés que le mouvement général des Grecs avait reçu son impulsion de la Russie, ils s'étaient prononcés contre leur affranchissement. Jusque là cependant, leur animadversion n'avait été subordonnée qu'à des vues particulières, qui donnèrent lieu à une mesure funeste aux insurgés.

Les Hydriotes qui croisaient devant Patras, afin de protéger l'armée de terre qu'ils avaient débarquée, ayant visité deux barques Zantiotes appartenant au consul anglais, aquirent la preuve de ses intelligences avec Jousouf pacha. Une lettre renfermée dans le manche d'un aviron, écrite par une personne qui ne mérite pas d'être nommée, fut saisie par l'amiral grec, et l'émissaire chargé de jouer le rôle d'espion dans son armée ayant été pendu, on resta sur le qui vive. On avait acquis la preuve que les Anglais étaient des ennemis déclarés; qu'ils allaient arriver en rade de Patras, et il fallut retirer l'escadre qui croisait dans le golfe de Corinthe.

On rappela les bricks qui y étaient engagés, et on vit en conséquence le 27 et le 28 juin, passer en vue de Zante, deux divisions navales grecques qui faisaient voile pour le Levant, au moment où le vaisseau de S. M. B. le Cambrian appareillait pour se rendre à Patras. On disait publiquement qu'il allait châtier l'escadre des Grecs qui s'étaient permis de faire pendre un espion privilégié, et de visiter deux barques couvertes du pavillon britannique. Le consul anglais s'embarqua à bord; sa tendresse intéressée

pour les Turcs, la haine qu'il portait aux Grecs et aux Russes, n'annonçaient rien que de sinistre, à moins que le capitaine du Cambrian ne fût supérieur à ses ressentiments, qu'il sut effectivement tempérer, en empêchant l'effusion du sang.

On s'abstint ainsi de tirer des Grecs une vengeance inique, mais on leur fit presque autant de mal en leur arrachant le prix de la victoire qu'ils étaient au moment d'obtenir. Le Cambrian fut reçu en ami par les châteaux qui défendent l'entrée du golfe de Corinthe, quoique l'accès en soit défendu à toute espèce de bâtiment de guerre étranger. Cette circonstance fut regardée par les Grecs comme le signe d'une alliance entre la Grande-Bretagne et la Porte-Ottomane. Pouvait-on en douter lorsqu'on le vit visiter le port de Galaxidi, dans lequel il reconnut une centaine de petits bâtiments désarmés, et débloquer la division navale turque que les chrétiens étaient sur le point de capturer? Enfin la chose parut évidente quand deux transports, qui avaient navigué sous son convoi, introduisirent dans le château de Patras cent soixante-seize barils de poudre, des vivres, et, dit-on, même des artilleurs. Non content de rendre ce service aux infidèles, le capitaine de la marine royale d'Angleterre reparut le trois juillet sur la rade de Zante, avec les vaisseaux turcs qu'il avait délivrés, et qui jetèrent l'ancre à ses côtés, à la vue de tout un peuple justement irrité d'une partialité aussi révoltante. Ainsi fut débarrassé Jousouf pacha, qui n'eut pas plus tôt vu les Grecs se réfugier pour la seconde

fois dans les montagnes, conçut le projet de ravitailler l'Acrocorinthe, et de secourir les Laliotes du mont Pholoé.

Cette détermination nous oblige de mettre sous les yeux du lecteur l'état de la Morée à cette époque, afin qu'ils puissent juger de l'étendue des maux que l'expédition du vaisseau le Cambrian fit à la cause des chrétiens, et les moyens que ceux-ci mirent en œuvre, pour ressaisir une partie des avantages qu'ils venaient de perdre.

Dès le commencement d'avril, les Turcs surpris, comme on l'a dit, par une insurrection, qui était le résultat des fureurs de la Porte et de leurs déprédations, avaient été réduits à se renfermer dans les forteresses de la Morée sans approvisionnements de siége. Ils devaient succomber, et les premiers qui demandèrent à capituler, furent ceux d'Arcadia, place fortifiée, bâtie au couronnement des montagnes qui dominent la plage inabritée du golfe Cyparissien. Ceux d'entre eux qui n'avaient pu se sauver à Navarin, obtinrent la faculté de se retirer à Tripolitza, sous l'escorte de deux cents Grecs Soulimiotes du mont Évan. Philatra et Gargaliano, situés sur la rive Messenienne qui fait face à la mer de Libye, furent immédiatement occupés par les insurgés, dont les bandes se dirigèrent ensuite vers Néocastron ou Navarin, qu'elles bloquèrent.

Idris bey, qui commandait cette forteresse, entraîné par le fanatisme de ses conseillers, s'était mis dans l'impossibilité de traiter, en faisant pendre plusieurs ecclésiastiques de la ville et des environs. Il songea

donc à se défendre, et les Grecs ayant coupé les aquéducs qui conduisent l'eau depuis la source de Pylos jusqu'à la ville, la garnison se trouva bientôt réduite à boire l'eau saumâtre de quelques puits, qu'elle creusa dans l'enceinte de la place. . . . .

Sur ces entrefaites, les chrétiens du faubourg de Modon qui ne se trouvaient pas en forces suffisantes pour résister à leurs maîtres, prirent le parti de se joindre aux Grecs campés devant Navarin, et les villages de la contrée appelée l'Olivaie s'étant réunis, se mirent en mesure de surveiller les mouvements des Turcs de Coron, race superbe et farouche, qui ne quitta la campagne qu'à l'approche des Éleuthéro-Lacons du Magne. . . . .

Les bandes de ces montagnards, composées en grande partie de pirates de Nèzapos et de Cacovouniotès, après s'être laissé battre par les Turcs, à qui il suffisait de faire sortir cinquante hommes pour les mettre en fuite, prirent la résolution de se payer par leurs mains des frais de leur expédition. *Afin*, disaient-ils, *de ne pas laisser au pouvoir des Infidèles les biens de leurs frères, il était naturel qu'ils se les appropriassent?* Ainsi les papas du Magne qui n'ont, comme leurs ouailles, conservé des préceptes de Licurgue, que l'esprit du brigandage, ayant permis le pillage, les Maniates, venus pour combattre les Turcs, firent, au préalable, main-basse sur le quartier grec, d'où ils emportèrent meubles, fenêtres, portes, planchers, et jusqu'aux tuiles des maisons. Ils chargèrent une escadrille de ces dépouilles,

avec lesquelles ils se retirèrent dans leurs montagnes, en déclarant aux insurgés, qu'étant libres depuis long-temps, ils vivraient à leur guise et ne prendraient part à l'émancipation de la Grèce, qu'autant qu'on payerait le prix de leurs services. Vainement on leur parla de religion, de patrie, et de l'injustice qu'il y avait à voler leurs co-religionnaires; ils furent sourds à ces considérations, et ils s'éloignèrent en se moquant des foudres spirituelles de l'évêque de Christianopolis, auquel ils répondirent *que s'il les excommuniait, ils trouveraient chez eux des évêques qui les relèveraient, à bon compte, de toute espèce d'anathème passé, présent et à venir.*

Cette conduite des peuplades anarchiques du Magne était loin d'être conforme aux résolutions d'un sénat ou *Gérousie* provisoire, qui venait de s'organiser à Calamate, sous la présidence de Iatrani (Médicis) Pierre Mavro-Michalis bey, bagou du Magne.

Un port majestueux, pareil à celui des races héroïques; de beaux traits, animés par le coloris que donnent les habitudes des montagnards qui vivent entre le trente-sixième et le trente-septième parallèle de latitude septentrionale; un son de voix éclatant; auraient annoncé, en le voyant, que Pierre Mavro-Michalis était le monarque de l'Éleuthero-Laconie, si ses manières n'avaient averti qu'il n'était que le premier entre ses pairs, comme sa bravoure disait qu'il était le frère d'armes de tous les Lacons belliqueux.

Descendu à Calamate dès que le cri de liberté eut retenti dans la Morée, il avait hésité pendant quelque

temps à compromettre, pour une cause qui lui était étrangère, le salut de la république militaire confié à ses soins, dont les franchises étaient reconnues par la Porte-Ottomane. Il avait fait preuve de sa fidélité au sultan, en ordonnant l'enrôlement de plusieurs compagnies franches, que le capitana-bey avait embarquées pour servir contre Ali pacha. Il venait récemment de donner d'autres gages au visir de Tripolitza, en remettant entre ses mains plusieurs enfants des principales familles du Magne, et en conseillant à quelques évêques d'obéir à la sommation qui leur avait été faite, de se rendre à Tripolitza. Ainsi, d'accord avec les chefs *aux yeux noirs* (1) de Calamé, du Stényclaros, d'Armyros et d'Oëtylos, il avait cherché à ouvrir des négociations amicales auprès du kiaya de Khourchid pacha.

Il lui redemandait les ôtages du Magne et de la Messenie, pour prix de sa neutralité. Rien n'était plus légitime, puisqu'il n'aspirait qu'au maintien de la paix, et ce ne fut qu'après avoir été informé qu'on les avait chargés de fers, qu'il souleva, comme on l'a rapporté ailleurs, les capitaineries des vallées orientales de l'Éleuthéro-Laconie. Elles exercèrent de sévères représailles contre les Turcs qui habitaient dans la vallée de l'Eurotas, et depuis cette époque les Maniates, informés de la mort du patriarche Grégoire, avaient juré guerre éternelle aux Turcs en ar-

---

(1) Μαῦρα ὀμμάτια; c'est le nom générique qu'on donne aux Grecs de Calamate. *Voy.* t. v de mon Voyage.



Démétrius Hypsilantis.

Dessiné d'après nature par Voutier. Normand fils sc.

borant le *labarum* dans la partie du Taygete, qu'on appelle Pente Dactylon. On y avait relevé les autels consacrés au prophète Élie, dont le culte de dulie a remplacé partout celui de Phébus Apollon, non loin du Hièron, où les Doriens offraient des coursiers en sacrifice au soleil, et l'évêque de Caryopolis (1) avait excommunié, avec les *cierges noirs* (symboles du grand anathême), quiconque parlerait désormais de rapprochement ou de paix avec les infidèles, quand on vit arriver à Calamate les députés de l'Achaïe.

L'archevêque Germanos avait résigné le commandement de l'armée à Colocotroni, pour remplir des fonctions plus analogues à son ministère, que le métier de la guerre, dans lequel il n'avait eu d'autre guide que la nécessité de porter les Grecs à la défense de la religion et de la patrie, menacées d'une ruine imminente. Il amenait avec lui, au congrès de Calamate, les primats de Patras, ceux de l'Arcadie, avec Coletti de Syraco dans le Pinde.

Le prince Démétrius Hypsilantis, que son frère Alexandre avait si souvent annoncé aux Valaques, comme devant arriver à leur secours, venait de débarquer au port d'Armyros dans le Magne. C'était un homme sage, brave de sa personne, auquel il ne manquait que d'avoir l'organe de la vue et un autre extérieur pour en faire un chef convenable aux Grecs. Il annonça les désastres des provinces ultra-danu-

(1) *Voy.* t. IV, p. 461 de mon Voyage dans la Grèce.

biennes; la trahison de Sava, que les Turcs avaient poursuivi jusque sur le territoire autrichien, où il s'était réfugié en se sauvant dans la ville d'Hermanstad. Il leur apprit en même temps, que le brave Georges l'Olympien s'était dévoué au salut de la patrie, en faisant une guerre de partisan dans les montagnes de la Moldavie, où il espérait occuper les Turcs assez long-temps pour donner le moyen à l'insurrection de la Grèce de se consolider. Il ne leur dit rien de l'assistance de la Russie malgré toutes les apparences d'une rupture, et il tacha de leur faire comprendre qu'un peuple qui aspire à s'affranchir doit en puiser les moyens dans son patriotisme; sans quoi il ne fait que changer de maître, sans jamais parvenir à remonter au rang des nations. Il leur cita l'exemple de la Pologne, en opposition avec la conduite de la Suisse et de la Hollande, auxquelles il compara la Grèce hérissée de montagnes, coupée par des golfes profonds, entourée des canaux des îles de l'Archipel, qui lui assuraient le domaine de la mer, et une supériorité décidée sur leurs oppresseurs. Il fit palpiter leurs cœurs aux souvenirs glorieux de leurs ancêtres; il leur présenta plusieurs braves officiers allemands qui demandaient à partager leurs dangers; il leur apportait des armes, des munitions et 300,000 francs, provenant de la dot de sa sœur Marie, qui offrait ainsi l'espoir de son établissement en hommage aux Grecs! Il fut reçu avec enthousiasme. Son nom était cher aux chrétiens, et ils se réjouirent en croyant retrouver un descendant

de leurs familles impériales, dans la personne d'un grec qui l'accompagnait.

Cet individu, qu'on appelait Aphendoulieff, mais dont le vrai nom était Michel Comnène, né d'un père grec à Nizna, ville de Russie, avait été reçu, à la faveur de son nom, dans le collége des cadets de Pétersbourg. Il était entré, au sortir de ses études, dans la carrière de la diplomatie; et le titre qu'il portait dans un pays où, suivant Rulhières, tout ce qui appartient au gouvernement est assimilé à un grade militaire, n'en faisait pas un soldat. Qualifié de major, il avait été successivement attaché aux légations de Russie en Espagne et en Portugal. Il avait visité l'Angleterre; et c'eût été une acquisition précieuse pour les insurgés, si sa moralité avait seulement égalé le peu de connaissances qu'il possédait. On promit de le pourvoir d'un emploi militaire qu'il désirait; car le propre de la médiocrité est toujours de vouloir paraître ce qu'elle n'est pas; et on convint qu'il se rendrait, avec D. Hypsilantis, à l'armée grecque qui se trouvait devant Tripolitza. On voulait en resserrer le blocus, et l'empêcher d'avoir aucune connaissance des évènements du dehors : mesure sage qui porte, plus qu'on ne pense, le découragement dans une place assiégée.

L'arrivée de D. Hypsilantis, qui avait été annoncée dès le commencement de l'insurrection, fut bientôt suivie de celle de Cantacuzène. Il s'était embarqué à Trieste, avec une trentaine d'officiers allemands enthousiastes des temps héroïques de la Grèce. Ils appor-

taient des armes, des munitions de guerre, et l'annonce qu'une foule d'étudiants de diverses universités d'Allemagne se préparaient à les suivre, pour servir la cause sacrée des Grecs.

Noble Germanie! c'était alors qu'un de tes enfants (1) écrivait, en abordant aux plages de la Messenie : *Je veux, en combattant et en mourant, s'il le faut, pour les Grecs, leur témoigner ma reconnaissance pour les sentiments nobles et élevés que leurs ancêtres m'ont inspirés. Puissé-je seulement vivre assez pour voir arracher aux barbares l'acropole d'Athènes, les propylées et le Parthenon, et tomber au pied de ces monuments! J'aurai suivi, jusqu'au bout de ma carrière, ces hommes dont les divins écrits et les faits héroïques n'ont cessé de remplir mon ame... Je mourrai satisfait sur cette terre qui cherche à conquérir sa liberté.... Les ombres des grands hommes qui ont foulé ce sol planeront sur moi... Les favoris des Dieux ont terminé de bonne heure leurs jours; mourir dans sa jeunesse, fut pour eux une marque de la faveur céleste... Germains, je vous attends sur les montagnes de l'Attique, aux grands Panathénées* (2).

Hélas! tant d'enthousiasme ne devait avoir que la

(1) Christian Muller. Voyage en Grèce, etc., lettre IV.

(2) Celui qui s'exprimait avec tant de feu s'extasiait, quinze jours auparavant, sur l'admirable police que les Autrichiens exerçaient dans le royaume de Naples. *C'est à elle qu'ils doivent de pouvoir tenir sous le frein*, disait-il, *avec trente mille*

durée d'une fièvre éphémère, qui ne laisse après elle que la faiblesse avec le regret d'un délire sublime! De pareils hommes étaient dignes de descendre au Pirée, quand les flottes d'Athènes en sortaient pour combattre Xerxès à Salamine; où lorsque les guerriers de Miltiade s'élançaient, en chantant l'hymne d'Armodius et d'Aristogiton, vers le champ de bataille de Marathon.

Aucuns des étrangers accourus au secours des Grecs, n'étaient préparés au spectacle d'un peuple esclave depuis douze générations, qui n'avait que l'étincelle de la bravoure, avec les dehors hideux de la barbarie, qu'il avait contractée dans son asservissement. Comment reconnaître les descendants des Hellènes, sous le costume d'une foule de brigands? A quels indices pouvait-on présumer même qu'ils étaient susceptibles de régénération? Les ideologistes qui prétendaient émanciper la Hellade avec des corollaires métaphysiques, ceux qui croyaient trouver le moment propice pour fonder la république de Platon, maudirent le jour où ils conçurent l'idée de partager les dangers d'un peuple assez obstiné, pour prétendre qu'il fallait reconquérir la patrie, avant de discuter des plans d'utopie.

Un des membres du sénat de Calamate, le laconien Krevata, vêtu du costume des pâtres du mont Taygete, brisa le talisman en répondant à ceux qui parlaient

---

hommes, deux royaumes et leurs capitales. N'y a-t-il pas là quelque gloire pour les armes allemandes?

Muller, lettre 1, p. 3.

de faire des journaux, *que les ancêtres des Grecs n'avaient pas eu besoin d'éphémérides pour transmettre à la postérité le souvenir des journées de Marathon, de Salamine, de Platée et de Mycale; et qu'il fallait vaincre avant de discourir.* Les réformateurs, et les publicistes ainsi repoussés, firent bientôt *chorus* avec une foule de militaires fort braves sans doute, accourus pour commander ou diriger des hommes dont ils ne savaient pas le langage qu'ils décrièrent.

Il fallait s'entendre; et comment y parvenir sans des études pénibles? Après ce noviciat, il n'y avait en perspecpective, ni épaulettes, ni cordons à gagner; et notre vieille Europe n'a plus guère d'hommes assez tempérants, pour se contenter d'un morceau de pain de maïs, d'olives, d'oignons, et de l'eau des sources pour subsister. Les Grecs n'avaient rien de plus à offrir aux généreux auxiliaires qui devaient partager avec eux, pour lit et pour tente, la terre et la voûte du firmament. L'idée non des dangers, mais de supporter des privations qui étaient aggravées par des jours d'abstinence et quatre carêmes de rigueur, le manque absolu d'hôpitaux, n'offraient rien d'engageant à des militaires bons pour une campagne à l'européenne. Ils ne pouvaient d'ailleurs concevoir le fanatisme et la férocité qui animaient les Grecs contre les Turcs, et les Turcs contre ceux-ci, parce qu'ils n'entendaient rien à cette succession de vengeances que les opprimés avaient léguées, depuis quatre siècles d'outrages, à leurs enfants. On se réunit donc pour condamner les Grecs

en masse, et on poussa l'injustice jusqu'à les accuser de lâcheté aux yeux de l'Europe.

Toutes les apparences de ces imputations existaient. Les chefs des insurgés étaient des hommes estimables; mais ils devaient paraître ingrats, parce que n'ayant aucuns moyens, il leur était souvent impossible de satisfaire les premiers besoins des étrangers. Quant au peuple, sa physionomie avait pour eux quelque chose d'hostile. La basse classe se distinguait par un mélange singulier d'arrogance envers les *Francs*, nom qu'elle continuait à donner aux chrétiens occidentaux, et de poltronnerie vis-à-vis des Turcs, qu'elle n'avait presque jamais osé regarder en face. Les Maniates, qui s'étaient répandus en voleurs dans les montagnes, déshonoraient la cause de l'indépendance par leurs brigandages, en pillant amis et ennemis. Il régnait de toutes parts une affreuse anarchie, et on aurait désespéré de la patrie, si des hommes persévérants n'avaient pas deviné de quels éléments sortent souvent les grands moyens de salut public. Le malheur et le besoin pouvaient seuls retremper les ames, et tel brigand, allait bientôt devenir un Miltiade ou un Cimon! C'était la conséquence de la guerre dans laquelle on était engagé, et l'ordre devait naître du sein du chaos, à la voix impérieuse de la nécessité.

Cantacuzène fut envoyé avec les auxiliaires à l'armée employée au blocus de Tripolitza, et le comte Mercati de Zante, ancien officier attaché à l'état-major du général Douzelot, à Corfou, reçut l'ordre de prendre la direction du siège de Navatin. Ce vieil-

lard, qui avait servi pendant vingt ans dans les armées françaises, avait enrôlé cent cinquante Ioniens, à la tête desquels il s'était mis pour donner un dernier gage d'amour à sa patrie.

On venait de prendre ces déterminations, lorsqu'on informa la *Gérousie* (senat) de l'arrivée d'un étranger, qui fut aussitôt introduit. Il *n'apportait que son épée!* Lieutenant de grenadiers, dans l'armée française, Baleste (c'était son nom) avait quitté Marseille sa patrie, en 1814, pour rejoindre son père à la Canée, dans l'île de Crète, où celui-ci avait formé un établissement de commerce. Il y vivait heureux; mais son noble cœur ne put résister à l'attrait de servir un peuple infortuné dont il avait su apprécier les souffrances imméritées. Il avait vécu parmi les Grecs, il parlait leur langue, il s'exprimait avec cette simplicité compagne du mérite; et on accepta ses services. Il fut chargé de former et de discipliner à l'européenne une compagnie régulière, qui devint le noyau de ces Philhellenes qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire.

Pierre Mavro-Michalis, ancien bey du Magne, demanda et obtint la faculté de prendre le commandement du siége de Monembasie. Cette forteresse, située à l'entrée du golfe d'Argos, a reçu son nom moderne de sa rade, qui, n'ayant *qu'une seule entrée*, a été appelée, à cause de cela, l'*Impasse* ou *Monembasia*. Postérieurement, les Vénitiens la surnommèrent *Napoli di Malvasia*, afin de la distinguer de *Napoli di Romania*, qui est l'antique

Nauplie, ville bâtie au fond du golfe Argolique. Le plus grand diamètre du bassin de Monembasie, que les anciens appelaient *Port de Jupiter-Sauveur*, a quatre stades olympiques N. E. S. O., sur deux et demi de diamètre; et son ouverture cent quatre-vingt-dix toises entre l'île de Minoa et le cap opposé. Sur cette ligne, on trouve trente-cinq brasses de sonde, et le fond va, en diminuant, jusqu'à cinq, à quelques encâblures de la plage septentrionale, qui s'appuie à une zone de montagnes dépendantes du Taygète, dont la partie orientale de l'Eleuthéro-Laconie n'est elle-même qu'un contrefort. Au pourtour de la rade de Jupiter-Sauveur, on remarque des grottes qui servent de retraite aux bergers et à leurs troupeaux; des ruines cyclopéennes en très-grandes masses; l'Épidaure Limera, qu'il ne faut pas confondre avec l'Épidaure de la Trézenie, et les carrières d'où les Grecs tiraient autrefois le beau marbre de la Laconie. C'est tout ce qui reste de remarquable dans cette contrée.

La ville moderne, située au couronnement de l'île Minoa, qu'on laisse à main gauche en entrant au port, et sous laquelle on peut jeter l'ancre, fut bâtie par les Grecs, dans le temps du Bas-Empire (à la place d'un château fort mentionné par Strabon) qui joignirent cette position à la terre-ferme, au moyen d'un pont construit sur des piles tellement solides, qu'on serait tenté de les regarder comme un ouvrage des Romains. En consultant l'histoire, on apprend que cette forteresse fut occupée, dans les bas âges histo-

ues, par les Français, le Pape et les Vénitiens, aux-
ls les Turcs l'ont enlevée, en laissant subsister,
qu'à ce jour, le lion de Saint-Marc, sur la porte
ntrée.

Monembasie, entre des mains européennes, serait
pugnable; et les Turcs s'y croyaient tellement
ûreté, qu'ils ne balancèrent pas à faire main-basse
les ecclésiastiques et les Grecs relégués dans le
bourg. Après cette expédition, qui fut partout le
ude des adieux qu'ils faisaient à la terre que leur
barie avait trop long-temps désolée, ils attendirent
Grecs de pied ferme. Les Nézapiens (1), unis aux
ans de Helos et des villages qui s'étendent jusqu'au
Malée, furent les premiers qu'on vit descendre des
tagnes, en même temps que cinq bricks hydriotes
aient en rade. Ceux-ci firent les sommations
ge, auxquelles les Turcs répondirent à coups
non, et en leur montrant les têtes des chrétiens
s'avaient assassinés! Quant aux Maniates qu'ils
nt devant eux, ils s'en amusèrent comme d'un
r *que le hasard leur envoyait, pour se livrer
plaisirs de la chasse.*

n effet, les descendants des Spartiates se déban-
it dès qu'ils apercevaient un turban, et les Turcs
voulaient se procurer la satisfaction d'en pen-
quelques-uns, ne trouvèrent de moyen qu'en leur
nt une espèce de *piége à loup*. Ils attachèrent
nséquence, dans les vignes situées en terre ferme,

Nézapos, appelée anciennement Asopos.

une vache qui, faisant entendre ses mugissements, attira, dès que la nuit fut venue, les Maniates de ce côté. Aussi intrépides à voler, que les plus illustres héros de l'antique Lacédémone, ils s'étaient avancés pour s'emparer de cette proie, quand les Turcs, embusqués dans une chapelle voisine, se précipitèrent sur eux et parvinrent à en saisir une trentaine en vie. On les entraîna sur les glacis de Monembasie; et au lever du soleil, les Nézapiens, campés sur le penchant des coteaux, virent leurs compatriotes pendus et deux d'entre eux mis à la broche devant des brasiers ardents. Joignant l'insulte à l'atrocité, les Turcs les remerciaient, *de leur avoir envoyé du rôti*, *en les priant de continuer à leur fournir de pareilles provisions!* Cruelle ironie qui ne tarda pas à se réaliser, et que les chrétiens regardèrent comme une des punitions que le ciel réservait aux infidèles.

Cet outrage à la nature ne fut pas plutôt connu à Nézapos, que les femmes, indignées de la lâcheté de leurs défenseurs, s'écrièrent : *Attendront-ils qu'on vienne dévorer ici nos enfants?* Puis s'étant attelées à un canon en fer, le seul que leur bourgade possédât, elles le traînèrent à travers les montagnes, jusqu'au camp des Maniates, où leurs filles suivies de quelques enfants apportèrent en même temps des boulets et des munitions de guerre.

Admirable simplicité d'une peuplade qui croyait emporter, avec un vieux basilic en fonte, une place défendue par une nombreuse artillerie! Le canon de Nèzapos, qu'on braqua hors de portée, *afin de ne pas être*

atteint par les boulets ennemis, rassura les esprits. On trouva des gens assez courageux pour oser le charger; on y mettait le feu de très-loin avec un roseau, en se jetant par terre; et comme on ne voyait pas où tombaient les balles, on se persuadait qu'elles faisaient un mal horrible aux Turcs. Les papas en donnaient l'assurance à la multitude; et les Mahométans, qui ne sont téméraires que contre des poltrons, ayant éprouvé une résistance inconnue jusqu'alors dans leurs sorties, jugèrent à propos de se tenir renfermés. Un imam leur promit de faire justice des Grecs, en leur donnant la fièvre avec des versets du Koran; et les vrais croyants, rassurés par ses promesses, se remirent à fumer leurs pipes. Les Maniates, de leur côté, crièrent victoire, et les hostilités se bornaient, suivant l'usage des siècles héroïques, à se chanter réciproquement des injures en attendant *la trève de la faucille* (1), qui devait rappeler chacun aux travaux de la moisson, quand Pierre Mavro-Michalis arriva devant Monembasie.

Ce n'était pas sans avoir éprouvé de grandes difficultés, qu'il était parvenu à se faire suivre d'une milice, qui trouvait plus convenable de dévaster la Morée que de combattre les mahométans. Malgré leur goût pour ce genre de guerre, Mavro-Michalis (2)

---

(1) Les trèves de la faucille et de la cueillette des olives sont des jours de grace, pendant lesquels toute espèce d'hostilités cesse ordinairement entre les peuplades anarchiques de l'orient.

(2) Un voyageur anglais, ayant obtenu l'hospitalité dans la

les avait rassemblés; mais, comme ils avaient pillé *des chrétiens*, les Maniates, qui sont aussi superstitieux que brigands, voulurent se mettre en état de grace avant d'entrer en campagne. Il ne leur fut pas difficile de composer avec leurs caloyers; et tout aurait été arrangé, si ceux-ci avaient pu obtenir des évêques l'*absolution* de l'*absolution* qu'il leur avaient donnée. Mais les prélats insistaient sur les restitutions à faire aux Grecs de Coron, et les caloyers parlaient de rétracter leur *eulogisme*, de sorte que l'expédition aurait manqué si un casuiste n'eût représenté : *que Thémistocles, en pareil cas, avait volé les chèvres des habitants de l'île d'Eubée et dévalisé leurs maisons, quand il vit qu'il ne pouvait les protéger contre les Perses, qui allaient s'emparer de leurs biens*. Il citait Hérodote à l'appui de son assertion; et les évêques du Magne, croyant que c'était quelque père de l'église, déclarèrent bonne et valable la rémission des vols de l'armée laconienne.

Qu'on me pardonne d'avoir rapporté ces faits caractéristiques d'un peuple et d'une époque qui offrira plus d'un trait de ressemblance avec les croisés, dont parle Albert d'Aix (1); j'aurai assez de douleurs à ra-

demeure d'un Maniate, se servit, pour souper, d'un nécessaire qui renfermait quelques couverts en argent. A la vue de ces objets, une vieille Maniate se prit à pleurer. Sur quoi l'étranger l'ayant conjurée de lui dire le sujet de ses larmes, elle lui répondit naïvement : *Hélas ! seigneur, je pleure de ce que mon fils n'est pas ici pour voler d'aussi belles choses.*

(1) Qu'on juge, par ce qui suit, de la superstition de l'ar-

conter, pour faire excuser cette digression. De cruels revers devaient bientôt forcer les Grecs à prendre une attitude plus prononcée devant des ennemis qui ne leur laissaient plus que le choix de vaincre ou de mourir. Cette sentence fatale avait été prononcée par Jousouf pacha[1], qui, se voyant débloqué, graces à l'assistance des Anglais, et maître de la navigation du golfe, résolut de secourir les Turcs que les insurgés tenaient bloqués dans l'Acrocorinthe.

Il fit aussitôt embarquer douze cents hommes dont il prit le commandement; et après avoir navigué pendant un jour entier, il attéra le lendemain matin, au Lèché, sous le pavillon de la croix, qu'il avait fait hisser aux antennes de ses barques. Quoique les assiégeants fussent informés de la retraite des Hydriotes, ils crurent, à l'aspect de la bannière amie, qu'il leur arrivait des secours, sans réfléchir qu'on les aurait expédiés sans contourner la Morée, soit par Argos, soit par le port voisin de Cenchrée, où la marine grecque tenait une station. Ils se portèrent vers le rivage, dont ils défendirent, malgré leur surprise, l'approche assez long-temps pour permettre à leur corps d'armée d'incendier le beau palais de Kyamil bey

---

mée des croisés, partie de Mayence et de Cologne, qui avait choisi pour guides *anserem quem divino spiritù asserebant afflatum, et capellam non minus eodem repletam, et has sibi duces hujus secundæ fecerant expeditionis in Jerusalem, quas et nimiùm venerabantur, ac bestiali more his intendebant ex totâ animi attentione.*

Albert., lib. 1 Hist. in gest. Dei per Francos, p. 196.

et une partie de la ville basse de Corinthe. Après ce coup de désespoir, les insurgés, aussi rapides à la course que les chevaux les plus agiles, n'ayant ni artillerie, ni bagages à emporter, se sauvèrent à toutes jambes dans les montagnes de l'Isthme, asyle que les Turcs n'avaient ni les moyens, ni la volonté d'attaquer.

Huit jours après ce coup de main, qu'on annonça à Constantinople comme une victoire fatale aux Grecs, Jousouf pacha apprit, en rentrant à Patras, la triste situation des schypetars mahométans de Lâla, ville du mont Pholoë, bâtie par quartiers isolés, comme l'était Sparte au temps des Dioscures (1). Colocotroni la tenait bloquée depuis le commencement de l'insurrection, avec les *palicares* les plus déterminés du Péloponèse, lorsqu'il vit arriver à son secours le comte André Métaxas de Céphalonie, que les Anglais déclarèrent banni et déchu de ses propriétés, dès qu'ils surent que ce noble chevalier avait embrassé la cause des chrétiens. Il amenait avec lui trois cent cinquante Céphaloniens, quatre petites pièces de canons de montagnes, et son nom attira bientôt sous son drapeau plus de quinze cents bannis de Zante, d'Ithaque et des îles, d'où ils avaient été chassés par les agents britanniques, qui, comme les cadis turcs, trouvent plus commode d'étouffer les procès que de les juger. Ils furent suivis, dans peu de temps, d'une multitude de

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. IV, p. 235, 284, 318, 323 et 324.

Grecs de l'heptarchie, qui avaient à se venger d'une longue série d'insultes, d'avanies et de coups de bâton, dont les Laliotes, seigneurs-propriétaires de la sainte Élide, les régalaient en signe de bon voisinage, chaque fois que le cabotage, indispensable à leur existence, les conduisait dans les ports de cette province. Quelques-uns même avaient (en style de *vendetta*) *en ligne de compte, du sang entre eux et les Laliotes, qui ne pouvait se payer que par du sang.*

Ils leur faisaient, d'après cela, une guerre de chasseurs avides de saisir une proie qu'ils convoitent depuis long-temps; et les défilés étaient gardés avec tant d'exactitude, que les Laliotes ne parvinrent qu'à force de ruses, à informer Jousouf pacha de leur détresse. Ils lui annonçaient, *en le conjurant au nom de Dieu, de les secourir, qu'ils étaient décidés à abandonner une ville entourée de forces supérieures qui augmentaient chaque jour, et de se retirer, avec leurs familles, sur Patras. Le métropolitain d'Olénos, et Procope, évêque de Calavryta, s'opposaient à toute espèce de capitulation, qui serait d'ailleurs, dès qu'elle aurait été jurée, enfreinte par les Grecs de l'Élide et des Sept-Iles.*

Cette lettre portait la date du 18 juin, et le 19, le comte André Metaxas ayant réuni ses troupes, engagea un combat si terrible contre les Turcs, que l'Arcadie en fut ébranlée. Au bruit du canon répété par les échos, les habitants des vallées du Ladon et de l'Alphée se portent en foule aux églises, les clo-

ches et les *simandres* (1) sonnent. Les prêtres formant des litanies ou processions, entraînent les peuplades sur leurs pas. Ils entonnent le psaume des batailles, *l'Exaudiat*, en demandant au dieu des armées *de dissiper les barbares, de confondre l'espérance des Assyriens et d'accorder les palmes de la victoire à ses enfants*. Les femmes suspendent leurs couronnes nuptiales aux autels de la Vierge mère, en se déclarant veuves, si par une lâche conduite leurs époux fuyaient devant les infidèles. Les filles déposent leurs plus beaux vêtements, les broderies, ouvrages de leurs mains, leurs fuseaux et leurs quenouilles devant les images des saints, comme autant de dons votifs, pour qu'ils daignent protéger leurs frères et leurs amis. Les vieillards prosternés sur les hauteurs fatiguent le ciel de leurs prières, les enfants versent des pleurs en demandant des armes qu'on leur refuse, et les vœux, les prières, les larmes ne cessent qu'avec le coucher du soleil qui ramène le calme, sans dissiper les inquiétudes sur l'issue des évènements de cette journée.

André Métaxas et les siens s'étaient retirés sans savoir qu'ils étaient victorieux, et les mahométans seuls connaissaient leur propre défaite, lorsque, peu de jours après avoir reçu la lettre qu'ils lui écrivaient, Jousouf pacha, étant sorti de Patras avec deux mille hommes, parvint, malgré les obstacles que lui oppo-

(1) Simandra, plaque en fer usitée dans la Grèce, à défaut de cloches, pour appeler les fidèles à l'église.

sèrent les chrétiens, à pénétrer dans la ville de Lâla. Des combats sanglants s'engagèrent aussitôt; et le 29 juin les Schypetars, qui avaient fait tous leurs préparatifs de départ, étant parvenus à éloigner les insurgés, s'acheminèrent vers Patras après avoir mis le feu dans tous les quartiers de leur ville. La distance que l'on avait à parcourir était de vingt-quatre heures de marche en montagnes.

Le visir Jousouf, ayant pris le commandement de l'avant-garde, fit placer au centre les femmes, les enfants, les bêtes de charge et les troupeaux, car on voulait tout emmener. L'arrière-garde fut composée de l'élite des Laliotes, qui marchèrent en faisant éclairer leurs flancs par une foule de chasseurs alertes. Il fallut combattre à l'entrée des premiers défilés, qu'on aborda le 30 juin; le 1er juillet, on eut à soutenir de vives escarmouches, qui n'empêchèrent pas la retraite; et une Laliote, fille d'un maréchal ferrant, apercevant un Grec blessé, sauta de son cheval et courut sur le moribond, auquel elle trancha la tête, qu'elle présenta au visir Jousouf. Elle était belle; et le pacha ne put mieux lui prouver sa reconnaissance qu'en l'épousant dès qu'il fut de retour à Patras. C'était la troisième femme à laquelle il donnait aussi libéralement son cœur et sa main, depuis qu'il ensanglantait la terre de Pélops. Enfin, après six jours de marche et de combats, dans lesquels ils éprouvèrent des pertes considérables, les Laliotes, suivis de leurs familles et de plus de huit mille bêtes à cornes, entrèrent à Patras.

Ils apportaient avec eux des sacs de têtes et d'oreilles, ainsi que trente paysans Zantiotes pris en route lorsque ceux-ci vaquaient paisiblement à leurs affaires, qu'ils se firent un plaisir d'empaler vifs, sous les fenêtres du consul de S. M. B. et à la vue du frère de cet agent, qui avait cru devoir retourner à Patras, fort des services que ses compatriotes avaient rendus aux infidèles. La politesse qu'on lui faisait répondait dignement à tant d'égards; et comme ce n'étaient que des Grecs sur qui retombait un pareil châtiment, le gouvernement protecteur de l'heptarchie ionienne était trop conséquent dans ses principes, pour se plaindre, non du fait en lui-même, mais du simple manque de procédés du visir Jousouf pacha.

Celui-ci n'avait pas lieu d'être aussi indifférent à la conduite des Laliotes, qui, ne trouvant rien à piller à leur arrivée, lâchèrent leurs bestiaux dans les vignes. Elles étaient en plein rapport, et elles promettaient dans six semaines une récolte abondante de raisins de Corinthe, que Son Altesse avait vendus par anticipation à des gens plus attentifs, en tout temps, à leurs intérêts particuliers qu'à remplir leurs devoirs. Ceux-ci, qui avaient donné des arrhes, firent des représentations à leur illustre vendeur; mais il voulut envain réprimer les Schypetars. Ils battirent ses gardes champêtres, en disant que leurs troupeaux devaient manger pour les nourrir eux-mêmes.

Cette altercation en amena une autre. Les Laliotes demandèrent des logements; et comme la ville n'existait plus, on les hébergea dans la citadelle, d'où ils

chassèrent aussitôt les Turcs Patréens, qu'ils dépouillèrent avant de les laisser passer à Lépante; et Jousouf pacha lui-même fut trop heureux de gagner sain et sauf le château des Petites-Dardanelles, situé sur le cap Rhion.

Ce fut ainsi que les Schypetars de Lâla s'emparèrent de l'acropole de Patras, résolus à s'ensevelir sous ses ruines, et à s'y fixer, dans le cas où ils sortiraient vainqueurs de la lutte engagée, en renonçant pour jamais à relever leur ville, qu'ils avaient détruite de fond en comble. Ils se constituèrent, de cette manière, en révolte, entre le visir Jousouf et les Grecs insurgés, qui, les ayant suivis de près dans la plaine de Patras, enlevèrent leurs troupeaux, les battirent et les bloquèrent étroitement dans la forteresse dont ils s'étaient emparés.

Ce spectacle orageux formait un contraste frappant avec le calme trompeur des îles Ioniennes, comprimées par le gouvernement britannique. Sa police, organisée sur le modèle de celle de Venise, embrassait jusqu'à ses propres agents, sur lesquels elle réagissait, en les mettant entre eux dans un état respectif de suspicion. Aucune lettre, ni aucuns papiers publics ne franchissaient les barrières des îles, sans avoir passé à l'épuration. Des sphinx argutieux, répandus dans les lieux publics, proposaient des questions auxquelles il était aussi dangereux de répondre que de chercher à les éluder. L'approbation qu'on donnait aux mesures de l'autorité passait pour ironie; la censure qu'on en faisait était regardée comme un délit, et le

silence même était pris en mauvaise part. Enfin on en vint au point de regarder la concorde entre les différentes communions chrétiennes, comme une tendance à des vues criminelles.

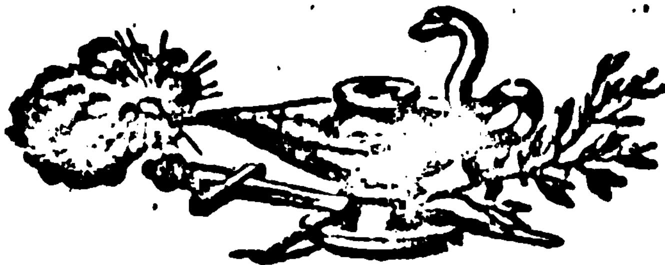
La police, informée que l'évêque catholique-romain devait être accompagné, le 21 juin, à la procession du Saint-Sacrement, par le clergé et les fidèles du rit grec, lui fit défendre secrètement de sortir en public. Le prélat, afin d'éviter un scandale public, dut alors se mettre au lit en prétextant une attaque de goutte, et il éloigna par cette condescendance, le moment de sa séparation d'une église et d'une population auxquelles ses vertus l'avaient rendu aussi cher, qu'il était, à cause d'elles, devenu suspect aux agents britanniques.

Les chrétiens, à leur tour, levèrent les yeux au ciel; mais, lorsqu'ils eurent connaissance du supplice des trente Zantiotes empalés à Patras, la puissance de l'inquisition ne fut plus maîtresse de contenir l'indignation publique. On éclata en malédictions contre un gouvernement qui semblait n'avoir favorisé les Turcs que pour faire égorger les Grecs. On jura de se venger, à la première occasion, d'hommes qui n'auraient dû abandonner les Ioniens, même coupables, qu'en désespoir de cause. *La pitié*, disait-on hautement, *n'est-elle pas le dernier droit du malheur?* En effet, un agent public qui aurait fait une démarche, quoique infructueuse, en faveur des Ioniens, sans prétendre les justifier, aurait réconcilié la politique avec la morale aux yeux même des In-

fidèles, moins étonnés d'avoir vu Parga vendu au satrape de Janina, que de l'abandon absolu des Zantiotes par ceux qui étaient leurs défenseurs naturels.

Dès lors, les Turcs se crurent tout permis contre les Francs; mais en scrutant de près la foi punique on put croire qu'elle ne délaissait ainsi les Ioniens que parce qu'elle les considérait comme des partisans de la Russie; car un paquebot venant de Malte, qui était chargé de poudre et de balles pour le compte des insurgés, leur fut exactement consigné. On permettait en même temps de leur vendre des armes! On tâchait aussi de leur inspirer l'idée *de n'avoir d'espérance qu'en eux seuls, de s'émanciper par leurs propres moyens, sauf à les appuyer, s'ils s'en montraient dignes*, afin de les opposer un jour, comme une digue, aux prétentions ambitieuses qu'on prêtait à l'empereur de Russie.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME, ET DU TOME DEUXIÈME.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.